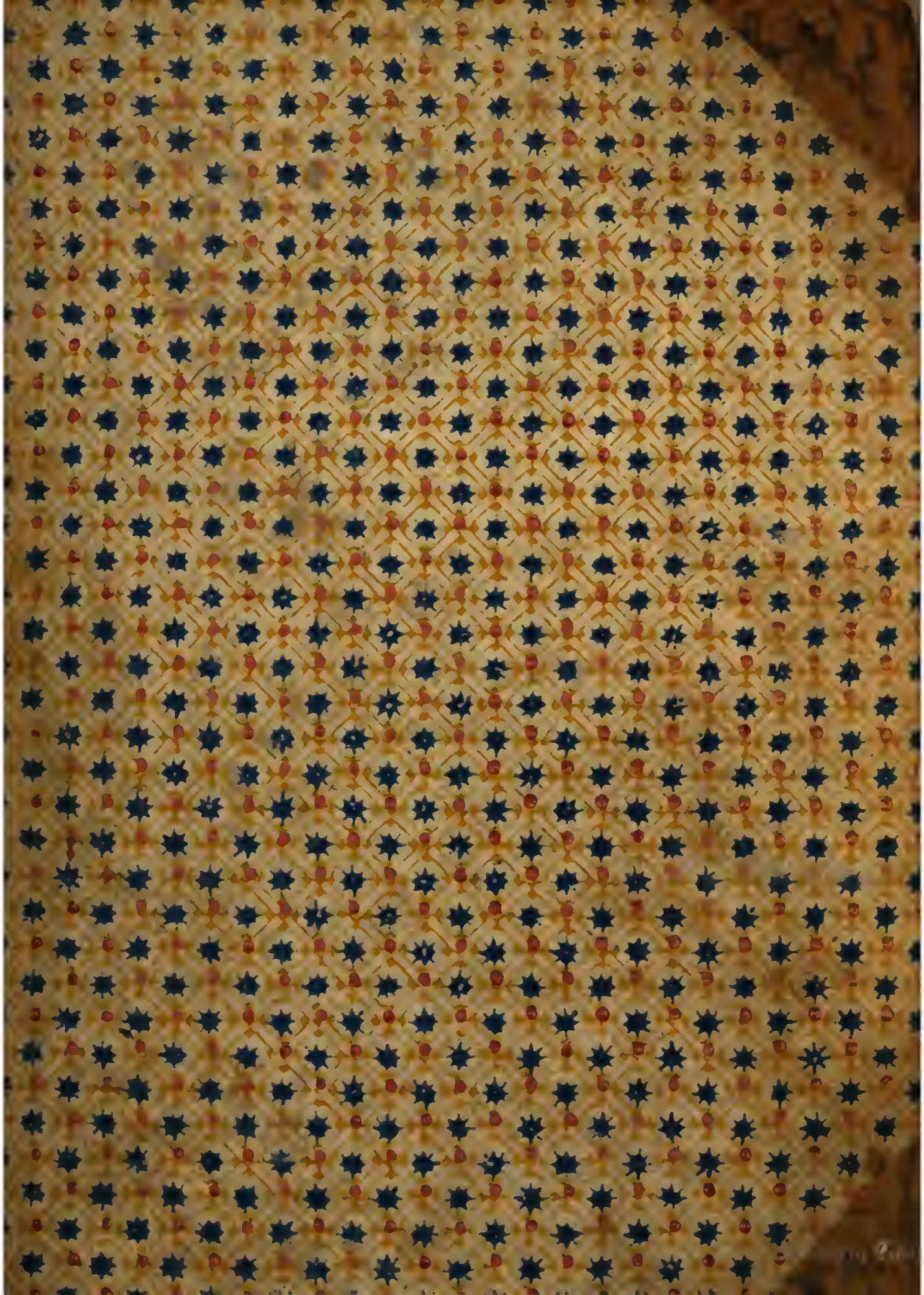


2.3.19

2 C. 13

Digitized by Google

POLIBE *écrivant son* **Histoire Romaine**, *& son* **Traité de la Castrametation**, *sur les Enseignemens qu'lui en donnent* **PALLAS** *et* **l'Histoire**. *Dans le Lointain se voient d'un Côté le* **Tibre** *et la* **Louwe Romaine**; *&, de l'autre les Appareils d'un* **Camp** *et une* **Armée** *faisant ses Evolutions; au dessus du Tout voltige l'Aigle Romaine.*

HISTOIRE
DE
POLYBE,
NOUVELLEMENT TRADUITE DU GREC

Par Dom VINCENT THUILLIER, *Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur.*

AVEC UN COMMENTAIRE
OU
UN CORPS DE SCIENCE MILITAIRE,
ENRICHI DE NOTES CRITIQUES ET HISTORIQUES,

OÙ TOUTES LES GRANDES PARTIES DE LA GUERRE, soit pour l'Offenſive, ſoit pour la Défenſive, ſont expliquées, démontrées, & repréſentées en Figures.

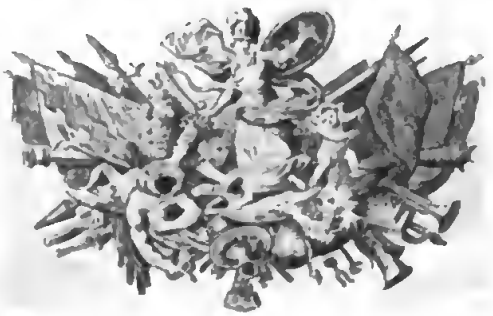
Ouvrage très-utile non ſeulement aux Officiers Généraux, mais même à tous ceux qui ſuivent le parti des armes.

Par M. DE FOLARD, *Chevalier de l'Ordre Militaire de Saint Louis, Meſtre de Camp d'Infanterie.*

NOUVELLE EDITION

revûë, corrigée & augmentée d'un Supplement.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM,
Chez ARKSTÉE ET MERKUS,
M. DCC. LXXIV.

AVERTISSEMENT
DES
LIBRAIRES.

L'Accueil favorable que le Public a fait à l'Hiſtoire de Polybe, accompagnée du ſçavant Commentaire Militaire de feu Mr. le Chevalier de Folard, nous fait eſpérer le plus heureux ſuccès pour cette nouvelle Edition. Il s'agit d'un Ouvrage des plus utiles & des plus agréables, qui renferme une Science très vaſte, & en même tems très néceſſaire à la conſervation des Etats; puiſque les plus floriſſans ſe ſont ſouvent vûs ſur le bord du précipice, pour avoir trop négligé pendant la Paix la Science Militaire, la Diſcipline des Troupes, & tout ce qui concerne la Guerre: Mr. de Folard en produit de fréquens exemples, qui méritent une attention très-particuliére de la part des Souverains de tous les Etats, & de tout Citoyen qui aime véritablement ſa Patrie, & qui s'inréreſſe à ſa proſpérité.

Nous n'avons rien négligé te tout ce qui pouvoit dépendre de nous pour réuſſir dans cette grande entrepriſe, & nous avons cru ne devoir rien épargner pour rendre cet important Ouvrage de plus en plus propre à plaîre au Public, & à renouveller ſon attention en faveur d'une Edition ſurtout deſtinée à ſon utilité. Mais voici ce qui ne fortifie pas peu nos eſpérances, & nous a

encouragés à l'entreprendre. Un Homme de Lettres, bon Ami de Mr. de Folard avec qui il a entretenu les plus étroites liaiſons depuis l'an 1716, a bien voulu ſe charger du ſoin de cet Ouvrage, que nous avons cru ne pouvoir remettre, en de meilleures mains, puiſqu'il prend un vif intérêt à la gloire de ſon Ami, qui lui avoit donné toute ſon eſtime & ſa confiance. Une Lettre très curieuſe de ce Savant Officier que nous donnerons ici, ſera la preuve de ce que nous avançons. Cet Ami a fait une étude particuliére du Syſtême de Mr. de Folard, & des matiéres traitées dans ſon Ouvrage, dont il fait ſon occupation la plus agréable. Il eſt perſuadé qu'il peut être auſſi utile aux Gens de Lettres qu'à ceux qui ſuivent la Profeſſion des Armes, pour qui il eſt ſurtout deſtiné. Ils y trouveront des recherches curieuſes ſur l'Antiquité, les Loix & les Coutumes des anciens Peuples, & de grands ſecours pour l'intelligence de l'Hiſtoire, qu'on ne ſçauroit écrire ni traduire d'après les Anciens ſans une certaine connoiſſance de la Guerre, ſi néceſſaire pour être entendu. Mr. de Folard en produit de fréquens exemples dont on eſt tout étonné. Il croit avoir de plus éprouvé la vérité de cette maxime ſi ſouvent répétée par l'Auteur, que ſans avoir porté les armes, il eſt aiſé d'acquérir une connoiſſance de la Guerre du moins médiocre, & ſe mettre en état de juger ſainement de la conduite & des manœuvres des Généraux d'armée, qui ſouvent doivent moins leurs ſuccès à leur intelligence qu'à la fortune & à la valeur de leurs Troupes, ou à la malhabileté de ceux qu'ils ont en tête. Il en eſt de la Science Militaire comme de toutes les autres, elle s'acquiert par l'étude, & l'expérience la perfectionne. Une infinité de vieux Officiers, quoique très braves, mais qui n'ont pour tout ſçavoir qu'une certaine routine, ſe trouvent hors d'état de ſe conduire dans des occaſions importantes, parce qu'ils n'ont jamais vû pratiquer certaines parties de la Guerre, dont l'étude & l'application auroient pu leur donner une connoiſſance ſuffiſante. Tel qui a brillé dans des combats & des batailles rangées, ne s'étant

Digitized by Google

jamais trouvé dans une Place aſſiégée, ſera fort embaraſſé ſi on le charge de la défenſe d'une Ville importante, qu'il ſe verra obligé de rendre honteuſement à l'Ennemi. Nous n'en avons vû que trop d'exemples. On a ſouvent taxé de lâcheté ou de trahiſon des très-honnêtes gens, à qui l'on ne pouvoit reprocher qu'une grande ignorance dans cette partie de la guerre qui concerne l'attaque & la défenſe des Places, que notre Auteur a traité au long & d'une maniére admirable, & il montre que la défenſe exige ſurtout les plus grands talens dans un Gouverneur de Place, pour mettre à profit ſes avantages, & qui peut par le ſecours des Mines pouſſer fort loin la réſiſtance, & laſſer la patience du plus habile Général.

Il fait voir que les Officiers intelligens & braves peuvent acquérir de la gloire, même dans des bicoques où il ne paroît pas poſſible de tenir un moment. Il fait des obſervations très-curieuſes & inſtructives ſur l'attaque & la défenſe des maiſons; caſſines ou cenſes en plein-champ. Il en donne quelques exemples qu'on ne peut lire ſans admiration. Le Roi de Suéde, Charles XII. lui fournit une défenſe de maiſon où il étoit lui-même en perſonne. Cette action lui peroît d'un brillant qui n'a guére d'exemples dans l'Hiſtoire, & c'eſt la ſeule Tête couronnée à qui pareille avanture ſoit arrivée. Il s'agit de l'affaire de Bender qui a fait tant de bruit. Charles XII. entreprit, le 12. Février 1713, de ſe défendre avec très-peu de monde dans une maiſon de bois contre une Armée de Turcs & de Tartares qui l'attaquérent avec du canon. Le Roi n'en ſortit que lorſqu'on y eut mis le feu. Mr. de Folard regarde ce Héros comme un des plus grands hommes qu'il y ait eu. Il le compare à Alexandre le Grand, ou pour mieux dire il le met au deſſus de ce Conquérant. On peut voir dans notre Auteur l'éloge de ce Prince guerrier, qui dans un court eſpace de tems & une vie de peu de durée a parcouru & pratiqué d'une maniére étonnante toutes les parties de la guerre. Tom. V. pag. 351.

Tom. V. p. 345. Voici encore deux faits bien curieux ſur la même matiére, l'un eſt la Relation de l'affaire de la *Bouline* ou de *Moſcolini* en 1705 où il ſe trouva. Le Prince Eugéne fit attaquer cette caſſine dont il avoit beſoin pour aſſurer ſes fourrages, par le Duc de Wirtenberg avec l'élite de ſon Armée & du canon. Il y entra ſans pouvoir s'en rendre maître, & il fut obligé de ſe retirer avec grande perte, les François aiant été enfin ſecourus par leur Armée après une belle défenſe qui dura tout la nuit. L'autre exemple eſt une belle action de feu Mr. le Comte de Saxe, qui ſe trouva un ſoir inveſti en Pologne dans un grand Ibid. p. 361. Cabaret du Bourg nommé *Crachnitk* avec 18. Officiers ou domeſtiques par un corps de 800. chevaux ou dragons des Confédérés. Il ſe défendit, quoique fort jeune alors & bleſſé à la cuiſſe, avec beaucoup d'habileté, & ſe ſauva enfin avec ſa petite troupe réduite à 14. hommes, ſe faiſant jour l'épée à la main à travers les Polonois, qui ne pouvant le forcer avoient pris le parti de le bloquer pour le prendre au jour. Au reſte Mr. de Folard eſtimoit particuliérement la valeur, l'intelligence, l'application, & les talens peu communs dans toutes les grandes parties de la guerre de Mr. le Comte de Saxe, qui étoit alors Maréchal de Camp dans les Troupes de France, & qui avoit eu pour Maître un des plus ſavans & des plus habiles Guerriers † de l'Europe. On voit qu'avant l'année 1726. il avoit prédit que ce Seigneur ſeroit très-capable de commander un jour avec diſtinction les Armées de France. L'évenement a juſtifié depuis la prédiction d'une maniére qui fait honneur au diſcernement de notre Auteur.

Une autre preuve qu'il ſavoit diſtinguer le rare mérite, c'eſt l'eſtime qu'il portoit dès avant le même tems à Mr. le Maréchal-Duc de Belleiſle, qui s'eſt acquis tant de gloire dans les guerres de Bohéme & de Provence. Dans la premiere il ſauva l'honneur du Nom François, & ramenant de Pra-

† Le Feld-Maréchal Comte de Schulembourg.

gue à Egra les reſtes de l'Armée de France par cette mémorable retraite qui étonna l'Europe. Ce Général aiant l'ennemi en tête, en queuë & en flanc, étoit embaraſſé de 40. piéces de canon aux Armes de France, dont il ne perdit pas une ſeule. Il avoit outre cela à réſiſter aux rigueurs d'un hiver affreux, qui fit périr une partie de cette Armée, ſoit en chemin, ſoit après ſon arrivée à Egra.

Dans la guerre de Provence Mr. le Maréchal-Duc de Belleiſle donna de hautes preuves de ſa capacité. Il conſerva une belle Province avec un petit nombre de troupes contre une grande Armée, à qui la conquête en paroiſſoit facile. Il chaſſa l'ennemi de la Provence, & il y rétablit l'abondance, lorſque la famine jettoit les habitans dans une extrême déſolation, & ne permettoit pas de donner la ſubſiſtance aux troupes qui devoient la défendre. Mr. de Belleiſle a montré avec éclat combien grandes ſont les reſſources qu'un habile Général trouve dans ſon courage & dans ſon eſprit, lorſqu'il paroît prêt à ſuccomber ſous le poids des malheurs de la guerre. C'eſt ſurtout dans l'adverſité qu'un Général ſe fait eſtimer des connoiſſeurs, & lorſqu'il ſait ſervir à ſa gloire ce qui auroit perdu un homme médiocre. La guerre défenſive demande de plus grands talens ſans contredit que l'offenſive, & une petite Armée conduite par un homme habile viendra à bout d'une grande commandée par un Général du commun, au jugement de Mr. de Folard. Il le prouve par l'exemple de Mr. de Turenne, qui en 1674. avec une Armée de 25000. hommes en détruiſit une de plus de 60000. Allemands qui menaçoient la France d'une entiére déſolation. On avoit réſolu de brûler l'Alſace pour empêcher l'ennemi de pénétrer plus avant. Mr. de Turenne ne fut point de cet avis; il enleva aux Allemands leurs quartiers l'un après l'autre, & fit diſparoître cette Armée qui avoit fait trembler les Miniſtres de Louis XIV. La défenſive pour réuſſir doit ſe tourner en offenſive, lorſqu'il ſe préſente des occaſions favorables qu'un habile homme ſait tou-

jours faire naître dans les Païs difficiles & de hautes Montagnes; cette ſorte de guerre eſt la plus ſavante de toutes. Notre Auteur l'a traitée d'une maniére profonde, auſſi bien que les retraites d'Armées, ſans que les Ecrivains militaires lui aient fourni les moindres ſecours ſur ces matiéres importantes & délicates.

Rien n'eſt plus étonnant que de voir un homme tel que le Chevalier de Folard, ſi peu récompenſé après tant de ſervices importans, qui ſembloient devoir l'élever aux plus hauts grades, ſurtout dans un Païs comme la France. Jamais on ne vit plus d'application au métier de la guerre, de courage plus élevé, de génie plus fécond en reſſources, & plus de lumiéres, dont il étoit moins redevable à ſa grande expérience qu'à l'étude de toutes les Sciences néceſſaires à un Homme de guerre, & qui ne ſont pas en petit nombre. Il étoit fort verſé dans les Antiquités, les Méchaniques & la Politique. Une lecture immenſe de l'Hiſtoire ancienne & moderne lui rendoit préſens les faits dont il avoit beſoin pour confirmer par des exemples les vérités qu'il vouloit établir. C'eſt la méthode qu'il a toujours ſuivie dans ſon Commentaire ſur Polybe, où il ſe propoſe d'anéantir une infinité de préjugés reçus. Toujours ſoutenu des Grands-hommes de l'Antiquité, & de ceux que les derniers tems ont produit de plus illuſtres, il n'avance rien que la conduite de ces Héros anciens & modernes ne juſtifie & n'autoriſe. Avec une telle eſcorte, le bonſens & la raiſon triomphent ſans peine des contradictions les plus opiniâtres, & la vérité toute lumineuſe reſte en poſſeſſion de ſes juſtes droits. Il en a trouvé un grand nombre en ſon chemin, qui entêtés des préjugés de la coutume, n'ont ceſſé de crier contre un homme qui s'écartoit des routes ordinaires, qui attaquoit les uſages reçus, lorſqu'ils lui paroiſſoient contraires à la droite raiſon, & qu'il cherchoit à établir une nouvelle Tactique & un nouveau Syſtême Militaire, fondé ſur des principes puiſés dans les Anciens. Il les regarde comme nos Maîtres dans

toutes les parties de la guerre; & il montre que les Grands-hommes des derniers tems leur ſont redevables de leurs plus glorieux ſuccès. Si les Modernes l'emportent en diverſes Sciences ſur les Anciens, comme Mr. de Folard en convient de bonne foi, ils leur ſont très-inférieurs dans celle de la guerre. La routine a prévalu juſqu'à préſent ſur l'évidence, & ce n'eſt qu'avec le tems qu'on peut eſpérer que la Science des Armes atteindra à la perfection, & qu'une Poſtérité plus reculée mettra à profit les travaux & les recherches d'un Génie ſupérieur, qui nous a frayé les plus belles routes, & les a rendu faciles. Il ne faut pour cela qu'un grand Prince, ou un Homme de grande autorité, qui ouvrira les yeux ſur les avantages de la nouvelle méthode, & animera par des récompenſes les gens de guerre à l'étude, dont ils ont encore plus de beſoin que de l'expérience, comme on le montre dans tant d'endroits de cet Ouvrage. Celle-ci doit ſervir à perfectionner, & apprend à faire uſage des Sciences acquiſes dans le repos & dans la paix.

Mr. de Folard voudroit que les Miniſtres d'Etat ſuiviſſent l'exemple de Soſibe, qui gouvernoit l'Egypte ſous Ptolémée Philopator menacé de la guerre par Antiochus le Grand, qui étoit ſur le point d'envahir ſes Etats. Cet habile Miniſtre, dont on nous donne le portrait, mit en œuvre toutes les ruſes de la Politique pour tromper Antiochus, en négociant & en intriguant perpétuellement, & ſçût gagner du tems qu'il mit à profit pour ſauver ſon Maître. Il ne ſe contenta pas d'attirer à ſon ſervice un grand corps de Soldats étrangers & d'excellens Officiers, mais ce qui étoit très-important, il mit la diſcipline Militaire des Egyptiens ſur un meilleur pied, en introduiſant parmi eux celle des Grecs, leur Tactique & leurs armes. Les Grecs avoient tout imité des Egyptiens, qui oubliérent ſous les ſucceſſeurs d'Alexandre le Grand tout ce qui regardoit la guerre. Les Grecs devinrent à leur tour leurs Maîtres. Enfin la guerre, retardée par des propoſitions de paix, s'alluma entre les deux Monarques; Antiochus remporta d'abord divers avantages, &

Tom. V. pag. 332. & 337.

fut enfin vaincu à la bataille de Raphies. Notre Auteur n'oublie pas les grands changemens que le Czar Pierre le Grand a eu l'habileté de faire dans ſes Troupes, autrefois ſi mépriſées, & aujourd'hui devenuës ſi redoutables. Il fait voir que par-tout où il y a des hommes, il eſt aiſé de former de braves ſoldats, avec le ſecours d'une bonne diſcipline Militaire & des Officiers capables & appliqués, qu'on ne ſauroit trop animer par les plus grandes recompenſes.

Il eſt tems de parler des violentes perſécutions que Mr. de Folard eut à eſſuyer. Elles étoient d'autant plus dangereuſes que des perſonnes d'un rang diſtingué ſe déclarérent ſes ennemis, & réſolurent ſa perte. Si elles ne purent aſſouvir leur vengeance, elles réuſſirent du moins à le chagriner, & à empêcher qu'on lui rendit juſtice. Mr. de Folard avoit un grand fonds de probité; il aimoit la vérité par deſſus toutes choſes, & étoit incapable de la diſſimuler, lorſque le Public avoit intérêt d'en être inſtruit. Il ſe faiſoit un plaiſir de remarquer les belles actions des Généraux, & même des Officiers particuliers; mais il n'étoit pas moins attentif à relever leurs fautes, perſuadé que rien n'eſt plus inſtructif pour les gens de guerre. Cette liberté déplut à des hommes médiocres qui aſpiroient à l'infaillibilité. Ceux que des talens diſtingués élévent au-deſſus des autres, n'ont garde d'y prétendre; le vrai mérite eſt toujours modeſte. Mr. de Turenne, le plus grand Général de ſon ſiécle, avouoit avec plaiſir ſes fautes, & en entretenoit ſouvent ſes Officiers pour leur inſtruction.

Mr. de Folard eſt très-réſervé dans ſes éloges, qui ne s'écartent jamais du vrai. Il a, dit-il lui-même, de l'encens en petite quantité, & il veut le ménager. Il loue uniquement les vertus & les belles actions, ſurtout dans ceux à qui on n'a pas rendu juſtice. Nous en indiquerons deux exemples remarquables. L'un ſe trouve dans la belle Relation de la ſurpriſe de Cremone, où il montre que Mr. le Maréchal de Villeroi ſe conduiſit en Général ſage, & qu'on ne peut lui rien reprocher; mais que ſes ordres furent très-mal exécutés, & il rend à cette oc-

occaſion la juſtice qui eſt duë à grand nombre de braves gens. Dans l'autre il s'agit de l'eſcalade de Cette dans la guerre de 1701. qui fit beaucoup d'honneur à Mr. le Duc de Noailles, depuis Maréchal de France. „ Cette action, *dit Mr. de Folard*, fait „ beaucoup d'honneur à Mr. le Duc de Noailles, brave, vigou- „ reux & hardi: je me ferai toujours un plaiſir de le produire „ par tout, autant par ſes qualités militaires, que par ſon eſprit „ & ſon goût pour les Belles-Lettres & pour les Beaux Arts, & „ par l'eſtime de ceux qui les profeſſent dans un tems où il ſem- „ ble que l'ignorance veuille en triompher". Voilà un bel éloge que la vérité ſeule a dicté, & tout fondé ſur le mérite. Tom. V. Préf p. XIX.

Notre Auteur s'eſt attiré beaucoup d'ennemis par un endroit qui devoit le rendre fort eſtimable. Il eſt perſuadé que rien n'eſt plus injuſte & plus propre à dégoûter les braves gens du ſervice, que de leur ôter l'honneur de certaines actions, & les priver en même tems des recompenſes qui devroient en être le fruit. On garde le ſilence ſur ceux qui les ont faites, & on les attribuë à d'autres qui n'y ont eu aucune part. Mr. de Folard ſe croit obligé de dépouiller quelques Officiers de la gloire de certaines actions d'éclat, dont ils jouïſſoient tranquillement, & il eſt fort injuſte de lui en faire un crime. Il a l'attention de ne leur faire aucun reproche; il ſe contente de narrer ſimplement le fait; enſuite il tâche de prouver par des témoignages, qui lui paroiſſent irreprochables, qu'elles n'appartiennent point à ceux auxquels on les a attribuées, ou qui s'en ſont dit les auteurs.

La journée d'Almanza en 1707. fut très glorieuſe au Maréchal-Duc de Berwick, qui jugea à propos d'en faire honneur au Marquis d'Asfeld, qui n'y avoit contribué en rien, & ne dit mot du Marquis d'Avarey, qui par une belle manœuvre fit gagner la bataille. Ce ſecret hiſtorique divulgué ne plut point au Maréchal, & le Marquis d'Asfeld jetta les hauts cris, ſe voiant dépouillé d'une gloire dont il avoit joui pendant 22. ans, voulut obliger le Chevalier de Folard de ſe retracter. Il le refuſa, étant bien aſſuré de la vérite du fait. Il écrivit au Marquis d'Avarey, dont la

réponſe confirma tout ce qu'il avoit avancé, & qui prouve que Mr. d'Asfeld n'avoit point tiré l'épée à Almanza. On diſtribua en peu de jours plus de 2000. copies de cette Lettre dans Paris & à la Cour, & Mr. de Folard eut ſoin d'en envoyer une à ſon Ami de Hollande, qui la montra à diverſes perſonnes. Il nous apprend que dans la même année le Marquis de Goësbriand ſauva Toulon par ſa bonne conduite & ſa bravoure, cependant on garda un profond ſilence ſur cet important ſervice. C'eſt le même Officier-Général qui défendit enſuite la ville d'Aire avec tant de gloire, & qu'il ne rendit aux Alliés qu'après en avoir reçu trois ordres conſécutifs de la part du Roi. Il auroit ſoutenu un aſſaut général, & ſes diſpoſitions étoient faites pour cela; mais on ne jugea pas à propos de lui faire tenir une quatriéme Lettre, par laquelle Sa Majeſté remettoit toutes choſes à ſa ſageſſe. La mode étoit paſſée qu'un Gouverneur ſoutenoit trois aſſauts au corps d'une Place, comme il y eſt obligé par les loix de la guerre; & la conduite du Marquis de Goësbriand en eſt d'autant plus digne de remarque.

Voici une affaire bien plus ſérieuſe, que l'amour de la vérité & de la juſtice attira à Mr. de Folard. Il eut ocaſion de parler dans ſon Tome I. du fameux Combat de Denain, qui releva la France prête à ſuccomber, & fit évanouïr toutes les eſpérances des Alliés. Il nous apprit à ce ſujet un ſecret fort important: c'eſt que le projet de cette grande action avoit été formé par un homme de Robe de beaucoup d'eſprit, qui connoiſſoit parfaitement le Païs, ajoûtant qu'il faloit être auſſi grand Général que Mr. le Maréchal de Villars pour l'exécuter avec autant de gloire. Celui-ci, qui avoit toujours regardé l'affaire de Denain comme ſa couronne, fut irrité qu'on eût l'audace d'y porter la moindre atteinte, & ne voulant céder à aucun autre la plus petite portion de l'honneur de cette journée, il exigea une ſatisfaction éclatante. Mr. de Folard cité à la Cour pour rendre compte de ſa conduite, comparut devant le Miniſtre de la Guerre, avec cette noble hardieſſe que la vérité inſpire à un honnê-

te-homme, ſurtout lorſqu'il ne craint rien du reſſentiment des Grands, & qu'il foule tout aux pieds, ambition & fortune. Il prouva ce qu'il avoit avancé ſur la foi d'une Patente du Roi, qui avoit recompenſé l'Auteur du Projet pour ce ſervice rendu à l'Etat. Ainſi toute la réparation qui fut faite à Mr. le Maréchal, conſiſta en une Lettre de politeſſe, dans laquelle Mr. de Folard l'aſſuroit qu'il n'avoit point eu la penſée de diminuer la gloire qui lui revenoit de la journée de Denain, qui avoit été le ſalut de la France; qu'il avoit donné à ſes belles actions les plus grandes louanges dans ſon Polybe; & qu'il ſeroit toujours diſpoſé à rendre à ſon mérite & à ſon habileté toute la juſtice qui leur étoit duë. Il nous dit enſuite dans la Préface du Tome II. que tout le reproche qu'il avoit à ſe faire dans cette affaire de Denain, c'étoit de n'avoir pas dit le nom de l'Auteur de cette entrepriſe. Il l'avoit appris de Mr. Voiſin, en ce tems là Miniſtre de la guerre. Ce fut Mr. le Préſident le Fevre d'Orval, alors Conſeiller au Parlement de Cambray: ſon plan fut goûté à la Cour; & le Maréchal de Villars, habile & éclairé comme il étoit, en ſentit toute l'importance. L'exécution de ce projet de guerre qui demandoit une grande conduite, couvrit de gloire le Général; mais celui qui en fait voir la poſſibilité par l'intelligence des lieux, que le premier ne ſauroit obſerver par lui même, ne mérite-t-il pas quelque portion de cette gloire, quoique moins brillante? Mr. de Folard ne le penſe pas, & il ne pouvoit le ſouffrir. Il trouvoit juſte que le nom de ce Magiſtrat paſſât à la poſtérité, & qu'il devint illuſtre dans l'Hiſtoire. A la bonne heure qu'on érige des Autels, qu'on célébre des Fêtes à l'honneur du Général, il y conſent de bon cœur, pourvu que le ſuccès ſoit moins l'ouvrage de la fortune, que de la capacité. Le vulgaire juge d'ordinaire des grands événemens par le bonheur qui les accompagne & ceux qui les produiſent; & les gens habiles eſtiment ſur-tout les moyens employés pour les conduire à une heureuſe fin.

On lira avec grand plaiſir les belles obſervations de notre ha-

bile Auteur ſur le combat de Denain, où il ſe trouva. S'il relé-ve les fautes des Alliés, il ne diſſimule pas celles des François, & il fait voir qu'un Général médiocre les auroit facilement arrêtés au paſſage de l'Eſcaut & enſuite du Marais qu'ils devoient franchir, & que les troupes qui marchoient en diligence au ſecours du camp retranché, ſeroient arrivées à tems pour le défendre. Rien n'empêchoit les Alliés de continuer le ſiége de Landrecies; la perte de leurs Magaſins pouvoit être réparée, & le Queſnoy regorgeoit de Munitions de guerre. On pouvoit faire entrer en France pluſieurs gros détachemens, & empêcher le Maréchal de Villars de repaſſer l'Eſcaut pour s'y oppoſer. Il eut été lui-même très-embaraſſé. Mais, dit Mr. de Folard, la tête tourna aux Alliés, qui ne laiſſérent pas au Prince Eugéne, qui l'avoit très-bonne, la liberté d'arrêter les progrès des François. On fait voir enſuite que ces derniers ne pouſſérent pas leurs avantages autant qu'ils le pouvoient. Nous remarquerons une choſe qui fait beaucoup d'honneur à Mr. de Folard: c'eſt qu'il louë la conduite & la bravoure du Maréchal de Monteſquiou, qui attaqua Denain à la tête des troupes & l'emporta l'épée à la main. Ces louanges ſont d'autant moins ſuſpectes, que le Maréchal n'aimoit point cet Officier, qu'il a nourri ſon averſion pour lui très chérement juſqu'à la mort, ſans manquer aucune occaſion de lui en donner des marques, ni rien négliger de ce qu'il croyoit pouvoir contribuer à lui nuire. La franchiſe de Mr. de Folard, qui deſapprouvoit ſouvent les manœuvres des Généraux, déplaiſoit au Maréchal. Il louë, il blâme toujours avec une équité ſcrupuleuſe, & ſes plus grands ennemis pouvoient y compter, lorſqu'ils faiſoient une belle action.

Tom. II. Préf. p. xx.

Il ſe fait un plaiſir de rendre juſtice aux ennemis de la France; nulle prévention n'influë ſur ſes jugemens; il admire la ſcience militaire & les belles actions par tout où il les trouve. Il regarde Mr. de Vendôme comme un très-habile Général, qui réparoît en un moment les fautes qui lui échappoient quelquefois; mais dans le paralléle qu'il en fait avec Mr. le Prince Eugéne de

Savoye, il paroît décider en faveur de celui-ci, quoique ſouvent battu par Mr. de Vendôme; il le met au deſſus pour la diſcipline militaire, & ne fait pas difficulté de l'appeller *le Héros du Siécle.* Il rend bonne juſtice au Duc Marlborough, illuſtre par ſes victoires ſur les François, & il ſe fait un plaiſir de remarquer les belles actions qui l'ont rendu l'admiration de l'Europe, quoiqu'il ne le trouve pas plus exemt que les autres grands-hommes des foibleſſes inſéparables de l'humanité. Le Comte de Schulembourg, le Comte de Staremberg, & le Marquis de Santa Cruz, lui paroiſſent avoir ſur-tout excellé dans la ſcience de l'Infanterie, dont très peu d'Officiers connoiſſoient la force. Ces habiles Généraux étoient dans les mêmes principes, quoique leurs ſyſtêmes ne fuſſent pas entiérement les mêmes. La maniére de Mr. de Folard de faire combattre la Cavalerie, toujours ſoutenuë de l'Infanterie, n'eſt plus, dit-on, de mode; mais elle n'en eſt pas moins raiſonnable. Les autorités dont il appuye ſon ſentiment, ſont des plus fortes, & il ſeroit difficile de leur en oppoſer de capables de les contrebalancer. L'Amiral de Coligny, Henri IV. Roi de France & très grand Capitaine, Guſtave-Adolphe Roi de Suéde, Mr. de Turenne, le grand Condé, & tant d'autres hommes dont la compagnie inſpire la plus grande confiance à Mr. de Folard, puiſque les petites Armées bien conduites les faiſoient triompher des plus grandes. Ce n'eſt, ſelon lui, ni le nombre, ni la bravoure des troupes qui aſſurent la victoire, mais la maniére de les faire combattre, & la ſcience du Général.

Le Polybe avoit paru avant les deux derniéres guerres, & Mr. de Folard n'aiant plus rien donné au Public, n'a pu nous faire connoître ce qu'il penſoit des événemens conſidérables que ces guerres ont produit. Il ne ſe ſeroit pas contenté de célébrer les actions du Maréchal-Duc de Belleiſle & du Comte de Saxe qu'il eſtimoit particuliérement, & qui penſoient comme lui en bien des choſes. Il auroit rendu juſtice avec la même équité aux Généraux étrangers, qu'il ſe contentoit d'admirer avec ſes Amis, n'aiant plus la liberté d'écrire. Que n'eût il pas dit du ſage & ha-

bile Général Khevenhuler & de tant d'autres Généraux Allemans & Prussiens qui se sont signalés par tant de beaux faits d'Armes? Surtout que n'eût-il pas dit du Roi de Prusse, ce Héros du Nord, célébre par tant de victoires, dont il étoit moins redevable à la valeur de ses troupes, qu'à ses propres vertus militaires, à son intelligence, & sa bonne conduite?

Il est tems de parler des grands succès de Mr. de Folard, & de la gloire qu'il a acquise par son Ouvrage, unique en son espéce, & le plus beau qui ait paru sur la Guerre. Tout ce qu'il y a en France de gens estimables pour les Sciences & distingués dans les Armes, soit parmi les Généraux, soit parmi les Officiers particuliers, ont applaudi à un homme né pour illustrer sa Nation, & lui montrer le véritable chemin de la gloire. Il nous apprend lui-même que les plus habiles Guerriers des autres Nations, Allemans, Anglois, Hollandois, avoient approuvé son Ouvrage, & qu'il avoit dans le Nord un grand nombre de Prosélytes, qui mettoient en pratique une partie des choses utiles que son Livre renfermoit. Nous nous contenterons de citer deux témoignages bien glorieux pour Mr. de Folard; l'un est celui du Comte Schulembourg, dont on trouve deux belles Lettres dans le premier & le cinquéme Tomes de Polybe; l'autre est du Veldt Maréchal Comte de Starenberg, qui écrivit à notre Auteur qu'il pensoit comme lui sur les Principales parties de la Guerre & la véritable maniére de faire combattre l'Infanterie; que s'il étoit capable d'écrire sur la Science Militaire, il ne suivroit point d'autres Principes que ceux qu'il établissoit dans son Commentaire sur Polybe; & que s'il avoit eu le bonheur de faire pendant sa vie quelque chose de louable, il le devoit à ces mêmes Principes, dont une longue expérience lui avoit appris à connoître la vérité. Mr. de Folard ne fit point imprimer cette Lettre; il se contenta de la communiquer à ses bons Amis, surtout à celui de Hollande, en qui il avoit une entiére confiance.

Voici des suffrages bien précieux & propres à consoler un homme moins sensible à la perte de sa fortune, qu'à la gloire

d'avoir mérité l'approbation de pluſieurs grands Princes, plus reſpectables encore par leurs lumiéres que par l'élevation de leur rang. En 1709. il eut l'honneur de préſenter à Mgr. le Dauphin Duc de Bourgogne, le Projet de ſon Ouvrage ſur la Guerre. Ce Prince éclairé le lut & le trouva beau, encourageant l'Auteur à exécuter ſon entrepriſe. Un tel Protecteur aſſuroit à Mr. de Folard des reſſources que la mort de ce grand Prince fit évanouïr avec les eſpérances de la France. Il s'en étoit fait connoître avantageuſement pendant le Siége de Lille, par pluſieurs beaux Projets qu'il préſenta, ou qu'il exécuta lui-même avec autant d'habileté que de courage. Il ne tint pas à lui que cette importante Place ne fût ſecouruë, & Mr. le Duc de Vendôme y étoit réſolu, mais la meſintelligence qui régnoit entre les deux Princes, & qui avoit déjà éclaté à l'affaire d'Oudenarde, mit obſtacle à cette grande entrepriſe, dont on pouvoit eſpérer un heureux Succès. Les Armées furent en préſence, mais les François ſe retirérent ſans tenter le ſecours, comme on s'y attendoit. Mr. de Folard compoſa une Relation de cette fameuſe Campagne, & quoique tout dévoué à M. le Duc de Vendôme, il avoit ſi bien ménagé les choſes, que les deux Princes à qui il préſenta la Piéce, en furent très-ſatisfaits. Ce morceau, que nous connoiſſons par ſes Lettres, doit ſe trouver parmi les Papiers qu'il a laiſſés à Mr. le Maréchal Duc de Belleiſle.

Nouv. Découv. ſur la Guerre, Chap. VIII.

En 1716. Mr. de Folard profita de la paix pour aller en Suéde, où le Roi Charles XII. l'avoit fait appeller. Il y paſſa *incognitò* avec le Comte de la Marck, Ambaſſadeur de France. Il y porta tous ſes papiers ſur la guerre, & ce qu'il avoit écrit ſur Polybe, dans le deſſein de finir ſon Commentaire ſous les yeux du plus brave & du plus grand Capitaine de notre ſiécle. Ce Monarque fit un accueil extraordinaire à un Guerrier dont il reconnut bientôt le profond génie, le vaſte ſavoir, & les rares talens. Il le conſulta ſur diverſes parties de la guerre, & voulut ſurtout en apprendre ce qui regardoit les Siéges & les Mines. Mr de Folard admiroit à ſon tour les vertus & les rares connoiſſances

Ibid. p. 90.

de ce Prince, & il en faiſoit ſon profit. Il avoit pour lui une ſi haute eſtime, qu'il nous dit que quand il n'auroit mérité que l'approbation de cet illuſtre Héros, il ſe croiroit aſſez dédommagé de tous ſes travaux. Il avoit preſque achevé ſon Polybe, qu'il devoit faire imprimer en Hollande, & dédier au Roi de Suéde. Enfin comblé des faveurs & des bienfaits du grand Charles XII. il partit, lui laiſſant un neveu agé de quinze ans, qu'il avoit élevé avec grand ſoin. Ce jeune-homme fut le Page favori du Roi, qu'il ne quittoit jamais; il étoit à ſon côté lorſque ce Monarque fut tué à Fréderikshal. C'eſt Mr. de Robert, Officier fort habile qui a ſervi depuis dans le Régiment de Picardie. Le retour de Mr. de Folard ne fut pas heureux. S'étant embarqué à Gottembourg, il fit naufrage ſur la côte de Jutland, & il eut de la peine à ſe ſauver nud en chemiſe. Il perdit avec les préſens du Roi, tous ſes papiers, dont la perte lui fut très ſenſible. Ce malheur ne le rebuta pas. En paſſant à la Haye il dit à ſon Ami qu'il alloit s'enfermer à Paris, & qu'il rétabliroit ſon Polybe, ou qu'il mourroit à la peine: il tint parole ſans ſe rebuter d'un ſi grand travail. Après avoir perdu le Roi Charles XII. il lui reſtoit une reſſource dans la protection du Duc d'Orléans, Régent de France, à qui il dédia ſes *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre.* Ce Prince qui aimoit les Sciences, & dont le génie ſupérieur s'étendoit à toutes, avoit connu en Italie Mr. de Folard, & diſtingué ſon rare mérite: il prenoit plaiſir à s'entretenir avec lui ſur tout ce qui regardoit la guerre. Il ne vécut pas aſſez longtems pour aider dans ſon entrepriſe, un homme qui avoit beſoin de ſa faveur pour l'éxécuter. Il en vint à bout malgré une infinité de traverſes & d'obſtacles qui ne ſervirent qu'à lui faire honneur.

A peine le Polybe eut il paru que de tous côtés on rendit juſtice au profond ſavoir de l'Auteur. Mr. le Comte de Saxe ſon Ami le fit connoître à la Cour de Dreſde, où il ſe trouvoit alors. Le Roi de Pologne Auguſte II. qui entendoit parfaitement la guerre, fit aſſembler le magnifique Camp de Mulhberg, où il invita le feu Roi de Pruſſe. Là ſous les yeux de ces deux Princes guer-

guerriers, on exécuta toutes les évolutions militaires dont il eſt parlé dans le Polybe, qu'ils avoient entre les mains. Le ſuccès en fut très grand, & Mr. le Comte de Saxe eut ordre de remercier Mr. de Folard de la part des deux Rois. Quel triomphe pour lui, & en même tems quelle humiliation pour ſes envieux & ſes ennemis, animés contre ſon Livre & contre ſa perſonne!

Nous avons ajouté aux ſix volumes du Polybe un Supplement, qui en fait le Tome VII. dont nous allons parler en peu de mots. On a placé à la tête les *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*, où l'on trouve l'Hiſtoire du Polybe, & le précis du Syſtême de Tactique de Mr. de Folard; & comme il les cite ſouvent dans ſon grand Ouvrage, nous avons cru qu'on ſeroit bien aiſe de l'y trouver joint. Mais nous en avons retranché le *Traité de la Colonne*, qui eſt déja à la tête du Tome I. avec des corrections importantes. Par exemple, il avoit mis d'abord un cinquiéme de Pertuiſanes pour fraizer ſa Colonne, & il n'en a mis enſuite qu'un ſeptiéme, pour contenter ceux qui le blâmoient de vouloir trop diminuer le feu de l'Infanterie.

On trouve enſuite une Lettre critique ſur le Polybe. Elle eſt de Mr. Merſon, vieux Officier François au ſervice des Etats, qui avoit trop de mérite lui-même, pour ue pas rendre juſtice à celui de Mr. de Folard, & à ſon habileté dans la Science de la guerre. Cette Piéce, qui eſt fort polie, avoit paru dans la *Bibliothéque Françoiſe*.

Voici un Ouvrage plus conſidérable, que pluſieurs perſonnes de France nous ont priés de faire reparoître ici, quoique d'autres ne fuſſent pas de cet avis. Ce ſont les *Sentimens d'un Homme de Guerre ſur le Polybe de Mr. le Chevalier de Folard*, qui parurent ſucceſſivement en quatre Lettres, qui ont eté attribuées à un Officier Suiſſe, Major-général au ſervice des Etats-Généraux. On voit qu'il ne penſe pas en bien des choſes comme l'Auteur François, ſurtout ſur ſa Tactique & ſa Colonne qui en eſt la baſe. Il paroît que l'Auteur ne connoît pas aſſez bien la Colonne pour en parler. Il la compare à la Phalange des Grecs, dont elle étoit très-différente. La Colonne peut agir dans toutes ſortes de

ſituations, au-lieu que la Phalange ne pouvoit agir que ſur un terrain uni. D'ailleurs elle n'avoit d'autres armes que la Pique, dont la longueur l'embarraſſoit, au-lieu que la Colonne n'a qu'un ſeptiéme de Pertuiſanes, plus commodes & plus faciles à manier que la Pique. Le reſte eſt armé de Fuſils & de Bayonnettes. Il fait conſiſter la principale force de l'Infanterie dans ſon feu ; Mr. de Folard dans l'arme blanche, lorſque l'on peut joindre l'Ennemi ſans obſtacle. Il ſoutient qu'on réuſſira mieux en eſſuyant le premier feu, & en abordant l'Ennemi bruſquement. Mr. de Folard eſt perſuadé que cette méthode convient mieux aux François que toute autre & il aſſure qu'ils l'ont toujours ſuivie avec ſuccès. L'Auteur Critique fait contre le nouveau Syſtême pluſieurs objections, qu'on a prévenuës dans le Polybe, où l'on en trouve les réponſes. Mr. de Folard a eu raiſon de s'en plaindre, mais avec grande politeſſe. Il n'a pas été plus content de le voir débiter gravement, comme de ſon propre fonds, des choſes bonnes & utiles qui ſe trouvent bien mieux dans le Polybe, ſans en faire honneur à celui qui y avoit penſé le premier. Tout ce qu'il dit de la Cavalerie, & ſur la néceſſité de la mêler avec l'Infanterie, pour la faire combattre avec avantage ; tout cela appartient à Mr. de Folard. Permis à l'Officier Suiſſe de croire que c'eſt la Cavalerie qui gagne les batailles en plaine, & qu'il n'eſt pas poſſible à l'Infanterie de lui réſiſter ſi elle eſt enveloppée. On voit le contraire dans le Polybe.

Enfin on voit ici la Réponſe de Mr. de Folard aux deux Officiers Hollandois, telle qu'elle parut dans le Tome XVI. de la *Bibliothéque Françoiſe*. Cette Piéce eſt remplie de marques d'eſtime pour ces deux Meſſieurs & pour toute la Nation Hollandoiſe, dont il louë fort l'Infanterie & la Diſcipline Militaire. Lorsqu'il la donna il n'avoit encore vû que les deux premiéres Lettres des *Sentimens d'un Homme de Guerre*, mais il ne jugea pas devoir y répondre, & il ne voulut pas permettre à Mr. de Robert ſon neveu de le faire pour lui. Il crut ne devoir pas s'engager plus avant dans cette querelle, & que l'approbation des plus grands Guerriers de

l'Europe le dédommageoit aſſez de celle qu'il ne pouvoit obtenir d'un homme dont il avoit trop eſtimé les lumiéres.

Nous avions eſpéré d'enrichir ce Supplément de quelque Ouvrage poſthume de Mr. de Folard ſur la Guerre, ſurtout des Obſervations importantes dont le Tome VI. devoit être accompagné. Il nous apprend lui-même qu'elles étoient presque finies, lorsque des ordres ſupérieurs l'obligérent de les ſupprimer. Il avoit promis de les envoyer en Hollande, avec les *Mémoires de ſa Vie*, qui ne devoient paroître qu'après ſa mort, avec quelques Piéces très-curieuſes. Il oublia ſes promeſſes, & légua l'année derniére tous ſes Papiers à Mr. le Maréchal-Duc de Belleiſle; & comme l'Ami de Mr. de Folard a l'honneur d'en être particuliérement connu, il lui écrivit pour tacher d'en obtenir quelque choſe pour nous. Voici partie de la Réponſe de ce Seigneur, qui nous laiſſe peu d'eſpérance pour le préſent.

„ Je partage plus que perſonne, Monſieur, votre affliction de „ la perte du Chevalier Folard, dont je connoiſſois de longue „ main tout le mérite & les talens. Il eſt vrai qu'il avoit projetté „ de retoucher & d'ajoûter à ſon Polybe, mais je doute qu'il ait „ eu le tems de rien rédiger par écrit ſur cet objet, & je n'ai pas „ encore eu celui de vérifier, ſi dans les papiers de toutes eſpéces, „ en plus grande partie informes & découſus qu'il m'a laiſſés, il „ s'y trouve rien qui y puiſſe être adapté; moyenant quoi je deſeſpere de pouvoir contribuer, comme je le voudrois, à enrichir la nouvelle Edition que je vois qu'on a commencé à mettre ſous preſſe, &c. &c. &c.

Outre les Ouvrages dont nous avons fait mention ci-deſſus, on ſait que Mr. de Folard avoit travaillé ſur les *Commentaires de Céſar*, & que ſes matériaux étoient prêts depuis longtems pour une nouvelle Edition de cet Auteur. Il vouloit auſſi nous donner *la Diſcipline Militaire* des Grecs & des Romains, & y joindre une *Diſcipline Militaire Moderne*, accommodée aux Mœurs & aux Uſages de notre tems. Mr. de Folard mourut l'année derniére à Avignon ſa Patrie, âgé de 80. ans.

LETTRE
DE MONSIEUR LE
CHEVALIER DE FOLARD,
à Mr. D. S.

A Paris le 12. *Janvier* 1729.

LA lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire, mon cher Monſieur, eſt venuë dans un tems fâcheux pour moi, où l'on n'a guére l'eſprit libre. Elle n'a pas laiſſé de me faire beaucoup de plaiſir, je vous aſſure. J'ai fini & commencé l'année dans cet état. Je ne vous ſouhaite pas une fin ni un commencement d'année pareil au mien. La Philoſophie ſert beaucoup, mais cela n'empêche pas que je ne croye que la douleur & les chagrins ne ſoient deux grands maux; m'en voilà pourtant délivré; il ne reſte que l'avenir qui m'inquiéte un peu, car les gens auxquels j'ai affaire ne ſont pas peu redoutables. Les Héros aiment la vengeance de quelque nature qu'elle puiſſe être, du moins ceux qui ne ſont pas arrivés au plus haut degré de l'Héroïſme; car ceux qui l'ont atteint, ne ſe laiſſent pas aveugler par leurs paſſions. Ces Héros ſont rares, & ne ſont pas de ce ſiécle-ci ni de l'autre; il faut remonter pour le moins deux ſiécles révolus, & même au-delà.

Pour vous tirer au-plutôt de peine, Monſieur, je vous apprendrai que j'ai été attaqué par deux miſérables Auteurs crottés, l'un eſt celui de la miſérable *Ecole de Mars*, dont l'Edition eſt encore toute entiére chez le Libraire, & l'autre eſt l'Hiſtorien bas & flatteur de l'*Hiſtoire Militaire de* LOUIS LE GRAND. Je me ſuis un peu moqué de ces deux Meſſieurs dans mon Livre. Vous me direz peut-être qu'ils n'en valoient guére la

peine, & que j'aurois pu employer un peu mieux mon tems, auſſi bien que contre ce vieux radotteur de Barras, ſi riche & ſi abondant en expreſſions de Comité ou de Forçats dans ſes admirables Brochures. Je faiſois un peu plus de cas des deux premiers, mais aujourd'hui j'en fais un beaucoup moindre. Quand je vous tiens ce langage, ce n'eſt pas ſans de grandes raiſons. Ces deux malhonnêtes gens ont uſé de repréſailles. Ils n'ont pas cru devoir s'amuſer à une Critique, ils ne ſe ſont pas trouvés en état de la faire; ils s'y ſont pris d'une autre façon, ils ont extrait de mon Livre tout ce qu'il leur a plu. D'uſer de bonne foi, ils n'euſſent rien trouvé qui pût les ſatisfaire; ils ont ſuivi la belle méthode des Journaliſtes de Trévoux, auſſi ont-ils eu beſoin de leurs conſeils, & ils les ont aſſez bien ſuivis; car je jurerois bien ſans craindre de faire un parjure, que ces gens de bien ont attiſé le feu, & ont laiſſé au Sr. Guignard, qui eſt le ſeul qui ait paru, à l'entretenir. Celui-ci aidé de l'autre a fait un Ouvrage manuſcrit de plus de 300. pages, l'a préſenté à Mrs. les Maréchaux de France ſous le titre de *Dénonciation*, où mon Livre & ma perſonne ne ſont pas épargnés, & de la maniére du monde la plus indigne & la plus lâche. Vous ne ſauriez vous imaginer qui a pouſſé ces gens-là à une ſi méchante action, juſques ici ſans exemple dans des Gens de guerre, ſi on peut mettre en ce rang un Hiſtorien Militaire qui n'a jamais fait qu'une campagne en ſa vie, & qui fut fait Brigadier en cette conſidération; & l'autre n'a jamais fait la guerre que daus un nouveau Régiment. Ces deux gens de bien m'accuſent dans leur Piéce d'avoir calomnié toute la Terre, & la Nation même, & ſe ſont ſervis de tous les actes de mauvaiſe foi & de toutes les ruſes dont les Journaliſtes de Trévoux ignorans & malins ſe ſervent pour ſe divertir & ſe venger de ceux qu'ils n'aiment pas, ou qui les mépriſent; & ceux-là ſont toujours les plus honnêtes gens de la République des Lettres. Ces deux méchans Auteurs ont ſuivi cette route; & ſe ſont fait comme un point d'honneur de ſe deshonorer. Ils ont aſſez bien réuſſi. Ils ont falſifié & corrompu tous les paſſages de mon Livre de la maniére du monde la plus groſſiére & la plus maligne, s'imaginant qu'ils ſeroient crus comme Evangile, & que perſonne ne s'aviſeroit de chercher s'ils en ont uſé de bonne foi. Cette belle Piéce fut préſentée au Maréchal de Villeroi; mais comme il eſt vieux & infirme, elle fut renvoyée au Maréchal de Villars, qui eſt fâché contre moi pour avoir dit ſur la foi d'une Patente du Roi, que le Préſident le Fevre d'Orval étoit l'auteur du Projet de Denain. Ce péché eſt irrémiſſible, malgré les éloges verſés à pleines mains dans mon Livre. On opina d'abord à s'aſſurer de ma perſonne, mais cela parut trop violent; & l'on crut bien que ſi Mrs. les Maréchaux de France s'aſſembloient, on penſeroit tout autrement, & qu'il faloit auparavant examiner ſi j'étois cou-

pable. Quoi qu'il en ſoit, je fus promtement averti, & bien que j'ignoraſſe une bonne partie des chefs d'accuſation, je fus voir les perſonnes qui ſont chargées des affaires de la Librairie, où je trouvai le Cenſeur de mon Livre qui avoit été appellé pour rendre compte de ſa conduite. Après avoir vu la piéce, il dit qu'il n'y avoit pas un mot de vrai, & admira la hardieſſe & la mauvaiſe foi de mes accuſateurs, & leur malice effroyable. Il fut chez le Maréchal de Villeroi, auquel il fit voir les paſſages cités fauſſement, puiſque c'étoient des éloges, & lui lut en même tems l'affaire de Crémone qui eſt au commencement de mon cinquiéme Tome. Ce Seigneur faillit à tomber de ſa hauteur, & marqua ſa ſatisfaction de la juſtice que je lui rendois. Je fus à la Cour porter mes plaintes. J'ai été ſervi comme on ſert un innocent ſous un Miniſtére tout plein de droiture, d'équité & de juſtice. Je n'en attendois pas moins de ſon Eminence, car ſa vertu & ſes grandes qualités ſont un prodige dans un ſiécle ſi corrompu; & ſi Dieu nous fait la grace de nous conſerver (ſi nous avions le malheur de la perdre) ceux qu'il a mis au timon des affaires pour le ſoulager: la France ſera trop heureuſe. Ils ſont tous tels que nous devons les ſouhaiter, & ſurtout Mr. d'Angervilliers. Tout le monde l'eſtime & le révére à un point que je ne ſaurois vous l'exprimer; car l'article qui me regarde a ſurpris une infinité de monde par des raiſons que je vous dirai, & vous verrez le grand, & le beau de juſtice & de probité en lui, ſi je ſurvis à l'auteur des tracaſſeries que l'on m'a faites. Le Sr. Guignard à été traité comme il le méritoit. Il voudroit être un âne, & un âne batté, & ſurement il vaudroit mieux qu'il ne vaut, & ſeroit infiniment moins mépriſable qu'il n'eſt.

Mon Cenſeur a fait mon apologie, qui a été remiſe aux Miniſtres; je la ferai peut-être imprimer dans la Préface du Tome cinquiéme, qui paroîtra un mois plus tard qu'il n'auroit paru ſans ces tracaſſeries. On veut qu'elles ſoient finies, c'eſt ce que je ſouhaitte fort; ce n'eſt pas que je craigne ce Guignard, il eſt trop mépriſable; mais ceux qui l'ont mis en œuvre, n'ont pas un petit crédit. L'innocence contre de telles gens n'eſt pas toujours un bouclier bien redoutable, & lorsque certaines perſonnes s'en mêlent, qui ne ſe font nul ſcrupule de calomnier, il y a toujours à craindre, & ſurtout lorsqu'on a le courage de leur réſiſter, & de ne point les épargner lorsque l'occaſion s'en préſente. Il me paroît par votre Lettre que je n'ai pas, car j'ai éclipſé tous mes Papiers, non pas ſans raiſon, que vous avez compris les Bonzes. Si j'avois écrit au Païs où vous êtes, vous pouvez bien vous imaginer que j'aurois étendu la choſe d'une maniére qui les auroit très-mortifiés; car je ſçai bien comment il les faut prendre. Ce n'eſt-là que le canevas. Vous êtes trop pénétrant pour ne pas voir où cela me pourroit mener.

Digitized by Google

Venons à mon cher Mr. le Clerc que j'aime de toute mon ame, je vous prie de lui ſouhaitter une heureuſe année de ma part. Il doit avoir reçu le quatriéme Tome de Polybe, & le Supplément du *Dictionnaire de l'Ecriture*. On me menace d'une Critique, & c'eſt un Docteur de Sorbonne qui me la prépare; ſurement il n'y trouvera pas ſon compte, car je ne vois pas qu'on puiſſe m'attaquer ſur la Tactique des Juifs, qui eſt la même que celle des Peuples de l'Aſie mêlée de celle des Egyptiens, qui combattoient par grands Corps ſéparés & tous Piquiers; auſſi voit-on clairement que les Grecs ne ſont pas les inventeurs de la Phalange, ni de rien: il eſt même certain que tous les Arts & toutes les Sciences ont paſſé de l'Orient en Occident. Je ſuis ravi de ce que vous me dites de mon quatriéme Tome, on en penſe de même ici. Je ne ſuis pas peu charmé de vous voir parler ſi bien de la Guerre. Vous verrez l'affaire de Crémone dans le commencement du cinquiéme Tome. Le ſixiéme me fait trembler à cauſe de la profondeur des matiéres, je n'oublierai rien pour m'en bien tirer.

Je n'ai pas encore vu Mr. le Chevalier d'Harville (*), on m'a dit qu'il n'eſt pas à Paris; vous pouvez bien vous imaginer que je lui marquerai ma reconnoiſſance. Mr. le Chevalier (**) d'Ambre, votre compatriote, eſt toujours bien de vos amis & des miens, & nous parlons ſouvent de vous. J'ai encore une affaire ici avec Mr. d'Asfelt & quelque autre, qui prétend que je ne lui ai pas rendu toute la juſtice qu'il mérite à l'égard de la Bataille d'Almanza, dont j'attribuë la gloire après le Général à Mr. d'Avaray, dont on n'avoit fait nulle mention à la Cour, non plus que du Marquis de Goësbriand à l'affaire de Toulon. On lui a fait voir qu'il ſe plaignoit à tort qu'il n'avoit pas chargé à la ſeconde ligne où il ſe trouvoit, que j'avois dit vrai; & qu'à l'égard de certaines circonſtances que je n'avois pas rapportées, j'avois eu mes raiſons, quoique je ne les ignoraſſe pas. Il s'étoit formé une cabale pour me faire parler différemment que je n'ai fait, mais tout cela eſt tombé, & la verité a fait tout évanouïr. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui que ceux qui n'ont rien fait, veulent s'attribuër fauſſement les actions d'autrui, s'en orner & s'en parer. Je le leur ai entiérement ôté, tout le monde m'en loue. Il eſt fâcheux d'enlever les ornemens de certaines gens qui leur ont ſervi vingt-deux ans de parure, & qui ont même aidé à leur fortune. J'en uſerai de même envers les autres lorſque j'en trouverai l'occaſion. Vous me ferez beaucoup de plaiſir de me ramaſſer les injuſtices & les filouteries des actions d'autrui pour les inſérer dans mon Ouvrage. Il n'eſt pas qu'il n'y ait quelqu'un de vos Militaires qui ne ſoit en état de recourir à mon tribunal. Je me ferai un plaiſir d'en uſer comme j'ai fait avec les nôtres, ſans qu'il paroiſſe que cela

(*) Colonel du Regiment de Cambreſis & Brigadier des Armées du Roi, qui avoit fait un voyage en Hollande.

(**) Depuis Mr. le Comte de Lautrec.

vienne d'eux, mais il faut être bien assuré des faits. Vous leur rendrez un grand service, & cela me fera honneur.

Je ne vous ai rien dit de Mr. Barbeyrac, le grand Ami de l'Inquisition. Je l'honore & l'estime infiniment. S'il m'aimoit autant que j'aime ses Ouvrages, je pourrois me vanter d'avoir un excellent Ami. Je prends la liberté de lui demander quelque part dans son cœur, faites ensorte qu'il me l'accorde. Je serois fort curieux de voir l'Extrait de mon *Commentaire* dont vous me parlez. Si l'on pouvoit y ajoûter le mauvais tour qu'on m'a fait sans qu'il parût que cela vînt de moi, je vous en serois très-obligé, mon cher Monsieur. Je vous prie de ne pas dire que j'aye eu l'honneur de vous apprendre cette nouvelle. Il suffit que je vous assure que cela me feroit tort; car il y a des gens en crédit mêlés dans cette affaire, qui ne leur fait pas beaucoup d'honneur; ils ne manqueroient pas de redoubler leurs persécutions. Comme vous voyez, mon cher, je ne suis pas sitôt prêt à voir changer ma mauvaise fortune; je dois m'attendre au contraire à mille Libelles diffamatoires, mes ennemis n'en sont pas chiches, leur morale les y menant tout droit. Ils mettent tout en mouvement sans paroître ouvertement. Je vous embrasse très-tendrement, & je suis &c.

PRE-

PREFACE
DU COMMENTATEUR.

ENTRE les défauts dont un Philoſophe de nos jours accuſe les Commentateurs, le plus ordinaire eſt, à l'entendre, qu'*ils s'imaginent que leurs Auteurs méritent l'admiration de tous les hommes, & qu'ils ſe regardent auſſi comme ne faiſant qu'un avec eux, & dans cette vûe*, ajoute-t'il, *l'amour propre joue parfaitement ſon jeu.* Je dois être d'autant plus en garde ſur ce défaut, qu'il m'a été déja reproché par des gens, il eſt vrai, de qui je n'aurois pas dû me défier, ſi l'on ſe rendoit juſtice à ſoi-même avant que de condamner les autres: car enfin *loripedem rectus derideat*; mais de quelque part que me viennent les avis, il eſt bon d'en profiter, ſoit pour me corriger de mes défauts, ſoit pour éviter d'y tomber; quoique je ſache fort bien que ce que je dis de moi, eſt bien moins par vanité, que pour ſervir à ma juſtification. Quoiqu'il en ſoit, je déclare nettement que je ne prétens rien à la gloire de Polybe, je la lui laiſſe toute entiére, & ſans vouloir m'en attribuer la moindre parcelle: mon Commentaire n'eſt pas tant pour expliquer cet Auteur célébre de l'antiquité, que pour tirer des faits qu'il raconte les principes de la ſcience des armes qu'il poſſédoit à un dégré ſi éminent, & pour mettre à la portée de tout le monde les réfléxions qu'il nous donne lui-même ſur ces faits. Polybe eſt plus pour le Commentaire, que le Commentaire n'eſt pour Polybe.

Malebr. Rech. de la Vérité.

Je prie que le mot de Commentaire n'allarme perſonne. Ce n'eſt point ici un aſſemblage de notes trivales, ſurannées & pédanteſques, priſes ou maraudées par-ci par-là, & transférées de pluſieurs Livres dans un ſeul, ſans autre mérite que la tranſlation; ce n'eſt rien de tout cela, je marche en habit de campagne dans mon ſtile: nul *airain de Corinthe*, nulle pompe, nul précieux ridicule, nulle décoration de Rhétorique de Collége, c'eſt un corps de ſcience militaire; & bien que je me ſois aſſez étendu ſur chaque partie, il s'en faut bién que je l'aie épuiſée. Et qui pourra trouver cette partie trop longue, lorſqu'il fera refléxion aux avantages qui en reviennent?

Préface de l'Hiſtoire Romaine.

Quand nous avancerions que la guerre eſt la plus belle, la plus noble & la plus importante de toutes les ſciences, & qu'elle renferme même celle des mœurs, nous n'avancerions rien que de véritable. Quoi de plus grand & de plus élevé, puiſqu'elle eſt celle des Rois, des Princes,

des Grands du monde, & celle enfin des honnêtes gens? C'eſt cette étude qui doit faire leur principale occupation, puiſque c'eſt là leur métier, & qu'ils n'en ont point d'autre à faire ſans ſortir de leur état.

Les Princes, qui ne s'y ſont pas appliqués, le ſentent dans l'occaſion avec une douleur très-mortifiante, par la comparaiſon qu'ils font d'eux avec leurs Généraux qui l'ont étudiée. Domitien ſe trouva dans ce cas au rapport de Tacite, qui dit qu'il haïſſoit Agricola, à cauſe qu'il étoit plus grand Capitaine que lui, enrageant d'être ſurpaſſé par un ſujet en la gloire des armes, qui à ſon avis devroit être l'appanage des Princes.

Il n'y a que l'étude de la guerre dans quelque état de fortune où l'on ſe trouve, qui puiſſe nous faire eſpérer de parvenir un jour au ſuprême commandement des armées. Quel eſt l'état qui égale un particulier à ſon Souverain, qui le rend dépolitaire de toute ſa puiſſance, de toute la gloire, & de toute la fortune des Etats, & qui fait un Conquérant d'un homme d'une naiſſance vile & abjecte, mais qui eſt d'une valeur extraordinaire? Qu'on liſe l'Hiſtoire pour s'en convaincre, Ce qu'il y a de plus remarquable, c'eſt qu'il ſe trouve autant de Princes qui ont éprouvé de plus grandes infortunes par leur ignorance dans les armes, & le mépris qu'ils en ont fait, que par leurs vices & leur lâcheté. Combien en voit-on dans l'Hiſtoire qui ne ſont grands & célébres que par le mérite des autres? Mais il eſt très-rare de trouver des hommes dans une Cour corrompue & fainéante, qui ne ſoient pas eux-mêmes corrompus & fainéans, à l'exemple du Prince. Le malheur encore des Souverains, eſt qu'ils ſe trouvent incapables de faire un bon choix au milieu de cette foule de Courtiſans efféminés & perdus, comme chez les Rois de Perſe, qui couvrent toujours les vertus qui leur ſont ombrage.

Combien y en a-t-il qui ſont tombés dans les plus grandes calamités par cela ſeul? Ils choiſiſſent leurs flateurs & leurs favoris, & laiſſent là les hommes capables de les bien ſervir & de les tirer d'embarras; leurs vertus leur ſont ſuſpectes, ou du moins un reproche ſecret de leurs vices ou de leur incapacité. Cela me fait ſouvenir d'un bon mot du Philoſophe Antiſthéne, qui voiant que chez les Athéniens la multitude ignorante décidoit de la paix & de la guerre, & diſpoſoit des emplois les plus difficiles ſuivant ſon caprice, leur demanda en ſe moquant, d'où venoit qu'ils ne s'aviſoient point d'ordonner par un de leurs Edits que les ânes fuſſent des chevaux, eux qui avoient le pouvoir de faire tout d'un coup, d'un ſot un Général d'armée.

Pour revenir à mon Commentaire, car la digreſſion n'eſt pas longue, on ſera peut-être ſurpris que je ne ſuive pas toujours la route ordinaire des Commentateurs, dont la fonction eſt de bien développer les penſées de leur Auteur, & de bien expliquer les choſes plutôt que les paroles, de l'admirer en tout comme l'objet de leur culte, & de s'enchaîner dans leur texte ſans le quitter, ſans le perdre un moment de vûe. Il s'en faut

Digitized by Google

bien que je m'y enchaîne autant qu'on le penſe, cela va même plus loin que je n'aurois crû: je ne crains pas que l'on m'accuſe de méditer régulièrement ſur une choſe, & de ne point prendre le change. Un homme qui veut de la méthode & de la régularité par tout, ne la trouvera pas par tout dans cet Ouvrage. Je ſuis ſi peu contraint à l'égard de mon texte, que je l'abandonne le plus ſouvent, & quelquefois mon ſujet; de ſorte que mon Lecteur ſe trouve tout d'un coup tranſporté dans des lieux tout nouveaux, qui ne le divertiſſent pas moins que les autres, où il ſe retrouve en peu de tems pour voir de nouveaux objets, ſans avoir le tems de s'ennuier ou de ſe plaindre.

Qu'eſt-ce donc que votre Commentaire, diront quelques-uns, ſi vous ſortez des régles preſcrites aux Commentateurs ſcrupuleuſement liés à leur texte; Je ne ſaurois le définir, c'eſt à chaque Lecteur à prendre ce ſoin, s'il lui plaît: quelqu'un, plus heureux que je ne le ſuis, créera quelque nouveau terme qui fourniſſe une idée plus juſte & plus étendue que celle d'un Commentaire, & qui puiſſe bien repréſenter les courſes que je fais de tous les côtés ſur mille ſujets d'érudition & de recherches; tout roule preſque ſur les faits auſquels je m'attache principalement, combats, batailles, ſiéges, marches, mouvemens généraux de toute eſpéce, retraites, entrepriſes grandes & extraordinaires; enfin tout ce qui regarde la guerre: la ſcience du Chef comme celle de tous ſes membres, je l'embraſſe & je la traite dans toutes ſes parties, autant que j'en ſuis capable. Dès qu'un fait ſe préſente le Commentaire s'évanouit; celui-là délaſſe, plaît & amuſe; on ne trouve pas moins de variéte, d'ornement, d'érudition & d'inſtructions dans celui-ci, c'eſt-à-dire dans le dogme, tout en eſt plein, & c'eſt là le but où je viſe.

Je ne penſe pas que je me fuſſe jamais engagé à former un deſſein ſur un tel Syſtême, ſi je n'en avois connu la néceſſité. La ſcience de la guerre, diſent nos Auteurs militaires, eſt aſſez ſemblable à la Géometrie; elle eſt séche & ſauvage, peu ſuſceptible des graces & des ornemens de l'éloquence & des parures de l'érudition; ces Meſſieurs décident bien vîte, comme ſi Xénophon, comme tant d'autres Anciens ne faiſoient pas voir le contraire; nos Auteurs modernes ſecs & arides, à la façon des abréviateurs, reviendroient de leur erreur, & tiendroient un autre langage, s'ils s'étoient mis en tête de traiter la guerre d'une maniére un peu moins vague, plus étendue, & ſur de meilleurs principes qu'ils n'ont fait.

Montécuculi eſt un Abréviateur, eſt-il ſec? J'en laiſſe le jugement aux Experts. Je ne crois pas qu'on diſe de mon Livre des *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*, ce que diſoient les Dames du *Ménagiana* ſur un ſujet tout différent, qu'il y pleut de l'ennui à verſe. L'Ouvrage que je donne aujourd'hui, ne plaira peut-être pas moins, puiſque je l'ai compoſé ſur les mêmes principes que le premier. Il ne différe que dans l'étendue des matiéres que je traite, que j'épuiſe & que je cou-

le à fond, hors quelques-unes, & j'ai eu des raiſons de ne pas le faire. Je ne l'euſſe jamais entrepris, ſi mes ſervices à la guerre & une perpétuelle étude des ſciences qui ont rapport à ma profeſſion, n'alloient bien loin au-delà de ces années de calme & de repos dont nous jouiſſons, & qui ſemblent vouloir diſparoître.

L'entrepriſe eſt grande, je n'en ſaurois diſconvenir; on échoue en faiſant des projets trop vaſtes & trop difficiles, je l'avoue: mais cela n'eſt pas toujours vrai. Si cette entrepriſe eſt au-deſſus de mes forces & de mon ſavoir, c'eſt ce que je ne puis dire encore, du moins n'eſt-elle pas au-deſſus de ma hardieſſe: s'il y a plus que du hardi dans mon fait, ce qui peut bien être, je puis être heureux ſans être plus habile que ceux qui ſont moins entreprenans & moins ambitieux. S'il eſt décidé que je tomberai de bien haut, j'aime mieux illuſtrer ma chûte, & échouer dans un grand deſſein, que de me ſauver dans un médiocre.

Quand on a par devers ſoi de longs ſervices, des études, une violente paſſion pour la Guerre, qu'on a vû manœuvrer des Généraux habiles & expérimentés pendant le cours de deux grandes & cruelles guerres, que l'on a pratiqué ſoi-même, ou du moins que l'on a fourni des projets pour l'éxécution de certaines entrepriſes qui ont eu un ſuccès heureux, qu'on s'eſt perpétuellement appliqué à ſon métier ſans aucun ſoin de ſa fortune, & qu'on s'eſt acquis les connoiſſances néceſſaires pour traiter tout ce que la ſcience des armes a de plus grand & de plus élevé, on peut raiſonnablement eſpérer de réuſſir dans une entrepriſe ſi vaſte & ſi peu commune; puiſqu'alors on n'a rien négligé de ce qui peut conduire au but que l'on s'eſt propoſé. Malgré cela je ne dois pas croire y être arrivé; mais du moins me ſaura-t-on gré, ſi l'on n'eſt injuſte, d'avoir tenté d'y atteindre.

Je le ſens bien, j'aurois plus beſoin qu'un autre d'entrer en juſtification avec mon Lecteur des fautes où je puis être tombé. Il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de n'en pas faire beaucoup dans un Ouvrage d'un détail auſſi grand & auſſi vaſte que celui-ci. Malgré toute mon attention à éviter les mépriſes, je prévois aſſez que je me tromperai en bien des endroits, & ſur certaines matiéres qui n'ont aucun rapport à mon métier, & ſur leſquelles je ne ſuis pas ſi bien campé & ſi bien retranché que ſur les autres. Mais à quoi me ſerviroit-il de crier, s'il y a bon quartier à mon Lecteur, qui n'en donne aucun, & de perdre mon tems en vaines excuſes? Je l'ai dit dans ma Préface de mes *Nouvelles Découvertes*, je préviendrois inutilement ſon jugement par des juſtifications ennuieuſes, & encore plus inutiles; on prend trop de plaiſir à relever les fautes d'un Ecrivain, pour croire qu'on m'excuſe dans les miennes. Un Auteur n'a qu'à bien faire, dès qu'il s'eſt mis une fois en campagne; c'eſt au Public à juger de ſon ſavoir ou de ſon ignorance; il s'agit ſeulement de l'un ou de l'autre dans un homme de la profeſſion que je ſuis.

Digitized by Google

L'on auroit très-grand tort d'éxiger de moi autre choſe que d'écrire en homme qui n'entreprend rien de trop téméraire, & qui croit poſſéder aſſez bien les matiéres dont il traite, & de les expliquer ſeulement d'une maniére claire, ſimple, naturelle & ſans baſſeſſe. Il ne s'agit point ici de ſtile, & de marcher en grand appareil & avec pompe comme dans un triomphe de Rhétorique, mais des choſes & des penſées; j'ai crû qu'il ſuffiſoit de m'en tenir là, ſans négliger pourtant ce qui appartient à l'éloquence militaire, qui ne ſouffre rien de bas ni de trop relevé; autant qu'il dépend de mes forces, j'imite certains arbres qui donnent des fleurs & des fruits tout enſemble. C'eſt aſſez que nous aions tant fait que d'y parvenir, & c'eſt encore ce que les gens de guerre, comme les autres qui veulent s'inſtruire, demandent & ſouhaitent le plus.

Qu'on ne s'imagine pas que j'imiterai certains Commentateurs qui ſe contentent de mettre de nouveaux mots, rarement de nouvelles choſes, & ſouvent de celles qui ont été mille fois répétées par différens Auteurs. Il eſt facile de cultiver les terres qui ont été déja défrichées & travaillées par d'autres. J'ai crû devoir les laiſſer à leurs premiers Maîtres, & qu'il me ſeroit plus glorieux de m'ouvrir des paſſages à travers les forêts les plus obſcures, & où perſonne n'avoit encore penſé à pénétrer depuis tant de ſiécles, ſans me croire pourtant plus habile & plus éclairé, mais plus hardi & plus patient que les autres, puiſque perſonne n'ignore combien la recherche du vrai coûte de peines & de ſoins, dans les endroits où je le cherche inutilement parmi les ruines & les débris des tems antiques, je mets en uſage mes conjectures; que s'il arrive que je me ſois trompé en quelques-unes, on ne ſauroit le trouver étrange, puiſque je ne les donne que ſur ce pied-là. Si des Savans illuſtres & de mes amis ne ſe ſont pas trompés dans le jugement qu'ils en ont fait, j'oſe eſpérer qu'il n'y en aura aucune de rebutée. Il eſt vrai que j'attaque en quelques endroits celles de quelques grands hommes qui ont traité comme moi l'antiquité militaire & que je fais voir leurs erreurs; mais il faut que l'on conſidére que ces erreurs ont produit la vérité, & que celles où je puis être tombé, auront peut-être le même avantage, aiant approché en bien des choſes difficiles au plus près de la vérité ſans la reconnoître & ſans l'aborder. Après tout il ne faut pas que le nom & le titre de Savant nous en impoſent; l'on verra qu'ils ont, faute d'expérience, débité bien des choſes fauſſes pour des vérités.

Je prévois aſſez, & ſelon toutes les apparences je ne me trompe point, qu'on trouvera cet Ouvrage un peu trop diffus. Il eſt aſſez ordinaire aux eſprits précieux & dégoûtés, dit un Savant, de ſe plaindre de la prolixité des Auteurs; ce défaut dont je puis être accuſé, & dont je m'accuſe, me fait ſouvenir d'un beau paſſage de M. Arnaud, qui me paroît digne d'être copié. *Il eſt vrai*, dit cet homme célébre, *qu'à l'égard de ceux qui ont beaucoup de pénétration d'eſprit, & qui en-*

tendent à demi mot, j'aurois pû être bien plus court; mais on écrit pour toutes sortes de personnes, & il est juste que les plus forts s'accommodent à la portée des plus foibles, selon ce que Saint Augustin disoit à son peuple: Patiantur aquilæ dum pascantur columbæ. *J'ai de plus ce défaut, (car c'en est peut-être un) que j'ai trop d'attache à faire ensorte, autant que j'en suis capable, que ce que je crois vrai soit expliqué d'une maniére qu'il soit bien facile de le bien comprendre, & d'en être persuadé; c'est cela seul, ce me semble, qui me fait être plus long que je ne voudrois.*

Je n'ai pas d'autres raisons que celles que je viens d'alléguer pour justifier l'étendue que je donne à certaines questions. S'il se trouve des gens à qui elle déplaise, sans difficulté j'en entrevois un plus grand nombre qui m'en remerciera, parce que je ne dis rien d'inutile, ni rien de superflu, ou du moins tout porte coup. Après tout, qui est l'Ecrivain sur la terre qui puisse contenter tout le monde? J'offre ici un festin abondant, composé de toutes sortes de mets & de fruits tirés de mon cru en plus grande quantité que de celui des autres; il est libre à chacun des Conviés de choisir & de prendre ce qu'il trouvera de plus à son gré; tout est apprêté de ma main, & j'ai eu égard aux différens goûts.

Si j'avois passé une partie de ma jeunesse dans un Collége, & étudié sous la discipline d'un Pédagogue qui m'auroit instruit des régles de la Rhétorique, & appris à ne donner à mes pensées & à mes raisonnemens que la juste étendue qu'ils doivent avoir, j'aurois été peut-être plus court, je n'en disconviens pas; mais je ne saurois croire que je n'eusse pas ennuié: il faut laisser un cours libre à l'humeur & à la nature, & ç'eût été forcer l'une & l'autre. Je ne saurois me contenir sous les enseignes de ces régles, je n'ai pû me contraindre dans cette sorte de discipline; déplaît-on moins sans ce défaut ou avec ce défaut, si l'on manque d'esprit?

Je crois que cette méthode pressée est admirable dans un Auteur de profession, qui doit avoir des vûes suivies, marcher serré & uni comme une Colonne, sans digression, sans superfluités, sans citations & sans éxemples, franchement c'est une très-grande servitude que cela, c'est se mettre à la chaîne. Me donné-je pour un Auteur tel que je dis? J'imite le mien, qui ne court pas à sec comme les autres. Marche-t-il plus serré & dans une plus grande discipline de Rhétorique que je ne fais? Déplaît-il? Ennuie-t-il? Au lieu que la plûpart des autres font un effet tout contraire sur l'esprit de leurs Lecteurs. Si c'est un mauvais modéle selon quelques Savans, ç'en est un bon selon d'autres plus Savans qu'eux, & plus grands Connoisseurs. Je m'en tiens à ceux-ci sans mépriser les autres, & plus encore à la nature qui m'y entraîne, comme elle entraînoit Michel de Montagne, & contre laquelle la Rhétorique, toutes ses régles & ses Professeurs vont se briser comme contre un roc.

On peut juger par ce que je viens de dire, que les libertés que je me donne, & les hardieſſes que je prens ne ſont pas petites, & je m'en ſai gré. J'en avertis mes Lecteurs par avance, bien loin de chercher des raiſons pour excuſer mon libertinage.

La République des Lettres a ſes libertins & ſes amuſans; déplaiſent-ils? Sont-ils rebutés? Il s'en faut bien, ils ſont au contraire très-recherchés; ils nous donnent des fruits & des fleurs en abondance pêle-mêle & ſans ordre comme un trophée, & le tout enſemble compoſe une odeur très-douce & très-agréable. Rien ne plaît & ne réjouit tant que cela; c'eſt la régle que j'ai ſuivie; & le préſent que je fais au Public, aux Gens de guerre, aux Savans, & à ceux même qui ne le ſont pas, & qui ne liſent que pour délaſſer leur eſprit. Le préſent eſt fort peu de choſe, mais enfin c'eſt le travail de pluſieurs années.

Polybe fit un ſemblable préſent à ſon ſiécle il y a deux mille ans, il en fut admiré comme nous l'admirons, & comme on l'admirera toujours. S'il n'eſt pas en entier, du moins ce qui nous reſte de ce grand homme nous fait aſſez juger de l'excellence du tout. Il l'orne & le pare de nouveaux fruits & de fleurs toutes nouvelles, que je préſente à mon ſiécle, & le tout rangé & varié de la même façon que mon Auteur a donné le ſien. Car c'eſt de lui que je reçois l'ordre. Bien aſſûré que cette méthode, bizarre en apparence, attirera davantage l'attention & la curioſité de mes Lecteurs.

Souvent un beau déſordre eſt un effet de l'art.

Je m'attache aux batailles, aux combats qu'il rapporte; je les éclaircis, je les mets dans un plus grand jour, j'en tire le précepte & la méthode, & j'accommode le tout à mon Syſtême de Tactique, & à ma maniére d'attaquer & de ſe défendre; j'y ajoute des Plans & des Figures des ordres de batailles pour un plus grand élairciſſement; j'appuie le tout d'obſervations & de remarques, lorſqu'il s'agit de quelque partie conſidérable de la guerre, que je traite toutes ſur ces principes.

Il y en a certaines plus importantes que je ſubdiviſe en pluſieurs autres, & chacune eſt expliquée & traitée ſéparément. Il s'en trouve quelques-unes dont aucun de nos Auteurs dogmatiques n'avoit parlé, ſoit par oubli, ſoit qu'ils ne crûſſent pas qu'on pût les réduire en principes & en méthode. Du moins devoient-ils nous faire voir qu'elles ne leur étoient pas inconnues. A l'égard des autres, à peine nous en donnent-ils une bonne idée. Enfin je me conduis de ſorte que chaque Chapitre ou Paragrafe les repréſente par des côtés différens, ſelon les divers cas, le tems, les lieux, les occaſions, le nombre, le plus ou le moins de force dans une arme que dans l'autre, les variations d'ordres, les différentes méthodes, & le caractére même des Généraux: car tout eſt de

conſéqueuce à la guerre. Il n'y a rien de petit, tout y eſt grand, ou tout le devient.

Dans les autres matiéres, diſons plutôt dans toutes, je donne un libre eſſor à mes penſées ſur toutes les choſes dont mon Auteur parle, & dont l'imagination eſt ſans ceſſe remuée, ſe tournant de tous les côtés & ſur différens ſujets.

Comme cet Ouvrage pourroit être lû par morceaux, ou ſervir à la guerre en guiſe de Dictionnaire de conduite militaire ſelon les cas qui peuvent ſurvenir, qui ne ſont pas tous les mêmes, il pourroit fort bien arriver qu'un avertiſſement, un précepte, une conduite à obſerver dans l'attaque ou dans la défenſe, qui ne ſeroient donnés qu'une fois, courroient riſque de demeurer inconnus.

A la ſuite de chaque Chapitre du Texte viennent des Obſervations ou des Diſſertations ſur les événemens que l'Auteur rapporte, ſans aucun autre ordre que ces événemens, & tout cela embraſſe différentes matiéres: car elles ne regardent point toutes la guerre, quoique je la traite dans toutes ſes parties. Dans ces ſortes d'Ouvrages, le droit de paix & de guerre, la politique, & tout ce qui regarde le gouvernement des Peuples, dont l'Auteur parle, & leurs différentes méthodes d'attaquer & de ſe défendre, ne ſont pas négligées. Je coule quelquefois légérement ſur certaines choſes pour les reprendre & les approfondir, lorſque l'occaſion s'en offre dans le cours de cet Ouvrage: car quoique mon Auteur poſſéde tout dans un excellent dégré, il n'a pas tout dit, & nous ne ſommes pas toujours de ſon avis. Bien que je place ce grand homme au-deſſus de tous les Hiſtoriens Politiques & Militaires, quelque eſtime même que j'en faſſe, je le crois ſi peu éxemt de tout défaut, que j'en fais obſerver, que j'en reléve même un aſſez bon nombre.

A l'égard des batailles, des combats, des campemens & des mouvemens généraux des armées, changemens & variations d'ordres, des inſultes de camps retranchés, des retraites de toute eſpéce, des ſurpriſes, des ſiéges, des paſſages de riviéres & de grands fleuves & autres grandes manœuvres ſavantes & profondes, & tout ce qui regarde la ſcience du Général, je les traite avec toute l'éxactitude & le ſoin poſſible, & autant qu'il dépend de mes forces & de mon intelligence, puiſqu'aucun avant moi n'a fait paroître les ſiennes ſur ces ſortes de ſujets, c'eſt-à-dire ſur un Cours de ſcience militaire; on ne l'a pas fait non plus à l'égard des faits que mon Auteur rapporte d'une maniére claire & diſtincte, & que je réduis en principes & en Syſtême; mais ſi ces faits n'étoient pas repréſentés & éclaircis par des Plans & des Figures deſſinées avec la derniére régularité, & gravées par les plus habiles Maîtres, & que tout n'y ſentit pas l'art & la méthode, je croirois n'avoir rien fait pour l'inſtruction des Gens de guerre, ni qui fût digne d'une ſi grande entrepriſe. Rien ne m'a ſemblé plus important que cela. C'étoit

la

la méthode des Anciens, comme on le voit dans Plutarque: on a coûtume de dire, & l'on n'en a que trop de raiſon, que les Images ſont les Livres des ignorans. Les Hiſtoriens, je me borne à ceux-ci qui ſe mêlent d'en enrichir leurs Ouvrages, devroient donc ſe faire une eſpéce de réligion de n'en mettre que de véritables. S'apperçoit-on, dans preſque tous les Livres qui en ſont ornés, que ces Plans ou ces Figures ſoint vraies? La plûpart de celles dont ces Auteurs nous régalent, ſont des rêveries tirées de leurs cerveaux, ſoit manque d'attention aux différens textes qu'ils conſultent où ces faits ſont marqués, ſoit faute d'un certain génie propre à ces ſortes de découvertes, ſoit par défaut d'expérience ou par ignorance; il faut bien que tout ceci y entre, ou du moins une bonne partie. Quoiqu'il en ſoit, il eſt conſtant qu'ils trompent par là les perſonnes les moins propres à ſe garantir de l'erreur; parce qu'ils n'éxaminent pas mieux les actions qu'ils liſent que l'Hiſtorien qui nous les raconte, auſſi ignorant qu'eux à cet égard-là. Les Savans y ſont trompés comme les autres, ſi ces Figures repréſentent des combats ou des batailles: car tous ne ſont pas du métier pour en juger. Il s'en trouve pourtant qui ſans en être s'apperçoivent fort bien de ces ſottiſes, & n'ont garde de les regarder comme des piéces authentiques. Ceux-ci ſont en fort petit nombre, mais les dupes ſont en foule.

Les Eſtampes des batailles & des machines de guerre des Anciens dans la nouvelle Hiſtoire Romaine, ſont-elles bien ſinceres? Approchent-elles du vrai? J'avoue que l'Auteur ne les a pas tirées de ſa tête, mais priſes par-ci par-là dans pluſieurs Ouvrages la plûpart Italiens. Mais à quoi penſe-t-on de nous donner gravement les imaginations ridicules de ces ſortes de Savans? Reconnoît-on Polybe & Tite-Live lui-même dans l'Eſtampe que l'on donne là de la bataille de Cannes? Eſt-elle conforme au narré de ces deux Auteurs? Peut-on s'empêcher de rire, en voiant la cavalerie des deux ordres partagée à chaque aîle ſur quatre colonnes d'une profondeur immenſe? Jamais les Romains ni les Carthaginois, ni aucune nation du monde ne combattit ne ne ſe rangea de la ſorte à la cavalerie, mais par eſcadrons. Lipſe, il eſt vrai, & tous ceux qui le ſuivent en queue, ont ſuivi cette ridicule façon de ranger la cavalerie. De grace qu'on me faſſe voir l'Auteur où ils l'ont puiſée. Lipſe ſur cet article, & dans preſque tout ſon *Poliorceticon*, eſt un Auteur dont on ne peut trop ſe défier. Hugo Gromaticus eſt l'original de toutes ces mépriſes. A-t-on pris garde à l'infanterie, qui faiſoit le centre dans cette bataille? Je ne vois rien de plus plaiſant que le grand chemin qu'on laiſſe entre les deux corps, comme pour épargner aux Romains la peine de ſe faire un paſſage au centre des Carthaginois.

A ces ordres de batailles que je donne ſelon la deſcription que mon Auteur en fait, j'en oppoſe d'autres ſelon mon Syſtême, dont je donne les Plans, & des éxemples paralléles anciens & modernes.

Lorſque l'action s'eſt terminée dans une plaine, nous traitons des affaires des plaines; nous n'épuiſons pas pourtant cette matiére dans un ſeul endroit, parce que les cas ſont différens, & les circonſtances diverſes: outre que la guerre ne ſuit pas toujours les routes qu'on ſe propoſe, & par conſéquent les méthodes doivent être différentes, quoique dans un terrain ſemblable; en un mot j'emploie différentes maniéres de me ranger, & je ne me borne pas à une ſeule dans le même païs: l'habileté conſiſtant dans les variations d'ordres, ce qui eſt bien différent de la routine, qui ne reconnoît qu'un ſeul ordre & qu'une ſeule méthode. Doit-on être ſurpris après cela, ſi la portion du hazard ou de la fortune dans le partage de la gloire militaire eſt toujours la plus grande? Au lieu qu'en oppoſant à l'ennemi des diſpoſitions diverſes ſans rien changer dans mes principes capitaux, ſinon pour la diſtribution de chaque arme, il ſe trouve toujours nouveau, & dans une perpétuelle incertitude de ce qu'il fera, ne voiant rien dans ce qu'on veut faire à cauſe de la ſoupleſſe & de la vîteſſe de mes mouvemens, & c'eſt là en quoi conſiſte le grand & le profond de ma tactique. Ajoutez à ce que je viens de dire, que j'approfonds davantage la matiére que je traite ſelon que l'Auteur me fournit l'occaſion de reprendre les mêmes matiéres dont j'ai parlé ailleurs. Nous réfléchiſſons en même tems ſur les fautes des deux partis, comme ſur ce qu'ils ont pratiqué de bon & de remarquable.

Si l'affaire s'eſt paſſée dans un païs couvert, dans des lieux mêlés, coupés, difficiles, & où une armée ne combat que par parties détachées ou ſur un petit front, je propoſe & je donne des diſpoſitions différentes, & ainſi de toutes les autres affaires qui regardent les diverſes ſituations des lieux, où les armées ſont obligées de combattre; mais je ne m'écarte jamais de ma méthode, qui s'accommode à tout; en cela bien différente de celle que nous ſuivons.

Il eſt aiſé de comprendre par le nombre des Volumes de cet Ouvrage, la grandeur des matiéres qu'il renferme, & combien il importe de l'orner & de l'enrichir de Plans & de Figures; il y en aura près de 350, & l'on ne ſauroit guéres s'en diſpenſer: car ſans ce ſecours il ſeroit très-difficile de bien comprendre les matiéres que je traite; mais on doit bien ſe garder de croire que je donne mes imaginations pour des réalités, comme font tant d'autres. Tout eſt prouvé, tout eſt réel à l'égard de l'antiquité militaire. Un Ami * de mérite que j'ai auprès de moi, & qui deſſine parfaitement, s'eſt chargé de l'éxécution des deſſeins, & a ſuivi mes idées avec toute la régularité & l'éxactitude poſſible.

* Le Sieur d'Albéry.

Je me ſuis trouvé trop reſſerré dans cette Préface pour être en état d'entrer dans un plus grand détail de cet Ouvrage. Je me borne ſeulement aux deux premiers Volumes: les matiéres des ſuivans ſont en ſi grand nombre, que je ne pourrai guéres me diſpenſer de les accompa-

Digitized by Google

gner de Préfaces, où nous répondrons aux critiques ſi nous le jugeons à propos.

Comme mon Traité de la Colonne eſt la baſe de tout mon Corps de ſcience militaire, & le fondement de tout mon Syſtême de guerre, elle en fait auſſi la tête. Elle n'eſt pas tout-à-fait telle qu'elle a été donnée dans les *Nouvelles Découvertes*, on la fortifie d'un grand-nombre de preuves, qui achéveront de convaincre ceux que les premiéres ont ébranlés. J'y ai ajouté encore des Figures, des éxemples & des faits remarquables Anciens & Modernes qu'on ignoroit, & que j'ignorois moi-même, qui ne laiſſeront pas que de ſurprendre & de déſarmer, s'il eſt poſſible, ceux au goût deſquels cette façon de combattre n'a pas été, plutôt par eſprit de contradiction que par raiſon; car je les défie d'en alléguer aucune tant ſoit peu ſuportable, & qui puiſſe faire juger qu'ils entendent l'infanterie, & qu'ils connoiſſent ſa force. En un mot il n'y a guéres de Chapitre où je n'aie inſeré quelque nouveau raiſonnement, quelques nouvelles réfléxions, & quelques nouvelles maximes que la vérité produit aſſez naturellement, & qui paroîtront, j'eſpére, en leur place. C'eſt l'avantage des Syſtêmes fondés ſur des vérités démontrées, de conduire à un grand nombre d'autres: ce qui n'eſt pas un petit embarras à ceux auxquels ces vérités déplaiſent, & qui les rejettent hardiment lorſqu'elles paroiſſent contraires à leurs préventions. Ne craignent-ils pas que la vénérable routine ne ſoit déſertée, & qu'ils ne perdent tout leur credit? Leur crainte n'eſt point mal fondée, puiſque cette routine menace ruine, & que j'en ſappe les fondemens.

J'ai jugé d'autant plus néceſſaire de répandre plus de preuves dans cet Ouvrage, que je ſuis venu dans un tems où des ſentimens tels que les miens, tout raiſonnables & démonſtratifs qu'ils ſont, ne peuvent manquer d'effaroucher certains eſprits opiniâtrément attachés à la coûtume: pour les habiles, ils me ſeront favorables: je parle ici des Officiers particuliers, ſavans dans l'infanterie, comme des Généraux les plus renommés de l'Europe, qui ont approuvé & reçû mon Syſtême, & qui m'ont fait l'honneur de me le marquer dans les lettres qu'ils m'ont écrites.

Le nombre des entêtés eſt toujours le plus grand, & il ne manquera pas de ſe ſoulever. Car le moien que les routineurs puiſſent s'accommoder d'un Syſtême qui les réduit dans l'abſolue néceſſité d'étudier & de s'appliquer à leur métier. Et pourquoi y ſeront-ils obligés? Le voici, c'eſt que mes principes étant à la portée de toutes ſortes d'eſprits, & pouvant s'apprendre comme ceux des autres ſciences, il leur ſera honteux de ne rien ſavoir de la guerre, pendant que ceux qui ne ſont pas guerriers pourront par la lecture de mon Livre, en raiſonner & en parler beaucoup plus ſavamment que ceux qui n'ont d'autre titre à produire que leur expérience: il faudra donc néceſſairement qu'ils apprennent, de peur de trouver des gens de tous états qui les relévent à chaque pas

qu'ils feront. Voilà ce que j'avois à dire de ce premier Tome; paſſons au ſecond, où nous nous réduirons à une ſimple idée, ſauf à dire quelque choſe de plus dans une Préface.

L'attaque & la défenſe des places des Anciens en ſera la matiére, ſans paſſer à d'autres que par diverſion. Le ſiége de Lilybée, qui eſt un des plus célébres; & peut-être le plus ſavant de l'antiquité, m'a ſervi comme de texte à expliquer, & j'ai formé là-deſſus un Ouvrage régulier & trés-conſidérable. J'ai rangé les matiéres, qui ſont infinies, de la maniére qui m'a ſemblé la plus commode & la plus méthodique. J'ai puiſé, à peine le croira-t-on, d'un homme auſſi peu ſavant que je le ſuis: car je ſens bien que je ne le ſuis pas; j'ai puiſé, dis-je, dans un fort grand nombre d'Auteurs: ceux qui ſont plus ſavans que moi dans cette ſorte de Litterature, n'en ſeront nullement ſurpris; mais ils le ſeront de ma patience bien plutôt que de mon eſprit.

On y trouvera toutes les pratiques & les méthodes différentes des Anciens dans ces deux belles & ſavantes parties de la guerre, car ils y étoient plus habiles que nous ne le ſommes; c'eſt de quoi peut-être nos habiles Ingénieurs ne conviendront pas. Ils ſuſpendront, s'il leur plaît, leurs déciſions juſqu'à nouvel ordre: car il faut que le Livre paroiſſe. Tout cela eſt enrichi de Figures, & d'une infinité d'éxemples, de réfléxions & de raiſonnemens; j'y améne des preuves, je préviens les objections, j'appuie tout de témoignages; & lorſque ces ſortes de flambeaux me manquent, j'ai recours aux conjectures, qui ne m'échapent pas au beſoin, preſque aſſûré qu'il n'y en aura aucune de rebutée.

Je ne penſe pas qu'il y ait rien de plus amuſant & de plus inſtructif qu'un Traité particulier ſur une matiére comme celle-ci, lorſqu'elle eſt neuve & que celui qui ſe met en tête de l'épuiſer n'eſt pas dépourvû des connoiſſances néceſſaires pour une telle entrepriſe: l'expérience de la guerre doit être jointe à ces connoiſſances pour pouvoir réuſſir. Sans cette expérience je ne crois point qu'un autre, plus ſavant que je ne le ſuis, s'en pût bien tirer. On trouvera ce Traité d'autant plus curieux & plus amuſant, qu'il eſt preſque tout parſemé & bigarré de Phyſique & d'expériences ſur les reſſorts de l'air & du feu, car je ſuis ſur ce point-là d'un ſentiment bien différent de ceux qui ont écrit ſur cette matiére.

Les machines de jet des Anciens m'en ont fourni l'occaſion quant aux parties de lair; car quant à celles du feu, la poudre qui a produit l'invention de nos diverſes bouches à feu, & celle de nos mines, m'a conduit à des expériences & à des découvertes toutes nouvelles ſur les parties qui compoſent les reſſorts de la flâme conſidérée comme un fluide parfait.

Je hazarde mes conjectures ſur leur nature & leur figure, car je n'ai que cela à donner, non plus que les autres, pour qu'ils puiſſent pro-

Digitized by Google

duire les effets que l'on voit; ſans que je croie pour cela, malgré mes expériences, que j'aie fort avancé dans la recherche de la vérité. Les expériences trompent, quoiqu'elles ſoient heureuſes: car c'eſt ſouvent toute autre choſe que ce que l'on s'imagine. Je ſuis du ſentiment des Savans les plus raiſonnables, qui tiennent que *le meilleur uſage qu'on puiſſe faire de la Philoſophie eſt de reconnoître qu'elle eſt une voie d'égarement* & de viſions, qui ne ſont pas toujours la marque d'un petit eſprit.

Je donne les Figures de toutes les machines des Anciens que j'ai découvertes, & une infinité d'autres Eſtampes qui repréſentent leurs lignes de circonvallation & de contrevallation, leurs approches, leurs différentes méthodes dans la deſcente du foſſé, leurs galeries ſouterraines, leurs tours, leurs ſorties, & les forces mouvantes de ces lourdes machines, &c. toutes ces matiéres ſont dignes de l'attention des habiles gens, parce qu'elles ſont toutes nouvelles.

On peut juger combien une ſemblable entrepriſe coûte de peines, de ſoins, de recherches & de dépenſes, par les expériences que j'ai été obligé de faire, & qu'il m'a fallu ſouvent répéter. J'aurois pû pouſſer plus loin que je n'ai fait, & m'embarquer dans d'autres découvertes; mais comment pouvoir en venir à bout? Les facultés d'un Particulier ne ſuffiſent pas, je me produis peu, & je n'importune perſonne. Ceux qui aiment cette ſorte de Litterature d'antiquité militaire, qui eſt de toutes la plus agréable, en auront ici plus qu'ils n'en devroient attendre raiſonnablement d'un homme de ma profeſſion.

On n'entretient pas toujours le Lecteur de ſiéges, de combats & de batailles, de tems en tems on lui préſente des objets plus tranquilles & plus doux. Tantôt c'eſt le caractére & l'éloge d'Hiéron, tantôt la vie d'Agathocles Tyran de Syracuſe. Dans un endroit on fait voir de quels artifices les Romains ſe ſont ſervis pour étendre leur domination ſur tous les Etats du monde; dans un autre quel a été leur eſprit & leur conduite & l'adreſſe de leur politique militaire dans la ſeconde Punique, ici les mœurs, le caractére & la politique des Carthaginois: là celle des Grecs & des différens peuples de l'Aſie, &c. ſans compter les digreſſions qui ſe rencontrent en aſſez grand nombre, & qui roulent preſque toutes ſur des ſujets moins bruians & moins terribles que ceux que la guerre a coûtume de nous préſenter.

Enfin, de peur que les exemples trop éloignés du tems où nous vivons, ne fiſſent pas aſſez d'impreſſion, & que dans l'application des principes ils ne vinſſent pas aſſez facilement à l'eſprit; on en a ajouté d'autres plus récens, & tirés pour la plûpart de nos derniéres guerres. On doit bien s'attendre que nous n'épargnerons pas là-deſſus nos réfléxions; nous avons ſaiſi cette idée d'autant plus volontiers, qu'elle nous fourniſſoit l'occaſion de témoigner publiquement l'eſtime que nous faiſons des Généraux d'armée qui ont illuſtré leur ſiécle par leur valeur &

leur habileté. Quelquefois, à la vérité, nous diſons librement ce que nous penſons de certaines entrepriſes qui ne nous paroiſſent pas avoir été conduites ſelon les régles de la guerre: nous jugeons avec la même liberté des autres qui ont été rejettées, on négligées au moment de l'éxécution par une prudence mal entendue; par faute de hardieſſe, par de mauvais conſeils; & d'autres enfin qui ont échoué bien moins par la faute du Général que par l'incapacité, la mauvaiſe volonté, la malice, ou la foibleſſe de ceux qui en étoient chargés.

Mais la plûpart de ceux-là ſont morts, & à l'égard des autres qui vivent encore, ils ſont aſſez raiſonnables pour ne pas me ſavoir mauvais gré de la liberté que je prens. Je ne penſe pas que qui que ce ſoit ſe croie infaillible. En tout cas je ne veux pas qu'on m'accuſe d'être du nombre de ceux qui aiment mieux mentir ou déguiſer un fait, que de s'expoſer aux mauvais offices de ceux qui pourroient s'oppoſer à leur fortune, ou les perdre tout à fait. A ce prix là je ne briguerai jamais la faveur de perſonne, je ſuis content de mon ſort tel qu'il puiſſe être; & quand celui de Bélifaire me ſeroit deſtiné, j'ai aſſez de courage & de Philoſophie pour le ſupporter. La vérité a été de tout tems opprimée; mais jamais les ennemis de cette vérité n'ont pû ôter la gloire, ou du moins la conſolation des perſécutions auxquelles ſont expoſés ceux qui l'écrivent. Il eſt pourtant certain que cette gloire, que produit la vérité, eſt infiniment plus grande dans le Prince, ou dans ceux qui gouvernent, lorſqu'ils ſouffrent qu'on la diſe & qu'on l'étale dans le plein jour.

Je ſerois bien marri d'emploier le peu de talens que Dieu m'a donnés, & le peu de tems qui me reſte à vivre, à déguiſer la vérité par de baſſes flateries. Ce ne ſont pas les fautes qui déshonorent un homme de guerre, c'eſt la lâcheté & les mauvaiſes actions. Je n'attaque perſonne à cet égard; & ſi j'en rapporte de bien mauvaiſes & de bien infames, je les tire des éxemples éloignés. Quelque éteinte que ſoit, dit Tacite, la famille de ceux qui ont commis des lâchetés, il s'en trouve toujours quelques-uns qui par reſſemblance s'intéreſſent à leur condamnation, & ne peuvent ſouffrir les défauts ou les mauvaiſes actions dont l'Hiſtorien les charge. Sur ce pied-là il faudroit jetter toutes les Hiſtoires au feu.

Puffendorf *Comment. de Rebus Suecicis.*

Les Princes, les Grands du monde, ou les Généraux d'armées, dit quelque part un Hiſtorien judicieux, doivent s'imprimer fortement dans l'eſprit que leur rang les expoſant à la vûe de tout le monde, tout ce qu'ils font de bon & de mauvais eſt toujours connu d'un fort grand nombre de perſonnes, & les derniers ont pour témoins leurs ſoldats & leurs Officiers, qui voient ſouvent fort clair. Un Hiſtorien eſt en droit de tranſmettre à la poſtérité leurs actions telles qu'il les trouve, ou telles qu'il les a vûes; le ſeul moien que les uns & les autres aient pour prévenir le blâme des ſiécles à venir, eſt de bien faire: le Monarque peut impoſer ſilence à ſes ſujets tandis qu'il eſt en état de ſe faire crain-

Digitized by Google

dre, les autres le peuvent par leur crédit auprès du Monarque, ou de ſes Miniſtres; mais ni le Monarque ni les Miniſtres ne viendront jamais à bout d'arrêter la plume des Etrangers, ou des Ecrivains déſintéreſſés qui vivront après lui. Il vaut mieux imiter Trajan. Ce grand Capitaine *tira un grand avantage des vices de Domitien: car il avoit ſu par ſa propre expérience*, dit M. de Tillemont, *quelle miſére c'eſt que de trembler ſous un Tyran en danger d'éprouver ſa cruauté. Il avoit vû combien les méchans Princes ſont déteſtés de toute le monde, & de ceux-mêmes qui les rendent méchans Princes par leurs mauvais conſeils & par leurs flateries; ainſi il voioit dans ce qu'il avoit ſouhaité ou blâmé étant particulier, ce qu'il avoit à faire ou à éviter étant Empereur. Ses bonnes qualités étoient d'autant plus agréables, qu'elles étoient oppoſées aux vices de Domitien: auſſi n'avoit-il garde de trouver mauvais qu'on blamât & Domitien & les autres méchans Princes; comme il en étoit ſi différent, il ne s'intéreſſoit nullement à leur défenſe, ſachant bien que tout ce qui ſe diſoit contr'eux ne pouvoit retomber ſur lui; & que même on n'aime pas aſſez les bons quand on ne hait pas les déréglemens des méchans.* Quand on ne blâme point, dit Pline, un méchant Prince après ſa mort, c'eſt que ſon ſucceſſeur lui reſſemble. Tillemont, *Hiſt. des Emp. Vie de Trajan.*

D'ailleurs bien des raiſons ſemblent devoir me raſſûrer contre la mauvaiſe humeur de ceux à qui certaines vérités peuvent déplaire, & auſquels la maxime de Tacite, citée plus haut, peut être appliquée. Les plus éclairés ſavent mieux que perſonne combien la ſcience de la guerre eſt vaſte & étendue, combien elle embraſſe d'autres connoiſſances. Combien faut-il avoir de qualités de la nature, combien d'étude & d'expérience, pour être également habile dans toutes ſes parties? Mais quand on n'auroit qu'à ſe féliciter ſur les premiéres, quand on n'auroit rien à ſe reprocher ſur les ſecondes, la vigilance ne s'endort-elle pas quelquefois? L'attention n'eſt-elle jamais détournée? Que l'on me nomme un Général de l'antiquité, un des plus renommés de nos Modernes, quelque parfaits qu'ils ſoient, auſquels on ne puiſſe rien reprocher?

D'ailleurs en prenant quelquefois la liberté de ne pas approuver certaines actions militaires, loin d'avoir eu intention de diminuer par là la gloire de leurs Auteurs, je n'ai prétendu que la rehauſſer: car ſi je les avois louées comme celles qui ſont véritablement dignes de nos éloges, qu'auroit-on penſé, ou de mon diſcernement ou de ma ſincérité? Au lieu qu'en rendant aux uns & aux autres la juſtice qui leur eſt dûe, le témoignage que je rends en faveur de celles qui ſont conformes aux régles de la guerre, devient croiable par celui que je porte contre celles qui lui ſont contraires.

Si j'avois perverti la vérité pour ne pas déplaire aux uns, & pour flater les autres, j'aurois fait plus de mal que de bien, & paſſé non ſeulement pour un flateur inſigne, mais fourni encore des réfléxions mali-

gnes à ceux qui ont été les témoins des événemens, & reſſuſcité ou rappellé des idées fâcheuſes & déſagréables à la honte de ceux dont j'aurois pallié ou couvert les défauts ou les mauvaiſes manœuvres, l'on y ſeroit revenu comme au premier jour. C'eſt en effet ce qu'a produit une Hiſtoire imprimée depuis peu de tems; je n'en avois jamais tant appris de la conduite irréguliére d'un grand nombre qui y ſont loués, que lorſque cette Hiſtoire a paru dans le monde. Ce qui ſurprendra encore plus, c'eſt que la plûpart de ceux qui ſe ſont rendus dignes des plus grands éloges, y ſont oubliés, ou loués très-ſobrement. Témoin la belle & ſavante manœuvre de M. d'Avarey à la bataille d'Almanza. L'Auteur en fait-il la moindre mention? Et cependant la gloire de cette journée fut toute pour lui à la droite; notre gauche, qui plioit déja, & dont la défaite étoit toute viſible, ne dut-elle pas ſon ſalut à la droite déja victorieuſe, qui s'étoit repliée ſur la gauche des ennemis? Cette belle action ne méritoit-elle pas qu'on en fît tout l'honneur à ce Général, qui s'acquit par là un brillant qui éclata ſi fort, & qui fit tant de bruit par toute l'Europe?

Je dois donc m'attendre que les vérités hiſtoriques & rares, qui ſont répandues par tout dans cet Ouvrage, ne m'attireront aucun blâme des gens raiſonnables, puiſque je ne dis rien qu'il ne ſoit très-permis de dire; il n'en ſera pas ainſi de mes opinions, ſi contraires à celles des autres. Je dois me préparer à de grandes oppoſitions, parce que j'attaque les pratiques & les maximes univerſellement reçûes & de longue preſcription. Mais la vérité démontrée eſt-elle bien inſultable? Dans quelques autres ſciences, le ſophiſme éblouiſſant peut-être de quelque reſſource pour ſe tirer d'affaire; mais dans celle de la guerre toute voie & toute iſſue lui eſt fermée, puiſque ſemblable à la Géométrie elle emploie des figures & des démonſtrations évidentes & indubitables.

J'avoue qu'il n'eſt rien qui effraie plus certaines gens qui ont déjà pris parti en matiére d'opinions dans certains arts & certaines ſciences, que de ſe mettre en pleine marche avec des ſentimens peu communs & des principes tout nouveaux, ſi ces principes tendent au renverſement de l'ancienne méthode, qu'ils ont intérêt de défendre, parce qu'elle favoriſe leur pareſſe, & les diſpenſe de s'appliquer. En effet le moien de raſſembler tous les principes & toutes les régles d'une ſcience immenſe & perdue parmi cet amas de ruines & de matériaux diſperſés au loin & de toutes parts dans une foule d'Auteurs de l'antiquité la plus reculée. Les lire tous, les méditer tous pour tâcher de rétablir un Syſtême qui ne nous eſt connu que par un petit nombre de parties détachées; quelle patience, quels ſoins, quelles dépenſes pour un Particulier! Eſt-on bien aſſûré de vivre aſſez longtems pour réuſſir, & pour voir le bout d'une entrepriſe ſi difficile? Ne ſeroit-ce pas une nouvelle création pour celui qui s'y embarqueroit, plutôt qu'une recherche & une découverte de ce qui a été autrefois?

Mais

Mais quand on auroit aſſez de moiens, d'eſprit inventif & de bonheur pour retrouver ce qui eſt perdu, pour aller même au-dela; ſi l'on n'eſt pas le Maître dans un Etat, ſi l'on n'eſt pas un Miniſtre qui gouverne, ou quelque Grand d'un Roiaume, ou d'une République, que d'obſtacles ne trouve-t-on pas en ſon chemin? Il faudra tenir tête aux faux préjugés de la coûtume, & à chaque pas que l'on fera, eſſuïer les charges, & paſſer ſur le corps d'une infinité de gens puiſſans & en crédit, à qui il eſt permis de faire & de dire tout ce qui leur vient à la fantaiſie; *parce qu'ils s'imaginent*, dit un Auteur célébre de nos jours, *ſavoir toutes choſes, & qu'ils ont de la peine à croire que les gens qui leur ſont inférieurs aient plus de raiſon qu'eux: car ils ſouffrent bien qu'on leur apprenne quelques faits, ils ne ſouffrent pas volontiers qu'on les inſtruiſe des vérités ſolides, & qu'il eſt néceſſaire de ſavoir, ils s'emportent lorſqu'on les contredit & qu'on les détrompe.* Maleb. *Rech. de la Verité.* Liv. IV. ch. 9.

Parce qu'on a de coûtume de leur applaudir en toutes leurs imaginations, pour fauſſes & pour éloignées du ſens commun qu'elles puiſſent être, & de railler ceux qui ne ſont pas de leur ſentiment, quoiqu'ils ne propoſent & ne défendent que des vérités inconteſtables; c'eſt par cette conduite flateuſe de ceux qui les approchent, qu'ils ſe confirment dans leurs erreurs & dans la fauſſe eſtime qu'ils ont d'eux-mêmes, & qu'ils ſe mettent enfin en poſſeſſion de juger cavaliérement de toutes choſes.

La penſée d'Euripide me plaît beaucoup, que les paroles d'un Grand ou d'un homme en faveur ont plus de force que ſi elles étoient alléguées par un miſérable; mais s'il raiſonne faux, ce Grand, s'il décide gravement ſur des choſes qui paſſent ſon intelligence, croit-il de bonne foi en impoſer à tous ceux qui l'écoutent, & qui lui applaudiſſent baſſement aux dépens de la vérité?

C'eſt une témérité, ſelon ces Meſſieurs, de vouloir renverſer tout l'ordre de la guerre de ma pure autorité, par une méthode dont aucun mortel, diſent-ils, ne s'étoit encore aviſé: comme s'ils avoient tout lû, tout vû & tout éxaminé, & qu'il ne fût pas permis de penſer autrement qu'ils ne penſent ſur ces loix & ſur ces uſages. Il s'en faut bien que nous ſoions de leur avis, & que nous nous ſoumettions à leurs ſentimens, lorſqu'ils ne ſeront pas juſtes, & qu'ils n'iront pas à un plus grand bien.

Mais, diſent-ils, tous ceux qui ont ſuivi ces régles, ces loix & ces maximes, s'en ſont toujours bien trouvés. Qui leur a dit cela? Mais ſuppoſons que cela ſoit, car c'eſt une ſuppoſition, ne nous ſera-t-il pas permis d'éxaminer ſi ceux qui ont ſuivi, & qui ſuivent encore l'ancienne méthode, ne ſe ſont pas en effet trompés? Ils ont remporté de grandes victoires, je n'ai garde de le nier; mais cela conclut-il pour la vérité & la bonté de cette méthode? Puiſque le vaincu & le vainqueur ont oppoſé également les mêmes principes, l'un pour attaquer, & l'au-

tre pour ſe défendre; ne faut-il pas que le plus fort ou le plus brave l'emporte ſur l'autre? Qu'on faſſe l'analyſe des batailles de nos jours du plus grand éclat, du moins du plus grand nombre; mais qu'on la faſſe en connoiſſeur, on verra ſans ſurpriſe, que le hazard, le nombre ou la valeur plutôt que la ſcience y ont eu la meilleure part.

Qu'ils ne ſe choquent donc pas ſi nous voions clair, ſi nous parlons comme nous voions, & ſi nous oſons décider nettement & ſans rien craindre ſur ce que nous voions & ſur ce que nous touchons. Qu'il nous ſoit permis de nous ſervir de nos connoiſſances, d'en faire l'uſage qu'il nous plaît d'en faire, & d'apprendre aux autres ce que nous découvrons; il nous ſemble que ces ſortes d'occupations ſont fort innocentes, qu'ils ne nous condamnent pas ſi, ſans avoir plus d'eſprit qu'eux, nous éxerçons ce que nous en avons ſur des matiéres auxquelles ils ne ſe ſont pas appliqués, parce que leur attention eſt trop partagée, & qu'ils ſont trop occupés de leurs plaiſirs & de leur fortune.

Mais comme il n'y a perſonne d'infaillible en ce monde, & qu'il ſe peut que nous nous ſoions mépris faute d'attention; nous prions nos Lecteurs d'y prendre bien garde, & d'éxaminer ſans préoccupation ſi nous ne nous ſommes point trompés & contredits quelque part, & *de ne rien croire*, comme dit Deſcartes, *que ce que l'évidence oblige de croire.*

Si l'on compare la maniére dont je m'y ſuis pris pour découvrir tant de vérités perdues par l'ignorance des tems avec nos pratiques d'aujourd'hui, je ne croirai pas avoir rendu un petit ſervice à ceux de notre profeſſion & à la patrie, comme diſoit Caton de ſes Ecrits militaires. Un des plus profonds & des plus habiles Guerriers* de l'Europe, fameux par tant de belles actions qui embraſſent preſque toutes les parties de la guerre, m'a fait l'honneur de m'écrire depuis peu touchant mon Livre des *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*, & ſur celui-ci.... » J'aurois ſouhaité, *me dit-il dans ſa lettre écrite d'Hannover*, que » mes affaires m'euſſent permis de m'en retourner par la France pour » m'entretenir avec vous, Mr. Il eſt à ſouhaiter que votre Commentaire ſur Polybe, & votre nouveau Syſtême de diſcipline militaire » & de tactique paroiſſent bientôt, comme vous le promettez. Je le » répéte encore, j'aurois ſouhaité tout au monde pour avoir aujourd'hui un tel Ouvrage. Tous les gens de guerre, & ſur tout ceux » qui ont aſſez de connoiſſance pour en profiter, ne ſauroient aſſez » vous en remercier.

* Le Comte de Schulembourg, Généraliſſ. des armées de terre de la Répub. de Veniſe.

Je n'ai pas eu d'autre deſſein dans cet Ouvrage, que de mériter un tel remercîment: j'oſe m'y attendre en quelque façon. C'eſt toute la récompenſe que je demande d'une ſcience dont l'objet eſt ſi grand & ſi noble. Je n'ai eu d'autre deſſein, dis-je, que de perfectionner cette ſcience autant qu'il a dépendu de moi, & de découvrir nos erreurs, ſans

rien craindre, encore une fois, & ſans trop me mettre en peine des plaintes de ceux qui ſont les plus ardents à les ſoutenir.

Je conviens avec le Pére Malebranche. qu'*il n'y a rien de plus rare que de trouver des perſonnes capables de faire de nouveaux Syſtémes dans les Sciences: cependant*, dit-il, *il n'eſt pas fort rare de trouver des gens qui s'en ſoient formés quelqu'un à leur fantaiſie.* Mais de grace de quoi s'agit-il? D'un Syſtême général de ſcience militaire, dira-t-on, dont juſqu'ici perſonne ne s'étoit encore aviſé, qui combat toutes les pratiques généralement ſuivies de tout ce qu'il y a de grands Capitaines depuis près de deux ſiécles; cela eſt ſérieux; mais je demande à ceux qui ſe ſcandaliſent de ma conduite & de ma hardieſſe, ſi depuis ce tems-là on n'a rien changé dans notre méthode, même dans les plus grandes parties de la guerre, & ſi l'on n'a pas abandonné certains uſages pour en prendre de tout nouveaux? L'on n'en diſconviendra pas peut-être: puiſque chaque guerre a produit quelques nouveautés bonnes ou mauvaiſes, & particuliérement dans la tactique. Qu'on ne diſe pas que ces altérations & ces changemens étoient de peu d'importance, & qu'elles ne conſiſtoient que dans des moiens de perfection qui ne changeoient en rien le fond des choſes, & qui ne tendoient qu'à les rendre plus éxactes & plus ſûres dans leurs opérations.

Nous ſavons parfaitement le contraire par les Auteurs militaires, & par les Hiſtoriens qui ont écrit depuis plus de deux ſiécles; c'eſt là qu'on voit les méthodes différentes, les plans gravés, les ordres de batailles, & les diverſes pratiques dans l'art de ſe ranger & de combattre: & ce qui prouve manifeſtement combien nous étions peu verſés dans la tactique, & combien on en reconnoiſſoit le faux & l'abſurde, c'eſt qu'on revenoit ſouvent aux mêmes uſages qu'on avoit abandonnés; on les quittoit enſuite pour d'autres qui ne valoient guéres mieux.

Il n'y a guéres plus d'une ſiécle & demi que la cavalerie combattoit ſur un ſeul rang; celui qui propoſa cette méthode, dont la Noue ſe moque, n'étoit-il pas fou? Et ceux qui la reçûrent étoient-ils plus ſages? Il eſt pourtant certain qu'avant ce tems-là on combattoit par eſcadrons, on reprit ces eſcadrons, mais ſi gros & ſi profonds qu'on les auroit pris pour ceux des anciens Perſes. On ſe ſouvint que les Grecs & les Romains les faiſoient plus petits, parce que le propre de la cavalerie eſt l'action & la célérité de ſes manœuvres, que les mouvemens graves ne conviennent pas à cette ſorte d'arme, & que les flancs ſont ſi foibles qu'il n'y a rien de plus aiſé à une petite troupe que d'en battre une très-groſſe, ſi celle-ci s'aviſe de laiſſer le front, & de s'abandonner ſubitement ſur le flanc.

Henri IV. ſentit bien ce défaut, il fit ſes eſcadrons plus petits, & en diminua la profondeur; & bien qu'ils fuſſent meilleurs, ils ne laiſſoient pas que d'être trop gros. Guſtave-Adolphe, qui paſſe pour plus grand Maître que Henri IV. c'eſt beaucoup dire, changea tout dans la ca-

valerie & dans l'infanterie, & s'en trouva bien. Voilà l'époque des petits eſcadrons chez les Modernes, mais non pas celle des pelotons que Guſtave inſeroit parmi ſa cavalerie; elle ſe trouve a la bataille de Pavie ſous le régne de François I.

A l'égard de l'infanterie, elle étoit très-mal rangée. J'y remarque une infinité de changemens & d'ordres tous bizarres & tous mauvais; lorſqu'on s'aviſa un peu tard, c'eſt-à-dire ſous le même Guſtave, de ſuivre la méthode Romaine ſur deux lignes & une réſerve, les bataillons en quinconce; le Prince Maurice l'avoit pratiquée avant ce grand Capitaine, mais avec moins de perfection. On remarquera pourtant que ces deux grands hommes combattirent toujours ſur dix & ſur douze de hauteur à leur infanterie; & bien qu'ils euſſent deux tiers de Mouſquetaires dans chaque corps, bien loin de s'amuſer à tirailler ſans s'aborder ſelon la ridicule méthode d'aujourd'hui, ils en venoient tout auſſi-tôt aux mains ſans autre cérémonie, & nous faiſons tout le contraire dans la maniére de nous ranger comme dans celle de combattre.

Ce qu'il y a de plus fâcheux dans une méthode ſi timide, c'eſt qu'une diſpoſition quelque bonne qu'elle puiſſe être, eſt tout comme rien, puiſqu'aucun des partis n'en vient aux priſes; ſi les Henris, ſi les Guſtaves, ſi les Turennes, ſi les Condés & les Luxembourgs levoient la tête hors de leurs tombeaux, ne ſe moqueroient-ils pas de nous?

Une méthode ſi bizarre dans la maniére de ranger & de faire combattre nos bataillons, eſt tout ce qu'on peut imaginer de plus mauvais & de plus meurtrier: & l'on trouve étrange que je n'y applaudiſſe pas Il faut donc ſe conduire en toutes choſes non par la voie de l'éxamen, mais par celle de la coûtume & de l'autorité. Si cet éxamen nous eſt interdit, où en ſommes-nous? Sur cela j'ai à citer un paſſage de Montagne: *Qui voudra ſe défaire*, dit-il, *de ce violent préjugé de la coûtume, il trouvera pluſieurs choſes reçûes, qui n'ont d'autre appui que la barbe chenue & les rides de l'uſage qui les accompagne: mais ce maſque arraché, rapportant les choſes à la raiſon, il ſentira ſon jugement tout bouleverſé, & remis pourtant à plus ſûr état.*

Si je propoſe des loix & une méthode de combattre toute nouvelle, je ne les tire pas toutes de ma tête; elles ont été en vigueur autrefois: elles ne ſont donc pas nouvelles, ce n'eſt donc qu'un retour aux anciennes, à quelque choſe près.

Je ne cherche point à ruiner nos inſtitutions les plus admirables, les plus belles, les plus ſages & les plus utiles à l'Etat, aux peuples & aux troupes. Par éxemple, on ne me verra pas propoſer la ſuppreſſion des Etapes, qui étoient une invention Romaine, & des Hôpitaux, comme on a fait, malgré les oppoſitions des gens ſages. Franchement ce n'eſt point diſcerner ce qui vaut la peine d'être réformé d'avec ce qui n'en eſt pas digne. Les Princes les plus éclairés ſont ſouvent ſurpris ſaute

d'attention. C'eſt de ces ſortes de changemens dangereux qui portent ſur la ruine des peuples & des troupes, dont on doit ſe plaindre, & revenir le plus promptement qu'il eſt poſſible aux anciens uſages; ce ſont ceux-là qu'on doit conſerver bien loin de les anéantir. Tout ce que je propoſe tend uniquement au bien de l'Etat & de la Milice. Il ne s'agit pas ici d'antiquité, ni de nouveauté, mais d'éxaminer ſi nos ſentimens ſont vrais & ſuſceptibles de démonſtration, & ſi ceux qui en ſuivent de tout contraires ſont dans l'erreur ou dans leur bon ſens. Si les coûtumes reçûes ſont pernicieuſes, dit un Auteur, il ne faut pas ſe récrier lorſqu'on le fait voir; & ſi les opinions nouvelles ſont droites & juſtes, faut-il s'opiniâtrer à conſerver les premiéres pour rejetter les autrès, qui ſont une ſource de ſalut?

On n'allégue pas ſeulement l'argument de la nouveauté & de la ſingularité; mais on nous demande encore, ſi nous en ſavons plus, ſi nous avons plus d'eſprit & de diſcernement que tant de grands Hommes, que tant d'habiles Ecrivains, Rois, Princes, Généraux d'armées, & tant d'autres qui ont traité de la ſcience des armes, parmi leſquels les Anciens ſe ſont diſtingués; qu'on ne remarque rien dans ceux-ci de mes principes & de ma méthode, ni preſque rien à cet égard de ce que j'ai traité dans mon Livre des *Nouvelles Découvertes*, peut-être moins encore dans ce grand Ouvrage. Cependant, diſent-ils, on doit regarder ces Auteurs tant anciens que modernes comme des gens qu'il faut croire, du moins ceux qui ont écrit depuis vingt-cinq à trente ans juſqu'à celui où nous vivons, & ces gens-là ſont en très-grand nombre. J'en appelle à la raiſon, qui eſt le juge commun entre ces grands Hommes & tous les autres hommes. Ils ſavoient beaucoup en ce tems-là, mais ils ignoroient ce que nous ſavons en celui-ci. En tout cas nous imitons les grands Capitaines, contre leſquels le nombre n'eſt d'aucune conſidération. La vérité perdroit bientôt ſa cauſe, ſi elle étoit décidée à la pluralité des voix.

D'ailleurs ce qui nous reſte des Auteurs dogmatiques de l'antiquité, ſe réduit preſque à quatre Abréviateurs, mais habiles & judicieux. A l'égard des autres, qui formeroient une juſte Bibliothéque, outre qu'ils ne ſont pas moins Abréviateurs, les preuves de leur peu de capacité ſe tirent manifeſtement de leurs Livres; les meilleurs, car ils ne ſont pas tous mauvais, ont preſque tout tiré de Végéce. D'ailleurs, qui en a lû un peut ſe vanter de les avoir tous lûs; en un mot ce ſont des gens dont les derniers ne ſont que copier les premiers, au ſtile & à la bigarrure près. Le meilleur de tous, & dont je fais un très-grand cas, je l'admire même quoique très-abrégé, eſt ſans doute Montécuculi, qu'il ſeroit à ſouhaiter que l'on lût & que l'on méditât plus qu'on ne fait.

Lorſqu'il s'agit de rejetter certains ſentimens, il faut auparavant

ſe mettre à l'eſprit, que le diſcernement du vrai & du faux étant une choſe fort difficile, on doit aller la bride un peu haute avant que de décider, ſur tout ſi l'on n'eſt pas plus éclairé ſur l'un que ſur l'autre. Lorſqu'on n'eſt pas habile, le meilleur & le plus prudent eſt de ne pas décider ſur les opinions d'autrui ſans donner des preuves, ou éxaminer les matiéres. Juſques ici beaucoup de *Décideurs* ſe ſont préſentés, mais aucun n'a donné des preuves. On n'a oppoſé que la nouveauté, & la preſcription des uſages communément reçus, tant les préjugés ont de force & de pouvoir. Le croira-t-on, que malgré la ſolidité de mes raiſons appuiées ſur des faits d'expérience les plus remarquables, enfin ſur des démonſtrations les plus ſûres, on craint encore, au moins le gros des Officiers Généraux, comme les autres qui ne le ſont pas, que la ſcience du Général d'armée dans ſes principales parties ne ſoit incertaine & peu ſûre, & qu'il n'y ait pas trop à s'y fier. On le craint avec raiſon de la routine, mais on peut ſe fier à la ſcience dont nous avons à traiter dans cet Ouvrage. Les principes de celles-ci ſont certains, ſimples, & démontrés par la raiſon & par l'expérience.

Cette ſimplicité & cette évidence ne me laiſſent aucun lieu de douter, que le tems & la guerre feront peu à peu abandonner les principes méchaniques dont nous ſommes ſi fort entétés: ſi quelqu'un qui ne le ſera pas, ſans avoir égard à l'Auteur de ces nouveautés, mais ſeulement aux vérités qu'il démontre, les met une fois en pratique; c'eſt là le vrai moien de la déciſion. Ne doutons pas un ſeul inſtant que cela n'arrive. Je ne ſuis pas même encore ſi vieux, que je ne puiſſe eſpérer de dire, ſur la nouvelle de quelque victoire remportée par ma Colonne, que ſemblable à la pierre à aiguiſer, ſans couper moi-même, je ſers à faire couper.

Fungor vice cotis, acutum
Reddere quæ ferrum valet, exſors ipſa ſecandi.

Je n'oſe rien dire ici des ſecours que j'ai trouvés, pour tout ce qui ne regarde pas la Guerre, chez mes Voiſins & mes bons Amis les Bénédictins. Ils ont eu trop de peine à me pardonner la juſtice que j'avois rendue à leur Cpngrégation dans mes *Nouvelles Découvertes*. Je me garderai bien déſormais de me commettre avec leur modeſtie. Mais Dom Thuillier & Dom le Seur, ſon Camarade d'étude, dûſſent-ils gronder, je ne puis m'empêcher de reconnoître, qu'ils ont fait pour moi, je ne dis pas beaucoup: car ils ne me paſſeroient pas cette vérité; mais tout ce que je pouvois attendre & de leur amitié, & de leur zéle pour le progrès, l'avancement & la perfection des Sciences.

J'oublois d'avertir qu'aux pages 194. & ſuivantes de ce volume,

Digitized by Google

dans la Note, il m'eſt échapé de faire une cenſure des mots d'*intrépide* & d'*intrépidité*, qui, toutes réfléxions faites, m'a paru, mais trop tard, un peu trop ſévére. Je m'étois mis en tête que l'homme intrépide approchoit fort du téméraire, & que l'intrépidité marquoit quelque choſe de plus que la hardieſſe & l'aſſûrance dans les plus grands périls. Et là deſſus j'ai avancé qu'un grand Capitaine ne devoit pas être loué pour ſon intrépidité, ou être appellé intrépide, ſans un correctif, qui fît connoître que cette qualité ne l'avoit point emporté au-delà des bornes d'une prudente & courageuſe hardieſſe. Mais aujourd'hui je penſe que l'on peut ſe paſſer de cette précaution. J'ai conſulté ſur ce ſujet les plus habiles, & je n'ai trouvé perſonne qui fût choqué de ces deux mots, quelque ſeuls qu'ils ſe rencontraſſent. Ainſi de peur de me ſingulaiſer, je veux bien paſſer l'éponge ſur ma Note, & en faiſant réparation d'honneur à M. de la Rochefoucault, je reconnois que l'intrepidité n'eſt rien autre choſe qu'une hardieſſe, une aſſûrance, une force extraordidaire de l'ame, qui s'éléve au-deſſus des déſordres & des émotions, que la vûe des plus grands périls pourroit exciter en elle. Les Manes de M. de Saint-Evremont me pardonneront auſſi, s'il leur plaît, la petite contradiction que j'ai crû voir dans la différence que met cet Auteur entre la brutalité & l'intrépidité. Au reſte on trouvera là même dequoi ſe dédommager du petit déſagrément que l'on aura d'abord eſſuié. Du moins cette critique trop pouſſée ſervira à quelque choſe. Elle me juſtifiera de la folle témérité dont m'accuſoient certaines gens, qui dans un Conſeil de guerre, ſur un ſujet que j'avois propoſé, & qui n'étoit que hardi, étoient d'avis que l'on m'étouffât entre deux matelats comme un furieux. On eſt bien éloigné de la témérité, quand dans l'idée d'intrépidité on croit entrevoir un excès dangereux.

VIE
DE POLYBE.

An de Rome DXLVIII.

POLYBE étoit de Mégalopolis, ville du Péloponéſe dans l'Arcadie. Il vint au monde environ l'an cinq cens quarante-huit de la fondation de Rome. Son pére ſe nommoit Lycortas; illuſtre par la fermeté avec laquelle il ſoutint les intérêts de la République des Achéens, pendant qu'il la gouvernoit.

Il fut élevé, comme tous les enfans de ſa nation, dans un grand reſpect pour la Divinité: pieux ſentiment, où les Arcadiens mettoient leur principale gloire, & dans lequel il perſévéra ſi conſtamment pendant toute ſa vie, qu'il eſt peu d'Auteurs profanes, qui aient penſé de Dieu plus noblement, & qui en aient parlé avec plus de dignité.

Polyb. T. II. p. 1174. edit. Amſtel.

Pour la Politique, il eut pour Maître Lycortas ſon pére, grand homme d'Etat; & pour la Guerre Philopœmen, un des plus habiles & des plus intrépides Capitaines de l'antiquité. Ce fut dans ces deux écoles qu'il prit ces ſavantes leçons de gouvernement & de guerre, qu'il a miſes lui-même en pratique, & qu'il a fait paſſer à la poſtérité.

Polyb. L. IV. T. I. p. 402.

Comme le pére & le fils ſe trouvent preſque toujours joints enſemble dans les affaires de l'Achaïe, il n'eſt guéres poſſible de faire l'Hiſtoire de l'un ſans faire celle de l'autre. Nous avons pû d'autant moins nous en diſpenſer, qu'il a plû à un Auteur du ſiécle paſſé d'avancer, contre l'autorité des Hiſtoriens les plus dignes de foi; que Polybe étoit un homme de néant, qui ne parloit de lui-même ſi ſouvent & ſi avantageuſement dans ſon Hiſtoire, que pour donner du relief à la baſſeſſe de ſa naiſſance; & du luſtre à l'obſcurité de ſa vie. Quand les témoignages des Hiſtoriens nous manqueroient pour détromper ceux qu'une penſée ſi bizarre auroit pû jetter dans l'erreur, l'élévation de ſon eſprit & la nobleſſe de ſes ſentimens juſtifieroient aſſez ſon origine. Mais on va voir par des faits, appuiés ſur les autorités les plus reſpectables, quel rang tenoient ſon pére & lui dans la République des Achéens, & de quel ſecours ils lui ont été dans les tems les plus fâcheux. Car le tems où ils gouvernoient l'un & l'autre, eſt l'époque à peu près du renverſement de cette République. Ceci nous engage à donner au moins une légére idée des révolutions qui y ſont arrivées, depuis ſon établiſſement juſqu'à la mort de Philopœmen, à qui Lycortas ſuccéda.

Macrius.

Polyb. T. II. p. 178.

L'Achaïe, dont il eſt ici queſtion, c'eſt le Péloponéſe, c'eſt-à-dire tout ce païs de la Gréce, qui environné de trois mers, ne tient au continent que par l'Iſthme de Corinthe. Tiſaméne fils d'Oreſte en fut le premier Roi, & ſes ſucceſſeurs y regnérent tranquillement juſques à Ogyges. Sous ſes enfans, les Achéens indignés de ſe voir ſoumis en eſclaves, non à des Rois, mais à des Maitres, changérent la forme de leur gouvernement. Ils formérent une ligue, qui ne fut d'abord compoſée que de douze villes; ſavoir, Patres, Dymes, Phares, Tritta, Léontium, Egire, Palléne, Egium, Bure, Ceraunie, Oléne, & Hélice.

Cette ligue ſubſiſta juſqu'après la mort d'Aléxandre le Grand. Troublée ſous les ſuc-

ſucceſſeurs, elle ſe rétablit vers la cent vingt-quatriéme Olympiade. Patres, Dymes, Phares & Tritta ſe rejoignirent les premiéres: cinq ans après Egium chaſſa ſa garniſon, & ſe remit auſſi en liberté; Bure ſe défit de ſon Tyran; Iſeas, Tyran de Carye, craignant le ſort des autres, remit ſa ville aux Achéens: de ſorte qu'en vingt-cinq ans ces douze villes ſe retrouvérent au même état qu'elles étoient avant leur ſéparation. Aratus y joignit enſuite Sicyone ſa patrie, Corinthe, Mégare. Il ſut manier tous les eſprits avec tant d'art & de prudence, que les Tyrans n'attendirent pas qu'il prit les armes contr'eux pour quitter leur dominarion, & aſſocier leurs villes à la République naiſſante. Lyſiades céda Mégalopolis, Lyſimaque Argos, Xenon Hermione, Cléonyme Phliaſie. Enfin par le ſecours d'Antigonus & de Philippe, que cet habile Négociateur eut l'art de gagner aux Achéens, cette République ſe rendit maîtreſſe de tout le Péloponéſe.

Olymp. CXXIV. Ibid. p. 179. P. 181. P. 183.

D'abord les aſſemblées ſe tinrent à Egium: dans la ſuite, ſelon que les conjonctures le demandoient, ou qu'il plaiſoit au Capitaine Général, tantôt elles ſe faiſoient à Sicyone, tantôt à Argos, tantôt à Mégalopolis. C'eſt là que ſe déclaroient les guerres, que ſe concluoient les Traités de paix où d'alliance, que ſe prenoient toutes les réſolutions, d'où l'on envoioit des Ambaſſadeurs, où l'on écoutoit ceux des autres Puiſſances. Le Capitaine Général y préſidoit, aſſiſté de dix autres perſonnes choiſies, que l'on appelloit *Demiurgi*. La charge de Général ne duroit qu'un an, ſauf à reprendre dans la ſuite celui qui l'avoit auparavant occupée, ſi l'on avoit été content de ſon adminiſtration. Lorqu'Aratus fut empoiſonné par ordre de Philippe, il étoit dans ſon dix-ſepriéme Généralat.

Tit. Liv. Lib. XXXVIII.

Le Gouvernement étoit fondé ſur peu de loix. La premiére étoit que l'on ne tiendroit d'Aſſemblée pour aucun Ambaſſadeur, qu'auparavant il n'eût montré ſes inſtructions par écrit. La ſeconde, qu'aucune Ville de la République n'envoieront de ſon chef & en particulier des Députés à aucune Puiſſance étrangére. Par la troiſiéme, il étoit défendu de recevoir des préſens de quelque Roi que ce fût. La quatriéme bornoit la durée du Conſeil à trois jours, & ordonnoit que le Decret ſe fit au quatriéme. La derniére portoit qu'aucune Ville n'admettroit perſonne dans la ligue, que toutes les autres n'y euſſent conſenti.

Polyb. T. II. p. 1185. Pauſan. *in Achaic.* Polyb. T. II. p. 1181.

Ce que fit cette République de plus important pour maintenir ſa liberté, fut le Traité d'alliance qu'elle conclut avec Philippe de Macédoine. Ce Prince avoit brigué cette confédération, pendant qu'Annibal étoit en Italie, prévoiant que de quelque côté que tournât la victoire, il avoit tout à craindre du victorieux. Il ne ſe déclara pas d'abord, il attendit qu'un parti eût quelque avantage ſûr l'autre. La bataille de Traſyméne n'eut pas été plutôt gagnée, qu'il envoia au Vainqueur cette Ambaſſade fameuſe dont Tite-Live rapporte les avantures, & qui fut la cauſe de la guerre, que les Romains portérent bientôt après dans la Macédoine. Philippe ne fut pas longtems ſans ſuccomber à ſa mauvaiſe fortune. Preſſé tout à la fois par Attalus Roi de Pergame, par Marcus Valerius & par les Dardaniens, & ne pouvant tenir tête en même tems à tant d'ennemis, il fit ſa paix avec les Romains, qui aiant Annibal ſur les bras, ne furent pas fâchés de pouvoir différer la guerre de Macédoine, juſqu'à ce qu'ils euſſent terminé celle qu'ils avoient à ſoutenir dans leur propre patrie.

An de Rome DXXXVI. Juſtin. Lib. XXIX. Tit. Liv. Lib. XXIII. An de Rome DXLIX. Juſtin. Lib. XXIX.

Celle-ci finie, ſous prétexte de ſecourir les Etoliens, Attalus & les Rhodiens qui ſe plaignoient de Philippe, on reprit les armes contre ce Prince. Après ſa défaite, Flaminius penſa à détacher de lui la ligue des Achéens. Il n'étoit pas aiſé d'y réuſſir. Ce peuple étoit très-attaché au Roi de Macédoine, il en avoit reçû de grands ſecours en différentes occaſions; il avoit même, par une loi expreſſe, défendu que l'on propoſât rien dans le Conſeil, qui fût contre l'alliance que la République avoit fait avec Phi-

An de Rome DLVII. Tit. Liv. Lib. XXXII.

lippe. Cependant une méchante harangue d'Ariſténe, alors Général, l'emporta ſur toutes ces conſidérations. Philippe fut abandonné, il n'y eut que Dymes, Mégalopolis & Argos qui tinrent bon pour lui. Effet ſurprenant du bonheur des Romains: ſans cette foibleſſe des Achéens, jamais peut-être ils n'euſſent mis le pied dans la Macédoine.

Comment des Magiſtrats ſi clairvoians ne prévirent-ils pas, que les Romains ne leur pardonneroient jamais de s'être déclarés contre eux, & qu'ils leur feroient de leur alliance avec Philippe un crime, qu'ils n'expieroient que par la perte de leur liberté? Ils ne virent leur faute que quand il ne fut plus tems de la réparer. En vain élevérent-ils juſqu'aux nues le Conſul, pour la liberté qu'il avoit rendue à la Gréce à Nemée en plein théâtre. En vain ſignalérent-ils leur zéle pour les Romains contre Nabis Tyran de Lacédémone, contre Antiochus, contre les Etoliens & les Gallo-Grecs, ils s'appercûrent bientôt, qu'en faiſant alliance avec les Romains, il ne leur reſtoit plus de leur ancienne liberté, qu'autant qu'ils en uſeroient pour étendre la puiſſance & la domination de ces impérieux Maîtres.

Sur des plaintes mal fondées de la part des Meſſéniens, Flaminius donna le tort aux Achéens, & fit de ſanglans reproches à leur Capitaine Général d'avoir oſé mettre le ſiége devant Meſſéne ſans ſon ordre. L'Iſle de Zacynthe, qu'ils avoient achetée d'un homme à qui l'on n'en conteſtoit pas la propriété, ils furent obligés de la lâcher aux Romains ſur une déciſion de Flaminius, laquelle condamnoit plus les Romains mêmes que les Achéens. Ce Conſul compara le Péloponéſe à une écaille, & ſes peuples à la tortue qui y eſt enfermée; & là-deſſus il prononça gravement, que comme la tortue n'eſt en ſûreté, contre les inſultes du dehors, qu'autant qu'elle ne s'étend pas au-delà de ſon écaille, de même il étoit dangereux pour les Achéens de poſſéder quelque choſe hors du Péloponéſe. Quel coup de foudre pour le brave Philopœmen!

Plut. *in Flaminio.*

Il eut bien plus à ſouffrir dans la ſuite. Quand le même Conſul rendit, au moins en apparence, la liberté à tous les peuples de la Gréce, il fut réglé que les Achéens auroient la garde de toutes les places maritimes de la Laconie. Les Lacédémoniens, malgré ce Traité, aiant inſulté une bourgade de la côte, toutes les autres places, craignant pour elles-mêmes, envoiérent aux Achéens des Députés. Philopœmen, qui gouvernoit alors, fit aſſembler le Conſeil, & il y fut conclu qu'on obligeroit les Spartiates à livrer tous ceux qui avoient eu part à l'infraction du Traité. On porte cet ordre aux Lacédémoniens: mais ceux-ci, loin d'obéir, députérent à Fulvius, qui étoit à Céphalénie, pour le prier de venir dans le Péloponéſe, & de prendre leur ville ſous la protection du peuple Romain. A cette nouvelle les Achéens prennent les armes contre ces rebelles, & ne ceſſent pendant tout l'hiver de les harceler.

Tit. Liv. Lib. XXXIII. Id. L. XXXVIII. Ibid.

Pour mettre ordre à ces brouilleries, le Conſul vient dans le Péloponéſe, le Conſeil par ſon ordre s'aſſemble à Elis, & il y eſt défendu aux deux partis de ſe faire la guerre, juſqu'à ce qu'ils aient député à Rome, pour ſavoir les intentions & recevoir les ordres du Sénat. Diophanes & Lycortas y allérent de la part des Achéens: celui-ci plein de zéle pour les intérêts de ſa République, & inſtruit par Philopœmen, demanda qu'il fût permis aux Achéens d'agir ſelon leurs loix, & d'uſer de la liberté que les Romains eux-mêmes leur avoient rendue: l'autre, lâche adulateur, ſe contentoit que les Romains fuſſent les Arbitres de la conteſtation. Le Sénat eut aſſez de peine à ſe déclarer. Il auroit bien voulu qu'il ne fût rien changé de ce qui avoit été réglé au ſujet des Lacédémoniens; mais d'un autre côté il craignoit de choquer les Achéens qui étoient à Rome en grande conſidération. Le parti qu'il prit, fut de répondre d'une maniére ſi équivoque, que les Achéens crurent avoir obtenu tout ce qu'ils ſouhaitoient, & que les Lacédémoniens ne leur crurent pas tout accordé.

Ibid.

Au retour des Députés, Philopœmen, interprétant l'oracle en ſa faveur, ſe met à la tête de ſes Achéens, & campé ſur les frontiéres de la Laconie, il envoie demander à Sparte les auteurs du déſordre qui étoit arrivé l'année précédente ſur la côte, promettant que ſi l'on ſe ſoumettoit à cet ordre, la ville ne ſeroit pas inquiétée, & qu'il ne ſeroit rien fait aux coupables ſans avoir entendu leur juſtification. Les Lacédémoniens ſe rendirent au camp, mais on ne leur tint pas parole. Le tumulte commença par les bannis de Lacédémone que Philopœmen avoit menés avec lui, & qu'il avoit envie de rétablir. Dix-ſept des infracteurs du Traité furent maſſacrés ſans avoir été entendus, & ſoixante-trois des autres eurent à peine dit deux mots pour leur défenſe, que livrés à la multitude irritée, ils perdirent la vie dans les ſupplices. On ne fut pas plus fidéle à l'autre partie de la promeſſe. Après cette éxécution, Philopœmen ordonna aux Lacédémoniens d'abattre les murailles de leur ville, d'en chaſſer toutes les troupes auxiliaires, de bannir tous les eſclaves que les Tyrans avoient mis en liberté; & ce qui fut de plus déplorable, d'abolir les loix & les coûtumes établies par Lycurgue, & d'élever leurs enfans à la maniére des Achéens. Ibid.

Nouvelles plaintes de la part des Lacédémoniens. Ils font venir Métellus, qui étoit alors dans la Macédoine. Ce Conſul demande un Conſeil aux Achéens, qui le lui refuſent, en vertu de la loi qui ne le permettoit que pour les Ambaſſadeurs qui auroient montré leurs inſtructions. Métellus retourne à Rome trés-mécontent de ce refus, y méne Areus & Alcibiades, tous deux Lacédémoniens, tous deux très-ennemis des Achéens, & tous trois enſemble irritent le Sénat contre ces derniers. Sur le bruit qui en courut d'abord dans l'Achaïe, Lycortas, alors élû Général, aſſemble le Conſeil, & l'on condamne à mort Areus & Alcibiades. An de Rome DLXVI. Polyb. T. II. p. 1186.

Peu de jours après, Appius arrive dans le Péloponéſe, député par le Sénat pour appaiſer les troubles, dont ce païs étoit agité. Dans le Conſeil, Appius, qui avoit avec lui les deux accuſateurs Lacédémoniens, ſe plaignit de la part du Sénat, que les Achéens euſſent mis à mort ceux que Philopœmen n'avoit fait venir de Lacédémone que pour les entendre dans leurs défenſes, qu'ils euſſent donné ordre de renverſer les murailles de cette ville, & qu'ils euſſent aboli les loix de Lycurgue. Tit. Liv. Lib. XXXIX.

Lycortas fut vivement touché de ces reproches. Il étoit plus difficile de répondre là qu'à Rome. Alors il n'avoit affaire qu'aux Lacédémoniens, au lieu qu'ici les Romains mêmes étoient ſes accuſateurs & ſes Juges. Mais il ne ſe déconcerta point. Il répondit qu'il étoit ſurpris que l'on cherchât quérelle aux Achéens ſur la mort des Lacédémoniens, qui étoient venus pour ſe défendre; qu'en les faiſant mourir, les Achéens n'avoient qu'éxécuté le Traité d'alliance conclu avec les Romains, qui leur avoient confié la garde des places maritimes de la Laconie; que les Dieux mêmes avoient approuvé cette entrepriſe, puiſqu'ils avoient voulu qu'elle eût un heureux ſuccès; que d'ailleurs, quand il y auroit eu du crime, les Achéens n'en ſeroient pas coupables; que ce n'étoit pas eux qui avoient porté leurs mains ſur les Lacédémoniens, mais les bannis de Lacédémone. A l'égard des murailles, qu'il étoit étonnant qu'on leur reprochât de les avoir détruites, comme ſi elles euſſent été bâties par Lycurgue; qu'elles n'avoient été élevées que depuis peu d'années par les Tyrans pour renverſer les loix & les établiſſemens de ce Légiſlateur; que s'il revenoit au monde il ſeroit charmé de les voir abattues, & qu'à ces ruines il reconnoîtroit ſon ancienne Sparte; que les Lacédémoniens n'euſſent pas dû attendre que les Achéens les démoliſſent, mais plutôt les raſer eux-mêmes, comme la marque infame de leur ſervitude; que tant qu'ils n'en avoient point eues, ils avoient été libres, & quelquefois les maîtres de la Gréce, au lieu que depuis cent ans, attachés au dedans de leur enceinte comme avec des chaînes, ils avoient vécu dans l'eſclavage; que c'étoit à tort que l'on accuſoit les Achéens d'avoir aboli les loix de Lycurgue, qu'il y

avoit longtems que les Tyrans en avoient effacé toute mémoire ; que les Achéens avoient donné leurs propres loix aux Lacédémoniens, & que c'étoit pour ces derniers beaucoup d'honneur que d'être unis au reſte du Péloponéſe.

Puis prenant de nouvelles forces & s'adreſſant au Député : „ Je ſai, dit-il, Appius, „ que le diſcours que je tiens, n'eſt pas tant d'un Allié qui parle à des Alliés, que „ d'un eſclave qui rend compte à ſon Maître. Car pourquoi, je vous prie, ſi en nous „ annonçant par un Héraut que nous étions libres, on a voulu ſincérement que nous „ le fuſſions, pourquoi pendant que je ne vous demande pas raiſon de ce que vous avez „ fait après la priſe de Capoue, dois-je vous en rendre de la conduite que nous avons „ tenue à l'égard des Lacédémoniens, après l'avantage remporté ſur eux ? Nous en a- „ vons fait mourir quelques-uns, ſoit : mais vous, n'avez-vous pas fait ſauter la tête „ aux Sénateurs de Capoue ? Nous avons détruit des murailles, cela eſt vrai : mais „ vons en êtes-vous tenus là ? N'avez-vous pas encore ruiné la ville & le territoire ? „ Nous étions les maîtres, direz-vous, & les Achéens ne ſont libres que par grace, & „ qu'autant qu'il nous plaît. Je le ſens bien, Appius, & ſi l'on ne doit pas en être fâ- „ ché, je n'en ſuis pas fâché. Mais quelque différence qu'il y ait entre vous & nous, „ au moins ne nous mettez pas en même rang nous qui ſommes vos Alliés, & ceux qui „ ſont autant vos ennemis que les nôtres : au moins ne traitez pas ceux-ci plus favora- „ blement que nous. En leur donnant nos loix, & en les admettant dans la ligue des „ Achéens, nous avons rendu leur condition égale à la nôtre : cela ne leur ſuffiſoit-il „ pas ? Mais non : vaincus, ils ne ſe contentent pas de ce qui contenteroit des vain- „ queurs ; ennemis, ils prétendent plus que ne prétendroient des Alliés. Ils veulent „ anéantir un Traité, qui gravé ſur la pierre a été comme conſacré à l'immortalité, „ & auquel nous nous ſommes obligés par ſerment. Nous vous reſpectons, Romains, „ & ſi vous le voulez même nous vous craignons ; mais nous reſpectons & craignons „ encore plus les Dieux immortels.

Tous le Conſeil applaudit à ce diſcours, chacun s'écria que l'on ne pouvoit ſoutenir plus majeſtueuſement & avec plus de vigueur la dignité de premier Magiſtrat. Il n'y eut qu'Appius qui reſtât inflexible. „ Pendant que vous pouvez de bon gré, ré- „ pondit-il orgueilleuſement, vous accommoder avec les Lacédémoniens, croiez-moi, „ Achéens, accommodez-vous avec eux ; de peur que dans la ſuite vous ne ſoiez o- „ bligés de le faire malgré vous. Cette hauteur ſaiſit d'effroi les Achéens, ils ſe bornérent à demander qu'on n'exigeât rien d'eux contre la religion du ſerment, laiſſant en la diſpoſition des Romains de faire des Lacédémoniens tout ce qu'ils jugeroient à propos.

Appius caſſa la Sentence prononcée contre Areus & Alcibiades, & permit aux Spartiates de députer à Rome ; quoique ſe fût une loi parmi les Achéens, qu'aucune ville ne députeroit de ſon chef & ſéparément du Conſeil général de la République. Les Achéens envoiérent auſſi de leur côté des Ambaſſadeurs. Après de longues conteſtations, le Sénat fit partir pour la Gréce Q. Marcius, qui tout en arrivant remit dans Sparte ceux que les Achéens en avoient éxilés, déclara innocens tous ceux qu'ils avoient condamnés, éxemta les Lacédémoniens de toute contribution, leur permit de recourir à des tribunaux étrangers pour les cauſes capitales, & de relever leurs murailles.

Tit. Liv. Lib. XXXIX. Pauſan. *in Achaic.*

Ici achéve ſa glorieuſe carriére le fameux Philopœmen, le guerrier de ſon tems, & ce tems étoit très-fécond en Héros, qui eût le plus étudié ſon métier, & qui l'eût le mieux appris. Malade à Argos & âgé de ſoixante-dix ans, aiant ouï dire que Dinocrates avoit détaché Meſſéne de la ligue des Achéens, & qu'il étoit ſur le point de s'emparer de Corone, poſte conſidérable au-deſſous de Meſſéne ſur le bord de la mer, il part pour ſe rendre à Mégalopolis, & y arrive le même jour. Il ne s'y arrête pas, il

Lit. Liv. Lib. XXXIX. Plutarch. *in Philop.*

prend quelques jeunes gens des plus qualifiés de la ville, tous bien montés, & parmi lesquels on ne peut raisonnablement douter que Polybe ne fût, & marche vers Messène.

A moitié chemin, il rencontre Dinocrates, le charge & le met en fuite. Cinq cens chevaux des ennemis le surprennent dans un fond très-difficile. Il serre son petit escadron, se met à la queue, & s'avance plusieurs fois contre l'ennemi, pour donner à ses jeunes gens le tems de se sauver. Son cheval s'abbat, il tombe, & son cheval sur lui, peu s'en fallut qu'il n'en fût écrasé. Les ennemis accourent & l'environnent. Quand ils eurent reconnu que c'étoit Philopœmen, respectant ce grand homme, & se rappellant les services signalés qu'il leur avoit rendus, ils le relevérent comme si ç'eût été leur Général, & le conduisirent à Messène à travers une foule innombrable de peuple qui s'étoit amassée pour le voir: mais à peine y fut-il arrivé, qu'on le descendit dans un lieu souterrain, que l'on couvroit d'une grosse pierre, & où le lendemain on lui envoia un poison. Il demanda à l'éxécuteur, si Lycortas & ses cavaliers s'étoient retirés sains & saufs, & quand on lui eut dit qu'ils s'étoient sauvés: cela me fait plaisir, dit-il, & aussi-tôt il prit le poison, qui ne le tourmenta pas longtems; il étoit si épuisé, qu'il fut éteint en un moment. An de Rome DLXXI.

Sur la nouvelle de sa mort, on tint un grand Conseil à Mégalopolis, où l'on résolut de venger un attentat si horrible. Lycortas nommé Général, se jette dans la Messénie, & y met tout à feu & à sang. Messène ouvre ses portes. On brûle le corps de Philopœmen, & l'on porte ses cendres à Mégalopolis. C'étoit Polybe qui dans cette pompe triomphale portoit l'urne, il avoit alors environ vingt-deux ans.

Les Messéniens députérent ensuite aux Achéens pour demander la paix, qui leur fut accordée par Lycortas à ces trois conditions, qu'ils livreroient tous ceux qui avoient eu part au démembrement de la ligue & à la mort de Philopœmen, que toutes les affaires seroient portées au Conseil des Achéens, & qu'ils recevroient garnison dans leur citadelle. Ces conditions acceptées, Lycortas entra dans Messène, & enjoignit à tous ceux qui étoient convaincus d'avoir conspiré contre Philopœmen, de se donner la mort à eux-mêmes. Polyb. T. II. p. 1207.

La guerre de Messène terminée, les Romains furent un peu étonnés que ce fût à l'avantage des Achéens. Pendant qu'elle étoit le plus allumée, comme les Ambassadeurs de cette République leur avoient demandé du secours contre les Messéniens, ou du moins qu'ils ne permissent pas qu'on leur portât des vivres, ils avoient répondu, qu'ils ne vouloient point se mêler dans cette guerre, & qu'il leur importoit peu que Lacédémone, Corinthe ou Argos se séparassent de la ligue. Mais quand ils eurent appris que les Achéens avoient eu le dessus, ils changérent de sentiment, & dirent aux mêmes Ambassadeurs, qu'ils avoient pris des mesures, pour empêcher que l'on ne portât des vivres & des munitions à Messène. Polyb. T. II. p. 1204. Idem p. 1207.

Lycortas sans faire semblant de savoir la dernière réponse, profita habilement de la première, pour rejoindre Lacédémone à sa République. Le Conseil assemblé, il dit que puisque les principaux de cette ville souhaitoient rentrer dans la ligue, son avis étoit qu'on ne refusât pas leurs offres; qu'il voioit dans cette réunion de grands avantages, outre qu'il n'y avoit rien à craindre des anciens bannis; parce que l'on ne reprendroit que ceux, sur la fidélité desquels on pourroit compter.

Ces raisons eurent tout leur effet, malgré les oppositions de Diophanes, qui favorisoit le retour de tous les bannis en général, & Lacédémone rentra dans la ligue des Achéens. On députa ensuite Bippus d'Argos, pour informer le Sénat Romain de ce qui venoit de se passer, & les bannis envoiérent à Rome de leur part Cletis, pour défendre leur cause contre l'Ambassadeur des Achéens. Le Sénat, après les avoir entendus, écrivit par Cletis aux Achéens, pour les engager à rétablir tous les éxilés; mais cette Ré- Idem p. 1210.

publique, avant que de ſe déterminer, crut qu'il étoit bon d'attendre le retour de ſon Ambaſſadeur.

Idem p. 1214. Dans cet intervalle, Lycortas & Polybe furent chargés par la République d'aller, en qualité d'Ambaſſadeurs, remercier Ptolémée Roi d'Egypte des dix galéres à cinquante rangs, dont il lui avoit fait préſent, dans la vûe d'entrer dans ſon alliance. Le choix ne pouvoit guéres tomber que ſur eux deux, qui étoient très-connus du Prince; Lycortas, parce que perſonne n'avoit été plus porté que lui à renouveller l'alliance avec Ptolémée, & qu'elle s'étoit renouvellée ſous ſon Généralat; Polybe, parce que, quoiqu'il fût alors trop jeune pour cette fonction, il avoit déja été, quelques années auparavant, chercher en Egypte les armes & l'argent que Ptolémée avoit offert aux Achéens.

Idem p. 1216. A leur retour, Hyperbate alors Général fit lecture, dans le Conſeil, des lettres que le Sénat avoit écrites pour le rétabliſſement des éxilés. Ce Général & Callicrates étoient du ſentiment que l'on ſe ſoumît aveuglément aux ordres des Romains, & ſans aucun égard pour les loix qui ſembloient ne le pas permettre. Cette baſſeſſe révolta Lycortas. Zélé Républiquain, il s'éleva avec force contre une ſoumiſſion ſi peu digne d'un gouvernement libre: mais connoiſſant le caractére de ceux qui tâchoient de l'inſpirer, il tourna ſon oppoſition de maniére, qu'on ne pouvoit lui en faire une affaire auprès des Romains. Il inſinua adroitement, que quand les Romains portoient compaſſion aux miſérables, & qu'ils leur accordoient leurs demandes, ils ne faiſoient que ce que l'on devoit attendre de leur juſtice & de leur équité, ſur tout lorſqu'on ne leur demandoit rien que de raiſonnable: mais que lorſqu'on leur montroit que ce que l'on avoit obtenu d'eux, ou ne pouvoit abſolument ſe faire, ou devoit avoir des ſuites fâcheuſes pour leurs Alliés, ils étoient trop juſtes pour vouloir qu'on obéit, malgré qu'on en eût, aux ordres qu'ils avoient donnés: qu'ainſi dans cette occaſion, quand on leur auroit fait ſavoir que les Achéens ne pouvoient ſe rendre à leurs lettres, ſans violer ſermens, loix, traités, en un mot tout ce qu'ils avoient de plus ſacré & de plus inviolable, ils ſe relâcheroient & ne trouveroient pas mauvais qu'on ſe défendît de leur accorder ce qu'ils ſouhaitoient.

Dans ce conflit de ſentimens, on députe à Rome pour informer le Sénat de la modeſte oppoſition que Lycortas avoit faite aux ordres qu'il en avoit reçûs. Mais par malheur on mit Callicrates au nombre des Ambaſſadeurs, & ce traître gagné & corrompu par les préſens des bannis, parla dans le Sénat contre les Achéens plus vivement, que n'auroit pû faire leur ennemi le plus emporté. Non ſeulement il y déclama contre ceux qui n'avoient point été de ſon avis, il oſa encore ſuggérer comment il falloit s'y prendre pour étendre & établir la puiſſance Romaine dans le Péloponéſe. Le Sénat ne manqua pas de ſaiſir cette occaſion, pour rabaiſſer la prétendue fierté de cette République; il ne ſe contenta pas d'envoier de nouveaux ordres en faveur des éxilés, il écrivit encore aux Etoliens, aux Epirotes, aux Athéniens & aux Acarnaniens, pour les exciter à ſe joindre tous enſemble contre les Achéens, & pour comble de malheur le perfide Callicrates ſçut à ſon retour jetter dans le Péloponéſe une ſi grande terreur des Romains, que la multitude, qui n'étoit pas inſtruite de ce qu'il avoit fait à Rome, crut ne pouvoir rien faire de mieux que de le choiſir pour Capitaine Général.

Idem p. 1241. An de Rome DLXXXVI. La guerre de Perſée qui ſuivit de près cet événement, donna lieu à de nouveaux troubles. Aulus Hoſtilius, de la Theſſalie, où il étoit en quartier d'hiver, envoia dans le Péloponéſe C. Popilius & Cn. Octavius. Le bruit courut auſſi-tôt dans le païs que ces deux Députés venoient pour faire le procès à Lycortas, à Polybe & à Archon, autre Magiſtrat, ſur ce qui avoit été rapporté aux Romains que ces trois Achéens intriguoient contre eux, & que ſi pour le préſent ils paroiſſoient ne pas ſe remuer, ce n'étoit pas qu'ils n'euſſent mauvaiſe volonté, mais qu'ils attendoient quelque incident qui

leur donnât occaſion de la faire éclater. Les Députés n'oſérent cependant rien entreprendre contre ces trois Magiſtrats.

Du Péloponéſe ils furent dans l'Etolie, & de là dans l'Acarnanie. Cette députation donna de l'inquiétude aux Achéens. Les principaux aſſemblés, on délibéra ſur le parti que l'on devoit prendre entre Perſée & les Romains. Lycortas ſoutint que le meilleur étoit de leur laiſſer vuider leurs démêlés, ſans ſe déclarer ni pour l'un ni pour les autres. Mais cette neutralité ne plut pas au plus grand nombre. Il ne paroît pas non plus que ce fût le parti le plus avantageux. N'étoit-ce pas là l'occaſion de ſecouer le joug des Romains, & de ſe venger des hauteurs qu'on avoit eu à ſouffrir de leur part? On avoit quitté Philippe ſi à regret, on ſe repentoit tant de l'avoir quitté. Pourquoi ne ſe pas remettre en liberté en ſe joignant à ſon ſucceſſeur? On n'en fit rien, il fut réſolu au contraire que l'on ſe rangeroit du côté des Romains. Archon, qui avoit été de cet avis, fut élû Capitaine Général, & Polybe Commandant de la cavalerie.

Sur ces entrefaites arrivent des Ambaſſadeurs de la part d'Attalus, pour demander que les Achéens rendiſſent à Euménes ſon frére les honneurs qu'il avoit autrefois reçûs de leur République. Ces honneurs étoient apparemment quelques ſtatues qu'on lui avoit érigées, & qui pour quelques brouilleries avoient depuis été abattues. Il y eut dans le Conſeil de grandes conteſtations ſur ce point. Archon étoit bien du ſentiment, qu'on les lui rendît, mais il ne dit qu'un mot pour l'appuier; dans la crainte qu'aiant acheté fort cher ſa dignité, l'on ne crût qu'il ne favoriſoit Attalus, que pour en tirer quelque gratification. Dans le tumulte & la confuſion, où il avoit laiſſé le Conſeil en ſe retirant, Polybe ſe leva & fit un long diſcours qui fut fort applaudi.

Il montra que le Decret fait par les Achéens pour ôter les honneurs à Euménes, ſouffroit explication: qu'il devoit s'entendre non de tous, mais ſeulement de ceux qui ſeroient contre les loix, & que la République ne pouvoit accorder ſans ſe déshonorer, que c'étoient Soſigénes & Diopithes Rhodiens, qui pour des différens qui les regardoient perſonnellement, avoient, contre le Decret des Achéens, fait cette inſulte à Euménes: qu'en cela ils n'avoient pas ſeulement paſſé les bornes de leur pouvoir, mais bleſſé encore la bienſéance & la juſtice; puiſque ſi les Achéens avoient retranché les honneurs à Euménes, ce n'étoit pas qu'ils lui vouluſſent du mal, mais parce qu'il en demandoit plus que ſes bienfaits ne lui en avoient mérité: que les Achéens devoient en cette occaſion modérer les excès de ces deux Magiſtrats, ſachant ſur tout qu'Attalus ne ſeroit pas moins ſenſible à cette faveur que le Prince ſon frére. Sur ces raiſons, on fit un Decret qui ordonnoit que l'on rétablit Euménes dans tous ſes honneurs, à moins qu'il n'y en eût de déshonorans pour la République, ou contre les loix. Idem p. 1245.

Sur le bruit que Perſée ſe diſpoſoit à entrer dans la Theſſalie, Archon fit dreſſer un Decret qui portoit que la République leveroit une armée, pour aller dans la même Province au ſecours des Romains. Il eut commiſſion de lever des troupes, & d'amaſſer les munitions néceſſaires. On mit enſuite en délibération ſur qui l'on jetteroit les yeux pour informer Quintus Marcius de la réſolution que la République avoit priſe, & on les jetta ſur Polybe, en lui recommandant de prier le Conſul de faire favoir quand il auroit beſoin des ſoldats de l'Achaïe, de peur qu'ils n'arrivaſſent pas aſſez-tôt, & de prendre garde lui-même, ſi dans les villes où il paſſeroit, il y avoit des magaſins tout prêts pour le paſſage des troupes. Polybe ne trouva pas les Romains dans la Theſſalie, ils en étoient ſortis, & campoient entre Azorium & Doliches. Il ne jugea pas à propos de paſſer alors juſqu'à eux; mais il eut part à tous les combats qui ſe donnérent pour entrer dans la Macédoine.

Quand les Romains furent arrivés autour d'Héraclée, il crut que c'étoit le tems de

Digitized by Google

les joindre, parce qu'alors le Conſul avoit heureuſement terminé la plus grande partie de ſon expédition. Il ſut donc trouver Marcius, & lui montra le Decret par lequel ſes Concitoiens s'engageoient à partager avec les Romains tous les travaux & tous les dangers de cette guerre. Il le fit enſuite ſouvenir de la promtitude & de la ſoumiſſion avec laquelle les Achéens avoient toujours éxécuté les ordres qui leur étoient venus de la part du Sénat Romain. Marcius remercia fort poliment les Achéens des offres obligeantes qu'ils faiſoient, ajoutant que pour le préſent ils pouvoient s'épargner & les fatigues & les frais de cette guerre, parce que les Romains pouvoient la finir par leurs propres forces & ſans le ſecours de leurs Alliés.

Ceux qui étoient collégues de Polybe dans cette Ambaſſade, retournérent dans leur patrie; pour lui il reſta ſeul avec les Romains, & prit part à tout ce qui ſe paſſa dans la ſuite; juſqu'à ce que Marcius aiant été informé qu'Appius Cento demandoit que les Achéens lui envoiaſſent cinq mille hommes dans l'Epire, il le renvoia pour avertir ſa République de ne pas donner ces troupes à Appius, qui les demandoit ſans aucune néceſſité. Polybe arrivant à Sicyone, où le Conſeil ſe tenoit, fut aſſez embaraſſé. D'un côté il avoit des ordres de la part de Marcius qu'il ne pouvoit pas ne point faire connoître, & de l'autre il étoit dangereux de refuſer crument à Appius le ſecours qu'il attendoit. Pour ſe tirer d'intrigue, il ſe ſervit heureuſement d'un Decret du Sénat, qui défendoit que l'on eût égard à ce que demanderoient par lettres les Commandans des armées, à moins qu'ils ne montraſſent l'ordre du Sénat, ordre qu'Appius ne montroit pas. Par cet expédient Polybe épargna à ſa nation une dépenſe de plus de cent mille écus; mais auſſi il ouvrit un beau champ à ceux qui auroient eu deſſein d'indiſpoſer Appius contre lui.

Id. p. 1268. L'hiver de cette année n'étoit pas encore paſſé, qu'il arriva dans le Péloponéſe une Ambaſſade ſolemnelle de la part des deux Ptolémées Philométor & Evergétes, pour demander aux Achéens le ſecours qu'ils leur devoient comme Alliés des Rois d'Egypte. Les ſentimens dans la place furent partagés. Callicrates, Diophanes & Hyperbatone ne trouvoient pas à propos que l'on accordât ce ſecours; qu'en général il étoit de l'intérêt des Achéens de ne pas ſe mêler des affaires étrangéres; mais ſur tout dans les circonſtances préſentes, où il étoit important de ne pas diviſer leurs forces, de peur de ſe mettre hors d'état de ſervir les Romains, qui ne tarderoient pas à donner une bataille générale à Perſée, puiſque Marcius avoit ſes quartiers dans la Macédoine.

Là deſſus on héſitoit, perſonne n'oſant prendre ouvertement le parti des Ptolémées, de crainte d'encourir l'indignation des Romains. Alors Lycortas & Polybe prirent la parole, & dirent entr'autres choſes, que l'année précédente Polybe étant allé trouver Marcius pour lui offrir le ſecours des Achéens, ce Conſul, en le remerciant, lui avoit dit qu'une fois entré dans la Macédoine, il n'avoit pas beſoin des forces des Alliés; que l'on ne devoit donc pas ſe ſervir de ce prétexte pour abandonner les Rois d'Egypte; que dans les conjonctures, où ces Princes ſe trouvoient, ce ſeroit une ingratitude extrême de ne leur pas prêter la main, après les bienfaits qu'on en avoit reçûs, & que l'on ne pouvoit manquer à ce devoir, ſans violer les Traités & les ſermens, ſur leſquels l'alliance étoit fondée. Déjà la multitude panchoit vers ce ſentiment, lorſque Callicrates, prévoiant qu'il alloit avoir du deſſous, congédia les Magiſtrats, ſous prétexte que les loix ne permettoient pas qu'on délibérât ſur de pareilles affaires dans un marché.

Id. p. 1270. Quelque tems après, à Sicyone, où le Conſeil étoit aſſemblé, on remit la choſe ſur le tapis. Là ſe rendirent non ſeulement les Magiſtrats ordinaires, mais encore tous ceux qui étoient âgés de plus de trente ans. Polybe y aiant répété qu'il ſavoit de Marcius même que le ſecours des Achéens lui étoit inutile, & aiant ajouté que quand même il ſeroit néceſſaire aux Romains, cela ne devoit pas empêcher que la République n'en donnât

nât auſſi aux Ptolémées, puiſque ces Princes ne demandoient que mille piétons & deux cens chevaux; qu'une ſi petite diverſion ne diminueroit pas beaucoup ſes forces, puiſqu'elle étoit en état de mettre ſur pied trente ou quarante mille hommes: Polybe dis-je, aiant parlé de la ſorte, le plus grand nombre fut d'avis que l'on envoiât du ſecours aux Rois d'Egypte contre Antiochus, avec qui ils étoient en guerre; & malgré les oppoſitions que fit Callicrates le troiſiéme jour, où ſe devoit dreſſer le Decret, cet avis alloit l'emporter, lorſque ce Général fit entrer dans le théâtre un Courrier, comme envoié par Marcius, avec des lettres, où le Conſul exhortoit les Achéens de s'en- Id. p.
tremettre pour ménager la paix entre les Ptoléméés & Antiochus, ce qui étoit juſte- 1272.
ment le ſyſtême que Callicrates avoit propoſé dans le Conſeil, & que Lycortas avoit combattu par des raiſons ſans replique.

Polybe alors voiant les deux Rois abandonnés, & n'oſant contredire les lettres, qu'il croioit venir de Marcius, ſe démit entiérement du gouvernement des affaires. Je crains que les bons politiques ne pardonnent pas aiſément ce dépit à Polybe. Il ſavoit de quoi Callicrates étoit capable; la mémoire de ſon Ambaſſade à Rome étoit encore toute recente, il ne falloit pas ce ſemble être fort pénétrant pour ſoupçonner que les lettres qu'il montroit étoient feintes. Avoit-il oublié, ce qu'il rapporte lui-même dans ſon premier Livre, que Mathos & Spendius avoient emploié le même artifice, pour affermir les révoltés d'Afrique dans leur rébellion? D'ailleurs les ſecours que les Rois d'Egygte demandoient, faiſoient une ſi petite diſtraction des forces de la République, qu'il n'étoit guéres probable que les Romains s'en offenſaſſent. En tout cas il ſemble qu'un Magiſtrat qui avoit juſqu'alors témoigné tant de fermeté, devoit plutôt s'expoſer à tout leur reſſentiment, que de laiſſer ſa patrie entre les mains d'un traître, qui leur étoit entiérement dévoué.

Les Ambaſſadeurs des Ptolémées, fruſtrés de leurs eſpérances, montrérent au Conſeil des lettres de leurs Maîtres, par leſquelles ces deux Rois demandoient qu'on leur accordât du moins Lycortas & Polybe; ce qui ſelon toutes les apparences ne leur fut pas refuſé. Callicrates loin de s'y oppoſer, fut ſans doute ravi de ſe débarraſſer de deux hommes, qu'il trouvoit toujours en ſon chemin, lorſqu'il vouloit trahir les intérêts & la liberté de ſa République.

Après la défaite de Perſée par Lucius Emilius, Callicrates s'aviſa d'un autre ſtratagéme pour achever de décrier auprès des Romains ceux qu'il n'avoit pû réduire à ſes ſentimens. Non content d'avoir éloigné les Achéens de toute liaiſon avec le Roi de Macédoine, dans le tems que joints avec ce Prince ils euſſent pû tenir tête aux Romains, & fixer peut-être des bornes à leurs conquêtes, il eut l'audace, quand il vit ceux-ci maîtres de la Macédoine, de leur déférer nommément tous ceux qu'il ſoupçonnoit avoir eu du panchant à ſecourir Perſée. Sur cette dénonciation, il fut conclu que l'on écriroit aux Achéens d'envoier à Rome tous ceux qui étoient ſuſpects d'avoir été favorables au Roi de Macédoine, & deux des dix Députés, qui étoient partis de Rome pour régler les affaires de ce Roiaume, ſavoir C. Claudius & Cn. Domitius Enobarbus, al- Id. p.
lérent dans l'Achaïe, tant dans la crainte que les Achéens ne refuſaſſent de ſe ſoumettre 1275.
aux lettres, qui leur avoient été écrites, & que Callicrates ne fût puni des calomnies qu'il avoit répandues contre les principaux de la République, que parce que dans les lettres, qui s'étoient rencontrées parmi les papiers de Perſée, on n'avoit rien trouvé de convaincant contre les Achéens dénoncés. Mais il y avoit trop long-tems que l'on avoit réſolu à Rome de rabaiſſer la fierté de ces Républiquains. Quoique l'on n'eût aucune preuve contre eux, on en enleva mille, entre leſquels étoit Polybe, & que l'on mena à Rome, pour les diſtribuer enſuite dans différentes bourgades d'Italie. Paſſan. *in Achaic.* An de Rome DLXXXVI.

Pendant le ſéjour que fit Polybe, avant la diſperſion, dans cette Capitale du monde,

Polyb. T. II. p. 1455. & ſeq.

ſoit que ſa réputation l'y eût prévenu, ſoit que ſa naiſſance ou ſon mérite le fit rechercher des plus grands de Rome, il gagna l'amitié de Fabius & de Publius, fils de Lucius Emilius Paulus, & adoptés par Publius Cornelius Scipion, fils de Sciplon l'Afriquain. Il leur prêtoit ou empruntoit des Livres, & s'entretenoit avec eux ſur les matiéres qui y étoient traitées. Charmés tous deux de ſa profonde capacité, ils obtinrent du Préteur qu'il ne ſortiroit pas de Rome, & qu'il demeureroit auprès d'eux. Comme la bienſéance & la politeſſe demandoit que Polybe eût plus de déférence pour l'aîné que pour le plus jeune, celui-ci en conçut quelque chagrin, & cherchoit l'occaſion de s'en ouvrir à celui qui le lui cauſoit.

Un jour qu'ils étoient ſortis tous trois de la maiſon, que Fabius s'en alloit au Barreau, & Publius avec Polybe d'un autre côté, après avoir fait un peu de chemin, Publius en rougiſſant lui adreſſa ces paroles: D'où vient, Polybe, que mon frére & moi mangeant à la même table, vous n'interrogez que lui, vous ne répondez qu'à lui? Vous penſez apparemment de moi ce que j'apprens que mes Concitoiens en penſent, que je ſuis indolent, inappliqué, & que je n'ai rien de Romain dans mes inclinations. Mais ce qui leur donne de moi cette idée, c'eſt que je ne fréquente pas le Barreau. Et comment le fréquenterois-je? On me dit perpétuellement que ce n'eſt pas un Avocat que l'on attend de la maiſon des Scipions, mais un Général d'armée, & je ſuis au déſeſpoir de ne rien ſavoir de ce qu'un tel homme doit faire.

Polybe ſurpris qu'un jeune homme de dix-huit ans eût des ſentimens ſi relevés; gardez-vous bien, Scipion, répondit-il, de croire pour cela que je manque d'eſtime pour vous. Je n'ai ces égards pour votre frére, que parce qu'il eſt votre aîné, & ſi je ne fais attention qu'à ce qu'il me dit, c'eſt parce que je me perſuade que vous penſez tous les deux de la même maniére. Au reſte ce que vous dites eſt digne d'admiration, qu'un caractére trop doux & trop tranquille ne ſiéd pas à un homme, qui ſort d'une ſi grande maiſon. Vous faites voir par là combien vos ſentimens ſont au deſſus de ceux du vulgaire. Hé bien, je me livre entiérement à vous, & je vous offre de tout mon cœur mes ſervices, pour vous rendre capable de mener une vie digne du grand nom que vous portez. A l'égard des ſciences communes, vous n'avez beſoin ni l'un ni l'autre de mon ſecours. Il aborde tous les jours de la Gréce ici un aſſez grand nombre de Maîtres de cette eſpéce. Mais pour ce que vous diſiez tout-à-l'heure que vous étiez fâché de ne pas ſavoir, je crois, ſans me flater, qu'il n'y a perſonne qui ſoit plus en état de vous l'apprendre que moi.

Polybe parloit encore, lorſque Scipion lui prenant les mains: ah! Polybe, s'écria-t-il, que ne vois-je le jour, où libre de toute autre affaire, & vivant avec moi, vous ne vous étudierez qu'à me former l'eſprit & le cœur. C'eſt alors que je me croirai digne de mes ancêtres. On ne peut exprimer le plaiſir que fit à Polybe l'ardeur que ce jeune Patricien témoignoit pour marcher ſur les traces de ſes aieux; quoiqu'il craignît un peu que les grandes richeſſes, qui étoient dans cette illuſtre maiſon, jointes aux mauvais éxemples de la jeuneſſe Romaine qui étoit alors fort dérangée, ne gâtaſſent un éléve de ſi grande eſpérance.

Tel fut le commencement de la liaiſon qu'eut Polybe avec le deſtructeur de Carthage & de Numance: liaiſon ſi intime & ſi tendre, que jamais le jeune diſciple ne le quittoit d'un moment, & qu'il préféroit à toutes choſes l'avantage de s'entretenir avec lui.

Auſſi quelles leçons ſalutaires n'en reçut-il pas? Ce grand Maître commença par lui inſpirer une averſion extrême pour tous ces plaiſirs dangereux, auſquels les jeunes Romains s'abandonnent: & Scipion pendant cinq ans ſe tint tellement en garde contre les

Digitized by Google

ſppas de ces plaiſirs, qu'il étoit regardé dans toute la ville comme un modéle de pudeur & de modération.

De là il fut aiſé de le faire paſſer à la généroſité, au noble déſintéreſſement, au bel uſage des richeſſes, toutes vertus qu'il porta au ſuprême dégré. La riche ſucceſſion qui lui étoit échûe par la mort d'Emilie, femme du grand Scipion, dont il étoit petit fils adoptif, il l'abandonna en entier à ſa mére, qui, répudiée par L. Emilius, n'avoit pas de quoi ſoutenir la ſplendeur de ſon rang & de ſa naiſſance. Sans attendre les termes accordés par les loix pour le paiement de ce que l'on devoit à titre de dot, il fit donner par un banquier tout d'un coup ving-cinq mille écus aux deux filles du grand Scipion, qui leur en avoit laiſſé à ſa mort cinquante mille; dont on ne leur avoit paié que la moitié. Tibérius Gracchus & Scipion Naſica, qui avoient épouſé ces deux ſœurs, étonnés d'une libéralité, dont on n'avoit pas d'éxemple à Rome, furent lui demander à lui-même, s'il étoit bien vrai qu'il eût donné ordre au banquier de leur remettre tout à la fois vingt-cinq mille écus; Scipion leur dit qu'il n'ignoroit pas quelle étoit l'indulgence des loix ſur ces ſortes de paiemens, qu'entre étrangers il étoit permis d'en profiter; mais qu'avec des amis & des parens, il falloit en uſer plus ſimplement & avec plus de grandeur d'ame. Ce fut dans le même eſprit qu'il céda à Fabius ſon frére la part qu'il avoit dans la ſucceſſion de leur pére Lucius Emilius, & cette part étoit de plus de ſoixante mille écus.

Ce même frére ne pouvant ſatisfaire aux frais d'un ſpectacle de gladiateurs qu'il avoit donné au peuple à la mort d'Emilius, Scipion donna quinze mille écus pour en acquitter du moins la moitié. Après la mort d'Emilie ſa mére, quoique ce qu'elle avoit de bien vînt de ſa pure libéralité, il ne laiſſa pas de l'abandonner tout à ſes ſœurs. Au camp devant Numance, Antiochus Roi de Syrie, lui aiant envoié de magnifiques préſens, il ne voulut pas les recevoir en ſecret, comme avoient coûtume de faire les autres Commandans d'armée; il les reçut du haut de ſon Tribunal, & commanda au Queſteur de les coucher ſur les regiſtres publics, promettant de les diſtribuer à tous ceux de la valeur deſquels il auroit plus à ſe louer.

Pour ce qui regarde la religion de ce tems-là, il faut convenir, à l'honneur de Polybe, qu'avec lui, Scipion ne devint pas ſi dévot, que l'étoit, au moins en apparence, ſon aieul le grand Scipion, qui paſſoit les nuits dans les Temples, & que l'on diſoit avoir des communications intimes avec Jupiter. On peut aſſûrer, ſans crainte de juger témérairement, que notre Hiſtorien n'avoit nulle foi à ces Divinités qui avoient des yeux ſans voir, & des oreilles ſans entendre. Il cherchoit dans les régles de la prudence, de la politique & de la guerre, les raiſons de tous les événemens, & ſoutenoit ſans détours, que quiconque avoit recours pour cela aux Dieux ou à la fortune, n'avoit point aſſez d'eſprit pour les découvrir, ou vouloit s'épargner la peine de les chercher. Les Divinités que Lycurgue & Scipion feignoient d'invoquer, & dont ils ſe vantoient d'être inſpirés, étoient, ſelon lui, une invention ingénieuſe, pour rendre plus ſouple & plus docile la multitude, à qui ces beaux dehors impoſent & font aiſément illuſion. Il croioit en une providence qui diſpoſe de tout, & conduit tout à ſes fins; mais pour la fortune, à laquelle alors on rapportoit tout, il tranche le mot & dit, ſans ſe contraindre, que c'eſt une chimére.

Comme rien n'eſt plus ordinaire aux Grands que de dédaigner ceux qui leur ſont inférieurs, & de s'imaginer que tout leur eſt dû, & qu'ils ne doivent rien à perſonne; Polybe ne recommandoit rien tant à ſon diſciple que la modeſtie, l'affabilité & la politeſſe, juſqu'à l'exhorter de ne jamais revenir de la place chez lui, qu'il ne ſe fût fait un ami.

Il ne s'appliquoit pas moins à lui former le corps que l'eſprit. L'un eſt preſque auſſi néceſſaire que l'autre à un homme deſtiné à conduire les armées. En vain auroit-il toutes les régles & toutes les ruſes de la guerre, ſi ſon corps, accoûtumé à une vie molle & voluptueuſe, ſe refuſe à la peine & au travail, il ne ſera jamais Capitaine que de nom. L'éxercice que notre Hiſtorien croioit le plus propre à endurcir le corps aux travaux, on s'attend bien que c'étoit la chaſſe. Mais chaſſer avec Polybe, c'étoit moins un divertiſſement qu'une étude: car il ne faut pas douter qu'il ne fît dans la campagne avec Scipion ce que Philopœmen faiſoit avec lui.

„ Quand ce grand homme, dit Polybe lui-même dans Tite-Live, étoit en voiage, „ & qu'il rencontroit quelque paſſage difficile à franchir, il jettoit les yeux de tous „ les côtés pour bien reconnoître la nature du poſte: puis s'il étoit ſeul, il ſe de- „ mandoit à lui-même; ou s'il étoit en compagnie, il demandoit à ceux qui étoient „ avec lui: ſi l'ennemi paroiſſoit ici, & qu'il nous attaquât ou de front, ou par „ notre droite, ou par notre gauche, ou par nos derriéres, que ſerions-nous? Le- „ quel vaudroit mieux ou ſe mettre en ordre de bataille, ou ſe rompre & ne prendre „ qu'un ordre de marche? Combien de troupes faudroit-il emploier? De quelle ſor- „ te d'armes nous ſervirions nous? Où mettrions-nous les bagages & notre monde „ inutile au combat? Quelles ou combien de troupes ſeroit-il bon de détacher pour „ les garder? Seroit-il avantageux d'avancer, ou ne ſeroit-il pas mieux que nous „ fiſſions retraite? S'il falloit camper, où nous établirions-nous? Quel eſpace de ce „ terrain ſeroit-il à propos de retrancher? D'où tirerions-nous commodément l'eau; „ le bois, les fourages? Pour décamper, quel chemin ſeroit le plus ſûr, & en quel „ ordre devrions-nous marcher? Quand on bat la campagne & que l'on chaſſe de cette maniére, loin de perdre le tems, on revient chez ſoi plus ſavant, qu'on n'auroit pû y devenir par de fatiguantes lectures.

On ne finiroit pas, ſi l'on vouloit ramaſſer toutes les inſtructions que donnoit Polybe à Scipion ſur l'honnête homme, ſur le bon Citoien, ſur l'homme d'Etat, ſur l'homme de guerre, & qui ſont répandues en différens endroits ou de ſon Hiſtoire, ou des autres Hiſtoriens. Il ſuffit de remarquer que l'opinion conſtante étoit, que ce Romain n'avoit rien fait de bon, dont il n'eût l'obligation à Polybe, & qu'il ne faiſoit de fautes que lorſqu'il agiſſoit ſans le conſulter.

Pauſan. *in Arcad.* Polyb. T. II. p. 1307.

Scipion ne fut pas le ſeul à Rome, qui dut ſe ſavoir gré d'avoir ſuivi les avis de Polybe. C'eſt encore à ſes conſeils que Démétrius fut redevable du thrône de Syrie, où jamais peut-être il ne ſeroit monté ſans lui. Ce Prince avoit été envoié à Rome parmi les ôtages qu'Antiochus ſon frére avoit été obligé de donner par le Traité de paix fait entre lui & les Romains ſous le Conſulat de Cn. Manlius. Après la mort d'Antiochus, il s'étoit préſenté devant le Sénat pour prier qu'on le remît en liberté, & n'en avoit pû rien obtenir: non que ce qu'il demandoit fût injuſte, car le Roiaume lui appartenoit de droit après la mort de ſon frére; mais parce que les Romains trouvoient leur compte à laiſſer le ſceptre entre les mains du jeune pupille qu'Antiochus avoit fait ſon ſucceſſeur.

An de Rome DXC.

Avant que de reparoître devant ces fiers Sénateurs, il fit appeller Polybe, & ils délibérérent enſemble quelles meſures il y auroit à prendre en cette occaſion. Celui-ci lui dit qu'il ſe gardât bien d'échouer deux fois au même écueil: qu'il n'attendit rien que de lui-même, & qu'il oſât quelque choſe digne d'un Roi. Démétrius, ſans lui répondre, conſulta Apollonius, un de ſes Confidens, ſur le même ſujet, qui fut d'un avis contraire. Il retourna donc au Sénat; mais le refus qu'il en ſouffrit, lui aiant fait faire de nouvelles réflexions ſur le conſeil de Polybe, il s'en ouvrit à Diodore, qui l'avoit élevé, & qui connoiſſoit parfaitement l'état préſent de la Syrie. Diodore l'aſſura que

Digitized by Google

rien n'étoit plus ſenſé & plus judicieux que ce conſeil, & que dans les conjonctures préſentes il n'auroit qu'à ſe montrer dans la Syrie, pour que tout le Roiaume ſe rangeât ſous ſon obéiſſance.

Là deſſus Démétrius fait revenir Polybe, & le prie de lui fournir des expédiens pour s'évader. Celui-ci donna cette commiſſion à un de ſes amis, nommé Menithylle, qui ſur le champ s'étant tranſporté à Oſtie, & y aiant trouvé un vaiſſeau Carthaginois prêt de mettre à la voile, le fréta comme pour lui-même. Le jour venu pour s'embarquer, & toutes les meſures priſes, pour que cette fuite ne vînt à la connoiſſance de perſonne, Polybe, qui quoique malade alors, étoit éxactement informé de tout ce qui ſe paſſoit, aiant appris que Démétrius donnoit un grand repas, & craignant que ce jeune Prince qui aimoit la table, ne laiſſât échaper l'occaſion, & ne rendit inutiles les précautions que l'on avoit eu ſoin de prendre, écrivit un petit billet, qu'il fit porter par un laquais à l'Echanſon de Démétrius, avec ordre de recommander à cet Echanſon de le faire lire au plutôt à ſon Maître. Ce billet portoit: *a force de différer, on court riſque de ſe perdre, il vaut mieux éxécuter. Oſez quelque choſe, hazardez, réuſſite ou non, tout plutôt que de vous manquer à vous-même: ſoiez ſobre, défiez-vous, ce ſont là les nerfs de la prudence.*

Démétrius vit d'abord à quelle fin & de quelle part cet avis lui venoit. Il fait ſemblant de ſe trouver mal, ſort de la maiſon avec ceux qui étoient du complot, donne ſes derniers ordres, court à Oſtie, s'embarque & fait route ſi heureuſement, qu'au ſixiéme jour il étoit au détroit de Sicile. On ne ſut à Rome qu'il étoit échapé que quatre jours après qu'il en fut parti. C'eſt ce même Démétrius, qui fit aux Juifs une guerre ſi cruelle du tems des Macchabées, & qui donna lieu au Traité d'alliance, que cette nation fit avec le peuple Romain.

Ce fut auſſi apparemment à Rome que Polybe compoſa la plus grande partie de ſon Hiſtoire, ou du moins qu'il aſſembla des Mémoires pour la compoſer. Où pouvoit-il mieux s'inſtruire des événemens qui s'étoient paſſés pendant tout le cours de la ſeconde guerre Punique, que dans la maiſon des Scipions? C'étoit ſous le Conſulat de Publius Cornelius, biſaieul de celui qui avoit adopté ſon éléve, que cette guerre avoit commencé; c'étoit lui qui commandant à la bataille du Teſin y avoit été bleſſé dangereuſement, bleſſure qui fut en partie cauſe de la perte de celle de Trébie, où il étoit encore, & qui fut donnée contre ſon avis. Cn. Scipion ſon frére, l'année ſuivante, avoit gagné en Eſpagne la bataille de Ciſſa, & pris priſonniers les deux Chefs des Carthaginois & des Eſpagnols, Hannon & Indibilis. Ces deux fréres joints enſemble en Eſpagne, & rendant aux villes les ôtages qu'Annibal en avoit tirés pour les mettre en dépôt à Sagonte, avoient mis la plûpart des peuples de ce Roiaume dans le parti des Romains. Publius Cornelius Scipion, aieul de notre Publius, étoit Tribun militaire à la bataille du Teſin, & y ſauva la vie à ſon pére. C'eſt encore lui qui à la bataille de Zama contraignit Annibal d'avouer qu'il étoit vaincu, & qu'il n'y avoit plus d'autre reſſource pour les Carthaginois que de demander au plutôt la paix. L. Emilius Paulus, aieul naturel de Scipion Emilien, commandoit l'aîle droite à la bataille de Cannes. Enfin il faudroit faire toute l'Hiſtoire de la ſeconde guerre Punique, pour montrer toute la part qu'y eut la famille des Scipions.

Polybe ne pouvoit non plus rien ignorer de ce qui s'étoit fait de part & d'autre dans la guerre de Perſée. Emilius Paulus, pére de ſon diſciple, en avoit eu tout l'honneur, & lui-même avoit été préſent à tout. Il en eſt de même de toutes les affaires étrangéres qui ſe paſſérent du tems qu'il étoit à Rome, ou qu'il accompagnoit Scipion. Toujours à portée de voir par lui-même, ou de recevoir les nouvelles de

la premiére main, il ne pouvoit manquer d'être informé de tout ce qu'il arrivoit de plus mémorable. Et combien arriva-t'il d'événénemens pendant dix-ſept ans que dura ſon éxil?

Polyb. T. II. p. 1325. Id. p. 1331.

Ce tems parut bien long aux Achéens, auſſi firent-ils tout leur poſſible pour l'abréger. Il y eut de l'Achaïe pluſieurs Ambaſſades pour demander le retour des éxilés, mais ſur tout celui de Polybe & d'un autre appellé Stratius, car il n'en reſtoit plus guéres des autres. La premiére trouva le Sénat inéxorable; on écouta plus favorablement la ſeconde: mais Aulus Poſthumius, qui étoit alors Préteur, empêcha qu'elle n'eût tout le ſuccès qu'on en eſpéroit. Voiant les ſentimens partagés ſur les éxilés, que les uns vouloient qu'on les renvoiât, les autres qu'on les retînt, & un troiſiéme parti qu'on les abſoût de la trahiſon dont ils étoient accuſés, ſans leur accorder leur liberté; de ces trois bandes il n'en fit que deux: il fit paſſer d'un côté tous ceux qui avoient opiné pour le renvoi, & de l'autre tous ceux qui étoient du ſecond & du troiſiéme avis. De cette maniére il ſe trouva que ceux qui favoriſoient le retour des éxilés étoient en plus petit nombre, que ceux qui leur étoient contraires. Quant les Achéens apprirent par leurs Députés qu'il ne s'en étoit preſque rien fallu, qu'ils n'euſſent obtenu la grace qu'ils avoient demandée, ils envoiérent une troiſiéme Ambaſſade, qui n'eut d'autre réponſe du Sénat, ſinon que l'on ne changeroit rien de ce qui avoit été réglé.

Plutarch. in *Catone Cenſ.*

Polybe, à ce dernier refus, pria Scipion de ſollicíter Caton en faveur des éxilés. L'affaire portée de nouveau au Sénat, comme les ſentimens ne pouvoient encore s'accorder, ce grave Sénateur ſe levant: *à nous voir*, dit-il, *diſputer tout un jour pour ſavoir ſi quelques petits méchans vieillards de Gréce ſeront plutôt enterrés par nos foſſoieurs que par ceux de leur païs, ne croiroit-on pas que nous n'avons rien à faire?* Il ne fallut que cette plaiſanterie pour faire honte au Sénat de ſa longue opiniâtreté, & pour le déterminer à renvoier les éxilés dans le Péloponéſe. Polybe auroit encore ſouhaité qu'on les rétablit dans les honneurs & les dignités qu'ils avoient avant leur banniſſement; mais avant que de préſenter ſa requête au Sénat, il crut devoir preſſentir Caton. Il va donc le trouver, & lui communique ſon deſſein. Caton lui dit en ſouriant: *vous n'imitez pas*, Polybe, *la ſageſſe d'Ulyſſe; vous voulez rentrer dans l'antre du Cyclope pour quelques méchantes hardes que vous y avez oubliées.*

Pauſan. *in Achaic.*

An. de Rome DCI.

Les éxilés retournérent donc dans leur patrie, mais de mille qu'ils étoient venus il n'en reſtoit alors qu'environ trois cens. Notre Hiſtorien n'uſa pas de cette permiſſion pour revoir Mégalopolis, ou, s'il s'en ſervit, il ne tarda pas à rejoindre Scipion, puiſque trois ans après il étoit avec lui au ſiége de Carthage. Après cette expédition, il eut la curioſité de connoître bien la Mer Atlantique, & Scipion lui fournit des vaiſſeaux pour en faire tout le tour. Mais quelle fut ſa douleur, lorſqu'en revenant dans le Péloponéſe il vit la deſtruction & l'incendie de Corinthe, ſa patrie réduite en Province de l'Empire Romain, & obligée de ſubir les loix d'un Préſet, qui devoit y être envoié de Rome tous les ans!

An de Rome DCIV.

Appian. *in Libyco.*

Amm. Marc. L. XXIV.

Plin. L. III. c. 11.

An de Rome DCVIII.

Si quelque choſe fût capable de le conſoler dans une conjoncture ſi funeſte, ce fut l'occaſion qu'il eut de défendre la mémoire de Philopœmen, ſon Maître dans la ſcience de la guerre. Un Romain s'étant mis en tête de faire abattre les ſtatues qu'on avoit dreſſées à ce Héros, eut la hardieſſe de le pourſuivre criminellement comme s'il eût été en vie, & de l'accuſer devant le Proconſul Mummius d'avoir été l'ennemi des Romains, & d'avoir toujours traverſé leurs deſſeins autant qu'il avoit pû. Polybe, qui étoit préſent, fut indigné d'un procédé ſi atroce. Il fit voir qu'à la vérité Philopœmen ne s'étoit pas quelquefois ſoumis d'abord aux ordres qui venoient de Rome, mais qu'il n'en avoit jamais défendu l'exécution, qu'en propoſant ſimplement ce qu'il croioit plus propre à pacifier les différens: que l'on ne pouvoit douter de ſon attachement pour les

Polyb. T. II. p. 1483.

Romains, après les preuves qu'il en avoit données pendant la guerre qu'ils avoient avec Philppe & Antiochus; que quelque credit qu'il eût parmi les Grecs, tant par lui-même, que par les forces de ſa République, jamais il ne s'étoit départi de l'alliance faite avec les Romains; qu'enfin il avoit eu part au Decret, par lequel les Achéens, avant que les Romains paſſaſſent dans la Gréce, s'étoient engagés à déclarer pour eux la guerre à Antiochus & aux Etoliens, quoiqu'alors tous les peuples de la Gréce ne leur fuſſent rien moins que favorables.

Ce diſcours fit impreſſion ſur les Députés, & confondit l'accuſateur. Je ne le crois cependant que ſpecieux. Philopœmen étoit certainement très-oppoſé aux Romains. Il n'y a qu'à voir ce paſſage de Plutarque pour en être convaincu. „ Après que les Ro- Plutarch. „ mains eurent défait Antiochus, dit cet Auteur dans M. Dacier, ils s'appliquérent *in Philop.* „ tout de bon à pouſſer leurs affaires du côté de la Gréce, & avec toutes leurs forces Vide e- „ ils tenoient déja les Achéens comme envelopés. Ils avoient même un puiſſant parti tiam Po- „ dans toutes les villes, par le moien des Orateurs & des Gouverneurs du peuple qu'ils lyb. T. II. „ avoient gagnés. De ſorte que par la faveur & par la protection des Dieux, leur puiſ- p. 1440. „ ſance, qui alloit toujours croiſſant, étoit déja parvenue au faîte de la grandeur, où „ leur fortune devoit s'élever. Philopœmen, attentif à toutes leurs démarches, faiſoit „ comme un bon pilote qui combat contre les vagues & les vents; tantôt forcé par le „ tems il cédoit en quelque choſe, & ſe laiſſoit entraîner & tantôt ſe roidiſſant il ré- „ ſiſtoit de toutes ſes forces, & n'oublioit rien pour porter ceux qui avoient le plus „ d'autorité ou d'éloquence à embraſſer le parti de la liberté. Un jour même qu'A- „ riſténe avoit dit en plein Conſeil, qu'il étoit d'avis que les Achéens ne devoient „ s'oppoſer en rien aux Romains, ni ſe montrer ingrats envers eux: Philopœmen ne „ dit rien d'abord, quoiqu'il ſupportât ce diſcours avec peine; mais enfin voiant qu'il „ continuoit, & n'étant plus maître de ſa colére, il lui dit tout haut: *Eh, mon ami, pourquoi as-tu tant d'impatience de voir la malheureuſe fin des Grecs.*

Mais ſoit que les Députés ne fuſſent pas bien inſtruits de l'Hiſtoire de Philopœmen, ſoit qu'ils fuſſent aſſez équitables pour reconnoître qu'il étoit naturel que Philopœmen fût contraire à l'ambition démeſurée des Romains, ſoit enfin qu'ils vouluſſent gratifier Polybe, ou par égard pour ſon mérite, ou en conſidération de Scipion; ils décidérent que l'on ne toucheroit point aux ſtatues de Philopœmen, en quelques villes qu'elles ſe trouvaſſent. Polybe profitant de la bonne volonté de Mummius, lui demanda encore les ſtatues d'Aratus & d'Achée, & elles lui furent accordées, quoiqu'elles euſſent déja été tranſportées du Péloponéſe dans l'Acarnanie. Les Achéens fu- Polyb. rent ſi charmés du zéle que Polybe avoit fait paroître en cette occaſion pour l'honneur T. II. des grands hommes de ſon païs, qu'ils lui érigérent à lui-même une ſtatue de marbre. p. 1484.

Dans le même tems il donna une preuve de ſon déſintéreſſement, qui lui fit autant d'honneur parmi ſes Citoiens, que ſon Apologie de Philopœmen. Dicœus, Général des Achéens, étoit un de ces furieux qui par l'inſulte qu'ils avoient faite à Corinthe aux Députés Romains, avoient porté le coup mortel à leur République. Corinthe réduite en cendres, & tout le Péloponéſe conquis, on penſa à punir les auteurs de l'inſulte, & l'on mit leurs biens à l'encan. Lorſqu'on en vint à ceux de Dicœus, qui après avoir égorgé ſa femme, de peur qu'elle ne tombât en la puiſſance des Romains, s'étoit empoiſonné lui-même, les dix Députés ordonnérent au Queſteur, qui les mettoit en Id. ibid. vente, de laiſſer prendre à Polybe parmi ces biens tout ce qu'il y trouveroit à ſa bienſéance, ſans rien éxiger de lui & ſans en rien recevoir. Mais non ſeulement il ne voulut rien accepter, il exhorta encore ſes amis de ne rien ſouhaiter de ce qui avoit appartenu à ce Général, & tous ceux qui ſuivirent ſon avis furent extrêmement loués. Cette action fit concevoir aux Députés une ſi grande eſtime pour Polybe, qu'en for-

Digitized by Google

tant de la Gréce, ils le priérent de parcourir toutes les villes qui venoient d'être conquiſes, & d'accommoder leurs différends, juſqu'à ce que l'on s'y fût accoûtumé au changement qui s'y étoit fait, & aux nouvelles loix qui leur avoient été données. Polybe s'acquita d'une commiſſion ſi honorable avec tant de douceur, de juſtice & de prudence, que, ſoit pour le gouvernement général, ſoit pour les affaires des particuliers, il ne pouvoit s'élever dans l'Achaïe aucune conteſtation.

On ne peut s'imaginer avec quels applaudiſſemens le Code des loix, qu'il compoſa pour cela, fût reçû de toutes les villes du Péloponéſe. Pour en marquer leur reconnoiſſance à la poſtérité, elles érigérent à ſon Auteur pluſieurs ſtatues, une entr'autres dans Alphée, dont l'inſcription portoit, *Que Polybe avoit fait de longs voiages par terre & par mer, qu'il avoit été ami & allié des Romains, & qu'il avoit appaiſé leur colére en faveur des Grecs.* Sur la baſe d'une autre élevée dans le veſtibule d'un Temple d'Arcadie, on liſoit, *que la Gréce n'auroit pas fait de fautes, ſi dès le commencement elle eût été docile aux conſeils de Polybe, mais qu'après ſes fautes, il avoit été ſeul ſon libérateur.*

Pauſan. *in Arcad.*

An de Rome DCXX. An de Rome DCXXIV. Lucian. *in Macrob.*

Après avoir ainſi établi l'ordre & la tranquillité dans ſa patrie, il retourna joindre Scipion à Rome, d'où il le ſuivit à Numance, au ſiége de laquelle il étoit préſent. Scipion mort, il reprit la route de ſon païs: (car quelle ſûreté y avoit-il à Rome pour le Maître, après que le Diſciple avoit été mis à mort par la faction des Graeques?) Et aiant joui là, pendant ſix ans, de l'eſtime, de la reconnoiſſance & de l'amitié de ſes chers Citoiens, il mourut à l'âge de quatre-vingt-deux, d'une bleſſure qu'il s'étoit faite en tombant de cheval.

An de Rome DCXXX.

Les ouvrages qu'il a compoſés, ſont: la Vie de Philopœmen, un Livre ſur la Tactique, ou l'Art de ranger les armées en bataille, l'Hiſtoire de la guerre de Numance, un Livre ſur la ſituation des Iſeméréniens, nation ſous la Zone-Torride, & ſon Hiſtoire univerſelle. Il ne nous reſte de tous ces ouvrages que le dernier, que Polybe appelle lui-même *Hiſtoire Univerſelle*, parce qu'elle contenoit non ſeulement la ſeconde guerre Punique, mais tout ce qui s'étoit paſſé dans le monde pendant l'eſpace de cinquante-trois ans, c'eſt-à-dire depuis le commencement de cette guerre juſqu'à la réduction du Roiaume de Macédoine en Province de l'Empire Romain.

On y voioit donc, outre les affaires qu'eurent les Romains avec Annibal, les déclarations de guerre, les batailles, les ſiéges, les Traités de paix, les négociations, les Ambaſſades, & tous les événemens qui arrivérent dans les guerres qu'eurent les Romains avec les Macédoniens, les Siciliens, les Ibériens, les Numides, les Achéens, les Gaulois, les Syriens, les Etoliens, les Gaulois d'Aſie, les Candiots, les Dalmates, les Liguriens, les Illyriens, les Sardiens, les Celtibériens, les Corſes, les Bithyniens, les Cappadociens, les Aſiatiques, les Egyptiens, & peut-être encore d'autres Puiſſances. Tous ces faits rempliſſoient trente-huit Livres, au-devant deſquels il en avoit mis deux, pour ſervir comme d'introduction aux autres, & de continuation à l'Hiſtoire de Timée. Il y avoit donc en tout quarante-deux Livres, dont nous n'avons que les cinq premiers qui ſoient tels que Polybe les avoit laiſſés, des fragmens quelquefois aſſez conſidérables des douze Livres ſuivans, avec *les Ambaſſades* & *les Exemples de vertus & de vices*, que l'Empereur Conſtantin Porphyrogénéte, au dixiéme ſiécle, avoit fait extraire de l'Hiſtoire de Polybe, pour les inſérer dans ſes *Pandectes politiques*, grande compilation, où l'on voioit rangé, ſous certains titres, tout ce que les anciens Hiſtoriens avoient écrit ſur certaines matiéres, & où l'on pouvoit s'inſtruire de ce qui s'étoit fait en certains cas, où l'on ſe trouvoit ſoi-même, ſans avoir la peine de lire ces Hiſtoriens. On ne peut diſconvenir que ce deſſein n'ait eu ſon utilité du tems de Porphyrogénéte, mais il a été funeſte à tous les ſiécles ſuivans. Dès qu'on eût pris l'habitude, & notre pareſſe nous y conduit bien, de ne conſulter que ces abrégés, on re-

regarda les Originaux comme inutiles, & l'on ne ſe donna plus la peine de les copier.

Quel dommage cependant qu'une Hiſtoire comme celle de Polybe ſoit perdue! Jamais Hiſtorien ne s'eſt plus étudié à ſe mettre au fait de ce qu'il devoit rapporter. Il ne pouvoit ſouffrir ces relations, qui après avoir paſſé de bouche en bouche, ne s'écrivoient que longtems après les événemens. Il n'écrivoit que ceux dont il avoit été témoin oculaire, ou qu'il avoit appris de ceux qu'l'avoient été. Pour ne pas ſe tromper dans la deſcription des lieux, choſe très-importante dans le récit militaire d'une attaque, d'un ſiége, d'une bataille ou d'une marche, il s'y étoit tranſporté lui-même, & avoit fait dans cette ſeule vûe une infinité de voiages. La vérité étoit ſon unique étude. C'eſt de lui que l'on tient cette maxime célébre, que la vérité eſt à l'Hiſtoire, ce que les yeux ſont aux animaux; que comme ceux-ci ne ſont d'aucun uſage dès qu'on leur a crevé les yeux, de même l'Hiſtoire ſans la vérité n'eſt qu'une narration inutile & infructueuſe. On le voit ſelon les occaſions blâmer ſes amis ſans ménagement, & faire de grands éloges de ſes ennemis. Quoiqu'il eût des obligations aux Romains, on ne s'apperçoit pas qu'il les flate beaucoup. Quelquefois à la vérité il ſe contente de raconter une action injuſte, ſans s'arrêter à en éxaminer l'injuſtice, comme par éxemple l'invaſion de la Sardaigne; mais en récompenſe il expoſe ſouvent au grand jour toute la fineſſe & tout l'artifice de la politique Romaine. Et comment eût-il trahi la vérité en faveur des Romains, lui qui ſacrifie à la vérité la réputation de ſon propre pére? On ne ſait que par lui l'imprudence qu'eut Lycortas de renouveller un Traité d'alliance avec Ptolémée Epiphanés, ſans faire diſtinction des différentes allianees dont on avoit déja traité avec ce Prince. Polyb. L. III. p. 293. T. II. p. 1182. & ſeq.

Mais quelque vraie que fût cette Hiſtoire, on peut dire que ce qu'il y a de moins à regréter, ce ſont les faits. Car enfin l'on trouve, à quelque choſe près, ces mêmes faits dans les autres Hiſtoriens; & s'il manque dans ceux-ci quelques circonſtances que le nôtre avoit ſans doute plus dévelopées, ce n'eſt peut-être pas une perte dont on ne doive pas ſe conſoler. Mais quelles régles de politique ne fourniſſoit pas un homme, qui, naturellement porté au bien publie, en avoit fait toute ſon étude, qui pendant tant d'années s'étoit trouvé dans les plus grandes affaires, qui avoit gouverné lui-même, & du gouvernement duquel on avoit été ſi ſatisfait! Quelle foule d'inſtructions pour les perſonnes deſtinées à commander les armées, que le détail, où cet Hiſtorien entre, ſur les actions militaires, détail non ſeulement hiſtorique, mais accompagné de réfléxions ſolides ſur ce que devoient faire ou éviter ceux qui étoient chargés de les conduire? Les Géographes ont bien raiſon de partager avec les Politiques & les Généraux d'armées la douleur de cette perte. Si l'on doit juger de ce que nous n'avons pas par ce qui nous reſte, les deſcriptions que Polybe faiſoit des païs ou des villes qu'il avoit vûes, étoient des morceaux d'un prix ineſtimable, & qu'aucun Hiſtorien n'a remplacés. Pour les mœurs, outre les leçons qu'un Lecteur judicieux doit de lui-même tirer des faits & des éxemples, il eſt peu d'endroits dans ce ſage Hiſtorien, où l'on ne trouve de quoi s'aider à combattre le vice, & à acquérir les vertus qui forment l'honnête homme.

On lui reproche ſes digreſſions, qui ſont fréquentes, & ſouvent fort longues. Pour moi je les lui paſſe en faveur de l'utilité qu'il a eu en vûe qu'on en tirât. En effet ſur quoi roulent-elles ces digreſſions? Ici l'on éxamine comment une République s'eſt formée, & par quels moiens elle eſt parvenue au dégré de puiſſance où on la voit. Là on traite des connoiſſances dont doit être pourvû tout homme qui eſt honoré du commandement des armées. Dans un autre endroit on recherche pourquoi les légions Romaines l'ont emporté ſur la phalange des Macédoniens, qui avoit tou-

jours paſſé pour invincible. Ailleurs encore on parle des fanaux, & l'Auteur fournit du ſien pour en perfectionner la méthode. Des digreſſions ſi inſtructives ne devoient pas donner priſe à la mauvaiſe humeur des Critiques. On ſe plaint des réfléxions que fait cet habile Hiſtorien, & il méritoit qu'on lui ſût gré de nous en avoir épargné le tems & la peine.

Je voudrois bien qu'il eût auſſi peu beſoin de défenſeur contre Denys d'Halicarnaſſe. Il ne s'agit pas d'une choſe de peu de conſéquence. C'eſt un défaut capital qu'on lui reproche, & en matiére dont ce Critique eſt juge compétent, car il eſt Rhéteur; témoin ſes harangues perpétuelles. De quoi s'agit-il donc? Denys d'Halicarnaſſe dit nettement & ſans circonlocution, qu'il n'y a pas de patience à l'épreuve d'une lecture de Polybe. Mais d'où vient cela? Il ne débite pas de choſes fauſſes: il n'eſt pas contredit, dans ce qu'il raconte, par des Hiſtoriens plus graves & mieux informés: non, auſſi ce n'eſt pas là ce qui choque notre Rhéteur. C'eſt qu'en écrivant Polybe n'entend rien à l'arrangement des mots. Ici Caſaubon s'échauffe, & traite cette critique de dédain pédanteſque, *putida moroſitas*. Pour moi je n'en perdrai pas un moment de ma tranquillité. Chacun juge ſelon ſon goût, ſelon l'éducation qu'il a reçûe, ſelon le genre de ſtile auquel il s'eſt attaché. Denys aimoit dans les autres ce qu'il recherchoit lui-même, des périodes arrondies, nombreuſes, cadencées. Il ne trouve pas ces ſortes de gentilleſſes dans Polybe, il n'en peut ſoutenir la lecture. D'autres qui ne cherchent dans un Ecrivain que le bon, le ſolide, l'inſtructif, l'utile, en jugeront autrement.

En mon particulier je ne puis diſſimuler que dix pages de cet Auteur me ſont plus de plaiſir, malgré tout le rude & le raboteux de ſon ſtile, que toutes les harangues de ſon Cenſeur, quoique l'on ne puiſſe rien voir de plus fleuri & de plus châtié. En liſant le premier, je me repréſente un Guerrier le caſque en tête, la cuiraſſe ſur le corps, & tout couvert de cette noble pouſſiére que l'on ramaſſe dans une tranchée ou ſur un champ de bataille, qui rentrant le ſoir dans ſa tente me conte naturellement & ſans fard tout ce qu'il a vû & fait pendant la journée, & ce récit ſoutenu du ſtile militaire, toujours grand & noble par lui-même, me ravit & m'enchante: au lieu qu'en liſant l'autre, il me ſemble que je reſpire la fumée de l'huile qu'il a brûlée en compoſant: il range ſes mots le mieux du monde, mais j'entre dans tout le travail que lui ont coûté ces belles phraſes; & quoiqu'il faſſe pour chatouiller les oreilles, je ne puis l'écouter quelque tems ſans bailler.

Denys d'Halicarnaſſe a d'autant plus de tort de blâmer certain déſordre, qui paroît dans la diction de Polybe, qu'il ſavoit que les Arcadiens ne ſe piquoient ni de bien parler, ni de bien écrire. Ils cédoient volontiers cette gloire aux Athéniens. Il n'étoit pas honteux parmi cette nation d'ignorer ces arts qui poliſſent l'eſprit. Uniquement attachés au ſolide, ils ſe mettoient peu en peine des agrémens du diſcours. Leur génie même ne les portoit pas à les rechercher. Il tenoit de la nature du païs, il étoit froid, peſant, rude, ſauvage. Et c'étoit pour tempérer ſa dureté naturelle, qu'il étoit établi parmi ce peuple, que tous ſans exception apprendroient la Muſique. Dans les repas, dans les compagnies il falloit que chacun chantât ſa chanſon, rien n'étoit plus infamant que de s'en défendre. La Muſique leur paroiſſoit même ſi néceſſaire, que notre Hiſtorien parlant des Cynethéens, ne craint pas d'aſſûrer, que les excès, où ils étoient tombés, étoient venus de ce qu'ils avoient négligé cet art, dont les Anciens n'avoient ordonné que les Arcadiens fuſſent inſtruits dès leur enfance, que pour adoucir la rudeſſe & la férocité qu'ils apportoient en naiſſant.

Polyb. T. I. p. 403.

Je ne doute pas que le grand uſage du monde n'eût beaucoup humaniſé Polybe, & que ſon commerce avec les plus polis de Rome ne lui eût donné du goût pour le dou-

Digitized by Google

ceur & la délicateſſe du ſtile ; il dit lui-même en quelque endroit que ces talens ne lui paroiſſoient pas mépriſables. Mais aiant remarqué dans les Hiſtoriens qui l'avoient précédé, comme dans Zenon & Antiſthéne, que pour s'être parés des ornemens de l'Hiſtoire, ils n'avoient pas aſſez fait attention à l'eſſentiel, je veux dire à l'éxactitude & à la vérité, il prit le contrepié de ces Ecrivains, l'éxactitude & la vérité furent ſon unique objet, & il eſpéra qu'à la faveur de ce beau caractére & de l'étendue de ſon ouvrage, il obtiendroit aiſément grace ſur tout le reſte. Mais Denys d'Halicarnaſſe eſt infléxible, il lui faut de l'arrangement, du nombre & de la cadence, ſans quoi ce dédaigneux Critique ne peut ſoutenir la lecture d'un ouvrage, & Polybe, pour ne s'être pas amuſé à ces bagatelles, eſt un Auteur pitoiable. Polyb. T. II. P. 1411.

Pour ne point diſputer, convenons que l'Hiſtoire de Polybe n'eſt pas ſans défauts. Je ſuis même intéreſſé à n'en prendre pas trop vivement la défenſe. Les négligences de ſon ſtile ſerviront à juſtifier, chez ceux qui l'ont lû dans ſa langue originale, les modeſtes libertés que je me ſuis quelquefois données, pour le rendre ſupportable dans la nôtre. Mais ce qui lui manque eſt bien peu conſidérable, puiſque dans l'antiquité, à l'exception de je ne ſai quel Scylax Auteur obſcur, & de Denys d'Halicarnaſſe, qui n'y reprend que ce qu'il auroit dû, pour ſon honneur, paſſer ſous ſilence, il n'y a perſonne qui ne le cite avec éloge. Ciceron dit que c'eſt un Auteur excellent. Brutus, ce Lecteur délicat qui trouvoit à redire dans Ciceron même, en faiſoit des extraits dans ſes heures de loiſir. Tite-Live le traite d'Ecrivain non mépriſable, façon latine de louer qui veut dire très-eſtimable. Selon Velleius Paterculus, c'eſt un homme d'un génie ſupérieur. Cicero Lib. III. *de Offic.* Plutarch. *in Bruto.* Tit. Liv. LXXX.

On n'a pas fait paroître pour lui moins d'eſtime dans ces derniers ſiécles. Je n'en veux pour témoin que le nombre des traductions qui en ont été données au public. Il a été traduit en Latin, en François, en Italien, en Allemand, en Anglois, & peut-être encore en d'autres langues.

Le premier qui le mit en Latin fut *Nicolo Perotti* de Saſſo-Ferrato dans la Marche d'Ancone, & Archevêque de Siponte dans le Roiaume de Naples. Chargé de cette commiſſion par Nicolas V. il s'en acquita, comme on devoit l'attendre d'un homme, qui entreprenant de traduire pour la premiére fois un Auteur difficile, ne ſavoit que médiocrement la langue de ſon original, & ignoroit tout-à-fait ce qu'il lui importoit ſur tout de ne pas ignorer, le métier de la guerre & les termes qui lui ſont propres. C'étoit avec cela l'homme du monde qui s'embarraſſât le moins de ſon texte. Sans mettre en ligne de compte les petites libertés qu'il prend contre la penſée de ſon Auteur ; ſi Polybe & Tite-Live ſe rencontrent ſur le même fait, & ils ſe rencontrent très-ſouvent, il laiſſe là ſans façon Polybe, & copie Tite-Live tout-du long. Malgré ces défauts, qui ſont les plus grands que l'on puiſſe reprocher à un Traducteur, cette traduction de ſon tems parut ſi belle, que ſes ennemis répandirent le bruit, qu'elle étoit d'un Auteur très-ancien, & que Perotti, comme le geai de la fable, ſe faiſoit honneur d'un bien qui ne lui appartoit pas. En effet la Latinité ne s'y reſſent point du tout de la renaiſſance des Lettres. A peu de choſes près, elle pourroit être avouée des ſiécles où l'on écrivoit le plus poliment. Et ce qui autoriſoit la calomnie, c'eſt que le Traducteur ne s'y reconnoît preſque nulle part, tant le ſtile en eſt aiſé, libre & naturel. En un mot le Nicolo Perotti eſt en Latin, ce que Nicolas Perot eſt en François.

Un ſavant homme de nos jours, l'aîné d'une famille, où l'amour des Lettres & des Sciences joint à tous les talens imaginables pour les acquérir en un haut dégré, a paſſé, ſans dégénérer, du pére & de la mére dans tous les enfans, a fait la comparaiſon de ces deux Perots. Je la donne ici telle que je la lui ai volée. Que ne puis-je faire la même M. de Folard. Chanoine de Niſmes.

choſe de tout le tréſor littéraire qu'il renferme chez lui, & qui n'en ſortira jamais, s'il n'a des amis comme moi qui lui ſoient infidéles.

„ Nicolas Perot Archevêque de Siponte, & Nicolas Perot d'Ablancourt, ont eu „ entr'eux de très-grands rapports. D'abord il eſt ſingulier qu'ils aient porté l'un & „ l'autre le même nom & le même ſurnom, tous deux *Nicolas*, & tous deux *Perots*. „ Leurs avantures ont été aſſez différentes, mais leurs traductions en ont eu de toutes „ ſemblables: elles furent reçûes avec les mêmes applaudiſſemens, elles effacérent toutes „ celles qui avoient été faites juſques là, celles de d'Ablancourt les François; & celle „ que l'Archevêque fit de Polybe, les Latines. Elles ſervirent de modéle à ceux qui „ traduiſirent après eux. Vaugelas réforma ſon Quinte-Curce ſur celles de d'Ablan- „ court, & Ange Politien ſe moula ſur le Polybe de l'Archevêque pour traduire Hé- „ rodien. Mais voici des reſſemblances eſſentielles. Dans l'un & dans l'autre une très- „ grande intelligence de la langue dans laquelle ils ont traduit, (ici pourtant d'Ablan- „ court a quelque avantage ſur l'Archevêque,) un même caractére d'eſprit, une même „ facilité pour écrire, un même talent, un même génie pour la traduction, & de là „ une même maniére de traduire. Tout paroît original dans leurs traductions: ce qui „ ſeroit ſans doute admirable, ſi en même tems le texte s'y trouvoit fidélement re- „ préſenté. Mais ils ont été peu fidéles l'un & l'aure, l'Archevêque pour n'avoir pas „ été aſſez habile, & d'Ablancourt pour avoir été trop hardi. Enfin ils n'ont ſû ni „ l'un ni l'autre prendre l'air, la maniére & le ton particulier de leurs Auteurs, moins „ encore d'Ablancourt que l'Archevêque. Il faut pardonner à ce dernier, qui a tra- „ duit un Auteur, dont l'excellence eſt moins dans la maniére & dans le ton que dans „ les choſes. Mais on ne ſauroit pardonner à d'Ablancourt, qui en a traduit dont „ l'excellence conſiſte également dans les choſes & dans la maniére. On doit ſans doute „ lui paſſer de n'avoir pas pris le ton de Tacite. Quoiqu'en puiſſent dire les Lipſes „ & les Amelots, ce ton ne valoit pas la peine d'être conſervé; mais celui de Thu- „ cydide en valoit ſans doute la peine, & il ne l'a pas conſervé.

Après Perotti, qui n'a mis en Latin que les cinq premiers Livres, Wolfangus Muſculus traduiſit les douze Livres ſuivans, ou plutôt les Fragmens qui nous reſtent de ces douze Livres. Il ne ſavoit aſſez ni la langue Gréque pour rendre éxactement ſon Auteur, ni aſſez la Latine pour le rendre élégamment. Mais inférieur à Perotti pour la pureté, l'aiſance & la légéreté du ſtile, il lui eſt ſupérieur de beaucoup en éxactitude & en fidélité. Je ne dirai rien de Pompillus d'Amaſée, de Jean Laſcaris, de Juſte Lipſe, de M. de Valois. Outre qu'ils n'ont traduit que quelque partie de Polybe, j'avoue de bonne foi que je n'ai pas lû leurs traductions en homme qui doit en porter ſon jugement. Je ne les ai conſultés, que quand j'ai été arrêté; & quand rien ne m'a fait peine, j'ai ſuppoſé qu'ils avoient été auſſi heureux que moi.

Mais Caſaubon a ſouvent attiré mes régards & mon attention. Je connoiſſois d'ailleurs le mérite de ce ſavant & laborieux Ecrivain. La célébrité de ſon nom m'inſpiroit du reſpect pour tout ce qui étoit ſorti de ſa plume, & ma curioſité étoit piquée par l'éloge que fait M. Huet de ſa traduction de Polybe, qu'elle répond ſi éxactement à l'original, que l'on doute en la liſant, ſi c'eſt Caſaubon qui a traduit Polybe, ou Polybe qui a traduit Caſaubon; c'eſt-à-dire que l'on doute lequel des deux eſt le véritable Hiſtorien de la ſeconde guerre Punique. Voilà une incertitude bien honorable pour Caſaubon. Mais n'eſt-elle pas un peu outrée? Car ce n'eſt qu'en tremblant que j'oſe ne pas approuver ce qui vient des grands hommes. Seroit-il bien de dire que le Cupidon de Praxitéles reſſembloit tant au vrai Cupidon, qu'on doutoit en le voiant ſi Cupidon étoit la ſtatue, ou ſi la ſtatue étoit Cupidon?

Parlons plus ſimplement. Caſaubon poſſédoit la langue Gréque autant bien qu'on l'ait

Lib. *de Opt. gen interpret.*

Digitized by Google

peut-être poſſédée depuis qu'elle n'eſt plus en uſage. Il lui eſt échapé des fautes, mais il étoit homme, & homme alors pénétré de la plus vive douleur par la perte qu'il avoit faite de ſa mére, de ſa fille, & de la plus grande partie de ſes biens. Il avoit beaucoup étudié la maniére ancienne de faire la guerre, & a relevé très ſavamment ſur ce point quantité de bévûes de l'Archevêque de Siponte. Mais pour bien concevoir & bien rendre tout ce qu'il y a de militaire dans Polybe, ce n'étoit pas aſſez d'étudier la guerre des Anciens. Il falloit un habile homme du métier. Le premier ſecours lui a manqué, & il ne dit nulle part qu'il ſe ſoit ſervi du ſecond. A l'égard de ſon ſtile, il eſt tout-à-fait conforme à celui de Polybe, & cette affectation, qui ſe ſent d'un bout à l'autre de ſon ouvrage, devoit bien raſſûrer M. Huet contre ſon doute. Au reſte la reconnoiſſance m'oblige de déclarer que je dois beaucoup à cet habile Traducteur. Sans lui pour l'intelligence du texte, & ſans M. de Folard pour la connoiſſance du militaire, j'avouë que dans bien des endroits j'aurois été très-embarraſſé. Plus d'une fois je me ſuis trouvé dans des défilés dont je ne voiois nulle iſſue, & où pour me conduire je n'avois pas trop de ces deux ſavans guides.

Je ne rendrai pas compte des traductions Italienne, Allemande & Angloiſe. Je n'entens l'Italien qu'imparfaitement, & point du tout les deux autres langues. Le Chanoine que j'ai déja cité, juge équitable des ouvrages d'autrui, & impitoiable des ſiens propres, me mandoit il y a quelques années, que *les Italiens avoient une traduction de Polybe, de la façon du Domenichi, & dont ils faiſoient beaucoup de cas : mais que le Domenichi étoit un vrai Perot, ou plutôt un vrai Du Ryer.* L'Angloiſe paſſe en Angleterre, à ce qu'on m'a écrit de Londres, pour n'avoir été faite que ſur le Latin de Caſaubon. Et pour l'Allemande, Caſaubon dit lui-même que ſon Auteur étoit trop occupé de plus grandes affaires, pour avoir le loiſir de donner à ſon ouvrage toute la perfection qu'il étoit capable de lui donner. Venons aux François.

La premiére eſt d'un Lyonnois nommé Louis Maigret. Il y en a eu deux éditions. Celle de 1557. ne contenoit que les cinq premiers Livres de Polybe. Dans la ſeconde de l'année ſuivante, il ajouta les Fragmens des douze Livres ſuivans. On peut juger du ſtile de cette traduction par le tems où elle a paru.

Que dirai-je de M. Du Ryer? Répéterai-je après les autres qu'il n'a travaillé que d'après Caſaubon, & qu'outre les fautes de ſon Original, qu'il a fait paſſer dans la langue Françoiſe, il eſt tombé dans une infinité de mépriſes qui lui ſont propres? Il le faut dire en paſſant, pour faire ſentir combien M. de Folard a eu raiſon de ſouhaiter que l'on traduiſît de nouveau l'Auteur qu'il vouloit commenter. Mais je ſerois conſcience d'en dire du mal, & je ne ſaurois approuver le mal qu'on en a dit. Dans la pauvreté extrême, où cet Académicien vivoit, quelle attention voudroit-on qu'il eût pû apporter à ſon travail. Pour éxaminer, approfondir, comparer, polir, il faut être tranquille au moins ſur les néceſſités de la vie. Dès la Préface, en même tems que je ſus touché de compaſſion, je conçus que l'ouvrage ſeroit plus de main que de tête. *C'eſt*, dit cet Auteur en parlant de ſa traduction, *un préſent que je fais au public, & il doit m'en ſavoir le même gré, que je lui ſaurois moi-même, s'il me donnoit comme je lui donne.* il demandoit l'aumône, & le public, dont il imploroit la miſéricorde, fut ſourd à ſes priéres. Sans cela je ne doute preſque pas que les qualités naturelles & acquiſes qu'il avoit pour écrire, ne lui euſſent fait plus d'honneur. Mais quelque défectueuſes que ſoient ſes traductions, on ne peut conteſter ſans ingratitude qu'elles n'aient été très-utiles. Là on a lû d'excellentes choſes, qui ſans M. Du Ryer euſſent été, comme ſi jamais elles n'euſſent été écrites. Laiſſons donc enfin cet Auteur en repos, & en faveur des ſervices qu'il a rendus, paſſons-lui les fautes que ſon état lui rendoit preſque inévitables.

J'aurois beſoin, pour d'autres raiſons, de demander pour moi la même indulgence :

Car je crains fort, malgré la peine que j'ai priſe d'un côté, que mon inſuffiſance ne m'ait ſouvent empêché de découvrir le vrai ſens de mon Auteur; & de l'autre, que rebuté d'être perpétuellement aſſervi aux penſées d'autrui, je ne me ſois quelquefois échapé de donner les miennes pour celles de Polybe. Je ne dirai cependant rien pour adoucir la critique. En cas que j'aie été téméraire, il eſt juſte que je porte la peine de ma témérité. D'ailleurs il m'eſt avantageux de n'avoir que des Cenſeurs inéxorables. S'ils ſont amis & éclairés, plus leur ſévérité ſera grande, plus ils m'inſtruiront: s'ils ne ſont que paſſionnés & ſatyriques, ils me fourniront l'occaſion de les aimer malgré leurs mauvais traitemens, & je les aimerai, juſqu'à les plaindre, d'avoir ſuccombé à une tentation ſi peu convenable à la profeſſion des Lettres.

Fin de la Vie de Polybe.

TRAITÉ
DE
LA COLONNE,
LA MANIERE
LA FORMER,
ET DE COMBATTRE
dans cet Ordre.

Digitized by Google

AVANT-PROPOS.

IL eſt de la Colonne dans la maniére de la former & de combattre dans cet ordre; comme de l'apparition des eſprits. Tout le monde en parle, & perſonne n'en a vû. Il y a vingt-cinq ans qu'on ne ſavoit ce que c'étoit que Colonne, & depuis ce tems on en parle ſans ſavoir trop bien ce que c'eſt.

On prétend que M. le Prince Eugéne s'eſt rangé dans cet ordre, en certaines occaſions où nous avons eu du pire, & nous dans d'autres où nos ennemis ont eu du deſſous. On s'eſt imaginé que nous avions imité ce fameux Capitaine dans cette méthode qu'on lui attribuë: il eſt toujours glorieux d'imiter les grands hommes.

Nous combattîmes, dit-on, par Colonnes à l'affaire de Dénain, & ſur les mémes principes que ce grand homme: mais cette maniére de ſe ranger & de combattre, n'eſt pas celle que je traite ici. On ne ſauroit appeller Colonne un nombre de bataillons diſpoſés à la queüe les uns des autres ſur quatre ou cinq de hauteur, à une diſtance de vingt-cinq à trente pas, c'eſt une Colonne de marche plutôt qu'une Colonne dans le ſens que je l'entens. Si l'on a combattu dans cet eſprit à Dénain, ce que je ne voudrois pas aſſûrer, quoiqu'il paroiſſe un plan gravé de ce combat, où l'infanterie eſt ordonnée de la ſorte; ſuppoſé que cela ſoit, & qu'il faille croire ceux qui me l'ont confirmé, plutôt que le Chef de l'armée, qui n'en convient point, on me permettra de dire que cette méthode ne me ſemble pas fort bonne: je la tiens au contraire ſujette à une infinité de défauts, & par conſéquent mauvaiſe, & dangereuſe dans une affaire de raſe campagne, quoiqu'elle le ſoit moins dans une inſulte de camp retranché.

J'aimerois mieux combattre ſur pluſieurs lignes à différentes repriſes, ſelon la coûtume ordinaire, parce que les corps entrent les uns dans les autres ſans trouble & ſans confuſion dans des combats de cette nature, que de prendre celle qu'il nous a plû d'appeller Colonne. Je ne vois pas où eſt le merveilleux & le ſenſé de cette diſpoſition.

Si l'on eût combattu ſelon ce principe dans une bataille rangée, & non dans une attaque d'un corps d'armée retranché, on en eût bientôt reconnu le foible. Tout ce que je puis dire, c'eſt que cette méthode me ſemble très-commode pour ſe faire battre en détail, les bataillons les uns après les autres, & à meſure que ceux qui ſont derriére & à la queüe ſuccédent aux autres qui les précédent, & qui viennent d'être battus.

Le premier battu & en déroute, les fuiards ſe renverſent ſur le ſecond qui le ſoutient, & ils y portent le trouble & la confuſion: il me paroit que cela doit arriver, & arrive toujours. C'eſt tout comme ſi l'on vouloit faire combattre en pluſieurs corps ſéparés & éloignés les uns des autres, des gens qui pourroient vaincre étant joints enſemble.

AVANT-PROPOS.

Il y a vingt-cinq ans que je ne ſavois ce que c'étoit que Colonne ; je n'en ai jamais oui parler, quoiqu'il y ait plus de trente-ſept ans que je ſers, que j'aie vû des victoires & des défaites, deux guerres très-longues, très-ſanglantes & très-opiniâtrées, & que j'aie ſervi ſous des Généraux de la premiére volée, & qui ne le cédoient à perſonne, ni en valeur, ni en intelligence, ni en actions éclatantes ; cependant parmi tant de combats & de batailles, où je me ſuis trouvé, il n'a jamais été fait mention de Colonne que depuis la guerre de 1701. *Ce n'eſt donc ni dans les uns ni dans les autres que j'ai appris la méthode de combattre par Colonnes. Parlons franchement, j'ai plus trouvé à profiter dans la lecture des Hiſtoriens de l'antiquité, que dans celle de nos Modernes. C'eſt là qu'il faut chercher l'inſtruction & la véritable ſcience qui nous méne aux grandes actions. On a grande raiſon de les admirer ; pour moi je les admire d'autant plus que je crois plus en expérience, & que j'avance plus dans mes études militaires.*

Je dois donc preſque tout à ces grands hommes ; cependant ce n'eſt pas à eux que je dois la découverte de la Colonne, & la maniére d'attaquer & de combattre dans cet ordre : je n'en ſuis redevable qu'à mes recherches & à mes réflexions.

Digitized by Google

TRAITÉ
DE
LA COLONNE,
LA MANIERE DE LA FORMER, & de combattre dans cet ordre.

CHAPITRE PREMIER.

Inconvéniens de notre Tactique. Quelques ſavans qu'aient été les anciens Capitaines, il eſt permis d'enchérir ſur eux.

L'Eſprit de l'homme eſt fini & borné; il ne ſauroit voir ni connoître tout d'un coup l'étenduë d'un art ou d'une ſcience, & je ne penſe pas que perſonne puiſſe ſe glorifier d'avoir porté les uns ou les autres au point de perfection où peuvent les conduire les tentatives de pluſieurs qui concourent au même but: ceux qui viennent après changent, ajoutent, retranchent, & c'eſt par ces efforts ſucceſſifs que les arts ſe ſont perfectionnés.

Ce ſeroit beaucoup ſi les hommes régloient leur jugement ſur les divers dégrés de

probabilité, ſur leſquels ils embraſſent certaines opinions ou certains uſages de longue preſcription. On ne doit, ce me ſemble, donner ſon approbation à certaines choſes qu'à proportion des raiſons qu'on a de les adopter; car d'adhérer à des opinions & à des pratiques, ſur leſquelles on n'a d'autres marques de vérité que le privilége de la coûtume, cela ne me ſemble pas raiſonnable, la juſtice doit être égale par tout: il eſt également injuſte de mépriſer ce qui eſt eſtimable, parce qu'il eſt nouveau, & d'eſtimer ce qui eſt blâmable, parce qu'il eſt ancien: ceux qui en uſent ainſi, ſont coupables d'une groſſiére acception de perſonnes. Cependant on fait plus, car on récuſe ſouvent ce qui gît en faits, particuliérement dans les choſes de la guerre.

Quelques habiles & éclairés que ſoient les anciens Capitaines, & quelques-uns parmi les Modernes; quelque profonds même qu'on nous les répréſente dans la ſcience militaire, on ne peut pas dire qu'ils l'aient pouſſée juſqu'au dégré de perfection où elle peut aller. Ceux, qui ont excellé dans quelqu'une de ſes parties, ont paru très-ſuperficiels dans un autre; car qui eſt l'homme de guerre qui puiſſe ſe vanter de les poſſéder toutes? La tactique eſt de toutes celle qu'on a le plus ignoré, & où l'on s'eſt le moins appliqué dépuis les anciens Grecs & Romains: les principes s'en ſont perdus, & perſonne n'a plus penſé à les rechercher. C'eſt cependant la choſe du monde la plus aiſée à trouver, pour peu de génie & d'application qu'on y apporte.

Il eſt étonnant que l'on ne ſe ſoit pas encore apperçu que notre tactique eſt imparfaite, foible, & fondée uniquement ſur la routine, & ſur certain uſage duquel on ne s'écarte point. Notre maniére de nous ranger & de combattre dans les actions générales de la guerre, eſt ſujette à mille défauts, & à une foule d'inconvéniens très-dangereux, & très-difficiles à éviter, ſi l'on ne change dans la diſtribution des troupes, comme dans les corps & dans les armes. Je n'attaque point cette diſtribution, ce n'eſt pas ici le lieu de dire ce que l'on en penſe: chacun ſait que cette diſtribution conſiſte dans la ſéparation des deux armes qui compoſent une armée, c'eſt-à-dire de la cavalerie & de l'infanterie; l'une eſt partagée & jettée ſur les ailes, & l'autre placée au centre chacune ſur deux lignes, avec une réſerve deſtinée pour les accidens inopinés. Les corps de la ſeconde ligne vis-à-vis les eſpaces de ceux de la premiére. C'eſt le ſyſtême des Romains que nous ſuivons; ſyſtême admirable pour des troupes excellemment dreſſées & diſciplinées, qui vont au combat à deux différentes repriſes, une ligne ſuccédant à celle qui eſt rompuë. Encore un coup, cet ordre eſt excellent pour des troupes éxercées, intrépides, bien commandées, & pour un Général d'une valeur, d'une expérience & d'une capacité conſommée. Il faut que tout cela ſe trouve dans un ordre ſi compoſé, qui, plus que tout autre, demande une prévoiance & une attention infinie: ſans cela le ſuccès dépend beaucoup plus de la fortune que de la raiſon.

Or quoique ce ſyſtême nous ait quelquefois réüſſi, il y auroit de la témérité à ſe flater que nous ſerons toujours également heureux. On ſait aſſez ſur quel pied eſt notre diſcipline, quand même elle ſeroit obſervée dans toute la rigueur de nos loix militaires. On n'ignore pas non plus les principes ſur leſquels roule communément toute la ſcience de la guerre. Si après cela on fait attention à notre tactique, qu'on l'éxamine, & qu'on médite avec un eſprit *dépréoccupé* des préjugés de la coûtume, on la trouvera très-imparfaite: non ſeulement par ce que j'ai dit plus haut, mais encore par ce qui manque aux corps qui agiſſent dans les affaires générales de la guerre.

Nos bataillons ne ſauroient ni attaquer ni ſe défendre indépendamment les uns des autres, parce qu'ils combattent ſur ſi peu de hauteur, qu'ils peuvent aiſément être percés & rompus, défaut eſſentiel contre les régles de la tactique. La véritable force d'un corps conſiſte dans ſon épaiſſeur; ou dans la hauteur de ſes files, dans

Digitized by Google

leur union, dans leur preſſement, & celui de ſes rangs à la pointe de l'épée. Cette épaiſſeur rend les flancs auſſi forts, ou preſque auſſi forts que le front. Par cette méthode le bataillon ſe trouve en état de réſiſter, de rompre tout bataillon qui ne combattra pas ſur ce principe, & de ſe mouvoir avec plus de facilité & de légéreté que les autres; au lieu qu'un corps, qui combat ſur un grand front & peu de hauteur, manœuvre difficilement, & ne peut éviter le flottement ſi ordinaire dans les corps rangés ſur une trop grande étenduë: à la guerre l'épaiſſeur des files rémédie à tout, & augmente la force & la rapidité du choc. On doit regarder comme une maxime, que tout bataillon, qui attaque, rangé ſur beaucoup de profondeur & peu de front, quoique plus foible, doit en ſurmonter un autre plus fort, rangé ſelon la méthode ordinaire, quoique celui-ci l'outrepaſſe à ſes ailes. En combattant de cette maniére, toute la force d'un bataillon eſt en lui-même, ſans que ſa défaite influë ſur ceux qu'il a à côté.

Je crois pourtant que cela ne ſuffit pas, il faut quelque choſe de plus ſolide, & qui nous aſſûre davantage contre le grand nombre qui peut nous accabler & nous enveloper. Il eſt néceſſaire d'appuier & de couvrir les petits corps par de plus gros, capables d'agir par eux-mêmes, & d'empêcher la ruine d'une ligne en les partageant ſur tout ſon front, particuliérement aux ailes & au centre. Quel eſt donc votre deſſein, me dira-t-on? Si ce n'eſt peut-être de changer tout l'ordre de notre tactique, & de faire voir par les défauts de notre méthode que les Anciens & nos péres après eux ſe ſont trompés? Je réponds à cela, que je ne prétens pas attaquer & renverſer notre méthode dans la façon de nous ranger & de combattre; mais quand l'on auroit ce renverſement en vûë, le mal ne ſeroit pas ſi grand; nos péres n'étoient pas infaillibles, & il paroît qu'on ne les croioit pas tels il y a deux ſiécles, puiſque chacun avoit ſa méthode différente. Autre eſt celle de François I. autre celle de Henri III. autre celle de Henri IV. & la nôtre d'aujourd'hui eſt différente de celle du ſiécle de ce grand Capitaine. Qui peut avancer ſans témérité, pour ne pas dire ſans folie, que nous avons atteint la perfection? Je crois au contraire, ſauf le reſpect que je dois aux habiles de notre ſiécle, que nous en ſommes fort éloignés; il doit être permis de faire quelques pas en avant pour voir l'objet de plus près: tâchons d'y atteindre autant qu'il dépend de nos forces, puiſque les intelligens conviennent que nous n'y ſommes pas encore arrivés. Ceux-là ſont bien plus à croire que cette foule de gens ſans étude & ſans application, qui s'en tiennent à ce que nos Maîtres nous ont enſeigné, ou n'ont pas même été à leur école.

Ils ont donné telles régles, ces Maîtres, ils ont combattu ſur tels principes que nous ſuivons depuis deux ſiécles; s'il y a eu quelques changemens, ils ſont de peu d'importance, ſoit dans les corps, ſoit dans les armes: d'accord; mais ils ont penſé, ceux qui ſont venus après, ont penſé auſſi, & leurs ſucceſſeurs ont eu le même droit; pourquoi ne nous ſera-t-il pas libre de penſer à notre tour, & de faire uſage de notre eſprit, d'enchérir ſur eux, ſi nous croions qu'ils ſe ſont trompés? Il nous doit être permis, non ſeulement de le dire; mais encore de faire voir par l'oppoſition de notre tactique à la leur, qu'il y a encore quelque choſe à faire après eux, quoique nous reconnoiſſions qu'ils étoient de grands hommes, & qu'ils ont approché de la perfection. Tâchons nous-mêmes d'en approcher un peu plus. C'eſt beaucoup de nous mettre ſur la route, il n'y a plus qu'à marcher.

CHAPITRE II.

De la Colonne, & de ſes parties. Ce qu'on entend par cet ordre, & cette maniére de combattre. Ses avantages ſur le quarré à centre plein.

LA Colonne eſt un corps d'infanterie ſerré & *ſuppreſſé*, c'eſt-à-dire un corps rangé ſur un quarré long, dont le front eſt beaucoup moindre que la hauteur, qui n'eſt pas moins redoutable par la peſanteur de ſon choc, que par la force avec laquelle il perce & réſiſte également par tout, & contre toutes ſortes d'efforts. Les rangs & les files doivent être tellement ſerrées & condenſées, que les ſoldats ne conſervent qu'autant d'eſpace qu'il leur en faut pour marcher, & ſe ſervir de leurs armes.

Ce quarré long eſt formé de pluſieurs bataillons à la queue les uns des autres, depuis un bataillon juſqu'à ſix, ſur plus ou moins de files ou de rangs, ſelon la ſituation du païs où l'on ſe trouve obligé d'agir & de combattre; car lorſqu'on peut former deux Colonnes au lieu d'une trop forte, & ſur un trop grand front dans un défilé, il eſt toujours plus avantageux d'obſerver cette méthode pour éviter la confuſion, & laiſſer un écoulement aux ſections rompuës, ou faire place aux autres qui ſuccédent dans un combat trop long & trop opiniâtré.

Je ne range pas ma Colonne ſelon le front ordinaire d'un bataillon, qui étant à quatre ou cinq de hauteur, marche ſur plus ou moins de front ſelon ſa force ou ſa foibleſſe.

Je me fixe à vingt, vingt-quatre, ou tout au plus à trente files dans un terrain libre; mais dans un autre qui ne l'eſt pas, comme dans un païs fourré & de défilés, elle peut ſe maintenir dans ſa force depuis trente files ou trente-quatre même juſqu'à ſeize: car je crois défectueux tout nombre plus grand ou plus petit. Je n'obſerve pas le nombre pair, parce qu'il ne me ſemble pas fort néceſſaire pour les évolutions qui lui ſont propres.

La Colonne, étant compoſée de pluſieurs bataillons, doit former pluſieurs corps joints enſemble. J'appelle la premiére A, premiére ſection; la ſeconde B, ſeconde ſection; & la troiſiéme C, troiſiéme ſection. Elle peut être compoſée, comme je l'ai déja dit, depuis un bataillon juſqu'à ſix, qui dans le combat ne laiſſeront aucun intervalle entr'eux. Il y aura ſix Capitaines, ſix Lieutenans, & ſix Sergens, à la tête: le reſte des Officiers & des Sergens ſera reparti aux flanes, ou ſur les ailes des rangs.

Je partage également les Officiers & les Sergens à la tête, à la queüe & aux flancs de chaque ſection, & ſur tout à celle de la queüe C; afin que ſi la colonne venoit à être envelopée, & attaquée de tous côtés, l'ennemi trouve une égale force & une égale réſiſtance, ſuppoſé même que les deux premiéres ſections vinſſent à être battuës.

J'appelle les ailes des rangs, ou les flanes *faces*, parce que par le terme de *flanc* on entend les côtés foibles d'un bataillon ou d'un eſcadron, ou lieu qu'il n'y a rien de foible dans un corps comme la Colonne.

Les compagnies de grenadiers D, ne ſeront pas corps avec la Colonne. On doit les placer à la queüe, ou à chacun des côtés de la derniére ſection, étant une maxime conſtante très-connue des Anciens, & qui ne l'eſt pas moins parmi les Modernes, qu'il faut toujours ſéparer un corps d'élite & de réputation, & le faire combattre, ſans le mêler avec un autre qui vaut moins. Le premier choc de la Colonne contre lequel nos ba-

Digitized by Google

baillons minces ne ſauroient réſiſter, quand même leur épaiſſeur ſeroit triple, doit être le ſignal, ſoit pour faire partir les grenadiers après les fuiards, ſoit pour les jetter dans les eſpaces d'entre les bataillons ou des eſcadrons, ou pour tout autre uſage, ſelon qu'il plaira à ceux qui commandent d'en diſpoſer; ces petits corps ſervent comme de ſupport & de réſerve à chaque Colonne: cette réſerve ſe trouvant plus ou moins groſſe ſelon le nombre des ſections.

On me demandera peut-être pourquoi je ne mets pas plutôt les grenadiers à la tête de chaque ſection, que de les en ſéparer comme je fais. C'eſt que la tête de chaque ſection étant formée d'un rang d'Officiers & de Sergens, & d'un autre des meilleurs ſoldats du bataillon, chacune eſt aſſez forte pour ſoutenir & faire un bon effort, chaque tête ſe trouvant hériſſée des eſpontons & des halebardes des Sergens, & le ſecond alternativement mêlé de mes piques ou pertuiſannes de longueur avec les baionettes au bout du fuſil, & fraiſée par tout des mêmes armes: ce qui doit ſembler terrible à tout ennemi qui ne combat pas dans le même ordre, & qui n'eſt armé de la même ſorte.

Quand le bon ſens & les régles de la guerre ne nous feroient pas voir qu'il faut faire combattre ſéparément un corps qu'on diſtingue d'un autre qui vaut moins, l'expérience nous obligeroit à ſuivre cette méthode. La faute de Gorgidas, qui fut celui qui imagina, leva & diſciplina le bataillon ſacré des Thébains; cette faute, dis-je, me diſpoſeroit à ſéparer dans le combat les grenadiers d'une Colonne. Gorgidas s'aviſa de répandre & de mêler ces braves gens ſur tout le front de ſa phalange, il s'en trouva mal. Pelopidas s'en étant apperçû, & aiant remarqué beaucoup moins d'ardeur & de courage dans ces troupes ainſi démembrées, qu'elles n'en avoient fait paroître à la journée de Tégyre, où elles avoient combattu ſans être mêlées avec d'autres, *il ne les ſépara pas*, dit Plutarque, *& ne les diviſa plus; il s'en ſervoit toujours comme d'un ſeul corps, à la tête duquel il commençoit toujours la charge dans les plus grandes occaſions*, le rangeant toujours ſur une très-grande profondeur, *comme nous voions dans les courſes de chariots, que pluſieurs chevaux attellés à un char courent de plus grande viteſſe que ceux que l'on pouſſe ſeuls: non pas parce que partant tous enſemble, & faiſant un même effort, ils fendent mieux l'air par leur nombre, mais parce que l'émulation & la jalouſie échauffent leur courage, & augmentent leur ardeur; il penſoit de même que les braves gens, ſe ſervant les uns aux autres comme d'aiguillon, étoient plus utiles, & combattoient plus courageuſement enſemble que ſéparés.* Là-deſſus M. Dacier fait une remarque très-vraie & très-ſenſée, à laquelle les Experts dans le métier ſouſcriront toujours: il eſt rare, dit-il, que le bon corrige le mauvais, & l'on voit ordinairement que le mauvais corrompt le bon, ſur tout ſi ce mauvais eſt plus fort en nombre.

On obſervera de compoſer les Colonnes en tout ou en partie, ſi elles ſont fortes, des plus braves régimens de l'armée, ſans aucun égard au rang des corps, mais à leur valeur ſeulement, & au mérite de ceux qui les commandent.

Je ſuppoſe les bataillons, qui compoſent la Colonne de 500. hommes, ou de 400. fuſeliers, & 100, pertuiſanniers, la compagnie des grenadiers, les Officiers & les Sergens non compris. Je la diviſe en deux manches, dont l'une s'appelle *Manche de la droite*, & l'autre *Manche de la gauche*. Je ſubdiviſe encore chaque manche de cinq en cinq files; j'appelle les trois de la droite *Diviſions de droite*, les trois de la gauche *Diviſions de gauche*. Les deux premiéres des ailes, *Diviſions des ailes*; les deux ſuivantes, *premiére diviſion de droite*, *ſeconde de gauche*; les deux derniéres du centre, *troiſiéme de droite*, *troiſiéme de gauche*; ce qui fait trente files.

Cette diviſion eſt abſolument néceſſaire, ſoit pour ſe remettre en ligne, ſoit dans le cours du combat, ou lorſqu'on veut partager la Colonne de la tête E à la queüe F, pour en faire deux d'une ſeule, comme on voit dans la figure. Ce mouvement ſe fait lorſ-

qu'une Colonne aiant percé la ligne, elle veut tomber ſur les flancs à droit & à gauche des bataillons ennemis: alors ce qui étoit face ou flanc devient front.

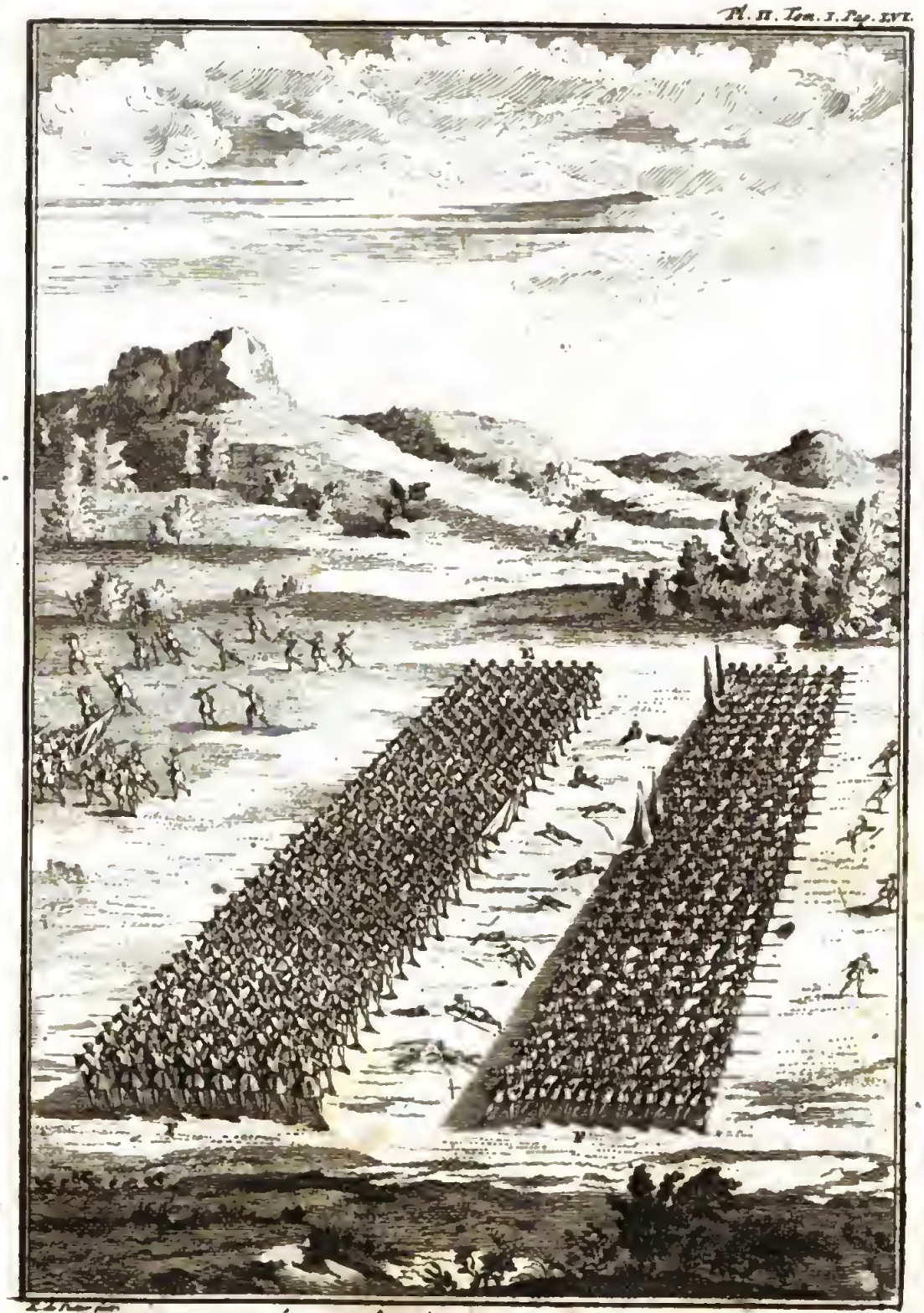
Ce que je dis ici des diviſions de la Colonne, eſt bien à remarquer. Car outre ces ſubdiviſions, on peut encore la faire tirer par diviſions ou par pelotons de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite. Ce feu eſt plus continu, plus régulier, plus ſûr & moins embarraſſé que de tirer par rangs; c'eſt la méthode Hollandoiſe, dont je fais grand cas, à certains égards: mais il faut de l'éxercice, brûler bien de la poudre; on ne ſauroit mieux faire, lorſqu'on voudra ſe réduire à ſe battre de loin.

Je dirai pourtant que le feu par diviſions, ou pelotons de cinq files, ſoit qu'on tire par tête ou par faces, eſt moins propre à la Colonne qu'au bataillon autrement diſpoſé; d'ailleurs le feu eſt ce qu'il y a de moins à conſidérer dans la Colonne qui gît toute en action. Elle n'en a guéres non plus à eſſuier, puiſque ſa force conſiſte dans l'abord de l'ennemi, & dans la violence de ſon choc. La nation Françoiſe n'eſt nullement propre à cette ſorte de manœuvre, qui conſiſte dans un grand feu ſans s'aborder: ceux qui la font combattre ſur ce principe dans les actions de raſe campagne, ne la connoiſſent pas, & s'ils ſont battus ils méritent de l'être. Il faut laiſſer aux Hollandois, comme plus flegmatiques, leurs pelotons, & prendre toute maniére de combattre qui nous porte à l'action & à joindre l'ennemi. J'approuve fort la diviſion d'un corps par pelotons, mais c'eſt pour des cas différens de ceux de raſe campagne.

On fait aujourd'hui une fort grande eſtime du bataillon quarré à centre vuide: car il y a plus d'un ſiécle que le plein s'eſt évanouï, quoique meilleur: cependant les Experts dans l'infanterie conviennent qu'il eſt très-défectueux par la foibleſſe de ſes angles. Il n'en eſt pas de même de la Colonne, ſes angles n'ont aucune priſe, & ſes faces ou ſes côtés ſont ſi étendus qu'ils fourniſſent un feu qu'il n'eſt pas aiſé d'aborder, & qui ne finit point, comme nous le ferons voir. On ne ſauroit rien imaginer de plus ſimple dans la maniére de la former, tout nombre lui eſt propre. On peut former une Colonne d'un ſeul bataillon ſur vingt de hauteur: ſi l'on n'a pas davantage de troupes à oppoſer, le ralliement en eſt facile & aiſé; elle ſe rompt & ſe remet dans un inſtant: elle conduit à toutes ſortes d'évolutions & de changemens: ce qu'on ne remarque pas dans le *Coin* ou le triangle des Grecs, & dans le bataillon quarré.

Ajoutons à cela que la profondeur de notre Colonne, de G en D, dont on ne voit point le fond, ſurpaſſe de plus d'un tiers celle du quarré parfait, que je ſuppoſe de 3000. hommes à centre plein. Je fais cette ſuppoſition au cas que l'on voulût embraſſer ce quarré hors d'uſage, quoique meilleur, pour combattre ma Colonne. Je dis que ces deux ſections, ou bataillons A B, feront plus d'effet par ſes différens feux que le quarré de ſix bataillons. Ce n'eſt pas là le ſeul avantage de ma Colonne. Je prétens que ſes angles, pour y revenir encore, ne peuvent être émouſſés ni enlevés, parce qu'ils n'offrent aucune priſe, & l'on peut dire qu'ils n'en donnent point, à cauſe de la violence du feu des côtés, & d'un feu oblique, qui eſt de tous le plus dangereux. Encore un coup, ces angles ne ſont pas davantage expoſés que ceux de nos bataillons, qui ſont des quarrés longs: outre qu'on ne ſauroit attaquer les côtés, ou que ſi on les attaque on ne peut le faire que par un ordre & des armes ſemblables.

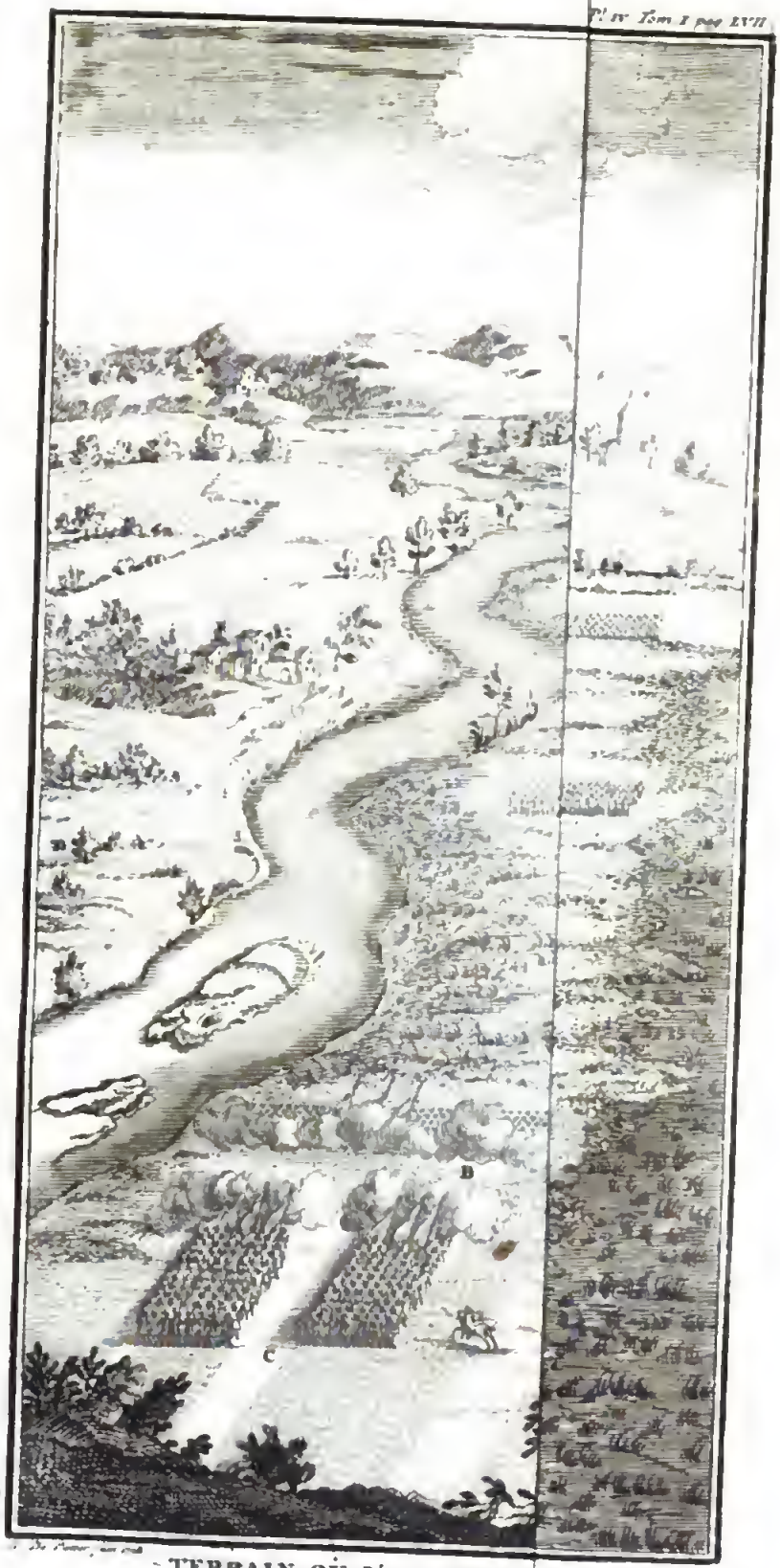
Ce qu'il y a encore de plus à craindre, & de plus redoutable, eſt le mouvement des ſections à droit & à gauche, comme on peut voir en E F; car ſi par éxemple la Colonne eſt attaquée, & que la ſection F, qui étoit au terrain ponctué G, faiſant à droit ſe porte en F, l'ennemi, qui eſt prêt à l'aborder, ne pourra choquer que le côté H, c'eſt-à-dire le côté d'une ſection: car s'il attaque la face K, de la ſection E, il s'expoſe à deux différens feux de la tête L, flanquant K, & K réciproquement L. Cette at-



COLONNE COUPÉE DE TÊTE À QUEUE, POUR EN FORMER DEUX D'UNE SEULE APRÈS AVOIR PERCÉ.

Digitized by Google

MOUVEMENT DES SECTIONS DE LA COLONNE.



TERRAIN OÙ L'ON PEUT T.

attaque ſeroit d'autant plus dangereuſe, que la ſection F peut donner de tête contre le corps qui attaqueroit, & qui lui prête le flanc.

Si l'ennemi tombe en même tems ſur les deux faces de la gauche, il ſe trouve expoſé aux mêmes difficultés & aux mêmes dangers, ne pouvant s'engager en G, ſans eſſuier tout le feu de M, de la ſection E & de F. Voilà un avantage qui ne ſe trouve point dans le quarré, ni dans quelque évolution ou figure que ce ſoit.

Je veux que cette Colonne ſoit inveſtie, envelopée, & choquée de tous côtés par un corps de trois ou quatre mille hommes rangés ſelon la méthode d'aujourd'hui; croit-on que cette Colonne unie & ſerrée, & ne faiſant qu'une ſeule maſſe bien ordonnée, reſtera immobile & ſans action dans un terrain libre comme le quarré lorſqu'il eſt environné? Ce ſeroit lui réſuſer & lui dérober ſes propriétés naturelles, qui conſiſtent dans la force & la violence de ſon choc, dans la viteſſe & la célérité de ſes mouvemens, de ſes changemens, & de ſes différentes manœuvres en préſence de l'ennemi, & pendant le cours même d'un combat, dans la ſimplicité de ſa figure qui ſe rompt & ſe remet dans un inſtant ſans peine & ſans confuſion. Joignez à cela qu'elle s'accommode à toute ſorte de ſituations de terrain, dans les plaines comme dans les païs couverts, embarraſſés & ravineux, montagneux & de défilés, & dans les inſultes de poſtes & de camps retranchés. Elle combat avec les mêmes avantages par tout, & plus dans les lieux reſſerrés & de défilés que dans les autres. Car dans ceux qui peuvent à peine contenir deux ou trois bataillons de plus, ou dans des trouées, où quelquefois des armées entiéres ſont obligées de ſe former ſur un très-grand nombre de lignes, où à peine ſix ou ſept bataillons peuvent combattre de front, on peut au moins leur oppoſer les quatorze Colonnes A, c'eſt-à-dire le double de bataillons aux ſept de l'ennemi B, qui remplit l'ouverture de la trouée par pluſieurs lignes redoublées; de ſorte que ces vingt-ſix Colonnes rangées ſur deux lignes, ſont en état de culbuter & de battre un nombre triple de bataillons rangés ſur pluſieurs lignes; n'eſt-ce pas là une évidence palpable? Car quel eſt le bataillon qui pourra réſiſter & ſoutenir contre le choc d'une Colonne, & à plus forte raiſon contre deux? Je ne prétens pas ſeulement que ces Colonnes attaquent les bataillons minces; mais ma méthode eſt que les Colonnes de la ſeconde ligne C, paſſent en même tems entre les intervalles des Colonnes de la premiére A, & tombent ſur la ſeconde B.

Je ne m'arrête pas au reproche que l'on fait à la Colonne de donner priſe ſur elle, par l'excès de foibleſſe des côtés qui deviennent plus longs & plus minces. Car que répondre à un tel reproche, ſinon ce qu'Ajax répondit à Vénus: *Allez, la guerre n'eſt pas votre métier, mêlez-vous de la faire naître.* Peut-on en effet appeller *excès de foibleſſe & côtés longs & minces*, un corps de 24. ou de 30. files de tête à queue ſur 46. de profondeur? Si ce corps ſe trouve attaqué par une de ſes faces, l'ennemi doit ſe réſoudre à affronter & à pénétrer 24. rangs, c'eſt-à-dire un corps dont les files des faces ſont de 24. de hauteur. Où eſt donc *cet excès de foibleſſe?* Où ſont *ces côtes minces?* Mais quelle eſt la nature des corps qui attaqueront cette Colonne tour à tour, & à différentes repriſes? Ce ne peuvent être que des bataillons ordonnés, armés, & diſpoſés ſelon la façon d'aujourd'hui, ſur quatre ou cinq de hauteur. Ne ſeroit-ce pas une eſpéce de prodige en matiére de lâcheté, ſi des files de 24. hommes ſe laiſſoient enfoncer & pénétrer par de files de cinq tout au plus?

Je ſuppoſe que ces bataillons en bon nombre environnent & envelopent cette Colonne de toutes parts, ou pluſieurs enſemble; combattant ſur un tel principe, ils ne tiennent rien: car cinq hommes de file auront alors affaire à douze ou à quinze à

chaque face. Si c'eſt de la cavalerie qui charge & qui s'abandonne ſur cette Colonne, on la chauffera à bout touchant. C'eſt là la premiére civilité, le premier compliment, & ce compliment ſera un peu long & fort ennuieux; parce que le cavalier étant plus élevé, il ſera auſſi vû & ſalué des rangs de derriére, & paſſé encore par les pertuiſannes, les hallebardes & les eſpontons dont ma Colonne ſe trouve fraiſée. Ajoutez encore les compagnies de grenadiers, qui peuvent s'introduire dans les eſpaces des eſcadrons, & les chauffer en flanc. Encore une fois, les uns comme les autres ſe trouveront-ils bien d'une telle reception? Ne voilà-t-il pas une façon de combattre bien mauvaiſe & bien foible, puiſqu'on ne peut autrement l'attaquer que par une autre ſemblable qui puiſſe en ſoutenir le choc & le heurt. Cette Colonne ainſi combattue, comme je l'ai dit, ſera toujours chemin, pénétrera & paſſera ſur le ventre de tout corps qui oſera ſe préſenter devant & lui couper retraite, ce que le quarré ne fera jamais: j'entens ici le quarré vuide, car le plein dont on ſe ſervoit il y a près de deux ſiécles avoit quelque convenance avec la Colonne.

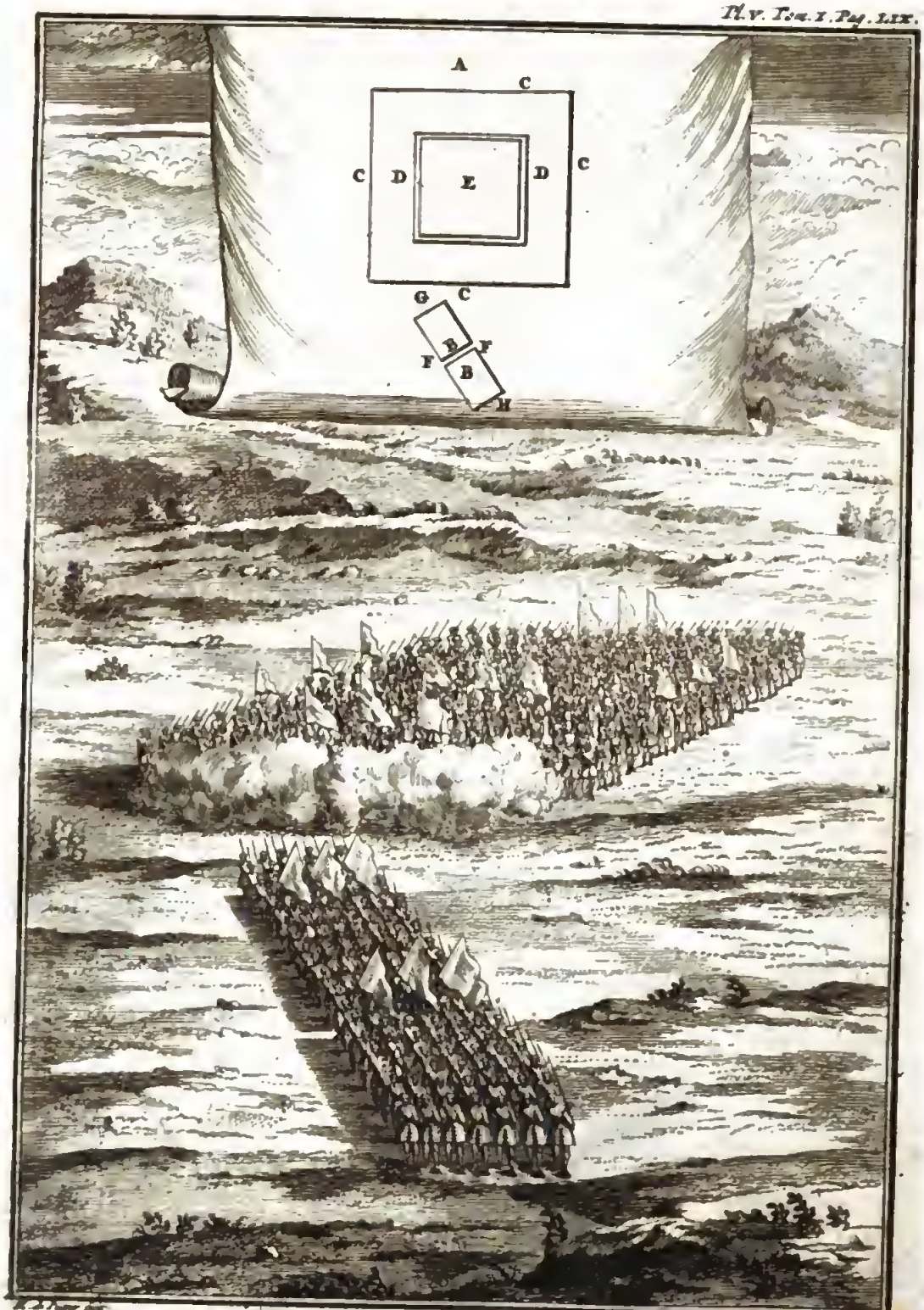
CHAPITRE III.

De l'ordre quadrangulaire oppoſé à la Colonne. Analyſe de ces deux évolutions. Que le feu de la premiére eſt inférieur à celui de la ſeconde, quoique plus foible en nombre d'hommes.

LE bataillon quarré plein étant maſſif, car c'eſt ſur celui-là que quelques Officiers ont commencé à ouvrir les yeux depuis mon Livre des *Nouvelles découvertes ſur la Guerre;* ce bataillon, dis-je, étant maſſif & épais, ne ſçauroit ſe mouvoir ni manœuvrer, (car il ne s'agit pas ici du quarré vuide, qui eſt pis encore,) ſes mouvemens ſont lourds & graves, & tout d'une piéce; tout terrain n'eſt pas propre à cette ſorte d'évolution: il lui en faut, pour ainſi dire, un fait exprès, comme à la phalange, & lorſqu'on le rencontre il faut y reſter, s'il plaît à l'ennemi de nous y combattre; s'il faut marcher, on ne va pas longtems ſans trouver des obſtacles, qui ne permettent plus de ſuivre cet ordre: & s'il faut le changer pour en prendre un autre, il eſt dangereux de le faire l'ennemi ſur les bras, ſoit qu'il vous ſuive ou qu'il vous harcelle. Si le quarré eſt plein, il eſt propre pour le choc & pour enfoncer: mais les angles ſont foibles, & le choc en eſt moins violent: s'il eſt vuide, il eſt ſujet à ſe rompre de lui-même, à ſe déſordonner & à ſe confondre, pour peu qu'on ſoit obligé de doubler le pas, & l'on n'a pas beſoin de l'ennemi pour faire cette œuvre, à moins qu'on en uſe comme fit Xénophon, ce que nous expliquerons.

Je ſuppoſe même qu'on ſoit favoriſé du terrain, comment remédier à un inconvenient qui peut arriver, & qui arrive toujours lorſqu'on eſt attaqué? Car ſi l'ennemi fait plus d'effort en un endroit qu'en l'autre, & qu'il s'y trouve plus de gens tués, ce n'eſt plus un quarré, mais une confuſion: la cavalerie ſurvenant là-deſſus, comme on manque de cette arme, qui ſeule peut lui réſiſter, je veux dire de ma pique ou pertuiſanne, je laiſſe à penſer ce qui en peut arriver; & ſi ce quarré eſt à centre vuide, ce qui ne peut ſe faire que par un grand corps de troupes, je défie les plus habiles d'y apporter du remède. Car lorſque c'eſt à centre plein, il y en a, quoique difficile à appliquer, ſi ce corps eſt même rompu à un de ſes angles il ne ſçauroit

Digitized by Google



QUARRÉ PLEIN DE 3600 HOMMES ATTAQUÉ PAR UNE COLONNE DE 1200.

Digitized by Google

ſe remettre. Je conclus de là que le quarré vuide & plein ne ſont pas meilleurs l'un que l'autre; & ſi nous n'avons rien de plus parfait, comme en effet nous n'avons pas autre choſe, où en ſommes-nous?

Xénophon reconnut par une expérience de pluſieurs mois de marche & d'attaque dans ſa fameuſe retraite des dix mille, les défauts de l'ordre quadrangulaire vuidé, quoiqu'il fût ſur plus de ſeize de hauteur: auſſi l'abandonna-t-il comme impraticable, il s'en tint au *pléſion*, c'eſt-à-dire au quarré long; diſons mieux, il forma deux Colonnes à une certaine diſtance l'une de l'autre, & les bagages entre-deux, ſans remplir & fermer les intervalles d'entre les deux Colonnes en tête & en queue des équipages. *L'armée*, dit l'Auteur, *continua ſa marche à travers une plaine, ſuivie de Tiſaphernés avec de fréquentes attaques. On reconnut alors qu'une armée ſur quatre fronts eſt très-incommode, lorſqu'il faut faire retraite avec un ennemi ſur les bras; car les faces oppoſées à l'ennemi venant à ſe confondre, ou à cauſe d'un défilé, qui eſt trop étroit, ou à cauſe d'une montagne, ou lorſqu'il faut traverſer un pont, on eſt étouffé ſans pouvoir avancer dans la preſſe, & l'armée eſt hors de combat. Au ſortir de là les ailes venant à s'étendre, le milieu demeure vuide; ce qui fait perdre courage aux ſoldats, à la vûe de l'ennemi: outre que chacun ſe preſſant pour paſſer le premier dans les défilés, on lui donne beau jeu pour nous attaquer. Comme les Généraux Grecs eurent remarqué ce défaut, ils firent un corps de réſerve de 600. hommes, en ſix compagnies, avec les Chefs de centaine, de cinquantaine & de dixaine: quand les côtés venoient à ſe reſſerrer, ils demeuroient à la queue, ou filoient ſur les flancs de part & d'autre pour éviter l'embarras; & lorſqu'ils commençoient à prendre du terrain à droit & à gauche, ils rempliſſoient & couvroient l'intervalle d'entre les côtés*, c'eſt-à-dire d'entre les deux Colonnes, *ſelon qu'il étoit plus grand ou plus petit. Ils ne ſe brouilloient point auſſi avec le reſte des troupes dans les défilés, mais paſſoient l'un après l'autre par compagnies; & ſi l'on avoit beſoin du ſecours en quelque endroit, ils y accouroient auſſi-tôt.* On voit clairement que ce corps de 600. hommes faiſoit tantôt l'avant-garde ou l'arriére-garde, ou ſe partageoit ſelon le beſoin, ſans ſe joindre aux Colonnes des côtés pour former le quarré. Si l'ordre quadrangulaire eſt défectueux dans une retraite à quoi peut-il être bon, puiſqu'il n'a été inventé que pour cela; L'on va démontrer qu'il eſt encore moins propre pour le combat.

Imaginons-nous un quarré de 3000 ou de 3600 hommes, je ſoutiens qu'il eſt plus foible & moins en état d'attaquer & de ſe défendre qu'une Colonne de mille. Cette propoſition ne ſemble-t-elle pas paradoxe? Elle ne l'eſt pourtant pas, c'eſt au contraire une vérité auſſi certaine qu'une démonſtration de mathématique. Suppoſons le quarré A, & la Colonne B. Si A eſt attaqué, je mets en fait qu'on eſſuiera moins de feu du quarré A, que de la Colonne B. La raiſon eſt, qu'il n'y a tout au plus que ſept ou huit rangs de chacun des côtés C, qui puiſſent tirer, & dont on puiſſe faire uſage pour les feux. Tous ces rangs qui rempliſſent l'eſpace D, contre le grand C, & le petit quarré E, ſont en état de ſe ſervir de leurs armes, & de ſoutenir la force du choc, ſi l'on n'en excepte les angles; mais il faut convenir en même tems que les 1296 hommes, qui rempliſſent le centre du quarré E, ſont tout-à-fait inutiles dans le combat, ſinon pour fortifier & ſervir comme d'appui contre l'effort & le heurt de la Colonne, les huit ou dix premiers rangs D, qui ferment & embraſſent le quarré E, ſuppoſant toujours que les 3600. hommes forment un quarré plein & parfait, qui fait 60. files en tout ſens.

Si l'on m'objecte que ce corps quadrangulaire fournit un feu égal à chacun de ſes côtés, & que la Colonne B n'a que ſes deux faces F pour feux, & que celui de G & de H eſt très peu de choſe, j'en demeure d'accord; mais on ſçait que le propre

de la Colonne eſt dans l'action. Il ne s'agit pas de tirailler, mais d'en venir d'abord aux coups d'armes blanches, & de joindre l'ennemi, & alors le feu n'a plus lieu, & il n'y en a aucun à eſſuier: d'ailleurs à proportion du quarré plein de 3600 hommes, contre une Colonne de 1200, il faut qu'on avoue que le feu de ma Colonne eſt infiniment plus grand; car cette Colonne n'attaque qu'un des côtés du quarré, les trois autres ne voient rien de ce qui ſe paſſe au côté attaqué; on n'en a donc rien à craindre, & cependant les deux faces F de la Colonne voient tout le côté du quarré ſur lequel elle tombe, & par là on ne peut diſconvenir que le feu de ce corps ne ſoit ſupérieur à celui du côté attaqué.

Outre les avantages que j'ai allégués plus haut, il n'y a pas un ſeul homme d'inutile, ſoit pour le choc, ſoit pour le feu, ſoit pour la légéreté de ſes mouvemens. Si la Colonne tombe de tout ſon poids ſur un des angles du quarré, elle l'emportera & le ſera ſauter hors; que ſi cet angle eſt enlevé, comme en effet il ne ſçauroit réſiſter contre le choc de cette eſpéce de bélier, elle le pénétrera, le mettra en déſordre & en confuſion; que ſi ce quarré eſt à centre vuide, car nous ne pratiquons que celuilà, encore ſur quatre ou cinq de hauteur, il ne tiendra pas un inſtant, & le mal eſt ſans remède. Que ſi l'on m'allégue l'éxemple quadrangulaire de toute notre infanterie, après que les Alliés eurent forcé nos lignes en Flandres en 1708, j'ai la réponſe toute prête; c'eſt que les ennemis le reſpectérent, & n'eurent pas le courage de l'attaquer, & c'eſt en avoir bien peu que de ne l'avoir pas fait. Par mon principe, le foible, mais très-foible, battra le fort ſans difficulté: car pour peu qu'on ſoit au fait de ma Colonne, cela ſe comprend aſſez.

Je demande ſi Craſſus fit le trait d'un Général bien ſenſé dans la guerre contre les Parthes; il leur alla au-devant dans une plaine raſe & pelée, à la tête d'une armée formidable. Il avoit ſept légions, 4000. chevaux, & autant d'infanterie légére. Que fait-il pour ſe faire battre? Plutarque nous l'apprendra; il nous donne l'ordre & la diſtribution de chaque arme de l'armée Romaine, & nous fait voir clairement l'ignorance de Craſſus. L'Auteur ſemble pourtant admirer cette ordonnance, mais à deux pas de là il en fait voir l'abſurde, ſans y prendre garde: *Il fit un corps de bataille quarré*, dit-il, *qui faiſoit face de tous côtés, & dont chacun des côtés préſentoit douze cohortes. Chaque cohorte avoit près d'elle une compagnie de chevaux, afin que chaque partie de ce bataillon pût être ſoutenuë à propos par la cavalerie, & que tout ce corps en étant également remparé, chargeât avec plus de fiereté & d'audace.*

Un homme qui ne ſera pas du métier, s'imaginera que cet ordre eſt la plus belle choſe du monde, & c'eſt pourtant la plus grande ignorance qui ſoit jamais tombée dans l'eſprit d'un Général d'armée: car par cette diſpoſition inſenſée, Craſſus trouva le ſecret de rendre inutiles les deux tiers de ſon infanterie. En effet peu s'en falloit que cet ordre de bataille quadrangulaire ne fût à centre plein: quand même il eût été plus vaſte, l'ennemi ne s'en fût pas moins moqué, & ne l'eût pas moins enveloppé & détruit par ſes ſeuls archers à cheval. comme cela arriva: car carracolant & l'environnant de tous côtés, ſans le joindre, il l'accabla d'un orage de fléches; de ſorte que ce quarré ridicule & immobile ſe trouva en butte aux traits redoutables des Parthes, ſans pouvoir avancer ni reculer. C'eſt ainſi que cette armée, compoſée de l'élite des forces Romaines, fut totalement détruite & anéantie par un nombre d'archers infiniment inférieurs, c'eſt-à-dire par la moindre partie de l'armée des Parthes.

Si l'on m'objecte que les peuples de l'Aſie & les Egyptiens, peut-être avant eux, ont ſouvent combattu par gros bataillons pleins & quadrangulaires à leur infanterie, ſéparés par intervalles de l'un à l'autre, comme cela ſe voit dans la bataille de Cyrus contre Créſus, & dans celle de Cunaxa entre Cyrus le jeune & Artaxerxès, qui ſe

rangea par corps quadrangulaires à droite de ſa cavalerie. Cela ne conclut pourtant pas à l'avantage de cette façon de combattre ; ni Créſus, ni Artaxerxès ne forment point une autorité reſpectable. On voit dans l'ordre de bataille du premier contre Cyrus, quatre grands corps quarrés d'Egyptiens auxiliaires de dix mille piquiers chacun ; mais Cyrus, qui connut le foible de cette évolution, n'en tint aucun compte, il les attaqua & en vint à bout. Si ces gens-là euſſent formé une phalange alignée à celle de Créſus, Cyrus ſe fût trouvé très-embarraſſé, malgré l'excellence de ſon ordre de bataille, qui eſt au deſſus de tout ce qu'on peut imaginer de profond dans la tactique.

CHAPITRE IV.

Huit bataillons, rangés en Colonne, réſiſteront à une force quadruple ; ils ſeront même en état de l'attaquer. Preuves de cette propoſition.

QUoique ce que je viens de dire dans le Chapitre précédent ſuffiſe de reſte pour démontrer la foibleſſe de l'ordre quarré, je n'en demeurerai pourtant pas là : il nous importe trop de le ſuivre & de le harceller ſans ceſſe, parce qu'il y a un nombre d'Officiers d'infanterie qui le ſoutiennent de toutes leurs forces, ainſi que nos bataillons, ſelon la méthode dont nous les rangeons & les faiſons combattre, ce qu'on ne peut faire qu'en oppoſant tous ces corps, grands ou petits, à mon principe des Colonnes ; je m'aſſûre que ſi je ne renverſe pas abſolument le préjugé de la coûtume, j'y porterai une telle ſecouſſe, que le plus grand nombre ſe convertira & reconnoîtra ſon erreur.

Suppoſons une armée ou un très-grand corps de troupes battu, diſſipé, & mis à la débandade. Suppoſons encore qu'il ſe trouve trois ou quatre mille hommes parmi ces fuiards qui ne ſoient pas d'humeur à ſe rendre, qu'ils ſe rallient, qu'ils s'ameutent, & que pour ſe retirer en gens de bien & plus ſûrement, ils forment un gros bataillon quarré à centre vuide, que le victorieux ſoit à leurs trouſſes, voilà en peu de tems le pauvre bataillon quarré environné de toutes parts, voilà des gens fort mal à leur aiſe. S'ils marchent, c'eſt avec une extrême lenteur ; car s'ils vont au-delà du pas grave, ils rompent leur ordre, cela ne peut être autrement ; & ſi l'ennemi qui le ſuit & qui le harcelle s'en apperçoit, il ne manquera pas d'en profiter ; s'il ne le juge pas à propos, parce qu'un peu de halte remet tout dans un terrain favorable, il leur fera eſſuier une grêle de coups de fuſils. Il eſt vrai qu'on leur répondra ; mais qu'eſt-ce qu'un feu de marche dans un quarré d'hommes ? Très-peu de choſe : que faire ; que devenir, s'il n'y a pas moien de ſe retirer par un bon effort, puiſque cette évolution n'eſt pas propre pour le choc. Il faut donc ſe rendre.

Je ſuppoſe que l'ennemi ignorant le défaut & la foibleſſe infinie de ce corps rangé de la ſorte, reſpecte ſa figure parfaite, & n'oſe l'aborder la baionette au bout du fuſil, ou par le choc de ſa cavalerie, qui peut beaucoup contre un corps d'infanterie dénué de la ſeule arme qui peut rendre ce choc inutile & ſans effet ; ſi l'ennemi, dis-je, n'oſe l'affronter, il ne le ſuivra pas longtems qu'il ne le voie bientôt obligé à des haltes incommodes & fréquentes, par la bizarrerie du terrain qui ne lui ſera pas favorable ; ne faut-il pas ſonger alors à marcher d'une autre façon ? Quelle figure prendre pour s'empêcher d'être attaqué ? Il n'y a rien de meilleur, dira-t-on, que l'ordre quadrangulaire dans une retraite ; mais s'il faut l'abandonner par ſes obſtacles que le païs offre, comment faire, puiſque tout ce que nous ſçavons ne vaut rien ;

Nous voilà décontenancés, quand le terrain s'ouvriroit en ſortant d'un mauvais pas, il faut ſe réformer & ſe remettre ; cela eſt-il bien aiſé l'ennemi ſur les bras, qui guette l'occaſion de nous charger avec avantage ? Cela me ſemble bien délicat, & ſur tout dans un païs où il faut réitérer pluſieurs fois ces ſortes de manœuvres. Voilà mes gens à bout.

Que ſera un habile homme qui ſera au fait de mon principe des Colonnes ? Il dira j'ai quatre mille hommes, avec des armes de longueur pour joindre aux courtes, partageons ce bataillon quarré en quatre corps & formons les quatre Colonnes A, B, C, D, de mille hommes chacune.

Cela fait, donnons 40 à 45 pas de diſtance de l'une à l'autre. N'eſt-il pas vrai que ces quatre Colonnes ſe trouvant d'une figure plus ſimple, & moins embarraſſée pour la marche, & s'accommodant à toutes ſortes de ſituations de terrain, ſe retireront au grand pas & ſans confuſion, ſe ſoutenant réciproquement les unes les autres, & par elles-mêmes ? Si marchant dans cet ordre, l'ennemi E les attaque toutes en F & même d'une attaque environnante, on n'a que faire de changer l'ordre ; & quand les diſtances qu'elles laiſſent entr'elles ſeroient plus grandes ou plus petites, il n'y a nul inconvénient à craindre. Les bataillons E, G, n'y trouveront pas leur compte, j'en ai aſſez fait voir la raiſon ; ils ſeront bientôt pénétrés, renverſés & ouverts de toutes parts ; & s'il y avoit pluſieurs lignes de cette force, ou plus étenduës, comme je ſuppoſe les deux E, G, elles ne réſiſteroient pas davantage.

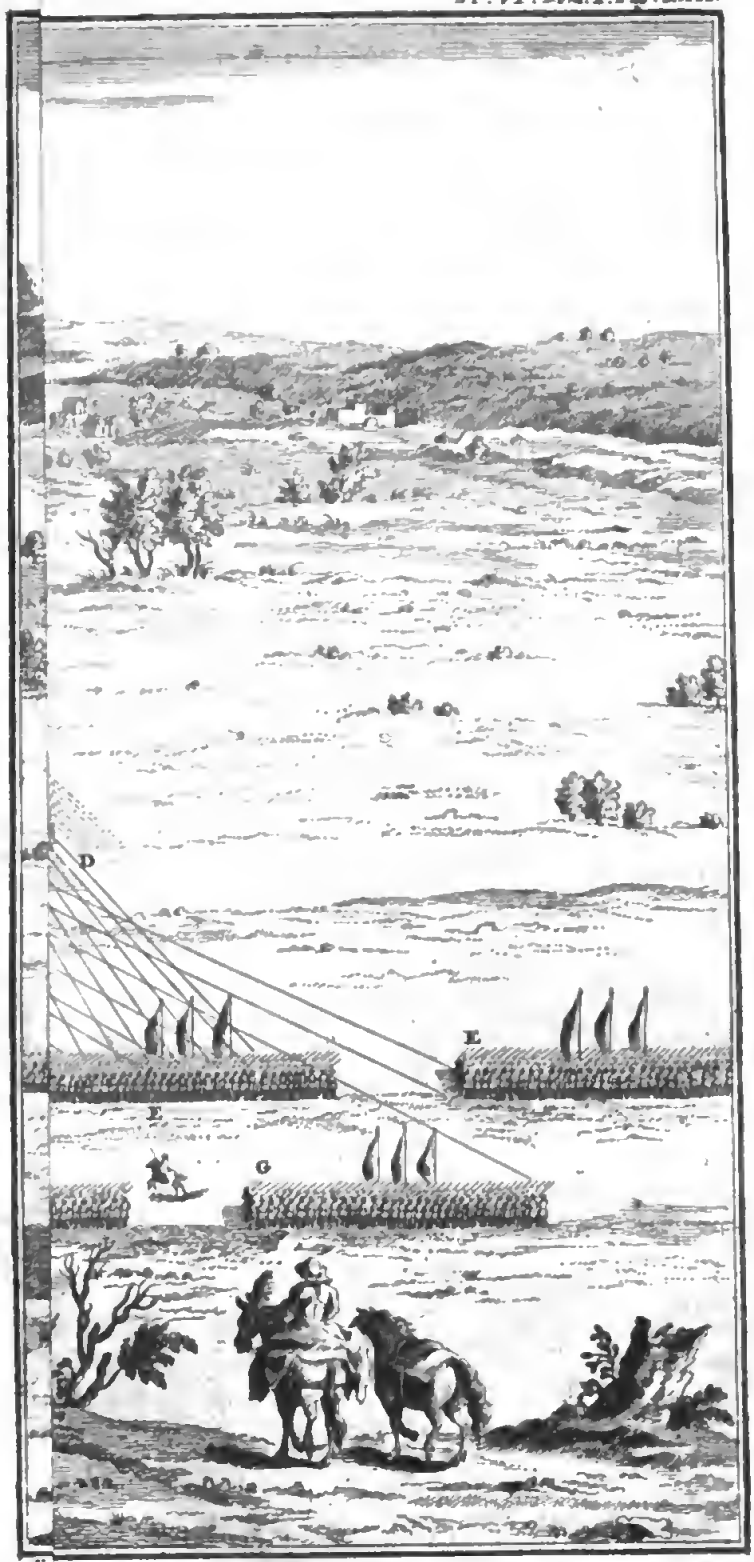
Mais, dira quelqu'un, car ce quelqu'un s'eſt rencontré, ſi les lignes E, G, ſe rapprochent & s'enchâſſent les unes dans les autres, & n'en forment plus qu'une, les bataillons d'une troiſiéme ſe joignant derriére les autres, & doublant leur hauteur en maniére de phalange, vos Colonnes tiendront-elles contre cette maſſe d'infanterie ? C'eſt ainſi que l'on reconnoît, ſans y penſer & ſans le vouloir, la néceſſité de combattre ſur une grande profondeur, que l'on approche malgré ſoi de mon opinion, & que l'on convient avec moi que *notre maniére de combattre eſt pleine de défauts très-eſſentiels*, puiſqu'il faut renverſer & changer tout l'ancien ſyſtême pour parer contre le mien. Nous attendons ce changement du tems & de la guerre, l'un & l'autre juſtifieront mes principes.

Une phalange coupée par corps eſt bonne à bien des égards, mais elle ne ſçauroit jamais ſoutenir contre une ligne de Colonnes à la diſtance du front d'un bataillon l'une de l'autre.

Je vais plus loin en laiſſant la phalange, dont nous n'avons que faire ici. Si ces quatre Colonnes s'avancent ſur le front E, qui lui coupe la marche, non ſeulement elles perceront, mais je prétens encore que leur feu eſt du triple plus fort que celui de l'ennemi. On en ſera ſurpris, la choſe eſt cependant inconteſtable.

Conſidérons les différens feux de ces Colonnes ordonnées de la maniére que je les range, & oppoſées aux lignes E, G, le feu de E, (car il ne faut pas parler de celui de la ligne G, qui ne peut en fournir,) eſt-il comparable au feu qui part des têtes & des côtés H, I, de mes Colonnes : feu d'autant plus terrible, plus meurtrier & plus dangereux, que les coups ou tirs ſont obliques, croiſés & ramaſſés comme en M ; de ſorte que ce qui paroît & qui ſe préſente entre les diſtances ou les vuides d'entre les Colonnes, ne ſçauroit jamais ſoutenir le nombre & la violence de ces feux directs & obliques, qui ne finit point ſuivant ma méthode.

Je ſuppoſe que l'ennemi eſſuie toute cette bouraſque de coups de fuſils ſans branler & ſans perdre patience, je veux même que ces lignes de feu ne ſoient pas telles que je les repréſente, (car quoiqu'elles ſoient telles en effet, ce n'eſt ici qu'une ſuppoſition,) & que les bataillons E, G, pour ſe garantir d'un tel orage, ou croiant l'éviter, abor-



AVANTAGES.

dent les Colonnes, & que les corps oppoſés aux têtes de ces Colonnes ſe replient deſſus, les accolent & les embraſſent comme aux points N: ces bataillons, & ceux qui débordent à leurs ailes, ſeroient-ils bien à leur aiſe entre les divers feux de ces Colonnes? La partie deviendroit-elle bien égale entre des bataillons minces qui les attaquent, & des corps d'une profondeur ſi redoutable, & des armes de longueur dont l'ennemi ſe trouve dépourvû? Comment cela ſe peut-il? Je ne le vois pas.

Mais, dira-t-on, les corps de la ſeconde ligne G, ou d'une troiſiéme, viendront au ſecours, ſe ſuccéderont, & attaqueront à diverſes repriſes: ne croions pas cela: que ſeront des baionettes, qui en rencontreront d'autres mêlées alternativement, avec des pertuiſannes de douze pieds & demi de long que l'ennemi n'a pas; & qu'eſt-ce que des files de cinq tout au plus contre d'autres de douze de chaque côté? N'eſt-ce pas donner de la tête contre un roc? D'ailleurs ce roc ne reſte pas immobile comme le bataillon quarré, c'eſt le roc de Polyphéme qu'il lance d'une force de géant contre les vaiſſeaux d'Ulyſſe. Mais, dit-on, ſi les bataillons entrent & s'introduiſent entre les diſtances de vos Colonnes, comme on voit en P, que deviendrez-vous? Et qu'aurois-je à craindre? Qui ſe chargera d'une telle manœuvre? Qui aura la témérité d'entrer dans un tel coupe-gorge? Ces bataillons ne trouveroient-ils pas à leurs flancs toutes les armes de longueur qui fraiſent nos Colonnes, & le feu des faces à leur front, ſans mettre en ligne de compte les compagnies de grenadiers Q de chaque ſection, qui ſont poſtées dans les eſpaces des Colonnes, & réſervées pour les accidens inopinés: cette difficulté n'eſt pas d'un homme du métier, & qui raiſonne ſelon les régles de la guerre.

Mon ordre de retraite des vingt-huit bataillons, & des douze eſcadrons enfermés & abandonnés dans le village de Bleinheim après l'infortune de Hoogſtet, a produit toutes ces belles objections. On a encore prétendu que cette méthode de retraite étoit mauvaiſe, en ce que l'ennemi pouvoit ſe jetter entre les diſtances de mes trois groſſes Colonnes, mais comment n'a-t-on pas compris qu'outre les douze eſcadrons que j'avois introduits dans cet ordre de retraite, j'avois encore fermé l'entre-deux des Colonnes par toutes les compagnies de grenadiers des vingt-huit bataillons? Il ne falloit cependant pour cela que des yeux, puiſque la figure mettoit cela en évidence. Quand même je n'aurois pas rempli ces vuides, car je ne m'en fais pas une affaire, cet ordre n'en eût pas moins été bon par les raiſons que j'ai alléguées plus haut; mais ce n'eſt pas là la ſeule batterie dreſſée contre ma méthode.

On en a élevé trois ou quatre autres tout auſſi mal ſervies, & auſſi peu redoutables que la premiére. Ce qui m'a le plus ſurpris dans cette affaire-ci, & qui étonnera ſans doute les fantaſſins éclairés, & même les plus médiocres, c'eſt qu'il s'eſt trouvé quelques perſonnes, qui ſans rejetter abſolument notre Colonne, ont prétendu enchérir deſſus, & la perfectionner par tout ce qui peut l'affoiblir & la rendre de non uſage, ſans faire réfléxion que les moiens de perfection qu'ils imaginent ſe trouvent combattus & ruinés dans notre Livre des *Nouvelles Découvertes ſur la guerre*, comme dans celui-ci. Nous ferons encore une charge ſur cette opinion, quoiqu'elle ne vaille guéres la peine d'y uſer ſa poudre, & qu'elle ne puiſſe pas tenir un ſeul moment la campagne en préſence l'ennemi; mais comme nos Critiques ſont des gens très-reſpectables par leur rang & par leur mérite à la guerre, & non pas d'impertinens Journaliſtes, que nous mépriſons, il nous importe de les réfuter, parce qu'il n'eſt que trop ordinaire, parmi les hommes de reſpecter les déciſions des Grands du monde, & d'avoir toujours moins d'égard à ce qui eſt bon en ſoi qu'à ceux qui en jugent.

Ils conviennent véritablement que nous prouvons d'une maniére invincible l'excellence de la Colonne, & que la force de l'infanterie, auparavant inconnuë, ſe recon-

noit démonſtrativement dans cette façon de combattre; mais que les Modernes n'étant ni Grecs ni Romains, & par conſéquent devant être moins bien diſciplinés, ils croioient qu'il étoit très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, de dreſſer les ſoldats à former la Colonne telle que nous la propoſons, & que cet éxercice étant au-deſſus de leur portée, il faudroit un tems infini pour les rendre capables de combattre & de ſe ranger de la ſorte, & que n'y étant pas accoûtumés ils s'y trouveroient toujours nouveaux dans une action générale, & ceux qui les commandent guéres moins embarraſſés. Qu'en attaquant ſur un petit front, & ſur une extrême profondeur un corps qui nous déborde infiniment à ſes ailes, les ſoldats, qui ne raiſonnent pas, ſe croiroient perdus, parce que diſent-ils, en guerre comme en amour les yeux ſont les premiers vaincus; que d'ailleurs ce petit front contre un grand eſt défectueux dans notre Colonne; qu'il n'y a pas de meilleur moien pour la perfectionner que de doubler les bataillons à la queue les uns des autres, ſans rien diminuer de leur front & du nombre de leurs files, & que pluſieurs corps rangés de la ſorte, ſeront d'un plus grand effet que nos ſections unies, ſerrées & condenſées dans l'action. Que les ſoldats combattront alors ſans rien changer de leur éxercice ordinaire; qu'il eſt beſoin même, & plus avantageux, que les bataillons qui ſoutiennent & qui doublent en queuë celui de la tête, ou ceux qui les précédent, ne s'en approchent point trop, bien loin de ne former qu'une maſſe & un ſeul corps dans le combat, & qu'il faut qu'il y ait une diſtance, au moins de vingt pas, entre chacun de ces corps pour charger tour à tour & à différentes repriſes, en les faiſant ſuccéder les uns aux autres ſans confuſion & ſans peine, à la faveur des diſtances qu'ils laiſſeront entr'eux, qui donnent le tems à ceux qui ſont repouſſés de laiſſer le terrain libre aux corps qui n'auront pas combattu, & qu'en allant à la charge ainſi ſucceſſivement, l'ennemi ne ſçauroit réſiſter à tant de nouvelles attaques coup ſur coup redoublées.

Je demande aux Experts ſi ces objections ſont bien vigoureuſes, & ſi ces moiens de correction & de perfection qu'ils propoſent ſont bien raiſonnables, bien ſolides & bien dignes d'une diſpute réglée; ils me répondront ſans doute que non, & qu'ils ne méritent aucune réponſe. Il faut pourtant y répondre, quoique nous ſoions très-convaincus que ceux qui les propoſent n'ont rien entendu dans notre méthode, & qu'il paroiſſe évidemment par tout ce qu'ils diſent qu'à l'égard de l'infanterie ils l'entendent infiniment moins que le commun des Officiers, & que quand on les écoute (je parle ici de la plûpart) ſans aucun égard à ce qu'ils ſont, & ſans certaine préoccupation que l'éclat de leur rang & leur réputation même nous donne, on ne les regarde plus avec tant de reſpect dans leurs déciſions.

Premiérement, tous ces beaux raiſonnemens & ces belles objections que nous avions prévûes ſont notées d'abſurdes & de contraires aux régles de la guerre dans cet ouvrage, par des raiſons & des éxemples contre leſquelles il n'y a pas le mot à répondre: auſſi n'ont-ils eu garde de les mettre ſur le tapis, & de les combattre; ils ont eu aſſez d'eſprit pour voir qu'il ne faiſoit pas bon pour eux dans un poſte ſi incommode: ce qui m'a le plus ſurpris, c'eſt qu'ils ont allégué, pour preuve de leur diſcernement, la difficulté de l'évolution, cet aveuglement eſt à peine concevable: n'y auroit-il point ici de la paſſion plutôt que de l'ignorance? Je le croirois aſſez. Car dequoi s'agit-il? De pas autre choſe que de doubler & quadrupler les files, & au-delà. Les ſoldats font-ils autre choſe journellement dans leurs éxercices & dans les marches? N'eſt-ce pas à quoi ils ſont le plus éxercés? Y a-t-il quelque choſe de plus dans la Colonne que cela? Eſt-ce l'introduction de notre pique, ou pour mieux dire de notre pertuiſanne? Y a-t-il mille ans qu'on s'en ſervoit? Qui eſt-ce des vieux Officiers qui ne l'ait pas vûe en vogue dans le tems que nous étions dans notre bon ſens? Faut-il de la magie

pour

pour fraiſer un bataillon ou une Colonne de ces armes? Ne le pratiquions-nous pas autrefois contre la cavalerie, ou contre l'infanterie? Qu'y a-t-il de ſi difficile dans cette évolution, plus ſimple mille fois que notre maniére de combattre? Rien que de très-aiſé, rien que de très-commun & de très-facile: en vérité nous avons honte de réfuter de pareilles chicanes, nous en aurons encore plus dans ce qui nous reſte à reprendre dans nos adverſaires, qui mettent leur tems à critiquer une méthode démontrée, qui devroit être un perpétuel ſujet de méditation pour eux plutôt que de diſpute.

A l'égard de la ſeconde objection, nous ne l'avions pas moins prévûë & reconnuë pour fauſſe dans ce Traité que la premiére; de ſorte que s'il falloit y revenir, nous nous verrions dans l'importune néceſſité de répéter les mêmes raiſons: c'eſt ce que nous n'avons garde de faire. Il nous ſuffit de les avertir, que puiſque toute la force de l'infanterie ſe trouve uniquement dans la profondeur de ſes files, & dans la jonction du corps que l'on attaque, qui ôte tout l'avantage du feu, ſi l'on ſépare ces bataillons minces, qui ne combattent qu'à quatre de hauteur, c'eſt tout comme rien, & l'ennemi combattant ſelon la méthode ordinaire en intention d'en venir aux mains, ſe trouvera dans le même avantage que s'il n'avoit affaire qu'à un ſeul. En attaquant d'abord le bataillon de la tête, & ſuppoſant qu'il le rompe & qu'il ſuive ſa pointe ſans perdre de tems, il en ſera de même de l'autre qui s'en trouve éloigné, & de celui-ci juſqu'au dernier; ce qui accélérera plutôt la défaite de ces corps ainſi diſpoſés, c'eſt que les fuiars de ceux de la tête ſe renverſeront ſur les autres qui les ſoutiennent, qu'ils mettront en déſordre avant que d'en être ſecourus. Par cette belle méthode quatre bataillons peuvent fort bien ſans miracle ſuccomber ſous l'effort d'un ſeul, & s'il triple ſes files, ces bataillons minces ſe renverſeront les uns ſur les autres, & ne tiendront pas un inſtant. Voilà le véritable ſecret de ſe faire battre en détail.

Notre Colonne ne forme qu'un corps ſur un front de vingt-quatre ou vingt-ſix files. Elle ne ſçauroit flotter ni ſe rompre à cauſe de ſon épaiſſeur. Ajoutez la légéreté de ſes manœuvres, & l'avantage de ſe mouvoir de tous les ſens. Un homme qui s'aviſeroit de nous faire voir le moindre de ces avantages dans ces bataillons ſéparés, & ſi ridiculement rangés les uns à la queue des autres, n'en viendroit jamais à bout.

Il s'en eſt trouvé qui n'ont pû s'accommoder de cette maniére de Colonne, car on ne ſçait quel nom lui donner, ſur quoi ils ont fait une réfléxion des plus rafinées. Ne vaut-il pas mieux, ont-ils dit, joindre les bataillons les uns aux autres, ſans imiter l'Auteur du nouveau Syſtême, qui leur donne plus de hauteur que de front? Ces bataillons ne compoſant ainſi qu'un ſeul corps, chacun ſur quatre de file, formeront un quarré long ſur ſeize de profondeur. Belle & rare découverte! Nous demandons ſi c'eſt là une Colonne, & un corps facile à remuer pour échaper aux différentes manœuvres de nos Colonnes, plus légéres dans leurs mouvemens, & beaucoup plus fortes & plus vigoureuſes dans le choc par la hauteur de leurs files. Pour peu que ces bataillons unis enſemble doublent le pas pour avancer & pour charger, ils ne ſçauroient éviter de flotter, ce qui eſt un des plus grands défauts de nos bataillons, & tout auſſi dangereux que le mince de leurs files, ſi aiſées à pénétrer. Si cette portion de phalange, (car je l'appelle ainſi,) eſt attaquée dans cet état de flottement, par une de nos Colonnes qui la prenne à une de ſes alles, ou à ſon flanc, ou à quelqu'un de ſes angles par une attaque oblique, qu'elle confuſion! quel déſordre n'y verroit-on pas s'il arrive qu'on pénétre en quelque endroit, comme cela eſt inévitable? Quels moiens de ſe rallier? Et ſi la cavalerie ſurvient là-deſſus, où en ſera-t-on? Nous ne voions pas la réponſe à cette objection: d'ailleurs lorſqu'on ſe range de la ſorte, il faut un plus grand nombre de bataillons pour former ces ſortes de corps péſans, maſſifs & ſans action, & très-propres à ſervir de but à toute la fureur de l'Artillerie.

Ajoutez à tant de défauts, que cette maſſe ſe trouve dénuée des armes de longueur, que nos Critiques rejettent ſans ſçavoir pourquoi. En voilà aſſez, & trop contre une méthode de combattre ſi mal imaginée & ſi pitoiable. Paſſons à la derniere objection.

Ils ont publié qu'inférieur en nombre nous nous trouverons environnés & envelopés par l'étenduë & le nombre des corps que nos Colonnes rencontreront ſur leur route. Nous nous étions imaginés avoir apporté d'aſſez bonnes raiſons pour diſſiper cette crainte ; mais puiſque l'on ne s'y eſt pas rendu, aions recours aux éxemples.

Les cohortes Hollandoiſes, qui étoient au ſervice de Vitellius, s'étant révoltées, démandérent le paſſage à ceux de Bonne pour ſe retirer dans leur païs, qui s'étoit ſouſtrait de l'obéiſſance des Romains par les intrigues de Civilis, Chef des rebelles. Ceux de Bonne leur aiant refuſé ce paſſage, ces cohortes prirent la réſolution de ſe l'ouvrir l'épée à la main, quoiqu'en petit nombre, & les forces des Romains infiniment ſupérieures. Ceux-ci leur vont au-devant pour les combattre. *Leur deſſein étoit de les enveloper*, dit Tacite; *mais pour avoir donné trop de front à leur ordre, & peu de hauteur, ils fureut percés aiſément: car les autres, qui étoient de vieux ſoldats, s'étant ſerrés les enfoncéront, après avoir doublé les files de leurs bataillons;* c'eſt-à-dire après s'être rangés ſur vingt ou ſeize de profondeur.

CHAPITRE V.

*L'analyſe de l'*Embolon *ou le* Cuneus *des Anciens, & leur bataillon quarré a donné lieu à la découverte de la Colonne. Ce que c'eſt que le* Cuneus. *Ce qu'on penſe de cette maniere de combattre.*

LEs premieres idées qui me vinrent de la Colonne, furent une ſuite des réfléxions & d'une étude d'éxamen que j'avois faites ſur les défauts du *Cuneus*, & de l'ordre quadrangulaire, & ſur les raiſons qui obligeoient les Anciens de combattre ſur tant de hauteur. Ces deux évolutions étoient connuës des Grecs long-tems avant que de l'être aux Romains, & l'on peut dire, ſans crainte de ſe tromper, que la premiére eſt toute Gréque, & la ſeconde Egyptienne. Ces réfléxions me donnérent une connoiſſance plus éxacte de la nature du quarré, dont l'uſage nous eſt aſſez connu; & bien que l'autre ne nous le ſoit pas, je tâchai de m'en inſtruire dans les Auteurs de l'antiquité, Hiſtoriens & dogmatiques qui en ont écrit. Cette connoiſſance me conduiſit à la découverte de mon principe des Colonnes. Je communiquai mes nouvelles idées à deux Officiers Généraux de mes amis, en qui je reconnoiſſois une grande intelligence de l'Infanterie. Je me flatois de les avoir cuës le premier, & je m'en applaudiſſois. J'ai été longtems dans cette erreur: mais il eſt bon d'héſiter quelquefois à ſe croire le premier auteur d'une découverte; & venant après les Grecs & les Romains, il faut s'attendre à les rencontrer dans preſque tout ce que l'on peut inventer de bon & de parfait ſur la guerre.

Le *Cuneus* des Anciens ou l'*Embolon* eſt célébre dans l'Hiſtoire. J'ai hazardé mon ſentiment ſur l'origine de cette évolution, & j'ai dit que je la croiois Gréque, ſans en avoir autre preuve, ſinon que les Grecs étoient avant les Romains, & qu'ils étoient conſtamment plus habiles & plus profonds dans la tactique que ceux-ci, quand nous ignorerions même que Tarquin prit preſque tous les uſages des premiers à l'égard de la guerre; je ne ſçai où Denys d'Halicarnaſſe avoit trouvé que les Grecs n'ignoroient

Digitized by Google

pas que les Romains les euſſent imités à l'égard de leur milice; s'ils l'euſſent ſçû, Pyrrhus auroit-il pû l'ignorer? Ce grand Capitaine en étoit ſi peu perſuadé, qu'il marqua une extrême ſurpriſe lorſqu'il vit leur maniére de camper, & ſans doute celle de combattre; il avoua qu'ils n'étoient pas ſi barbares qu'il avoit cru. Les Hiſtoriens Grecs qui ont écrit des guerres des Romains, nous font aſſez connoître que le *Coin* leur étoit inconnu; il ne l'étoit pas des peuples de l'Aſie, ce qui paroît aſſez dans mon Auteur. Ceux-ci le tenoient des Grecs, & des Capitaines ſucceſſeurs d'Alexandre le Grand. Homére ni Hérodote ne font aucune mention de cette maniére de combattre; ſi elle a été connuë des Juifs, ce n'a été que fort tard. Xénophon dans ſa Cyropédie ne fait aucune mention de cette évolution chez les Perſes. Si le *Coin* n'eſt pas un triangle, mais ſeulement un corps ſur beaucoup de profondeur & peu de front, comme je panche fort à le croire, les Grecs n'ont que faire de ſe donner la gloire de l'invention: les peuples de l'Aſie, & particuliérement les Juifs, le connoiſſoient avant eux. Il ſe trouveroit encore dans Homére, qui le repréſente aſſez bien.

Le rond d'hommes, où l'évolution circulaire, qu'on attribue fauſſement aux Romains, étoit connuë des Grecs longtems avant eux. Xénophon parle de cette évolution dans la retraite des dix mille, je ne l'approuve point, elle ne ſert tout au plus que lorſqu'on ne peut ni avancer ni reculer. A l'égard de la tortuë d'hommes, les Juifs l'ont pratiquée longtems avant les Grecs & les Romains: l'Ecriture Sainte en fait mention en pluſieurs endroits, & cependant nous attribuons aux Romains tout ce que la ſcience militaire a de plus fin & de plus profond. On verra dans le cours de cet ouvrage, que leurs découvertes en matiére de guerre ſe réduiſent à aſſez peu de choſes, & qu'en ce genre ils n'ont preſque rien de recommandable que la gloire d'avoir perfectionné ce que les autres avoient pratiqué avant eux. Quoiqu'il en ſoit, je ne fais nulle difficulté d'accorder aux Grecs ce que je ne vois pas dans les autres, qui les ont précédés, & dont les Hiſtoires ſont plus anciennes: car du reſte il m'importe peu de ſçavoir, ſi l'invention de l'ordre triangulaire eſt dûë aux uns plutôt qu'aux autres: s'il eſt tel, il n'y a pas trop dequoi ſe récrier.

Il ne me ſeroit pas difficile de prouver par les Hiſtoriens de la premiére antiquité, que le terme de *Coin* ou d'*Embolon* a fait une très-grande illuſion aux Auteurs tactiques qui ont écrit de la milice des Anciens, comme à nos Commentateurs modernes qui ont traité cette matiére. Je m'étonne que Patritius y ſoit tombé comme les autres. Le *Coin* ne ſignifie pas toujours un triangle d'hommes, & peut-être ne l'eſt-il pas; mais ſeulement un corps, ou pluſieurs, rangés ſur beaucoup de hauteur & peu de front, & il paroît être tel dans mon Auteur comme dans Thucydide, Xénophon, Arrien; Plutarque & maints autres avant, & chez les Latins une foule, parmi leſquels je mets Céſar, Tite-Live & Tacite, je me borne à celui-ci: car on me donneroit trop à courir s'il falloit citer les paſſages des Hiſtoriens dont je parle; il me ſuffit de dire que le terme de *Cuneus* ne ſignifie pas toujours une figure triangulaire, mais une cohorte. *cohors.*

Tacite, dans ſa Germanie, dit que les *Allemans ſe rangent en forme de coin*; mais on voit bien que par ce terme il entend une cohorte, parce qu'il l'oppoſe à *Turma*, c'eſt-à-dire à l'eſcadron. D'Ablancourt ne s'y eſt pas mépris; il a traduit ainſi, *les Allemans combattent par bataillons & par eſcadrons*; mais cet homme célébre ignoroit peut-être que ce mot *Cuneus* ſignifioit pluſieurs corps d'infanterie, rangés ſur beaucoup plus de profondeur que la cohorte n'en avoit ordinairement; & lorſqu'on doubloit ou que l'on triploit les files, on ſe ſervoit du mot de *Cuneus*. A l'égard des Allemans, on ſçait ſeulement qu'ils combattoient en phalange coupée comme les Gaulois, c'eſt-à-dire avec de petits intervalles ou des retraites entre les corps, &

Digitized by Google

preſque toujours unis & ſerrés comme les Grecs. Cela ſe voit pas Céſar dans la bataille contre Arioviſte. Leur phalange ſe trouvoit quelquefois plus ſerrée & plus épaiſſe que celle des Grecs, & telle que la répréſente Homére au ſiége de Troie, s'il eſt vrai qu'il y en eût jamais un; car lorſque ceux-ci doubloient ou triploient les files de quelque corps d'infanterie péſamment armée, l'on emploioit le terme d'*Embolon*, & l'on ſçavoit tout auſſi-tôt ce que cela vouloit dire. Denys d'Halicarnaſſe ſe ſert ſouvent de ce mot dans ſon Hiſtoire, quoique les Romains ne ſçûſſent pas ſeulement ſi le triangle avoit jamais éxiſté.

J'ai remarqué que les Grecs, qui ont écrit des guerres des Romains, ſe ſont ſervis du terme d'*Embolon*, lorſque les Latins ont emploié celui de *Cohors* dans le détail des mêmes actions; Tite-Live, qui a copié Polybe preſque par tout, a pris ſouvent l'*Embolon* pour un triangle, lorſque par ce mot l'Hiſtorien Grec entendoit une cohorte. Patritius n'y a pas moins été trompé, car il a donné une armée rangée par *Embolons* vuidés ou en angles ſaillans & rentrans à l'infanterie. Elien, qui a ſans doute tiré cet ordre de ſa tête, l'a baptiſé du nom de *Peplegmenon*, c'eſt-à-dire un ordre par lignes obliques de l'une à l'autre, ce qui me ſemble abſurde; ſi Elien a entendu des *Coins* vuidés ou pleins, comme il l'entend ainſi, Patritius a donné dans cette viſion. J'ai lieu de m'en étonner. Dans quel Auteur de l'antiquité Elien & l'Empereur Léon ont-ils trouvé cet ordre de bataille ? Je ſuis bien ſûr qu'ils ne l'ont pris d'aucun. Ils ont très-mal imaginé.

Tout ce que je viens de dire du *Coin* ou du *Roſtrum* d'Elien, me rend plus hardi à croire qu'il n'a jamais éxiſté: ceci n'eſt encore qu'une ſimple eſcarmouche, on va voir bientôt le combat en forme contre cet Auteur, & ſon *Coin* renverſé & diſſipé de telle ſorte, que j'eſpére que les ſçavans tacticiens n'en parleront plus que pour s'en moquer. Peut-il venir dans la tête d'un fantaſſin, qui ſait quelque uſage de ſa raiſon & de ſon eſprit, qu'une évolution fabriquée de la ſorte, ſoit capable de pénétrer une phalange, ou tout autre corps que ce ſoit ? Je préférerois l'ordre quadrangulaire vuidé à une façon de combattre ſi folle. Il s'eſt pourtant trouvé des gens aſſez peureux pour le regarder comme très-redoutable. Il eſt certain que le terme d'*Embolon* a trompé Elien: là-deſſus il a bâti cette opinion ridicule, qu'Epaminondas avoit combattu en forme de *Coin* ou d'*Embolon* à la bataille de Leuctres. Patritius l'a crû tout bonnement; ce qui eſt manifeſtement faux par le témoignage même de Thucydide, que j'ai déja cité ſur cette bataille.

Cette maniére de combattre a duré trop longtems chez les Grecs & chez les Latins même, pour croire qu'elle fût telle qu'Elien & l'Empereur Léon la répréſentent, & tant d'autres tactiques qui en ont été les échos. Ce ſont des Auteurs de la moienne antiquité, & par conſéquent de très-moienne intelligence; car les Hiſtoriens qui ont parlé de cette maniére de combattre, & qui ont emploié le terme d'*Embolon*, comme Thucydide, Xénophon, & Plutarque qui l'avoit tiré de ces deux premiers, ne parlent point d'une pointe ſi ſubtile; ils comparent le choc de ce corps à celui d'un bélier qui frape de ſa tête contre ce qui lui eſt oppoſé.

Je n'ai remarqué qu'un ſeul endroit dans nos Hiſtoriens modernes, où il ſoit parlé du *Triangle*. Il y en a deux qui en font mention, mais le dernier pourroit bien avoir copié le premier. Celui-ci pourroit s'être ſervi de ce terme plutôt que de celui de bataillon quarré, ou de quarré long, pour donner du merveilleux à ſon Hiſtoire. Je le ſoupçonne très-fort, car les Italiens n'en ſont guéres chiches. Cet Auteur cite l'action d'un Capitaine d'infanterie Vénitienne, qui forma un *Triangle* & combattit dans cet ordre. Il prétend que le *Triangle* étoit en ce tems-là une évolution fort en uſage; ce qui eſt conſtamment faux, car aucun Hiſtorien que je ſçache depuis Juſti-

rien n'en a parlé. Quoiqu'il en ſoit, l'éxemple me ſem ble aſſez remarquable pour avoir place ici, quoique je n'aime guéres à parler de ce que je ne crois point.

En 1476. trente mille Spahis, dit l'Auteur, étant entrés dans le Frioul, y porté-rent tous les maux & toutes les horreurs de la guerre, & battirent tout ce qui oſa leur réſiſter; mais ils ne pûrent jamais rompre un corps d'infanterie Vénitienne commandé par Carlo Montone, Capitaine très-intelligent dans les évolutions pratiquées dans ce ſiécle-là. Il forma de ſes troupes un bataillon de figure triangulaire, fraiſé de piquiers & de pertuiſannes qui faiſoient front de tous côtés, & qui rendirent inutiles tous les efforts de la cavalerie Ottomane, & ſe retirérent bravement dans cet ordre juſques dans un poſte où il fut impoſſible de les forcer. P. Juſtiniani. P. Jovio.

Si ce corps d'Infanterie, rangé de la ſorte, avoit été triangulaire, & non pas un quarré long, ou une Colonne parfaite, il étoit impoſſible qu'il réſiſtât contre le choc des chevaux à ſes angles trop émincés: d'ailleurs on ne peut pas dire qu'un triangle faſſe front de tous côtés, ſi les angles n'en ſont pas abattus, & qu'ils puiſſent au moins préſenter dix hommes, & alors ce ne ſeroit pas un triangle, mais un éxagone très-irrégulier. On ne peut pas dire qu'une épée faſſe front à ſa pointe: outre que le triangle n'eſt nullement propre pour une retraite, & ne ſçauroit marcher ſans ſe rompre & ſans ſe confondre, il ne ſeroit pas beſoin de l'ennemi pour cela. Mettons cet éxemple au nombre des imaginaires à l'égard de la figure de ce corps d'infanterie. Ne doutons pas un ſeul moment que cet Officier n'ait formé un ordre quarré plein qui étoit alors en uſage, ou un quarré long: or ſi cette évolution eſt capable de réſiſter à trente mille chevaux de la meilleure cavalerie Turque, que peut-on attendre d'une Colonne, qui eſt un corps plus parfait & d'une figure plus ſimple, & qui a toute la force du bataillon quarré ſans en avoir les défauts?

CHAPITRE VI.

Suite du Chapitre précédent. Que la Tête de Porc, *dont les Auteurs de la moienne antiquité font mention, peut être le* Cuneus *des Grecs.*

SOus l'Empire de Juſtinien le *Coin* changea de nom, on lui donna celui de *Tête de Porc*. Pluſieurs Auteurs de ce tems-là nous apprennent cela, entr'autres Végéce, Ammien Marcellin & Agathias: celui-ci dans la bataille de Bucelin, Général François, qui mit en œuvre cette évolution au centre de ſon infanterie contre celle de Narſés, un des plus grands Capitaines de ſon tems. Le Pére Daniel dans ſon Hiſtoire de France, & dans celle de la Milice Françoiſe, a pris tellement plaiſir au détail de cette journée, qu'il l'accompagne d'un plan des deux ordres de bataille, qui ſentent un peu la conjecture. Avec tout le reſpect dû à cet Hiſtorien célébre, je ne crois pas que cette *Tête de Porc* fût ce qu'il nous repréſente: en rigueur c'étoit plutôt un triangle plein, épointé, moins ouvert que le droit, & formé par ſections débordées, mais fort peu de l'une à l'autre; en faiſant trop déborder ces ſections, comme dans la figure A, on rend cette évolution très-foible, & ſujette à de grands défauts: car les angles des ſections B, paſſant trop au-delà de ceux des ſections qui les précédent, ſe trouvent trop en priſe aux files de la phalange, qui ne ſont pas oppoſées à la tête A, laquelle trouve une force & une profondeur égale à ce qui ſe trouve à ſon paſſage: Caput Porcinum. Veget. l. III. c. 19. Amm. Marc. l. XVII. Agath. l. II. p. 24.

& l'on peut dire qu'il n'y a que la tête A qui faſſe effort, & qui s'ouvre un paſſage pour l'ouvrir aux autres B, qui prêtent toutes le flanc. Car bien loin d'éviter les angles, qui ſont ce qu'il y a de plus foible, on a trouvé le ſecret d'en produire huit, & de rendre facile à enlever tout ce qui déborde, & qui avance au-delà des ſections qui précédent: ainſi cette maſſe ſe trouve ſans force à ſes côtés, & peu redoutable à ſon extrémité A, qui ne ſçauroit être ſoutenuë, parce que le ſecond corps qui lui ſert d'appui ſe trouve en même tems attaqué à ſes ailes & à ſes flancs, comme les autres qui ſont derriére; les ennemis pouvoient d'autant mieux les rompre, qu'en ce tems-là les François étoient très-mal armés, ſelon la coûtume de cette nation, qui n'avoit que la hache & l'épée, & aucune arme de jet, pas même des armes défenſives; au lieu que les Romains avoient de tout cela, tant la coûtume avoit de force & de puiſſance ſur cette nation, ſans que leurs défaites, qui venoient toutes de la foibleſſe de leurs armes, leur ſerviſſent de leçon: car les Gaulois de l'antiquité la plus reculée, comme les autres qui ſont venus après eux ſous le nom de François, ont toujours été battus pour n'avoir pas imité leurs ennemis dans la maniére de s'armer. S'ils l'euſſent fait, je ne ſçai ſi on parleroit aujourd'hui de ces anciens Grecs & Romains, ſi admirés dans l'Hiſtoire, & ſi renommés par la grandeur de leurs victoires, & par celle de leurs conquêtes.

Guſtave-Adolphe, le plus grand Capitaine & le plus profond dans l'infanterie qu'on ait jamais vû depuis les Anciens, avoit cherché une évolution plus parfaite & plus propre à enfoncer que la ridicule *Tête de Porc*, qui ne fut jamais au monde telle qu'on nous la donne ici. La premiére idée de ce grand homme fut la portion de Croix A, qu'il entrelaſſa entre les brigades de ſon infanterie, comme il paroît dans le plan de la bataille de Léipzig en 1631, où les Impériaux furent tomiement défaits. Dans cette bataille le Roi de Suéde inſéra des *Coins* ſimples, ou pour mieux dire des Colonnes entre les brigades de ſon infanterie: la manche des piques A faiſoit la premiére ſection, & les deux manches des Mouſquétaires B, C, derriére celle des piquiers ſur une même ligne. La ſection C, étoit alignée entre les bataillons D, de chaque brigade, les deux autres ſections A, B, débordant ſur tout le front de la ligne; ainſi chaque Colonne ſe trouvoit flanquée du feu des Mouſquétaires, & ſoutenuë encore du centre des piques E, des bataillons D, des ailes des brigades, & les deux rentrans F, entre les corps D, & la Colonne, ne pouvoient être abordables, ſi l'on ne commençoit par embraſſer la Colonne & tous les corps; ce qu'on ne pouvoit que par un ordre & des armes ſemblables. L'ordonnance de Lutzen fut une ſuite des réfléxions que Guſtave avoit faites à celle de Léipzig; c'eſt à cette maniére de combattre, auparavant inconnuë, qu'il dut le ſuccès de ces deux grandes journées.

Merian. Theat. Europ. tom. II. p. 433.

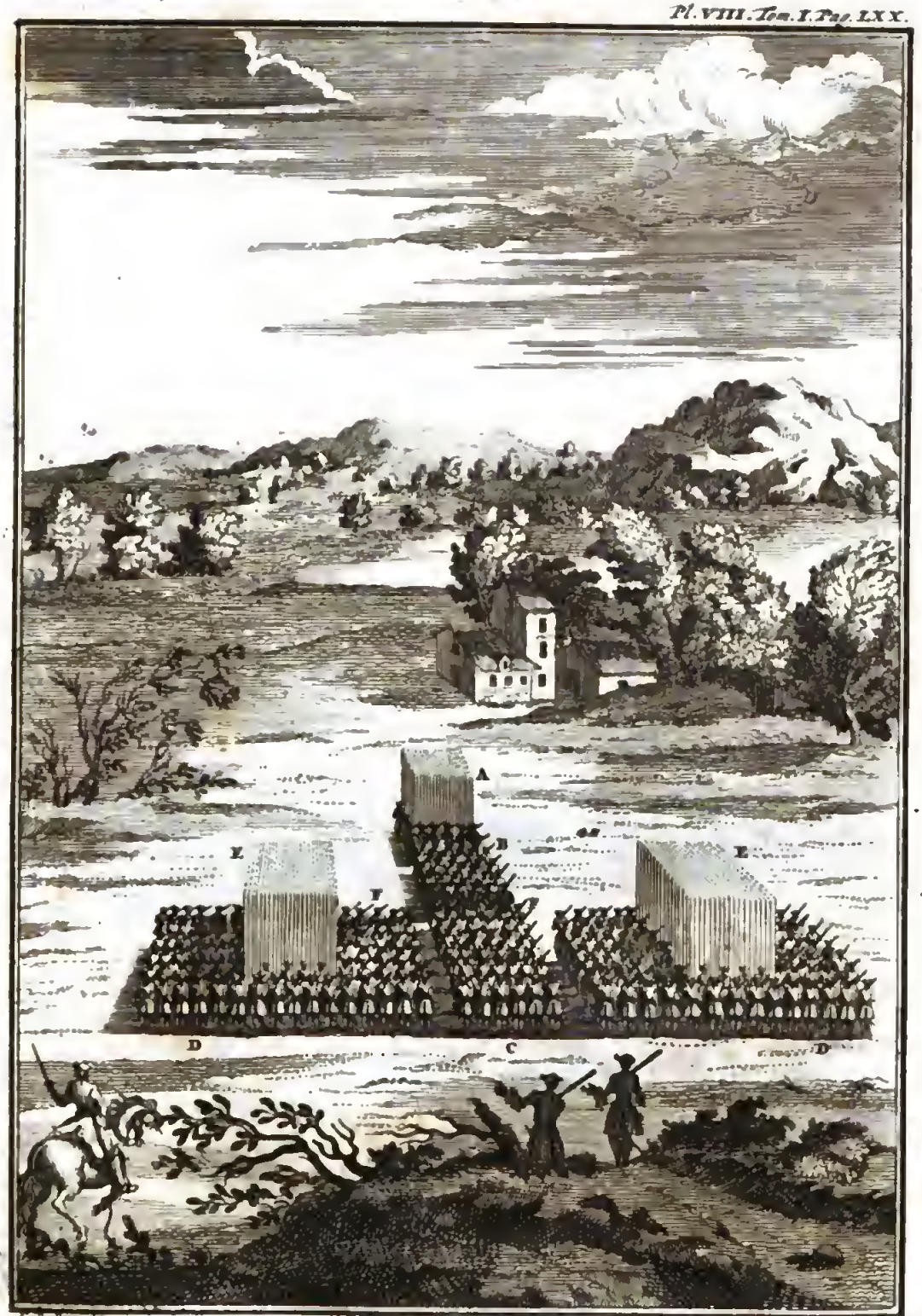
Cette ſçavante méthode de Guſtave ne périt pas après la mort de ce grand Roi, elle trouva des gens qui la pratiquérent avec beaucoup de gloire. Les Suédois combattirent & vainquirent par Colonnes à la bataille d'Oldendorp en 1633. Cinq campagnes après les mêmes Suédois remportérent une grande victoire à Witte-Weyr. Et en 1642. le Maréchal de Guébriand gagna celle de Hulſt. On peut dire que dans celle ci comme dans la précédente, les deux Généraux ſe rangérent ſur une ligne de *Coins* ſimples, c'eſt-à-dire que les deux ſections des Mouſquétaires C flanquoient celles des Piquiers B.

Ibid tom. III. p. 85.
Ibid tom. III. p. 963.
Ibid. tom. IV. p. 800.

Pour revenir à l'ordre de bataille de Léipzig, bien que j'aie dit que Guſtave ſe rangea par Colonnes entre les brigades, je crois qu'en rigueur on ne peut pas le qualifier de ce nom, mais ſeulement de portions de croix, ou de *Coins* ſimples; parce que les bataillons D faiſoient corps avec elles, & que tous enſemble agiſſoient du même branle & du même mouvement, ſans s'en ſéparer. Cela les rendoit peſantes & difficiles à manier dans leurs différentes manœuvres, & leur ôtoit la force & l'impétuoſité du choc.

LA TÊTE DE PORC.

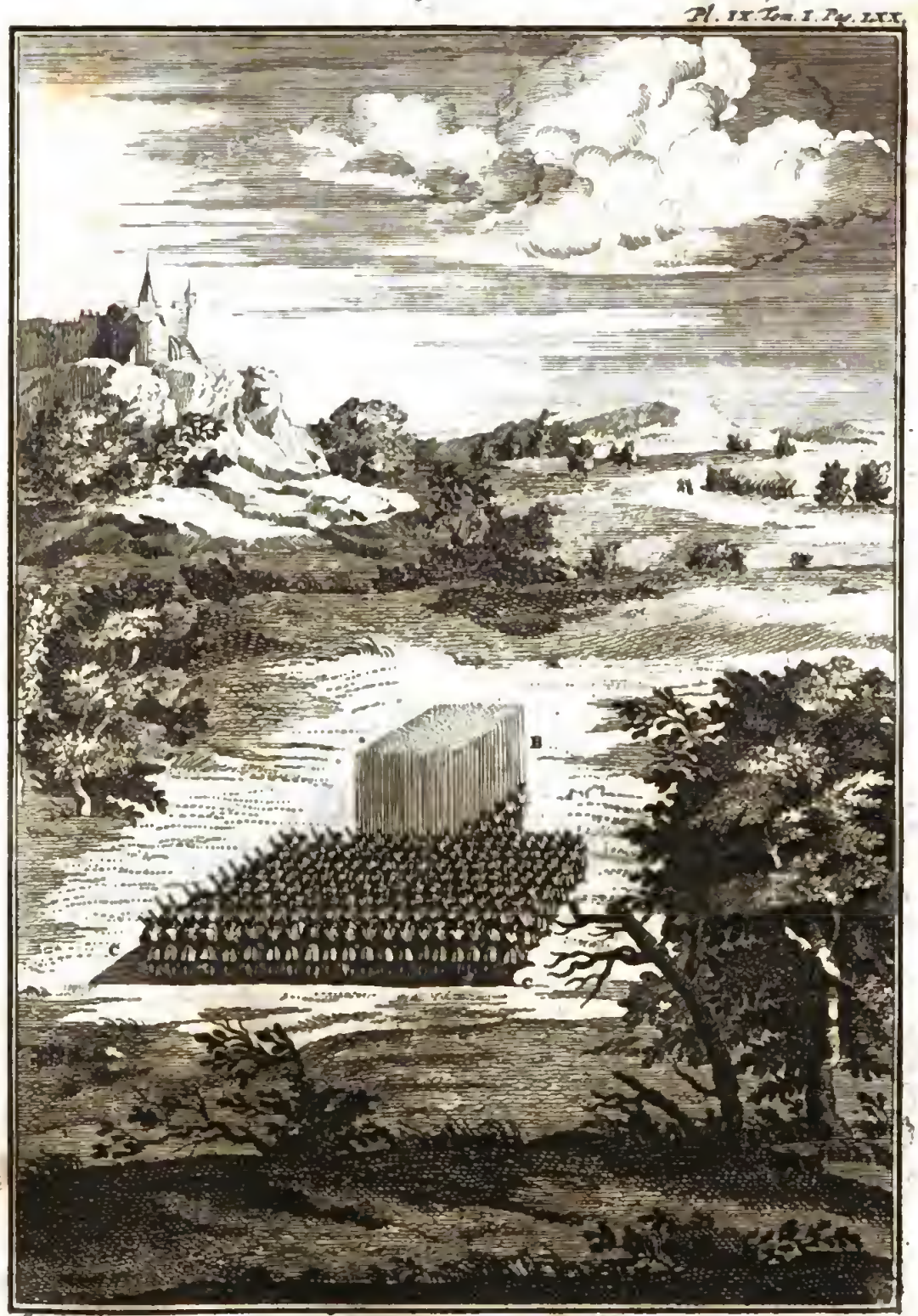
Digitized by Google



COLONNE DE GUSTAVE-ADOLPHE ROI DE SUEDE À LEIPZIG.

Digitized by Google

Digitized by Google



CÔTE DE GUSTAVE.

Digitized by Google

Le Roi, qui remarqua un défaut ſi eſſentiel, le corrigea à Lutzen, comme on le verra dans la deſcription de cette bataille. Car outre la ſimplicité qu'on demande dans une évolution, il faut que non ſeulement elle agiſſe indépendamment des corps qui ſont alignés avec elle, mais qu'elle ſoit encore d'une figure capable de faire & de ſoutenir un grand effort, gliſſer & s'écouler facilement par l'ouverture qu'elle s'eſt faite dans les corps ennemis, & que les armes, qui ſe ſont ouvert un paſſage, ſoient ſuivies d'autres ſemblables, & de feux entremélés avec elles. Il faut encore qu'une évolution ſoit capable de ſe mouvoir & d'agir de tous les ſens, par converſion de la droite à la gauche, & de la gauche à la droite, & marcher de front comme par les côtés, & tout cela ne ſe rencontroit pas dans ſon eſpéce de *Coin*, à cauſe des inégalités de cette figure: ce qui dût lui paroître un très-grand défaut; enfin il faut qu'on ait bien moins d'égard aux différens feux qu'on en peut tirer, qu'à la violence de ſon choc. Cette force & cette impétuoſité ne git pas dans l'étenduë d'un bon front d'hommes: car cette étenduë eſt un obſtacle à la viteſſe de ſon mouvement, mais à la profondeur de ſes files, qui doivent être égales à la tête & à la queuë; ce qui ne ſe trouve pas dans le *Coin* imaginaire d'Elien, & dans la *Tête de Porc*, auſſi chimérique que l'autre; c'eſt-à-dire qu'une évolution ne peut être bonne ſi la hauteur n'eſt triple à ſon front, n'y aiant rien de plus dangereux que le flottement d'un corps ſoit d'infanterie, ſoit de cavalerie. Les Grecs, comme les Romains, le connoiſſoient bien, & ce ſont toujours les plus habiles qui le remarquent. Cela ſe voit dans la bataille de Nemée; car les Béotiens, qui fermoient l'aîle des Lacédémoniens, *ſans ſe ſoucier de faire leurs files de ſeize à l'ordinaire*, dit Xénophon, *ils ſe rangérent en bataille avec beaucoup de hauteur, pour empêcher les bataillons de flotter, quoiqu'ils dûſſent craindre d'être inveſtis. puis marchérent par l'aîle pour s'en défendre.* Xenoph. Hiſt. Grec. l. IV.

La grande profondeur d'un corps fut du goût de Guſtave & la Colonne lui parut préférable à tout autre corps autrement diſpoſé. Il raiſonnoit en ſçavant Fantaſſin, & ſur l'expérience. On va loin avec ce ſecours. Il penſa aux moiens de perfectionner ſa méthode de Léipzig, & de la porter au point que rien ne lui pût réſiſter; il chercha ces moiens, & les trouva dans la Colonne, & la *Tête de Porc* fut comptée pour rien.

Je voudrois bien ſçavoir où le Pére Daniel a trouvé ſon *Caput Porcinum* tel qu'il nous le donne. Végéce & Agathias nous repréſentent cette évolution comme un triangle parfait, & ne nous diſent pas qu'elle fût par ſections débordées. La *Tête de Porc* eſt le *Cuneus*, & l'un & l'autre ſont de ces termes métaphoriques, qu'on ne doit pas prendre au pied de la lettre. Je ne regarde Agathias que ſur le pied d'un Hiſtorien, & Végéce loin d'être d'une autorité irréfragable, donne très-ſouvent à gauche. Le blâme-t-on à tort d'avoir confondu les réglemens & les coûtumes des Anciens avec celles de ſon tems? Ne doutons pas qu'il n'ait pris le *Caput Porcinum* ou le *Cuneus* des Anciens, pour un véritable triangle avec toutes ſes pointes. Si ce triangle étoit ſi redoutable que ceux qui nous l'ont repréſenté le diſent, il ne faut pas douter qu'Epaminondas & Polybe ne l'euſſent préféré, l'un à la Colonne, & l'autre à la phalange doublée ou triplée. Thucydide, qui décrit les deux batailles de Leuctres & de Mantinée, où le premier ſe rangea en Colonne, ſe ſert du terme d'*Embolon*, ainſi que mon Auteur dans le doublement ou triplement des files de ſa phalange & cependant on voit bien qu'il ne s'agit pas d'un triangle, mais d'un corps ſur une trés-grande profondeur. Tout cela étoit très-aiſé & très-ſimple dans la pratique, au lieu que le *Cuneus* ou la *Tête de Porc*, conſidérée comme un triangle, étoit une évolution qui demandoit du tems pour la former; & comment ſe pouvoit-on ranger de la ſorte avec les ennemis ſur les bras?

Si Frontin, qui étoit un ſçavant homme de guerre, me diſoit que le *Coin* étoit

un triangle, je le croirois plutôt qu'Elien, Végéce & tant d'autres. Il ne faut pas douter que le terme de *Cuneus* n'ait trompé ces Auteurs. Elien ne dit-il pas qu'Epaminondas avoit combattu en ordre triangulaire à Leuctres: ce qui eſt manifeſtement faux, comme je le ferai voir en ſon lieu. Je parierois qu'Elien n'avoit jamais ſervi; & s'il étoit vrai qu'il eût fait la guerre, il en raiſonnoit très-mal.

Je ne laiſſerai pas la *Tête de Porc* que je ne la voie coupée, & ſéparée de ſon corps. Ammien Marcellin, qui eſt de ce tems-là, & qui en parle, me fournira le couteau. Bien loin de dire que ce fût un triangle, il fait voir au contraire que c'eſt un corps ſur beaucoup de hauteur & peu de front. Dans la guerre de l'Empereur Conſtantius contre les Limigantes, qui étoient une race d'ancien eſclaves, qui avoient chaſſé leurs maîtres * de leur païs, ſans avoir peut-être abuſé de leurs femmes & de leurs filles, comme ceux des Scythes; ces eſclaves aiant été attaqués & envelopés par l'armée Romaine, ſe ſerrérent en un gros bataillon, s'ouvrirent un paſſage à travers les légions, & pénétrérent juſqu'à l'endroit où étoit l'Empereur, tant le choc de cette maſſe d'infanterie unie & ſerrée étoit redoutable. *Les ſoldats*, dit Ammien, *appellent cela faire la tête de Porc.* Ce n'eſt donc pas un triangle, mais un corps rangé ſur une extrême profondeur & peu de front. Ce paſſage d'Ammien méritoit une note: en voici une du Traducteur toute des plus burleſques qui ſervira à égaier cette matiére, qui n'eſt que trop grave. Faire la tête de porc, *& non pas de pére*, dit-il, *quoiqu'il ſeroit peut-être auſſi-bien: mais j'ai lû* caput porci, *& non pas* caput patris, *pour marquer une mine grogneuſe, qui étoit une façon de parler proverbiale.* Ne voilà-t-il pas une belle & ſçavante définition de la *Tête de Porc*, ou du *Coin?*

* Les Sarmates.

Amm. Marc. l. XVII.

L'abbé de Marolles.

Conſultons Iſidore ſur le *Cuneus*, & l'on verra s'il le conſidére comme une figure triangulaire; il s'en faut bien: il le définit comme *un aſſemblage & une maſſe de gens de pied ſerrés & unis enſemble, & rangés en un ſeul corps. L'étymologie de* Cuneus, dit-il, *vient de* Councius, *à cauſe de l'union & de la jonction des ſoldats en un ſeul & même corps.* Je ne ſçai ce qu'il veut faire entendre par ſon *Nodus*, ce terme m'eſt nouveau en matiére d'évolution, c'eſt ſans doute un corps rangé ſur beaucoup de hauteur & peu de front. Ce que l'on appelle *Nodus*, (un nœud) dit-il, eſt proprement *un corps d'infanterie ſerré, condenſé & uni enſemble, comme un eſcadron de gens à cheval, on l'appelle nœud par la difficulté qu'il y a de le rompre & d'en ſéparer les parties.*

Iſidor. l. IX. c. 3.

Il paroit certain que le *Caput Porcinum*, & l'*Embolon* ou le *Cuneus* étoient la même choſe, & qu'ils ſignifioient un corps rangé ſur beaucoup de hauteur & peu de front; quoique l'on ait répandu dans le public que les Anciens diſtinguoient le *Coin* de la *Tête de Porc*, & que celle-ci étoit un *Coin* tronqué. Les Auteurs * qui ont avancé ce fait, ſont apparemment en état de le prouver. Ces deux façons de combattre ſont la même choſe, & les Grecs de la baſſe antiquité comme les Latins ont changé le nom ſans changer la choſe. On appelloit *Coin* ou *Tête de Porc* en termes militaires, ou *Nodus*, ſi l'on veut, tout ce qui ſervoit à ouvrir & à enfoncer dans un choc, ou pour mieux dire un corps qui attaquoit ſur une profondeur peu commune; car ſi la *Tête de Porc*, du tems d'Agathias & de Végéce, avoit été une évolution nouvelle, les Hiſtoriens n'auroient pas manqué de nous l'apprendre pour la gloire de leur ſiécle. *On dit qu'il y avoit des Auteurs tactiques du tems de Juſtinien, qu'un coin eſt un coin, & l'a été de tous les tems.* J'en demeure d'accord, conſidéré comme une machine qui a la forme d'un triangle ſolide de bois ou de fer, & qui ſert pour fendre; mais non pas comme un triangle ſolide de chair & d'os, dont l'extrémité a d'autant moins de force & de puiſſance dans ſon ébranlement & dans ſon choc, qu'il eſt plus aigu.

* Les Journaliſtes de Trévoux, 1724.

Nous pouvons baptiſer de tel nom qu'il nous plaira toute figure qui ſert à rompre.

Dé-

Démoſthéne eût pû auſſi-bien appeller Phocion le *Coin* ou la *Tête de Porc* de ſes diſcours, que la *Hache*. Or phocion n'étoit pas une hache, mais métaphoriquement il faiſoit l'effet d'une hache ſur les diſcours de l'Orateur, parce qu'il les renverſoit par ſon éloquence. Le *Coin* militaire eſt un terme métaphorique, comme je l'ai dit, qui nous donne l'idée d'un corps de troupes ſur une grande profondeur & peu de front, & qui ſert à ouvrir & à pénétrer tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage. La *Tête de Porc* nous fournit la même idée, parce que toute la force de cet animal eſt dans ſon groin. J'écarte ici tous les défauts du triangle d'Elien : car ſi nous les épluchions par le menu comme nous avons fait en gros, nous ne finirions pas ſi-tôt. Cette figure, pour y revenir, n'eſt capable ni de réſiſter à ſes angles, ni de ſe mouvoir par converſion, marcher également & par ſes côtés A, B, ſans ſe déſordonner & ſans ſe confondre, & très-difficilement en avant, à cauſe de l'inégalité de ſes files. Pour faire l'effet que ſes admirateurs lui prêtent, il faudroit que ſes files fuſſent toutes d'une égale hauteur, & il n'y en a pas une ſeule qui la ſoit. Patritius nous apprend très-joliment comme il faut former cette figure, tant il eſt verſé dans l'art des évolutions militaires. *Il quale ſi puo formare*, dit-il, *è maggiore, è minore di figura, & d'huomini, & piu ſtretto, & piu largo di terreno, ed è agevole à formarlo. Ponendo prima uno, è poi tre, è poi cinque, è poi ſette, è poi ſempre due piu que di dietro, à que dinanzi, fino que vuole. Ma è biſogna, che il primo ſia fortiſſimo, è ſimili à lui da ambiiati que di fuore.* Patritius Paralle. milit. part. 2. l. 14. p. 235.

Cette évolution eſt à mon ſens tout ce qu'on peut imaginer de moins raiſonnable. Je ſuis perſuadé que le véritable *Coin* étoit perdu du tems d'Elien, ou qu'on l'éxécutoit ſans le ſçavoir lorſqu'on combattoit ſur une grande profondeur.

Quand on parle d'un corps d'infanterie de 80. de hauteur, qu'eſt-ce qu'on entend par là, ſinon un corps dont les files ſont de 80. ſoldats? Or je demande ſi l'on peut dire que le *Roſtrum* ou le *Cuneus* d'Elien eſt d'autant de profondeur? Lorſqu'il n'y aura, par éxemple, que la file C qui ſait la pointe du bec qui ſera de ce nombre, les deux D plus foibles, les deux ſuivantes E encore plus, & ainſi de l'une à l'autre toujours en diminuant, il ſe trouvera qu'il n'y aura que deux ou un ſeul homme à l'extrémité de chaque angle de la baſe F.

Xénophon, parlant des deux ordres de bataille de Leuctres, dit que les *files des Lacédémoniens n'étoient que du tiers d'une eſcouade, ce qui ne montoit pas à plus de douze hommes de hauteur; au lieu*, dit-il, *que celles des Thébains étoient de cinquante pour mieux enfoncer la phalange, où le Roi étoit, comme le ſuccès dépendant de ſa défaite.* Je demande maintenant, ſi par les 3000. hommes d'Epaminondas, rangés ſur 50. de hauteur, je dois entendre un triangle; cela ſeroit abſurde: car il eſt formel, par le paſſage que je viens de citer, que les files étoient de 50, & par conſéquent les rangs de 40: voilà donc une Colonne parfaite ſur plus de hauteur que de front; cependant Xénophon ſe ſert du terme d'*Embolon*. On voit la même choſe dans le combat de Tégyre, Pélopidas aiant rangé la campagnie des 300. en Colonne tout de même qu'à Leuctres, où il ſe trouva. Xenoph. Hiſt. Grec. l. v.

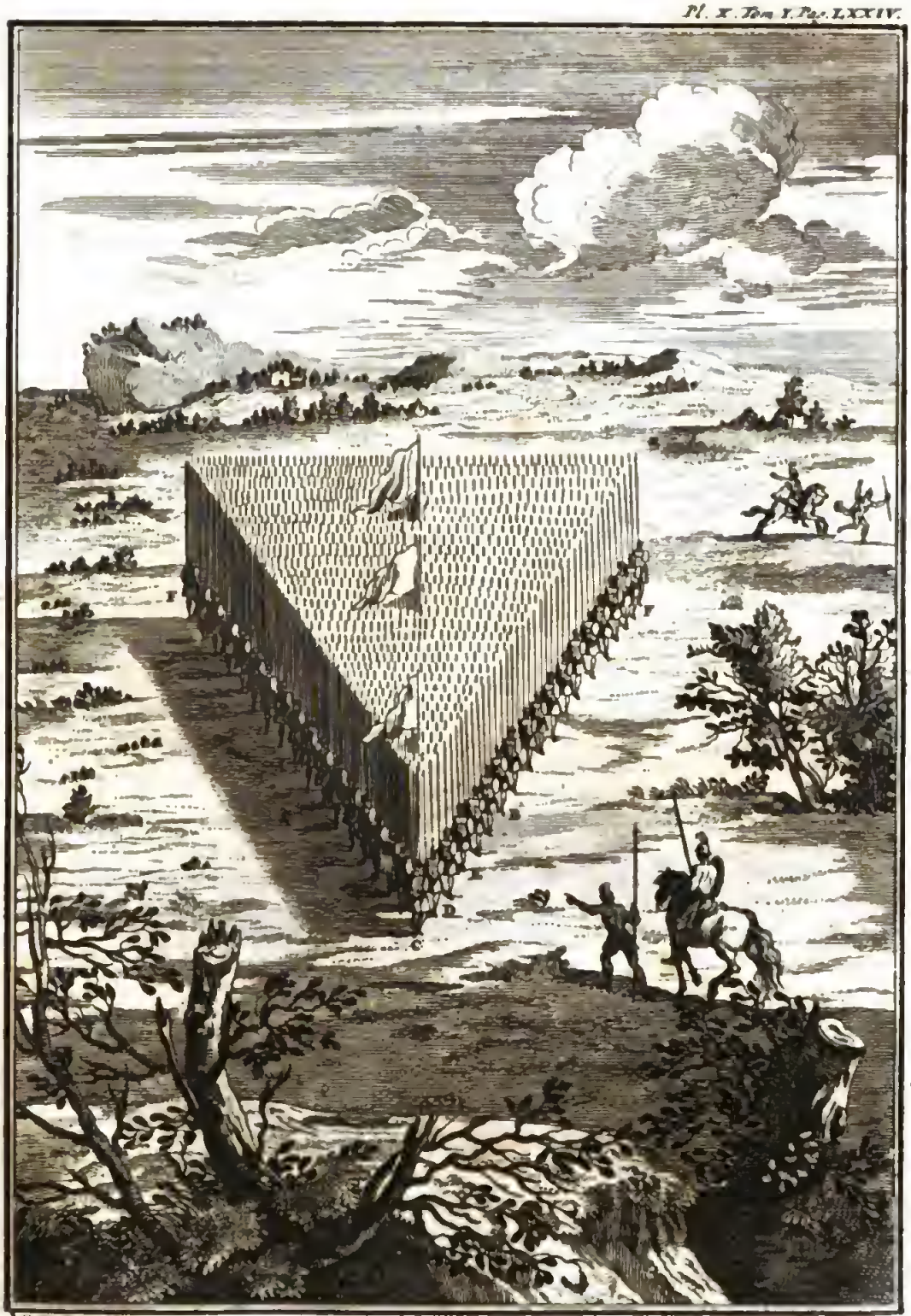
Denys d'Halicarnaſſe dans ſon ſixiéme Livre, parlant de la bataille contre les Arunces, dit que les Romains s'étant rangés en forme de *Coin*, les enfoncérent & les mirent en fuite. Je demande s'il eſt bien aiſé de faire un mouvement & une évolution ſi difficile en préſence de l'ennemi, pendant & dans les ſuites d'un combat? Au lieu qu'il ne faut que doubler, tripler les files, ou quadrupler pour former la Colonne, ce qui eſt une manœuvre d'un inſtant. Arrien rapporte un éxemple d'Aléxandre le Grand, où ceux qui prennent l'*Embolon* au pied de la lettre, croiroient bonnement qu'il le forma, ſans qu'il y manquât un ſeul angle. Cet Auteur dit que Glaucias, Roi des Tau-

lantiens, aiant enfermé Aléxandre dans un pas de montagnes très-dangereux, lorſqu'il étoit occupé au ſiége d'une ville, obligea ce Prince à quitter cette entrepriſe pour ſe tirer de ce défilé, où il s'étoit jetté comme dans une naſſe. Il falloit qu'il le forçât dans ce poſte: comme il ne pouvoit déplier ſa phalange, il fit pluſieurs mouvemens pour dérouter l'ennemi; mais comme il vit que rien ne branloit, il mit tout à coup ſa phalange à ſix vingts hommes de hauteur, c'eſt-à-dire en Colonne. Il jetta deux cens chevaux ſur les côtés de cette maſſe redoutable, après avoir fait filer ſes troupes dans cet ordre, parce qu'apparemment le défilé ſe reſſerroit. Arrien dit qu'après pluſieurs manœuvres différentes, *il ſe forma en pointe*, & fondit ſur l'ennemi, qu'il enfonça, & paſſa outre.

Un homme du métier comprendra aiſément le fait de ſa manœuvre, mais un autre ne s'en appercevra pas. L'Auteur veut dire ſans doute qu'il fit une converſion, que le flanc de ſa phalange, qui étoit moins étendu, dévint tout à coup le front, & que marchant ainſi par ſon flanc. la cavalerie dût ſuivre à la queuë de cette maſſe épouvantable d'infanterie.

L'Auteur Grec ſe ſert pourtant du terme d'*Embolon*, & cependant un corps de 120. de profondeur, ou de plus, ſi le flanc eſt devenu le front, n'eſt pas un triangle. Un corps d'infanterie qui choque de pointe, ne ſignifie pas que ce corps ſoit rangé en pointe. Je me ſers du terme de pointe ou de tête lorſque je veux parler du choc de ma Colonne, lorſqu'elle donne par cet endroit, & non par ſes côtés.

Lorſqu'on dit qu'un Général couvrit la pointe d'une de ſes aîles d'un bois, ou d'un ruiſſeau, cela ne veut pas dire que cette aîle ſoit pointuë. La Colonne eſt un quarré long, ou un *pléſion*, comme les Grecs l'appellent, qui choque de pointe. Un Hiſtorien, qui n'eſt pas du métier, prend ſouvent un mot métaphorique au ſens litteral, comme je l'ai déja dit, & Elien m'a bien la mine d'avoir pris ſon *Cuneus* ou ſon *Roſtrum* pour un véritable triangle. Ce tacticien, & qui plus eſt l'Empereur Léon ne ſe ſont pas ſeulement contentés de faire combattre leur infanterie en ordre triangulaire, dont l'extrêmité de l'angle eſt d'un ſeul cavalier, ce qui eſt ridicule. L'eſcadron Rhomboïde d'Elien ne lui céde pas: s'il l'a tiré de Frontin, je n'en ſais pas pour cela plus d'eſtime; mais il eſt faux qu'il l'ait tiré de cet Auteur, & il eſt encore plus faux que j'en aie parlé ſur ce pied-là dans mon Livre des *Nouvelles Découvertes ſur la Guerre*. Apparemment qu'Elien s'eſt imaginé qu'il en eſt d'un Rhombe, ou d'un *Coin* d'hommes, comme d'un *Coin* de fer, qui plus il eſt aigu, plus il eſt facile à enfoncer. Les Anciens ſont nos maîtres dans les choſes de la guerre, mais ils ne laiſſoient pas de s'égarer quelquefois: à plus forte raiſon les Grecs & les Romains de la moienne antiquité. Le ſiécle de Trajan fut le dernier de la grandeur & de la vertu Romaine. Ce grand Capitaine avoit de ſçavans Officiers ſous lui, comme Frontin, célébre par ſes ouvrages ſur la guerre autant que par ſes actions: mais je n'ai pas lû ni ouï dire qu'Elien ſe diſtinguât par aucune de ces qualités, quoiqu'il y ait d'excellentes choſes dans ſa tactique dont on peut tirer profit; mais comme il n'approfondit rien, il faut les méditer, & très-profondément, & cela n'appartient pas à tout le monde. Voilà l'affaire inſtruite ſur le *Coin* comme ſur le quarré, autant que j'en ſuis capable: le Lecteur ſantaſſin portera là-deſſus ſon jugement. Pour ſatisfaire ceux qui ſont dans l'opinion que les Anciens faiſoient le Coin de figure triangulaire, nous allons donner la maniére dont ils le formoient, non la véritable, mais celle qui approche le plus du vrai. Ceci eſt conjecturé, ou, ſi l'on veut, purement de ma façon. Je laiſſe à chacun la liberté d'en penſer ce qu'il lui plaira; mais je doute que l'on puiſſe par les régles de la tactique, faire autrement & plus ſimplement cette évolution.



LE TRIANGLE D'ELIEN.

CHAPITRE VII.

Commandemens & maniére dont on croit que les Anciens formoient le Coin; s'il eſt vrai qu'il fût de figure triangulaire.

TOutes les fois qu'on vouloit former le *Coin*, il n'étoit pas néceſſaire de marquer les diviſions. Chacune ſçavoit ce qu'elle avoit à faire, la phalange étoit toujours d'un nombre pair de 4096. hommes à 16. de profondeur. Elle étoit compoſée des Oplites, qui étoient des ſoldats peſamment armés, tous piquiers; car les armés à la légére, comme archers, frondeurs & dardeurs, ne faiſoient pas corps avec la phalange.

Une armée Gréque étoit compoſée de quatre phalanges, qui faiſoient 16384. piquiers.

Lorſqu'on vouloit former le *Coin*, il me paroît qu'on devoit diviſer la phalange en pluſieurs ſections inégales, les unes plus fortes que les autres, ce qui ſuffiſoit pour toujours. Chacune devoit être de quatre, de ſix ou de huit files plus forte que celle qui précédoit: c'eſt-à-dire que la premiére ſection étant par éxemple de 22. files, la ſeconde devoit être de trente, la troiſiéme de trente-huit, & ainſi des autres.

On obſervoit que ce fût un nombre pair, pour que les files de chaque ſection débordaſſent également aux aîles celle qui la précédoit. On ne formoit pas ſeulement le Coin d'une ſeule phalange, mais de toutes les quatre, ſelon les occurrences; alors ce Coin prenoit la figure d'un trapéze vuidé, au lieu que celui dont je parle eſt plein.

La ſection la plus foible A, formoit la tête du Coin de 22. files à 16. de profondeur, ce qui faiſoit le nombre de 352. hommes. La ſeconde ſection B, devoit être de 480. La troiſiéme C, de 608. La quatriéme D, de 736. La cinquiéme E, de 864; & la ſixiéme F, de 4096. hommes, ou Oplites. On devoit augmenter ou diminuer les ſections ſelon le terrain, ou le païs où l'on marchoit. Paſſons aux commandemens.

A vous Phalange pour former le Coin.
Attention.
Que la diviſion de droite ne bouge.
Demi tour à droit.
Marche.

A ce commandement, & tout d'un tems, chaque ſection partira de ſon terrain G. La ſeconde ſection H ira ſe poſter à deux pas plus bas, & à côté du dernier rang de la premiére A, & ſera halte.

La troiſiéme K ſe mettra deux pas plus bas que la ſeconde H, & ainſi des autres: les mouvemens étant marqués par les lignes ponctuées L. Cela étant fait, voici le commandement pour former l'évolution.

A gauche formez le Coin.
Marche.

A ce commandement la ſeconde ſection H, marchant par ſon flanc, ſe mettra derriére la premiére A, la troiſiéme K derriére la ſeconde, & ainſi des autres, obſervant

que les files des ſections, à la queuë les unes des autres, débordent également des deux côtés. Cela fait, on fera ce commandement.

Remettez-vous.

Le Coin ſe trouve alors rangé, comme on voit dans la figure A.

On peut former cette évolution d'une autre maniére, qui me paroît plus rapide dans ſon mouvement. Les diviſions étant marquées, on fait marcher la ſection de la droite en avant, en même tems qu'on fera ce commandement aux autres.

A vous Diviſions.
Attention.
A droit, formez le Coin.
Marche.

A ce commandement les diviſions feront à droit, marchant par leur flanc ſur la même ligne, & doubleront les unes derriére les autres. La premiére marchera toujours en avant, & d'un plus grand pas, pour laiſſer du terrain derriére elle; la ſeconde qui ſuit, aiant doublé à la queuë de la premiére, fera à gauche, & ſuivra cette premiére, & ainſi des autres, qui aiant toutes doublé, feront halte pour ſe dreſſer & ſe mettre en ordre.

Voilà cette fameuſe évolution, ou cet ordre de bataille dont il eſt tant parlé dans les Hiſtoriens de l'antiquité: ſuppoſé quelle formât un trapéze, je n'en vois point de plus légére & de plus prompte après la Colonne. Il n'eſt pas difficile de comprendre qu'on peut ſe former ainſi en préſence de l'ennemi; ſi les Grecs ont pratiqué cette évolution comme les Romains, elle valoit infiniment plus que le baraillon, & cet infiniment plus ne conclut pas que cette figure fût ſans défauts.

CHAPITRE VIII.

Raiſons qui autoriſent la Colonne, & les avantages de cette maniére de combattre.

J'Ai démontré les inconvéniens & les défauts des corps qui compoſent notre infanterie dans la maniére dont elle combat aujourd'hui. Je n'ai pas non plus épargné la méthode des Anciens dans ce que j'y trouve à reprendre, cela eſt néceſſaire lorſqu'il s'agit d'établir & d'élever ſur des principes tout nouveaux, & de combattre les vieux: car la vérité ne ſe fait jamais mieux ſentir que par l'oppoſition des deux méthodes.

Pour peu qu'on éxamine notre Colonne avec attention, on reconnoîtra ſans peine qu'elle eſt fondée ſur une étude méditée de l'infanterie. Mille raiſons l'autoriſent, & les avantages qu'on en peut tirer ſont ſans nombre.

La Colonne formée ſelon nos principes, eſt plus prompte & plus diſpoſée à toutes ſortes de manœuvres. Elle peut les faire en ſe conſervant entiére & par ſections. Elle ſe rompt & ſe remuë en un inſtant, ſe partage de tête à queuë, & double ſelon les

MOUVEMENS POUR FORMER LE COIN. .

Digitized by Google

occurrences, par des mouvemens rapides & ſubits dans l'Action même & les affaires les plus engagées.

Tout terrain lui eſt propre, elle défile & ſe forme par un ſeul commandement, ſans que les mouvemens qu'elle fait puiſſent donner à l'ennemi le tems & l'occaſion de la charger, tant eſt grande la promptitude de ſes manœuvres: les corps qui la compoſent peuvent attaquer & ſe défendre indépendamment les uns des autres, & par eux-mêmes; enfin la Colonne a plus d'action & plus de force dans le choc qu'aucune évolution qui ait été inventée. Elle a la ſolidité & l'impulſion de la phalange doublée dont parle Polybe, ſans en avoir le foible; ſes armes ſont parfaites, comme nous le ferons voir en ſon lieu. Nous faiſons conſiſter cette perfection dans leur diverſité en les entremêlant enſemble, afin que l'une ſe trouve ſoutenuë par l'autre.

Il eſt moralement impoſſible qu'une Colonne puiſſe être jamais rompuë. Qui eſt le corps de cavalerie, quelque ſupérieur qu'il puiſſe être, qui oſe fondre & s'abandonner ſur une maſſe armée & ordonnée de la ſorte, & pénétrer cette forêt d'eſpontons, de hallebardes, de pertuiſannes & de baionnettes au bout du fuſil, & ſoutenir encore un feu prodigieux, réglé & uniforme qui ne change point? La Colonne n'a rien de foible, elle peut faire tête de toutes parts, & ſe remettre aiſément: c'eſt un fagot d'épines qu'on ne ſçait par où prendre, & dont l'ébranlement, la ſolidité, la peſanteur & la force eſt ſi violente, qu'il n'y a rien qui puiſſe ſe refuſer à ſon paſſage; rien qu'elle n'ouvre & qu'elle n'enfonce: d'ailleurs, comme je l'ai ſi ſouvent répété, tout terrain, toute ſituation lui eſt propre. Elle ſouffre toutes ſortes de changemens, on la varie, on la change ſelon les différens cas, & ſa force eſt en elle-même; ſes mouvemens ſont ſimples, légers & rapides. C'eſt là le ſeul ordre qui nous faſſe connoître la force de l'infanterie; c'eſt enfin avec le ſecours de cet ordre que l'on peut faire de nouvelles découvertes dans la tactique, ſi on veut la tirer de ſes véritables principes, & la traiter avec la ſimplicité néceſſaire pour la mettre à la portée des plus ſimples: il y a pourtant plus d'art qu'on ne penſe dans la maniére de la former; mais l'étude & la connoiſſance de cet art ſont une affaire de peu de jours aux eſprits les plus communs, & cette connoiſſance nous méne, ſans preſque aucune étude, aux changemens & aux différentes variations des ordres de bataille, que les différentes ſituations de terrain & de païs réglent.

On peut juger, par ce que je viens de dire de la force de la Colonne, qu'elle ne ſçauroit être attaquée que par une diſpoſition & des armes ſemblables, je veux dire par des corps égaux, & qui combattent ſelon mon ſyſtême. Car comment réſiſter contre une maſſe d'infanterie dont on ne voit pas la profondeur, de quelque côté qu'on l'attaque? Suppoſant la Colonne de trois ſections ou bataillons les uns derriére les autres, à la diſtance de trois pas, & ſur 24. ou 30. files, les grenadiers ſéparés, il eſt certain que ſi l'on attaque cette Colonne par la tête, on ſe trouve avoir affaire à 50. rangs ou plus ſelon la force des corps. Je laiſſe à penſer ſi c'eſt une choſe bien aiſée de réſiſter, contre un corps diſpoſé de la ſorte, avec des bataillons ſur cinq de profondeur, ou pour mieux dire ſur quatre: car il eſt rare aujourd'hui que l'on combatte ſur plus, tant on fait peu attention à ce qui fait la force de l'infanterie.

On ſuppoſe le bataillon de 500. fuſeliers, non compris les grenadiers.

Si on l'attaque par ſes flancs, ou par ſes faces, il faut ſe réſoudre à combattre un front bien plus étendu, & à percer 24. ou 30. rangs; mais ce qu'il y a de bien redoutable, c'eſt d'affronter un corps qui ſe trouve tout hériſſé d'armes de longueur, & d'où il part un feu qui ne finit point, & défendu par les armes blanches qui le bordent, & contre leſquelles la cavalerie la plus intrépide ne ſçauroit approcher. L'infanterie rangée ſelon la coûtume d'aujourd'hui, réſiſteroit-elle contre un corps diſpoſé de la ſorte? Il n'y a point de bataillon qui ne s'y briſât, bien loin de l'ébranler & de le rompre: il diſparoîtroit même contre un feu ſi violent, & contre l'effort des pertuiſannes, des

eſpontons des Officiers, & des hallebardes des Sergens, qui ſe trouvent plus près-à-près: ajoutez la profondeur de ſes files; c'eſt cette épaiſſeur qui ſoutient les corps dans une union parfaite, & les empêche de flotter: car le flottement tant dans les eſcadrons que dans les bataillons, me paroît la choſe du monde la plus dangereuſe.

On peut regarder la Colonne comme un rempart mobile qui ſe défend par lui-même; mais pour lui donner plus de force dans ſon élancement ou dans ſon repos, il faut, comme je penſe l'avoir dit, que les rangs & les files ſoient ſerrées & en bon ordre: car l'attaque unie & condenſée eſt celle qui rompt l'ennemi. Les Anciens la connoiſſoient mieux que nous. Comme leur maxime étoit d'en venir d'abord aux coups de main, ils avoient ſoin que les ſoldats des premiers rangs fuſſent les plus forts & les plus braves, parce que tout dépendoit des têtes. Ils voioient aſſez l'importance d'en empêcher la perte; car lorſque quelqu'un vient à tomber, il fait perdre la force du choc. Outre leurs grands boucliers, qui étoient la principale arme défenſive, ils en avoient encore d'autres fort légers qui leur couvroient tout le corps, compoſés de bandes de fer ſur le modéle de nos taſſettes & de nos braſſards, ou de cottes de maille; ce qui eſt encore moins embarraſſant lorſqu'il faut agir & combattre. Cette arme défenſive conviendroit fort à notre cavalerie: pourquoi lui donner des cuiraſſes d'un poids énorme, ſi on ne la voit preſque jamais aux mains contre l'infanterie? Car le feu de la cavalerie eſt moins que rien, ſon avantage n'étant que dans ſon épée de bonne longueur.

Le ſoldat étant armé de la ſorte, eſt à l'abri de l'arme à feu; il s'en mocque & en va plus volontiers aux mains; il ne trouve plus d'autre reſſource pour ſe garantir du feu de l'ennemi, que de marcher droit à lui, & par là on lui enléve ſon avantage. Ce que je dis ici s'adreſſe autant à la cavalerie qu'à l'infanterie.

La Colonne nous met dans cette néceſſité; car lorſqu'elle eſt ébranlée pour joindre & pour le choc, il faut qu'elle enfonce & qu'elle perce tout ce qui s'oppoſe à ſon paſſage. C'eſt un torrent qui paſſe, & qui emporte tout ce qui oſe lui réſiſter. Elle ne ſçauroit reculer, les rangs s'entrepouſſant les uns les autres. La tête du corps qui ſuit, & qui s'unit à l'autre dans le combat, ſoutient & arrête la queuë de celle qui la précéde. Les derniers preſſent ceux qui ſont devant, & ſont cauſe qu'ils vont & chargent avec plus d'impétuoſité, d'union & de violence. Si la premiére ſection eſt rompuë, les fuiards s'écoulent à droit & à gauche, & la ſeconde ſection fraîche & en bon ordre ſuccéde à celle qui vient d'être rompuë; c'eſt un autre ennemi qu'il faut combattre, & en porter tout le poids & la violence.

Les Colonnes qui ſont entrelaſſées entre des lignes de bataillons, doivent partir de la ligne à vingt-cinq pas de l'ennemi, pour tomber bruſquement deſſus pendant que le reſte ſuit.

On m'objectera peut-être qu'un corps auſſi épais & *ſuppreſſé* que la Colonne, ſe trouve terriblement expoſé au feu du canon, qui peut emporter des rangs & des files entiéres, & cauſer de grands déſordres; mais le canon n'eſt redoutable que contre les corps qui reſtent fixes, ſans mouvement & action, comme nous l'avons vû aſſez ſouvent dans bien des affaires, où les deux partis ſe paſſoient réciproquement par les armes, ſans que l'un ni l'autre penſât, ou pour mieux dire, oſât en venir aux mains dans un terrain libre. Une canonade réciproque marque une grande fermeté dans les troupes qui l'eſſuient ſans branler, mais trop de circonſpection, d'incertitude ou de timidité dans le Général: car le ſecret pour s'en délivrer n'eſt pas la magie noire. Il n'y a qu'à joindre l'ennemi, on évite par ce moien la perte d'une infinité de braves gens, & le Général ſe garantit du blâme qui ſuit ordinairement ces ſortes de manœuvres.

Mais indépendamment de ces raiſons, nos bataillons ne courent-ils pas la même fortune? Je ſuppoſe qu'un boulet enfile & fracaſſe tout un rang, ou emporte une file,

Digitized by Google

les bataillons n'y ſont-ils pas expoſés plus que la Colonne, qui eſt beaucoup moins en priſe? Outre qu'on ne forme la Colonne, & que les ſections ne ſe joignent les unes à la queuë des autres qu'au moment qu'on eſt prêt d'en venir aux mains avec l'ennemi: d'ailleurs la Colonne, qui gît toute en action, n'eſſuie qu'un feu de paſſage & d'un moment, parce que le propre de ce corps eſt de joindre l'ennemi; & ſi l'on n'en a pas envie, il eſt inutile de ſe former dans cet ordre. Elle ſouffre bien moins de feu, parce que ſon mouvement en avant eſt d'un cours plus vif & plus accéléré. Les bataillons marchent d'un pas lent & grave, parce qu'ils ne peuvent aller autrement ſans flotter & ſans ſe rompre, & par-là ils ſe trouvent plus longtems expoſés aux différentes bouches à feu; ce qui fait perdre aux ſoldats cette ardeur que la viteſſe & l'élancement allument dans leur cœur, & qui les étourdit dans le péril, que le pas grave leur fait connoître: en effet l'ardeur s'éteint par la réflexion que la lenteur des mouvemens nous donne le tems de faire dans les grands dangers.

Enfin pour derniére raiſon, comme il ſe trouve rarement des plaines aſſez larges & aſſez étenduës pour qu'une grandée armée (telles qu'on en voit aujourd'hui) puiſſe ſe déplier, & combattre en pleine bataille, il me paroît qu'on ne ſçauroit mieux faire que d'entrelaſſer des Colonnes de deux ou de trois ſections dans une ligne de bataillons. En effet je ne penſe pas qu'il y ait rien de plus avantageux à un Général que de chercher les endroits reſſerrés, particuliérement lorſqu'il ſe trouve plus foible, & qu'il n'a pas un grand nombre de régimens ſur la valeur deſquels il puiſſe compter: car alors mettant ce qu'il a de bon à la tête de ſes Colonnes, le reſte va de ſoi-même, outre que ce mélange engendre l'émulation. Comme ce ſont les têtes qui donnent & qui décident, tout dépend auſſi de leur choc, comme je l'ai dit plus haut. D'ailleurs dans ces lieux reſſerrés l'on ſe trouve à l'abri du déſordre qui ſurvient preſque toujours, lorſqu'une armée combat ſur un trop grand nombre de lignes: l'on voit aſſez ſouvent qu'au premier déſavantage la premiére ligne étant enfoncée & pouſſée vivement, elle ſe renverſe ſur la ſeconde, & la met en confuſion, accident qui ſe communique à toutes les autres ſans qu'il ſoit poſſible d'y remédier, particuliérement pour un Général qui ne ſeroit pas des plus habiles, outre que le canon fait un déſordre épouvantable dans ces lignes ainſi redoublées. L'ordre par Colonnes entrelaſſées dans une premiére ligne, n'eſt pas ſujet à un ſi grand défaut, l'effort d'une ligne ainſi diſpoſée eſt des plus violents & des plus furieux; l'on oppoſe un plus grand nombre de troupes à une ligne lorſque l'ennemi paroît ſur une moindre; ainſi je la conſidére non ſeulement comme la reſſource infaillible des foibles, mais encore comme le ſalut d'un Chef qui manque de cette intelligence, & du coup d'œil que l'ordre trop compoſé éxige: la ſimplicité de ma tactique ſuppléant au défaut de l'autre.

Je m'apperçois d'une objection qu'on peut me faire, & dont perſonne ne s'eſt encore aviſé, qui n'eſt pourtant qu'éblouiſſante ſans être ſolide, & dont on pourroit fort bien ſe coeffer ſans y prendre garde. On pourroit donc m'objecter, que ſi l'on recevoit mon Syſtême de tactique, on verroit ce qu'on n'a pas encore vû dans le nôtre, c'eſt-à-dire une perte & un meurtre épouvantable dans les deux armées; à cauſe de l'extrême profondeur de mes corps, dont les uns ſont ſur huit de file, & les autres, véritablement en petit nombre, ſur trente, ſur quarante, & quelquefois ſur quatre-vingt de file, en joignant les ſections de chaque bataillon à la queuë les unes des autres.

Un eſprit peu attentif à l'éxamen d'une méthode, le penſera peut-être ainſi: nous penſons tout au contraire. Qu'eſt-ce que nos combats & nos batailles? Nous l'avons, ce me ſemble, aſſez bien expliqué: eſt-ce autre choſe que des hommes rangés ſans branler à une certaine diſtance les uns des autres, & ſur deux lignes d'une grande étenduë, à cauſe du peu de hauteur des bataillons qui ſe voient expoſés pluſieurs heures à

un feu prodigieux & continuel de canon & de coups de fuſils, d'autant plus meurtrier que les corps qui ſe paſſent ainſi réciproquement par les armes combattent ſur un grand front, qui cauſe en peu de tems la perte d'une infinité de monde; car ſi tous les ſoldats étoient auſſi-bien éxercés à tirer que des Flibuſtiers, je poſe en fait qu'en deux heures de tems la perte de tous termineroit la journée, ou du moins ceux qui ſeroient les meilleurs tireurs remporteroient la victoire, parce que la perte des autres les obligeroit à quitter partie. N'eſt-ce pas là à peu près la méthode inſenſée que nous ſuivons aujourd'hui dans tous nos combats? Car cette baionette ſi redoutable ne l'eſt qu'aux yeux, & je ne vois pas qu'on la mette jamais en uſage, ou fort rarement, puiſque la pratique de nos péres d'aller à l'ennemi & de le joindre nous eſt aujourd'hui interdite, & que nos Généraux ne la veulent point. Il nous ſuffit de combattre de loin, & ſans aborder: c'eſt pourtant cet abord qui convient le mieux au caractére d'une nation active, violente & fougueuſe comme la Françoiſe, dont tout l'avantage conſiſte dans ſa premiére ardeur; & dès qu'on prétend la retenir par une prudence mal entenduë, & qu'on ne lui laiſſe pas ſon libre cours, c'eſt une vraie poltronnerie, c'eſt tromper les ſoldats & leur couper les bras & les jambes. Avons-nous fait autre choſe pendant tout le cours de la derniére guerre?

Il n'en eſt pas ainſi de ma maniére de combattre & de ſe ranger, je laiſſe là le feu, & je n'en tiens aucun compte. Je connois l'humeur & le caractére de la nation, & je le fais agir & combattre ſelon ce caractére, je ne la trompe point. Si je fournis des armes à nos ennemis par mes principes, comme on le prétend, j'en fournis de plus fortes à ma nation, parce que rien ne réſiſte à ſon impétuoſité & à ſa premiére ardeur, & que ma méthode lui convient beaucoup mieux qu'aux autres nations plus flegmatiques & moins ardentes, qui combattent pourtant avec plus d'avantage avec leurs bataillons minces contre les nôtres qui ne ſont pas plus épais, parce qu'elles ſont plus éxercées à tirer que nous ne le ſommes, & que nous négligeons d'en venir aux mains, qui eſt ce que nous avons de plus redoutable. Ce n'eſt pas peu que de leur enlever l'avantage qu'ils ont dans leur feu, & particuliérement les Hollandois, en ſuivant la méthode que je propoſe, & l'on va voir que je ne leur enléve pas ſeulement ce rempart, mais encore tous leurs avantages.

1°. Parce que je marche droit à eux pour les joindre & les aborder, & que leur feu ne dure qu'autant de tems qu'il m'en faut pour arriver ſur ces tirailleurs par pelotons. Ils feront une décharge d'un peu loin, j'y conſens; ils en feront une ſeconde, je l'accorde: mais n'en attendez pas une troiſiéme, je ſerai ſur eux, & leur feu n'a plus lieu dès l'inſtant même qu'on eſt ſur eux; je perds donc beaucoup moins de monde que ſi j'eſſuiois leurs feux ſans les joindre, & ſi je marchois à eux ſelon la coûtume, & non ſelon la mienne.

2°. Parce que mes corps étant rangés ſur une moindre étenduë, & ſur plus de hauteur, ſont moins en priſe au feu de l'ennemi, & ceux qui y ſeroient expoſés en combattant ſelon la coûtume ordinaire, s'en trouvent à l'abri, à cauſe que mes bataillons ont beaucoup moins de front & plus de hauteur; & quant à mes Colonnes, elles ſe trouvent beaucoup moins expoſées, par la raiſon qu'elles combattent ſur un très-petit front, & ſur une très-grande profondeur.

3°. Parce que mes manœuvres ſont plus dégagées, plus ſimples & plus promptes, que je ſuis auſſi-tôt ſur l'ennemi, & que j'ôte le flottement des corps, & ce flottement eſt la choſe du monde la plus dangereuſe, & qu'on ne ſçauroit éviter dans ceux qui combattent ſur trois ou quatre de file.

4°. Parce que me trouvant en très-peu d'eſpace ſur l'ennemi, la peſanteur du choc de mes bataillons eſt telle que les autres ne ſçauroient jamais y réſiſter; & comme il ſuffit de

de percer en pluſieurs endroits, & qu'on le peut par tout contre des bataillons minces, la journée eſt tout auſſi-tôt terminée. Il y a donc moins de ſang répandu, puiſqu'il y a moins de feu de part & d'autre, que le combat eſt moins obſtiné, & qu'il n'y a que les têtes de mes corps qui donnent, outre que les rangs qui ſuivent les trois ou quatre premiers de la tête ne ſervent que pour les pouſſer, & pour donner plus de poids & de force au choc de ceux qui les devancent, de ſorte que ces rangs ne peuvent ſouffrir que du feu du canon: mais ce feu n'eſt qu'un feu de paſſage, qui ceſſe dès qu'on en eſt aux mains, au lieu qu'il eſt très-dangereux dans notre façon de combattre: Malplaquet en eſt une bonne preuve. D'ailleurs mes Colonnes rendent ce canon bien peu redoutable, parce que je mets le mien à la queue, qui tire ſans ceſſe, & marche toujours en ſûreté à couvert des ſections. C'eſt une remarque que pluſieurs Officiers d'artillerie très-expérimentés ont faite, car ils ne déſirent rien tant dans les batailles que d'être en état de ſuivre les lignes, & de tirer au plus près lorſqu'ils ſe ſentent bien ſoutenus: nous ne ſçaurions mieux l'être, diſent-ils, que par ces Colonnes.

Suppoſons maintenant que les deux partis combattent ſelon mes principes, car il ne faut point douter qu'on n'y vienne un jour: ceux qui ne les approuvent pas ne les ont pas entendus, & leurs déciſions ne ſont pas article de foi, je ſoutiens qu'on perdra une infinité moins de monde.

1°. Parce que, comme je l'ai déja dit, on eſſuiera moins de feu de part & d'autre, la raiſon eſt qu'il n'y aura que les têtes qui donneront & qui ſe trouveront expoſées à l'arme blanche, & que la victoire dépendant uniquement de pénétrer & de percer quelque part, les Généraux y mettront toute leur attention.

2°. Parce que les Colonnes étant difficiles à découvrir à cauſe qu'elles ſont engagées dans les lignes, ou qu'elles peuvent ſe former en marchant à l'ennemi, on ſera toujours incertain de l'endroit où l'on veut faire le principal effort de l'attaque.

3°. Parce que le ralliement de celui qui eſt ouvert devient impoſſible ou très-difficile, à cauſe du partage des Colonnes qui ſe jettent à droit & à gauche ſur les flancs des corps qui viennent d'être rompus, choc dont ils ne ſçauroient ſe garantir, attaqués qu'ils ſont en même tems de front par les bataillons d'entre les Colonnes; de ſorte que n'y aiant plus de remède, la journée eſt finie en fort peu de tems: car c'eſt le tems qu'on emploie pour la victoire & le feu continuel qui font périr tant de monde.

J'écarte une infinité de choſes que je pourrois dire ſur la Colonne; car comme ces choſes embraſſent ma tactique dans toute ſon étenduë, nous les traiterons ſelon l'occaſion dans le cours de cet ouvrage, ſans pourtant entrer dans le fond de cette tactique: les raiſons que nous en avons ſont plus importantes que l'on ne penſe, on peut être emploié; & lorſqu'on a perdu toute eſpérance de l'être, on ne perd pas celle de tout donner & de tout découvrir.

CHAPITRE IX.

Autorités & exemples de la Colonne.

LA plûpart des gens qui ne s'appliquent pas, ſont ſi prévenus en faveur de l'uſage, que tout ce qui lui eſt contraire les révolte & les bleſſe; les preuves, les raiſons les plus fortes & les plus preſſantes, les vérités les plus démontrées ſont à peine

probables : donnez-leur des autorités, ils ne s'en paient point ; que faire avec de telles gens ? Il faut, dira-t-on, les satisfaire par quelque chose de plus fort. Il leur faut des faits, des exemples de quelques grands hommes qui aient pratiqué ce qu'on propose ; nous les prendrons donc par cet endroit-là, puisque nous n'avançons rien par l'autre : encore Dieu veuille qu'ils ne les révoquent pas en doute ; en ce cas il n'est pas jour en plein midi, comme dit Horace.

Une autorité comme celle de Céfar, feroit d'un grand poids dans le fujet que je traite : mais il me paroît que la Colonne lui fut inconnuë, je n'en vois aucune trace dans ſes Commentaires, aucun de ſes Hiſtoriens n'en a parlé ; mais Scipion, qui ne lui étoit pas beaucoup inférieur, s'en ſervit avec avantage contre Annibal à Zama. Ce grand homme combattit ſur une ligne de Colonnes parfaites à ſon infanterie. Polybe, qui nous en donne la deſcription en homme de guerre, eſt celui de tous les Hiſtoriens qui nous l'explique avec plus de préciſion & de clarté.

Le Prince Louis-Guillaume de Naſſau nous a donné un plan de ce fameux ordre de bataille dans un ouvrage de ſa façon qui eſt aſſez rare, il ne me paroît pas que les raiſonnemens qu'il fait ſur cette bataille ſoient conformes aux vûes de Scipion, non plus que ceux de Polybe. Le Romain ſe forma dans cet ordre, bien moins dans le deſſein de ſe garantir des éléphans, qu'Annibal avoit en grand nombre, que de trouver une diſpoſition capable de réſiſter avec une armée de vingt-deux à vingt-trois mille combattans, contre une autre de cinquante mille, rangée ſur trois groſſes lignes d'infanterie, ou ſur trois phalanges : c'étoit fait de Scipion s'il eût combattu ſelon la coûtume Romaine. Ce célébre Chef d'armée n'eſt pas pourtant l'Auteur de cette façon de combattre par Colonnes. Régulus eſt le premier qui la pratiqua en Afrique contre Xantippe, qui fut victorieux par la bévûe du Conſul Romain, comme Scipion par celle d'Annibal. Régulus perdit la bataille pour avoir trop reſſerré les eſpaces entre les Colonnes, comme Varron à Cannes, qui combattant ſur les mêmes principes, tomba dans des fautes encore plus groſſiéres par ſon ignorance & ſa mauvaiſe conduite. Scipion corrigea ſon ordre de bataille, par ce qu'il remarqua de défectueux dans les deux autres.

Polyen rapporte un éxemple des Colonnes, que je ne me ſouviens pas d'avoir lû dans aucun des Auteurs Grecs & Latins qui ont écrit des guerres des Romains. Il eſt ſi digne de remarque, & ſi ancien, que j'en ai été tout ſurpris. Je le tire de Rome naiſſante, on ne peut guéres remonter plus haut : il eſt digne de la curioſité des Lecteurs. Le voici tel que le ſçavant Bénédictin Dom Lobineau l'a traduit du Grec de Polyen, cette traduction eſt encore manuſcrite. Rapportons ce paſſage.

Polyen Liv. VIII. ch. 25.

„ Romulus campa à dix ſtades de la ville de Fidéne. La nuit il fit ſortir ſes trou-
„ pes des retranchemens. En aiant pris la moitié, il la fit marcher de front, & aiant
„ ordonné aux autres de marcher en Colonnes, il marqua en ſecret aux Chefs ce qu'ils
„ avoient à faire. Pour lui, accompagné de quelques-uns des plus diſpos, tous ar-
„ més de haches, il ſe préſenta aux murs, après avoir commandé au reſte de ce corps
„ d'armée de ſe tenir en embuſcade près de là. Au point du jour il fit attaquer les
„ portes à coups de hache. Les Fidenates troublés par la témérité de cette entrepriſe,
„ ouvrirent les portes, & fondirent en déſordre ſur les ennemis. Les Romains lâché-
„ rent le pied. Les Fidenates ne voiant que ceux qui leur faiſoient face, ſans apper-
„ cevoir les autres qui étoient derriére, mépriſérent ce qu'ils voioient, & les pouſſé-
„ rent vigoureuſement, dans l'eſpérance de les exterminer. Quand ils ſe furent avan-
„ cés plus loin, les Chefs qui conduiſoient les Colonnes couvertes par la ligne du
„ front, les firent approcher & s'aſſeoir à terre, afin que les ennemis ne les viſſent
„ point. Cela fait, ceux de la ligne du front prirent la fuite, & s'étant coulés der-
„ riére les Colonnes, firent volte-face contre ceux qui les pourſuivoient. Alors ces

„ Colonnes ſe levérent, & ces ſoldats frais ſe jettérent avec grand bruit ſur les Fide-
„ nates haraſſés, qui furent attaqués en même tems par ceux qui avoient fait ſemblant
„ de fuir. Les Fidenates pouſſés de toutes parts, furent mis en déroute, & la plû-
„ part tués, & leur ville fut priſe.

Les Romains ne ſont pas pourtant les premiers qui aient connu la Colonne, comme je penſe l'avoir dit, c'eſt aux Grecs que l'on doit l'attribuer: c'étoit le grand principe d'Epaminondas. Il ne combattit jamais que dans cet ordre; & fut toujours victorieux: les batailles de Leuctres & de Mantinée, les plus fameuſes de l'antiquité en fait d'intelligence, en offrent un bel éxemple, comme je le dirai bientôt.

Lorſque Dion entra dans Syracuſe, après avoir été chaſſé par ſes Citoiens, au ſecours deſquels il étoit venu, il marcha contre les troupes de Denys en Colonnes. *Il ſépara*, dit Plutarque, *ſes péſamment armés par petits corps auſquels il donna plus de profondeur que de front, & les mit chacun ſous différens Chefs, afin qu'il pût faire tête en plus d'endroits, & paroître plus fort & plus redoutable.*

Arſaces, dans la guerre contre Antiochus Roi de Lydie, diſpoſa ſon infanterie en forme de Coin, marcha droit juſqu'à la phalange, l'attaqua avec tant d'ardeur & de violence, & la preſſa ſi vivement, que ſi Antiochus n'eût pas uſé d'un ſtratagême qui lui réuſſit, en tombant ſur les derriéres des ennemis par les revers des montagnes, ſa perte étoit infaillible. *Ils combattoient ſerrés en forme de Coin*, dit mon Auteur, & le Coin n'étoit ſûrement pas une maniére de triangle, ni même un trapéze dans cette affaire, mais une phalange ſur pluſieurs ſections les unes derriére les autres, c'eſt-à-dire une Colonne. Cela me ſemble d'autant plus vraiſemblable, que ce combat, qui eſt très-remarquable dans Polybe, ſe donna dans un pas de montagnes très-reſſerré, où il importe d'occuper & de remplir tout le terrain, bien loin d'y préſenter une pointe & de ne le remplir que vers la baze; ce qui ſeroit abſurde & très-dangereux, l'ennemi pouvant profiter du vuide & former un rentrant où le triangle ſe ſeroit trouvé emboîté & comme enchâſſé. Tout cela me perſuade, comme l'éxemple d'Aléxandre contre Glaucias, dont j'ai déja fait mention, qu'on ſe ſervoit indifféremment du terme de Coin pour faire comprendre un corps ſur beaucoup de hauteur & peu de front: car l'on ſçait aſſez que les Anciens n'étoient pas fort opulens en termes militaires, témoin celui d'*Acies* dans Végéce & dans pluſieurs autres Auteurs, qui a diverſes ſignifications; c'eſt tantôt l'armée entiére, tantôt un corps de troupes, ou un détachement de quelques cohortes, & ſouvent une ou deux, quelquefois une aîle ou un centre. Le mot de *Teſtudo* ne ſignifie pas toujours un corps d'infanterie ſerré, & combattant leurs boucliers ſur leur tête en forme de toît, pour ſe garantir des coups d'en haut. Il ſignifioit ſouvent une cohorte ou pluſieurs enſemble, ou une phalange, les rangs & les files ſerrées, bouclier contre bouclier. Le Pére Daniel a crû que Narſès forma une tortue à Caſſilin contre les François, les ſoldats combattant leurs boucliers ſur leurs têtes. Il s'eſt trompé, Agathias veut dire que Narſès forma une phalange. A quoi bon une tortue contre des gens qui n'avoient aucune arme de jet? Je trouve tant d'étymologies différentes du terme de *Cuneus* dans Céſar, dans Tacite & dans Tite-Live même, qu'un homme qui n'eſt pas rompu & éxercé dans le métier des armes s'y trouve ſouvent très-embarraſſé. On ne ſçauroit être trop en garde en traduiſant les Auteurs Grecs & Latins. Il eſt donc très-probable, & ſi je l'oſe dire, preſque certain que le terme de *Coin* dans un défilé de montagnes, ſignifioit une Colonne plutôt qu'un triangle, ou un trapéze. Voilà bien des éxemples de l'antiquité qui prouvent la Colonne, ce n'eſt pas cependant encore tout. J'en réſerve deux conſidérables pour le Chapitre ſuivant, pour terminer celui-ci par un autre très-célébre qui s'eſt paſſé de nos jours.

C'eſt celui qui a défendu Corfou ſi glorieuſement.

Le Général Schoulembourg, un des plus ſçavans hommes d'infanterie, & des plus expérimentés qui ait paru dans notre ſiécle, & dont les actions ſont aſſez connuës, ſe retirant par les plaines de Pologne avec un corps d'infanterie d'environ quatre à cinq mille hommes, ſe vit tout d'un coup attaqué dans ſa marche par huit mille chevaux de cavalerie Suédoiſe, & l'intrépide Roi de Suéde Charles XII. à la tête. Cet habile Chef Saxon, brave & expérimenté, ne ſe déconcerte point, & fait voir tout ce que peut un eſprit éclairé, ſecondé d'un grand courage & de la confiance de ſes troupes. Il ſe range en Colonne, ſe fraiſe de tout ce qu'il a d'armes de longueur, halebardes, pertuiſannes & eſpontons, & ſe prépare à une vigoureuſe réſiſtance; il eſt bientôt joint, & dans l'inſtant attaqué: il ſoutient le choc de cette cavalerie avec tout l'ordre & la valeur poſſible. La cavalerie Suédoiſe eſt répouſſée, le Roi ne ſe rebute pas; il étend ſes eſcadrons & environne cette Colonne de toutes parts, elle fait face par tout: le combat recommence avec la même fureur, le Monarque s'abandonne ſur cette Colonne, & la charge à différentes repriſes. Il trouve un courage & une obſtination égale à la ſienne; il ſe laſſe enfin de tant de charges inutiles & ſans effet, & Schoulembourg continuë ſa marche juſqu'à un ruiſſeau, qu'il paſſe à la faveur de la nuit, & du feu d'un moulin où il avoit jetté quelque infanterie.

CHAPITRE X.

Suite du même ſujet. Batailles de Leuctres & de Mantinée.

IL me ſemble que Plutarque n'inſtruit pas aſſez ſon Lecteur dans le récit d'une bataille auſſi mémorable que celle de Leuctres. Elle méritoit plus de ſoin & d'exactitude: car jamais un bon abréviateur ne laiſſe échaper les circonſtances d'un fait d'où naiſſent les grands événemens.

Hiſt. Grec. l. VII.

L'Auteur ne dit pas un ſeul mot de la cavalerie. S'il eût conſulté Xénophon, il eût remarqué qu'il y en avoit dans les deux armées, & celle des Thébains contribua beaucoup à la victoire.

Pour redreſſer ce qui manque dans cet Auteur, j'ai ſuivi Xénophon, qui dit que Cléombrote forma une premiére ligne de ſa cavalerie A, qu'il poſta à la droite de ſa phalange B, qui la ſoutenoit.

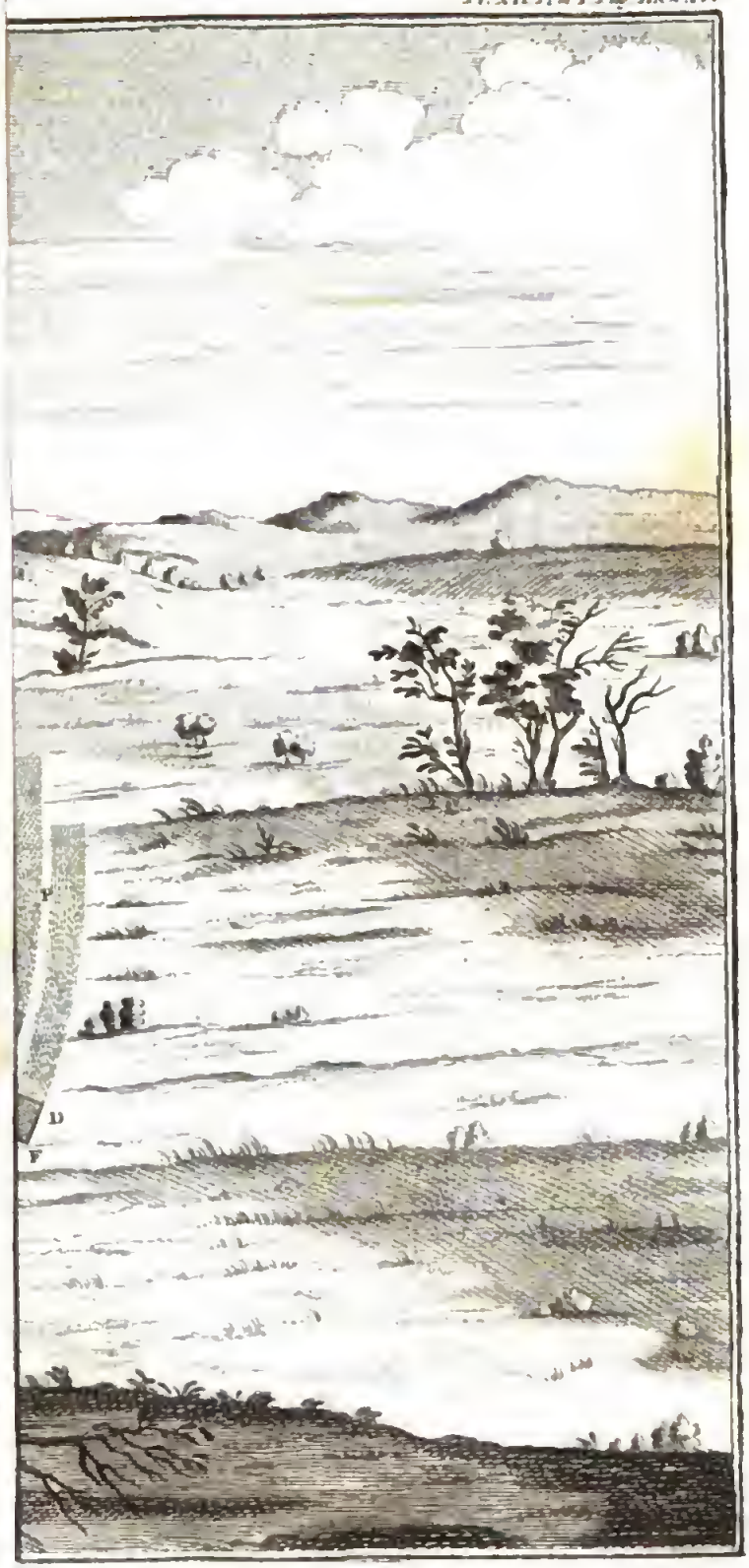
Diodore dit qu'ils avoient 7000. hommes d'infanterie, & 500. de cavalerie.

Les Thébains étoient plus foibles de la moitié; mais comme ils étoient bien commandés & mieux ordonnés, ils marchérent aux ennemis, qui les debordoient extraordinairement à leur droite C.

Epaminondas le voioit aſſez: pour leur ôter cet avantage, il fit un trait d'un Capitaine fin & ruſé.

Il ſe détermine d'attaquer par ſa gauche D, il la fortifie de tout ce qu'il avoit d'hommes d'élite, ou de péſamment armés, qu'il rangea ſur cinquante de profondeur, c'eſt-à-dire en Colonne E, que je conjecture de trois mille hommes. La Compagnie des trois cens (*a*) F. fermoit cette aîle. Le reſte de ſon infanterie G, qui conſiſtoit

(*a*) *La Compagnie des trois cens.*] Cette Compagnie, ou Troupe ſacrée, comme la plûpart des Auteurs l'appellent, étoit très bien imaginée pour ces tems antiques. Quiconque la propoſeroit dans celui ci, ſe feroit moquer de lui, & paſſeroit pour très-viſionnaire. Où trouver tant d'amis dans un ſiécle ſi corrompu? A moins qu'on ne les cherchât dans les troupes, car je ne penſe pas qu'on en puiſſe trouver ailleurs que dans les armées; les armes ſont cet effet, c'eſt une très-grande rareté


D
F

en ſes armés à la légére, & les troupes qui ne faiſoient pas corps avec ſa premiére phalange, s'étendoient ſur une ligne fort minee, ſur trois ou quatre de hauteur, parce qu'il comptoit en formant une oblique, d'éviter un engagement de ce côté-là. A l'égard de ſa cavalerie H, il ſe régla ſur la diſpoſition de ſon ennemi.

Cléombrote forma ſa phalange L, ſelon la coûtume des Grecs; ſa cavalerie, comme je l'ai déja dit, étoit en premiére ligne à ſa droite rangée par eſcadrons. C'eſt l'ordre & la diſtribution des troupes des deux armées dans une plaine raſe & découverte.

Les Thébains parurent d'abord en bataille aux points M ſur une ligne droite & paralléle à la phalange Lacédémonienne; ils s'ébranlent tout d'un coup, & pendant que l'extrémité de leur aîle droite ne bouge, tout le reſte de la ligne marche par un demi quart de converſion par les lignes ponctuées P; c'eſt-à-dire que la ligne ſe meut autour de N, comme autour de ſon centre: de ſorte que l'aile droite ſe trouva fort éloignée de la gauche de Cléombrote. Par ce mouvement les Thébains à leur gauche s'approchérent toujours plus de la droite des Lacédémoniens, ſur laquelle ils vouloient tomber. Cette diſpoſition d'Epaminondas eſt la ſixiéme de Végéce, qu'il appelle *In ſimilitudinem veru*; c'eſt l'ordre oblique dont il fait plus de cas que d'aucun autre des ſept qu'il nous donne dans ſon Livre. Les Anciens l'appelloient bataille de biais, c'eſt-à-dire qu'on mettoit tout ce qu'on avoit de troupes d'élite à l'aile qui devoit attaquer, pendant qu'on refuſoit tout le reſte de la ligne à l'ennemi. Il paroît qu'Epaminondas le préféroit à tous les autres, effectivement c'eſt le meilleur: la ligne oblique ou l'ordre de bataille oblique étant tout ce qu'il y a de plus à craindre & de plus ruſé dans la tactique; c'eſt la reſſource des foibles, & ſur tout lorſqu'on introduit des Colonnes dans l'aîle qui doit attaquer. Il y a plus d'art qu'on ne penſe dans les manœuvres de l'oblique, j'en fais plus de cas que de la courbe, quoique belle & profonde, mais moins ſûre que l'autre. Quoiqu'il en ſoit, bien que les Anciens connuſſent l'oblique comme la courbe, ils n'introduiſirent jamais de Colonnes du côté où ils vouloient engager le combat, comme fait Epaminondas dans celui-ci. Feu S. A. R. Monſeigneur le Duc d'Orléans me parut ſurpris de cet ordre de bataille que j'eus l'honneur de lui préſenter, les Experts n'en penſeront pas moins avantageuſement que ce Prince habile & éclairé. Reprenons notre ſujet.

La cavalerie en vint bientôt aux mains. Comme celle des Thébains étoit mieux montée, & plus expérimentée que celle de Lacédémone, (qui ne valut jamais rien,) celle-ci ne fut pas longtems ſans être rompuë & renverſée ſur ſon infanterie, qu'elle mit en confuſion.

Les Thébains, après ces premiers ſuccès, attaquent d'abord la droite de la phalange. Sur ces entrefaites la Compagnie des trois cens F, tourne ſubitement ſur l'aîle, & la prend en flanc, pendant que la groſſe Colonne choque de tête, enfonce tout ce qui lui réſiſte, paſſe outre, & retourne ſur ce qui reſtoit encore en entier, pour ne lui pas donner le tems de ſe reconnoître.

Cette aîle totalement ruinée & en fuite, la cavalerie ſe met à ſes trouſſes, pendant

dans les autres. Nous connoiſſons aſſez bien le monde, & nous y ſommes aſſez rompus pour décider hardiment ſur cet article: peut-être n'en trouveroit-on pas un ſi grand nombre, mais du moins on en trouveroit. Polyen dit dans ſes ruſes de guerre, que *Gorgidas fut le premier qui établit la* Troupe ſacrée. *Elle étoit compoſée*, dit-il, *d'hommes liés enſemble par l'amour le plus tendre au nombre de trois cens. La tendreſſe qu'ils avoient les uns pour les autres, faiſoit qu'ils ne s'abandonnoient jamais, qu'ils ne prenoient point la fuite, & qu'ils étoient réjolus de vaincre les ennemis, ou de mourir tous enſemble.*

que l'infanterie victorieuſe profitant de ſon premier avantage, gagne toujours vers la gauche. Cette gauche qui voit le déſordre de ſa droite, & l'ennemi qui s'avance toujours vers elle. croit tout perdu; elle plie & lâche le pied. La déroute de cette droite fut la cauſe de la perte de cette bataille, qui n'étoit pas encore perduë, ſi les Généraux n'euſſent pas déſeſpéré. Elle peut être comparée aux plus fameuſes de l'antiquité. Jamais Lacédémone n'en éprouva de ſemblable, ni de plus honteuſe. Le Roi Cléombrote y fut tué, & mille Lacédémoniens, c'étoit l'élite de Sparte: ceux qui fuirent n'en étoient que la lie, comme dans toutes les batailles ceux qui ne rendent aucun combat.

Epaminondas raiſonna en grand Capitaine, & prévit bien ce qui pouvoit arriver par l'excellence de ſa diſpoſition, autant ruſée que ſçavante & profonde. Comme il étoit grand homme d'infanterie, qu'il en connoiſſoit la force autant qu'il la faiſoit connoître à ſes ſoldats, il vit bien que l'ennemi réſiſteroit vainement au choc, & à la peſanteur de cette formidable Colonne, & à celle des trois cens qu'il oppoſa à la phalange Lacédémonienne, qui n'étoit rangée que ſur douze de hauteur. Cléombrote fit une faute d'en diminuer la profondeur pour en augmenter le front, ſans aucune néceſſité, puiſqu'il étoit ſupérieur en nombre. Le grand nombre ne ſert de rien contre un Général qui ſe refuſe à une aile, & donne à l'autre cet avantage de l'ordre oblique. Voilà une énorme bévûe dans Cléombrote: en voici une autre qui ne céde en rien à la premiére.

Il mit ſa cavalerie en premiére ligne à ſa droite, ſoutinuë par celle de ſa phalange. Cela étoit encore dans les régles de la guerre, & de la milice, ſi l'on conſidére que la phalange étoit un corps uni & ſans aucun intervalle, ni diviſions entre les lignes. Il eût dû laiſſer des eſpaces entre les enſeignes pour donner des iſſues, ou un écoulement à ſa cavalerie en cas d'accident. Elle eût pû ſe remettre du déſordre derriére ſon infanterie; pourquoi négliger cette précaution? On ne fait autrement quand on veut ſoutenir l'infanterie par la cavalerie, ou qu'on ne compte pas ſur la valeur de celle-ci; après tout, cela n'eût ſervi de rien contre les Colonnes: car je ne vois aucun reméde, ſinon de combattre ſur un ordre ſemblable.

Lorſque Cléombrote s'apperçut que les Thébains s'éloignoient à leur droite, & avançoient leur gauche, il eût dû doubler & tripler les files de ſa phalange. Ce mouvement étoit ſimple, aiſé & prompt: au lieu qu'il marcha par l'aile à ſa droite, c'eſt-à-dire qu'il la prolongea pour l'empêcher d'être débordée de ce côté-là, & par où l'ennemi s'étendoit, au lieu qu'il falloit oppoſer une maſſe égale en hauteur à l'infanterie Thébaine, & jetter en même tems ſa cavalerie à la pointe de ſon aîle attaquée, & l'entrelaſſer de quelque infanterie, ſelon la méthode des Grecs. Il ne fit rien de ce qu'il auroit dû faire, il fut battu; qui peut diſconvenir qu'il ne dût l'être?

Epaminondas ſe trouva ſi bien de cette diſpoſition à la bataille de Leuctres, qu'il ne manqua pas de s'en ſouvenir à celle de Mantinée: il combattit dans cet eſprit, & vainquit par cela ſeul. Il fut tué dans cette grande journée, & avec lui périt la gloire & l'eſpérance de Thébes.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur la bataille de Mantinée.

L'Ordre de bataille d'Epaminondas à Mantinée, eſt ſur les mêmes principes que celui de Leuctres, & lui acquit la réputation d'un des plus grands hommes d'infanterie, & d'un des plus ſçavans Tacticiens de ſon ſiécle: car ſans cette ſcience, il ne faut pas eſpérer de grandes choſes, à moins que le hazard ou la fortune ne ſoient par tout le maître.

L'ordre & la diſtribution des troupes dans cette bataille ſont dignes de l'admiration des Experts, je ne vois rien de plus profond & de plus remarquable. Depuis Epaminondas nous n'avons aucun exemple d'un ordre ſemblable: c'eſt ici le chef-d'œuvre de ce grand Capitaine.

Les obſervations que je vais faire ſur cette célébre journée, plairont d'autant plus, qu'aucun Commentateur, ni aucun homme de guerre, n'a fait attention à une ordonnance ſi belle & ſi profonde. J'ai lieu de m'en étonner, Xénophon l'aiant ſi bien & ſi clairement écrite, qu'il eſt preſque impoſſible de n'en pas voir la ſolidité, pour peu d'expérience & d'intelligence que l'on ait de la guerre.

Xénophon, qui décrit cette fameuſe action en homme ſçavant & expérimenté, parle d'abord de la marche du Général Thébain. Il dit qu'il la fit dans l'ordre ſur lequel il vouloit combattre, pour n'être pas obligé, en arrivant en préſence de l'ennemi, de perdre dans la diſtribution des troupes, un tems qu'on ne ſçauroit trop ménager dans les grandes entrepriſes. Le tems perdu, ou mis à profit, eſt la pierre de touche du mérite ou de l'inſuffiſance d'un Chef d'armée.

Il n'alla pas droit & de front à l'ennemi; mais il parut en préſence à la tête de ſon infanterie, ſur une ſeule Colonne, comme en ordre de marche. Il rangea d'abord ſon armée ſur une ſeule ligne ſur les hauteurs qui bordoient la plaine, la cavalerie ſur les ailes de ſa phalange: il avoit eu la précaution de former la tête A, (qui eût dû faire ſa droite en combattant ſelon la coutûme ordinaire,) & doublant la hauteur de cette aile, pour la rendre plus ſolide & plus forte pour le choc, il parut ainſi de front & en bataille à la vûe de l'armée Lacédémonienne, & fit halte ſur les hauteurs dans cette diſpoſition; ce qui trompa les ennemis, qui crurent qu'il alloit camper: mais quelle fut leur ſurpriſe lorſqu'ils s'apperçurent qu'il s'ébranloit, & qu'il venoit droit à eux contre leur attente? Une partie de ſa cavalerie prit à droit, & ſe ſépara de la phalange dans la plaine, & l'autre à gauche. On remarqua peu de tems après une autre mouvement dans l'infanterie, où l'on ne comprit rien d'abord; ce qui tint en ſuſpens & dans l'incertitude, tant on craignoit l'adreſſe & l'eſprit ruſé de ce Général. Ce mouvement parut bientôt une phalange renverſée par un demi-quart de converſion de B en A, par les traces C de toute ſa ligne d'infanterie, tout d'un tems & d'un même mouvement, & marchant alors par la tête A, & non pas de front à l'ennemi, en tenant l'autre D reculée en ligne oblique, ou de biais, il tomba deſſus, & *choqua de pointe comme une galère*, dit Xénophon, aſſûré que par la ſeule force & la peſanteur de ſon ordre, il enfonceroit l'ennemi, & l'ouvriroit à ſon centre pour le ſéparer de ſes ailes. Mais comme il craignoit que les Athéniens, qui étoient à l'aile gauche, ne tombaſſent ſur le côté E de cette furieuſe Colonne, & qu'ils n'en interrompiſſent le cours & la violence, il poſta ſur une hauteur la cavalerie de ſa gauche F, qu'il entrelaſſa de

Digitized by Google

ſon infanterie légére G; & comme cette cavalerie faiſoit front à celle d'Athénes H, & la tenoit en échec, il ne ſe paſſa rien de ce côté-là.

Il n'en arriva pas de même de celui de la cavalerie de la droite des Thébains K, elle attaqua celle de Laecédémone L, comme la moins vigoureuſe, l'enfonça, l'enleva hors de ſon aile, & la mit en fuite, quoique ſupérieure & les eſcadrons plus gros. La raiſon de cette défaite vint en partie de ce que les Généraux ennemis négligérent d'entremêler leurs eſcadrons de leur infanterie légére N, qu'ils placérent à la queuë de la phalange M, ou à la queuë, (car les Auteurs n'en diſent rien,) où elle n'étoit nullement néceſſaire.

Cette faute n'eſt pas la plus groſſiére où les ennemis tombérent, il y en a bien d'autres à leur reprocher. Ils doublérent leurs eſcadrons, non ſeulement en leur donnant trop de profondeur, mais en les faiſant encore trop gros: car ils devoient être de cent vingt-huit maitres, contre la coûtume de ce tems-là, au lieu qu'Epaminondas combattit par petites troupes, qui ſe remuoient auſſi légérement que les autres étoient lourds & peſans: outre l'avantage que les petits eſcadrons avoient de ſe tourner avec facilité, ils ſe trouvoient encore épaulés & ſoutenus par les légérement armés de l'infanterie Thébaine P.

Epaminondas penſa d'abord à attaquer l'infanterie de Sparte, ſur la valeur & l'expérience de laquelle il comptoit fort peu, aſſuré que ſi la ſienne étoit victorieuſe, il auroit moins de peine à s'ouvrir une route à une victoire complette & déciſive, parce qu'il s'attendoit de percer la phalange avec la tête de la Colonne A, & de ſe replier enſuite à droit & à gauche, pendant que le reſte de ſon armée ſe tourneroit & tomberoit enſuite de front, & non de pointe, ſur tout ce qui ſeroit encore en entier. Il prévit tout ce qui devoit arriver par ce qu'il vouloit faire, & tout arriva ſelon ce qu'il avoit pémédité: car après avoir enfoncé l'infanterie, & ouvert la ligne par la peſanteur & la profondeur de ſa Colonne A, qui n'étoit guéres plus en priſe à ſa tête qu'à ſes faces, il prit en flanc ce qui ſoutenoit encore.

Cette redoutable Colonne, compoſée de l'élite des Oplites, aiant donc pénétré tout au milieu de la phalange Laecédémonienne, on vit le plus grand déſordre du monde, & la victoire naquit bientôt de ce déſordre: car il n'y a rien de bon à attendre d'une armée rompuë & partagée au centre. Epaminondas fut bleſſé dans cette grande action, & jetté par terre d'un coup de javelot, dont il mourut deux heures après. Il dit avant de mourir, qu'il ne laiſſoit aucune poſtérité, ſinon deux filles, Leuctres & Mantinée, deux victoires célébres, où la fortune n'eut aucune part. O le grand homme, diſoit Agéſilas, & j'ajoute: O le grand Capitaine, le plus honnête homme, & le plus ſçavant Officier d'infanterie que la Gréce ait jamais produit! On peut lui appliquer ce bel éloge que Montécueuli fit de M. de Turenne, lorſqu'il apprit la mort de ce fameux Général: *quel dommage que la perte d'un tel homme qui faiſoit honneur à la nature!*

Cette journée peut fournir une bonne leçon à ces Généraux d'armées, qui s'imaginent qu'il n'y a pas de meilleur moien que d'engager aux ailes; ce qui me paroit une erreur, à laquelle il me ſemble qu'on ne fait guéres d'attention. Une armée trouve des reſſources infinies, lorſqu'elle eſt attaquée à une de ſes ailes: mais lorſqu'elle eſt rompuë à ſon centre, je n'y vois pas grand remède, parce qu'elle ſe trouve coupée & ſéparée de ſes ailes, ſans trop d'eſpérance d'en recevoir du ſecours. Ce qui m'étonne, c'eſt qu'il ſe trouve des gens qui croient qu'on ne ſçauroit jamais perdre une bataille par le centre: il n'y a que trop d'exemples qui démontrent le contraire de cette opinion; le bon eſt que toutes les fois qu'on s'eſt aviſé d'attaquer une armée par le centre, la victoire s'eſt toujours déclarée par cet endroit. Il me ſemble que ç'en eſt aſſez pour faire

Digitized by Google

faire revenir de ſemblables opinions. Ce n'eſt pas que je veuille rejetter la méthode d'attaquer aux ailes, mais je tiens qu'il eſt plus avantageux d'engager au centre. C'eſt par où Guſtave-Adolphe, Roi de Suéde, commença à la bataille de Lutzen; cette action, comparable aux plus fameuſes de l'antiquité par l'ordre des deux armées, & par la réputation des deux Chefs les plus habiles & les plus célébres de leur ſiécle, mérite d'avoir place ici.

Bataille de Lutzen.

LE grand Guſtave avoit en tête des Capitaines très-habiles & très-expérimentés, qui ne lui cédoient que dans la ruſe & dans l'invention à l'égard de la tactique & dans l'infanterie, dont il connoiſſoit mieux qu'eux le fin & la force; on s'imagineroit d'abord que je tombe en contradiction, en accordant à l'un les ſeules qualités qui caractériſent les grands Capitaines, lorſque je les refuſe aux autres, après les avoir reconnus pour très-habiles & très-expérimentés. On peut voir que je ne refuſe rien à ceux-ci, je leur applique ſeulement cette maxime de Polybe, qu'il faut qu'un homme de bien céde à un plus homme de bien, & qu'une vertu plie ſous une autre qui la ſurmonte.

La bataille de Lutzen eſt une preuve de cette vérité, c'eſt dans cette action fameuſe où Guſtave fit voir tout ce que la guerre a de plus profond & de plus digne de l'admiration des Experts. Cet éxemple eſt trop favorable à mon Syſtême des Colonnes, pour ne pas l'inférer ici dans ce qui fait à mon ſujet: je le fais d'autant plus volontiers, qu'il eſt rare & peu connu. Mérian lui-même, plus éxact & mieux informé qu'aucun Hiſtorien de ſon tems; & Sécrétaire du premier Miniſtre de Guſtave, a négligé les circonſtances les plus intéreſſantes de cette fameuſe action: le plan & les lettres des Officiers, & les Officiers eux-mêmes, s'il eût voulu les conſulter, l'euſſent mis en état d'entrer dans le détail de l'ordre & de la diſtribution des troupes des deux armées, & des ſuites d'une action ſi mémorable. Le plan de cette bataille, quoique fidéle & pris ſur les lieux, ne peut être entendu que des gens du métier: car ce n'eſt pas ici la routine qui parle, c'eſt la ſcience toute parfaite, & cette ſcience n'eſt connuë que d'un fort petit nombre de perſonnes.

J'ai ouï faire le récit de cette bataille à feu M. de Gadagne, un des plus ſçavans Officiers Généraux d'infanterie de ſon tems; ce qui fait que je ne ſerai pas tout-à-fait conforme à Mérian dans bien des circonſtances: c'eſt un ouï-dire d'un ouï-dire, dira-t-on, j'y conſens; mais les choſes que l'on apprend des grands hommes par ouï-dire, ne ſont pas moins dignes de paſſer à la poſtérité, quoiqu'aucun Auteur n'en ait parlé; & les Auteurs qui ne ſont pas du métier ſont de pauvres gens, s'ils ne conſultent que leurs Livres dans les événemens qui ſe ſont paſſés de leur tems.

Walſtein, qui commandoit l'armée Impériale, bien informé que les Suédois s'avançoient du côté de Lutzen, décampe ſur cette nouvelle, & tire droit de ce côté-là avec tout ce qu'il avoit de forces. Il les prévient dans ce poſte, & ſe campe dans un terrain extrêmement avantageux, car il avoit pour champ de bataille une plaine d'aſſez grande étenduë pour y ranger toutes ſes troupes. Il avoit le ruiſſeau de Chuſitz à ſa gauche, & un petit bois au-delà qui laiſſoit un eſpace découvert capable de contenir une partie de ſa cavalerie, qu'il appuia à ce bois, & rangea l'autre en deçà de ce ruiſſeau, qui étoit guéable & praticable par tout.

La cavalerie de la droite s'étendoit juſques vers Lutzen, qu'elle avoit en face; mais craignant que dans le combat les ennemis ne ſe fiſſent un paſſage par la ville pour tomber ſur les flancs de cette droite, qui étoit tout proche, il y fit mettre le feu: cette

précaution & une brigade d'infanterie K, dont il fit un gros bataillon quarré à la pointe de cette aîle, le mit en état de ne rien craindre de ce côté-là.

Ces deux aîles de cavalerie étoient ſur deux lignes diſtribuées par gros eſcadrons de trois ou quatre cens chevaux, ſur ſept ou huit de profondeur, ce qu'on aura de la peine à croire d'un Général de l'habileté & de l'expérience de Walſtein. Voilà la diſpoſition de ces deux aîles de l'armée de ce Capitaine, dont l'infanterie faiſoit le centre. On ne trouvera rien dans cet ordre de fort extraordinaire & de fort profond, hors ces gros eſcadrons, dont on eſt bien revenu aujourd'hui: la diſtribution de l'infanterie eſt plus digne d'être remarquée.

Elle étoit compoſée de cinq brigades, & les brigades en ce tems-là étoient de deux régimens, qui faiſoient quatre bataillons, c'eſt-à-dire plus de quatre mille hommes. Walſtein ſuivit la vieille mode à l'égard de ce tems-là heureuſement oubliée en celui-ci. Il fit quatre gros bataillons quarrés A, de toute cette infanterie. Les angles d'un quarré d'hommes ſont très-foibles; pour remédier à cette foibleſſe, il couvrit ou fortifia chacun de ces angles d'un gros peloton de cinquante Mouſquetaires B, qui ſervoient comme de ſatellites à ces Jupiters immobiles: cela s'appelle corriger un défaut par un autre plus grand. Ces quatre maſſes de troupes, dont on eût pû faire un meilleur uſage, étoient diſpoſées dans l'ordre G, ce qui en termes de tactique moderne s'appelle la *Croix ſimple*. Les piques D étoient au centre des Mouſquetaires; c'étoit la méthode, & cette méthode à continué juſqu'à la ſuppreſſion de cette arme: car rarement fraiſoit-on les bataillons.

Toute cette infanterie, & une partie de la gauche de la cavalerie, avoient en front deux foſſés courbes qui bordoient un grand chemin, & qui partageoient & coupoient la plaine en deux; ils commençoient un peu au-deſſous de la ville, & s'alloient perdre à quelques deux cens pas du ruiſſeau. Walſtein borda ces deux foſſés d'un bon feu de mouſqueterie, dont les Suédois ſouffrirent beaucoup. Un peu en decà de ces deux foſſés, à la droite de l'infanterie, on dreſſa une batterie de pluſieurs piéces auprès de quelques moulins à vent, à laquelle les ennemis répondoient par une autre.

Le Roi, peu accoûtumé à ſuivre les routes déja tracées, aiant éxaminé & réfléchi ſur cette diſpoſition, n'en fit pas autrement grand compte, quoiqu'elle ſemblât fort redoutable. Je crois qu'il avoit raiſon: l'analyſe de l'ordonnance Suédoiſe va démontrer le foible de celle de Walſtein.

Les Suédois étoient très-inférieurs aux Impériaux, mais l'habileté de leur Général ſuppléa à ce qui manquoit du côté du nombre. Il ſe range ſur deux lignes, la cavalerie E ſur les aîles, & l'infanterie G au centre. Sa gauche F à Lutzen, & ſa droite s'étendoit au-delà du ruiſſeau, appuiée à un petit bois. La cavalerie de cette droite, comme celle de la gauche, étoit diſtribuée par petits eſcadrons; il ne pouvoit les faire trop gros, on peut bien ſe l'imaginer. Le grand nombre fait beaucoup dans les plaines, dira-t-on, & les petits eſcadrons comme les petits bataillons contre les gros ne tiennent guéres, je le veux; mais cela n'eſt pas toujours vrai, on en vit une bonne preuve dans cette bataille; car la victoire ſe déclara pour le petits eſcadrons de Guſtave, qu'il eut la précaution d'entrelaſſer de gros pelotons H, de ſes fantaſſins d'élite, pour la mettre de ſon côté; un tel ſupport valoit bien les gros qui en étoient dénués: c'etoit le grand principe de cet excellent Chef de guerre, & des Lieutenans qu'il forma de ſa main. Paſſons à l'infanterie, car c'eſt en conſidération de cette arme que je donne cette bataille.

Cette infanterie faiſoit le centre, diſtinguée par bataillons. Il y avoit huit brigades; mais de peur que l'imagination de mes Lecteurs n'aille trop loin, je les avertis que les brigades Suédoiſes étoient plus petites que les Impériales, outre qu'elles é-

roient très-affoiblies par les combats précédens. Il en mit quatre à ſa premiére ligne, & autant à ſa ſeconde. Entre les eſpaces de chacune, & à une petite diſtance hors de la ligne, le Roi plaça une Colonne de quinze à dix-huit cens hommes ſur beaucoup de profondeur & peu de front, & un eſcadron L au centre de la ſeconde ligne. Les Colonnes étoient diviſées en deux ſections. Les piques M faiſoient la tête de la premiére, & les deux manches des Mouſquetaires N la ſeconde, avec un petit intervalle entr'elles: peut-être qu'il voulut laiſſer un paſſage libre aux bleſſés, à cauſe du feu des bataillons qui flanquoient ces Colonnes. C'eſt dans cet ordre, inconnu juſqu'alors, & oublié tout auſſi-tôt après la mort de ce grand Capitaine, que l'armée Suédoiſe s'ébranle & marche aux ennemis.

On aborde les deux foſſés qui ſéparoient les deux armées & nonobſtant une gréle de mouſquetades que les ennemis faiſoient pleuvoir à couvert de ces deux foſſés, les Suédois les en délogent, taillent en piéces les plus pareſſeux, paſſent outre, & vont droit à la brigade Impériale, qui fait la tête de tout. C'étoit l'élite de cette armée: la Colonne du régiment jaune s'avance piques baiſſées, & s'élance deſſus; mais avec tant de force & de fureur, qu'elle enfonce & pénétre cette marche énorme d'infanterie, ſans aucun reſpect de ſes angles & de ſes ſatellites B: tout eſt rompu, diſſipé & paſſé par les piques.

Ce quarré étant diſparu, en voici un autre qui ſuccéde & qui ſe préſente, avec cette gravité & cette peſanteur toute naturelle aux grands corps rangés de la ſorte. Cette Colonne, animée & fiére de ce premier avantage, va donner de tête ſur ce ſecond corps, qui lui fait eſſuier la bourre au corps, une ſalve de mouſquetades; mais comme le feu n'a plus lieu, qu'il s'éteint, & qu'il tombe lorſqu'on le joint & qu'on l'allonge à coups d'armes blanches, & que le propre de la Colonne nous porte néceſſairement à cette maniére de combattre violente & impétueuſe, on peut bien s'imaginer qu'un corps qui agit ſur ce principe, va trop bon train, & trop bruſquement au fait pour attendre & s'expoſer aux décharges d'un feu réglé. Il fondit ſur ces rangs de Mouſquetaires. Les voilà réduits à la néceſſité de jetter leurs mouſquets, qui leur deviennent inutiles, pour mettre l'épée à la main: foible reſſource contre une tête de piquiers, quand ceux qui leur ſont oppoſés au centre de leur quarré ne peuvent ſe ſervir de leurs piques, ni les allonger au-delà des rangs des Mouſquetaires, pas même les préſenter. Il eſt aiſé de comprendre que la partie n'étoit pas égale, & encore plus aiſé de juger combien le bataillon quarré eſt foible, & combien il eſt abſurde de ſéparer ces armes, qui, ſelon les régles de la guerre & du bon ſens, doivent être entremêlées avec les courtes, ou avec les feux.

Ces Mouſquetaires ſont enfoncés, renverſés & culbutés du premier choc, & rejettés ſur les rangs de leurs piquiers. On arrive juſqu'à eux, ils ne tiennent pas davantage contre ce torrent: tout plie & tout s'enfuit à travers la plaine. Cette Colonne déterminée va donner ſur la brigade qui joignoit la gauche de la cavalerie de la droite des Impériaux, elle trouve à qui parler; le choc fut des plus violens, & ſi bien ſoutenu, que la Colonne jaune rebouche, elle revient encore à la charge, & la confuſion commence à ſe faire ſentir dans cette brigade Impériale. La cavalerie qui la ſoutenoit, s'appercevant de ce déſordre, s'avance ſur ces entrefaites, & la tire d'affaires à l'inſtant de ſa *déconfiture*. Je hazarde ce terme un peu décrépit en conſidération de ſon énergie. Ce ſecours arrivé à propos, fit tourner la chance, & ſauva cette brigade. Le régiment jaune très-affoibli de tant de charges, ſe retira un peu vite juſqu'au gros.

Peut-être me ſuis-je un peu trop arrêté aux actions de cette Colonne jaune, qui fit tant d'exploits à ſa gauche. Je ſuis en cela Mérian, qui n'y a pas moins pris de plaiſir que j'en ai pris moi-même. Il ſemble preſque tout attribuer à la valeur de

Digitized by Google

ce régiment, & ce n'eſt point tant cela que l'ordre ſur lequel il combattit ainſi que les autres rangés de la ſorte, qui firent tout l'honneur de cette journée, & qui paſſérent ſur le corps de tout ce qui oſa leur tenir tête. La ſeconde ligne ne fut preſque que ſpectatrice de ce premier combat, & ne fit que ſoutenir ſans entrer en action; mais ſon tour viendra, comme je le dirai bientôt. Tout fut pouſſé & battu, le canon pris & encloué tout auſſitôt, le champ de bataille abandonné, & les ennemis chaſſés hors dans une confuſion épouvantable.

On trouvera peut-être un peu étrange que je ne diſe mot de la cavalerie & de ces gros eſcadrons, que la victoire abandonna, pour ſe tourner du côté des Suédois. Il eſt à propos d'en parler, de peur qu'on ne s'imagine que je ne fais pas grande eſtime de cette arme: j'en fais au contraire un très-grand cas, pourvû qu'elle ſoit en petit nombre dans les armées: car celle des Suédois, quoique très-inférieure à celle de Walſtein, ne laiſſa pas que d'en avoir raiſon.

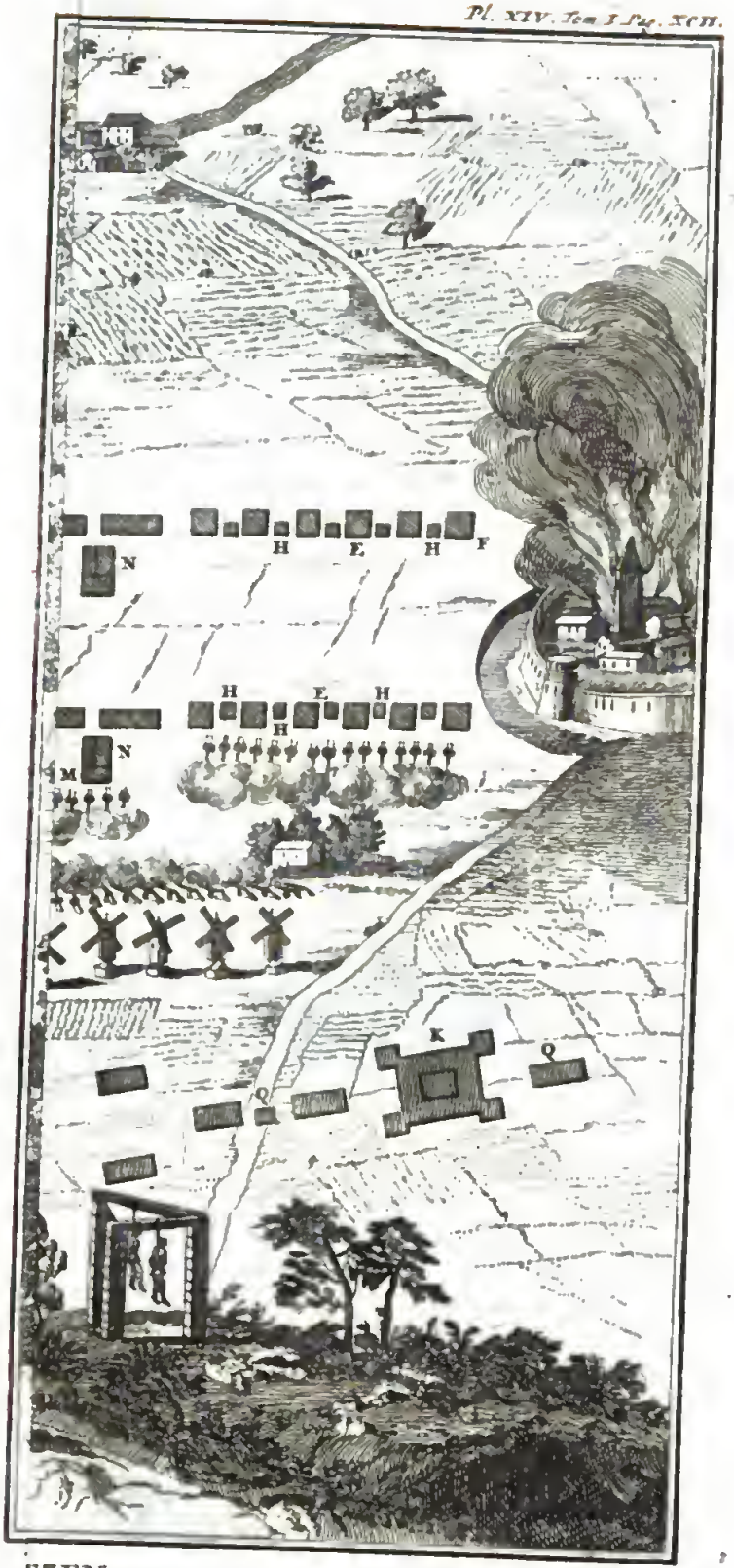
Perſonne n'ignore que le Monarque Suédois fut tué dans cette bataille, ſans ſçavoir trop bien comment, & ſans qu'on ſçût alors ce qu'il étoit devenu. On ignora ſa mort tant que l'action dura, & ce fut un bonheur; on combattit avec cette ardeur & cette confiance que les morts n'inſpirent guéres. Son ordre de bataille ſubſiſta toujours; ſes petits eſcadrons, oppoſés aux gros lourds & péſans des Impériaux, oſérent bien affronter ceux-ci, s'abandonner deſſus, tant une arme, ſoutenuë par une autre, eſt ferme & audacieuſe. Si les pelotons des Mouſquetaires, entrelaſſés entre les intervalles des eſcadrons Suédois, ne ſe fuſſent jettés entre les diſtances de ceux des ennemis, la cavalerie Suédoiſe n'en eût pû ſoutenir le choc; au moment qu'on en vint aux mains, ces pelotons ſe trouvant entre les flancs de ceux des Impériaux, les accablérent d'un feu terrible de mouſquetades qui les mirent en déſordre: méthode que ce grand Roi n'oublia jamais dans tous les combats qu'il a donnés, pratiquée par les plus grands Capitaines anciens & modernes, & ſi peu connuë aujourd'hui, qu'on trouve étrange que nous oſions la propoſer.

Pendant la chaleur du combat à cette gauche des Imperiaux P, un corps de Croates qui débordoit la droite des Suédois, & qui paſſa au-delà du ruiſſeau, ſe détache de la ligne, fait un écart, & prenant un aſſez grand détour le long d'un petit bois, qui en déroboit la vûe, tombe inopinément ſur les bagages de l'armée Suédoiſe, & ſur quelques eſcadrons de la ſeconde ligne, qu'il envelopa & mit dans quelque déſordre; ce qui faillit à faire changer la face des affaires, ſi un brouillard épais qui s'éleva dans cet inſtant n'eût dérobé aux ennemis un avantage, qui pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes. Le Duc de Weimar y étant accouru, fit charger ces Croates, qui furent pouſſés pour n'avoir pas été ſoutenus.

Le combat fut plus long & plus obſtiné à la droite Q de la cavalerie Impériale, à cauſe d'une groſſe brigade d'infanterie K en ordre quarré, qui couvroit cette aile. Le Duc de Weimar fit attaquer cette brigade par les troupes de la ſeconde ligne, en même tems que la cavalerie; de ſorte que tout l'effort tomba ſur cette droite, à cauſe de cette brigade, & de quelques pelotons enchâſſés parmi les eſcadrons. Elle ſoutint un aſſez long eſpace, & fut enfin rompuë, culbutée & chaſſée du champ de bataille.

Pendant ces déſordres, Papenheim, qui accouroit en hâte au ſecours des ſiens, arrive avec huit régimens Impériaux. Ce ſecours inopiné reléve les courages abbattus, & ces ſoldats qui ne penſoient qu'à fuir ſe rallient d'eux-mêmes, & ſe remettent de leur déſordre. Walſtein, enragé d'avoir ſi mal réuſſi contre une armée ſi inférieure à la ſienne, les voiant dans une diſpoſition ſi favorable à ſon deſſein, les range promptement en bataille, réſolu de tenter encore une fois la fortune; ſe flattant, non pas ſans beaucoup de raiſon, qu'avec un ſecours auſſi conſidérable que celui qui venoit d'ar-

Digitized by Google



IZEN.

Digitized by Google

river, joint encore à ce qui lui reſtoit de la défaite, il lui ſeroit aiſé de paſſer ſur le ventre d'une armée déja fatiguée & diminuée du dernier combat. On remarche aux ennemis, ceux-ci qui voient de près tous ces mouvemens, les attendent en bonne poſture & de bonne grace. On en vient aux mains, & cette plaine s'illuſtre par deux combats d'infanterie, ou pour mieux dire par deux batailles rangées, les plus furieuſes, les plus rudes & les plus obſtinées qu'on ait vû depuis long-tems.

Les Suédois, plus foibles encore qu'ils ne l'étoient auparavant, mais toujours plus forts par l'avantage de l'ordre bien plus redoutable que celui du nombre, ne ſe découragent point. Ils ſoutiennent le choc avec toute la fermeté poſſible, contre des forces ſi ſupérieures. Les Impérieux firent des efforts extraordinaires. Les Suédois commencent à perdre de leur terrain, les Impériaux qui s'en apperçoivent, redoublent de force & de vigueur, & les pouſſent juſqu'à une batterie encloüée dont ils ſe rendent les maîtres; cet avantage ne fut pas de longue durée. Les Suédois, peu accoûtumés à ces ſortes de mouvemens retrogradés, & preſque accablés par le nombre de leurs ennemis, comprirent bien qu'à moins d'un effort extraordinaire, ce ſecond combat alloit tourner à leur honte après la gloire du premier; ils ſe déterminent à cet effort de néceſſité, reſſource toujours ſalutaire dans les actions de campagne, où il périt plus de monde dans un terrain que l'on perd & que l'on céde, que dans celui que l'on maintient, que l'on conſerve, & que l'on opiniâtre.

S'il faut ajouter foi à l'Officier Général dont j'ai déja parlé, comme ſans doute il mérite toute créance, les deux lignes de l'infanterie Suédoiſe ſe joignirent & s'enchâſſérent l'une dans l'autre par les intervalles des corps & n'en formérent plus qu'une, ſerrée & condenſée comme une phalange, les huit Colonnes pouſſées en avant, & débordant le front de la ligne. Cet ordre eſt le plus terrible & le plus redoutable de tous ceux dont on ait ouï parler depuis les Anciens. Alors les ſoldats ſont ferme à cet endroit, & par je ne ſçai quel inſtinct & quelle boutade, comme s'ils s'étoient donnés le mot, cette phalange s'ébranle toute entiére & tout d'un tems, ſe jette tête baiſſée ſur l'ennemi, & le pouſſe avec d'autant plus de force & de violence, qu'elle attaque avec l'avantage de l'ordre. Les Impériaux ſont enfoncés de toutes parts, de cette ſecouſſe tout céde, tout plie & tout s'enfuit; l'on fit alors une confuſion terrible de combattans. Le victorieux, ſans leur donner aucun relâche, les ſuit & les taille en piéces, & ſi la nuit en fût ſurvenue au milieu de tous ces déſordres, les Généraux ennemis ſe ſuſſent trouvés très-embarraſſés de faire retraite. Ils la firent à la faveur des ténébres, ou pour mieux dire ils partagérent leur fuite par différentes routes: les Suédois ne pouvant les pourſuivre, à cauſe de l'obſcurité, reſtérent maîtres du champ de bataille, de leurs bagages, de leurs canons, de leurs morts & de leurs bleſſés, dont la terre fut toute couverte.

Ce qu'on trouvera de bien ſurprenant dans cette bataille, j'ai lû ceci dans un Hiſtorien, c'eſt que les Impériaux s'en attribuérent ridiculement la gloire, quoique leur défaite fût marquée de tous les maux & de tous les titres des vaincus. Non ſeulement les Suédois les renvoiérent avec tous ces titres, mais ils ruinérent encore les deux tiers de l'armée Impériale, dix à douze mille hommes reſtérent ſur le champ de bataille, les principaux Chefs furent preſque tous tués, bleſſés, ou pris priſonniers. Quelle plus grande marque que de voir fuir Walſtein juſqu'à Léipzig ſans débrider. & de là à Leutmérick ſans attendre le jour. Ce n'eſt pas encore aſſez le victorieux marche à Léipzig, le prend, & pluſieurs villes ſe rendent, pendant que les Impériaux conſternés s'enfuient juſques dans la Bohéme: malgré tout cela, on chante le *Te Deum* à Vienne, à Madrid & à Bruxelles comme pour une bataille gagnée.

CHAPITRE XI.

Commandemens pour former la Colonne, & la maniére de combattre dans cet ordre.

CEtte évolution n'eſt pas fort difficile, puiſqu'il ne s'agit que de doubler, tripler, quadrupler, & quintupler les files; c'eſt-à-dire les hauſſer ou les baiſſer ſelon la force & la foibleſſe des corps. Il y a différentes méthodes toutes fort aiſées & fort promptes. La plus ſimple eſt, ce me ſemble, de diviſer le bataillon en autant de ſections, & ſur autant de files, ou de rangs de front, qu'on en veut mener à la charge: je ſuppoſe ici le bataillon de cinq cens cinquante ſuſeliers, les grenadiers compris, (qui eſt le nombre le plus parfait) ſur cinq de hauteur, qui eſt la moindre qu'on puiſſe lui donner pour le choc.

Suppoſant l'armée en bataille à l'ordinaire ſur deux lignes, & une réſerve, la cavalerie ſur les aîles, & l'infanterie au centre, les bataillons ſur cinq de hauteur; la diſtribution & l'ordonnance des troupes, & le choix des corps qui doivent former les Colonnes ſur le front de la premiére étant fait, on ſéparera les grenadiers de chacun de ces corps. On commencera par ce commandement.

A vous Bataillon.
Attention.
A droit par manches, triplez vos files.

A ce commandement, premiérement la manche du centre du bataillon rentre dans celle de la droite; le premier rang derriére le premier, le ſecond derriére le ſecond, & ainſi des autres.

En même tems la manche de la gauche rentre dans les deux manches jointes enſemble, le premier rang derriére le premier de la manche du centre, le deuxiéme derriére le deuxiéme, & ainſi du reſte; de ſorte que chaque bataillon ſe trouve à quinze de hauteur, étant rare qu'il y ait des ſurnumeraires. Je ſuppoſe ici la Colonne ſur trente files de front, que j'aimerois infiniment mieux ſur vingt-quatre de profondeur.

A ce même commandement les deux ou les trois compagnies de grenadiers, ſuppoſé que la Colonne ſoit de plus de deux bataillons, ſe porteront à la queuë de la derniére ſection, chacune à cinq ou à ſix de hauteur.

Si l'on veut former deux Colonnes d'une ſeule, ou la couper en deux de tête à queuë, on fait ce commandement.

A droit & à gauche, formez deux Colonnes.
Marche.
Halte.

Ce commandement ſe fait lorſqu'après avoir percé une ligne l'on cherche promptement à profiter de cet avantage pour tomber à droit & à gauche ſur les flancs des bataillons qui ſont à côté, & qui ſoutiennent encore contre ceux qui leur ſont oppoſés, mais ce mouvement ne doit ſe faire que lorſque la premiére ligne tient ferme encore

Digitized by Google

aux endroits où il n'y a pas de Colonnes. Pour peu que le ſoldat ſoit dreſſé à cet éxercice, il ſçait aſſez ce qu'il a à faire en ſemblable occaſion.

Lorſque la Colonne s'eſt ouvert un paſſage, & qu'elle a rompu le corps qui lui eſt oppoſé, on peut alors lâcher les grenadiers ſur les derriéres de l'ennemi, pendant que la Colonne qui s'eſt partagée en deux lui gagne le flanc. Si la ſeconde ligne ennemie s'avançoit au ſecours de la premiére, ou qu'on le craignît, on doit ſe conſerver en Colonne ſans la partager de tête à queüe, mais lâcher une ſection ou deux ſections de chaque Colonne, pendant que la troiſiéme achevera la défaite de la premiére, & les bataillons qui combattent entre les Colonnes; pendant ce tems on fait avancer la ſeconde ligne, ce qu'on expliquera en différens endroits, & dans le cours de mon Commentaire, où l'on verra les différens mouvemens & les diverſes manœuvres des Colonnes dans l'attaque comme dans la défenſe, entremêlées dans une ligne, ou formant ſeules une ou deux lignes de bataillons rangés de la ſorte.

On doit regarder comme une maxime conſtante, que toute armée qui eſt percée & ouverte en pluſieurs endroits ſur tout le front de la ligne, & même à un ſeul, ne ſçauroit trouver de reméde contre les corps qui l'ont pénétrée, parce que les bataillons ou les eſcadrons qui ſont à côté ne ſçauroient leur donner du ſecours. Si l'on fait avancer la réſerve, que peut-elle faire contre des Colonnes? Outre que celui qui veut ſoutenir ſon avantage fait avancer la ſienne: ſi l'ennemi a recours à ſa ſeconde ligne après la déroute de ſa premiére, il ne gagne rien; il ſe trouve alors en tête deux bonnes lignes contre une ſeule. Ce raiſonnement n'eſt pas difficile à comprendre, & on le comprendra encore mieux dans notre nouveau Syſtême de tactique, dont il ſera aiſé de reconnoître la ſolidité dans nos Obſervations ſur les batailles que notre Auteur rapporte: car après avoir donné le plan ſelon la deſcription qu'il en fait, nous en ajoutons un ſecond, que nous accommodons au tems, aux lieux, à la nature de nos armes, au génie de la nation, & aux principes de tactique que nous nous ſommes formés, ainſi l'on pourra voir tout le jeu de nos Colonnes.

Lorſqu'une Colonne eſt attaquée, ſoit par ſa tête ou par ſes faces, ou que ſe trouvant environnée elle eſt obligée de faire front de tous côtés, ou par ſes faces, & de tirer de pied ferme, quoiqu'il lui ſoit aiſé de percer tout & d'aller ſon chemin, il me ſemble meilleur de le faire par rangs en commençant par le centre: les autres rangs faiſant genoux à terre ainſi de rang en rang, ou de deux rangs en deux rangs juſqu'aux deux premiers de chaque aile, ſuppoſé qu'on n'eût point à craindre une attaque bruſque: car en ce cas ils doivent conſerver leur feu. Comme il ſe peut trouver des maladroits qui pourroient tirer trop bas, & caſſer la tête à ceux qui ſont devant eux genoux à terre, il faut qu'ils ſe baiſſent preſque le nés contre terre.

Cette maniére de tirer par deux rangs & par trois, n'eſt pas nouvelle pour les corps qui combattent ſur beaucoup de hauteur: Montécuculi nous la propoſe dans ſes Mémoires, c'eſt celle du quarré ſolide, c'eſt-à-dire à centre plein. Il eſt très-difficile de ſoutenir longtems contre un feu ſi violent & ſi bien ſuivi. Il me reſte une remarque à faire qui mérite attention, à l'égard de l'éxercice d'un grand corps, ou de toute une armée, & des commandemens qu'on eſt obligé de faire dans des occaſions, où la voix de Stentor ſeroit à peine entenduë.

Toutes les évolutions & les mouvemens, qui ſe pratiquent parmi le fracas des armes, ne ſçauroient être commandées par la voix; on devroit les faire au ſon du tambour, pourvû que les évolutions fuſſent diſtinguées par les différens roulemens. Qu'on ne me parle pas de l'éxercice au ſon du tambour tel qu'on le fait aujourd'hui, il eſt trop ridicule, puiſque les évolutions ne ſont pas diſtinguées. Je dis donc que dans une affaire générale, ou dans un combat, le bruit des autres tambours,

Digitized by Google

celui du canon, les décharges continuelles de l'infanterie, & les cris militaires, empêchent de diſtinguer les comandemens, qui ne ſont pas les mêmes par tout, à cauſe des différens cas qui arrivent. Il me paroît qu'il ſeroit mieux d'introduire deux cors de chaſſe par régiment, dont les différens ſons diſtingueroient les diverſes évolutions & les manœuvres qu'il faudroit faire, & auxquelles il ſeroit bon d'accoûtumer les ſoldats à la maniére des Anciens.

Cet inſtrument eſt de tous celui qui fait un plus beau bruit de guerre, & qui me ſemble digne d'être mis à autre uſage qu'à ſervir à animer les chiens; les Romains ne ſe ſervoient que de ces ſortes d'inſtrumens de muſique militaire: je ne ſçai où j'ai lû que les Suiſſes ſe ſont ſervis autrefois de cors de chaſſe dans leurs armées, je ne me ſouviens pas ſi c'eſt ſous le régne de François I. Cette recherche nous importe peu, il n'eſt pas beſoin d'autorité pour une choſe de cette nature; il ſuffit que ce qu'on propoſe ſoit bon en lui-même.

Lorſqu'on entrelaſſe des Colonnes dans une ligne, on doit les poſter entre deux brigades, & les mettre aux endroits où l'on veut faire effort. C'eſt ſur ces principes que je propoſai le ſecours de Douay en 1710. l'infanterie par Colonnes de deux & de trois bataillons entre les intervalles des brigades de l'infanterie, la cavalerie la ſoutenant ſur deux lignes, les eſcadrons entrelaſſés de pelotons, & de gros bataillons aux ailes ſur dix de hauteur, & quelques autres répandus ſur tout le front de la premiére ligne. Cet ordre n'étoit pas fait au hazard, on n'ignoroit rien de la diſpoſition de l'ennemi, & du déſavantage de leur poſte, & ce fut là-deſſus qu'on ſe régla.

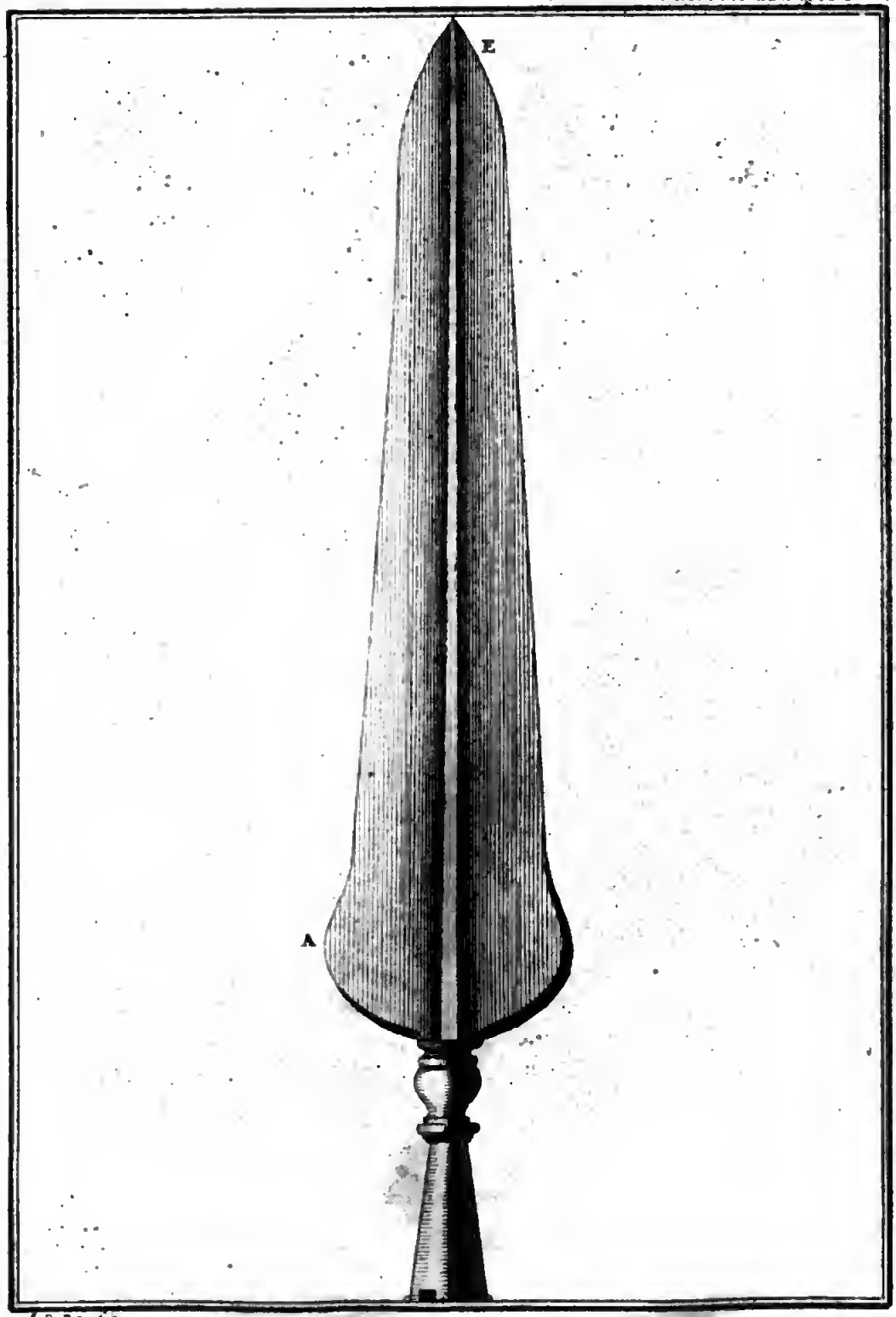
CHAPITRE XII.

Des armes de l'infanterie. La pique en devroit être inſéparable. Avantage & défaut de cette arme.

IL n'y a point d'Officier tant ſoit peu appliqué & verſé dans l'infanterie, qui ne trouve, par l'éxamen de mon nouveau Syſtême, une objection importante à me faire. En effet, pour peu qu'on médite deſſus, on reconnoît bien-tôt par les ſeules lumiéres du bon ſens, & les régles mêmes de la guerre, que cette façon de combattre, toute ſimple & toute parfaite qu'elle paroît aux intelligens, eſt défectueuſe à l'égard des armes. Je n'ai garde de ne pas convenir de cette vérité, je l'ai aſſez ſentie; mais lorſqu'il s'agit d'un nouveau Syſtême qui renverſe le vieux, & d'attaquer un uſage de longue preſcription, & qui ne s'accorde pas avec les principes dont on eſt préoccupé, il faut y aller comme à la ſappe, & avec beaucoup de circonſpection. On doit laiſſer le tems d'éxaminer & de réfléchir ſur ce qu'on propoſe d'abord: la baze étant affermie, il n'eſt pas difficile de s'élever juſqu'au comble.

Le Lecteur éclairé voiant qu'on ne dit rien qui ne ſoit fondé ſur beaucoup de connoiſſance de l'infanterie, ſur des vérités démontrées, & ſur des éxemples éclatans, anciens & modernes, qui ſe préſentent en foule, tâche d'approfondir de plus en plus ſi l'Auteur ne s'eſt point trompé; ce qui ſuffit pour nous conduire à la recherche de la vérité, & à reconnoître ce qu'il peut y avoir d'imparfait dans ce principe, & ce qu'il faudroit y ajouter pour le porter au point de perfection où il peut aller.

Il n'eſt pas difficile de remarquer & de convenir qu'il faut des armes de longueur dans un corps comme la Colonne, comme dans tout autre; la pique ſe préſente d'abord, mal-



LA PERTUISANNE DE L'AUTEUR.

malgré la prévention où l'on eſt ridiculement contre ſon rétabliſſement; mais cette prévention ceſſe bien-tôt par l'éxamen de cette maniére de combattre: on eſt alors convaincu qu'elle eſt néceſſaire dans l'infanterie, & que les eſpontons & les hallebardes ne ſuffiſent pas pour fraiſer entiérement un corps contre les efforts & le choc d'une cavalerie vigoureuſe. On a honte, après tout ce que nous avons dit, & ſi ſouvent répété, d'avoir été ſi longtems dans l'erreur; on revient au ſentiment d'un de nos Maîtres, qui dit que *la pique eſt la reine des armes, & le ſoutien de toutes les autres. Il faut pluſieurs ſortes d'armes dans l'infanterie, afin qu'en quelque ſituation où l'on ſe trouve, l'on ait toujours des moiens pour attaquer & pour ſe défendre.* C'étoit la maxime des Romains, celle-ci n'a qu'une face: je la tiens excellente. Les Experts dans l'infanterie, s'étonnent avec raiſon qu'on en ait détruit l'uſage; il eſt bien plus ſurprenant qu'on n'y ſoit pas revenu, par l'expérience de notre derniére guerre de 1701, & par ce qu'on auroit dû reconnoître de foible dans la maniére de combattre de nos voiſins, & de ce qu'il y a de fort & de redoutable dans la nation Françoiſe: j'ai aſſez ſouvent répété ce que je dis ici; mais peut-on aſſez le retracer dans les eſprits?

Je tiens donc la pique abſolument néceſſaire dans l'infanterie; mais comme du tems qu'elle étoit en uſage il y en avoit trop d'un quart, & même d'un tiers, un cinquiéme ſemble ſuffiſant dans un bataillon: dans les corps qui compoſent ma Colonne, on mêlera les piquiers alternativement avec les fuſeliers au premier rang de chaque ſection, & ſur les deux premiéres files des aîles; c'eſt-à-dire, que l'on mettra un piquier entre deux fuſeliers.

Je trouve pourtant un changement conſidérable à faire dans cette arme; ou pour mieux dire, il faut la changer preſque en tout, dans ſon fer comme dans ſa longueur. A proprement parler c'eſt une pertuiſanne, & quelque choſe au-delà que je propoſe, de onze pieds en tous ſens. Le fer de deux pieds de long ſur cinq pouces dans ſa plus grande largeur à l'endroit A. Le bois couvert de quatre petites bandes de fer pour réſiſter contre les coups de taille d'un acier excellent, le fer fortifié juſqu'à la pointe E d'une aréte rélevée d'environ une ligne & demi: ce fer doit être d'un acier excellent & acéré. Cette arme me ſemble mille fois plus forte & plus avantageuſe pour réſiſter à un grand effort, & au choc de la cavalerie; outre qu'elle n'eſt pas moins redoutable par la pointe que par le tranchant, elle ſe manie plus aiſément & avec plus d'adreſſe & de dextérité: il n'eſt pas aiſé d'en gagner le fort. La vûe de cette arme (dont les bleſſures ſont terribles) donne de la terreur, un ſeul coup ſuffit pour mettre le cavalier & le cheval hors de combat. On ne regarde pas fixement un corps de troupes fraiſé de ces ſortes d'armes, jointes aux hallebardes, aux eſpontons, & aux baïonettes au bout du fuſil, particuliérement contre une nation comme la Françoiſe, dont l'ardeur & l'abord eſt des plus redoutable. Je pourrois même faire voir que la hallebarde eſt très-défectueuſe dans ſon fer comme dans ſa longueur; c'eſt ce que je démontre dans un Traité analytique des armes blanches.

Polybe attribuë le défaut de la phalange & la cauſe de la défaite de ce corps à pluſieurs raiſons, dont il oublie la principale. Une de ces raiſons eſt l'ordonnance Romaine, diviſée par corps qui entroient les uns dans les autres. Les Généraux Romains ſçûrent l'attirer dans des lieux difficiles & raboteux, où ne pouvant conſerver cette union, ſi néceſſaire dans un corps de piquiers, & dans une arme uniforme, les Romains profitoient des vuides qu'elle laiſſoit, à cauſe de l'inégalité du terrain.

Je veux que cela ait contribué en partie à la défaite de la phalange; mais ce n'étoit pas là ſon plus grand défaut, c'eſt, comme je l'ai dit ailleurs, la trop grande longueur de leurs *Sariſſes*, ou de leurs piques. L'Auteur n'a pas remarqué qu'il n'y avoit guéres, que les piques du premier & du ſecond rang dont on pût ſe ſervir dans la défenſe

& dans l'attaque, & que celles des autres rangs reſtoient comme immobiles & ſans effet; elles ſe trouvoient toutes ramaſſées en faiſſeau entre l'intervalle de chaque file, ſans qu'il fût preſque poſſible aux piquiers du troiſiéme rang, (car le reſte ne ſervoit que d'appui) & même du ſecond de voir ce qui ſe paſſoit hors du premier rang; ni de remuer leurs longues piques, qui ſe trouvoient comme enchâſſées & emboîtées entre les files, ſans pouvoir porter leurs coups à droit ou à gauche: ce qui donnoit une grande facilité aux Romains de ſurmonter un obſtacle redoutable en apparence, & au fond très-mépriſable. En effet c'eſt le *Brutum fulmen* qu'un corps de ſemblables piquiers. (*a*) Il ne s'agiſſoit pour le rompre & le diſſoudre, que de gagner le fort des piques des deux premiers rangs, le reſte étoit peu de choſe: car dès que les ſoldats Romains s'approchoient couverts de leurs grands boucliers, & armés de leurs épées courtes & tranchantes, plus avantageuſes que les longues, non ſeulement contre des troupes qui combattent couvertes d'armes défenſives, mais encore contre un corps de piquiers, les longues piques ne faiſoient plus que les embarraſſer. Un peu de bon ſens ſuffit pour reconnoître le déſavantage des armes longues, qui ne ſont mêlées avec d'autres plus courtes, indépendamment du feu; il y a une infinité d'exemples qui démontrent cette grande vérité, & qui font voir qu'il faut des piques, ou des pertuiſannes d'une longueur proportionnée dans l'infanterie: il n'en faut pas à la vérité un grand nombre, mais il en faut néceſſairement.

Je ne vois pas qu'il ſoit fort extraordinaire qu'un bataillon rompe un corps de piquiers l'épée à la main. L'exemple de Carmignole, Général de Viſconti Duc de Mi-

(*a*) Le Pére Daniel prétend que le nom de Pique n'eſt pas fort ancien dans nos Hiſtoires, & qu'il ne voit pas qu'on s'en ſervît avant le régne de Louis XI. quoique cette arme ſoit fort ancienne, & la mére comme la reine de toutes. Les anciens Gaulois, ni même ceux de la moienne antiquité, ne ſe ſont jamais ſervis non ſeulement de cette arme; mais des autres d'une grandeur raiſonnable, comme du *Pilum* des Romains. Ils n'avoient qu'un petit javelot qu'ils lançoient pour mettre enſuite l'épée à la main; & cette épée, dont Polybe ſe moque avec raiſon, étoit encore plus mépriſable que le javelot. Le même Auteur dit que cette arme reſſuſcitée chez les Suiſſes, paſſa en France & chez les autres nations; à ce que je vois on commença à raiſonner bien tard: après cela peut-on diſconvenir que les Suiſſes ſont infiniment plus ſages que nous, & que nous n'en approcherons jamais? déciſion que je ne tire pas de la pique, qui eſt l'arme qui naît du ſens commun. Quoiqu'il en ſoit, on connut, non plutôt, l'excellence de cette arme; on s'aviſa de s'en ſervir à l'exemple de ces ſages Républicains, & de ces hommes véritablement libres, qui terraſſérent le Duc de Bourgogne dans une grande bataille avec cette arme, dont ce grand Capitaine manquoit. Il les eût défaits, s'il eût penſé & combattu comme Carmignole contre la même nation, ou comme le Maréchal de Briſſac. Quand nous ſommes défaits & battus par le déſavantage de nos armes contre d'autres plus avantageuſes, il faut changer & prendre les bonnes. C'eſt ce que les Grecs ne firent jamais, non plus que les anciens Gaulois contre les Romains.

Ces Gaulois, qui prirent depuis le nom de François, ſans changer d'humeur & d'inclination, ne changérent pas pour cela par l'experience de leurs défaites, qui vinrent toutes du défaut de leurs armes. La bataille de Caſſilin qu'ils donnérent contre Narſez, Général de Juſtinien, & qu'ils perdirent, ne les rendit pas plus ſages ni plus aviſés. A la bataille de Courtrai contre les Flamans, qui fut une journée des plus furieuſes & des plus opiniâtrées, ceux-ci dûrent leur victoire à leurs piquiers, & les François qui n'en avoient point furent battus.

La Noüe, célébre Officier d'infanterie, & qui a excellemment écrit de la guerre, s'éléve contre ceux qui rejettent l'uſage de la pique; il la propoſe comme une arme excellente. Le Pére Daniel cite cet Auteur dans ſon Livre de la Milice Françoiſe, & nous citons ce Jéſuite avec plaiſir par l'eſtime que nous faiſons de ſon Livre. On avoit peine à trouver des ſoldats en ce tems-là qui vouluſſent être piquiers; & d'autant, dit la Noüe, *que les ſoldats ne veulent plus porter de corcelets*, (c'étoit l'armûre defenſive du piquier,) *cet ordre aideroit à les mettre en uſage & en honneur, ce qui n'eſt pas ſi mal aiſé que l'on penſe; mais il ſeroit bon de commencer par les Capitaines, qui ont les premiers rejetté l'uſage de la pique.* Ceux-là n'étoient pas les plus habiles du tems de la Noüe, je le reconnois par leur ſentiment. On peut juger tout de même de ceux d'aujourd'hui, qui l'embraſſent ſans éxamen & ſans réflexion, ni ſans trop ſçavoir pourquoi.

Digitized by Google

lan, en eſt une bonne preuve. Ce Capitaine brave & réſolu, ſe trouvant engagé en raſe campagne contre dix-huit mille Suiſſes, tous piquiers, s'en alla au-devant, quoiqu'il n'eût que ſix mille chevaux & quelque infanterie à lui oppoſer. Le choc fut rude, & Carmignole rompu & mis en fuite. Cette homme déterminé ne ſe découragea point, la honte lui ſervit d'aiguillon pour avoir ſa revanche tout ſur le champ. Il rallie ſa cavalerie & revient à la charge; mais lorſqu'il ſe vit à une certaine diſtance de l'ennemi, il fait mettre pied à terre à ſes gens-d'armes, qui étoient armés de toutes pieces, & fond ſur l'ennemi ſerré & en bon ordre. Il en vient aux mains, s'ouvre un paſſage à travers cette forêt de piques, en gagne le fort, & ces piques deviennent inutiles & ſans effet à cauſe de leur trop grande longueur; les Suiſſes ſont enfoncés, la tuerie fut d'autant plus affreuſe, que les ſoldats des premiers rangs étant rompus, les autres dont les piques étoient à demi baiſſées, ne pouvoient les préſenter à l'ennemi, qui les ſerroit de trop près: ce qu'il y avoit de plus fâcheux & de plus triſte, c'eſt que les rangs qui reſtoient encore en entier preſſoient en reculant ceux qui étoient derriére, & ceux-ci par un courage mal entendu pouſſoient les autres qui les précédoient: de ſorte que le preſſement réciproque des rangs & des files leur ôta le moien de mettre l'épée à la main, au lieu qu'ils euſſent dû les lâcher. Le carnage fut tel, qu'il ne s'en eſt guéres vû de pareil: de toute cette armée il ne reſta que trois mille hommes, qui mirent armes bas; le reſte fut étendu mort ſur le champ de bataille. Cet éxemple, qui eſt très-remarquable, eſt une preuve de l'aſcendant que l'audace & l'habileté ont ſur le nombre, & l'avantage d'une arme ſur l'autre.

Cette action de Carmignole démontre évidemment la foibleſſe d'un corps de piques, & prouve en même tems que la trop grande longueur d'une arme eſt un défaut très-eſſentiel, comme je le fais aſſez voir dans mon Traité manuſcrit des armes blanches; c'eſt ce qui m'a fait préférer la pertuiſanne à la pique.

J'ai lû dans les Mémoires de Villars, qui eſt un Auteur eſtimable, & qui écrit plutôt les actions du Maréchal de Briſſac, un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle, que l'Hiſtoire de ſon tems; j'ai lû, dis-je, dans cet Auteur, un éxemple d'intelligence militaire qui me ſurprend, & qui m'en donne une grande idée, pour ne pas dire qu'il la remplit entiérement. Je n'ai garde de laiſſer échaper un morceau de cette nature, je vais le donner tel que je l'ai lû.

„ Je ne veux à ce propos oublier de repréſenter ici une nouvelle ſorte de combat que „ le Maréchal avoit inventée, pour s'en ſervir le jour de la bataille. Mais en premier „ lieu, *dit-il*, " il faut ſçavoir que *Santia* eſt ſitué en une grande campagne traverſée „ de long en long, & juſqu'au-delà de la ville, d'un profond ruiſſeau, large de ſept à „ huit pieds, duquel les ennemis avoient détourné l'eau. Le Maréchal donc, qui l'avoit piéça fort curieuſement reconnu; à la même intention qui ſe préſentoit lors, „ avoit délibéré de marcher avec l'armée tout le long de ce ruiſſeau, qu'il farciroit d'arquebuziers: & que d'autre côté il couvriroit l'armée par les flancs avec quarante chariots armés, chargés de vivres, chacun d'eux accompagnés de deux facres & dix „ arquebuziers, qui ſortiroient & ſe retireroient par les intervalles qu'il y auroit d'un „ chariot à l'autre. En tête d'un chacun bataillon, il y devoit avoir, au derriére des „ deux premiers rangs de piquiers, cent fort réſolus ſoldats, aiant chacun un bouclier & „ une épée courte & large de quatre doigt, & bien affilée, avec commandement qu'en „ même tems que les bataillons s'entrechoqueroient avec les piquiers, de ſe courber par „ deſſous les nôtres; & ainſi courbés, ſe jetter dans les jambes des ennemis, & leur „ tailler force jarretiéres rouges, eſtimant que ce ſeroit une éxécution & une forme „ nouvelle de combat, qui donneroit grand avantage aux nôtres & le contraire aux „ ennemis, leſquels étant inveſtis ne pourroient laiſſer les piques à leur défenſe.

Sur ce que j'ai dit plus haut du corps des piques, on comprendra aiſément que l'invention de cet excellent Chef de guerre étoit très-bien imaginée, & d'un homme ſçavant & profond dans l'infanterie, & qu'elle eſt auſſi très-facile dans l'éxécution, puiſqu'il y en a même des éxemples.

Ce que fit Fabien, Officier du régiment de Jacob, à la bataille de Ravenne, gagnée par Gaſton de Foix, eſt une action des plus hardies dont on ait jamais ouï parler.

Cet Officier, *un des plus grands & des plus forts hommes qu'il y eût en Europe*, dit le Pére Daniel, *ſauta au milieu des ennemis, & prenant par le travers une longue pique qu'il tenoit, la baiſſa avec tant de force* (a) *ſur celles des piquiers Eſpagnols, au milieu deſquels il étoit, qu'il donna le tems à ceux qui le ſuivoient de ſe jetter ſur eux par cet eſpace*; c'eſt-à-dire que les piques ſe trouvant baiſſées, & les fers contre terre, les Eſpagnols ne pûrent les relever pour les préſenter à ceux qui venoient après, qui les mirent ſous les pieds, & ſe jettérent ſur les piquiers. C'eſt ce que l'Hiſtorien veut dire. C'eût été un miracle, ſi celui qui fit un coup ſi déterminé, n'y eût pas laiſſé la vie. Si les piques des Eſpagnols n'avoient pas été de la longueur ordinaire, ce brave Officier n'eût jamais penſé à une action ſi hardie.

Il y a certaine proportion dans les armes blanches qui en fait le fort ou le foible, particuliérement dans la pique. Je m'imagine qu'il n'y en a pas de plus parfaite & de plus avantageuſe que celle que je propoſe. Il eſt certain qu'une arme qui paſſe douze pieds dans ſa longueur ne vaut rien. Elle eſt ſans force, ſans action & fort embarraſſante, elle péſe à la main par la raiſon du levier: celles du ſecond rang ſont encore moins à craindre, & les autres preſque immobiles; mes pertuiſannes ſont plus courtes, & par conſéquent plus fortes & plus aiſées à manier, & les coups plus aſſûrés: il n'y a pas moien d'y parer, ni de s'en garantir. Qu'on ait retranché cette arme par les conſeils de la multitude, cela ne me ſurprend point, la baionette pouvoit faire illuſion pour un tems: mais qu'on continuë dans cette erreur, voilà ce que je trouve de fort étrange.

(a) Je ne crois pas qu'il ſoit beſoin d'une force ſi extraordinaire pour faire ce que Fabien fit. Il ne faut que ne point ignorer ce que c'eſt que levier. Un enfant en feroit tout autant, l'extraordinaire ſe trouve ſeulement dans la hardieſſe & dans l'intrépidité de cet Officier. Le plus grand homme de l'Europe eſt ſans doute un géant, & Fabien n'étoit pas un géant. L'Hiſtorien eût pû emploier un autre terme qui donnât une idée un peu moins coloſſale.

Fin du Traité de la Colonne.

TABLE
DES CHAPITRES
Du Traité de la Colonne.

CHAPITRE PREMIER. *Inconvéniens de notre tactique. Quelque ſçavans qu'aient été les anciens Capitaines, il eſt permis d'enchérir ſur eux.* p. 1.

CHAP. II. *De la Colonne, & de ſes parties. Ce qu'on entend par cet ordre, & cette maniére de combattre. Ses avantages ſur le quarré à centre plein.* p. liv.

CHAP. III. *De l'ordre quadrangulaire oppoſé à la Colonne. Analyſe de ces deux évolutions. Que le feu de la premiére eſt inférieur à celui de la ſeconde, quoique plus foible en nombre d'hommes.* p. lviij.

CHAP. IV. *Huit bataillons, rangés en Colonne, réſiſteront à une force quadruple, ils ſeront méme en état de l'attaquer. Preuves de cette propoſition.* p. lxj.

CHAP. V. *L'analyſe de l'*Embolon *ou le* Cuneus *des Anciens, & leur bataillon quarré ont donné lieu à la découverte de la Colonne. Ce que c'eſt que le* Cuneus. *Ce qu'on penſe de cette maniere de combattre.* p. lxvj.

CHAP. VI. *Suite du Chapitre précédent. Que la* Tête de Porc, *dont les Auteurs de la moienne antiquité font mention, peut étre le* Cuneus *des Grecs.* p. lxix.

CHAP. VII. *Commandemens & maniére dont on croit que les Anciens formoient le* Coin; *s'il eſt vrai qu'il fût de figure triangulaire.* p. lxxv.

CHAP. VIII. *Raiſons qui autoriſent la Colonne, & les avantages de cette maniére de combattre.* p. lxxvj.

CHAP. IX. *Autorités & éxemples de la Colonne.* p. lxxxj.

CHAP. X. *Suite du méme ſujet. Batailles de Leuctres & de Mantinée.* p. lxxxiv.

OBSERVATIONS *ſur la bataille de Mantinée.* p. lxxxvij.

BATAILLE *de Lutzen.* p. lxxxi.

CHAP. XI. *Commandemens pour former la Colonne, & la maniére de combattre dans cet ordre.* p. xciv.

CHAP. XII. *Des armes de l'infanterie. La pique en devroit étre inſéparable. Avantage & défaut de cette arme.* p. xcvj.

TABLE
DES CHAPITRES
ET
OBSERVATIONS

Contenus dans ce premier Tome.

CHAPITRE PREMIER. *Première expédition des Romains hors de l'Italie. Meſſine eſt ſurpriſe par les Campaniens, & Rhége par quatre mille Romains. Rome punit cette dernière trahiſon. Les Campaniens ou Mamertins battus par Hiéron Préteur de Syracuſe, implorent le ſecours des Romains, & l'obtiennent, quoique coupables de la même perfidie que les Rhéginois. Défaite des Syracuſains & des Carthaginois. Retraite de Hiéron,* p. 6.

OBSERVATIONS *ſur les deux combats de Meſſine,* 14.

§. I. *Raiſons de la première guerre des Romains contre les Carthaginois,* ibid.

§. II. *Combats de Meſſine. Fautes des Généraux Carthaginois & Syracuſains. Soupçon ſur la retraite de Hiéron Roi de Syracuſe,* 17.

§. III. *Eloge de Hiéron,* 19.

§. IV. *Parallèle de la neutralité que firent les Vénitiens en 1701. entre les Impériaux & les François avec celle de Hiéron. Il eſt plus avantageux de ſe déclarer que de demeurer neutre. Exemple des Siennois & de Leon X.* 21.

§. V. *Conduite que doit tenir dans une place aſſiégée un Commandant qui ſe voit dans certaines extrémités,* 24.

CHAP. II. *Matière des deux premiers Livres qui ſervent comme de préambule à l'Hiſtoire de Polybe. Jugement que cet Hiſtorien porte de Philinus & de Fabius,* 30.

CHAP. III. *M. Octacilius & M. Valerius Conſuls, font alliance avec Hiéron. Préparatifs des Carthaginois. Siége d'Agrigente. Premier combat d'Agrigente. Second combat, & retraite d'Annibal,* 33.

OBSERVATIONS *ſur le blocus d'Agrigente, & ſur la bataille qui fut donnée entre les armées Romaine & Carthaginoiſe,* 37.

§. I. *Fautes à la guerre le plus ſouvent dangereuſes, quelquefois ſalutaires. Exemple tiré de la conduite des Romains & des Carthaginois dans le ſiége d'Agrigente.* ibid.

§. II. *Parallèle de l'affaire d'Agrigente & de celle de Dénain. Imprudence des Alliés. Belle manœuvre du Maréchal de Villars.* 39.

§. III. *Problème militaire. Après l'affaire de Dénain les François pouſſèrent-ils leurs avantages auſſi loin qu'ils pouvoient aller?* 44.

§. IV. *Embarras réciproque des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Importance de bien munir les places. Conduite que l'on doit tenir quand les munitions manquent. Faute commiſe au ſiége de Tournai,* 46.

§. V. *Ordre de bataille des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Le terrain que les uns & les autres occupoient. Victoire des Romains,* 50.

§. VI. *Annibal ſort d'Agrigente & échape aux Vainqueurs. Exemples de pareilles*

ruſes. Courte digreſſion ſur les Généraux qui ne partagent pas la gloire d'une action avec ceux dont ils en ont reçû le projet, 58.

§. VII. *Blocus d'Agrigente. Il eſt plus prudent de bloquer que d'aſſiéger en forme les villes d'une grande étendue. Quand les lignes ſont menacées, ſouvent le plus ſûr eſt d'en ſortir. Affaire de Turin en 1706.* 57.

CHAP. IV. *Les Romains ſe mettent en mer pour la première fois. Manière dont ils s'y prirent. Imprudence de Cn. Cornelius & d'Annibal. Corbeau de C. Duillius. Bataille de Mile. Petit exploit & mort d'Amilcar. Siéges de quelques villes de Sicile*, 62.

OBSERVATIONS *ſur la bataille navale de Milazzo entre le Conſul Duillius & Annibal, Général des Carthaginois*; 68.

§. I. *Ordre de bataille des deux armées. Précipitation d'Annibal, cauſe de ſa défaite*, ibid.

§. II. *Corbeau des Anciens. Pourquoi ainſi nommé. Qui en eſt l'inventeur*, 71.

§. III. *Deſcription du Corbeau de Duillius*, 73.

§. IV. *Le Dauphin. Le Corbeau démoliſſeur. Le Loup. Le Corbeau à griffes.* 74.

§. V. *Corbeau à tenaille dont on ſe ſervoit pour accrocher & attirer le belier. Corbeau double pour en abaiſſer la tête & en rompre le coup. Corbeau des Tyriens*, 75.

§. VI. *Corbeaux à lacs courans, & à pinces. Tellenon*, 78.

§. VII. *Le Polyſpaſte & le Corbeau d'Archiméde*, 80.

CHAP. V. *Echec réciproque des Romains & des Carthaginois. Bataille d'Ecnome. Ordonnance des Romains & des Carthaginois. Choc, & victoire des Romains*, 84.

OBSERVATIONS *ſur les deux combats de Tyndaride*, 88.

§. I. *Fautes de part & d'autre*, ibid.

§. II. *Après avoir été battu, une retraite honorable eſt quelque choſe; mais un grand Général peut faire plus. Preuves de cette vérité*, 91.

OBSERVATIONS *ſur la bataille navale d'Ecnome*, 94.

§. I. *Que l'habileté du Général ſupplée au nombre & à la valeur*, ibid.

§. II. *Motif de la bataille. Ordonnance des deux armées. Fautes des Amiraux Romains, quoique victorieux*, 96.

CHAP. VI. *Les Romains paſſent en Afrique, aſſiégent Aſpis, & déſolent la campagne. Régulus reſte ſeul dans l'Afrique, & bat les Carthaginois devant Adis. Il propoſe des conditions de paix, qui ſont rejettées par le Sénat de Carthage*, 101.

OBSERVATIONS *ſur la bataille d'Adis*, 108.

§. I. *Polybe trop concis dans l'abrégé qu'il fait de cette action. Importance de connoître les lieux quand on écrit l'Hiſtoire*, ibid.

§. II. *Inutilité d'une armée de ſecours quand elle reſte dans l'inaction, quelque poſte qu'elle occupe*, 109.

§. III. *Surpriſe du camp des Carthaginois par les Romains. Exemple de pareille ſurpriſe dans la guerre d'Alexandrie. Plus de gloire à entreprendre deux choſes, quand on le peut, que de ſe borner à une ſeule*, 111.

§. IV. *Paralléle de la bataille d'Adis & de celle de Spire, par M. le Maréchal de Tallard*, 113.

§. V. *Faute des Généraux Carthaginois. Il ne faut approcher d'une place aſſiégée que dans le deſſein de la délivrer par quelque action de vigueur. Secours de Douay*, 119.

§. VI. *Entrepriſes des camps. Qualités néceſſaires dans un Général pour ces ſortes d'actions*, 124.

§. VII. *Se retrancher dans ſon camp, uſage des Anciens que nous avons laiſſé pour un autre beaucoup moins avantageux*, 125.

§. VIII. *Connoiſſances que doit avoir le Général. Le ſecret*, 127.
§. IX. *Précautions à prendre*, 128.
§. X. *Obſervations & précautions dans la marche & dans le combat*, 130.
§. XI. *Ordre de bataille.* 130.
CHAP. VII. *Xantippe arrive à Carthage, ſon ſentiment ſur la défaite des Carthaginois. Bataille de Tunis. Ordonnance des Carthaginois. Ordonnance des Romains. La bataille ſe donne, & les Romains la perdent. Réflexions ſur cet événement. Xantippe retourne dans ſa patrie. Nouveaux préparatifs de guerre*, 134.
OBSERVATIONS *ſur la guerre du Conſul Régulus contre Xantippe*, 148.
§. I. *Fortune inégale de Régulus. Caractère des Carthaginois. Confiance qu'ils prennent en Xantippe. Exemple unique*, ibid.
§. II. *Ordre de bataille des Romains & des Carthaginois*, 150.
§. III. *Bataille*, 152.
§. IV. *Réflexions ſur les fautes des Romains*, 154.
CHAP. VIII. *Victoire navale des Romains, & la tempête dont elle fut ſuivie. Où les précipite leur génie entreprenant. Priſe de Palerme*, 159.
CHAP. IX. *Autre tempête funeſte aux Romains. Bataille de Palerme*, 162.
CHAP. X. *Les Romains lévent une nouvelle armée navale, & concertent le ſiége de Lilybée. Situation de la Sicile. Siége de Lilybée. Trahiſon en faveur des Romains découverte. Secours conduit par Annibal. Combat ſanglant aux machines*, 166.
CHAP. XI. *Audace étonnante d'un Rhodien, qui eſt enfin pris par les Romains. Incendie des Ouvrages. Bataille de Drépane*, 173.
OBSERVATIONS *ſur la bataille de Drépane*, 179.
CHAP. XII. *Junius paſſe en Sicile. Nouvelle diſgrace des Romains à Lilybée. Ils évitent heureuſement deux batailles. Perte entière de leurs vaiſſeaux. Junius entre dans Eryce, deſcription de cette ville*, 183.
OBSERVATIONS *ſur la défaite de la flotte des Romains ſur la route d'Héracle*, 188.
CHAP. XIII. *Priſe d'Erice par Amilcar. Différentes tentatives des deux Généraux l'un contre l'autre. Amilcar aſſiége Eryce. Nouvelle flotte des Romains commandée par C. Lutatius. Bataille d'Eguſe*, 192.
OBSERVATIONS *ſur le rétabliſſement de la Marine des Romains*, 200.
§. I. *De quelle importance il eſt pour un Etat d'avoir une forte Marine. Moien dont les Atheniens ſe ſervirent pour en former une*, ibid.
§. II. *Loi des Athéniens pour la conſtruction d'une flotte, & correction de cette loi*, 201.
§. III. *Les Athéniens, malgré leurs forces de mer, tombent en la puiſſance de Lacédémone. Cauſe de cette révolution*, 203.
§. IV. *Les Romains rétabliſſement leur Marine. Avantages qu'ils en tirérent, & dont nous nous ſommes privés en ne les imitant pas*, 204.
OBSERTATIONS *ſur la bataille navale d'Egule*, 206.
§. I. *Victoire des Romains. Pourquoi Amilcar n'alla point au-devant de Hannon*, ibid.
§. II. *Réflexions ſur les fautes des Carthaginois*, 208.
CHAPITRE XIV. *Traité de paix entre Rome & Carthage. Réflexions ſur cette guerre. Sort des deux Etats après la concluſion de la paix*, 211.
OBSERVATIONS *ſur la guerre d'Eryce*, 214.
§. I. *Que la plûpart des hommes ne jugent du mérite des guerres qu'autant qu'elles ſont groſſes, & les armées de part & d'autre puiſſantes en appareil & en nombre d'hommes*, ibid.
§. II. *Que le coup d'œil militaire produit le grand & le beau d'une guerre. Qu'il peut s'acquérir par l'étude & l'application. Erreur de ceux qui prétendent que c'eſt un préſent de la nature*, 219.

HISTOIRE DE POLYBE.

LIVRE PREMIER.

PREFACE DE L'AUTEUR.

SI les Hiſtoriens qui ont paru avant nous avoient omis de faire l'éloge de l'Hiſtoire, il ſeroit peut-être néceſſaire de commencer par là, pour exciter tous les hommes à s'y appliquer. Car quoi de plus propre à notre inſtruction que la connoiſſance des choſes paſſées ? Mais comme la plûpart d'entr'eux ont eu ſoin de nous dire & de nous répéter preſque à chaque page, que pour apprendre à gouverner il n'y a pas de meilleure école, & que rien ne nous fortifie plus efficacement contre les viciſſitudes de la fortune, que le ſouvenir

des malheurs où les autres ſont tombés; on me blâmeroit de revenir ſur une matiere que tant d'autres ont ſi bien traitée. Cela me conviendroit d'autant moins, que la nouveauté des faits que je me propoſe de raconter ſera plus que ſuffiſante pour attirer tous les hommes, ſans diſtinction, à la lecture de mon ouvrage. Il n'y en aura point de ſi ſtupide & de ſi ſi groſſier, qui ne ſoit bien aiſe de ſavoir par quels moiens & par quelle ſorte de gouvernement il s'eſt pû faire, que les Romains en moins de cinquante-trois ans (*a*) ſoient devenus maîtres de preſque toute la terre. Cet événement eſt ſans exemple. D'un autre côté quelle paſſion ſi forte pour les ſpectacles, ou pour quelque ſorte de ſcience que ce ſoit, qui ne céde à celle de s'inſtruire de choſes ſi curieuſes & ſi intéreſſantes?

Pour faire voir combien mon projet eſt grand & nouveau, jugeons de la République Romaine par les Etats les plus célébres qui l'ont précédée, dont les Hiſtoires ſont venuës juſqu'à nous, & qui ſont dignes de lui être comparés. Les Perſes ſe ſont vû pendant quelque tems un Empire aſſez étendu; mais ils n'ont jamais entrepris d'en reculer les bornes au-delà de l'Aſie, qu'ils n'aient couru riſque d'en être dépouillés. Les Lacédémoniens eurent de longues guerres à ſoutenir pour avoir, ſur la Gréce l'autorité ſouveraine; mais à peine en furent-ils paiſibles poſſeſſeurs pendant douze ans. Le Roiaume des Macédoniens ne s'étendoit que depuis les lieux voiſins de la mer Adriatique juſqu'au Danube, c'eſt-à-dire, ſur une très-petite partie de l'Europe; & quoi-

(*a*) *Les Romains en moins de cinquante-trois ans.*] Eſt-ce une choſe bien ſurprenante qu'une République déja puiſſante par la conquête de l'Italie, ait étendu les limites de ſon Empire dans un eſpace auſſi long que celui de cinquante trois ans? Les Modernes qui réglent leur admiration & leurs éloges à l'égard des Anciens ſur le plus ou le moins de ſiécles d'antiquité, conviennent ſur ce point avec notre Auteur, & prennent comme une vérité ce qui n'eſt dans le fond qu'une flaterie. Si Polybe eût laiſſé là les Romains & eût remonté quelques ſiécles plus haut, ſi les Modernes euſſent deſcendu plus bas, ils euſſent trouvé beaucoup de rabais & rendu à chacun la gloire qui lui appartient. Je voudrois bien demander au premier ce qu'il penſoit d'un Séſoſtris, d'un Cyrus, d'un Alexandre le Grand? Ces trois grands hommes n'ont-ils pas pouſſé plus loin leurs conquêtes en beaucoup moins de tems? Laiſſons les Séſoſtris, les Cyrus, les Alexandres, que mon Auteur écarte en faveur des Romains, eſt-ce que depuis eux le monde auroit ſi fort dégénéré en Conquérants? Rien n'a-t-il paru qui en approche? N'en connoiſſons-nous pas, qui venus pluſieurs ſiécles après, ne ſont pas moins dignes de notre admiration pour être plus proches de nous? Un Tamerlan ou Timur-bec, un Genghiſcan valent bien les Romains, valent bien un Alexandre. Celui-ci étoit Roi, & les autres de petits Souverains, & même quelque choſe de moins. Il eſt pourtant vrai qu'ils ont porté plus loin leurs conquêtes que n'ont fait les Grecs & les Romains. L'Empire de Timur-bec a eu d'auſſi foibles commencemens que celui de Rome; celui-ci n'eſt monté à ſa puiſſance que très-lentement, & peu à peu, & l'autre preſque tout d'un coup comme celui des Macédoniens. Timur-bec & Genghiſcan ont conquis plus de païs qu'Alexandre le Grand, & donné un plus grand nombre de batailles très-ſanglantes contre des peuples très-braves & très-aguerris; c'eſt ce qu'Alexandre & les Romains n'ont pas rencontré en Aſie. Ils ont plus fait en dix ans que les Romains en cinquante-trois. Ceux-ci ont plus perdu de batailles qu'ils n'en ont gagné. Ils ont étendu leur empire par la vertu de pluſieurs grands hommes, au lieu que les autres Conquérants n'ont eu beſoin que de la leur pour faire de ſi grandes choſes. La décadence de Carthage fit la grandeur de Rome, elle n'eut plus qu'un pas à faire pour s'étendre ſur une partie de l'Europe & de l'Aſie Si elle alla ſi loin, ce fut plutôt un effet de ſa puiſſance & de la défunion des Grecs, que de ſa valeur.

qu'après avoir détruit l'Empire des Perſes, ils aient réduit l'Aſie ſous leur obéiſſance; cependant, malgré la réputation où ils étoient d'être le plus puiſſant & le plus riche peuple du monde, une grande partie de la terre eſt échapée à leurs conquêtes. Jamais ils ne firent de projet ni ſur la Sardaigne, ni ſur la Sicile, ni ſur l'Afrique. Ces nations belliqueuſes qui ſont au couchant de l'Europe leur étoient inconnuës. Mais les Romains ne ſe bornérent pas à quelques parties du monde, preſque toute la terre fut ſoumiſe à leur domination (*a*); & leur puiſſance eſt venuë à un point que nous admirons aujourd'hui, & au delà duquel il ne paroît pas qu'aucun peuple puiſſe jamais aller. C'eſt ce que l'on verra clairement par le récit que j'entreprens de faire, & qui mettra en évidence les avantages que les curieux peuvent tirer d'une éxacte & fidéle Hiſtoire.

Celle-ci commencera, par rapport au tems, à la cent quarantiéme Olympiade (*b*). Par rapport aux faits, nous la commencerons chez les Grecs par la guerre que Philippe fils de Démétrius & pére de Perſée

(*a*) *Preſque toute la terre fut ſoumiſe à leur domination.*] Cette expreſſion malgré ſon correctif, me ſemble un peu forte, & fort éloignée de la vérité. Il s'en falloit bien que les Romains n'euſſent connu un ſi grand eſpace. Les bornes de leur Empire ne s'étendoient pas au-delà du mont Taurus, du tems de Polybe, ils ne poſſédoient de l'Afrique que le païs de la domination des Carthaginois, & les Provinces de l'Eſpagne les plus proches de la mer Méditerranée & des Colonnes d'Hercule. L'Egypte ne leur étoit pas ſoumiſe. A l'égard des Gaules, elles leur étoient inconnuës, à la réſerve de la partie méridionale de la Provence. Quelque tems après que notre Auteur eut donné ſon Hiſtoire, de la Ligurie, dont ils étoient les maîtres, ils paſſérent dans la Provence, & de là dans le Languedoc, où ils établirent quelques colonies pour s'aſſûrer le chemin juſqu'en Eſpagne. Ils appellérent cette nouvelle Province, leur Province, *Provincia noſtra*, dont Narbonne qui lui donna ſon nom dans la ſuite, fut la Capitale, & dont le Rouſſillon faiſoit partie. Tous les autres peuples à l'Occident, & au Nord de ces Provinces méridionales, n'ont été connus que longtems après Polybe, ſi ce n'eſt les Alpes maritimes, & quelque peu de la liſiére des Alpes Cotiennes.

Denys d'Halicarnaſſe, qui écrivoit dans un tems qui n'étoit pas éxemt de flaterie, pouſſe plus loin l'hyperbole; car il dit que Rome étoit maîtreſſe de toute la terre, & qu'elle n'avoit point d'autres bornes que l'Orient & l'Occident. Je lui paſſe l'Occident, quoiqu'il reſtât encore quelques peuples de l'Eſpagne vers les côtes de l'Océan qui n'étoient pas encore ſoumis aux Romains, & l'Angleterre, qui n'étoit pas entiérement domptée. L'Elbe & le Danube ſervoient de bornes du côté du Nord, & l'Euphrate à l'Orient. Ce ſont les frontiéres de l'Empire Romain du tems que Denys d'Halicarnaſſe donne ſon Hiſtoire des Antiquités Romaines. On peut voir par ce que je viens de dire, qu'il s'en falloit bien qu'ils ne dominaſſent ſur toute la terre. Mais d'où vient que nous élevons ſi haut la grandeur Romaine & la vaſte étenduë de leur domination, comme s'il n'y avoit rien eu au-delà de leur gloire & de leur puiſſance, lorſque ſans remonter ſi haut & en deſcendant pluſieurs ſiécles plus bas, on trouve l'Empire des Sarraſins? A-t-on jamais lû une ſuite ſi longue & ſi ſuivie de victoires & de conquêtes? Ils les pouſſérent ſi loin, qu'à peine celles des Romains comprennent une partie de leur Empire.

(*b*) *Celle-ci commencera, par rapport au tems, à la cent quarantiéme Olympiade.*] Iphitus Roi d'Elide, & Licurgue Roi de Lacédémone, rétablirent les Jeux Olymbiques inſtitués par Hercule à l'honneur de Jupiter. Ces Jeux ne ſe célébroient que dans certaines occaſions; ces deux Rois établirent la coûtume de les célébrer tous les quatre ans près de la ville d'Olympie; c'eſt ce qui donna le nom d'Olympiade aux quatre années révoluës. Je tire tout ceci de Tourreil, qui dit que cet intervalle preſcrit & fixé par la Religion, parut le plus commode pour diſtinguer les tems.

Le premier qui s'en ſervit fut Timée ſous Ptolomée Philadelphe. Juſques-là on marquoit d'ordinaire les événemens par les années des Archontes d'Athénes & des Rois de Lacédémone. Eroto ſthéne, ſous Ptolomée Evergétes, imita Timée: mais de tous les Hiſtoriens Grecs, qui comptent de la ſorte & qui nous reſtent, le plus ancien c'eſt Polybe.

fit avec les Achéens aux peuples de l'Etolie, & que l'on appelle la guerre Sociale: chez les Aſiatiques, par celle qu'Antiochus & Ptolomée Philopator ſe déclarérent pour la Cœloſyrie: dans l'Italie & l'Afrique, par celle des Romains contre les Carthaginois, & que d'ordinaire on appelle la guerre d'Annibal. Tous ces évènemens ſont la ſuite de l'Hiſtoire d'Aratus le ſicyonien. Avant cela les choſes qui ſe paſſoient dans le monde n'avoient entr'elles nulle liaiſon; chacun avoit ſes raiſons pour entreprendre & pour éxécuter, qui lui étoient particuliéres. Chaque action étoit propre au lieu où elle s'étoit paſſée. Mais depuis tous les faits ſe ſont réünis comme en un ſeul corps, les affaires de l'Italie & de l'Afrique n'ont formé qu'un tout avec celles de l'Aſie & de la Gréce, toutes ſe ſont rapportées à une ſeule fin; & c'eſt pour cela que nous avons fixé à ces tems-là le commencement de cette Hiſtoire. Car ce ne fut qu'après s'être ſoumis les Carthaginois par la guerre dont nous parlions tout à l'heure, que les Romains, croiant s'être ouvert un chemin ſûr à la conquête de l'Univers, oſérent porter leurs vûës plus loin, & faire paſſer leurs armées dans la Gréce & dans le reſte de l'Aſie.

Si les Etats, qui ſe diſputoient entr'eux l'Empire ſouverain, nous étoient bien connus, peut-être ne ſeroit-il pas néceſſaire de commencer par montrer quel étoit leur projet & quelles forces ils avoient lorſqu'ils s'engagérent dans une ſi grande entrepriſe. Mais parce que la plûpart des Grecs ne ſavent quelle étoit la forme du gouvernement des Romains & des Carthaginois, ni ce qui s'eſt paſſé parmi ces peuples, nous avons cru qu'il étoit à propos de mettre ſur ce ſujet deux Livres à la tête de notre Hiſtoire; afin qu'il n'y ait perſonne en la liſant qui ſoit en peine de ſavoir par quelle politique, quelle force & quels ſecours, les Romains ont formé des projets qui les ont rendus maîtres de la terre & de la mer. Après la lecture de ce que nous dirons par avance dans ces deux Livres, on verra que ce n'eſt pas ſans raiſon qu'ils ont conçu le deſſein de rendre leur empire univerſel, & que pour éxécuter ce projet, ils ne pouvoient prendre des meſures plus juſtes. Car ce qui diſtingue mon ouvrage de tout autre, c'eſt le rapport qu'il aura avec cet évènement qui fait l'admiration de nos jours. Comme la fortune a fait pancher preſque toutes les affaires du monde d'un ſeul côté, & ſemble ne s'être propoſé qu'un ſeul but: ainſi je ramaſſerai aux Lecteurs ſous un ſeul point de vûë les moiens dont elle s'eſt ſervie pour l'éxécution de ce deſſein.

C'eſt là le principal motif qui m'a porté à écrire. Un autre a été, que je ne voiois perſonne de nos jours qui eût entrepris une Hiſtoire univerſelle. Cela m'auroit épargné bien des ſoins & bien de la peine. Il y a des Auteurs qui ont décrit quelques guerres particuliéres, on en voit qui ont ramaſſé quelques événemens arrivés en même-tems: mais il

n'y a perſonne, au moins que je ſache, qui aſſemblant tous les faits & les rangeant par ordre, ſe ſoit donné la peine de nous en faire voir le commencement, les motifs, la fin. Il m'a paru qu'il ne falloit pas laiſſer dans l'oubli le plus beau & le plus utile ouvrage de la fortune. Quoique tous les jours elle invente quelque choſe de nouveau, & qu'elle ne ceſſe d'éxercer ſon pouvoir ſur la vie des hommes, elle n'a jamais rien fait qui approche de ce que nous voions aujourd'hui. Or c'eſt ce que l'on n'apprend pas dans les Hiſtoriens particuliers. On ſeroit ridicule ſi après avoir parcouru les villes les plus célébres l'une après l'autre, ou les avoir vûës peintes ſéparément, on s'imaginoit pour cela connoître la forme de tout l'Univers & en comprendre la ſituation & l'arrangement. Il en eſt de ceux qui pour ſavoir une Hiſtoire particuliére ſe croient ſuffiſamment inſtruits de tout, comme de ceux qui après avoir examiné les membres épars d'un beau corps, ſe mettroient en tête qu'il ne leur reſte plus rien à apprendre ſur ſa force & ſur ſa beauté. Qu'on joigne enſemble & qu'on aſſortiſſe les parties, qu'on en faſſe un animal parfait ſoit pour le corps, ſoit pour l'ame, & qu'on le leur montre une ſeconde fois, ils reconnoîtront bientôt que la prétenduë connoiſſance qu'ils en avoient d'abord, étoit bien plus un ſonge qu'une réalité. Sur une partie on peut bien prendre quelque idée du tout, mais jamais une notion diſtincte. De même l'Hiſtoire particuliére ne peut donner que de foibles lumiéres ſur l'Hiſtoire univerſelle. Pour prendre goût à cette étude & en faire profit, il faut joindre & approcher les événemens, il faut en diſtinguer les rapports & les différences.

Nous commencerons le premier Livre où finit l'Hiſtoire de Timée, je veux dire par la premiére expédition que les Romains firent hors de l'Italie, ce qui arriva en la cent vingt-neuviéme Olympiade. Ainſi nous ſerons obligés de dire quand, comment & à quelle occaſion, après s'être bien établis dans l'Italie, ils entreprirent d'entrer dans la Sicile. Car c'eſt dans ce païs qu'ils portérent d'abord leurs armes. Nous nous contenterons de dire ſimplement le ſujet pour lequel ils ſortirent de chez eux, de peur qu'à force de chercher cauſe ſur cauſe, il ne nous en reſte plus pour en faire le commencement & la baſe de notre Hiſtoire. Pour le tems, il nous faudra prendre une époque connuë, dont tout le monde convienne & qui ſe diſtingue par elle-même: ce qui n'empêchera pas que réprenant les choſes d'un peu plus haut, nous ne rapportions du moins en abrégé tout ce qui s'eſt paſſé dans cet intervalle. Cette époque ne peut être ignorée ou même diſputée, que tout ce que l'on raconte enſuite ne paroiſſe douteux & peu digne de foi; au lieu que lorſqu'elle eſt une fois bien établie, on ſe perſuade aiſément que tout le reſte eſt certain.

CHAPITRE PREMIER.

Premiere expédition des Romains hors de l'Italie. Meſſine eſt ſurpriſe par les Campaniens & Rhege par quatre mille Romains. Rome punit cette derniere trahiſon. Les Campaniens ou Mamertins battus par Hiéron Préteur de Syracuſe, implorent le ſecours des Romains & l'obtiennent, quoique coupables de la méme perfidie, que les Rhéginois. Défaite des Syracuſains & des Carthaginois. Rétraite de Hiéron.

Premiére expédition des Romains hors de l'Italie.

CE fut donc la dix-neuviéme année après le combat naval donné près de la ville d'Ægoſpotame dans l'Helleſpont, & la ſeiziéme avant la bataille de Leuctres, l'année que les Lacédémoniens, par les ſoins d'Antalcide, firent la paix avec les Perſes, que Denys l'ancien après avoir vaincu les Grecs d'Italie ſur les bords de l'Ellépore, fit le ſiége de Rhege, & que les Gaulois s'emparérent de Rome, à l'exception du Capitole (*a*): Ce fut dis-je cette année que les Romains aiant fait une tréve avec les Gaulois aux conditions qu'il plût à ceux-ci d'éxiger, après avoir contre toute eſpérance regagné leur patrie &

(*a*) *Les Gaulois s'emparerent de Rome, à l'exception du Capitole*] Tite-Live donne ſouvent dans le merveilleux. C'eſt dommage. Sans cela ſon Hiſtoire eût été beaucoup moins défectueuſe. Il compoſe des victoires imaginaires par haine, par jalouſie ou par eſprit flateur, pour rehauſſer la gloire ou couvrir la honte de ſa nation. Sa partialité éclate ſur-tout dans la victoire qu'il fait remporter à Camille ſur les Gaulois, dans le tems qu'on étoit à peſer l'or pour la rançon du Capitole que les Gaulois tenoient aſſiégé après s'être rendu maitres de Rome. Notre Auteur ne dit pas un ſeul mot de cette prétenduë victoire. Si Polybe en eût eu la moindre nouvelle, il en eût dit quelque choſe, de peur de choquer les Romains par la ſuppreſſion d'un fait de cette nature. Auroient-ils ſouffert, ces fiers Républicains, qu'il s'éloignât des autres Hiſtoriens, s'il y en eût eu quelqu'un qui en eût parlé? ne lui auroient-ils pas reproché qu'il cherchoit *à* étouffer leur gloire & à mettre leur honte dans ſon jour?

M. Dacier dans la préface de ſon Plutarque, prétend que Tite-Live n'a point impoſé à la poſtérité ſur cette victoire de Camille. Les preuves qu'il allégue contre l'opinion de Polybe ne me paroiſſent pas fondées. *Il ſuffit*, dit-il, *que Plutarque a Tite-Live pour garant*, notez que le premier a copié le ſecond, *d'ailleurs*, continue-t-il, *Polybe n'ayant écrit ſon Hiſtoire qu'après l'Olympiade 157. près de 240. ans après cet exploit de Camille, on peut croire qu'il n'étoit pas mieux inſtruit que Tite-Live, qui avoit écrit la ſienne avant la premiere année de l'Olympiade 189. c'eſt-à-dire 124 ou 125. ans après Polybe.* Quoi? cette antériorité de tems de Polybe ſur Tite-Live doit être comptée pour rien? Ce ſavant homme ſoupçonne que Polybe, ami de Scipion, avoit en vûe d'éclipſer la gloire de Camille, dont l'éclat pouvoit diminuer celle de ſon Héros. Ce ſoupçon eſt-il bien légitime? De grace qu'on me faſſe voir un ſeul Hiſtorien Latin qui ait relevé Polybe ſur cela, au lieu que l'opinion de Tite-Live eſt combattuë & repouſſée par des Hiſtoriens anciens. Suetone & Juſtin lui ſont formellement contraires. Dacier cite le premier & ne dit mot du ſecond. Le bon eſt que Plutarque ſe dédit dans ſon traité de la fortune des Romains. *Si ce que Polybe écrit*, dit-il, *touchant les Gaulois qui prirent Rome eſt vrai.* Dacier fait bouclier de ce *Si*. Il dit qu'il marque ſon doute: cela marque plutôt que ce fait de Camille étoit de l'invention de Tite-Live & qu'il n'en avoit aucun garant. D'ailleurs Plutarque vivoit dans un ſiécle inquiſiteur & flateur, il n'oſoit trop appuyer ſur le ſentiment de Polybe, de peur de déplaire aux Romains, outre que les ouvrages de Tite-Live étoient révérés parce qu'ils commençoient à vieillir. Les fables les plus impertinentes & les plus fauſſes prennent à la longue la place de la vérité, & impoſent aux eſprits crédules. On croyoit alors à Rome ce qu'on ignoroit du tems de Polybe.

Digitized by Google

avoir un peu augmenté leurs forces, déclarérent enſuite la guerre à leurs voiſins. Vainqueurs de tous les Latins, ou par leur courage, ou par leur bonheur, ils portéront la guerre chez les Tyrrhéniens, de-là dans les Gaules & enſuite chez les Samnites, qui à l'Orient & au Septentrion confinent au païs des Latins. Quelque tems après, & un an avant que les Gaulois fiſſent irruption dans la Gréce (*a*), fuſſent défaits à Delphes & ſe jettaſſent dans l'Aſie, les Tarentins craignant que

L'Hiſtorien Romain eſt démenti par deux autres dignes de foi, Juſtin & Suetone; celui-ci dit que *Druſus emporta de la Gaule, où il commandoit en qualité de Propréteur, tout l'or qui avoit été donné autrefois aux Gaulois, qui aſſiégeoient le Capitole, & que cet or ne leur fut point arraché par Camille, comme la renommée le publie.* Cela eſt formel; cependant cette autorité ne paroit pas aſſez grave à Mr. Dacier pour tenir tête à celle de Tite-Live. Si ce paſſage n'eſt point d'un poids trébuchant, Juſtin le fera pancher tout à fait. Les Ambaſſadeurs Romains ayant traité les Etoliens avec beaucoup de hauteur, ceux-ci qui n'étoient pas autrement endurants, ſe mocquerent de leurs rodomontades. *Ne vous aviſez pas de nous menacer*, leur dirent-ils, *eſt ce qu'il y a quelqu'un ſur la terre qui puiſſe ignorer que vous n'avez pû conſerver votre ville de l'inſulte des Gaulois? Les en avez-vous chaſſés les armes à la main, lorſqu'ils en furent les maîtres? Ce ne fut que par votre or que vous la rachetâtes.*

Je m'étonne, que parmi un ſi grand nombre de Savans anciens, & modernes, perſonne n'ait remarqué le ridicule répandu dans le recit que fait Tite-Live de cette affaire de Camille. Je ne vois rien de plus mal inventé. Camille marche au ſecours du Capitole, & entre dans Rome, dont les Gaulois ſont les maîtres. Il campe dans l'enceinte de ſes murs, comme dans une vaſte campagne, ſans aucune oppoſition de la part d'une grande armée qui y loge. Il laiſſe là ſon armée, monte au Capitole, lui en perſonne, au travers des ennemis. Il arrive dans le tems qu'on peſoit l'or. Il s'oppoſe à la capitulation, la rompt comme étant faite ſans ſes ordres, fait remporter cet or. Brennus Général des Gaulois ſe plaint & s'emporte contre Camille: ils en viennent aux paroles. Les deux Chefs ſe retirent, & le Romain tranquillement quoiqu'au milieu, & à la diſcrétion de ſes ennemis. Ils en viennent aux armes. Il ſe donne un grand combat dans Rome même, où deux grandes armées ſe trouvent au large. Brennus, qui craint l'événement d'un ſecond engagement ſe retire à la faveur des ténébres. Le Général Romain, averti de ſa retraite précipitée, comme s'il en étoit à cent lieuës, ſe met à ſes trouſſes. Il le joint & donne la bataille de Gabies. Tite-Live qui ſe défie de ſa capacité dans le récit de l'ordre & des circonſtances d'une bataille qu'il imagine, faute par deſſus, comme il a fait pour le premier combat, de peur de donner dans quelque travers, ſans penſer que tout ce qu'il nous a déja débité eſt abſurde & digne d'être mocqué. Il nous apprend une des plus grandes victoires que les Romains aient jamais remportée, & nous laiſſe là ſans la moindre circonſtance; cependant la défaite des Gaulois eſt ſi grande, ſi entiere & ſi prodigieuſe, qu'il ne ſe ſauve d'un maſſacre ſi effroiable pas même un Gaulois pour en porter la nouvelle aux autres. En vérité c'eſt trop préſumer de ſon éloquence, que de la croire capable de nous perſuader de pareils contes.

(*a*) *Avant que les Gaulois fiſſent irruption dans la Gréce, fuſſent défaits à Delphes.*] Cette invaſion des Gaulois eſt célébre dans l'Hiſtoire. Elle ſe fit l'an de Rome 474. Brennus à la tête d'une armée compoſée de Tectoſages, de Troëmes & de Toliſtoboges, tous Gaulois, & qui montoit à 150000. hommes d'infanterie & 20400. chevaux, partit de la Pannonie pour aller ravager la Gréce. Chemin faiſant il ſe ſoûmet l'Ionie & l'Illyrie, défait Softhene Roi de Macédoine qui vouloit l'arrêter, & contraint les Macédoniens de ſe retirer dans les places fortes & de lui abandonner la campagne. Il prend enſuite la route de Delphes, dans le deſſein d'en enlever tous les tréſors. Il ne ſe faiſoit aucun ſcrupule d'y porter la main, quoiqu'ils fuſſent conſacrés à Apollon. *Les richeſſes*, diſoit-il en plaiſantant, *ne ſont que pour nous autres pauvres mortels, les Dieux n'en ont que faire, accommodons nous de ce dont ils ne ſauroient faire aucun uſage. Ils ne demandent que nos vœux & nos prieres, & nullement notre or & notre argent, & les Prêtres du Temple notre argent plutôt que nos vœux & nos prieres.* Après cette dévote harangue, il marche vers les Thermopyles: mais les Grecs y avoient poſté un corps de troupes de 23000. hommes de pied & de 3000. chevaux, commandés par Callipus Général des Athéniens; & pour arrêter les Gaulois au paſſage du Sperchio, ils avoient détaché mille ſoldats armés à la légére avec la plus grande partie de leur cavalerie, pour aller rompre les ponts que les Gaulois avoient conſtruits ſur cette riviere & ſe camper en face de Brennus. Mais ce ruſé Capitaine trouva d'abord moyen de ſe tirer d'affaire. Dix mille hommes par ſon ordre coroient la riviere juſqu'à un

Digitized by Google

les Romains ne tiraſſent vengeance de l'inſulte qu'ils avoient faite à leurs Ambaſſadeurs, appellérent Pyrrhus (*a*) à leur ſecours. Les Romains s'étant ſoumis les Tyrrhéniens & les Samnites, & aiant gagné pluſieurs victoires ſur les Gaulois répandus dans l'Italie, ils penſérent alors à la conquête du reſte de ce païs, qu'ils ne regardoient plus comme étranger, mais comme leur appartenant en propre, au moins pour la plus grande partie. Exercés & aguerris par les combats qu'ils avoient ſoutenus contre les Samnites & les Gaulois, ils entreprirent Pyrrhus,

endroit où elle s'élargit & forme une eſpece de lac, la paſſent partie à gué, partie ſur leurs boucliers, & vont au détachement qui épouvanté ſe retire au camp des Thermopyles. Brennus avance de ce côté-là, les Grecs viennent à ſa rencontre, la bataille ſe donne, & Brennus battu ne trouve de ſalut que dans une prompte retraite. Sept jors après il tente le paſſage du mont Oeta par un ſentier étroit qui aboutiſſant aux ruïnes de Trachines; conduiſoit à un Temple de Minerve qu'il ſe promettoit de piller: mais la garniſon de ce poſte ſe défendit ſi bien qu'elle fit échouer l'entrepriſe. Le Gaulois ne ſe rebute pas, il tente une diverſion. Il détache 40000. fantaſſins & 800 chevaux avec ordre d'aller ravager l'Étolie. Cet ordre s'execute avec barbarie. Les Etoliens qui étoient aux Thermopyles volent au ſecours de leur patrie, & défont en effet au moins la moitié du détachement. Pendant ce tems-là Brennus, après avoir donné ordre à Acichorius d'attaquer de front les Grecs, quaod après ſon paſſage il les attaqueroit en queuë, paſſe dans la Gréce Interieure par un ſentier que lui montrent les peuples Ænians, & auſſitôt fond ſur les Grecs, qui aſſaillis devant & derriere s'embarquent ſur les vaiſſeaux des Athéniens au port de Lamiac, & laiſſent libre aux Gaulois le paſſage des Thermopyles. Delà Brennus marche à Delphes avec 65000. hommes d'Infanterie. Il falloit bruſquer l'attaque: mais dans le conſeil de guerre quelques Officiers trop mous furent d'avis que l'on devoit donner aux troupes le loiſir de ſe refaire, & malheureuſement cet avis prévalut, de ſorte que les Delfiens eurent tout le tems de ſe fortifier & de ramaſſer du ſecours. Les Gaulois ſe diſpoſent à l'attaque de la ville: mais la garniſon compoſée de 4000. hommes deſcend de la montagne au devant de l'ennemi. On en vient aux mains, & les Gaulois auroient apparemment eu le deſſus, ſi le Ciel ne s'étoit mis du côté des Delfiens. Un orage terrible, au rapport de Pauſanias, accompagné de foudres & d'éclairs, détacha du Parnaſſe de gros rochers, qui roulant ſur les Gaulois jettérent dans l'armée tant de déſordre & de confuſion, qu'ils furent contraints d'abandonner le champ de bataille. La nuit ſuivante une nouvelle ſecouſſe du Parnaſſe acheva de les déconcerter. Ils ſe retirent, & dans la marche une terreur panique les ſaiſiſſant, ils ſe battent Gaulois contre Gaulois ſans ſe reconnoître & font mordre la pouſſiere à 10000. hommes. Dix mille autres périrent de faim & de miſére. Les Etolieos qui ſe mirent à leurs trouſſes en tuérent ſix mille. Brennus criblé de bleſſures ſe fait apporter du vin, s'enivre & meurt. Acichorius mis en ſa place repaſſe le Sperchio, & arrivé dans la Dardanie il y eſt ſi maltraité, qu'à peine reſta-t-il d'uoo armée ſi nombreuſe un ſeul Gaulois, pour porter à ſes compatriotes la triſte nouvelle de leurs malheurs. Ainſi ſe termina la fameuſe expédition dont parle ici notre Auteur. Ce récit eſt fort différent de ce qui ſe lit ſur cette matiere dans les Hiſtoriens modernes. J'en ai l'obligation aux P P. Bénédictins qui impriment une nouvelle Hiſtoire du Languedoc, où l'on trouvera ce fait appuié & revêtu de toutes ſes circonſtances.

(*a*) *Appellirent Pyrrhus à leur ſecours.*] Ce peuple ſe broüilla trés-imprudemment & très-mal à propos avec les Romains; il viola le droit des gens à l'égard de leurs Ambaſſadeurs par un traitement injurieux & ſi fale, dit Florus, qu'il n'eſt pas même hoonête à rapporter. Les Romains ne manquerent pas d'en tirer raiſon: mais les Tarentins s'apperçûrent bientôt que la partie n'étoit pas égale. Ils aimérent mieux appeller un Prince étranger à leur ſecours que de faire la paix, & le tout à l'inſtigatioo d'une troupe de otiférables Demagogues qui vouloient gouverner & qui mirent tout en combuſtion. Qu'arriva-t-il de tout ce manége? Après une guerre de deux ou trois années, après un nombre de batailles & de combats très-apres & très-opiniâtres, dont le vainqueur ſe trouvoit auſſi mal que le vaincu; Pyrrhus ſe dégoûta de cette guerre ſelon ſa coûtume: il crut la Sicile plus aiſée à conquérir, il y paſſa & laiſſa là les Tarentins en attendant que l'envie lui reprit d'y revenir & de ſe conſerver l'entrée de l'Italie. Par-là les Tarentins ſe virent obligés de ſubir le joug de Rome uo peu plutôt qu'ils o'euſſent dû s'y attendre: c'eſt le ſort des petits Etats qui veulent ſe meſurer avec de plus puiſſants qu'eux. Ils deviennent tôt ou tard la proie du vicorieux, ou de celui des deux dont ils ont imploré l'aſſiſtance.

rhus, le chaſſérent d'Italie, & défirent enſuite tous ceux qui avoient pris parti pour ce Prince.

Après avoir vaincu leurs ennemis & ſubjugué tous les peuples de l'Italie, aux Gaulois près, ils conçurent le deſſein d'aſſiéger les Romains qui étoient alors dans Rhége.

Ces deux villes Meſſine & Rhége, toutes deux bâties ſur le même détroit, eurent à peu près le même ſort. Peu avant le tems dont nous venons de parler, les Campaniens qui étoient à la ſolde d'Agathoclés, charmés depuis longtems de la beauté & des autres avantages de Meſſine, eureut la perfidie de s'en ſaiſir, ſous le beau ſemblant d'y vivre en bonne intelligence avec les citoiens. Ils y entrérent comme amis: mais ils n'y furent pas plûtôt, qu'ils chaſſérent les uns, maſſacrérent les autres, prirent les femmes & les enfans de ces malheureux, ſelon que le hazard les fit alors tomber entre leurs mains, & partagérent entre eux ce qu'il y avoit de richeſſes dans la ville & dans le païs.

Meſſine eſt ſurpriſe par les Campaniens.

Peu après, leur trahiſon trouva des imitateurs. L'irruption de Pyrrhus en Italie & les forces qu'avoient ſur mer les Carthaginois, aiant jetté la crainte & l'épouvante parmi les Rhéginois, ils implorérent la protection & le ſecours des Romains. Ceux-ci vinrent au nombre de quatre mille ſous la conduite de Décius Campanus. Pendant quelque tems ils gardérent fidélement la ville: mais éblouis de ſes agrémens & des richeſſes des citoiens, ils firent alliance avec eux, comme avoient fait les Campaniens avec les Meſſinois, chaſſérent une partie des habitans, égorgérent l'autre, & ſe rendirent maîtres de la ville.

& Rhége par 4000. Romains.

Les Romains furent très ſenſibles à cette perfidie. Ils ne purent y apporter de reméde ſur le champ, occupés qu'ils étoient aux guerres dont nous avons parlé: mais dès qu'ils les eurent terminées, ils mirent le ſiége devant Rhége. La ville fut priſe, on paſſa au fil de l'épée le plus grand nombe de ces traîtres, qui prévoiant ce qui devoit leur arriver ſe défendirent avec furie. Le reſte qui montoit à plus de 300. pris priſonnier & envoié à Rome, y fut conduit ſur le marché par les Préteurs, battu de verges & mis à mort: éxemple de punition que les Romains crurent néceſſaire pour rétablir chés leurs alliés la bonne opinion de leur foi. On rendit auſſi aux Rhéginois leur païs & leur ville. Pour les Mamertins, c'eſt-à-dire les peuples de la Campanie, qui s'étoient donné ce nom après avoir ſurpris Meſſine, tant qu'ils furent joints avec les Romains qui avoient envahi Rhége, non ſeulement ils demeurérent tranquilles poſſeſſeurs de leur ville & de leur païs, mais ils inquiétérent fort les Carthaginois & les Syracuſains pour les terres voiſines, & obligérent une grande partie de la Sicile à leur paier tribut: mais ceux qui tenoient Rhége n'eurent pas été plutôt aſſiégés, que les choſes changérent de face. Car privés de leur ſecours, ils furent eux-mêmes repouſſés & renfermés dans leur ville par les Syracuſains pour les raiſons que je vais dire.

Rome punit cette trahiſon.

Commencement d'Hiéron.

La diſſenſion s'étant miſe entre les citoiens de Syracuſe & leurs troupes, celles-ci s'arrêtant autour de Margane, élurent pour chefs Artémidore & Hiéron, qui dans la ſuite les gouverna. Le dernier étoit alors fort jeune à la vérité, mais d'une prudence & d'une maturité qui annonçoit un grand Roi. Honoré du commandement, il entra dans la ville par le moien de quelques amis, & maître de ces gens qui ne cherchoient qu'à brouiller, il ſe conduiſit avec tant de douceur & de grandeur d'ame, que les Syracuſains, quoique mécontens de la liberté que s'étoient donné les Soldats, ne laiſſérent pas de le faire Préteur d'un conſentemet unanime. Dès ſes premiéres démarches, il fut aiſé de juger que ce Préteur aſpiroit à quelque choſe de plus qu'à cette charge. En effet voyant qu'a peine les troupes étoient ſorties de la ville, que Syracuſe étoit troublée par des eſprits ſéditieux & amateurs de la nouveauté, & que Leptinés diſtingué par ſon crédit & ſa probité avoit pour lui tout le peuple, il épouſa ſa fille, dans le deſſein d'avoir toujours dans la ville par cette alliance un homme ſur lequel il pût compter, lorſqu'il ſeroit obligé de marcher à la tête des armées. Pour ſe défaire enſuite (*a*) des vétérans étrangers, eſprits remuants & mal

(*a*) *Pour ſe défaire enſuite des vétérans étrangers.*] De la corruption des mœurs au mépris des loix militaires, il n'y a qu'un pas à faire; & lorſque les châtimens ne ſuivent pas de près les fautes de cette nature, on paſſe bientôt à l'inſolence qui s'accroit par l'impunité, d'où nait l'eſprit de faction & de révolte. Cela va par dégrés. Lorſqu'un corps de mutins s'eſt déclaré par quelque coup d'éclat, c'eſt un mal ſans remede, non dans un peuple corrompu & factieux dont les Interêts ſont diviſés & qui ne va pas du même branle, mais dans une milice corrompuë; & ſi on le remarque bien, le mal commence toujours par les Officiers dont la négligence, la débauche & le luxe ſont les plus grands maux d'un Etat. Les ſoldats qui voient de telles gens à leur tête les mépriſent; la déſobéiſſance eſt une ſuite de ce mépris, & les révoltes ſuivent la déſobéiſſance. Le ſupplice de quelques-uns des plus mutins n'eſt d'aucun effet parmi un ſi grand nombre de coupables. Hiéron comprit bien aiſément qu'il n'en ſeroit jamais le maître, qu'ils étoient trop bien unis, & que le châtiment des plus coupables ne manqueroit pas d'irriter le reſte.

Il n'ignoroit pas que les ſoldats n'avoient aucun droit à l'élection des Magiſtrats, & qu'aiant été aſſez hardis pour s'arroger un pouvoir qui ne leur appartenoit pas, il n'y auroit rien dont ils ne fuſſent capables, ſi quelqu'autre auſſi ambitieux que lui, s'aviſoit d'employer les mêmes moiens de corruption pour ſe faire élire & ſe mettre en ſa place. Cela lui parut de telle importance & pour ſes intérêts & pour ceux de la République, qu'il réſolut d'exterminer cette milice factieuſe, dont la licence & l'eſprit de rebellion ne pouvoit que corrompre les autres & les porter à prêter l'oreille à de plus grands changemens. Il en vint à bout par ſon eſprit & par ſon adreſſe: exemple qui eût dû ſervir de leçon aux Empereurs Romains pour les garentir des Cohortes Prétoriennes, lorſqu'ils s'apperçûrent que la diſcipline militaire ſe relâchoit par la licence de Rome; au lieu qu'ils augmentérent le mal pour en avoir négligé le remede, ſoit par la crainte de remuer les eſprits par une trop grande ſévérité, ou qu'en les rappellant à l'obſervation des loix militaires & à leur ancienne vertu, l'horreur de tant de crimes & leur tirannie ne les portaſſent à ſe défaire de tels maîtres, pour en délivrer Rome & le genre humain. Il falloit à ces monſtres des gens qui les imitaſſent dans leurs vices. C'eût été une eſpece de miracle qu'un corps de troupes qui ne bougeoit d'une capitale, pût ſe conſerver pur au milieu d'une cour diſſoluë. Ce corps devint en peu de tems le réceptacle & l'azile d'une foule de ſcélérats, de traîtres, de voleurs & d'aſſaſſins. Ils portérent ſi loin leur audace qu'ils égorgeoient leurs Empereurs pour en mettre d'autres en leur place, la plûpart auſſi lâches, auſſi cruels & plus diſſolus que leurs ſoldats. Ce qu'il y a de plus étrange, c'eſt qu'après la mort de Sévére, ceux qui l'avoient égorgé, mirent l'Empire à l'encan & firent crier du haut du rempart de leur camp que l'Empire Romain étoit à vendre au plus offrant, & il trouva un acheteur, qui fut enſuite traité comme les autres. Rien n'étoit plus aiſé que de s'en débaraſſer. On

Digitized by Google

intentionnés, il mena l'armée contre les Mamertins comme contre des Barbares qui occupoient Meſſine. Campé auprès de Centoripe, il range ſon armée en bataille le long du Cyamozore, tenant à l'écart la cavalerie & l'infanterie Syracuſaine comme s'il en eût eu affaire dans un autre endroit. Il n'oppoſe aux Mamertins que les ſoldats étrangers, les laiſſe tous tailler en piéces, & pendant le carnage il retourne tranquillement à Syracuſe avec les troupes de la ville. L'armée ainſi purgée de tout ce qui pouvoit y cauſer des troubles & des ſéditions, il leva par lui-même un nombre ſuffiſant de troupes à ſa ſolde, & remplit enſuite paiſiblement les devoirs de ſa charge. Les Barbares fiers de leurs premiers ſuccès ſe répandant dans la campagne, il marcha contre eux avec les troupes Syracuſaines qu'il avoit bien armées & bien aguerries, & leur livra la bataille dans la plaine de Mile ſur le bord du Longanus. Une grande partie des ennemis reſta ſur la place, & les Chefs furent pris priſonniers. Retourné à Syracuſe, il y fut déclaré Roi par tous les alliés.

Les Mamertins implorent & obtiennent le ſecours des Romains.

La perte de cette bataille jointe à la priſe de Rhége dérangea entiérement les affaires des Mamertins. Les uns eurent recours aux Carthaginois, auſquels ils ſe livrérent eux & leur citadelle. Les autres abandonnérent la ville aux Romains, & les firent prier de venir à leur ſecours: grace, diſoit-on, qu'ils ne pouvoient refuſer à des gens qui étoient de même nation qu'eux. Les Romains héſitérent longtems ſur ce qu'ils répondroient. Cette demande leur parut d'abord tout à fait déraiſonnable. Après avoir puni avec une extrême ſévérité leurs propres citoiens pour avoir trahi les Rhéginois, ils ne pouvoient avec juſtice envoier du ſecours aux Mamertins, qui s'étoient emparés par une ſemblable trahiſon non ſeulement de Meſſine, mais encore de Rhége; d'un autre côté il étoit à craindre que les Carthaginois, déjà maîtres de l'Afrique, de pluſieurs Provinces de l'Ibérie & de toutes les Iſles des mers de Sardaigne & de Tyrrhénie, s'emparant encore de la Sicile, n'envelopaſſent toute l'Italie & ne devinſſent des voiſins formidables, & l'on voioit clairement qu'ils ſubjugueroient bientôt cette Iſle, ſi l'on ne ſecouroit les Mamertins. Meſſine leur étant abandonnée, ils ne tarderoient pas longtems à prendre Syracuſe. Souverains, comme ils étoient, de preſque tout le reſte de la Sicile, cette expédition leur devoit être aiſée. Les Romains prévoiant ce malheur & jugeant qu'il ne falloit pas perdre Meſſine, ni permettre aux Carthaginois de ſe faire par là comme un pont pour paſſer en Italie, furent longtems à délibé-

eût pû les dépaïſer & les envoier dans les armées, avec ordre aux Généraux des les exterminer.

Il y a quelques Empereurs Turcs qui ont cherché à détruire leurs Janiſſaires par un ſemblable ſecret que celui de Hiéron: s'ils n'ont pas réüſſi, ils ont dû s'en prendre à leur lâcheté; car pour imiter le Roi de Syracuſe il faut en avoir le courage & la prudence; ce n'eſt pas aſſez, on doit les mener ſoi-même à la guerre, les précipiter dans le piége, ſans qu'il y paroiſſe & ſans s'y laiſſer prendre.

rer. Le Sénat même partagé également entre le pour & le contre, ne voulut rien décider. Mais le peuple accablé par les guerres précédentes & ſouhaitant avec ardeur de réparer ſes pertes; pouſſé encore à cela tant par l'intérêt commun, que par les avantages dont les Préteurs flatoient chaque particulier, le peuple, dis-je, ſe déclare en faveur de cette entrepriſe & l'on en dreſſa un plébiſcite. Appius Claudius, l'un des Conſuls, fut choiſi pour conduire le ſecours, & on le fit partir pour Meſſine. Les Mamertins auſſitôt, partie par menaces, partie par ſurpriſe, chaſſérent de la citadelle le Préteur qui y commandoit de la part des Carthaginois, appellérent Appius & lui ouvrirent les portes de la ville; & l'infortuné Préteur, ſoupçonné d'imprudence & de lâcheté, fut attaché à un gibet.

Défaite des Syracuſains & des Carthaginois.

Les Carthaginois, pour reprendre Meſſine, firent avancer auprès du Pélore une armée navale, & placérent leur infanterie du côté de Sénes. En même tems Hiéron profite de l'occaſion qui ſe préſentoit de chaſſer tout à fait de la Sicile les Barbares qui avoient envahi Meſſine, il fait alliance avec les Carthaginois, & auſſitôt part de Syracuſe pour les aller joindre. Il campe vis-à-vis d'eux proche la montagne nommée Chalcidique & ferme encore le paſſage aux aſſiégés par cet endroit. Cependant Appius Général de l'armée Romaine traverſe hardiment le détroit pendant la nuit (*a*) & entre dans la ville. Mais la voiant

(*a*) *Cependant Appius Général de l'armée Romaine traverſe hardiment le detroit pendant la nuit.*] Ce paſſage des Romains en Sicile n'a rien de remarquable dans notre Auteur, que le bonheur de leur Général, qui traverſe un detroit à la faveur des ténébres & de la négligence du Général Carthaginois.

S'il faut s'en rapporter à Frontin, cette entrepriſe du Conſul eſt bien plutôt le fruit de la ſageſſe & de l'habileté de ce Général que l'ouvrage de la fortune. Il dit que ne pouvant paſſer le détroit de Meſſine, occupé par les Carthaginois, il fit mine d'abandonner cette entrepriſe & de retourner du côté de Rome avec tout ce qu'il avoit de troupes de débarquement, que ſur cette nouvelle les ennemis qui bloquoient Meſſine du côté de la mer, s'étant retirés comme s'il n'y avoit plus rien à craindre, Claudius revira de bord & paſſa ſans danger. Ce ſtratagême me paroit très-vraiſemblable. Il ôte par là ce qu'il y avoit d'imprudent dans cette entrepriſe, & releve la gloire des Romains, ſans rien diminuer de l'imprudence de l'Amiral Carthaginois.

Quelques Auteurs prétendent qu'Appius paſſa ce détroit ſur des radeaux, je ne ſai ſur quel fondement, à moins qu'ils n'aient pris *rates* pour un radeau. S'ils l'ont fait pour rendre cette action plus merveilleuſe, ils ne pouvoient mieux choiſir: mais ils n'ont pas pris garde que le merveilleux paſſe le romanesque. Ceux qui connoiſſent le détroit de Meſſine, & les dangers qu'il y a à éviter dans ce paſſage, conviendront qu'il eſt impoſſible que des radeaux puiſſent y naviguer. Suppoſant même que cela ſe puiſſe, ç'eût été une grande folie à Claudius, de s'embarquer ſur de tels bâtiments dans une conjoncture ſi délicate? il falloit épier le tems & l'occaſion, & uſer d'une extrême diligence pour paſſer promptement le détroit & ſe dérober à la vigilance de l'armée ennemie; cela ſe pouvoit-il faire avec des bâtimens ſi endormis? outre que le trajet de Rhége à Meſſine eſt de plus de cinq lieuës? à peine eût-il pû le paſſer en vingt-quatre heures avec de tels bâtiments. Je laiſſe à penſer ce qu'il en ſeroit arrivé.

Les Auteurs Latins, qui ſe ſont ſervis du terme de *rates*, n'ont jamais prétendu que ce fuſſent de véritables radeaux: mais ſuppoſé qu'ils euſſent pris le terme ſur ce pied-là, ils ne ſe feroient pas moins trompés. Ils pourroient bien avoir pris cette imagination de Thucydide pour embellir cet endroit de la premiére guerre Punique; cet Auteur parlant doucement des premiers habitans de la Sicile, dit que *ceux qu'on nomme proprement Siciliens ſont paſſés d'Italie ſur des radeaux dans un tems calme, ou de toute autre façon.* Cela peut ſe faire lorſqu'on n'a aucun ennemi à craindre & qu'on prend une toute autre route que celle de Claudius. On ſe ſouviendra de la guerre de Spartacus, qui employa vainement des radeaux pour

preſſée de tout côté, & faiſant réflexion que ce ſiége pourroit bien ne lui pas faire d'honneur, les ennemis étant maîtres ſur terre & ſur mer; pour dégager les Mamertins, il fit d'abord parler aux Carthaginois & aux Syracuſains: mais on ne daigna pas ſeulement écouter ceux qu'il avoit envoiés. Enfin la néceſſité lui fit prendre le parti de hazarder une bataille & de commencer par attaquer les Syracuſains. Il met ſon armée en marche, il la range en bataille & trouve heureuſement Hiéron diſpoſé à ſe battre. Le combat fut long, Appius remporta la victoire, repouſſa les ennemis juſques dans leurs retranchemens, & après avoir abandonné la dépouille des morts aux ſoldats, il reprit le chemin de Meſſine.

Hiéron ſoupçonnant quelque choſe de ſiniſtre de cette affaire, la nuit étant venuë, retourna promptement à Syracuſe. Cette retraite rendit Appius plus hardi; il vit bien qu'il n'y avoit pas de tems à perdre & qu'il falloit attaquer les Carthaginois. Il donne ordre aux ſoldats de ſe tenir prêts, & dés la pointe du jour il va droit aux ennemis, en tuë un grand nombre, & contraint le reſte de ſe ſauver dans les villes circonvoiſines: puis pouſſant ſa fortune, il fait lever le ſiége, Retraite d'Hiéron.

le paſſer. Il ſe pourroit bien que le terme de *rater* ſignifiât un radeau plutôt qu'un vaiſſeau, au moins je l'ai vû en ce ſens dans Florus. Mais ce même Auteur ne dit pas un mot du paſſage des Romains ſur des radeaux. Un auſſi habile abréviateur que lui auroit-il laiſſé paſſer un fait de cette importance, s'il en eût été perſuadé? Il ne l'ignoroit peut-être pas: mais il le regardoit comme un conte populaire. Cependant l'on voit des Savans qui le débitent tout bonnement & comme véritable. On ne doit faire honneur à certains faits qu'en ces deux cas; l'un lorſqu'il n'y a rien de romaneſque ou qui ne ſoit très-vraiſemblable, & l'autre lorſqu'on veut s'en mocquer & les tourner en ridicule: mais, dira-t-on, à quoi eſt-ce qu'Appius doit ſon nom de guerre de *Caudex*? L'Abbé de Vertot nous l'explique, mais d'une maniere dont on ne ſauroit s'empêcher d'être un peu ſurpris. Il dit que *ce Général fut le premier qui à la faveur de quelques radeaux fit paſſer des troupes dans la Sicile, ce qui lui fit donner le ſurnom de* Caudex, *comme ayant trouvé l'art de lier enſemble des planches pour en faire des vaiſſeaux de tranſport.* Je voudrois bien ſavoir où cet habile Ecrivain a trouvé cela. S'il l'a trouvé, je n'aurois pas voulu le mettre en vogue. Ne diroit-on pas en liſant ce paſſage qu'Appius étoit longtems avant le déluge, & que perſonne avant ce Général ne s'étoit aviſé de monter ſur mer & de naviguer ſur d'autres bâtiments que ſur des radeaux, & qu'on devoit à lui ſeul l'invention des vaiſſeaux de tranſport: mais ce n'eſt pas là où je trouve le plus à redire. L'Abbé de Vertot ſuit ſon Auteur. Il veut que les Romains aient paſſé en Sicile ſur des radeaux; j'y conſens: mais que ces radeaux, ſur leſquels le Romain fit paſſer ſes troupes fuſſent des radeaux deux lignes plus haut, & des bâtiments de tranſport deux lignes plus bas, la contradiction me paroît manifeſte. Comment cela ſe peut-il faire; & comment peut-on avancer qu'Appius ſoit l'inventeur des vaiſſeaux de charge? Il falloit que l'Auteur dont l'Abbé de Vertôt a tiré cette belle découverte fût bien ignorant. Les Marchands ſe ſervoient-ils d'autres vaiſſeaux que de ceux de charge? Pluſieurs ſiécles avant que les Romains fuſſent au monde, voioit on d'autres bâtiments dans les ports de l'Italie? A deux pas d'ici Polybe va nous apprendre ſi Appius paſſa ſur des radeaux. Les Romains n'avoient pour *faire paſſer leurs troupes à Meſſine*, dit-il, *ni vaiſſeaux portés, ni de tranſport, pas même une felouque: mais ſeulement des bâtimens à cinquante rames, & des galéres à trois bancs, qu'ils avoient empruntés des Tarentins, des Locres, des Eléates & des Napolitains. Ce fut ſur ces vaiſſeaux qu'ils oſérent tranſporter leurs armées lorſqu'ils traverſerent le detroit.* Cela n'eſt-il pas bien clair? Après cela qui ne riroit de cette traverſée ſur des radeaux & du nom de guerre d'Appius? Cette attribution ne vint jamais de la ſource dont on la tire. Le terme de *Caudex* ne ſignifie pas plus un aſſemblage groſſier de pluſieurs planches pour faire des barques ou des navires de tranſport, qu'un homme lourd & impoli, & ce ſurnom de *Caudex* pourroit bien être le véritable d'Appius, quoiqu'en diſe Sénéque. Combien voit-on de gens qui paroiſſent avec de tels dehors, qui ont pourtant l'ame & le cœur trés-élevés & des qualités éminentes ou pour la guerre ou pour toute autre choſe. Encore une fois je ne ſaurois me perſuader, qu'on ſe ſoit ſervi du ſurnom de *Caudex* qu'au ſens que je lui donne.

Digitized by Google

il ravage les campagnes des Syracuſains & de leurs alliés, ſans que perſonne oſât lui réſiſter, & pour comble met enfin le ſiége devant Syracuſe.

OBSERVATIONS.

Sur les deux combats de Meſſine.

§. 1.

Raiſons de la première guerre des Romains contre les Carthaginois.

SI nous éxaminons les motifs qui portent les Romains à paſſer en Sicile, le ſiége de Meſſine ne fut qu'un prétexte : mais le véritable ſujet fut la conquête de cette Iſle. Tous les Hiſtoriens s'accordent à dire que cette guerre fut injuſte. Je n'en vois pas la raiſon. Il eût fallu pour la rendre telle, que Hiéron & les Carthaginois, & particuliérement ces derniers, euſſent eû quelque droit ſur la Sicile & ſur les Mamertins. Il n'en avoient point d'autre que celui de la bienſéance. Sur ce principe on ne devoit les regarder qu'en qualité d'uſurpateurs. Si les Romains n'euſſent pas entrepris cette guerre, je doute qu'ils euſſent pû ſe conſerver la conquête de l'Italie, qu'ils euſſent pû ſe conſerver eux-mêmes. Quand je conſidére cette guerre, il me ſemble que leur paſſage en Sicile & le ſecours donné à ceux de Meſſine, eſt comme le premier pas qui devoit les conduire un jour à ce haut point de gloire & de grandeur où ils parvinrent dans la ſuite.

Une faute, qui ſemble d'abord de peu de conſéquence, fut la cauſe éloignée de la ruine de Carthage & de la puiſſance des Romains ; car les fautes laiſſent des queuës fort loin dans l'avenir. En effet ſi les Carthaginois euſſent marqué un peu moins de négligence à bloquer Meſſine du côté de la mer avec leurs forces navales, Claudius échouoit dans ſon entrepriſe. La conquête de cette ville enlevoit aux Romains tout moien de paſſer en Sicile. Ils n'avoient ni vaiſſeaux, ni matelots, ni aucune connoiſſance de la marine. Ils n'y euſſent peut-être jamais penſé ſans cette avanture. Les Carthaginois ſe ſeroient non ſeulement emparés de Meſſine ; mais ils ſe ſuſſent encore rendus maîtres de toutes les villes ſur leſquelles ils n'avoient pas encore oſé entreprendre ; & par cette conquête, qui leur ouvroit celle de la Sicile, les Romains ſe trouvoient auſſi peu en état de paſſer dans cette Iſle & d'attaquer les Carthaginois, que de ſe défendre dans leur propre païs, contre une puiſſance qui vraiſemblablement n'en fût pas demeurée-là. La priſe de Meſſine leur ouvroit un paſſage en Italie & les mettoit en ſituation de tout tenter.

Les Romains s'apperçûrent bientôt du danger qui les menaçoit ; pluſieurs raiſons les déterminérent à cette guerre. La juſtice de leur cauſe, leur propre ſalut, celui de leurs alliés & leurs intérêts particuliers, qui ne gâtent rien lorſqu'ils ſont joints au reſte ; on peut mettre encore en ligne de compte l'ambition démeſurée des Carthaginois, laquelle mit Rome dans la néceſſité d'éviter un mal par un autre qui n'eſt jamais ſi grand, lorſqu'on cherche à le prévenir ou à empêcher qu'il n'arrive juſqu'à nous.

Une guerre de précaution contre un danger qui ſemble ne menacer que de loin, mais dont les menaces doivent être ſuivies tôt ou tard des effets, eſt néceſſaire & par conſéquent juſte. Elle n'eſt même juſte qu'autant qu'elle eſt néceſſaire. Or ſa juſtice

Digitized by Google

& ſa néceſſité ne ſont pas ſeulement fondées ſur la conſervation préſente d'un Etat: mais encore ſur ce qu'on peut prévoir de l'avenir. C'eſt un mal qu'on prévient pour s'empêcher de tomber dans un plus grand.

S'il faut s'en rapporter au jugement d'une infinité d'Auteurs graves, il eſt permis de prendre les armes contre une puiſſance dont l'accroiſſement nous pourroit nuire, & c'eſt le conſeil qu'on donnoit à Pyrrhus, qui vouloit, en très-mauvais politique, obſerver le traité de paix fait avec Démétrius, tant qu'il ſe trouveroit embaraſſé dans une guerre. Mais une guerre eût mené Pyrrhus bien loin, & eût mis Démétrius en état de ſe mocquer bientôt d'un Roi des Epirotes. Pyrrhus ſuccomba à la tentation comme tant d'autres qui y ſuccombent, ſans qu'on puiſſe y trouver à dire. Si l'on conſulte Grotius, il vous dira qu'*il demeure d'accord que lorſqu'on délibére ſi l'on fera la guerre, on peut mettre auſſi cette grande puiſſance en conſidération, non comme une raiſon de juſtice, mais comme une raiſon d'intérêt, enſorte que ſi l'on a déjà un juſte ſujet de faire la guerre, cette ſeconde raiſon fait voir qu'outre la juſtice, il y a auſſi de la prudence de l'entreprendre.* Grotius entend par cette raiſon d'interêt, une raiſon qui regarde notre ſalut ou notre liberté, & par là elle devient une raiſon de juſtice. Ceci ſe confirme puiſſamment par un paſſage que je vais citer. Comme je ne me ſouviens point du nom de l'Auteur, quelqu'un un peu mieux fourni de mémoire que je ne le ſuis, s'en ſouviendra. Il ſe pourroit bien que je l'euſſe lû dans Grotius. Il y a une maxime conforme à la doctrine des Peres & des meilleurs Scholaſtiques, dit cet Auteur, qui porte que l'accroiſſement des Rois voiſins eſt un ſujet ſuffiſant pour leur faire la guerre; car la liberté eſt une choſe que les droits divins & humains nous permettent d'aimer ſi chérement, que l'appréhenſion d'être privé d'un ſi grand bien, juſtifie tout ce que nous faiſons pour le conſerver.

La guerre de 1701. n'eut d'autre fondement que la trop grande puiſſance de la France; nos ennemis n'auroient-ils pas mieux fait d'alléguer cette raiſon fondée ſur la maxime précédente, que tant d'autres dont ils remplirent leurs Manifeſtes? Il leur ſuffiſoit de prendre pour texte de tous leurs écrits (ſi l'autorité des Peres n'étoit pas aſſez grave) ce paſſage de Thucydide. *Celui-là qui fait le moins de grace à ſes ennemis & ſouffre moins leur agrandiſſement, eſt celui qui a le moins de ſujet de ſe repentir & qui vit en plus grande aſſurance.*

Polybe ne ſe répand pas beaucoup en raiſonnemens ſur le principe de cette guerre des Romains; ſi-non qu'il la croit injuſte. Je ne ſuis point de ſon avis. Rome n'étoit pas en droit de punir les Mamertins; leur crime étoit infame, je l'avouë: mais comme ce peuple n'étoit pas ſujet des Romains, ce n'étoit pas non plus à ceux-ci de les châtier, comme ils firent ceux de Rhége pour une perfidie ſur un même & ſemblable modéle. C'étoit aux Souverains & aux autres puiſſances de la Sicile de prendre la cauſe des opprimés, de faire la guerre aux Mamertins, de les chaſſer de Meſſine & de remettre cette ville à ſes anciens habitans.

Si Hiéron & les Carthaginois euſſent aſſiégé les Mamertins par le ſeul motif de punir leur perfidie & de rendre cette ville à ſes légitimes maîtres, la guerre des Romains eût été contre toute ſorte de juſtice: mais l'on peut voir que cette guerre n'étoit fondée ſur aucune de ces raiſons. Si les Carthaginois euſſent agi dans cette affaire ſelon les loix de l'honnête, rien ne les empêchoit de les mettre en éxécution. Les Mamertins leur avoient abandonné leur citadelle; quel plus beau prétexte de les chaſſer de la ville, & de s'en rendre les maîtres, que celui de venger leur infidélité & l'atrocité de leur crime? C'étoit perdre leur occaſion & le droit de premier occupant, ils ne s'en aviſérent pas; ils entreprirent enſuite une guerre fondée ſeulement ſur ce qu'ils avoient été chaſſés de la citadelle où ils n'avoient aucun droit, les habitans leur en avoient feu-

lement donné la garde, ils les en chaſſèrent lorſqu'ils s'apperçûrent qu'on viſoit à les ſoumettre & à ſe ſaiſir de leur ville; quoi de plus juſte que de ſe remettre en liberté & de ſecouer le joug de ces nouveaux maîtres? Que ſi les Mamertins n'avoient pas plus de droit ſur Meſſine que les Carthaginois & les Romains; c'étoit donc au premier occupant qu'appartenoit la ſouveraineté de cette ville; car, comme dit Grotius, *elle ſe perd lorſque le ſujet, où réſidoit la ſouveraineté ou la propriété de la choſe, ceſſe d'être.*

En rigueur le crime des Mamertins leur ôtoit tout droit de ſouveraineté; la ville étoit donc au premier qui s'en rendroit le maître, ou au premier à qui les uſurpateurs la remettroient. Si ç'eûſſent été leurs enfans & que ceux qui avoient commis le crime n'euſſent pas éxiſté, la longue poſſeſſion rendoit le droit légitime & la ſouveraineté à leurs ſucceſſeurs, & ceux-ci comme les autres étoient en pouvoir de remettre leur ville & de ſe donner à qui bon leur ſembleroit. Les femmes & les enfans des anciens habitans éxiſtoient encore, ils ne faiſoient plus qu'un même peuple avec les uſurpateurs, qui avoient eu des enfans de ces femmes; car il y avoit près de huit à neuf ans que cette affaire s'étoit paſſée, & je ne crois pas qu'il reſtât beaucoup de ces gens-là, la plûpart aiant péri dans les guerres qu'ils avoient ſoutenuës contre leurs voiſins, & ceux qui reſtoient étoient les fils de ceux qui avoient été égorgés ou chaſſés de la ville.

Quand les Carthaginois ou Hiéron auroient eu pour principe de cette guerre le crime de ces malheureux, dont peu reſtoient en vie, ceux qui les attaquoient n'étoient pas en droit de le punir ſur leurs enfans ou ſur ceux qui n'y avoient eu aucune part. Que Dieu refuſe ſa miſéricorde & la vie éternelle à des millions de perſonnes pour le péché de notre premier pere, ce n'eſt pas à nous de trouver à dire au droit ſuprême qu'a le Créateur de diſpoſer comme il lui plaît de ces millions de perſonnes. *Il n'eſt pas permis aux hommes d'imiter Dieu*, dit Grotius, *outre que ce n'eſt pas la même choſe; Dieu a droit ſur notre vie ſans la conſidération d'aucun crime, au lieu que les hommes n'ont ce droit qu'en conſéquence de quelque noire action, & qui ſoit du fait particulier des perſonnes qu'ils puniſſent.*

Chacun doit être puni pour ſon propre crime, c'eſt la loi du Seigneur; c'eſt encore une de ſes loix de ne point faire mourir les peres pour leurs enfans, ni les enfans pour leurs peres. Les Païens en avoient-ils d'autres? *Y a-t-il aucun Etat*, dit Ciceron, *qui pût ſouffrir que quelqu'un y établit cette loi de punir le fils ou le petit fils, ſi le pere ou l'ayeul avoient commis quelque crime?* Les Romains n'euſſent jamais fait mourir les enfans des ſoldats de Rhége, ſi leurs peres n'euſſent ſubſiſté encore & n'euſſent été les mêmes qui commirent le crime; on ne trouvera dans aucun Auteur qu'ils aient fait mourir les enfans & les femmes de ces ſcélérats. Dans le Droit Canonique, dit le célébre M. le Clerc, il eſt porté que les péchés regardent ceux qui les commettent, & que la peine ne doit pas s'étendre plus loin que le délit. Ainſi tout ce que nous dit Polybe de la délicateſſe & du ſcrupule de conſcience du Sénat Romain à rejetter l'alliance des Mamertins, & à refuſer leur ville & leur citadelle pour ôtage de leur foi, eſt une de ces choſes dont on ne peut raiſonnablement douter. Il y auroit lieu de s'étonner qu'ils euſſent balancé tout de bon dans une affaire de cette nature. Ils étoient trop habiles & trop ſages pour ne pas s'appercevoir de ce qui devoit réſulter de cette alliance & des offres des Mamertins; non ſeulement la conquête de la Sicile en dépendoit; mais encore leur propre ſalut & celui de toute l'Italie; ce qui n'étoit que trop viſible comme Polybe le fait aſſez voir. Ainſi deux puiſſantes raiſons excitoient les Romains à paſſer en Sicile, l'ambition des Carthaginois & la liberté de l'Italie & leurs propres intérêts plus que tout le reſte. Ainſi tout ſe trouvoit heureuſement uni.

L'in-

L'intérêt & la juſtice, car quand celle-ci auroit manqué, ils n'euſſent pas moins tenté la conquête de cette Iſle à tort ou à droit, quoique leurs adorateurs en diſent, qui nous les repreſentent ornés & parés de toutes les vertus de ces tems antiques; je ne les leur refuſe point: ils en auront tant qu'il leur plaira, je ne m'y oppoſe pas. Mais il ne faut pas non plus les croire irréprochables ſur l'ambition & ſur les vûes d'agrandiſſemens & de conquêtes. On ſait qu'en ce cas la conſcience ne leur faiſoit pas plus d'obſtacle qu'elle en faiſoit aux Carthaginois. Ceux-ci alloient à l'injuſtice à viſage découvert & ſans feinte, les autres la couvroient du voile de l'équité & de la juſtice. A parler ſincérement, les Romains & les Carthaginois étoient également injuſtes & ambitieux. Je n'oublirai jamais ce que diſoit Mithridate des premiers, que ce n'étoit pas à la mauvaiſe conduite des Rois qu'ils en vouloient, mais à leur puiſſance & à leur grandeur. Je reviens au ſujet d'où cette digreſſion m'a tiré.

On ne ſauroit accuſer les Romains d'avoir manqué dans les formalités qui ont été introduites dans une guerre ſolemnelle. Ils s'engagérent d'envoyer du ſecours à ceux de Meſſine comme à leurs alliés; il n'étoit pas beſoin d'une dénonciation publique, quand même Appius Claudius n'eût pas fait ce qu'il fit pour fortifier ſon droit. Car après avoir paſſé le détroit & qu'il fut entré dans la ville: *Il fit d'abord parler aux Carthaginois & aux Syracuſains, mais on ne daigna pas ſeulement écouter ceux qu'il avoit envoiés. Enfin la néceſſité lui fit prendre le parti de hazarder une bataille & de commencer par attaquer les Syracuſains.*

Cette démarche des Romains eſt ſans doute honnête & louable; quoiqu'elle ne fût pas autrement néceſſaire, puiſqu'il ne s'agiſſoit que de la cauſe de leurs alliés qu'ils étoient obligés de défendre par les conditions du traité: car quand cette guerre des Romains eût été injuſte, elle eût tourné en une guerre juſte & ſolemnelle, lorſque les ennemis rejettérent toute propoſition de paix.

L'on peut juger par tout ce que je viens de dire que les principes de cette guerre n'eurent rien qui fût contraire au droit des gens; elle devint d'autant plus juſte, qu'il n'y avoit aucun traité ni avec Hiéron ni avec les Carthaginois, qui empêchât les Romains de ſe mêler des affaires de la Sicile & de ſecourir leurs alliés. Si je me ſuis un peu trop étendu ſur cette matiére, c'eſt qu'elle m'a paru très-importante: elle ſert à approfondir les cauſes d'une guerre ſi longue & ſi féconde en événemens extraordinaires, dont la fin fut la conquête de la Sicile & l'expulſion des Carthaginois de cette Iſle, d'où naquit la guerre d'Annibal, la deſtruction de Carthage, & l'Empire du monde aux Romains, puiſſance où ils ne fuſſent jamais parvenus ſans la guerre de Sicile. Je dis plus; jamais Annibal n'eût penſé à une ſi ſurprenante & ſi hardie entrepriſe que celle de paſſer en Italie & d'y porter la guerre, ſi la paſſion & la haine contre les Romains ne la lui euſſent ſuggerée; plutôt que la grandeur de ſon courage & ſon expérience dans la ſcience des armes.

§. II.

Combats de Meſſine. Fautes des Généraux Carthaginois & Syracuſains. Soupçon ſur la retraite de Hiéron Roi de Syracuſe.

POlybe eſt fort ſuccint dans le récit qu'il nous donne des deux combats de Claudius contre les Carthaginois & les Syracuſains. Il ne faut pas s'en étonner puiſque ſes deux premiers Livres, comme il le dit lui-même, ne ſont qu'une introduction à ſa grande Hiſtoire.

Les Mamertins étoient réduits à l'extrêmité à l'arrivée des Romains. Ceux-ci

l'augmentérent, & cette extrémité tourna tout en bien. Dans un Général moins réſolu que Claudius elle eût tourné tout en mal; il tira ſon ſalut de cette extrémité; il ne vit point d'autre parti à prendre que de riſquer le tout pour le tout; c'étoit agir en habile homme contre un ennemi, qui fit aſſez connoître par la diſpoſition de ſes poſtes qu'il ne l'étoit pas trop. En effet il s'étoit partagé en deux corps ou en deux camps ſéparés; il eſt aiſé de comprendre qu'ils étoient fort éloignés l'un de l'autre. Le Général Romain remarqua parfaitement cette faute. Il vit qu'il pouvoit entreprendre ſur le camp de Hiéron, & le battre avant que les Carthaginois penſaſſent à le ſecourir. Il engage cette affaire très-promptement, de peur que l'ennemi ne ſe raviſe, il marche aux Syracuſains qui ſortent de leurs retranchemens, l'action s'engage, les Romains ſont victorieux & l'ennemi ſe ſauve dans ſon camp comme dans un lieu d'aſile. Les Cathaginois voient toute cette affaire en ſpectateurs paiſibles & ſans branler. Je ſerois fort embaraſſé d'en donner la raiſon. Seroit-ce par un trop grand excés de prudence de leur Général? car cette vertu portée à l'excés eſt un très-grand vice dans un chef d'armée pour ne pas dire une lâcheté; peut-être qu'il craignit qu'on n'en voulût à lui-même & que la démarche du Romain ne fût qu'un artifice pour faire diverſion des forces de l'un & tomber ſur l'autre. Hiéron, tout habile chef qu'il étoit, n'eût jamais dû ſortir de ſes retranchemens, lorſqu'il s'apperçut que toutes les forces des Romains & ſans doute celles de la ville, lui alloient tomber ſur le corps; il pouvoit ſoutenir longtems, & les Carthaginois euſſent eu le loiſir de le ſecourir & de tomber ſur les derrieres des Romains. Ceux-ci eurent d'autant meilleur marché des premiers, que l'action ſe paſſa en raſe campagne, & que les uns étoient animés par la gloire & les autres par la néceſſité qui eſt la plus forte de toutes les armes. Les Syracuſains battus ſe retiréreut dans leur Camp, où Claudius ne jugea pas à propos de les attaquer. J'en ignore les raiſons. Où en étoit-il, ſi Hiéron eût regardé cette défaite comme un non avenu, & qu'il fût reſté dans ſon camp clos & couvert & ſans quitter partie? Claudius s'en fût-il bien trouvé? N'étoit-ce pas à recommencer? Heureuſement il abandonna ſon camp & tira droit à Syracuſe nuitamment & à la ſourdine, ſans que ſes alliés en euſſent la moindre nouvelle. Quoiqu'il en ſoit, Hiéron fit la retraite en homme ſage & prudent, bien moins par faute de courage, que par indignation contre des gens dont il avoit embraſſé la cauſe, & deſquels il ſe voioit abandonné. Il leur rendit bien le change.

Sans doute qu'il ne fut pas fâché de cette diſgrace & que les Carthaginois échouaſſent dans cette entrepriſe, où il n'y avoit rien à gagner ni à profiter pour ſon païs: il étoit trop habile pour ne voir pas qu'il avoit plus à craindre de ceux-ci que des Romains, qui étoient bien plus honnêtes gens. La politique vouloit qu'il leur cédât pour diminuer la puiſſance des autres. Il voioit bien que ſi les Carthaginois ſe rendoient maîtres de Meſſine, ils ne manqueroient pas de lui chercher tôt ou tard chicane & de le chaſſer de Syracuſe.

C'étoit aux Carthaginois de penſer à ce qu'ils avoient à faire après cet échec & la retraite des Syracuſains. Ils euſſent mieux fait & plus prudemment de ſe retirer, de peur de les imiter par leur défaite. Ce premier parti étoit le meilleur. Ils choiſirent le pire. Comme ils étoient vains & qu'ils ne connoiſſoient pas aſſez les Romains, ils s'imaginérent qu'il leur ſeroit honteux d'abandonner leur poſte, comme s'il ne l'étoit pas plus de s'expoſer à un danger évident contre un ennemi victorieux & haut à la main. Ils voulurent tenter la fortune, & la fortune leur tourna le dos.

Claudius, qui les vit immobiles dans leur camp, n'eut garde de ne pas profiter de cette bévûe. Il entreprend ſur leur poſte, le force ſans peine & les met en fuite.

Digitized by Google

Voilà le commencement de la premiére guerre Punique & la premiére époque de la grandeur Romaine.

La faute capitale des Carthaginois eſt d'avoir négligé de bloquer Meſſine du côté de la mer, & de faire avancer leur armée de ce côté-là. Ils ignorérent même les préparatifs des Romains, quoiqu'ils ſe fiſſent à deux pas d'eux. Ils ne pouvoient s'imaginer qu'ils oſaſſent paſſer le détroit, & qu'ils euſſent des vaiſſeaux en aſſez grand nombre pour cette entrepriſe, & aſſez d'expérience pour oſer combattre ſur mer, quand même ils auroient eu des vaiſſeaux. Sur ce fondement ils s'éloignent de la ville avec leur armée navale, comme pour avertir les Romains de ſaiſir l'occaſion de ſecourir leurs alliés; Claudius n'eut garde de ne pas profiter de cet avis; il paſſe le détroit à la faveur du tems & des ténébres & cingle droit au port; où il entre.

Toutes les fois que je réfléchis ſur la conduite & ſur les allures de Hiéron, ſur ſon eſprit, ſur ſa prudence, auſſi-bien que ſur ſes actions, je ne puis m'empêcher de revenir à ce que j'ai déjà dit, qu'il ne fut pas fâché du bonheur des Romains. Cette retraite précipitée me fait beaucoup ſoupçonner ſon fait. Qui ſait s'il ne favoriſa pas couvertement leur entrepriſe? Qui ſait s'il ne s'entendoit pas avec eux? J'ai peine à balancer là-deſſus. Cette paix ſi promptement faite à l'inſû de ſes alliés, donne lieu à quelque choſe de plus fort qu'un ſimple doute. Quoiqu'il en ſoit il fit le trait d'un habile homme & d'un politique très-éclairé. Si j'avois été à ſa place & que j'euſſe eu de tels alliés que les Carthaginois, j'aurois mieux aimé me faire battre & me conſoler d'un peu moins de réputation, que de riſquer la perte de mon Roiaume en me battant bien. En effet ſi Hiéron eût défait les Romains, Meſſine n'eût-elle pas été le prix de cette victoire? Les Carthaginois ne s'y fuſſent-ils pas établis? Que devenoit alors Syracuſe? Elle excitoit trop la cupidité de ceux-ci pour la laiſſer en repos, ils n'euſſent pas manqué d'en chaſſer Hiéron; elle leur étoit trop néceſſaire & trop importante pour le deſſein qu'ils avoient de paſſer en Italie, dont ils méditoient depuis longtems la conquête. S'il en faut croire Florus, Hiéron étoit trop habile pour ne voir pas que ſa puiſſance ne tenoit à rien avec des voiſins ſi dangereux & ſi redoutables. Il ne vit point d'autre expédient pour conſerver ſon Roiaume que de les mettre aux priſes avec les Romains, bien aſſuré que la guerre ſeroit longue & opiniâtre entre ces deux Républiques, égales ſinon en vertus, du moins en puiſſance; qu'aucun des partis ne penſeroit à l'opprimer tant qu'il ſeroit en guerre avec l'autre, que tant qu'il les ménageroit tous les deux il ſe ſoutiendroit & ſe conſerveroit leur amitié; que les aidant tous les deux dans leurs beſoins ou dans leurs infortunes, il prolongeroit la guerre, ſans en ſentir le poids ni les calamités, & que le victorieux ne lui ſeroit pas moins redevable que le vaincu. Il ne ſera pas hors de propos, puiſque nous avons à parler de ce grand homme, de dire quelque choſe de ſes mœurs & de ſa fortune.

§. III.

Eloge de Hiéron.

HIéron naquit à Syracuſe. Son pere étoit un homme d'une naiſſance illuſtre; il deſcendoit de Gélus qui avoit régné autrefois en Sicile; il n'en étoit pas de même du côté de ſa mére, s'il faut s'en rapporter au témoignage de Juſtin, qui eſt un peu ſuſpect de hablerie. ſon pere eut honte de le reconnoître pour ſon fils, de peur qu'une ſi grande diſproportion ne deshonorât ſa maiſon. Il s'étoit réſolu de le faire expoſer pour s'en défaire, mais certains prodiges le firent réſoudre à le reconnoître & à le faire élever avec grand ſoin. Les Syracuſains remarquérent en lui tant de vertus

& de belles qualités, qu'ils le créérent Magiſtrat, & enſuite Capitaine Général dans la guerre qu'ils eurent contre les Carthaginois. Il leur livra pluſieurs combats, avec ſuccès: un concours ſi heureux des vertus politiques & guerriéres charma les Syracuſains de façon, qu'ils l'élevérent tout d'une voix à la Roiauté.

Pyrrhus Roi des Epirotes, *lui donna de grandes marques de ſon eſtime & de ſon amitié, & lui procura de grands honneurs. Il étoit très bien fait de ſa perſonne, d'une complexion forte & vigoureuſe, agréable dans la converſation, d'une grande probité dans les affaires, n'ordonnant rien qui ne fût juſte & raiſonnable; enfin ne manquant en rien des vertus & des grandes qualités qui forment les Souverains, que la poſſeſſion d'un Royaume.* C'eſt l'éloge qu'en fait Juſtin.

Il ſe gouverna avec tant de prudence, d'eſprit, d'adreſſe & de jugement, qu'il fut également eſtimé des Romains & des Carthaginois: il fit la paix avec les premiers ſans rompre avec les ſeconds. Entre tous les hommes dont les Hiſtoriens parlent avec éloge, il n'y en a point qui aient acquis tant de gloire par leurs grandes qualités. Je vais dire une choſe aſſez remarquable de ce Prince, c'eſt qu'il eſt peut-être le ſeul d'entre tous les Souverains & les Etats neutres; qui ait ſû ſe conſerver l'amitié & la confiance des deux partis, dans une guerre qui ſe faiſoit dans ſon voiſinage & pour ainſi dire l'enveloppoit, & qui ne ſe ſentit point des maux dont les Etats qui ne prennent aucun parti entre deux grandes Puiſſances, ne ſont jamais éxempts. S'ils ne ſont pas la proie du vainqueur, ils trouvent au bout du compte que la guerre leur eût été moins ruineuſe que la voie de la neutralité. Si elle n'eſt bien ménagée, on s'expoſe à la haîne du vaincu & au mépris du vainqueur. La voie du milieu eſt toujours dangereuſe & ſans aucun profit: *Ea non media, ſed periculoſa, aut nulla via eſt.* Solon avoit raiſon de rejetter toute neutralité. Il diſoit qu'il falloit ſe déclarer & embraſſer le parti le plus juſte, pour courre les mêmes périls.

Hiéron ſe gouverna ſi ſagement pendant le cours d'une ſi longue guerre & avec tant de prudence, qu'il vécut dans une paix profonde. Il s'attira par cette conduite l'amour de ſes peuples, & ſe vit également néceſſaire aux deux partis, auſquels il rendit de grands ſervices, ſans qu'il parût qu'il panchât plutôt pour l'un que pour l'autre: il ſembloit pourtant qu'il inclinoit un peu plus du côté des Romains, en qui il connoiſſoit plus de vertu & plus de franchiſe.

Les ſecours de vivres que ceux-ci reçûrent de ce Prince pendant le ſiége de Lilibée n'étoient point de ces bienfaits que la crainte extorque, ils venoient de ſa pure généroſité, d'une pure grandeur d'ame. Il avoit aſſez de courage & de puiſſance, pour que les deux partis le ménageaſſent; s'il ſe fût déclaré pour l'un ou pour l'autre, ſes forces étoient telles, qu'il eût pû faire pancher la balance. Dépouillé de tout intérêt & de toute crainte, il prévint les Romains dans leurs beſoins pendant le cours de la premiére guerre Punique; dans la ſeconde il les ſecourut gratuitement de vivres & d'argent, dans le tems que leurs affaires touchoient aux derniers périls. Dans la guerre que Carthage ſoutint contre ſes propres armées qui ſe ſoulevérent, Hiéron les aida & leur envoia des ſecours conſidérables. Il n'en avoit rien craindre en ce tems-là. Ils avoient été chaſſés de la Sicile, dont les Romains étoient devenus les maîtres. Cette action eſt d'un cœur magnanime. Il ſuffiſoit qu'on fût malheureux & dans l'infortune, pour qu'il devançât vos beſoins. Sa libéralité ne s'étendit pas ſeulement ſur des peuples entiers & qui tomboient dans quelque diſgrace, mais encore ſur les hommes illuſtres & les gens de lettres.

On peut voir dans cette idée qu'il eſt bien plus noble de faire une choſe gratuitement, que de la faire par des vûes intéreſſées; & qu'ainſi plus l'on approche du don gratuit, & plus l'on approche du grand & du beau. Il reſta toute ſa vie dans une

exacte neutralité & conſtamment dans ſes maximes, ſans les perdre jamais de vûe, & c'eſt proprement ce qui caractériſe ſon régne. Il ne s'eſt rien vû de plus admirable dans l'antiquité, ni rien de plus rare & de plus beau que la conduite de ce grand homme. Qu'il me ſoit permis de faire quelques remarques ſur ce que je viens de dire; la choſe eſt aſſez curieuſe pour s'y étendre un peu.

Les Puiſſances, à qui l'on a recours aujourd'hui dans des conjonctures malheureuſes, n'en uſent pas ce me ſemble ainſi. Il ſuffit que la fortune nous tourne le dos, pour qu'elles nous le tournent elles-mêmes. Si nous avons recours à elles pour nous aider dans nos beſoins les plus preſſans, bien qu'il ſoit de leur intérêt d'empêcher que nous ne ſuccombions, ce n'eſt pas là où elles viſent, mais à ſe faire acheter bien cher & avec uſure dans les traités que la néceſſité extorque. Dans ce cas je ne vois point qu'on ſoit obligé à la reconnoiſſance. C'eſt réduire à la nature de l'uſure, ce qui devroit en être entiérement dépouillé. Au lieu que lorſqu'une Puiſſance voiſine en uſe généreuſement à l'égard d'un voiſin engagé dans une guerre fâcheuſe, la reconnoiſſance n'a point de bornes. Il y a mille exemples qui font voir la vérité de cette maxime, que les bienfaits ne lient point les Puiſſances, quelques grands qu'ils puiſſent être. Elles s'aiment, ſauf à ſe haïr dès qu'il leur conviendra. L'intérêt forme leurs nœuds, l'intérêt les rompt.

Une Puiſſance qui fait acheter ſon alliance & des ſecours par des conditions onéreuſes ne peut raiſonnablement ſe plaindre, ſi ſe trouvant dans la même ſituation au lieu d'être reconnoiſſant, on uſe de repréſailles. Quelle obligation a-t-on à un marchand qui nous vend ſa marchandiſe à crédit, chérement & ſur gages?

Hiéron en uſa-t-il en marchand à l'égard des Romains & des Carthaginois? Auſſi vêcut-il dans le repos & dans une paix profonde au milieu des guerres qui agitérent l'Italie, l'Afrique & l'Eſpagne. Comme il ne troubla jamais perſonne, perſonne n'oſa jamais le troubler. C'eût été choquer les Romains & les Carthaginois. Hiéron eſt peut-être le ſeul en fait de neutralité qui ait pû dire *bienheureux les pacifiques.*

§. IV.

Parallèle de la neutralité que firent les Vénitiens en 1701. entre les Impériaux & les François avec celle de Hiéron. Il eſt plus avantageux de ſe déclarer que de demeurer neutre. Exemple des Siennois & de Léon X.

LEs Vénitiens ſuivirent des maximes bien différentes de celles du Roi de Syracuſe dans la guerre de 1701. entre les Impériaux & les François. Ils voulurent ſe conſerver neutres. Ils s'imaginérent que les deux partis les ménageroient, dans la crainte qu'ils ne ſe tournaſſent du côté de celui pour lequel ils auroient le plus de penchant, & que cette crainte les feroit reſpecter. Qui ſait, ſi parmi tant de gens graves, quelqu'un du Sénat, bien fourni de préceptes Hiſtoriques, ne s'aviſa pas de citer le Roi de Syracuſe, ſa conduite & ſa politique, & de le propoſer pour modéle dans une conjoncture toute ſemblable à celle où il s'étoit trouvé, & ſi tout cela ne fut pas mis en délibération; car dans les conduites, les conjonctures & les circonſtances ſemblables, il en réſulte néceſſairement des conſéquences ſemblables. La neutralité de Hiéron lui acquit non ſeulement beaucoup de gloire: mais elle fut encore avantageuſe à ſon païs & à lui-même; ſuivons les mêmes principes & les mêmes régles de politique & de conduite, ſans l'imiter dans ſes bienfaits & ſon déſintéreſſement. Vous allez voir fondre, dans nos états de mer & de terre, tout l'or & tout l'argent des deux armées ennemies par la vente de nos denrées de toute eſpece, dont

elles auront ſans doute beſoin. Ce conſeil auroit été le plus beau du monde s'il ſe fût trouvé un Hiéron dans cette aſſemblée, avec les mêmes qualités de cœur & d'eſprit, & le même pouvoir d'agir comme bon lui ſembleroit, & ſelon les mœurs & l'eſprit des deux nations qui étoient en guerre: mais il falloit là un Hiéron, & ces ſortes de gens ne ſont pas aiſés à trouver, il eſt peut-être unique.

Si la neutralité des Vénitiens n'a pas été trop bien ménagée, & ſi elle n'a pas eu tout le ſuccés qu'ils s'en étoient promis, on ne doit pas le trouver fort étrange; c'eſt un point ſi difficile que ç'eût été une eſpece de miracle, s'ils euſſent réuſſi. L'Hiſtoire nous fait aſſez voir, qu'il n'eſt rien de plus rare, qu'un Prince qui ſe maintient neutre & inviolable entre deux grandes Puiſſances. *Bienheureux les pacifiques*, cela eſt vrai, dit Bayle en parlant de neutralité, *quant à l'autre monde, mais dans celui-ci ils ſont miſérables. Ils veulent être marteau, cela fait que continuellement ils ſont enclumes à droit & gauche.* Mais ce que je trouve de bien ſingulier, c'eſt la conduite des François ou la politique qu'ils obſervérent à l'égard des Vénitiens; il me paroit que l'on agît avec eux avec un peu trop de ménagement, On témoigna de la crainte, où il n'y avoit rien à redouter. On baiſſoit tous les jours d'un ton & les Vénitiens l'élevoient à meſure; cela alla ſi loin dans les deux premiéres campagnes, que le Sénat ſe mit ſur le pied de louer ou de faire paier le dommage que l'on faiſoit dans nos marches & dans nos campemens. A ne rien diſſimuler cela doit paroître preſque incroiable. A ce déſintéreſſement on joignoit quelquefois des dégats & des maraudes imaginaires, on faiſoit des menaces à des gens qui avoient les armes à la main, qui étoient en pouvoir de ſe faire craindre, & de les obliger de ſe déclarer de gré ou de force; nous uſions de prieres où il étoit beſoin d'ordonner. Car quand même ils ſe ſeroient tournés contre nous, nous n'en euſſions guéres été plus mal, & ç'eût été même un avantage pour les François; car en prenant poſte, en nous établiſſant dans leur païs de terre ferme au delà de l'Adigé, nous euſſions fait la guerre avec beaucoup plus d'avantage & de ſûreté, puiſque par là nous nous portions ſur les paſſages par où les Impériaux entrérent dans l'Italie, que nous étions en état d'inſulter Vérone, ou de l'aſſiéger, de lâcher nos corſaires ſur les Vénitiens, de manger leur païs & de conſerver le nôtre, & que c'étoit le ſeul moien de renvoier les Imperiaux d'où ils étoient venus.

On reconnoît tous les jours, dit un Auteur, la ſolidité de certaines maximes du Général Bannier, qu'il ne faut point ſouffrir qu'un Prince neutre demeure armé, parce qu'on ne peut s'aſſurer de lui, & qu'il eſt toujours en état de prendre un parti ſelon le ſuccès du vainqueur; qu'on doit l'aller chercher chez lui pour le contraindre à ſe déclarer; il dit cela à propos des Princes d'Allemagne, qu'il eſt important, dit-il, de traiter les armes à la main & de les réduire à la néceſſité de s'accommoder à leur deſavantage. Toutes ces maximes ne pourroient-elles pas ſe retorquer contre les Princes d'Italie, & particuliérement contre les Vénitiens, qui ſont les plus puiſſans & les plus avantageuſement poſtés de l'Italie? Car pour les autres Puiſſances de ce païs, je ne crois pas que les François aient beſoin de politique pour empêcher qu'elles ne leur nuiſent.

Le Prince Eugene ne ſe fût pas plutôt avancé ſur l'Adigé, qu'on s'apperçut qu'il uſoit d'une politique toute contraire, moins circonſpecte & moins timide; il fouragea les Vénitiens & les maraudа avec toute la tranquillité poſſible, ſans aucun ménagement. Il n'ignoroit pas qu'ils ne s'écarteroient jamais de la neutralité, quelque botte qu'on leur portât. Ils craignoient trop qu'en ſe déclarant ils ne devinſſent la proie du victorieux, ſi le malheur vouloit qu'ils couruſſent la fortune du vaincu. Ils furent traités en gens dont on redoutoit peu la puiſſance. On n'acheta pas leurs marchandiſes, on

les leur prit, & on les faiſoit contribuer ſous le nom de prêt, lors même qu'on pilloit leur païs. Ces idées chimériques d'arbitres, de ménagement, de reſpect & de crainte s'évanouirent. A la venuë des Impériaux & ſur la fin, le Grand-Prieur de France fit brûler & piller un village conſidérable aux portes de Vérone pour une bagatelle, & ſans qu'ils le reſſentiſſent. La douceur, les ménagemens, les égards ne ſont pas toujours de ſaiſon. Il eſt des peuples avec leſquels on doit agir avec quelque hauteur, Ils vous mépriſent & vous tournent le dos, ſi vous les traitez autrement. Ils s'imaginent qu'on n'en uſeroit pas ainſi, ſi on ne les craignoit, ou ſi l'on n'étoit les plus foibles.

Bien loin d'en uſer comme nous avons fait, nous euſſions dû imiter les Allemands; car ils ne furent pas plutôt les maîtres, qu'ils firent contribuer tous les Princes d'Italie. Pourquoi n'en avons-nous pas uſé de même? Au lieu de remplir le païs de notre or & de notre argent, nos troupes ſe fuſſent bien mieux trouvées, ſi à la maniére des Impériaux, nous leur euſſions donné de bons quartiers d'hyver chez des peuples qui nous étoient bien plus ennemis, que ceux contre leſquels nous étions en guerre. Pour revenir aux Vénitiens ils ſe trouvérent au bout du compte également en proie aux deux partis, & également haïs ou auſſi peu aimés du victorieux que du vaincu. C'eſt le deſtin inévitable des Puiſſances neutres; elles croient avoir fait un grand coup que de voir la guerre à leur voiſinage, ſur la fauſſe opinion qu'elles n'en ſauroient éprouver les incommodités. La campagne eſt à peine ouverte que ces Etats ſe voient expoſés à l'inſulte des deux partis tour à la fois. Ils ſe ſont des ennemis ſans ſe faire des amis, au lieu qu'en ſe déclarant chaudement pour l'un; ils ont des amis & des ennemis. Sort fâcheux & déplorable qu'on ne puiſſe avoir de repos chez ſoi, lorſqu'on croit l'avoir attrapé. On a beau tenir la balance dans le parfait équilibre, ſans la faire pancher d'un côté plus que de l'autre, on ne le croira jamais, & chaque parti nous regardera comme ennemi couvert & par conſéquent très-dangereux.

On a beau dire, il eſt cent fois meilleur de ſe déclarer pour un parti que de prendre la voie du milieu. Mal en prit aux Siennois de s'y être tenus. Dans certaine guerre, ils en furent les dupes & ſe trouvérent à la fin ſaccagés & pillés par les troupes des deux partis, ſur quoi le Roi Alphonſe dit plaiſamment, qu'il étoit arrivé aux Siennois ce qui arrive à ceux qui logent au ſecond étage d'une maiſon, qui ſont également incommodés de la fumée de ceux d'en bas & de l'urine de ceux d'en haut.

Le Pape Léon X. imagina une neutralité d'une eſpéce toute ſinguliére. Si elle eſt oppoſée à l'honnête, c'eſt de quoi je ne déciderai pas; je m'en rapporte aux Politiques rigides & aux Caſuiſtes ſi l'on veut. J'ai cherché ce cas dans Grotius fort inutilement. J'ai été plus heureux dans Machiavel: je l'y ai trouvé, non comme pendable, mais ſeulement en qualité de bon tour qu'il approuve & auquel il applaudit. Tacite en parle encore dans la guerre de Veſpaſien contre Vitellius. Quoiqu'il en ſoit, ce Pape, voyant François I. & les Suiſſes engagés dans une guerre pour les affaires du Milanois, ſe réſolut de ne prendre aucun parti, quoique chacun tâchât de le mettre de ſon côté. Le ſaint Pere avoit bien d'autres penſées: certains Politiques lui conſeillérent de reſter neutres, ou pour mieux dire de feindre de l'être. Si vous prenez ce parti, lui dirent-ils, vous êtes en pouvoir de redonner la liberté à l'Italie, & vous ſecouez le joug des étrangers qui l'oppriment. Ils lui propoſérent là-deſſus de ſe joindre aux Eſpagnols, de s'approcher des frontiéres du Milanois ſous le prétexte de couvrir l'Etat de l'Egliſe: mais en effet pour être au voiſinage des deux armées, juſques à ce qu'elles en vinſſent aux mains. Ces gens-là s'imaginoient que la bataille ſeroit ſi ſanglante entre deux nations ſi braves & ſi aguerries, que le vainqueur ne ſeroit gué-

Digitized by Google

res plus en état de ſe relever que le vaincu, & que ſes troupes ſurvenant-là-deſſus & à l'improviſte, il acheveroit de ruiner le victorieux & le mettroit hors de l'Italie, & que par ce moien ſa Sainteté ſe rendroit le maître de la Lombardie & l'arbitre de l'Italie. Quelles viſions! Ces gens-là avoient pris ce conſeil chez Tacite dans la guerre d'Othon & de Vitellius; rapportons le paſſage, il en vaut la peine. Ceux du parti de Veſpaſien, avant que de ſe déclarer, *trouvérent plus à propos d'attendre l'événement & de laiſſer battre les autres qui avoient les armes à la main, ſachant bien que le vaincu & le vainqueur ne ſeroient jamais d'accord. D'ailleurs ſi les plus grands Capitaines s'étoient laiſſés corrompre à leur fortune, que devoit-on attendre d'Othon & de Vitellius, ſinon que l'un ſeroit ruiné par ſa défaite & l'autre par ſa victoire.*

Voilà ſur quoi ces Politiques fondérent leurs rêveries & leurs folles imaginations. Peut-on ſe ſervir d'autres termes à l'égard de gens, qui ſe mettent en tête qu'ils pourront battre & chaſſer de l'Italie un Roi de France brave, aguerri & victorieux? Cependant l'armée du ſaint Pere ſe repaît de ces agréables chiméres de conquête & de gloire. L'événement les fit évanouir. L'armée du Pape, qui s'étoit approchée de la frontiére eut à peine nouvelles que les François avoient battu & terraſſé les Suiſſes, qu'elle prit l'épouvante & s'enfuit, comme ſe ſentant la conſcience chargée d'un mauvais deſſein. Je trouve dans Thucydide un éxemple de cette eſpéce de ruſe que je ne ſaurois m'empêcher de rapporter. *Dans la guerre de ceux de Corcyre contre les Corinthiens, les Athéniens prirent parti pour les premiers: mais aſſez foiblement & pour empêcher ſeulement que cette République ne tombât au pouvoir de l'autre. Ils ne vouloient pas abandonner à leurs ennemis*, dit Thucydide, *une République puiſſante ſur mer: mais vouloient laiſſer matter les uns & les autres par une longue guerre pour triompher après du plus foible.*

Si quelqu'un m'accuſe de m'être un peu trop étendu ſur l'article de la neutralité & ſur Hiéron lui-même, il ne ſera pas beaucoup d'honneur à ſon diſcernement. Car ſans épuiſer la matiére à l'égard de l'une, qui eſt très-importante, j'ai crû devoir m'y arrêter un peu pour l'inſtruction d'un grand nombre de perſonnes, & pour fournir des réfléxions profitables à quelques autres qui en ont beſoin; & à l'égard de Hiéron il joue un trop beau rôle pour n'en parler qu'en paſſant; car bien qu'il n'ait eu aucune part dans les différends des deux Républiques, il n'eſt pourtant pas moins recommandable & moins glorieux par la paix dont il a ſû jouir, que les Romains par la guerre. Il ne chercha jamais un grand théatre: mais il ſût convertir en un grand théatre celui où il ſe trouvoit placé, quelque petit qu'il parût.

§. V.

Conduite que doit tenir dans une place aſſiégée un Commandant qui ſe voit dans certaines extrémités.

POlybe dit que Claudius ſe vit dans la néceſſité d'attaquer les Carthaginois & les Syracuſains qui aſſiégeoient Meſſine. Trois raiſons l'y contraignoient, ſelon le même Auteur; l'ardeur avec laquelle ces deux nations pouſſoient le ſiége, la honte & le danger qu'il y avoit pour lui à les laiſſer plus longtems devant la ville, & les forces qu'avoient les ennemis ſur terre & ſur mer. Dans cette extrémité Claudius ne crut pas qu'il y eût pour lui d'autre parti à prendre que de ſortir au devant des ennemis. Il ſortit & fit fort ſagement; & ſi l'on me permet de faire une maxime, je dirai que tout grand corps qui ſe jette dans une place aſſiégée & qui s'y voit inveſti tout auſſi-

auſſitôt, ne doit jamais attendre que l'on vienne à lui; il doit tirer ſa réſolution du préſent par la conſidération de l'avenir, qui ne nous fournit que des idées triſtes & déſagréables: un coup d'éclat eſt l'unique reméde qu'on puiſſe employer dans ces ſortes de conjonctures.

Lorſqu'en ſe hâtant trop, il y a lieu de craindre que l'on ne tombe dans un état pire que celui où l'on eſt, on peut eſpérer de ſe tirer d'un mauvais pas par les ſecours qui peuvent nous arriver ou que nous attendons: mais lorſqu'il n'y a rien à eſpérer de ce côté-là, & qu'il n'y a plus de tems à perdre, il faut ſauter par deſſus toutes les conſidérations de périls & d'obſtacles, quelques grands & inſurmontables qu'ils nous paroiſſent. Dans les affaires extrêmes & preſſantes on ne doit pas s'attacher à l'exactitude des régles de la prudence, il faut au contraire pouſſer la réſolution au delà des bornes de la hardieſſe. Une folle audace dans ces ſortes de cas n'eſt pas une petite ſageſſe. Je ne veux pourtant pas inférer de là qu'il ne faille pas faire une différence entre le poſſible & l'impoſſible. En un mot (car on ne ſauroit trop prêcher ceci) il faut donner tout à la fortune, ſe réſoudre à tout ce qui en pourra arriver, lorſqu'il n'y a rien de mieux à faire & qu'on ne voit qu'un inſtant entre le mal & le pire.

Telle étoit la conjoncture où ſe trouvoit le Général Romain, telle auſſi fut ſa conduite. Belle leçon pour les gens de guerre & leçon bien rare dans la pratique! L'Hiſtoire, ſi féconde en événemens paralléles, nous offre une infinité d'éxemples de Généraux engagés dans ces ſortes d'affaires: mais en voit-on beaucoup à qui la tête n'ait pas tourné, & qui n'aient bien vû le mal ſans aucun autre reméde que celui d'un quiétiſme lâche & honteux? Ces ſortes de gens ſe rencontrent à chaque pas que l'on fait. Mais au contraire il s'en trouve très-peu qui aient penſé comme Claudius. Les ames frappées à un coin ſi particulier ſont d'une très-grande rareté, quoiqu'il s'en trouve par-ci par-là & de loin à loin. Ces ſortes d'intelligences militaires voient de la facilité dans les deſſeins qui ſemblent inſurmontables à la témérité la plus audacieuſe, mais ignorante, & qui voit le mal, ſans voir le moien de s'en tirer. C'eſt encore une très-grande rareté de trouver des hommes, qui après s'être déterminés à l'éxécution d'une entrepriſe hardie & néceſſaire, n'aient pas changé de réſolution, & ne l'aient pas abandonnée par la grandeur des obſtacles, ou par trop de conſidération des forces de l'ennemi, ou par les mauvais conſeils de ceux qui ne ſont pas reſponſables de la mauvaiſe conduite de leur Général.

Dans les entrepriſes néceſſaires & indiſpenſables on ne conſulte point, on prend ſa réſolution de la choſe même, après cela on aviſe aux moiens de l'éxécution; car qui voudroit s'arrêter à tous les obſtacles qui ſe préſentent, ne feroit ni n'éxécuteroit jamais rien. C'eſt le défaut ordinaire des eſprits trop fins, quelquefois auſſi des eſprits lourds & qui ſont lents à ſe réſoudre. Malheur à eux s'ils conſultent leurs ſemblables.

Je ſuppoſe ici un homme qui n'eſt rien de tout cela; mais hardi & ferme. Quelle eſt la conduite qu'il doit tenir dans un deſſein de cette nature? Ce qui lui importe le moins de ſavoir eſt ſans doute le nombre des forces des ennemis, puiſqu'il ne s'agit pas de demander combien ils ſont, quelque foible que l'on ſoit; mais ſeulement où ils ſont, la poſition de leurs poſtes, & les différentes routes qui peuvent nous y conduire. Il ne s'agit pas ſeulement qu'on nous les indique, car ce n'eſt rien voir que de voir par les yeux d'autrui. Il y a des choſes, dit quelque part Tite-Live, ſur leſquelles on ne peut prendre de réſolution certaine, ſi on ne les éxamine ſoi-même, & ſi l'on ne ſe tranſporte ſur les lieux pour voir de plus près ce qu'il y a à faire. Dans tous les combats, dit Tacite, il faut commencer à vaincre par les yeux. Quoique dans ces ſortes d'entrepriſes le chemin pour aller à l'ennemi ne ſoit pas fort long, il

peut arriver qu'il le ſoit, ſi l'ennemi occupe deux camps avantageux qui ferment tous les paſſages, par où l'on peut recevoir des ſecours de vivres ou de troupes: car il y a des places d'une certaine ſituation que l'on bloque beaucoup plus de loin que de près, en ſe rendant maîtres de certains paſſages qui ſont plus difficiles à forcer du côté de la campagne que de celui de la ville, lorſque la garniſon eſt aſſez forte & aſſez vigoureuſe pour entreprendre ſur ceux qui nous bloquent, & pour nous ouvrir les paſſages.

Si un Général qui commande dans une place ſe trouve aſſez de forces & de courage pour oſer tenter une telle entrepriſe, il doit reconnoître avec ſoin tout le païs juſqu'à l'ennemi, afin que ſur cette connoiſſance il puiſſe former ſa marche, & marcher s'il ſe peut en bataille. Cela ne ſuffit pourtant pas, il y a bien d'autres meſures à prendre pour être aſſuré de ſon fait; il doit être parfaitement informé de la ſituation des deux camps, & de l'éloignement de l'un à l'autre, s'ils peuvent ſe communiquer aiſément & ſans aucun obſtacle; & s'il eſt poſſible de tomber ſur l'un des deux & couper chemin aux ſecours qui peuvent venir de l'autre, ou du moins lui donner jalouſie & le tenir en échec.

Les Carthaginois & les Syracuſains étoient poſtés en deux camps ſéparés des deux côtés de la ville; c'eſt un cas particulier, tenons-nous-en là, puiſqu'il ne s'agit pas d'un blocus dans toutes les formes, d'une ligne environnante ou de circonvallation; mais ſeulement de deux armées retranchées, ſans aucune des précautions néceſſaires pour ſe communiquer & s'entreſecourir. Cette faute ne dût pas échapper à Claudius. Voilà déjà un obſtacle de moins dans ſon entrepriſe, & un grand préjugé pour la victoire.

Il faut encore obſerver avec toute l'éxactitude poſſible la nature & la force des retranchemens, leur hauteur, la largeur & la profondeur du foſſé, & les endroits qui nous ſemblent les plus inſultables. Un Général ne peut voir cela & s'en inſtruire par lui-même: mais il n'eſt pas difficile de trouver des gens capables de s'en approcher, de les reconnoître & de lui en rendre un bon compte: ſans parler de ce qu'il peut apprendre des tranſfuges ou des priſonniers que l'on fait, & par mille autres moiens dont nous parlerons dans le cours de cet ouvrage.

Sur ces connoiſſances un Chef éclairé dreſſe le plan de ſon entrepriſe le plus ſecrétement qu'il lui eſt poſſible, ſans rien faire paroître de ce qu'il peut avoir en tête, & ſans perdre aucun tems, car les hommes qui entendent la guerre, doivent non attendre, mais prévenir les conjonctures. Je ne parle pas ici de l'ordre du combat, de l'attaque d'un camp retranché & de la diſtribution de chaque arme, on verra toutes ces parties traitées dans l'attaque du camp retranché de Cléoméne par Antigonus, où l'Auteur entre dans un plus grand détail & fournit par là plus de matiére à mes réfléxions. Je ne laiſſerai pas pourtant de faire ici quelques obſervations qui ne ſeront pas inutiles pour nous préparer à de plus grandes, lorſque l'occaſion s'en préſentera.

Un Général qui ſe trouve au fait du païs, de ſa marche & de tout ce que j'ai déjà dit, qui péſe les obſtacles qu'il peut rencontrer dans ſes deſſeins, comme ce qui peut l'aider à pouſſer au but, peut raiſonnablement eſpérer de réuſſir. La témérité & l'imprudence peuvent être blâmables, ſi elles ſont dépouillées de toute apparence de raiſon: mais pour peu qu'il y en ait, la néceſſité de mettre en jeu tout ce qui n'eſt pas impoſſible, juſtifie le Général. S'il réuſſit, c'eſt un grand homme; s'il échoue, il s'acquiert la réputation d'un homme véritablement courageux ſans être téméraire, & ne perd rien de ſa réputation, puiſqu'il a tenté de ſe ſauver par un coup extraordinaire, & qu'il frappe par néceſſité plutôt que par imprudence. Ces ſortes d'entrepriſes, comme toutes les autres qui nous paroiſſent hardies & néceſſaires, & ſurtout lorſque

Digitized by Google

nous ſommes les plus foibles, ne s'éxécutent jamais que la nuit, & ſans doute que c'eſt l'heure la plus favorable; car les ténébres d'une nuit obſcure rendent les choſes plus effroiables à celui qui eſt attaqué, & plus grandes qu'elles ne ſont en effet. Mais parce qu'il eſt très-difficile de s'empêcher d'être découvert, il y a des meſures à prendre, qui ne ſont pas connuës de tout le monde.

Comme le ſuccès des entrepriſes, qui ne ſouffrent aucune remiſe dépend uniquement du ſecret & d'une réſolution prompte & ſubite, je conſeille au Général de garder l'un bien précieuſement dans ſa tête & de ne s'ouvrir à perſonne, qu'au moment de l'éxécution; & à l'égard de l'autre, il ne ſauroit ſe réſoudre trop-tôt. Pour le premier chef, je ne vois pas que l'ennemi ait le tems d'éventer la mine; car outre qu'on eſt dans une ville fermée, où les eſpions ne ſont pas ſi couverts ni ſi libres que dans une armée en campagne; on eſt ſi près de l'ennemi, qu'on eſt deſſus avant qu'il ait le tems de ſe reconnoître, & d'apprendre qu'on eſt ſorti.

A l'entrée de la nuit & les portes fermées, on commandera deux ou trois cens hommes d'infanterie qu'on aſſemblera ſur la place, & auſquels on diſtribuera de la poudre autant que leurs fourimens en pourront contenir & des bales à proportion; pendant ce tems-là les Officiers & les Sergens mêmes ſe rendront chez le Général, & ſans qu'il paroiſſe qu'il ait quelque autre deſſein, que celui pour lequel il les fait aſſembler; il leur dira, qu'aiant reçu quelques avis qu'on remuoit dans l'un des deux camps ennemis (& ce doit être celui ſur lequel il ne veut pas entreprendre) ſans ſavoir trop bien ce que cela vouloit dire, il avoit jugé à propos d'uſer de quelques précautions pour ſe mettre à couvert de toute ſurpriſe; qu'il n'en voioit point d'autre que de partager leur détachement en quatre petits corps, qui s'iroient poſter entre les deux camps pour couper la communication de l'un à l'autre, & arrêter tous ceux que l'on rencontreroit pour en apprendre quelques nouvelles, obſervant de s'approcher ſecrétement & ſans bruit du camp, où l'on remueroit, ſans tirer, & de poſer des ſentinelles doubles d'un corps à l'autre, qui puiſſent s'entrecommuniquer, ſans autrement s'embaraſſer du bruit qu'ils entendroient à leurs épaules & d'attendre de nouveaux ordres, ſi on avoit à leur en donner.

Je poſte ainſi ce corps entre les deux camps & vis-à-vis celui que je ne veux pas attaquer, pour le tenir en échec, & éluder les ſecours qu'il pourroit envoier à celui ſur lequel je veux entreprendre. Le ſujet de ce détachement n'eſt pas tant pour empêcher le ſecours d'un camp à l'autre, que de s'avancer au plus près du camp, & de faire un grand feu au premier bruit de l'attaque de l'autre: ce feu retient dans leur camp ceux qui ne ſont pas attaqués, les fait craindre pour eux-mêmes, & les tient irréſolus & en ſuſpens ſur ce qu'ils feront ou ne feront pas: cependant le tems ſe paſſe & l'occaſion s'échappe: car comme l'obſcurité les empêche de voir le nombre de ceux qui ſont feu ſur eux, ils s'imaginent qu'il eſt beaucoup plus grand qu'il n'eſt en effet, & ſe forment mille chimères & mille ſujets de crainte, que la nuit enfante & produit ordinairement.

Les choſes en cet état & le détachement parti, on fera prendre les armes à tout ce qu'il y a de troupes dans la place, & pendant qu'on diſtribuera des munitions, & qu'on répandra du fumier ſur les pont-levis de chacune des portes, pour éviter le bruit qu'on peut faire en marchant deſſus, particuliérement la cavaleric; pendant tout ce tems-là, dis-je, le Général aſſemblera le conſeil de guerre, non ſeulement les Officiers Généraux qu'il a à ſes ordres, mais encore les Commandans des corps & les Majors de chacun en particulier. Le compliment qu'il doit faire à cette aſſemblée doit être court & réſolu.

Je ne vous ai pas aſſemblés, leur doit-il dire, pour vous demander ſi j'éxécuterai ou

abandonnerai une entrepriſe néceſſaire & déjà réſoluë. Toutes les raiſons que vous pourriez m'alléguer au contraire ſeroient inutiles, il n'eſt point queſtion du pour ou du contre, ni de raiſonner ſur tous les obſtacles & les difficultés qui peuvent ſe rencontrer, quelques grandes qu'elles vous paroiſſent: mais il eſt queſtion d'agir, & comme j'y ſuis réſolu, je n'ai beſoin d'autres conſeils que de ceux qui pourront faciliter le ſuccès de notre entrepriſe. Je ne penſe pas que parmi un ſi grand nombre de braves gens qui ſont ici aſſemblés, il puiſſe s'en trouver un ſeul qui penſe autrement que moi dans une affaire, où il va de notre honneur & de notre ſalut tout enſemble. Je vais vous communiquer tout le plan de mon projet, & ſi quelqu'un a quelque choſe de meilleur à dire dans ce que j'ai penſé pour l'éxécution & pour en applanir les obſtacles, il lui eſt permis de le propoſer, & non ſeulement nous ſuivrons ſon avis; mais encore nous lui en ſerons tout l'honneur. Je ne feints point de vous dire que l'entrepriſe eſt très-grande & de la plus hazardeuſe éxécution à bien des égards: mais elle ne l'eſt pas à beaucoup près, tant que l'extrémité où nous nous trouvons, & cette extrémité nous aſſure du ſuccès. J'ai pris de ſi bonnes meſures, que nous devons tout eſpérer de notre courage & de notre conduite plutôt que de la fortune. C'eſt folie de compter ſur notre ſalut, ſi nous ne le cherchons par l'apparence d'une plus grande folie. La prudence eſt une vertu; mais elle ſe tourne en imprudence & en lâcheté, lorſqu'elle s'oppoſe au parti d'une extrémité néceſſaire.

Cette harangue militaire, diront peut-être quelques Critiques, eſt-elle à ſa place dans un ſujet purement dogmatique? Je leur répondrai que c'étoit la méthode des anciens dans toutes leurs entrepriſes, & de pluſieurs grands Capitaines parmi les modernes. Si tels Généraux, que je m'imagine, avoient eu à bâtir ſur ce fond, ils euſſent beaucoup mieux fait de s'en ſervir & de faire à leur tête dans bien des entrepriſes importantes & très-aiſées dans l'éxécution, que de les abandonner miſérablement à l'exceſſive prudence & aux conſeils timides de certaines gens, qui ne ſont pas moins épouvantés des obſtacles imaginaires que des véritables, de ceux qui ne ſont pas, que de ceux qui ſont en éffet. S'ils euſſent emploié une telle méthode, ils euſſent fermé la bouche à tout eſprit de contradiction; car il n'y a rien de plus éfficace que ces ſortes de complimens.

Le Général s'étant expliqué de la ſorte, il réglera le poſte de chacun des Officiers Généraux & le nombre des corps qui ſeront à leurs ordres, ſans qu'il leur ſoit permis d'étendre plus loin leur pouvoir, & de ſe porter autre part qu'à l'endroit où ils doivent être. Cette méthode eſt très-bonne dans les affaires de nuit; je m'étonne qu'on la pratique ſi peu dans ces ſortes d'actions. Il ne faut pas en être étonné, elles ſont trop rares en ce tems-ci, ou pour mieux dire on n'en entend plus parler depuis près d'un ſiécle: car qui eſt-ce qui depuis ce tems-là ſe ſouvienne d'avoir vû des ſurpriſes d'armées à la faveur des ténébres; mais ce qui n'eſt pas ſupportable, c'eſt que cette méthode n'eſt pas moins négligée dans les affaires générales & de plein jour.

Ce que je dis ici eſt d'une plus grande conſéquence qu'on ne s'imagine. On ſe ſouviendra de ce que j'ai dit là-deſſus dans mon Livre des *nouvelles découvertes ſur la guerre*. Rapportons le paſſage pour épargner la peine à ceux qui ne l'ont pas lû de chercher ailleurs que dans cette piéce. Il ſervira d'une bonne leçon & à ceux qui cherchent à ſe ſignaler, & à ceux que des vûes peu héroïques portent à ſe ménager trop.

Il y a des Officiers Généraux ſi curieux & ſi zélés, qu'ils abandonnent leurs poſtes pour ſe faire voir aux endroits où ils ſont le moins néceſſaires, parce qu'on ne s'y bat pas encore, & qui accourent ailleurs avec un empreſſement extraordinaire, lorſqu'ils voient que l'orage eſt prêt à fondre où ils ſont. Ils ſe multiplient, ils ſe trouvent

par tout ſans être nulle part. Un Poëte Latin nous apprend cela parlant de toute autre choſe.

Quiſquis ubique habitat,
Maxime, nuſquam habitat.

Apparemment que M. le Prince Eugéne ſe ſouvint de ce diſtique à la bataille de Malplaquet; il en tira le précepte: en éffet on remarqua que cette méthode de fixer à chacun ſon poſte, ſans qu'il lui fût permis de s'en éloigner, retint quelques-uns de ces Meſſieurs qui ſe trouvoient de cette humeur, & qui ſans cela ſeroient encore en vie. Cette politique de courir ailleurs que là où il faut être, eſt excélente pour faire parler de ſoi ſans avoir rien fait & ſans avoir couru aucun riſque; car on ne manque pas de publier qu'un tel s'eſt fait voir par tout; mais on n'a garde de dire qu'il a combattu par tout, & qu'il s'eſt expoſé aux plus grands dangers. Si les Généraux d'armée faiſoient un bon choix, cette loi ne ſeroit pas néceſſaire, je leur conſeillerois d'écrire ces deux vers dans leurs tablettes pour s'en ſouvenir en tems & lieu.

Si le Prince Eugéne & Milord Marlborough euſſent prévû qu'en donnant cet ordre aux Officiers Généraux ils avanceroient nos affaires & hâteroient notre accommodement avec l'Angleterre, ils ſe fuſſent diſpenſés de le donner. Qui auroit jamais pû ſe l'imaginer? Je vais découvrir ceci en peu de mots. Je l'ai appris d'un Officier des alliés, de diſtinction & digne de foi. Il dit donc que pendant que le combat étoit le plus échauffé à leur droite, où les affaires prenoient un aſſez mauvais train, un Général Anglois, à qui le diſtique de Martial ne pouvoit être appliqué ſans quelque ſorte d'injuſtice, laiſſa ſes gens ſous le couteau & galoppa à ſon Général pour lui apprendre l'état des choſes, & le diſpoſer à faire paſſer quelque renfort à cette droite. Milord lui fit ſentir, avec quelque eſpéce d'indignation, qu'il auroit pû ſe diſpenſer d'être le porteur de cette nouvelle, & qu'il n'avoit que faire de l'apprendre au lieu où il ne devoit pas être. Ce reproche fut ſi ſenſible à cet Officier, qu'il jura de s'en venger. En éffet dès qu'il fut arrivé en Angleterre il cabala contre ſon Général dans le Parlement dont il étoit membre, ſe jetta dans le parti de la Cour & donna une telle chaleur aux négociations de la paix avec la France, qu'il n'aida pas peu à l'accélérer. Ce ſecret hiſtorique m'eût peut-être échappé ſi je ne l'euſſe inſéré dans cette piéce; je doute cependant qu'il y ait beaucoup de gens qui le ſachent.

Nous devons admirer en cela la bizarrerie des événemens qui naiſſent quelquefois d'une bagatelle, & ne tiennent qu'à un filet. L'on voit dans l'Hiſtoire que les plus funeſtes comme les plus heureux, ſont liés à ces ſortes de filets, qu'on ne croiroit pas capables de brider une mouche, & qui cependant étranglent les deſſeins les mieux concertés: tant il eſt véritable qu'il ne faut jamais choquer les gens d'eſprit & de cœur, quelque petits qu'ils puiſſent être.

Digitized by Google

CHAPITRE II.

Matière des deux premiers Livres qui ſervent comme de préambule à l'Hiſtoire de Polybe. Jugement que cet Hiſtorien porte de Philinus & de Fabius.

TElle fut la premiére expédition des Romains hors de l'Italie, & les raiſons pourquoi ils la firent alors. Rien, ce me ſemble, n'étoit plus propre à établir la premiére époque de notre Hiſtoire. Nous avons remonté un peu haut, pour ne laiſſer aucun doute ſur ce qui a donné lieu à cet événement. Car pour mettre les lecteurs en état de bien juger du faîte de grandeur où l'Empire Romain eſt parvenu, il étoit bon d'éxaminer de ſuite, comment & en quel tems les Romains, chaſſés preſque de leur propre patrie, commencérent à avoir de plus heureux ſuccès; en quel tems encore & comment, l'Italie ſubjuguée, ils penſérent à étendre leurs conquêtes au dehors. Qu'on ne ſoit donc pas ſurpris ſi dans la ſuite parlant des Etats qui ont fait le plus ds bruit dans le monde, j'avance dans les tems plus réculés. C'eſt pour commencer aux choſes qui ſont connoître pour quelles raiſons, en quel tems & par quels moyens chaque peuple eſt arrivé au point où nous le voions. Mais il eſt tems de revenir à notre ſujet. Voici en peu de mots dequoi traiteront les deux premiers Livres, qui ſeront comme le préambule de cet ouvrage.

Nous commencerons par la guerre que ſe firent en Sicile les Romains & la République de Carthage. Suivra la guerre d'Afrique, qui ſera elle-même ſuivie de ce que firent dans l'Eſpagne Amilcar, Aſdrubal & les Carthaginois. Ce fut alors que les Romains paſſérent dans l'Illyrie & dans ces parties de l'Europe. Enſuite viendront les combats que les Romains eurent à ſoutenir dans l'Italie contre les Gaulois. Nous finirons le préambule & le ſecond Livre par la guerre appellée de Cléoméne, laquelle ſe fit en ce tems-là chez les Grecs. Nous n'entrerons pas dans le détail de ces guerres; notre deſſein n'étant pas d'en écrire l'Hiſtoire, mais ſeulement de les mettre en racourci ſous les yeux, pour préparer à la lecture des faits que nous avons à raconter. Dans cet abrégé nous ferons en ſorte que les derniers événemens ſoient liés avec ceux qui commenceront notre Hiſtoire. Cette liaiſon juſtifiera la penſée que j'ai euë de rapporter en peu de mots ce qui ſe trouve chez les autres Hiſtoriens, & facilitera l'intelligence de ce que je dois dire. Nous nous étendrons un peu plus ſur la guerre des Romains &

Digitized by Google

des Carthaginois en Sicile. Car on auroit peine à en trouver une qui ait été plus longue, à laquelle on ſe ſoit préparé avec plus de ſoin, où les exploits ſe ſoient ſuivis de plus près, où les combats aient été en plus grand nombre, où il ſe ſoit paſſé de plus grandes choſes. Comme les coûtumes de ces deux États étoient alors fort ſimples, leurs richeſſes médiocres, & leurs forces égales, c'eſt par cette guerre plutôt que par celles qui l'ont ſuivie, que l'on peut bien juger de la conſtitution particuliére de ces deux Républiques.

Jugement que porte Polybe de Philinus & de Fabius.

Une autre raiſon encore m'a engagé à un plus long détail ſur cette guerre, c'eſt que Philinus & Fabius qui paſſent pour en avoir parlé le plus ſavamment, ne nous ont pas rapporté les choſes avec autant de fidélité qu'ils devoient. Je ne crois pas qu'ils aient voulu mentir, leurs mœurs, & la ſecte qu'ils profeſſoient les met à couvert de ce ſoupçon. Mais il me ſemble (*a*) qu'il leur eſt arrivé ce qui arrive d'ordinaire aux amans à l'égard de leurs maîtreſſes. Le premier, ſuivant l'inclination qu'il avoit pour les Carthaginois, leur fait honneur d'une ſageſſe, d'une prudence & d'un courage qui ne ſe démentent jamais, & repréſente les Romains

(*a*) *Qu'il leur eſt arrivé ce qui arrive aux amans à l'égard de leurs maîtreſſes.*] Notre Auteur entreprend ici Philinus & Fabius ſur la liberté qu'ils ſe ſont donné d'ajoûter beaucoup de choſes de leur invention, & outre cela de mutiler, eſtropier & fracaſſer pour ainſi dire la ſimétrie & l'ordre des faits qu'ils rapportent. A ce que je vois les anciens avoient leurs *Limiers* à Rome comme nous avons les nôtres en Hollande, gens qui ſont métier de flater, de mentir & de faire triompher les vaincus.

L'Hiſtoire de Louis XIV. de *Limiers* eſt bien autrement parſemée de faits moitié Roman, moitié Hiſtoire, que celles de Philinus & de Fabius ſur leſquels Polybe tire ſi fort. Il n'uſe pas mal ſa poudre, nous n'uſerons pas beaucoup de la nôtre ſur un Hiſtorien qui ne vaut pas le coup. Voiez, s'il vous plait, quelle hardieſſe! il fait aſſiéger Leſſingue qui n'eſt qu'à une lieuë d'Oſtende. c'eſt-à-dire à deux pas de l'endroit où il écrivoit ſon Hiſtoire. Il dit que l'armée des alliés contre la France en fit le ſiége, que la garniſon ſe rendit ſans aucune réſiſtance & qu'elle fut faite priſonniere de guerre, ſelon la mode de ce tems-là, que le Maréchal de Villars retorqua ſur eux deux ou trois campagnes après: ce ſiége eſt de ſa façon. Il ne fait pas que ce furent les François qui emporterent ce poſte d'Inſulte, que la garniſon, qui étoit Angloiſe, fut faite priſonniere de guerre, & que l'Auteur de cet ouvrage en eut le gouvernement pour l'avoir fait prendre [Si Mr de *Limiers* a fait cette faute dans ſon *Hiſtoire de Louis* XIV. il a eu ſoin de la corriger dans la ſeconde Edition.]

La bataille de Caſſano du même Hiſtorien gazettier, dans le ſtile comme dans le faux, eſt encore de ſa façon. Il eſt bon de l'avertir que le *Te Deum* que les Allemans firent chanter à Treville, & dont Larrey ſe moque dans l'Hiſtoire de ce grand Roi, n'étoit pas ſans doute pour remercier Dieu de leur victoire. Il fut chanté à autre intention, & uniquement pour lui rendre graces de ce que la plus grande partie de nos forces, qui étoit à Rivalta, n'avoit pas marché à notre ſecours, & n'étoit pas tombée ſur leurs derrieres. Qui peut douter que les ennemis n'euſſent paſſé ſous le joug, pour parler à la façon des anciens, s'ils ſe fuſſent un peu plus obſtinés: mais la bataille aiant été terminée en deux ou trois heures, le Grand-Prieur de France n'eut peut-être pas le tems de profiter d'une ſi belle occaſion. N'eſt-ce pas un très-grand ſujet de louer Dieu, de s'être retirés d'un pas ſi dangereux, & d'en avoir été quittes pour la perte du champ de bataille, pour des morts & des bleſſés, dont la terre étoit toute jonchée & de preſque tous les Généraux. Si Philinus & Fabius eſtropient & mutilent les faits, du moins ils ne les ſupprimment point, lorſqu'ils ne ſont pas à l'avantage de leurs Héros: mais notre homme n'en fait non plus mention que d'un non avenu. Ne pourrions-nous pas demander à ce grand Hiſtorien, où il a laiſſé l'attaque de la Caſſine de Molcolini, où j'étois: action très-violente, très-meurtriére & où le Prince Eugéne étoit en perſonne? nous fûmes forcés à la vérité; mais un cellier & un poulailler tinrent bon. Nous fumes ſecourus après un combat qui dura toute la nuit, où pour mieux dire nous ne le fûmes pas, les Imperiaux s'en dégoûterent & nous laiſſerent-là, après avoir perdu plus de 1400. hommes.

d'une conduite toute oppoſée. Fabius au contraire donne toutes ces vertus aux Romains & les refuſe toutes aux Carthaginois. Dans toute autre circonſtance une pareille diſpoſition n'auroit peut-être rien que d'eſtimable. Il eſt d'un honnête homme d'aimer ſes amis & ſa patrie, de haïr ceux que ſes amis haïſſent, & d'aimer ceux qu'ils aiment. Mais ce caractére eſt incompatible avec le métier d'Hiſtorien. Or eſt alors obligé de louër ſes ennemis, lorſque leurs actions ſont vraiment louables; & de blâmer ſans ménagement ſes plus grands amis, lorſque leurs fautes le méritent. La vérité eſt à l'Hiſtoire ce que les yeux ſont aux animaux.

Si l'on arrache à ceux-ci les yeux, ils deviennent inutiles, & ſi de l'Hiſtoire on ôte la vérité, elle n'eſt plus bonne à rien. Soit amis, ſoit ennemis, on ne doit à l'égard des uns & des autres conſulter que la juſtice. Tel même a éte blâmé pour une choſe, qu'il faut louer pour une autre; n'étant pas poſſible qu'une même perſonne viſe toujours droit au but, ni vraiſemblable qu'elle s'en écarte toujours. En un mot il faut qu'un Hiſtorien, ſans aucun égard pour les auteurs des actions, ne forme ſon jugement que ſur les actions mêmes.

Quelques éxemples feront mieux ſentir la ſolidité de ces maximes. Philinus, entrant en matiére au commencement de ſon ſecond Livre, dit que les Carthaginois & les Syracuſains mirent le ſiége devant Meſſine, qu'à peine les Romains furent arrivés par mer dans cette ville qu'ils firent une ſortie ſur les Syracuſains; qu'en aiant été repouſſés avec perte ils rentrérent dans Meſſine, que revenus enſuite ſur les Carthaginois, ils perdirent beaucoup de monde ou tué ou fait priſonnier. Il dit de Hiéron, qu'après la bataille la tête lui tourna tellement, que non ſeulement il mit le feu à ſon camp & s'enfuit de nuit à Syracuſe, mais encore qu'il abandonna toutes les fortereſſes qui étoient dans la campagne de Meſſine. Il n'épargne pas davantage les Carthaginois: à l'entendre, ils quittérent leur retranchement auſſitôt après le combat, ils ſe diſperſérent dans les villes voiſines, aucun n'oſa ſe montrer au dehors. Les Chefs voiant les troupes ſaiſies de fraïeur, craignirent de s'expoſer à une bataille déciſive. Selon lui encore les Romains pourſuivant les Carthaginois ne ſe contentérent pas de déſoler la campagne, ils entreprirent encore d'aſſiéger Syracuſe. Tout cela eſt à mon ſens fort mal aſſorti & ne mérite pas même d'être éxaminé. Ceux qui ſelon cet Hiſtoire aſſiégeoient Meſſine, & remportoient des victoires, ſont ceux-là même qui prennent la fuite, qui ſe réfugient dans les villes, qui ſont aſſiégés, qui tremblent de peur; & au contraire ceux qu'il nous dépeignoit comme vaincus & aſſiégés, il nous les fait voir enſuite pourſuivant les ennemis, ſe rendant maîtres de tout le païs & aſſiégeant Syracuſe. Quel moyen d'accorder enſemble ces contrariétés? Il faut de néceſſité ou que ce qu'il avance d'abord, ou que ce qu'il dit des événemens qui ont ſuivi; ſoit faux. Or ces événemens ſont vrais.

Il

Il eſt ſûr que les Carthaginois & les Syracuſains ont déſerté la campagne & que les Romains auſſi-tôt ont mis le ſiége devant Syracuſe. Il convient lui-même qu'Echetla, ville ſituée entre les terres des Syracuſains & celles des Carthaginois, fut auſſi aſſiégée. On ne doit donc faire aucun fond ſûr ce qu'il avoit aſſuré d'abord; à moins qu'on ne veuille croire que les Romains ont été en même tems & vaincus & vainqueurs. Tel eſt le caractére de cet Hiſtorien d'un bout à l'autre de ſon ouvrage, & l'on verra en ſon tems que Fabius n'eſt pas exemt du même défaut. Mais laiſſons là enfin ces deux Ecrivains, & par la jonction des faits tâchons de donner aux lecteurs une idée juſte de la guerre dont il eſt queſtion.

CHAPITRE III.

M. Octacilius & M. Valerius Conſuls font alliance avec Hiéron. Préparatifs des Carthaginois. Siége d'Agrigente. Premier combat d'Agrigente. Second combat, & retraite d'Annibal.

Dès qu'on eut avis à Rome des ſuccès d'Appius dans la Sicile, on créa Conſuls M. Octacilius & M. Valerius, & on leur donna ordre d'y aller prendre ſa place. Leur armée conſiſtoit en quatre Légions, ſans compter les ſecours que l'on tiroit ordinairement des alliés. Ces Légions chez les Romains ſe lévent tous les ans & ſont compoſées de quatre mille hommes d'infanterie & de trois cens chevaux. A l'arrivée des Conſuls, pluſieurs villes des Carthaginois & des Syracuſains ſe rendirent à diſcrétion. La fraïeur des Siciliens jointe au nombre & à la force des Légions Romaines, faiſant concevoir à Hiéron que celles-ci auroient le deſſus, il dépêcha aux Conſuls des Ambaſſadeurs pour traiter de paix & d'alliance. On n'eut garde de refuſer leurs offres, on craignoit trop que les Carthaginois tenant la mer ne fermaſſent tous les paſſages pour les vivres: crainte d'autant mieux fondée que les prémieres troupes qui avoient traverſé le détroit, avoient beaucoup ſouffert de la diſette. Une alliance avec Hiéron mettoit de ce côté-là les Légions en ſûreté, on y donna d'abord les mains. Les conditions furent que le Roi rendroit aux Romains ſans rançon ce qu'il avoit fait ſur eux de priſonniers, & qu'il leur paieroit cent talens d'argent. Depuis ce tems Hiéron, tranquille à l'ombre de la puiſſance des Romains, à qui dans l'occaſion il envoioit des ſecours, regna paiſiblement à Syracuſe, gouvernant en Roi qui ne cherche & n'ambitionne que l'eſtime & l'amour de ſes ſujets. Jamais Prince ne s'eſt rendu plus recommandable, & n'a joui plus longtems des fruits de ſa ſageſſe & de ſa prudence.

Digitized by Google

Préparatifs des Carthaginois.

On apprit à Rome avec beaucoup de joie l'alliance qui s'étoit faite avec le Roi de Syracuſe & le peuple ſe fit un plaiſir de la ratifier. On ne crut pas après cela qu'il fût néceſſaire d'envoier en Sicile toutes les troupes, deux Légions ſuffiſoient: parce que Hiéron s'étant rangé du parti de Rome, le poids de cette guerre n'étoit plus à beaucoup près ſi peſant, & que par-là les armées auroient en abondance toute ſorte de munitions. Les Carthaginois voiant que Hiéron leur avoit tourné le dos & que les Romains avoient plus à cœur que jamais d'envahir la Sicile, ils penſérent de leur côté à ſe mettre en état de leur tenir tête & de ſe maintenir dans cette Iſle. Ils firent de grandes levées de ſoldats de-là la mer, dans la Ligurie, dans les Gaules, plus grandes encore dans l'Eſpagne & les envoiérent toutes en Sicile; & comme Agrigente (*a*) étoit la ville la plus forte & la plus importante de toutes celles qui leur appartenoient, ils y jettérent tous leurs vivres & toutes leurs troupes, & en firent leur place de guerre.

Siége d'Agrigente.

Les Conſuls qui avoient fait la paix avec Hiéron étant de retour à Rome, on leur donna pour ſucceſſeurs dans cette guerre L. Poſthumius & Q. Mamilius, qui aiant pénétré d'abord où tendoient les préparatifs que les Carthaginois avoient faits à Agrigente, pour commencer la campagne par un exploit conſidérable, laiſſérent là tout le reſte, fúrent avec toute leur armée attaquer cette ville, & campérent à huit ſtades (*b*) de la place & renfermérent les Carthaginois dans ſes murs. C'étoit

(*a*) *Comme Agrigente étoit la ville la plus forte & la plus importante.*] Agrigente ou Agragas ville de Sicile, ajourd'hui Gergenti, autrefois celébre par ſes richeſſes comme par ſa force. Polybe en donne la deſcription dans ſon IX. Livre. Diodore de Sicile en parle magnifiquement. Bayle dans ſon Dictionaire renverſe tout ce que Moreri en a dit. Nous en parlerons en ſon lieu.

(*b*) *Campérent à huit ſtades de la place.*] Il y a eu anciennement deux ſtades, comme deux talens. On comptoit ſix cens pieds à chacun de ces ſtades, dans les lieux où il étoit en uſage, comme on comptoit ſoixante mines à chaque talent.

L'un de ces deux ſtades étoit néanmoins plus petit que l'autre de deux cinquiémes, de ſorte que les ſix cens pas du grand ſtade valoient mille pieds tels qu'on les emploioit au petit ſtade.

Et tout de même l'un des deux talens étoit plus petit que l'autre de deux cinquiémes, de ſorte que les ſoixante mines du grand talent valoient cent mines de celles dont on comptoit ſoixante au petit talent

Le petit ſtade & le petit talent étoient le ſtade & le talent d'Athenes: c'étoient le ſtade & le talent les plus communs.

Le grand ſtade étoit le ſtade de Delphes & le grand talent étoit le talent d'Egine.

Le petit ſtade étoit de quatre cens pieds Romains, ou de quatre-vingt pas.

Ainſi, il y en avoit douze & demi au mille Romain.

Le grand ſtade étoit de cent trente-trois pas Romains deux tiers, & il y en avoit ſept & demi au mille.

Ce ſyſtême ſur le ſtade eſt de M. de la Barre, qui en donnera les preuves dans ſes notes ſur Hérodote, dont il ſe diſpoſe à nous donner une nouvelle traduction.

En attendant que cet ouvrage paroiſſe, nous nous en tiendrons à la commune opinion, qui eſt que la longueur réguliére du ſtade étoit de 125. pas, qui reviennent ſelon Pline à 625. pieds Romains. Nous ne ſommes pourtant pas plus ſavans ſur cette meſure, ſi nous ne ſommes bien aſſurés du pied Romain Le célébre Dom Bernard de Montfaucon dit, qu'*on croit que le pied Romain d'aujourd'hui eſt le même que l'ancien pied Romain, dont la meſure ſe trouve au Capitole Le pied Romain a un douzieme moins que notre pied de Roi. L'ancien pied Romain, ou Italien, avoit ſelon Hiéron, deux feiziemes & demi moins que le pied de Roi ancien, qu'on appelloit auſſi* Philæterius *Si le pied Romain d'aujourd'hui eſt le même que l'ancien, il s'enſuit de là que l'ancien pied de Roi, dont parle Hiéron, étoit conſidérablement plus*

alors le tems de la moiſſon. Un jour que les ſoldats, qui prévoioient que le ſiége ne ſe termineroit pas ſi-tôt, s'étoient débandés dans la campagne pour ramaſſer des grains, les Carthaginois les voiant ainſi diſperſés, fondirent ſur ces fourageurs & les mirent aiſément en fuite. Enſuite ils ſe partagérent, les uns courant au camp pour le piller, les autres aux corps de garde pour les égorger. Ici comme en pluſieurs autres rencontres, les Romains ne dûrent leur ſalut qu'à cette diſcipline excellente, qui ne ſe trouve chez aucun autre peuple. Accoûtumés à voir puni de mort quiconque lâche le pied dans le combat ou abandonne ſon poſte, ils ſoutinrent le choc avec vigueur, quoique les ennemis fuſſent ſupérieurs en nombre; il leur périt beaucoup de monde, mais il en périt bien plus du côté des Carthaginois, qui furent enfin envelopés, lorſqu'ils touchoient preſque au retranchement pour l'arracher. Une partie fut paſſée au fil de l'épée, le reſte fut pourſuivi avec perte juſques dans la ville. Ce combat rendit les Carthaginois plus réſervés dans les ſorties, & les Romains plus circonſpects dans leurs fourages. Les premiers ne ſe préſentant plus que pour de légéres eſcarmouches, les Conſuls partagérent leur armée en deux corps; l'un fut poſté devant le Temple d'Eſculape, l'autre campa du côté de la ville qui regarde Héraclée, & on fortifia l'intervalle qui étoit des deux côtés entre la ville & les Légions. On tira du côté de la ville une ligne pour ſe défendre contre les ſorties, & une du côté de la campagne pour arrêter les irruptions du dehors, & couper le paſſage à tous les ſecours que l'on pourroit tenter. Des gardes avancées étoient diſtribuées ſur tout le terrain qui reſtoit entre les lignes & le camp, & d'eſpace en eſpace on avoit pratiqué des fortifications aux endroits qui leur étoient propres. Les alliés amaſſoient les vivres & les autres munitions, & les

grand que le nôtre, puiſqu'il avoit deux ſeiziémes & demi plus que le pied Italien, & que le nôtre n'a qu'un douziéme au deſſus.

Le paſſage de Pline ne nous met pas davantage au fait du ſtade, non plus que le pied de Hiéron du ſtade Grec; ſelon toutes les apparences, Polybe entend parler du ſtade des Grecs, quand il n'y auroit que fort peu de différence de l'un à l'autre, elle en mettoit une très-grande ſur un grand nombre de ſtades.

Une armée qui planteroit anjourd'hui ſon camp à huit ſtades d'une place n'y trouveroit pas ſon compte, elle s'expoſeroit à une grêle de feux de toute eſpece. Cependant cet eſpace qui ſe trouveroit trop petit par rapport à la violence de nos machines, doit paroître bien grand ici à bien des Savans, qui ne peuvent s'imaginer que les machines de jet des Anciens portaſſent ſi loin; mais l'expérience que j'en ai faite prouve manifeſtement, qu'elles devoient porter beaucoup plus loin qu'on ne ſe l'imagine: on peut voir dans l'Auteur d'*Antiquité expliquée*, que la Catapulte paroit plus d'un mille Italique.

Je crois que les Anciens ne prenoient cet eſpace de huit ſtades dans leur circonvallation, que lorſque la place aſſiégée étoit abondamment fournie de machines. Joſephe dans la deſcription du ſiége de Jeruſalem, dit que Tite prit ſon quartier avec une partie de ſon armée à deux ſtades de la ville, & que l'autre étoit campée du côté de la tour d'Hipicos à même diſtance de deux ſtades de la ville. La raiſon, pour laquelle Tite l'inveſtit de ſi près, c'eſt que les aſſiégés étoient entiérement dépourvûs de machines de jet. Il y en avoit quelques-unes qu'ils avoient priſes peu de tems avant le ſiége ſur les Romains: mais ils étoient ſi ignorans qu'ils ne pûrent jamais s'en ſervir. Comme je ſois convaincu que les Baliſtes & les Catapultes portoient beaucoup au delà de ce que la plûpart diſent, & que les Agrigentins en avoient un très-grand nombre, je ne trouve pas fort étrange que les Romains ſe fuſſent campés & fortifiés de deux lignes environnantes à huit ſtades de la ville.

apportoient à Erbeſſe, ville peu éloignée du camp, d'où les Romains les faiſoient venir, de ſorte qu'ils ne manquoient de rien.

Premier combat d'Agrigente.

Les choſes demeurérent en même état pendant cinq mois ou environ. Rien de déciſif de part ni d'autre, tout ſe paſſoit en eſcarmouches. Cependant les Carthaginois ſouffroient beaucoup de la famine, à cauſe du grand monde qui s'étoit retiré dans Agrigente, car il y avoit au moins cinquante mille hommes. Annibal, qui les commandoit, ne ſachant plus où donner de la tête, envoioit coup ſur coup à Carthage, pour avertir de l'extrémité où la ville étoit réduite & demander du ſecours. On chargea ſur des vaiſſeaux de nouvelles troupes & des éléphans, que l'on fit conduire en Sicile, & qui devoient aller joindre Hannon, autre Commandant des Carthaginois. Celui-ci aſſembla toutes ces forces dans Héraclée, fit dans Erbeſſe des pratiques qui lui en ouvrirent les portes, & priva par là les Légions des vivres & des autres ſecours qui leur venoient de cette ville: alors les Romains, aſſiégeans tout enſemble & aſſiégés, ſe trouvérent dans une ſi grand diſette de vivres & d'autres munitions, qu'ils mirent ſouvent en délibération s'ils ne leveroient pas le ſiége; & cela ſeroit arrivé, ſans le zéle & l'induſtrie du Roi de Syracuſe, qui fit paſſer dans leur camp un peu de tout ce qui leur étoit néceſſaire. Hannon voiant d'un côté les Légions Romaines affoiblies par la peſte & par la famine, & de l'autre ſes troupes en état de combattre; après avoir donné ordre à la cavalerie Numide de prendre les devans, de s'approcher du camp des ennemis, d'eſcarmoucher pour attirer leur cavalerie à un combat, & enſuite de reculer juſqu'à ce qu'il fût arrivé; Hannon, dis-je, part d'Héraclée avec ſes éléphans, qui étoient au nombre de cinquante, & tout le reſte de ſon armée. Les Numides, ſelon l'ordre qu'ils avoient reçu, en étant venus aux mains avec une des Légions, la cavalerie Romaine ne manqua pas d'accourir ſur eux. Ceux-ci battent en retraite, comme il leur avoit été ordonné, en attendant que les autres troupes les euſſent joints. Alors ils font volteface, environnent les ennemis; en jettent un grand nombre par terre, & pourſuivent le reſte juſques dans leur camp. Après cet exploit Hannon s'empara d'une colline appellée Torus qui dominoit ſur l'armée Romaine, & qui en étoit éloignée de dix ſtades & s'y logea.

Second combat & retraite d'Annibal.

Pendant deux mois il ne ſe fit chaque jour que de légéres attaques qui ne décidoient rien. Cependant Annibal élevoit des fanaux & envoioit ſouvent à Hannon pour lui faire connoître l'extrême diſette où il ſe trouvoit, & le nombre des ſoldats que la famine contraignoit de déſerter. Sur cela Hannon prend le parti de hazarder une bataille. Les Romains pour les raiſons que nous avons dites n'y étoient pas moins diſpoſés. Les armées de part & d'autre s'avancent entre les deux camps, & le combat ſe donne. Il fut long, mais enfin les troupes à la ſolde des Carthaginois, qui ſe battoient à la premiere ligne, furent miſes

Digitized by Google

en fuite, & tombant ſur les éléphans & ſur les rangs qui étoit derriére elles, jettérent le trouble & la confuſion dans toute l'armée des Carthaginois. Elle plia de toutes parts. Il en reſta une grande partie ſur le champ de bataille, quelques-uns ſe ſauvérent à Héraclée, la plûpart des éléphans & tout le bagage demeurérent aux Romains. La nuit venuë, on étoit ſi content d'avoir vaincu & en même tems ſi fatigué, que l'on ne penſa preſque poïnt à ſe tenir ſur ſes gardes. Annibal ne ſe voiant plus de reſſource, profita de cette négligence pour faire un dernier effort. Au milieu de la nuit il ſortit d'Agrigente avec les troupes étrangéres; combla les lignes de groſſes nates & reconduiſit ſon armée à la ville, ſans que les Romains s'aperçuſſent de rien. A la pointe du jour ceux-ci ouvrant enfin les yeux, ne donnérent d'abord que légérement ſur l'arriere-garde d'Annibal, mais peu après ils fondent tous aux portes; n'y trouvant rien qui les arrête, ils ſe jettent dans la ville, la mettent au pillage, font quantité de priſonniers & un riche butin.

OBSERVATIONS.

Sur le blocus d'Agrigente, & ſur la bataille qui fut donnée entre les armées Romaines & Carthaginoiſes.

§. I.

Fautes à la guerre le plus ſouvent dangereuſes, quelquefois ſalutaires. Exemple tiré de la conduite des Romains & des Carthaginois dans le ſiége d'Agrigente.

TOutes les fautes ſont grandes & capitales à la guerre, il n'en fut jamais de petites. Un rien, la moindre inadvertance produit quelquefois de grands évenemens, auſquels on n'auroit jamais penſé. Une petite faute en améne une grande, cela va toujours en augmentant en empirant. Si l'on n'a pas l'eſprit & la capacité de prévenir les conſéquences qui naiſſent des moindres fautes, & d'y remédier, elles produiront une queue ou une chaine d'autres fautes, dont on ne voit jamais le bout que par la ruine des errants.

Il arrive quelquefois le contraire. Les bévûes les plus groſſieres & les plus lourdes font naître des événemens extraordinaires, qui nous inſpirent des deſſeins & des entrepriſes qui ne nous ſeroient jamais venuës dans l'eſprit, ſi nos fautes n'en avoient été la cauſe ou l'occaſion. Ceux qui ſont les témoins de notre conduite, voient après l'événement & avec ſurpriſe, que notre ſalut, notre gloire & nos conquêtes, dépendoient uniquement de ces fautes, qu'elles étoient la ſource de notre bonheur, & que nous nous fuſſions perdus, ſi nous n'avions pas vû le moment de l'être. Ces choſes arrivent ſouvent aux hommes d'Etat, aux grands Généraux, aux hommes fermes & réſolus, aux bons eſprits, aux gens de grand cœur, & non aux ſots & aux ignorans, qui

après avoir bronché aux prémiéres démarches, ne ſe rélévent plus, à moins que le hazard ou la ſottiſe des autres ne les tire d'embarras.

Les Romains qui donnérent tout au hazard, tout à la fortune dans l'affaire de Meſſine, ſe voient dans une ſituation preſque ſemblable devant Agrigente & dans un danger déſeſpérant. Ils ont beſoin de toutes leurs vertus pour s'en démêler. Le mal eſt d'autant plus triſte & plus fâcheux, qu'il arrive plus tard, & après de grandes pertes & des travaux infinis: mais pour n'avoir pas déſeſpéré, ils s'en tirent par cela ſeul; voiez je vous prie ce que c'eſt que leur étoile. La priſe d'Erbeſſe, où ils avoient tous leurs magaſins pour la ſubſiſtance de leurs troupes, leur fut favorable. Quel malheur d'abord! quel bonheur après! Leur négligence à munir leur camp, lorſqu'ils en avoient le tems, fait changer de deſſein à Hannon qui venoit de leur couper les vivres par la priſe d'Erbeſſe. Ce Général, qui les tient enfermés entre les aſſiégés & lui, ſonge à les faire périr de faim & de miſére. Le coup lui paroît certain, il l'étoit en éffet: mais quel dût être l'étonnement de ce Général, lorſqu'il apprit que les aſſiégés n'étoient ni moins miſérables ni moins preſſés de la famine que les aſſiégeans?

S'il les eût attaqués ſans marchander, ſans leur donner le tems de ſe reconnoître, leur perte étoit inévitable & leurs précautions inutiles. On fait la guerre facilement, dit Tite-Live, contre des ennemis qui n'ont d'eſpérance que dans leurs poſtes. La prudence & les maximes de la guerre vouloient qu'il ne le fît point. On ne met pas les affaires en riſque contre un ennemi qui va ſe ruiner, & ſurtout lorſqu'on ignore l'état fâcheux des aſſiégés; cependant cette prudence, ces meſures ſi juſtes & ſi bien concertées, qui euſſent dû le rendre victorieux de ſes ennemis, le perdent; & l'imprudence de ces mêmes ennemis, leur mauvaiſe conduite les ſauve. Choſe ſinguliére! Les fautes de l'un rétabliſſent ſes affaires, & la bonne conduite de l'autre perd les ſiennes.

Jamais les Romains ne ſe trouvérent ſi embaraſſés que dans cette entrepriſe d'Agrigente. On ne ſauroit pourtant les accuſer de s'y être embarqués témérairement & ſans aucune eſpérance de réuſſir, après la priſe d'Erbeſſe: mais ſeulement d'avoir négligé de munir leur camp & d'y tranſporter leurs préparatifs de guerre & de ſubſiſtance. Leur opiniâtreté & leur conſtance à ne point démordre de leur premier deſſein, ſont ſans doute louables; il y alloit de leur honneur & de celui de la République d'y perſévérer conſtamment, ſurtout dès l'entrée d'une guerre, dont les ſuites dépendent preſque toujours des commencemens: *Incæptis eventus pares reddunturr*, dit Tite-Live aprés mon Auteur.

Je ne vois rien de plus admirable que cette réſolution de Poſthumius: mais je trouve quelque choſe de plus que de la conſtance & de la patience dans toute ſa conduite. J'y remarque toutes les vertus qui forment les véritables guerriers. Le courage produit la patience & conſtamment il en eſt la ſource: mais il n'arrive pas toujours que ces deux vertus ſoient accompagnées de toutes les autres qui nous portent aux réſolutions les plus extraordinaires, c'eſt-à-dire à celles que la témérité la plus audacieuſe regarde comme impraticables. Le courage & la patience ne menent pas loin, ſi l'on manque de cette capacité qui s'obſerve dans les grands hommes. C'eſt cette capacité qui voit de loin les événemens, qui les prépare elle-même par un plan de conduite, & qui les mene à leur but par le moien des conſéquences, qui naiſſent néceſſairement de cette conduite, laquelle détermine celle de l'ennemi, & donne des eſpérances certaines du ſuccès des entrepriſes. Il faut bien poſſéder la guerre pour aller ainſi de conſéquence en conſéquence, & par des routes ſi profondes & ſi fines au ſuccès entier d'une campagne. Peu de gens ſont capables de pénétrer ces ſortes de miſteres, & de juger des ſuites par ſes commencemens.

Digitized by Google

Pour bien juger des actions des hommes il n'y a qu'à les examiner dans leurs principes. Les Romains tiennent bon malgré l'extrémité où ils ſe trouvent, & les maux qui les accablent. Ils les ſupportent conſtamment. S'engage-t-on dans des partis ſi extrêmes, s'ils ne ſont l'objet d'un grand deſſein, & s'il n'y a plus à perdre en l'abandonnant qu'en mettant tout en riſque pour le ſuivre, ou ſi l'on n'eſt moralement ſûr qu'il réuſſira en obſervant une telle conduite? Mais au travers de mille périls, & de miſéres ſans nombre, il eſt de la prudence de préférer ce parti à tout autre, qui ſauveroit à la vérité le Général Romain, mais non pas ſa réputation & la gloire de ſa patrie. Il aime mieux riſquer le tout pour avoir le tout, & il ſait bien dans ces ſortes de conjonctures. Conſultez ceux qui ne voient les maximes que d'un ſeul côté, qui n'en ſavent pas faire l'application, ils vous répondront qu'il fit fort mal & que cette réſolution des Romains eſt folle & inſenſée, & cependant rien de plus ſage & de plus raiſonnable. Qu'en arrive-t-il? La priſe d'Erbeſſe qui coupe les vivres aux Romains, fait que le Général Carthaginois change tout l'état de la guerre, & prend des meſures différentes de celles qu'il s'étoit réſolu de ſuivre pour la délivrance de la place. L'occaſion étoit belle, il s'en déſaiſit. Les Romains étoient perdus, s'il ne les eût crus perdus. Sur cette opinion il néglige de les attaquer, avant qu'ils aient pris les précautions que l'événement d'Erbeſſe les oblige de prendre. Attente-t-on contre une armée qui court à ſa ruine, & à qui il ne reſte d'autre reſſource pour l'éviter, que celle de la retraite & de tout abandonner?

Hannon ne voit rien au delà de la ſituation & des embarras du Général Romain, que la reſſource que je viens de dire, ou qu'une réſolution déterminée & furieuſe de ſe perdre, lui & toute ſon armée. Il le croit en démence s'il ne prend le ſeul parti qu'il s'imagine qu'il doit prendre, parce qu'il ne croit pas qu'il y ait rien au delà de ce qu'il penſe lui-même. C'eſt l'ordinaire des genies & des courages au deſſous du médiocre & peu féconds en expédiens, de croire que tout ce qui eſt hors des bornes étroites de leur eſprit, ne peut être conçu ni exécuté par aucun autre.

§. II.

Paralléle de l'affaire d'Agrigente & de celle de Denain. Imprudence des Alliés. Belle manœuvre du Maréchal de Villars.

NOus avons vû de nos jours par rapport à l'affaire d'Agrigente un fait preſque ſemblable dans ſes circonſtances les plus capitales, & qui aſſure une gloire immortelle au Maréchal de Villars. On comprend bien que je veux parler de l'entrepriſe ſur le camp de Denain, qui eſt l'ornement & la couronne de ce Général. Quand il n'auroit aucune autre action que celle-ci, il ſeroit immortaliſé; il mériteroit de monter au rang & au grade des Capitaines les plus célébres, & de ceux auprès deſquels Sylla ſe plaçoit.

La France ne touchoit-elle pas aux derniers périls ſur la fin de la guerre de 1701.? N'auroit-on pas juré que la priſe de Landrecy alloit décider de ſa ruine & de ſa décadence? N'eût-on pas porté le même jugement de celle des Romains après l'infortune de Cannes? Comme ſi la Providence eût voulu faire voir au monde par leurs diſgraces & par les nôtres, que la vertu courageuſe & conſtante dans les approches des maux les plus accablans, loin de tomber dans le déſeſpoir, tire au contraire ſes forces & une nouvelle vigueur de ſes pertes & de ſes bleſſures.

Digitized by Google

Per damna, per cædes ab ipſo
Ducit opes animumque ferro.

Nos ennemis l'éprouvérent à l'affaire de Denain; elle eſt ſi remarquable, que j'ai regret de ne pouvoir l'inſérer ici dans toute ſon étendue: je ne m'y arrêterai donc pas, mais ſeulement à certaines circonſtances que nous accompagnerons de quelques remarques que l'inſtruction demande. Elles me paroiſſent ſi utiles, que j'eſpére que les gens du métier, comme les autres, m'en ſauront quelque gré après les avoir lûes.

Les Alliés ouvrirent la campagne avec un appareil de guerre tout à fait extraordinaire: cela étoit fort prudent: on ne va pas fort loin ſur le chemin d'une capitale, quelque applani qu'il puiſſe être, ſi les préparatifs ne ſont conformes à la grandeur de l'entrepriſe. Après la priſe du Queſnoy, ils inveſtiſſent Landrecy, (ils n'avoient que ce pas à faire pour pénétrer la France) qui étoit une affaire de peu de jours avec des forces ſi formidables. Les gens éclairés croioient même cette bicoque plus bicoque qu'elle n'étoit en effet, en faiſant abſtraction de ſes remparts & de ſes ouvrages.

Un deſſein auſſi grand que celui qu'ils avoient demandoit des meſures, des précautions priſes de loin & une extrême défiance contre les entrepriſes hardies. D'un autre côté notre Général ſentoit bien que l'extrême prudence, ſi à la mode dans nos armées en ce tems-là par les infortunes précédentes, étoit dangereuſe dans la ſituation où il ſe trouvoit, & qu'un coup de néceſſité pouvoit ſeul le tirer d'intrigue; mais les ennemis l'en diſpenſérent pour avoir négligé cette maxime, que la prévoiance contre les accidens, qui ſe préſentent naturellement à l'eſprit, eſt le fondement des grandes entrepriſes. Villars profite de cette négligence, il penſe à leur couper les vivres. L'idée de cette entrepriſe ne pouvoit venir que d'un homme de beaucoup d'eſprit, d'un grand ſens, & qui ajoûtoit à tout cela une grande connoiſſance du païs. Cet homme muni d'une ſi grande penſée, ouvre cet avis à la Cour & le fortifie de tous les raiſonnemens les plus propres, pour en faire ſentir l'importance & la néceſſité. La Cour l'approuve, & le Maréchal de Villars l'embraſſe. Il étoit trop habile pour le rejetter. Le projet étoit grand, & l'éxécution délicate, ſujette à bien des obſtacles & à de fâcheux inconveniens. Le Maréchal les ſurmonte tous par ſon adreſſe & par des meſures ſi ſecrétes, ſi ruſées, ſi fines, ſi juſtes, & ſi bien concertées, que c'eſt un ſujet d'admiration & un fond inépuiſable d'inſtructions pour les gens de guerre.

Les Généraux ennemis ne ſe doutérent jamais de ce qu'on leur préparoit. Ils avoient établi leurs magaſins à Marchiennes environ à neuf lieues de leur ſiége. Les Romains firent une grande faute pour s'en être éloignés de cinq; mais comme nous devons les regarder comme nos maîtres, il faut que nos fautes ſoient toujours plus grandes de la moitié, Auroit-il plus coûté aux Alliés de tranſporter au Queſnoy ce qu'ils avoient à Marchiennes, & M. le Prince Eugéne n'avoit-il pas raiſon de le vouloir & de preſſer Meſſieurs les Députés des Etats de ſe déterminer là-deſſus? Cet avis leur parut trop précautionné, & ne ſentoit pas aſſez le mépris de nos forces.

On ſe contente d'une ligne de communication de Marchiennes à Denain, on la fortifie avec beaucoup de négligence, & en embraſſant pour cela plus de terrain qu'il n'en eût fallu pour une armée de vingt mille hommes. On jette dans ce poſte important un corps de dix-huit à vingt bataillons, quelques eſcadrons, & un Général d'une très-petite conſideration en matiére de guerre. Cette ligne 2, de Marchiennes à Denain 3, & de là vers leur armée, fut baptiſée du nom de *grand chemin de Paris* 4. Villars, qui voit

voit tant de négligence & de ſécurité dans ces gens-là, coupe ce chemin avec ſon épée comme un nœud gordien. Il fait un mouvement par ſa gauche, en donnant jalouſie par ſa droite avec tant de bonheur, d'intelligence, de ſecret & d'adreſſe pour cacher & eſcamoter ſa marche, qu'il arrive ſur l'Eſcaut, le paſſe ſur un pont avec encore plus de bonheur, & envelope Denain. Après quelque incertitude de ce qu'il ſeroit par rapport à ſes forces, qui n'étoient pas toutes arrivées, le Maréchal de Monteſquiou aiant remarqué la foibleſſe des retranchemens des ennemis 5. d'entre les deux lignes 2, & je ne ſai quoi d'agité & de flotant dans leur contenance, le détermine à expédier promptement cette affaire. En effet le tems preſſoit, Monteſquiou avoit rangé quarante bataillons, non ſur pluſieurs lignes, ſelon la méthode ordinaire, lorſqu'on ne peut combattre ſur un grand front, mais à la queuë les uns des autres, à peu près en colonnes, s'ils n'euſſent été ſur quatre de profondeur, & trop éloignés les uns des autes pour avoir le poids & la force de mes colonnes, telles qu'on les voit en 6. Quoiqu'il en ſoit ce Maréchal aiant reçu ſes ordres, ſe met à la tête de l'infanterie, marche droit aux retranchemens, les attaque d'inſulte & les emporte ſans preſque aucune perte; les ennemis en foule cherchent leur retraite par leur pont qui ſe rompt, & tout ce qui reſte en deçà eſt culbuté & précipité dans la riviére. Par cette action le chemin de Paris s'évanouit à la maniére des éclairs qui éblouiſſent & ſe diſſipent d'abord. Le Prince Eugéne, qui étoit accouru au ſecours de ce poſte à l'inſtant de la déroute, éprouva la vérité de cet aphoriſme d'Euripide. *Les Dieux*, dit-il,, *ſe jouent de la prévoiance des hommes, & trompent également leurs eſpérances & leurs craintes. Ils coupent court aux événemens que tout le monde attendoit; ouvrent des paſſages & des chemins inconnus, & font réuſſir des deſſeins en apparence impoſſibles.*

Mais, dira quelqu'un de ceux qui ſe ſont trouvés à cette grande action, vous donnez un ordre d'attaque, à l'égard de l'infanterie, qui ne reſſemble en rien à celui ſur lequel le Maréchal de Villars combattit; je répondrai à cela que ce n'a jamais été mon deſſein de donner cette diſpoſition d'attaque, que nous reconnoiſſons pour très-défectueuſe, mais une toute différente & ſelon le ſyſtême que nous nous ſommes formés.

De toutes les diſpoſitions, celles qui regardent l'inſulte de poſtes ou des camps retranchés doivent être unies, ſerrées & en maſſe, c'eſt-à-dire par colonnes à certaine diſtance les unes des autres, ſur une très-grande profondeur & peu de front: car dans les cas où il s'agit d'un coup de main, ce ſeroit une très-grande ſottiſe d'y uſer ſa poudre, en tirant on n'avance pas: il en eſt des inſultes des camps comme des ſurpriſes, où tout conſiſte dans l'action & dans l'impétuoſité de l'attaque. Je forme mes colonnes de deux bataillons chacune, ou de deux ſections, chaque ſection de vingt-ſix à trente files, ou de vingt-quatre, ſi ces corps ne paſſent pas cinq cens hommes: les compagnies de grenadiers 7. dans les eſpaces d'entre les colonnes pour nétoier le parapet par un feu continuel, pour occuper l'ennemi ſur tout le front de l'attaque, & empêcher que ceux qui ſe trouvent oppoſés aux colonnes, ne puiſſent être ſecourus par les autres qui ont les compagnies de grenadiers en tête: car quand même l'ennemi ſeroit en état de ſe dégarnir en ces endroits pour courir à leur aide, ce ſeroit inutilement contre le poids, la force & l'impétuoſité de mes colonnes, contre leſquelles des bataillons, rangés ſelon la coûtume ordinaire, ne ſauroient tenir un inſtant ſans être rompus & mis en déſordre. Il ſuffit qu'une colonne perce en un endroit pour donner paſſage à celles qu'elle a à ſes flancs, qui ne ſont pas moins redoutables que le tête: cela ſe ſent aſſez ſans avoir beſoin d'autre explication que le plan que j'en donne; car ces grenadiers, introduits entre les eſpaces de mes colonnes, ne ſont pas tant deſtinés pour la manœuvre, dont j'ai parlé plus haut, que pour monter ſur le retranchement, élargir

les endroits par où les colonnes auront pénétré, les rendre plus pratiquables, & donner paſſage à la cavalerie 8. qui les ſoutient. Car il ſuffit qu'une ſeule colonne ait percé dans le camp, pour être maîtreſſe du terrain & du parapet à droit & à gauche, où l'ennemi ne ſauroit tenir, aiant tout le feu de cette colonne à ſes flancs; ce qui facilite le paſſage des autres. Ces colonnes agiſſent avec d'autant plus d'impétuoſité & de violence, que cette violence leur eſt toute naturelle, outre qu'elles ſont ſoutenuës de la cavalerie; & cet appui réciproque des deux armes reléve le courage & l'eſpérance de toutes les deux: car pendant que l'une ouvre les bataillons qui oſent lui réſiſter, ſuppoſé qu'on puiſſe le croire poſſible, la cavalerie les diſſipe, épaulée des compagnies de grenadiers qui combattent avec elle.

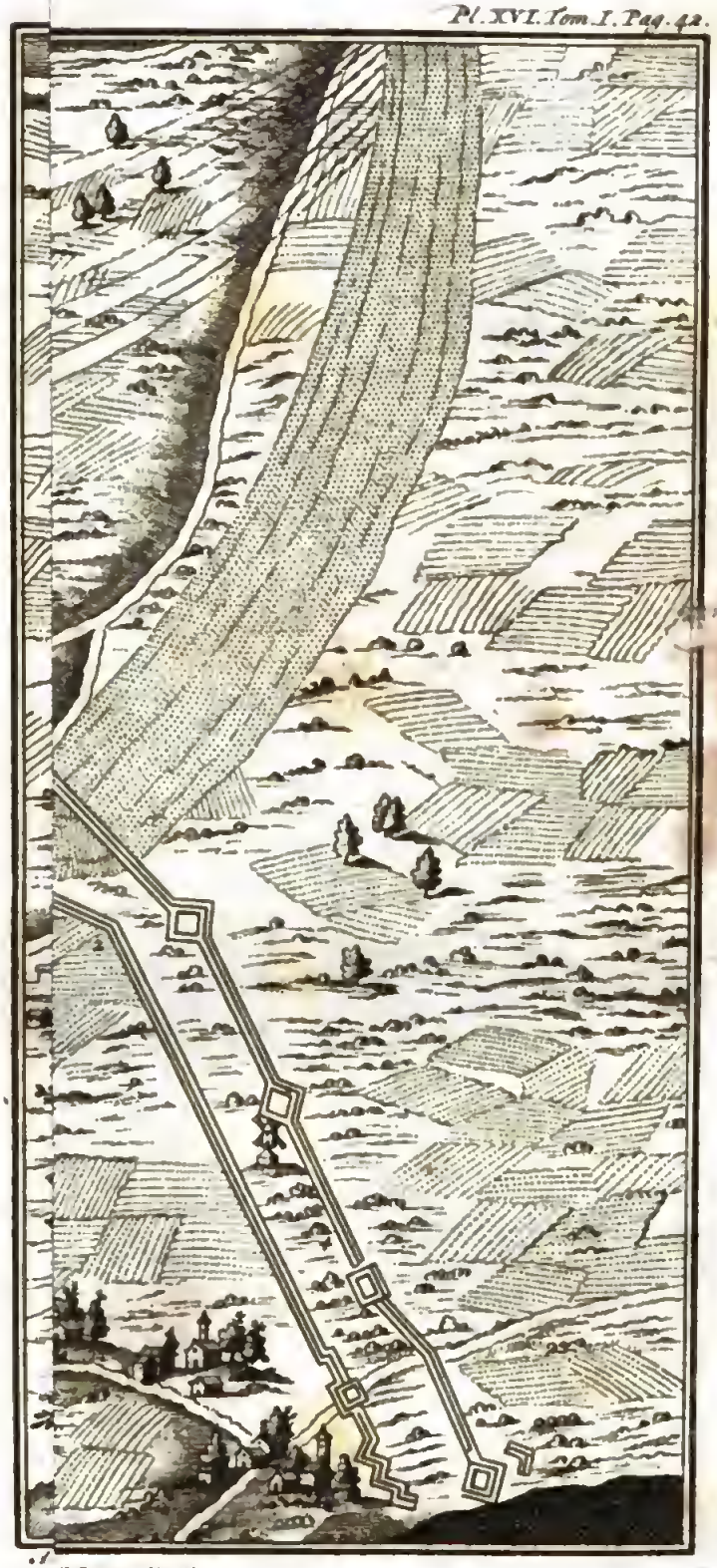
Si le Général d'Albemarle avoit été plus habile qu'il ne le parut dans cette action célébre, qui changea toute le face des affaires de l'Europe; ou que les troupes des Alliés euſſent fait voir dans cette affaire que la cauſe de nos infortunes précédentes, venoit bien moins de nos fautes que de la grandeur de leur courage & de l'habileté de leurs chefs: ſi dis-je, ces troupes euſſent marqué un peu plus de vigueur, & Milord un peu plus de conduite dans ſa défenſe, le Prince Eugéne, qui accouroit à ſon ſecours avec une incroiable diligence, arrivoit à tems, & je ne ſai ce qui en ſeroit arrivé; mais il étoit moralement impoſſible, quand même ceux de Denain auroient été en plus grand nombre, qu'ils fiſſent ferme contre des corps diſpoſés ſelon ma méthode: au lieu qu'en obſervant celle qui nous eſt ordinaire, & en combattant par tout ſur un front égal, l'égalité ſe trouve par tout, & la fortune en décide; car ce qui remporte la victoire, ſuppoſant une égale valeur dans les troupes, eſt l'excellence de l'ordre dans le combat ſur celui de l'ennemi, dans ces cas l'habileté ſupplée toujours au nombre, & ce nombre ne fait rien contre une intelligence plus grande.

Ne pouvons-nous pas comparer Denain à Erbeſſe? Ces deux entrepriſes n'ont elles pas un très-grand rapport enſemble? Hannon coupe les vivres aux Romains par la ſurpriſe d'Erbeſſe, & le Marechal de Villars aux Alliés contre la France par l'enlévement du poſte de Denain. Que ſont ceux-ci, après une infortune ſi triſte & ſi terraſſante? Rien moins que ce qu'ils étoient en pouvoir de faire, & ce que les intelligens dans le métier s'attendoient qu'ils feroient; car leur ſalut, comme leur gloire, & la conſervation de leurs conquêtes, naiſſoient de l'extrémité où ils ſe trouvoient. Combien d'expédiens ne s'offroient-ils pas pour rétorquer, contre l'antagoniſte habile, le camouflet reçu de ſi près, ſi j'oſe emploier ce terme, pour ſe remettre dans leurs premiers avantages, & rendre inutile la plus belle & la plus fine manœuvre qui ſe ſoit vûe depuis longtems?

La levée de leur ſiége & leur retraite ne ſont-elles pas des preuves démonſtratives que la tête leur avoit tourné, ou que le Prince Eugéne ne fut pas le maître dans une conjoncture ſi favorable à faire paroître ſon habileté, & la force de ſon courage & de ſon génie dans les affaires les plus embaraſſantes & les plus hériſſées d'obſtacles en apparence inſurmontables? Quelques jours de jeune, de diſette & de patience faiſoient renaître la clarté parmi ces ténébres & leur chemin de Paris ſi-tôt éclipſé: tant il eſt vrai, pouvoit-on dire dans les deux armées, comme on le diſoit dans celle des Vandales contre Beliſaire, qu'*il n'y a mal bien ſi grand que l'homme ne puiſſe eſpérer, ni ſi aſſuré qu'il ne puiſſe perdre.* Et cela arrive toujours lorſqu'on penſe plus à la victoire qu'aux précautions. Quelles pouvoient donc être ces reſſources & ces expédiens? Etoit-ce l'abandon de leur ſiége, & de tirer enſuite droit à Arras? C'étoit l'opinion de bien des gens, mais qui n'en eſt pas mieux fondée. Ce parti, ſelon moi, valoit moins que rien, comme il me ſeroit aiſé de le faire voir.

Que falloit-il donc qu'ils fiſſent? Suppoſons, ce qui ne ſe trouva pas, un peu de

Digitized by Google



OMBATRE.

préſence d'eſprit, d'habileté & d'expérince dans le Comte d'Albemarle. Il avoit, quoiqu'il en diſe, des forces ſuffiſantes pour empêcher le paſſage de l'Eſcaut, & donner le tems aux troupes les plus voiſines d'accourir au ſecours. La choſe étoit d'autant plus aiſée, que la garniſon de Valencienne fit un contre-tems, & que nous ne fîmes pas de notre côté aſſez de diligence. Car, pour dire en paſſant, on ne voit guéres d'entrepriſes importantes qu'on puiſſe dire pures & nettes de tout défaut. On ſe vit enveloppé de mille difficultés & de mille obſtacles auſquels on ne s'attendoit pas, pour n'avoir pas fait attention que dans les affaires d'une certaine nature, & où il s'agit du paſſage d'une riviére, on ne doit pas ſeulement renforcer & doubler l'attelage des haquets à pontons, mais encore les faire marcher à la tête de tout. On les attendit trois heures, & il étoit trois heures de jour lorſqu'ils arrivérent.

Si le Comte d'Albemarle ſe fût précautionné ſur l'Eſcaut, qu'il fût ſorti à la tête de ſa cavalerie, & d'une partie de ſon infanterie, & qu'il ſe fût porté ſur cette riviére; car il en avoit tout le tems, l'entrepriſe n'échouoit-elle pas? Nos gens aiant jetté leur pont, notre Cavalerie défila deſſus; à peine fut-on arrivé au-delà, qu'on rencontra un marais qu'il fallut paſſer avec des difficultés infinies, d'où l'on ſe forma dans la plaine. C'eſt une choſe ſurprenante que l'ennemi eût négligé d'empêcher le paſſage de l'Eſcaut, ſi aiſé à défendre. Tout cela fait voir le bonheur attaché à l'étoile du Maréchal de Villars. Un autre moins heureux auroit échoué par le tems qu'on perdit à attendre les pontons. Cet autre moins heureux que ce Maréchal, ne nous ſera pas difficile à trouver dans l'Hiſtoire, & nous ne remonterons pas même fort haut dans les eſpaces des ſiécles, nous le touchons preſque.

Les Eſpagnols aiant aſſiégé Saint Quentin, le Connêtable marcha au ſecours de cette place à la tête d'un grand corps de troupes, dans l'intention d'y faire entrer quelque monde pour renforcer la garniſon, par le moien de dix à douze bateaux qu'il prétendoit jetter ſur la riviére; mais bien loin de les faire marcher à la tête de ſa petite armée, il les mit à la queuë; ce fut la cauſe de ſa perte; car ils furent ſi longtems à arriver, que l'ennemi eut le tems non ſeulement de rompre toutes ſes meſures à l'égard du ſecours, mais de paſſer encore une chauſſée à travers les marais, de le charger dans ſa retraite, & de le battre totalement.

Pour revenir à notre ſujet, d'où l'on ne s'égare jamais lorſqu'il s'agit de l'inſtruction, j'ai appris par des gens dignes de foi, & d'un Général des Alliés de grande réputation, qu'il y avoit dans leur armée tout au moins pour dix ou douze jours de ſubſiſtance. Cela ne ſuffiſoit-il pas? Mons, Bruxelles leur euſſent aſſez fourni de vivres pour attendre de plus grands ſecours des places de l'Eſcaut. Pendant ce tems-là ils pouvoient preſſer leur ſiége de Landrecy. Les munitions de guerre pouvoient-elles leur manquer pour cette entrepriſe? Le Queſnoy n'en étoit-il pas tout rempli? Ce que les François en ont trouvé eſt connu de tout le monde. En ménageant un peu moins leurs troupes & l'artillerie, Landrecy tomboit en fort peu de jours, & pendant ce tems-là leur armée d'obſervation ſe portoit ſur l'Eſcaut, pour s'approcher de leurs vivres à leur droite. Le Maréchal de Villars auroit-il paſſé cette riviére pour les combattre? Et quand elle n'eût pas été un obſtacle, la ſituation du païs ne le permettoit pas. Il étoit tellement coupé de ravines, de hauteurs, de ruiſſeaux, enfin tellement bizarre & parſemé de chicanes, qu'il eût été fort dangereux de s'y engager. Je laiſſe à penſer ſi la cavalerie eût été là d'un fort grand uſage. Qui empêchoit les Alliés de détacher la plus grande partie de la leur, tous leurs huſſars & leurs grenadiers, & d'entrer en France? Toutes nos forces n'etoient-elles pas dans l'armée du Maréchal? Si ce grand corps eût tourné du côté de Paris, quelles troupes avions-nous pour lui faire tête? N'eût-on pas envoié courriers ſur courriers au Maréchal pour lui faire

tout abandonner, & n'eût-il pas été obligé de courir au plus preſſé? Les Alliés ne voioient-ils pas que cette démarche hardie les menoit là? Ne falloit-il pas néceſſairement que le Maréchal abandonnât tous les avantages que la belle action de Denain lui fourniſſoit? J'aurois parié mille contre un que cela ariveroit, je l'avois même mandé à la cour; l'événement s'en mocqua; mais l'événement ne prouve pas que j'aie mal raiſonné; il prouve ſeulement que les Généraux Alliés ont mal raiſonné dans le parti qu'ils prirent, & les Romains très-bien penſé dans celui qu'ils embraſſérent après la ſurpriſe d'Erbeſſe, avec des reſſources infiniment moindres que celles de nos ennemis.

§. III.

Problême militaire. Après l'affaire de Denain les François pouſſérent-ils leurs avantages auſſi loin qu'ils pouvoient aller?

LEs François épuiſérent-ils toutes les reſſources qu'ils avoient pour faire repentir leurs ennemis de l'audacieux projet qu'ils avoient formé de pénétrer juſqu'à la capitale? Ne négligérent-ils aucun des avantages d'une action qui leur fait tant d'honner? Peut-on leur reprocher qu'ils firent le moins lorſqu'ils pouvoient le plus? Je ne déciderai pas ſur un point de cette nature: les ſuites de Denain ſont ſi avantageuſes, ſi brillantes & ſi profondes, qu'il ſemble qu'on n'y puiſſe rien ajouter. Cependant comme les fautes des grands hommes, quelques légéres qu'elles puiſſent être, peuvent nous être utiles, je croi qu'on nous pardonnera la liberté de les obſerver, de dire ce que nous en penſons. Dieu eſt infaillible; mais les hommes ne le ſont pas, & les plus grands laiſſent toujours quelque queuë de gloſe, quelque marque de l'imperfection humaine dans leur conduite. La providence le veut ainſi, pour leur faire ſentir qu'ils ſont hommes comme nous, quoiqu'au deſſus de nous par leurs belles qualités. Après ce petit choc de morale, voions s'ils pouſſérent auſſi loin leurs avantages qu'ils auroient pû, ou ſi nous ne nous trompons pas nous-mêmes dans ce que nous en penſons.

Déja je veux prouver par les régles de la guerre, comme par celles de la prudence, qui eſt une de ces vertus qui entre dans toutes les autres, que le fait de Denain étoit infaillible, l'Eſcaut une fois paſſé; ſuppoſant que l'on eût trouvé ce poſte hors de toute inſulte, tout hériſſé d'obſtacles, & que l'on eût enfin jugé à propos de ne pas l'attaquer, on n'avoit qu'à le maſquer de toute l'armée par une ligne tirée de l'Eſcaut à l'Eſcaut, c'eſt-à-dire de l'inondation de Valenciennes à celle de Bouchain; cet eſpace étoit très-petit. Les ennemis auroient-ils bien eu la hardieſſe de déboucher en notre préſence? C'eût été folie: pendant ce tems-là nous nous rendions également les maîtres de Marchiennes, & de tous les poſtes où ils avoient établi leurs magaſins. On peut voir par là que quand on n'auroit pas attaqué ce poſte on n'eût pas moins fait ce que l'on fit, ſoit que les ennemis s'y maintinſſent, ou qu'ils ne s'y maintinſſent pas; on les réduiſoit également à l'abſurde. Rien ne prouve davantage le bon ſens & la prudence du Prince Eugéne, & le peu de jugement de ceux qui ne furent pas de ſon avis, qui étoit de faire tranſporter inceſſamment au Queſnoi ces prodigieux préparatifs de guerre. Denain fut pourtant pris, dans quelle heureuſe ſituation ne ſe trouva-t-on pas? Il ne s'eſt jamais vû, on n'a jamais ouï parler d'une choſe ſemblable. L'ennemi environné de riviéres impraticables, les Alliés réduits à ne ſavoir où ſe tourner par la perte de leurs magaſins; qui empêchoit de faire de plus grandes choſes, & d'entreprendre ſur toutes les conquêtes de ſes ennemis? Il n'y avoit preſque qu'à ſe préſenter. Qui peut tenter pluſieurs choſes à la fois, doit n'en négliger aucune, courir à toutes, & mettre en œuvre l'eſcalade, le petard & tout ce que nous devons & pouvons imaginer lorſque la fortune nous rit.

Digitized by Google

Il y avoit ſi peu de monde à Douai qu'on l'eût infailliblement emportté d'inſulte, & par l'eſcalade, & en attaquant en même tems toutes les portes. A peine y avoit-il du monde pour les garder. Il falloit bloquer la place dès le jour même, pour empêcher que rien n'y entrât, l'inſulter deux heures avant le jour, & faire une infinité d'attaques fauſſes ou vraies; il s'en ſeroit trouvé quelqu'une qui auroit fait le coup; c'eſt ce qui arriva à l'eſcalade de Modéne en 1707. Je puis en dire des nouvelles ſûres, j'y étois. Il n'y avoit que deux bataillons, un dans la citadelle, & l'autre dans la ville: le Général Wallis nous accabla de tant de différentes attaques qu'il nous réduiſit à rien: de ſorte que nous fûmes emportés en deux endroits, car toutes les portes furent petardées en même tems. Il s'en falloit pourtant bien que cette place ne fût d'une auſſi grande garde que Douai.

Mais ſuppoſons que Douai ne fût pas inſultable, on ne ſauroit me nier que les autres places ne le fuſſent. Il n'y avoit que deux bataillons à Lille, qu'on fit entrer dans la citadelle auſſi-tôt après la nouvelle de Denain: il n'y avoit donc qu'à y courir & à s'y préſenter. Tournai n'en avoit pas davantage, & l'on en uſa comme à Lille: ajoutez qu'une partie des foſſés de la ville étoient ſecs, auſſi s'attendoit-on de nous y voir bientôt. Les bourgeois ne ſouhaitoient rien davantage. Il n'y avoit qu'un ſeul bataillon à Bethune, & un foſſé ſec du côté de la porte d'Arras, autant à Aire, cent hommes à Saint Venant; enfin toutes ces places étoient comme abandonnées.

Si l'on me dit que vingt mille hommes euſſent à peine ſuffi pour l'inſulte de toutes ces places tout en même tems, & que l'on ſe fût extrêmement affoibli au camp d'Anchin par une ſi grande diverſion de ſes forces, cette objection ſeroit peu digne d'un homme du métier s'il s'étoit trouvé ſur les lieux; & quand même il en ſeroit à cent lieues, ſuppoſé qu'il fût au fait de la poſition des deux armées, la carte du païs ne le mettroit-elle pas dans la route des raiſonnemens & des conſéquences? Nous étions trop avantageuſement poſtés pour rien craindre. Car quand même l'on auroit détaché la moitié de l'armée, & au-delà, jamais les ennemis n'euſſent oſé tenter ni entreprendre ſur notre camp. Je me ſuis aſſez expliqué là-deſſus. Si l'on me dit que je ne raiſonne qu'après l'événement, je répondrai que cela n'eſt pas vrai; mais quand cela ſeroit vrai, on n'en peut pas conclure que je raiſonne mal: c'eſt toujours autant de gagné pour notre inſtruction. Je pourrois pourtant prouver par les lettres des Généraux, que j'avois prévû d'un peu loin tous les avantages que l'on pouvoit tirer de cette entrepriſe.

Quand même on auroit détaché trente mille hommes de nos forces, on n'eût pas moins pris Marchiennes & nétoié tous les poſtes, pris les magaſins de vivres & de munitions de guerre établis imprudemment ſur la Scarpe, parce qu'ils ſe trouvoient ſur nos derriéres ou à notre flanc, & à deux pas de nous. Les François ne s'en rendirent-ils pas d'abord les maîtres? Marchiennes n'étoit pas un obſtacle contre le deſſein que je propoſois, & ce deſſein ne demandoit aucun des préparatifs qui éloignent les entrepriſes importantes ou difficiles dans l'éxécution: peut-être eût-on manqué de petards, dont la mode eſt paſſée, mais dont on ne doit être jamais dégarni dans les places frontiéres. On n'ignore pas que les échelles ſe trouvent partout; que ſi l'on ne vouloit pas ſe rendre maître de Lille & de Tournai, à cauſe des citadelles, tout au moins étoit-on aſſuré d'emporter d'inſulte Douai, Bethune, Aire & Saint Venant, entiérement dégarnies.

Au reſte tout ce que je dis ici ne tire pas à conſéquence contre la capacité du Maréchal de Villars. Il ne craint point les délateurs de ce côté-là: il a donné des marques trop viſibles de ce qu'il vaut; mais ni lui ni aucun Capitaine du monde n'en a donné d'infaillibilité. Il lui ſuffit qu'il ſoit marqué au coin des grands hommes, &

qu'il en ait eu un autre en tête, qui ne lui cédoit ni en habileté ni en intelligence. On ne doit pas être ſurpris s'il n'a pas jugé à propos de pouſſer plus loin les avantages qu'il ſembloit pouvoir tirer du premier. Un retour de fortune ranime, il eſt vrai, les courages rebutés par les infortunes précédentes; mais il n'efface pas d'abord de l'imagination les traces & le ſouvenir des malheurs paſſés. On ſe défie de cette fortune & de ſes caprices. On craint perpétuellement, par la connoiſſance que l'on a de l'état de ſes affaires, du tems & des lieux, que l'ennemi ne prenne une réſolution déterminée, que nous prendrions nous-mêmes ſi nous étions en ſa place; parce que nous penſons mieux que lui. On agit avec beaucoup moins de circonſpection après un coup d'éclat & d'intelligence; mais il nous en reſte encore aſſez pour ne point entreprendre ce que nous voudrions bien. Voilà ce qui nous tient encore flotants ſur l'éxécution des grandes entrepriſes, qui ſemblent devoir être une ſuite néceſſaire de la prémiére. Tout ceci peut être regardé comme une critique de fortune à l'égard d'un grand Capitaine, à qui elle préſente les occaſions. Je ne prétends pas dire que ce qu'a fait M. de Villars ſoit peu de choſe en comparaiſon de ce qu'il auroit pû faire; puiſque ce qu'il a fait eſt très-grand, & que je ne ſuis pas aſſuré qu'il eût pû entreprendre au-delà.

La lettre que le Maréchal me fit l'honneur de m'écrire ſur ma propoſition, comme celle du Comte ſon frere, qui mourut peu de jours après, me fit aſſez connoître qu'on raiſonnoit ſur ce que les ennemis pouvoient faire pour rompre les meſures que demandoit l'éxécution de ce que je propoſois. On crut que leur retraite ſeroit plus prompte qu'elle ne fut; mais je croi que cette retraite ne pouvoit être un obſtacle à l'inſulte des places de Bethune, d'Aire, Saint Venant & de Douai, comme il me ſemble l'avoir dit. Peut-être n'ai-je pas raiſonné conſéquemment dans ces réfléxions ſur Denain: & que je n'ai pas pris garde à cette maxime ſi connuë, que la raiſon a diverſes faces, & qu'elles ne ſe préſentent pas toutes du même côté à diverſes ſortes d'eſprits, & ſur tout à ceux qui ne ſont pas initiés au ſecret des affaires. On me pardonnera, je m'aſſure, la longueur de ces réfléxions; car outre qu'elles appartiennent de droit à ce diſcours ſur Agrigente, la matiére m'a paru ſi neuve, ſi intéreſſante, & ſi pleine d'inſtructions, que j'ai cru ne devoir point me piquer de briéveté & de laconiſme. Révenons.

§. IV.

Embarras réciproques des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Importance de bien munir les places. Conduite que l'on doit tenir quand les munitions manquent. Faute commiſe au ſiége de Tournai.

CEtte hardieſſe de Poſthumius de bloquer une ville qui renferme de ſi grandes forces dans ſes murailles, ſi cependant ces forces étoient ſi grandes, car il pourroit fort bien ſe faire qu'il y eût faute au texte: cette hardieſſe, dis-je, de bloquer une ville qui renferme une armée en dedans, pendant qu'on eſt ſoi-même bloqué en dehors, me paroît digne de ſon courage: car d'enfermer une place à couvert de bons retranchemens, lorſqu'on n'a rien à craindre en dehors; que les aſſiégés plus forts que ceux qui les bloquent, ſont aſſez dépourvûs de jugement & de hardieſſe pour ſe laiſſer brider; qu'ils manquent à mettre en œuvre tout ce que la ſupériorité ou l'égalité peuvent nous inſpirer de ferme & de réſolu, & qu'ils ne penſent pas a rendre inutiles les précautions ordinaires d'une armée qui bloque un plus fort que ſoi; ces ſortes d'exemples ne ſont pas nouveaux, & il n'y a rien là de fort extraordinaire. Car com-

Digitized by Google

me on n'eſt pas étonné qu'un Gouverneur de place ſe défende longtems & glorieuſement avec deux ou trois mille hommes, contre une armée formidable, on doit mille fois moins l'être ſi l'aſſiégeant plus foible que l'aſſiégé éléve une nouvelle place autour de l'autre, & qu'il l'enchaſſe comme dans un étui. Ils ſe trouvent tous les deux en mêmes termes, avec cette différence, que celui qui s'eſt ſi bien précautionné contre les entrepriſes de ceux de la place, n'a rien à craindre de la diſette, s'il n'eſt bloqué lui-même, comme il arriva aux Romains devant Agrigente.

Le Comte de Harcourt éprouva pareille avanture au ſiége de Turin, qu'il tourna en blocus en 1640. car pour avoir négligé de pourvoir ſon camp, il ſe vit à la veille de mourir de faim. Cet événement eſt un des plus extraordinaires qu'on ait vû depuis longtems. Le Prince Thomas s'étoit rendu maître de la ville; & ne l'étant pas de la citadelle, il ſe mit dans la tête de l'aſſiéger. M. de Harcourt vint au ſecours, & aſſiégea le Prince Thomas. Les Eſpagnols commandés par Leganés, accoururent au ſecours de celui-ci. Les aſſiégés comme les aſſiégeans, ſe trouvent dans une égale diſette: mais comme le Général Harcourt ſupporta ſes maux avec une conſtance qui n'a guére d'éxemples depuis les Romains; il eut le même bonheur, la ville fut obligée de capituler faute de vivres, & Leganés de ſe retirer faute de conduite & de fermeté; car il faut lui rendre cette juſtice qu'il manqua de l'une, & qu'il ne marqua pas beaucoup de l'autre.

Voilà des fautes d'imprudence bien remarquables dans les deux éxemples que je viens de citer. Ne ſont-ce pas les mêmes que celles des Romains & des Carthaginois? Les premiers établiſſent leurs magaſins à cinq lieues de leur ſiége, avec la plus grande ſécurité du monde, comme ſi leurs ennemis n'avoient pas le ſens commun. Ceux-ci remarquent cette faute; ils en profitent, leur enlevent leur Denain & leur coupent les vivres. Le Général Harcourt, un des plus grands hommes de ſon ſiécle, tire ſes vivres de Suze; c'eſt en être bien éloigné. Il avoit le tems de ſe précautionner contre la faim, & de bien munir ſon camp; il le néglige, Leganés arrive, qui le réduit à l'extrémité; mais il trouve à qui parler. Il trouve un autre Conſul Romain, qui ne voit aucun milieu entre mourir de faim & ſoutenir ſon entrepriſe. Il fait voir ſon courage & ſa patience, mais en même tems ſa faute, que l'événement fait oublier & tourne à ſa plus grande gloire; mais celle des Alliés contre nous eſt une de celles ſur leſquelles le Sophiſte le plus ſubtil ne ſauroit chicaner le terrain. Il faut paſſer condamnation.

Hannon n'en eſt éxemt non plus, mais ſon heure n'eſt pas venuë; car il ſeroit injuſte de le charger des iniquités du Sénat de Carthage, qui eut toujours le défaut de fournir le plus petitement qu'il pouvoit aux dépenſes les plus capitales de la guerre. Un éffort de finance l'épouvantoit; & lorſque la néceſſité l'y obligeoit, ces ſupplémens arrivoient ſi tard, qu'ils devenoient inutiles; c'eſt ce qui contribua le plus à ſa perte. Agrigente en eſt une aſſez bonne preuve, ſans parler de la ſeconde guerre Punique. On munit ſi mal cette place qu'elle ſuccomba par cela ſeul, & cela ſeul rompit les meſures de Hannon, & produiſit enfin ſa perte.

Qu'on faſſe bien attention à ce que je vais dire. La plûpart des places les plus importantes ne ſe perdent ordinairement que par le défaut de ſubſiſtance. On ſe contente de les fournir pour trois ou quatre mois. Peu de vivres, encore moins de munitions de guerre, & beaucoup moins d'argent, ſans ſonger qu'elles peuvent être bloquées, ou tenir fort longtems. Un Gouverneur qui n'eſt pas d'humeur à s'ennuier, & qui veut faire ſon devoir, peut tenir plus de ſix mois; & ſouvent l'aſſiégeant rebuté voiant qu'il n'avance point, ou que l'ennemi l'inquiéte au dehors, tourne ſon ſiége en blocus. *Ce n'eſt pas aſſez de fortifier les places, & de les munir ſeulement pour le tems qu'el-*

les puiſſent réſiſter à une attaque de vive force, dit un grand Miniſtre; *mais il faut qu'elles ſoient au moins fournies pour un an, qui eſt un tems ſuffiſant pour donner lieu de les ſecourir commodément.*

Si le Cardinal de Richelieu ne nous avoit débité que des choſes ſemblables dans ſon Teſtament politique, qui eſt un fort bon livre, de quelque part qu'il vienne, il ne nous auroit rien appris de fort rare & de fort nouveau; c'eſt la maxime univerſelle, qui ne peut être ou qui ne devroit être ignorée d'aucun de ce qui s'appelle animal intellectuel. Pourroit-on s'imaginer, ſi l'on ne le voioit tous les jours, que mille têtes ſages manquent ſi ſouvent, & preſque toujours dans la maxime du Cardinal? Certains animaux, les fourmis, les abeilles, & mille autres ſe muniſſent de vivres pour ſix mois contre les attaques de l'hiver, parce qu'ils ſont aſſurés de trouver abondamment des vivres après ce terme expiré; mais ſi à l'imitation de ces têtes ſages ils n'avoient fourni leurs magaſins que pour trois mois ſeulement, leur perte ne ſeroit-elle pas aſſurée? On n'en ſeroit pas ſurpris, dira quelqu'un, ce ſont des animaux. Quel nom donnerons-nous à ceux qui négligent de munir & d'aproviſionner une place dont on craint le ſiége, ou un blocus? L'un ou l'autre peut arriver: ſi elle eſt très-forte, & que la garniſon ſoit des plus nombreuſes, on peut également pancher pour l'un comme pour l'autre. On n'eſt pas aſſuré non plus, ſi le Gouverneur habile & intelligent ne pouſſera pas plus loin la défenſe de ſa place que le Miniſtre ne s'eſt imaginé. Les Carthaginois fourniſſent Agrigente pour cinq ou ſix mois; c'eſt tout ce qu'il en faut, diſoient-ils peut-être, elle ne ſauroit ſoutenir davantage contre une attaque de vive force, ſi elle n'eſt ſecourue; & comme elle ne peut manquer de l'être, elle en a au-delà de ce qu'il en faut, & cependant elle ne l'eſt pas.

Carthage confie le dépôt d'Agrigente à Annibal. Il avoit aſſez de vivres s'il eût été attaqué, & peut-être au-delà. Car à en juger par ſa miſérable conduite, je doute qu'il eût fait une réſiſtance telle qu'on auroit dû attendre de ſes forces, s'il eût été aſſiégé dans les formes. Dès qu'il vit que les Romains prenoient une route toute contraire, & qu'il alloit périr par la faim, plus redoutable que la force de leurs armes, le ſeul parti qui lui reſtoit à prendre, ſinon pour ſon ſalut, du moins pour ſa gloire, & pour éloigner la priſe de ſa place: étoit les ſorties, mais grandes & générales, & coup ſur coup réitérées. La premiére avoit aſſez bien réuſſi, & elle eût peut-être décidé, s'il l'eût faite plus groſſe, & eût pouſſé plus loin ſon avantage: ſi celle-ci avoit été ſuivie d'une plus forte, les Romains ſe fuſſent trouvés très-embaraſſés, & encore plus après l'arrivée de Hannon. C'eſt dans ces conjonctures qu'un Gouverneur doit prodiguer ſa garniſon, & l'on ne la prodigue jamais en vain; on gagne en perdant du monde, parce que l'on en a trop, & qu'aiant moins de gens à nourrir on ménage davantage ſes vivres.

On peut dire, ſans crainte de ſe tromper, qu'Annibal ſe comporta très-mollement & très-lâchement dans cette affaire. Jamais homme, qui défend une place à la tête d'une garniſon qu'on peut appeller une armée, ne manqua plus de réſolution & de connoiſſance de la guerre.

Polybe nous repréſente les Romains dans une grande néceſſité de toutes choſes, & dans un ſi grand déluge de maux, qu'on voit bien qu'ils ne tenoient à rien entre périr & abandonner leur entrepriſe: ce dernier parti auroit certainement été celui qu'ils auroient pris, ſi Annibal eût pris celui dont j'ai parlé plus haut: par ce moien il gagnoit un grand mois. Ce terme le ſauvoit, parce que les Romains étoient hors d'état d'y atteindre ſans ſe perdre. Voilà certes une grande faute? car quand même le Conſul eût pû pouſſer juſques-là, Annibal ſe garantiſſoit du reproche & du blâme d'ignorance & de peu de fermeté. Je pourrois citer un bon nombre d'exemples de pareilles conduites:

tes: ceux qui ſont arrivés de nos jours ſont ſans doute préférables aux autres plus éloignés. Celui du dernier ſiége de Tournai vient ici tout à propos.

De toutes les places de nos frontiéres de la Flandre, celle-ci pouvoit être placée au nombre des plus fortes & des plus importantes, & dont la conſervation nous devoit être la plus chere. Le Maréchal de Villars, qui s'attendoit à être attaqué, renforça ſon armée aux dépens des garniſons. Celle de Tournai auroit pû être exceptée de la régle générale, parce qu'elle ſe trouvoit hors de la ligne. En retirant une partie de ſa garniſon & de ſes vivres, n'étoit-ce point avertir l'ennemi, qui feignoit de vouloir venir à lui, d'inveſtir cette importante place, & d'en faire le Siége? C'eſt ce qui arriva. Hautefort de Surville, Lieutenant Général, y commandoit; c'étoit un fort brave homme. La défenſe de Lille, ou il avoit brillé ſous le Maréchal de Boufflers, étoit un préjugé favorable pour lui; mais il fit voir en cette occaſion qu'il eſt difficile, pour ne pas dire impoſſible, de trouver un Général irréprochable également en tout, & qui réuſſiſſe auſſi-bien en commandant, que ſous les ordres d'un autre. La ville ſe rendit en fort peu de tems. Il n'y a pas dequoi s'en étonner: on fit trois attaques; c'eſt trop pour une garniſon ſi foible. Il fallut ſe rendre; mais avant d'en venir là, il eût dû ſe prémunir de vivres un peu plus qu'il ne fit, & les faire entrer dans ſa citadelle, où il eût pû tenir très-longtems. On l'avoit dégarni, il eſt vrai, de ſes vivres, mais il en eût trouvé chez le bourgeois de gré ou de force; il prit un ton trop bas, & emploia encore des gens pour cette recherche qui le trompérent. Il ſe trouva, après être entré dans la citadelle, qu'il n'avoit que pour un mois de vivres. Il ne le donna que trop à connoître par une eſpéce de négociation qui ne fut nullement approuvée. il fut donc réduit à ſoutenir dans ſa citadelle avec plus de monde qu'il ne lui en falloit, pour faire durer ſes vivres; & amuſer l'ennemi pour le reſte de la campagne. L'expédient étoit celui qu'Annibal eût pû prendre, & qu'il ne prit pas, faire de grandes ſorties, perdre beaucoup de monde, & en faire beaucoup perdre aux aſſiégeans, qui commirent une très-grande imprudence en faiſant le ſiége de cette forteresſe: puiſqu'ils ſavoient eux-mêmes, (& les aſſiégés ne l'avoient fait que trop connoître,) qu'il n'y avoit que pour un mois de vivres. Or s'il n'y en avoit que pour ce tems, ils devoient la tenir bloquée. Pouvoient-ils eſpérer de la prendre en moins de tems, puiſqu'étant bien munie de vivres, elle eût pû tenir ſix mois de tranchée? Je reprens maintenant la ſuite de mes réfléxions.

Hannon avoit pris le bon parti. Les Romains ne pouvoient lui échaper. Il s'étoit ſi bien poſté, & ſi bien précautionné dans ſon camp, qu'il n'avoit rien à craindre de l'audace déſeſpérée d'un ennemi qui veut périr, lorſqu'il n'a plus que cela à faire; mais la faim qui preſſoit ceux de la ville, renverſa toutes ſes eſpérances. Il ſe vit dans la fâcheuſe néceſſité de ſortir de ſon camp, & de courre les riſques d'une bataille rangée, quoiqu'il eût pû prendre un autre parti, où le hazard eût eu beaucoup moins d'influence. L'on va voir, ſi je ne me trompe, qu'il prit le plus déraiſonnable. Qui doute qu'il ne lui eût été plus avantageux d'attaquer & d'inſulter les Romains dans leurs lignes; leurs forces étant déſunies & diſperſées en pluſieurs quartiers par une circonvallation, qui étoit d'autant plus difficile à garder qu'ils avoient la contrevallation à défendre contre les ſorties & les attaques de ceux de la ville. Encore un coup le Général Carthaginois prit le pire des deux partis, en préſentant la bataille aux Romains, c'eſt-à-dire qu'il leur fournit l'occaſion de combattre à leur avantage, par la réunion de preſque toutes leurs forces.

§. V.

Ordres de bataille des Romains & des Carthaginois devant Agrigente. Le terrain que les uns & les autres occupoient. Victoire des Romains.

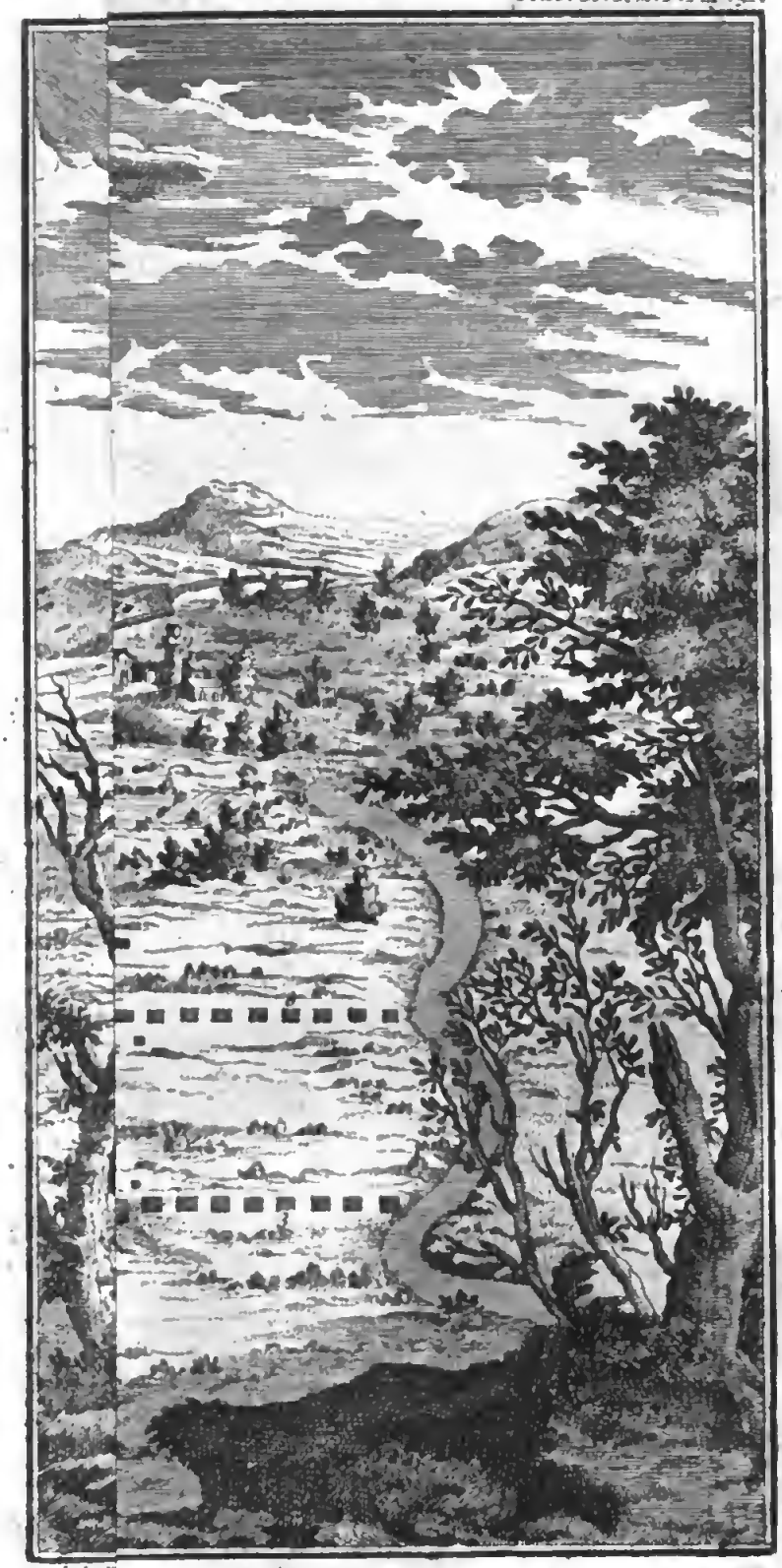
CE qui détermina Hannon à mettre tout en riſque, fut le combat qui devança cette bataille. Comme il ne connoiſſoit pas les Romains, ni leur façon de combattre, il engagea un combat où il remporta quelque avantage, mais qui n'étoit guére capable d'effraier des troupes braves & aguerries, & plus ſuſceptibles de honte que de crainte. Cette maxime n'eſt pas toujours ſûre; car le moindre avantage ou déſavantage ne fait pas toujours l'effet auquel on s'attend. Il arrive ſouvent le contraire: celui qui eſt battu veut avoir ſa revanche, & ſouvent le victorieux ſe trouve étonné d'une telle réſolution. Je ne diſconviens pas qu'entre deux armées peu aguerries, & dans un commencement de guerre, ces ſortes d'eſcarmouches ne faſſent quelque impreſſion ſur l'eſprit des ſoldats, qui en ſont les témoins; car quoiqu'elles ne décident rien, & ſoient fort inutiles, on juge ſouvent du gain ou de la perte d'une bataille ſur ces ſortes de riens, quand il ne s'agiroit que de la mort de deux ou trois hommes.

Notre Auteur paſſe très-légérement ſur les circonſtances les plus capitales de cette bataille. Ce défaut d'éxactitude, qui eſt le péché originel des Hiſtoriens Grecs & Latins, ne lui peut être imputé, puiſqu'il dit lui-même que ſes deux premiers livres ne ſont qu'une introduction à ſa grande Hiſtoire: je dirai pourtant que quelque exceſſif qu'on veuille être en matiére de briéveté, il y a des occaſions où jamais un bon abréviateur ne ſupprime des circonſtances ſemblables à celles qui manquent ici; puiſque trois ou quatre lignes de plus ſuffiſoient de reſte pour nous mettre au fait de ce qu'il nous importeroit très-fort de ſavoir. Il s'agit ici d'une grande bataille. Il eût dû nous apprendre quelle étoit la ſituation du païs où les deux armées combattirent, & ajouter l'ordre & la diſtribution des troupes des deux partis; nous y ſupplérons au riſque de quelques conjectures, & ſûrement elles ſeront bonnes.

Chaque nation ſuivit ſa méthode dans l'art de ſe ranger. Les Carthaginois ſe formérent ſur deux lignes à leur infanterie 2, & la cavalerie ſur les ailes 3, diſtribuée par eſcadrons & ſur une ſeule ligne. Ces deux lignes d'infanterie compoſoient deux maniéres de phalanges, c'eſt-à-dire ſans aucun intervalle entre les corps, ce qui ne me ſemble pas trop ſelon les régles de la bonne tactique. Ils ne ſe rangeoient pas toujours ſur deux phalanges. Ils ſe mettoient quelquefois ſur une ſeule. Les éléphans 4, ſe formoient ſur une ligne à la tête de tout & ſur tout le front de l'infanterie.

Polybe ne fait aucune mention des armés à la légére. Il y en avoit ſans doute. C'étoient des eſcarmoucheurs qui combattoient avec des armes de jet, & qui diſparoiſſoient, dès que les armées en venoient aux mains tant d'un côté que de l'autre. Ils les entremêloient quelquefois avec la cavalerie. C'étoit-là où devoit être leur véritable poſte. Les Romains ne s'en apperçurent que tard. Voilà la diſpoſition de l'armée Carthaginoiſe. Ce ſont des conjectures il eſt vrai; mais très-probables, puiſqu'elles ſont fondées ſur la tactique de ce peuple qui nous eſt très-bien connuë.

La méthode des Romains dans l'art de ſe mettre en bataille, étoit très-différente de celle des autres nations, elle leur étoit toute particuliére; c'eſt celle que nous ſuivons aujourd'hui: Ils combattoient ſur deux lignes 5. & une reſerve 6. & par petits corps ſéparés par des intervalles égaux à leur front. Ceux de la ſeconde étoient rangés vis-à-vis les eſpaces de ceux de la premiére. La troiſiéme ou plutôt la reſerve



étoit compoſée des Triaires, vieux ſoldats d'une valeur éprouvée, mais qui étoient en trop petit nombre pour mériter le titre de ligne, quoiqu'ils fuſſent partagés par pelotons vis-à-vis les intervalles des corps de la ſeconde ligne, la cavalerie 7. 8. fermoit les ailes de l'infanterie, les armés à la légere 9. partagés par petites pelotes ſur tout le front de la premiere ligne. Voilà en fort peu de mots l'ordonnance des Romains & des Carthaginois & ſur laquelle ils combattirent auprès d'Agrigente. Mais ce n'eſt pas là ce qui nous embaraſſe le plus, c'eſt de pouvoir déterminer la nature du païs, où les deux armées en vinrent aux mains, Car l'avantage de Hannon conſiſtoit bien plus à forcer les Romains écartés & ſéparés en pluſieurs quartiers que de les combattre réunis, & tous enſemble. Il n'y a que la connoiſſance du terrain qui puiſſe diſculper le Général Carthaginois de la faute dont on peut le ſoupçonner. Deux raiſons me portent à croire que cette affaire ſe paſſa dans un païs, où les deux armées ſe trouvérent reſſerrées à leurs ailes de telle ſorte que le plus fort, tel que l'étoit Hannon, ne pouvoit ſe ſervir de l'avantage du nombre contre le foible, qui reſſerré de ſon côté ſe trouvoit ſur un front tout ſemblable. Le foible hardi & entreprenant, qui ſe rencontre dans des cas ſemblables, en profite ordinairement. C'eſt une choſe que les Chefs d'armées doivent bien remarquer à la guerre; car en y ajoûtant une diſpoſition ruſée, que l'autre n'a pas, il faut qu'il l'emporte néceſſairement ſur ſon antagoniſte.

Ces deux raiſons naiſſent des ſuites du combat, & ſont voir manifeſtement que les deux Généraux combattirent dans une plaine d'une très-petite étenduë, écoutons Polybe. *On fit avancer de part & d'autre les armées dans l'eſpace qui étoit entre les deux camps.* Il falloit donc que le champ de bataille ne permit pas de s'étendre ſur un grand front. Voilà le ſujet des deux phalanges de Hannon. On comprend bien que ce qu'il avoit de plus que le Romain devoit être en ſeconde ligne. Si je voulois donner à mon lecteur une idée dune étenduë bornée, je ne me ſervirois que de ces deux lignes; mais la ſeconde raiſon eſt bién d'une autre force & plus concluante: je la tire de la ſituation du païs qui éxiſte encore.

Les Carhaginois avoient leur camp entre l'Agragas & le Nypſa, deux petites riviéres, aiant Erbeſſe ſur leurs derriéres, & la partie de la circonvallation des Romains en front: c'étoit donc entre ces deux riviéres que l'affaire ſe décida; Agrigente ſe trouvant juſtement dans la fourche & le confluant du Nypſa dans l'Agragas. Voilà, ce me ſemble, la difficulté levée, & le lecteur au fait.

Pour cette fois les Romains ne trouvérent rien de redoutable dans les éléphans; ils n'en ſouffrirent pas grand mal. Ces animaux dûrent paſſer entre les intervalles des corps, qui les laiſſerent aller, & tombérent ſur l'infanterie Carthaginoiſe. Je ne dirai pas ce que fit la cavalerie de part & d'autre, mon Auteur n'en dit mot: puiſque Hannon fut battu, il falloit qu'il ne fût guére plus ſatisfait de ſon infanterie que de ſa cavalerie.

Les Romains battirent tout & pillérent tout. Ils eurent lieu de ſe réjouir d'une ſi grande victoire; & d'autant plus conſidérable, qu'elle les délivroit de leurs plus grandes infortunes, & de la faim plus formidable que les dangers les plus évidens de la guerre.

§. VI.

Annibal ſort d'Agrigente & échape aux Vainqueurs. Exemples de pareilles ruſes. Courte digreſſion ſur les Généraux qui ne partagent pas la gloire d'une action avec ceux dont ils en ont reçu le projet.

COmme la victoire augmente d'autant plus la ſecurité & la négligence qu'elle eſt plus déciſive, les Romains ſe relâchérent beaucoup de leur premiére vigilance. Annibal, qui n'étoit fot qu'en matiére de défenſe de place, fit voir qu'il étoit très-propre pour une retraite prompte & ſubite. Il ne douta point qu'il ne trouvât les Romains très-nonchalans. Il choiſit juſtement & très-habilement ce tems de réjouiſſance. Sans doute que le combat ne finit que vers l'entrée de la nuit. Annibal attendit qu'elle eût répandu ſes ſombres voiles, comme diſent les Poëtes; il ſort ſecrétement de ſa place avec ſa garniſon, comble promptement les deux foſſés de la circonvallation & de la contrevallation, & s'échape à l'inſû du victorieux, qui n'eût jamais penſé que cela ſe pût faire. Sa diligence fut telle, que les Romains pûrent à à peine joindre ſon arriére-garde, qu'ils ne preſſérent point trop.

L'Hiſtoire nous fournit quelques éxemples de ſemblables ruſes. Celle de la garniſon de Platée eſt d'une conduite admirable, & bien que parſémée d'une infinité d'obſtacles, les uns plus grands que les autres, elle les ſurmonta tous. Thucydide s'eſt beaucoup plû au récit de cette entrepriſe. Je veux citer le paſſage: ſi quelques-uns le trouvent trop long, je ne ſai qu'y faire; mais je ne puis réſiſter à la tentation, ni m'empêcher de dire qu'ils ſont d'un fort mauvais goût.

Lorſque tout fut prêt pour l'éxécution, dit Thucydide, *les aſſiégés ſortirent pendant une nuit ſans Lune & un grand orage, ſous la conduite du devin Théenet & du Général Eupolpide, qui étoient les auteurs de l'entrepriſe. Après avoir paſſé le premier foſſé, ils s'approchérent de la muraille* de la circonvallation *ſans être découverts, à cauſe de l'obſcurité de la nuit, outre que le vent & la pluie empêchoient qu'on ne pût rien entendre. Ils marchoient un peu éloignés pour ne point s'entre-choquer avec leurs armes, qui étoient légéres pour être plus agiles, & ils n'avoient de chauſſures qu'à un pied, pour ne pas gliſſer ſi facilement dans la boue. Ceux qui portoient les échelles les poſérent dans l'eſpace qui étoit entre les tours, où ils ſavoient qu'il n'y avoit perſonne à cauſe de la pluie. A l'inſtant montérent douze hommes, ſans autres armes que la cuiraſſe & le poignard, ſous le commandement d'Aumée, fils de Corebes, & marchérent auſſi-tôt vers les tours, ſix d'un côté & ſix de l'autre. Ils furent ſuivis par des ſoldats armés ſeulement de javelots, pour monter plus aiſément, & l'on portoit après eux leurs boucliers, pour s'en ſervir dans la mêlée. Comme la plûpart de ceux-ci étoient au haut du mur, ils furent découverts par le moien d'une tuile, que l'un d'eux fit tomber en montant, pour avoir empoigné le parapet, afin de ſe tenir plus ferme. Incontinent on jette un cri du haut des tours, & tout le camp s'approche du mur & le borde, ſans ſavoir ce que c'étoit, à cauſe de l'orage & de la nuit. D'ailleurs ceux qui étoient reſtés dans la ville, donnérent l'alarme en même tems d'un autre côté pour faire diverſion: ſi bien que l'ennemi, en ſuſpens, n'oſoit pas quitter ſon poſte. Mais un corps de réſerve de trois cens hommes, deſtiné pour les accidens imprévus, ſortit de la circonvallation pour courir au bruit, & l'on leva des flambeaux du côté de Thébes, pour montrer que c'étoit de ce côté-là qu'il falloit courir. Ceux de la ville, pour confondre ce ſignal, en levérent d'autres à même tems de divers endroits; car ils les tenoient tout prêts ſur la muraille. Cependant les premiers qui étoient montés, s'étant ſaiſis de deux tours qui flanquoient l'intervalle où étoient plantées les échel-*

les, & aiant tué ceux qui les gardoient, les autres qui les avoient ſuivis défendirent le paſſage, pour empêcher qu'on ne vînt à eux: & poſant des échelles du haut de la muraille contre les tours, firent monter des gens pour leur ſervir de renfort, & empêcher l'approche tant d'en haut que d'en bas à coups de traits. Pendant ce tems-là on eut le loiſir de planter pluſieurs échelles, & d'abattre le parapet, pour faire monter le reſte plus aiſément. A meſure qu'ils montoient, ils redeſcendoient de l'autre côté, & ſe rangeoient ſur le bord du foſſé, qui étoit en dehors, pour tirer contre ceux qui ſe préſentoient. Après qu'ils furent paſſés, ceux qui étoient dans les tours deſcendirent les derniers, & coururent au foſſé, pour paſſer comme les autres; mais là-deſſus arriva la troupe des trois cens avec des flambeaux: toutefois, comme on les voioit mieux à la clarté des flambeaux qu'on n'en étoit vû, on tiroit contre eux plus juſte; de ſorte que les derniers paſſèrent le foſſé ſans être attaqués au paſſage: mais ce ne fut qu'avec peine, parce qu'il étoit gelé, & que la glace ne portoit pas à cauſe du dégel & de la pluie; ſi bien que le mauvais tems nuiſoit autant au paſſage qu'il contribuoit au ſuccès de l'entrepriſe. Lorſqu'ils furent tous paſſés, ils prirent le chemin de Thebes, pour couvrir mieux leur retraite, parce qu'il n'y avoit pas d'apparence qu'ils ſe dûſſent ſauver vers une ville ennemie; auſſi virent-ils les aſſiégeans avec des flambeaux qui les cherchoient ſur le chemin d'Athènes.

Cette retraite des Platéens me ſemble d'autant plus digne d'admiration, que cette garniſon ne ſe retire qu'après avoir fait tout ce qu'on peut attendre des plus braves hommes du monde, & de l'intelligence la plus conſommée dans la défenſe des places; car à qui eſt-ce que les aſſiégeans ont affaire? A une poignée de gens, & cependant cette poignée de gens les réduit à l'abſurde. Ils ne ſavent où ſe prendre, ni que devenir. Pour ſe ſauver de la honte qui ſuit toujours une entrepriſe manquée, ils tournent leur ſiége en blocus par deux lignes environnantes d'un travail immenſe, contre un reſte d'aſſiégés qui ſont au plus cinq cens hommes, qui ſe ſauvent en partie à travers mille obſtacles, & ſe mocquent de leurs ennemis. Voilà ce qu'on ne ſauroit trop admirer dans un Gouverneur. Ces ſortes d'exemples ſont d'une très-grande rareté dans l'Hiſtoire, il faut qu'on l'avoue. Memnon nous en fournit pourtant un preſque ſemblable dans ſes circonſtances à celui de Platée. On ſait quel homme c'étoit que ce Memnon. C'étoit un Grec très-célébre, & Général des armées des Perſes, un des plus grands Capitaines que la Gréce ait jamais produit. On en penſera tout ce qu'on voudra: mais ſi l'on jette un peu les yeux ſur la conduite de ce grand homme, on conviendra tout comme moi; qu'Aléxandre le grand n'eût pas été fort loin dans ſes conquêtes, s'il eût eu plus longtems un tel antagoniſte en tête. Il mourut peu de tems après le ſiége d'Halicarnaſſe, qu'il défendit, & qui lui fut ſi glorieux. Ce Général après une défenſe très-longue & très-opiniâtrée, ſe trouvant reduit à l'extrémité, par les travaux que les aſſiégeans avoient pouſſés juſques dans la ville, il ne crut pas qu'il fût digne de ſon courage de capituler. Il propoſe à Orondat & aux Officiers principaux de ſa garniſon d'abandonner la place, & de mettre le feu à l'Arſenal & aux maiſons les plus proches de la muraille; on le fit, & en peu de tems le feu ſe répandit de tous côtés. Après avoir jetté un nombre ſuffiſant de troupes dans la citadelle, Memnon ſe retira à la faveur de la nuit dans l'iſle de Cos, emportant tout ce qu'il y avoit de plus précieux dans la ville. Puiſque nous ſommes ſur ces ſortes de retraites, n'oublions pas celle de Pompée.

Ce Capitaine s'étoit enfermé dans Brunduze avec vingt-cinq cohortes. Voilà bien du monde. N'auroit-on pas dit qu'il vouloit s'y enſevelir plutôt que de lâcher à ſon ennemi une place ſi importante? Il ne fut pas longtems ſans reconnoître ſon imprudence, & que la mer dont il ſe voioit le maître ne lui ſerviroit de rien contre un tel homme que Céſar. Celui-ci, qu'il ſembloit beaucoup mépriſer, & qui lui apprit à

ſe mieux connoître, ſe réſolut de le bloquer dans cette place: le plus difficile étoit de lui ôter toute reſſource du côté de la mer; il ſonge à boucher l'entrée du port par une jettée à l'endroit le moins profond, & de fermer le reſte par une eſtacade. Pompée qui vit que l'ouvrage avançoit beaucoup, craignit le ſort d'Alexia, & très-aſſurément cette avanture lui paſſa par la tête. Il commença à penſer à ſa retraite; *Mais* pour s'empêcher d'être forcé, ſur l'heure de ſon embarquement, *il fit boucher*, dit César, *les portes de la ville, & les avenues des places & des carrefours, & pratiquer dans les rues de grandes coupures garnies de pieux par dedans, & de bâtons brûlés par le bout, & couvertes de claies avec un peu de terre pardeſſus. Il ferma auſſi les avenuës de groſſes piéces de bois, en forme de paliſſades; & lorſque tout fut fait, il embarqua ſans bruit ſes ſoldats, après avoir diſpoſé quelques gens de trait le long des murs, avec ordre d'en partir au premier ſignal, & pour cet effet il leur laiſſa des chaloupes.* L'affaire réuſſit comme il ſe l'étoit propoſé; il embarqua ſes troupes, & mit tout auſſi-tôt à la voile. Toutes les meſures qu'il prit pour cette retraite, ſont d'un homme ſage & aviſé, mais non pas tant qu'on diroit bien dans une guerre civile, où chacun prend le parti qu'il lui plait, & en change ſans honte; car par ces précautions il étoit aiſé de connoître le deſſein qu'il avoit en tête, & ce fut un miracle que César n'en fut pas averti, & un autre que la mer ne lui fut pas contraire. Finiſſons par un autre éxemple, & deſcendons juſqu'au tems où nous vivons, c'eſt-à-dire juſqu'à la guerre de 1701.

Le Comte de Thungen aiant aſſiégé Haguenau ſur la fin de la campagne de 1705. Péri, Maréchal de Camp, défendoit cette place. Il ne fut pas longtems ſans jurer contre la coûtume établie pendant tout le cours de cette guerre, de laiſſer aſſiéger & prendre les places ſans les ſecourir. Ce Général, après ſept jours de tranchée ouverte, ſe vit bientôt réduit à l'extrémité: du moins il en ſentit les approches; il demanda à capituler, & à ſortir de la place avec tous les honneurs de la guerre. L'ennemi ne ſe trouvant pas d'humeur à lui accorder ſes demandes, & le voulant priſonnier de guerre, auſſi-bien que la garniſon, & Péri ne s'accommodant pas de ces conditions, on recommença à tirer. Ce feu ne pouvoit pas durer long-tems; la bréche devenant de plus en plus praticable, il étoit viſible qu'il faudroit bientôt ſubir les conditions du vainqueur. Le Gouverneur ne ſavoit où donner de la tête, ni quel conſeil prendre. Un Officier de la garniſon, qui connoiſſoit parfaitement le païs, ſe mit en tête de le tirer d'embarras par une voie extraordinaire, & il en vint à bout. J'ai un avis à vous propoſer, lui dit-il, c'eſt à vous, Monſieur, à le prendre ou à le rejetter; mais dans l'extrémité où vous vous trouvez, je n'en vois aucun autre plus honnête. Nous ſommes inveſtis, mais non pas tellement bridés du côté des marais, qui interrompent la circonvallation, que vous ne puiſſiez vous ſauver ſûrement & ſans péril avec toute votre garniſon, en forçant la chauſſée du côté de Saverne, tout chemin faiſant: car outre qu'elle eſt mal gardée, il n'y a pas d'apparence que l'ennemi puiſſe ſe douter de rien. J'ai éxaminé toutes choſes, il ne s'agit que de l'éxécution, & dans cette affaire vous n'avez pas un moment à perdre pour vous ſauver avec honneur, ou pour vous rendre avec honte, & ce n'eſt pas là votre intention.

Péri, ravi de trouver un homme qui lui ouvre un expédient capable de le délivrer des embarras où il ſe voit, l'écoute avec joie; il le trouve plein de raiſon, & embraſſe une occaſion ſi favorable; il renvoie l'Officier, & lui demande un ſecret inviolable; il médite ſur l'éxécution de cette entrepriſe, & la trouve aiſée; il aſſemble ſur le champ le Conſeil de guerre, choſe aſſez inutile, puiſqu'il n'avoit nulle envie de propoſer ce qu'il avoit intention de faire, ſoit qu'il fît cette démarche pour rendre ſon ſecret plus impénétrable, ou qu'il voulût donner une plus grande idée de ſon

Digitized by Google

courage & de ſa réſolution. Meſſieurs, leur dit-il à peu près, je vous ai appellés pour vous communiquer ce qui me paſſe dans l'eſprit. Vous ſavez que nous n'avons rien négligé pour remplir nos devoirs par une réſiſtance digne de gens de cœur: je ſuis content de vous comme vous devez l'être de ma conduite à cet égard. J'ai crû devoir capituler, dès que je me ſuis apperçû que j'étois ouvert au corps de ma place; j'ai propoſé de me rendre à des conditions honorables pour votre honneur comme pour le mien, l'ennemi m'en offre de honteuſes, & ſi peu ſupportables, que je ne ſaurois m'y livrer: il faut tous périr ſur la bréche plutôt que de nous rendre avec deshonneur; c'eſt mon intention, & ſans doute la vôtre: je ne vous ai aſſemblés que pour cela ſeul: prenez là deſſus vos meſures, car je ne vois point d'autre chemin pour rendre l'ennemi raiſonnable que celui de la bréche; il penſera plus de deux fois à ce qu'il aura à faire, lorſqu'il nous y verra tous portés.

Cete harangue n'eût ſurpris perſonne du tems de nos peres, parce que la plus grande réſiſtance des aſſiégés ſe faiſoit au corps de la place, & que l'uſage d'y ſoutenir l'aſſaut, & même pluſieurs, étoit une loi qu'on n'avoit garde d'enfraindre. On l'ignore aujourd'hui, de ſorte que la harangue ne fut du goût de perſonne, & fut trouvée tout auſſi ſinguliére que celle de Vercingentorix à Alexia; il ne ſe trouva qu'un ſeul Officier de l'avis de Péri. On allégua mille lieux communs militaires pour le diſſuader d'un deſſein apparemment téméraire, & mille raiſons qui n'étoient point mal fondées, la garniſon ſe trouvant trop foible pour un coup de cette nature. Péri tint bon, & congédia l'aſſemblée, hors le ſeul de la troupe qui venoit de lui applaudir, & auquel il fit part du deſſein qu'il avoit de ſortir de ſa place, & de ſe ſauver par une retraite ſécrete avec toute ſa garniſon. Celui-ci trouva l'entrepriſe infaillible, & il fut chargé de l'arriére-garde. La nuit fut choiſie pour l'éxécution; la garniſon ſe met ſous les armes dans les différens quartiers de la ville, l'extrémité où l'on ſe trouvoit en fut le prétexte: & après avoir pris la précaution de laiſſer quelques tirailleurs du côté de la bréche, on ſort ſecrétement & dans un grand ſilence, on enfile la chauſſée du côté de Mariandol, où l'on ne trouva aucun obſtacle, & l'on ſe retire à Saverne. Celui qui faiſoit l'arriére-garde alla par un autre chemin, traverſa la Montre, ſe jetta dans les bois, & ſe retira avec le même bonheur. Les aſſiégeans furent ſi mal informés de cette retraite, qu'il étoit grand jour qu'ils ne s'étoient pas apperçûs qu'ils tiroient leur poudre aux moineaux.

Cette ruſe fit beaucoup d'honneur à Péri; mais on dit que ſelon la louable coûtume des Généraux aviſés, qui croiroient leur gloire imparfaite s'ils ne ſe l'attribuoient toute entiére, il ne fit aucune mention de l'auteur & du conducteur de cette entrepriſe; ce qui me ſemble peu digne d'un homme de guerre & d'un véritable courage: mais qui ne ſait que le plus grand nombre des Officiers d'armée eſt marqué à un coin ſi honteux? Combien d'éxemples ne pourrois-je pas citer de ces ſortes de filous de la gloire & des actions d'autrui? Combien d'Officiers ſe ſont-ils plaints de ces ſortes d'injuſtices? Combien en connoiſſons-nous qui ſe ſont avancés par les actions d'autrui? De Sueil fit une très-belle action à la bataille de Caſtillon, un autre s'en orna. Mais combien y a-t-il de De Sueils? Nous avons paſſé par ces piques comme bien d'autres. On n'uſoit guére de ces ſortes de baſſeſſes aux tems antiques. Ceux qui y ſont ſujets feroient fort bien de lire la vie de Sylla & d'Agricola, qui ſavoient ſi bien rendre juſtice à la valeur & aux ſervices des Officiers habiles, qui les mettoient ſur la route des grands deſſeins. Tacite fait mention honorable de celui-ci, dont il a écrit la vie; car il dit que s'il ſe faiſoit redouter des ennemis, il ne ſe faiſoit pas moins aimer des ſiens, ſe rendant témoin irréprochable de la valeur de chacun, & ne dérobant jamais la gloire à perſonne. Cet éloge fait beaucoup d'honneur

à Agricola, mais le premier l'emporte ſur le héros de Tacite. Plutarque nous apprend dans la vie de ce grand Capitaine, qu'après toutes ſes victoires il fit graver ſur les trophées qu'il érigea: *A Mars, à la Victoire & à Venus, pour marquer*, dit l'Auteur; *qu'il n'avoit pas moins remporté ces grands avantages par la faveur de la fortune que par ſa grande capacité, par ſa force & par la valeur de ſes troupes.* Mais voici quelque choſe de plus fort. *Car il dreſſa deux trophées*, continuë Plutarque, *le premier, qui fut celui du combat gagné dans la plaine, il le dreſſa dans l'endroit où Archélaus avoit commencé à plier, & à fuir juſques ſur les bords du Molus; & l'autre ſur le ſommet de Thurium, que l'on avoit heureuſement gagné en tournant les Barbares, & ſur ces trophées il étoit marqué en lettres Grecques:* A LA VALEUR D'HOMOLOICHUS ET D'ANAXIDAMUS. C'eſt qu'il dût uniquement à ces deux hommes la victoire qu'il remporta ſur Archélaus. Ce qu'il y a de plus grand & de plus magnanime dans Sylla, c'eſt que ces deux perſonnages n'étoient pas Romains, mais Grecs de la ville de Chéronée, qui s'offrirent d'aller gagner la cime de Thurium avec un petit nombre de ſoldats d'élite.

M. de Barbeſieux commandant à Marſeille en 1535. n'étoit pas un Sylla. En voici la preuve.

Charles-Quint s'étant mis la conquête de la France en tête, entra dans la Provence, & s'avança juſqu'à Aix, où il perdit ſi bien ſon tems, qu'il nous donna celui de nous fortifier à Marſeille, par où il eût dû commencer, & d'où il eût pû tirer tous ſes vivres pour la ſubſiſtance de ſon armée. Les grains ne lui manquoient pas, mais il lui falloit des moulins pour les moudre: on eut la précaution de les ruiner tous, de ſorte qu'il ne lui reſta que celui d'Aubagne. François I. s'étoit avancé juſqu'à Avignon pour défendre le paſſage de la Durance, ou pour le combattre en deçà dans la plus belle plaine du monde. Ce moulin d'Aubagne inquiétoit le Roi. Il avoit écrit aux Marſeillois de tenter de le détruire; mais l'entrepriſe parut impoſſible à M. de Barbeſieux, qui manda pluſieurs fois au Roi que ce poſte étoit bien gardé, & à deux pas de l'armée Imperiale. Le Roi ſe déſeſpéroit, parce qu'il voioit bien qu'en ruinant le moulin il coupoit la gorge à ſon ennemi.

Le Capitaine Montluc, plein de reſſources & de lumiéres, d'un eſprit vif & entreprenant, voiant qu'on regardoit cette entrepriſe comme folle & téméraire, s'informa ſi bien de l'endroit à des gens du lieu même, qu'elle ne lui parut que hardie, & ne dépendre que du ſecret & de la diligence. Il ſe réſout de tenter l'avanture. Il la propoſa à M. de Barbeſieux, & lui promit d'en rendre bon compte. Le Commandant rit de cette fanfaronade, ne s'imaginant pas que cela fut poſſible, & qu'on pût y penſer ſans témérité & ſans folie, outre qu'il y avoit quatre bonnes lieues de Marſeille à Aubagne. Cependant Montluc l'entreprend, & ne demande que ſix vingt ſalades, quoiqu'il y eût beaucoup plus de monde dans le moulin, où les ennemis s'étoient fortifiés, & beaucoup plus encore dans la ville. Le détail que l'Auteur fait de cette entrepriſe eſt admirable, & écrit d'une maniére noble, ſimple, amuſante, & d'une très-grande inſtruction. Je ne le rapporterai pas, parce que cela n'eſt pas de notre ſujet. Il ſuffit de dire que Montluc força le moulin, le détruiſit, & ſe retira bravement, au grand étonnement de M. de Barbeſieux, qui étoit de ces eſpeces d'hommes qui ne croient jamais les autres capables de ce qu'ils ne ſont pas capables de faire eux-mêmes, & qui n'ont pourtant pas honte de s'attribuer baſſement les actions d'autrui.

Je penſois bien, dit ce ſavant Officier, *que M. de Barbeſieux, lorſque le Roi arriva à Marſeille, me préſentât à Sa Majeſté, & lui dit comme j'avois fait l'entrepriſe, afin d'être connu de Sa Majeſté. Mais tant s'en faut qu'il le fit, qu'au contraire il s'attribua tout l'honneur, diſant que c'étoit lui qui avoit inventé la dite entrepriſe, & qu'il*

nous

nous l'avoit baillée à éxécuter. M. de Montpezat ſe trouva fort malade, qui n'en put rien dire, de ſorte que je demeurai autant inconnu du Roi que jamais. Ce que je ſûs du Roi Henry de Navarre, qui m'a dit avoir lû les lettres que ledit ſieur de Barbaſieux avoit écrit au Roi, par leſquelles il s'attribuoit tout l'honneur de ladite entrepriſe. M. de Lautrec n'eût pas fait cela. Il ſied mal de dérober l'honneur d'autrui, il n'y a rien qui décourage tant un bon cœur. M. de Tavanes; qui eſt en vie, peut témoigner de la vérité, & ſi eſt-ce que ces ruptures de moulins tant d'un côté que d'autre; mêmement de celui-là, mirent le camp de l'Empereur en ſi grand néceſſité, qu'ils maugeoient le blé pilé à la Turque, & les raiſins qu'ils mangeoient mirent leur camp en ſi grand déſordre de maladie & mortalité, mêmement parmi les Allemans, que je penſe qu'il n'en retourna jamais mille en leur païs.

§. VII.

Blocus d'Agrigente. Il eſt plus prudent de bloquer que d'aſſiéger en forme les villes d'une grande étenduë. Quand les lignes ſont menacées, ſouvent le plus ſûr eſt d'en ſortir. Affaire de Turin en 1706.

IL paroît aſſez que le deſſein des Romains étoit d'aſſiéger Agrigente dans les formes. La perte de leurs machines, plus que toute autre choſe, les détermina à un blocus, & ce blocus, ſans qu'ils y priſſent garde, fut la cauſe de leur ſalut & de la priſe de la place, qui ſelon toutes les apparences leur échapoit. La garde de leurs travaux & de leurs machines eût fait une telle diverſion de leurs forces, qu'il leur eût été moralement impoſſible de ſoutenir leur circonvallation & leurs travaux tout en même tems.

Les ſiéges des grandes villes ſont très-difficiles & très-incertains, lorſqu'elles ſont bien munies, que de puiſſantes garniſons & des Officiers habiles les défendent, & que les garniſons ſentent une armée en campagne, qui n'eſt point empêchée par une autre, qui la tient en cervelle, & qui retorque ſur ſes mouvemens pour lui couper broche, comme parle Brantome. C'eſt ce que nous appellons aujourd'hui *Armée d'obſervation*: Méthode, pour le dire en paſſant, qui eſt ſelon mon ſens, ſujette à de fâcheux inconveniens. Quoiqu'on en diſe, le pour & le contre combattent également des deux côtés, je tiendrois plutôt pour celui-ci que pour l'autre. Un Général habile, qui cherche à ſecourir la place, le peut plus aiſément qu'on ne ſe l'imagine. Un mouvement fait à propos le met au deſſus du vent, & démonte toutes les meſures de l'antagoniſte. Témoin Denain. Ces ſortes de manœuvres n'appartiennent pas à tout le monde, les imaginations communes ne vont pas ſi loin. Deux Généraux, également habiles & expérimentés, ſe joindront bientôt: ſi celui, qui veut ſecourir la place, ne trouve rien de plus ſubtil à faire, & que l'autre ne puiſſe l'éviter, la fortune du ſiége dépend de cette affaire: le hazard ne manque jamais d'y avoir la principale part, & ſouvent toute entiére: ſi le dernier eſt battu, voilà ſon ſiége évanoui & ſa réputation perduë. On manque ſon coup, c'eſt un grand mal, & l'on perd une bataille, ce qui eſt encore pis. J'aurois mille choſes à dire là deſſus; mais je les écarte avec regret, cela pourra venir ailleurs. Puiſqu'il s'agit dans cette affaire d'une armée toute emploiée dans un ſiége, & renfermée dans une ligne environnante d'une très-grande étenduë, & diviſée en pluſieurs quartiers; je crois que dans ces occaſions un blocus eſt toujours plus prudent & plus aſſuré qu'un ſiége dans toutes les formes.

Céſar n'eut garde d'aſſiéger Alexia, il ſe contenta de bloquer cette place par ces deux lignes ſi célébres dans l'Hiſtoire. Il ne fut pas ſi mal aviſé que de fonder ſa ſubſiſtance

ſur les places voiſines de ſon camp; il le munit de toutes ſortes de proviſions de guerre & de bouche; ce qui devroit apprendre aux Généraux d'armée à ne pas compter ſur les convois qu'ils reçoivent de tems en tems des villes les plus proches. Cela s'appelle vivre au jour la journée.

Nous tombâmes dans une faute toute ſemblable au ſiége d'Arras en 1640. ſous le regne de Louis XIII. Le Cardinal de Richelieu étoit aſſez bien informé que les Eſpagnols aſſembloient toutes leurs forces pour le ſecours d'une place ſi importante. On conſeilla au Cardinal Infant de couper les vivres aux aſſiégeans. Rien n'étoit plus aiſé. Richelieu y avoit très-mal pourvû. L'Infant devoit ſavoir que lorſqu'il s'agit d'une entrepriſe extrémement importante, telle qu'étoit celle-là, qu'on ſait d'ailleurs que l'ennemi n'oubliera aucun effort pour le ſecours de la place; que l'on ſait encore qu'il eſt maître de la campagne, & qu'on n'a d'armée à lui oppoſer que celle qui eſt enfermée dans ſes lignes; quand on ſait, dis-je, tout cela, peut on demeurer ſuſpendu entre ce qu'on ſera & ce qu'on ne ſera pas? Rien ne l'empêchoit de couper les vivres aux aſſiégeans, en ſe campant entre eux & les places d'où ils tiroient leurs convois. N'étoit-ce pas là le ſentiment de tous les Généraux? S'il eût pris ce parti, & qu'il n'eût pas perdu à délibérer le tems qu'il falloit employer à agir, il eût obligé les François à lever honteuſement le ſiége. Il eut tout le tems de voir cela pendant qu'il fut campé auprès des lignes, au lieu qu'il les attaqua ſans fruit à cauſe de leur force extraordinaire. Mais Richelieu étoit-il bien aſſuré que le Général d'Egliſe ne verroit goute dans cette foule d'avantages & d'occaſions qui ſe préſentoient pour ruiner & réduire à néant une entrepriſe de cette importance? Ces avantages étoient ſrapans. Un peu de réflexion ſuffiſoit de reſte pour les reconnoître, ſi le Général Eſpagnol en cette occaſion eût été homme à en faire. Mais le Miniſtre François fut-il plus habile & plus clairvoiant? J'en doute. Car pourquoi ne munit-il pas ſon camp de vivres & de munitions de guerre pour tout le tems du ſiége? Dans les entrepriſes de cette conſéquence, c'eſt peu lorſqu'on n'en a pas pour trois mois. Ce n'étoit pas là le pis qui nous pouvoit arriver en levant le ſiége de cette place; il falloit ſe retirer, & la retraite ne pouvoit ſe faire qu'en paſſant ſur le corps de l'armée Eſpagnole, beaucoup ſupérieure à la nôtre, & compoſée de tout ce que l'Eſpagne avoit de fort & de redoutable.

Si le Cardinal Infant pancha plutôt à inſulter nos lignes qu'à nous couper les vivres, parti qu'il crut peu digne de ſon courage, ou qui paſſoit ſon intelligence; ſi, dis-je, il rejetta celui-ci pour prendre l'autre, & s'il le prit tard, c'eſt qu'il s'imagina qu'il nous trouveroient foibles, abattus & atterrés des travaux du ſiége & de nos pertes. C'étoit mal raiſonner, il n'eſt pas toujours ſûr, il ne l'eſt même jamais de ſecourir une place lorſqu'elle eſt à l'extrémité, & que les aſſiégeans n'en peuvent plus, ou que le ſiége eſt fort avancé. Il l'eſt encore moins au commencement d'une guerre, & à la premiere grande entrepriſe. Je ne ſaurois être du ſentiment de ceux qui s'imaginent que le tems le plus propre eſt, lorſque les troupes ſont affoiblies par la défenſe vigoureuſe & opiniâtrée des aſſiégés. Rien n'éxerce davantage les troupes que les ſiéges, & ſur tout ceux qui ſont ſéconds en grandes ſorties. Quand on attend ce tems-là au commencement d'une guerre, c'eſt expoſer une armée déja aguerrie contre une autre qui l'eſt encore plus. Le meilleur & le plus prudent à l'ouverture d'une guerre, eſt de débuter par quelque ſiége important qui aguerriſſe les troupes de nouvelles levées, ou celles qui n'ont encore rien vû.

Dans le même ſiége, lorſque le Cardinal Infant ſe préſenta devant nos lignes, on aſſembla le Conſeil. La Meilleraie propoſa de ſortir des lignes, & d'aller au-devant des ennemis pour les combattre. On fut d'un avis contraire. *Leur armée*, diſoit-on, *eſt du moins auſſi forte que la nôtre. Pour aller à eux il faudroit lever tous les quartiers:*

A. Le Pautre fec.

Digitized by Google

après cela il ſeroit facile de jetter du ſecours dans la place & de ſe retirer, ſans que nous puſſions les combattre. Dans ce cas nous voilà dans la néceſſité de lever le ſiége. Ces raiſons étoient ſages & prudentes, & conformes aux conjonctures. Ce que dit le Cardinal de Richelieu, qu'il n'avoit jamais lû dans l'Hiſtoire qu'on fût ſorti de ſes lignes, après avoir demeuré ſi longtems à les faire, n'eſt pas encore une raiſon de n'en pas ſortir. Cela dépend du tems & des conjonctures. Qui lui avoit dit qu'il n'y eût rien de tout cela dans l'Hiſtoire? Les éxemples de pareils faits y ſont ſans nombre. Celui d'Agrigente n'en eſt-il pas un? Si Richelieu eût été à l'école de Hannon, les François n'euſſent-ils pas imité Poſthumius, qui ſortit de ſes lignes pour ſe délivrer de l'extrémité où il ſe trouvoit?

Au dernier ſiége de Belgrade, le Prince Eugéne ſe trouva dans le cas de ſortir de ſes lignes, il n'y manqua pas, & c'eſt à mon ſens une des plus belles actions qu'il ait faites en ſa vie: ce qu'il y a de ſingulier & de bien extraordinaire, c'eſt qu'il ſe ſoit trouvé des gens, qui aient trouvé à reprendre ſur la conduite de ce grand Capitaine, qu'ils qualifioient d'imprudente & de téméraire. Je leur demanderois volontiers des preuves démonſtratives de leur créance: ſans doute qu'ils ſe verroient très-embaraſſés s'ils étoient obligés de nous en donner quelqu'une; ce ſeroit les jetter dans un défilé très-embaraſſant, & dans un guet-à-pens très-incommode.

Que dirons-nous du dernier ſiége de Turin? Ecarterions-nous un tel éxemple qui s'eſt paſſé ſous nos yeux? Nous n'avons garde, il fait trop bien à notre ſujet & à notre propre inſtruction, à laquelle nous viſons toujours. Je ne crois pas devoir entrer dans aucun détail d'un événement ſi extraordinaire, il eſt trop connu dans le monde: on fera ſeulement quelques remarques ſur certaines circonſtances les plus capitales, & auſquelles perſonne n'a peut-être encore penſé. Aurions-nous dû ſortir de nos lignes, ou n'en pas ſortir? C'eſt une queſtion qu'un homme du métier réſoudra ſans peine: qui peut douter que le premier parti ne fût le meilleur, lorſqu'on eut appris la nouvelle que les ennemis étoient paſſés en deçà du Pô? n'auroit-on pas dû aller à leur rencontre, ſans délibérer, & au plus vîte? Cela étoit dans les régles; mais ç'eût été furieuſement s'en écarter lorſqu'ils eurent traverſé la Doire. Nous n'avions alors à défendre que le côté de la circonvallation, qui étoit au-delà de cette riviére, c'eſt-à-dire un front d'une très-petite étenduë; & cependant ce côté-là ne ſe trouva-t-il pas abſolument dénué de troupes? Il le fut à tel point, que la brigade de la Marine ſe vit dans la triſte néceſſité de border le retranchement ſur deux de hauteur. On aura de la peine à croire, qu'on ait laiſſé ſi fort dégarni un poſte d'une importance ſi capitale, dans le tems que les deux tiers de notre infanterie reſtent inutiles dans les autres plus éloignés où l'on n'en avoit que faire.

Le deſſein de M. le Duc d'Orleans étoit de lever tous les quartiers, & de marcher droit aux ennemis, qui paſſoient le Pô à Veillane. C'étoit ſans doute le meilleur & le plus honorable parti que l'on eût dû prendre; & digne du courage de ce Prince; il s'y étoit déterminé: mais le Maréchal de Marſin, quoiqu'il fût dans le fond un brave homme, avoit pris de bonnes meſures pour que ſes ſentimens prévaluſſent ſur ceux de M. le Duc d'Orleans; il avoit mandé à la Cour qu'il étoit beaucoup plus avantageux d'attendre les ennemis dans nos lignes, que de leur aller au-devant. Il appuïa ſon opinion de raiſons aſſez ſpécieuſes, ſans s'appercevoir que la grandeur de la circonvallation nous réduiſoit à rien. La Cour lui envoia un ordre du Roi, qui bridoit de telle ſorte le pouvoir du Prince, qu'il ne pouvoit rien faire que ſelon le bon plaiſir du Maréchal. Celui-ci tint cet ordre fort ſecret pour s'en ſervir en cas d'occaſion. Elle ne pouvoit manquer de ſe préſenter, puiſque les ennemis accouroient au ſecours de la place. Le Maréchal produiſit enfin cet ordre, qui fut en partie la cauſe de tous nos malheurs. Je

dis en partie, car il ſembloit que la fortune voulût nous aſſurer la victoire ſans ſortir de nos lignes. En effet les ennemis, en paſſant la Doire pour attaquer la partie de la circonvallation qui étoit de l'autre côté de cette riviére, nous fourniſſoient la plus belle occaſion du monde de les défaire; car par une manœuvre ſi peu ſenſée, ils nous mettoient en état de porter toutes nos forces de ce côté-là, ſans rien craindre ſur tout le reſte de la circonvallation qui ſe trouvoit entre cette riviére & le Pô, Par là ils nous mettoient en état de les faire repentir de leur entrepriſe, puiſqu'ils alloient tenter par l'endroit le plus difficile: quoiqu'on s'y fût moins précautionné à l'égard des retranchemens, il ne devenoit pas moins impraticable par les forces que nous pouvions leur oppoſer.

Rien n'empêchoit le Maréchal de Marſin de faire marcher vingt bataillons & autant d'eſcadrons de ce côté-là, & de tirer quinze autres bataillons de la hauteur des Capucins, où Albergotti étoit avec quarante qu'il avoit fait venir de ſon côté. Le Maréchal n'en avoit-il pas reçu ordre de M. le Duc d'Orleans? Il l'oublia, ou fit ſemblant de l'avoir oublié. Toute la nuit & juſqu'au lendemain, que les ennemis attaquérent, le tems ſe paſſa en vaines conteſtations & en diſcours inutiles: les uns diſant une choſe, & les autres tout le contraire. Cependant le tems s'écoule & l'occaſion s'échape; & pendant que les ennemis ſe forment de l'autre côté de la Doire, on n'y envoie aucunes troupes pour renforcer le peu qu'il y en avoit, ſans penſer que tout ce qui étoit en deçà étoit inutile: ces quarante bataillons, plantés comme des termes ſur la hauteur des Capucins, & ſous les ordres d'Albergotti, que font-ils là? Ne diroit-on pas qu'ils ſont à cent lieues de la ligne en-delà de la Doire? Ils n'en ſont pourtant qu'à deux pas. Je le demanderois volontiers à l'ombre du Maréchal de Marſin, elle me renvoiroit ſans doute à celle d'Albergotti. Si je m'addreſſois à celle-ci, quelle bonne raiſon en pourrois-je eſpérer? Le fait répond pour elle.

Puiſque nous en ſommes là, donnons quelque choſe du caractère militaire de cet Officier Général. Je ne dirai rien de ſon païs, chacun ſait qu'il étoit Italien & d'une des meilleures Maiſons de Florence. Il étoit venu fort jeune en France, & y apporta une grande inclination pour les armes. Il étoit d'une humeur ſombre & mélancolique; grave, compoſé & retiré en lui-même; un air impérieux & penſif: allant à ſes fins autant bien qu'homme de ſon païs; parlant peu, & donnant par là lieu de croire qu'il penſoit beaucoup; prévenu en faveur de ſes ſentimens juſqu'à dédaigner ceux d'autrui, quels qu'ils fuſſent. Circonſpect au-delà des bornes, jamais il ne ſe croioit aſſez de troupes. Ce qu'il falloit éviter, il le prévoioit longtems avant qu'il arrivât, & pour n'y pas tomber il trouvoit dans ſon fond des précautions ſans nombre. Cette fécondité eſt bonne, mais il faut la reſſerrer aux précautions néceſſaires: ſans cela elle étouffe le vrai courage, & produit bien des fautes. Je ne m'arrêterai pas ſur toutes celles que l'on a reprochées à M. d'Albergotti, il en eſt peut-être dont on a eu tort de le charger. D'ailleurs j'honore ce qu'il avoit de bonnes qualités, & ce ſeroit outrer la cenſure que de nier qu'il en eût. Je me borne à l'affaire de Turin: on ne me ſera pas un crime d'en penſer & d'en dire ce que tout le monde en penſe & en dit.

Que fait donc M. d'Albergotti ſur la hauteur des Capucins? Il ſe plaint qu'il n'y eſt pas trop en ſûreté, & qu'il n'a pas aſſez de quarante bataillons pour ſe défendre. Le Maréchal devoit-il avoir égard à ſes terreurs & à ſes craintes imaginaires? Pouvoit-il ignorer que l'ennemi n'avoit de ce côté-là qu'un corps de cinq à ſix mille hommes de milice du païs, de miſérables païſans, & deux ou trois bataillons de troupes reglées, & le tout pour la mine. Albergotti le voioit bien, il ſe plaint pourtant qu'il n'a pas aſſez de vingt mille hommes; on les lui laiſſe pendant qu'on néglige tout le front de la circonvallation de l'autre côté de la Doire, où l'armée du ſecours paroît en bataille ſans

Digitized by Google

aucune diſtraction de ſes forces, ne pouvant même entreprendre ſur nous que par ce ſeul endroit de la riviére dès qu'ils l'ont une fois paſſée.

Lorſqu'on vit que c'étoit tout de bon, & qu'on alloit être attaqué, on envoie à Albergotti; on lui demande un ſecours de dix ou douze bataillons; il répond qu'il va être attaqué, qu'on s'y diſpoſe: en effet cinq ou ſix mille païſans étonnés & tremblans de ſe voir ſi près de lui ſont des gens fort redoutables. On a beau lui repliquer que ce n'eſt pas à ſon poſte que les ennemis en veulent, puiſqu'ils en ſont ſéparés par le Pô & par la Doire. Il ne veut rien écouter de tout cela. Cependant les ennemis attaquent toute cette partie de la circonvallation ainſi dégarnie, la pénétrent à la droite, où il n'y avoit preſque perſonne, & l'emportent ſans peine, bien moins par l'habileté de leurs Généraux que par la faute du Maréchal. Que peut-on penſer de cette conduite? Que peut-on penſer après cela des éloges qui furent faits de la conduite d'Albergotti devant & après cette action, qui nous fut ſi malheureuſe, pendant qu'on ne dit mot & qu'on ne tient aucun compte de quelques Officiers Généraux très-eſtimables, qui penſérent toujours bien, & qui firent très-bien leur devoir?

Tout ce que je viens de dire ici touchant d'Albergotti, ne touche en rien ſon honneur. Nous n'avons garde de lui diſputer le courage, on ſait qu'il n'en manqua jamais par tout où il a été beſoin de le faire paroître; on lui rend volontiers cette juſtice; on ne lui refuſe pas non plus ſon grand talent dans le détail des choſes militaires, & pluſieurs belles qualités très-eſtimables & très-louables; mais nous ne pouvons convenir qu'il eût celles qui compoſent le Général d'armée. Après l'affaire de Turin, ſans parler des autres, ne ſommes-nous pas bien fondés? Mais remarquez, s'il vous plaît, l'étoile de ce Général. Cette conduite, qui eût dû faire rabattre prodigieuſement de l'idée qu'on avoit de ſon ſavoir, & de l'eſtime qu'on faiſoit de lui, l'éléve & lui produit une profuſion d'éloges. Ne fut-il pas lui-même l'unique & principale cauſe d'une infortune ſi accablante? Qui peut en douter ſans abſurdité? Que fait ce Général après avoir joué le perſonnage de Spectateur immobile? Il décampe de ſon poſte, & ſe retire à Pignerol, où les débris de notre armée s'étoient ſauvés. Ornez & parez tant qu'il vous plaira cette retraite de toutes les fleurs de la Rhétorique, ce ne ſera jamais qu'une marche très-accélerée. Ne falloit-il pas qu'il ſe retirât? Cependant on admira cette retraite, comparable, diſoit-on, aux plus mémorables. Il falloit que ſes panégyriſtes ſe connuſſent bien mal en retraites pour ſe récrier ſur celle-ci; car on ne qualifie jamais de ce nom tout corps d'armée qui ſe retire ſans combat & ſans être ſuivi. Une retraite, proprement dite, eſt lorſqu'une armée ou un grand corps de troupes ſe trouve ſuivi, harcelé & attaqué à ſon arriére-garde, pris en flanc, en queuë, ou en tête dans des païs difficiles & dangereux; ou lorſqu'on s'échape à toutes ces attaques par la ruſe, par l'artifice & par des mouvemens bien concertés, qui donnent le change à l'ennemi, comme celle du Général Bannier, ſi célébre dans l'Hiſtoire: toutes les autres n'ont rien qui mérite qu'on en faſſe la moindre mention. Tout ce qu'on peut dire de celle dont nous parlons, c'eſt qu'après la levée du ſiége, M. d'Albergotti ſe retira heureuſement depuis la hauteur des Capucins juſqu'à Pignerol, ſans aucune mauvaiſe rencontre.

CHAPITRE IV.

Les Romains ſe mettent en mer pour la première fois. Manière dont ils s'y prirent. Imprudence de Cn. Cornelius & d'Annibal. Corbeau de C. Duillius. Bataille de Mile. Petit exploit & mort d'Amilcar. Siéges de quelques villes de Sicile.

LA nouvelle de la priſe d'Agrigente remplit de joie le Sénat, & lui donna de plus grandes idées qu'il n'avoit euës juſqu'alors. C'étoit trop peu d'avoir ſauvé les Mamertins, & de s'être enrichi dans cette guerre. On penſa tout de bon à chaſſer entiérement les Carthaginois de la Sicile: rien ne parut plus aiſé & plus propre à étendre beaucoup la domination Romaine. Toutes choſes réuſſiſſoient aſſez à l'armée de terre. Les deux Conſuls nouveaux L. Valerius & T. Octacilius, ſucceſſeurs de ceux qui avoient pris Agrigente, faiſoient dans la Sicile tout ce que l'on pouvoit attendre d'eux. D'un autre côté comme les Carthaginois primoient ſans contredit ſur la mer, on n'oſoit trop répondre du ſuccès de la guerre. Il eſt vrai que depuis la conquête d'Agrigente beaucoup de villes du milieu des terres, craignant l'infanterie des Romains, leur avoient ouvert leurs portes; mais il y en avoit un plus grand nombre de maritimes que la crainte de la flotte des Carthaginois leur avoit enlevées. On balança longtems entre les avantages & les inconvéniens de cette entrepriſe: mais enfin le dégat que faiſoit ſouvent dans l'Italie l'armée navale des Carthaginois, ſans que l'on pût s'en vanger ſur l'Afrique, fixa les incertudes, & il fut réſolu que l'on ſe mettroit en mer auſſi-bien que les Carthaginois. Et c'eſt en partie ce qui m'a encore porté à m'étendre un peu ſur la guerre de Sicile, pour ne pas laiſſer ignorer en quel tems, de quelle maniére, & pour quelles raiſons les Romains ont commencé à équiper une flotte.

Manière dont ils s'y prirent.

Ce fut pour empêcher que cette guerre ne tirât en longueur, que la penſée leur en vint pour la première fois. Ils eurent d'abord cent galéres à cinq rangs de rames, & vingt à trois rangs. La choſe ne fut pas peu embaraſſante. Ils n'avoient pas alors d'ouvriers qui ſûſſent la conſtruction de ces bâtimens à cinq rangs, perſonne dans l'Italie ne s'en étoit encore ſervi. Mais c'eſt où ſe fait mieux connoître l'eſprit grand & hardi des Romains. Sans avoir de moiens propres, ſans en avoir même aucun de quelque nature qu'il fût, ſans s'être jamais fait aucune

idée de la mer (*a*), ils conçoivent ce projet pour la premiére fois, & l'éxécutent avec tant de courage, que dès-lors ils oſent attaquer les Carthaginois, à qui de tems immémorial on n'avoit conteſté la ſupériorité ſur la mer. Mais voici une autre preuve de la hardieſſe prodigieuſe des Romains dans les grandes eutrepriſes: lorſqu'ils réſolurent de faire paſſer leurs troupes à Meſſine, ils n'avoient ni vaiſſeaux pontés, ni vaiſſeaux de tranſport, pas même une felouque; mais ſeulement des bâtimens à cinquante rames, & des galéres à trois rangs, qu'ils avoient empruntées des Tarentins, des Locres, des Eleates & des Napolitains. Ce fut ſur ces vaiſſeaux qu'ils oſérent tranſporter leurs armées.

Lorſqu'ils traverſérent le détroit, les Carthaginois étant venus fondre ſur eux, & un vaiſſeau ponté qui s'étoit préſenté d'abord au combat, aiant échoué & étant tombé en leur puiſſance, ils s'en ſervirent

(*a*) *Sans s'être jamais fait aucune idée de la mer.*] Notre Auteur ſe contredit furieuſement dans ce paſſage; qui voudroit le concilier avec lui-même s'y trouveroit très-embaraſſé. Ce qu'il dit dans ce premier Livre; il l'oublie dans ſon troiſiéme, où il rapporte des Traités très-anciens entre les Romains & les Carthaginois. Il y en a un pris de ſi haut qu'il fut fait peu après l'expulſion de Tarquin, c'eſt-à-dire ſous les premiers Conſuls près de 250. ans avant la premiére guerre Punique, & un autre en 402. où l'on voit manifeſtement que les Romains ne trafiquoient pas ſeulement ſur mer, mais qu'ils avoient des Navires propres pour toute autre choſe que pour le trafic & qu'ils ſe méloient même de piraterie, car Polybe ſpécifie dans le Traité les differentes eſpéces de bâtimens après avoir parlé de vaiſſeaux en général. Si ces vaiſſeaux n'euſſent été que marchands, pourquoi cette diſtinction? les Romains couroient donc les mers ſoit en bien ſoit en mal, quoique le métier de Corſaire, qui n'eſt pas autrement fort honnête en ce tems-ci, fut alors très-honorable, c'eſt Polybe & Thucydite qui nous l'apprénent.

Le paſſage de Pyrrhus en Italie ne produiſit-il pas un Traité d'alliance entre Rome & Carthage, l'an 573. de Rome? je renvoie mon lecteur à M. Huet, qui me ſoulage beaucoup dans cette affaire-ci; j'ignorois qu'il eût écrit ſur la navigation des Anciens, ce qui ne m'eſt guére pardonnable. Il cite Tite-Live ſur le Traitté dont je viens de parler qui prétend que c'eſt le quatriéme. A ces faits, ce poli & ſavant Ecrivain, avec lequel je ne pouvois éviter de me rencontrer, ajoûte; *Il paroit par ce Traité que les Romains avoient alors négligé le ſoin de la mer. Car ils ſtipulent que les Carthaginois leur fourniront des vaiſſeaux dans le beſoin & pour les voiages, & pour la guerre; & au ſurplus les conditions des Traités precedens ſont renouvellées. Outre les preuves que nous tirons de Polybe, contre lui-même*, continuë-t'il, *nous liſons que l'an de Rome 416. qui précéda la ſeconde guerre Punique de 74. ans, les Romains avoient ruiné le port des Antiates, & s'étant emparés de leur flotte, qui étoit de 22. Galéres, entre leſquelles il s'en trouvoit ſix armées d'éperons, le Conſul Maenius orna de ces éperons la Tribune aux harangues dans la place publique, brûla les navires dépouillés de cette défenſe, fit remonter les autres juſqu'à Rome, & les fit mettre dans le lieu deſtiné à la garde & à la fabrique des vaiſſeaux. Ce qui prouve invinciblement que dès ce tems-là les Romains s'appliquoient aux affaires de la marine. Nous liſons de plus*, dit-il quelques lignes plus bas, *que les Romains avoient en mer une flotte de dix vaiſſeaux couverts & armés avant la guerre des Tarentins, c'eſt-à-dire environ 18. ans avant la premiére guerre Punique. Ce fut cette flotte qui donna occaſion à la guerre contre Tarente.* Il dit ailleurs que ce *Valerius, qui commandoit, exerçoit, ſelon le témoignage de Tite-Live, la charge de Duumvir naval, dont l'office étoit d'équiper, de réparer & d'entretenir les flottes. Ces charges de Duumvirs furent créées l'an de Rome 443. c'eſt à-dire environ 50. ans avant le tems où Polybe prétend que les Romains commencérent à s'appliquer à la mer.*

Il eſt donc conſtant que les Romains s'appliquoient à la mer dès le tems de leurs Rois, premiérement pour le negoce, mais que les ennemis qui environnoient leur état dans l'Italie leur ſuſcitérent tant d'affaires, qu'ils furent contraints de ſe relâcher dans le ſoin de la marine juſqu'au tems de la premiere guerre Punique; car alors ils la reprirent avec tant d'ardeur & une ſi prodigieux ſuccès que tout ce qu'ils avoient fait auparavant, ne merita pas en comparaiſon d'être compté pour rien. Et c'eſt en ce ſens qu'il faut entendre & expliquer Polybe.

comme de modéle pour conſtruire toute leur flotte (*a*): de ſorte que ſans cet accident, n'aiant aucune expérience de la marine, ils auroient été contraints d'abandonner leur entrepriſe. Pendant que les uns étoient occupés à la fabrique des vaiſſeaux, les autres amaſſoient des matelots & leur apprenoient à ramer. Ils les rangeoient la rame à la main ſur le rivage dans le même ordre que ſur les bancs. Au milieu d'eux étoit un Commandant. Ils s'accoûtumoient à ſe renverſer en arriére, & à ſe baiſſer en devant tous enſemble, à commencer & à finir à l'ordre. Les matelots éxercés, & les vaiſſeaux conſtruits, ils ſe mirent en mer, s'éprouvérent pendant quelque tems, & voguérent le long de la côte d'Italie.

Faute du Conſul & d'Annibal.

Cn. Cornelius qui commandoit la flotte, après avoir donné ordre aux pilotes de cingler vers le détroit dès que l'on ſeroit en état de partir, prit avec dix-ſept vaiſſeaux la route de Meſſine, pour y tener prêt tout ce qui ſeroit néceſſaire. Lorſqu'il y fut arrivé, une occaſion s'étant préſentée de ſurprendre la ville des Lipariens, il la ſaiſit trop légérement, & s'approcha de la ville. A cette nouvelle Annibal, qui étoit à Palerme, fit partir le Sénateur Boode avec une eſcadre de vingt vaiſſeaux. Celui-ci avança pendant la nuit, & envelopa dans le port celle du Conſul. Le jour venu, tout l'équipage ſe ſauva à terre: & Cornelius épouvanté, ne ſachant que faire, ſe rendit aux ennemis; après quoi les Carthaginois retournérent vers Annibal, menant avec eux, & l'eſcadre des Romains, & le Conſul qui la commandoit. Peu de jours après, quoique cette avanture fît beaucoup de bruit, il ne s'en fallut preſque rien qu'Annibal ne tombât dans la même faute. Aiant appris que les Romains rangeant la côte d'Italie approchoient, il voulut ſavoir par lui-même combien ils étoient, & dans quel ordre ils s'avançoient. Il prit cinquante vaiſſeaux; mais en doublant le promontoire d'Italie, il rencontra les ennemis voguant en ordre de bataille. Pluſieurs de ſes vaiſſeaux furent pris, & ce fut un miracle, qu'il put ſe ſauver lui-même avec le reſte.

Les Romains s'étant enſuite approchés de la Sicile, & y aiant appris l'ac-

(*a*) *Ils s'en ſervirent comme de modéle pour conſtruire toute leur flotte.*] Voici un paſſage qui n'eſt pas tout à fait indigne d'être relevé. Les Romains paſſent le détroit, non pas ſeulement ſur des bâtimens de cinquante rames, c'eſt-à-dire des galéres de bas bord? Mais encore ſur des triremes, qui étoient des vaiſſeaux ou galéres de guerre qu'ils avoient empruntés de leurs voiſins, & Polybe nous dit après cela, que *ſi le vaiſſeau Carthaginois n'eût échoué* ſur la côte, & dont ils ſe ſaiſirent, *les Romains auroient été contraints d'abandonner leur entrepriſe*: je ne comprens rien à cela. N'avoient-ils pas traverſé le détroit avec des bâtimens propres pour la guerre? Mais, dira-t-on, ces galéres ou vaiſſeaux, ſi on l'aime mieux, n'étoient pas pontés, & l'Auteur entend parler de ces ſortes de bâtimens Se moque-t-on? Quoi? ces bâtimens ſi extraordinairement élevés, pouvoient être autrement que pontés, qui peut douter qu'ils ne le fuſſent, & même à deux ponts? Qui empêchoit les Romains d'en conſtruire ſur le même modéle de ceux ſur leſquels ils avoient paſſé le détroit? Polybe auroit ce me ſemble mieux fait de nous dire que celui qu'on prit ſe trouva d'un gabarit plus avantageux & plus propre pour les manœuvres legéres; mais il ne pouvoit être différent des autres que dans la coupe qui dût leur paroître plus fine.

l'accident qui étoit arrivé à Cornelius, ils envoiérent à C Duillius, qui commandoit l'armée de terre, & l'attendirent. Sur le bruit que la flotte des ennemis n'étoit pas loin, ils ſe diſpoſérent à un combat naval. Mais comme leurs vaiſſeaux étoient mal conſtruits, & d'une extrême peſanteur, quelqu'un ſuggéra qu'il falloit ſe ſervir (*a*) de ce qui fut depuis ce tems-là appellé des corbeaux. Voici ce que c'étoit.

Une piéce de bois ronde, longue de quatre aunes, groſſe de trois palmes de diamétre, étoit plantée ſur la prouë du navire: au haut de la poutre étoit une poulie; & autour, une échelle clouée à des planches de quatre pieds de largeur, ſur ſix aunes de longueur, dont on avoit fait un plancher percé au milieu d'un trou oblong, qui embraſſoit la poutre à deux aunes de l'échelle. Des deux côtés de l'échelle ſur la longueur, on avoit attaché un garde-fou qui couvroit juſqu'aux genoux. Il y avoit au bout du mat une eſpéce de pilon de fer pointu, au haut duquel étoit un anneau; de ſorte que toute cette machine paroiſſoit ſemblable à celles dont on ſe ſert pour faire la farine. Dans cet anneau paſſoit une corde, avec laquelle, par le moien de la poulie qui étoit au haut de la poutre, on élevoit les corbeaux lorſque les vaiſſeaux s'approchoient, & on les jettoit ſur les vaiſſeaux ennemis, tantôt du côté de la prouë, tantôt ſur les côtés ſelon les différentes rencontres. Quand les corbeaux accrochoient un navire, ſi les deux étoient joints par leurs côtés, les Romains ſautoient dans le vaiſſeau ennemi d'un bout à l'autre; s'ils n'étoient joints que par la prouë, ils avançoient deux à deux au travers du corbeau. Les premiers ſe défendoient avec leurs boucliers des coups qu'on leur portoit en devant; & les ſuivans pour parer les coups portés de côté, appuioient leurs boucliers ſur le garde-fou. Après s'être ainſi préparé, on n'attendoit plus que le tems de combattre.

Auſſi-tôt que Duillius eût appris l'échec que l'armée navale avoit reçû, laiſſant aux Tribuns le commandement de l'armée de terre, il alla joindre la flotte: & ſur la nouvelle que les ennemis faiſoient le dégât ſur les terres de Myle, il la fit avancer toute de ce côté-là. A l'approche des Romains, les Carthaginois mettent avec joie leurs cent trente vaiſſeaux à la voile: inſultant preſque au peu d'expérience des Romains, ils tournent tous la prouë vers eux, ſans daigner ſeulement ſe mettre en ordre de bataille. Ils alloient comme à un butin qui ne pouvoit leur échaper. Leur Chef étoit cet Annibal, qui de nuit s'étoit furtivement ſauvé avec ſes troupes de la ville d'Agrigente. Il montoit une galére à ſept rangs de rames, qui avoit appartenu à Pyrrhus. D'abord les Car-

Bataille de Myle.

(a) *De ce qui fut depuis appellé corbeau.*] La deſcription de ce corbeau, laquelle ſe trouve dans tous les manuſcrits du Vatican, eſt fort différente de celle-ci. On en voit une traduction Latine dans le *Vegetius* de l'édition de Plantin. Je m'étonne qu'on ait ſi peu réuſſi dans la découverte de cette machine. Le lecteur curieux peut en voir la figure & tout ce que j'ai penſé ſur les différens corbeaux des anciens, dans les obſervations ſuivantes.

thaginois furent fort ſurpris de voir au haut des proüës de chaque vaiſſeau, un inſtrument de guerre auquel ils n'étoient pas accoûtumés. Ils ne laiſſérent cependant pas d'approcher de plus en plus, & leur avant-garde pleine de mépris pour les ennemis, commença la charge avec beaucoup de vigueur; mais lorſqu'on fut à l'abordage, que les vaiſſeaux furent accrochés les uns aux autres par les corbeaux, que les Romains entrérent au travers de cette machine dans les vaiſſeaux ennemis, & qu'ils ſe battirent ſur leurs ponts; ce fut alors comme un combat ſur terre, une partie des Carthaginois fut taillée en piéces, les autres effraiés mirent bas les armes. Ils perdirent dans ce premier choc trente vaiſſeaux & tout l'armement. La galére Capitaineſſe fut auſſi priſe, & Annibal au déſeſpoir fut fort heureux de pouvoir ſe ſauver dans une chaloupe. Le reſte de la flotte des Carthaginois faiſoit voile dans le deſſein d'attaquer les Romains; mais lorſqu'ils virent de près la défaite de ceux qui les avoient précédés, ils ſe tinrent à l'écart & hors de la portée des corbeaux. Cependant à la faveur de la légéreté de leurs bâtimens, ils avancérent les uns vers les côtés, les autres vers la poupe des vaiſſeaux ennemis, comptant ſe battre par ce moien ſans courre aucun riſque; mais ne pouvant, de quelques côtés qu'ils tournaſſent, éviter cette machine, dont la nouveauté les épouvantoit, ils ſe retirérent avec perte de cinquante vaiſſeaux. (*a*) Une journée ſi heureuſe redouble le courage & l'ardeur des Romains. Ils ſe jettent dans

(*a*) *Une journée ſi heureuſe rédouble le courage & l'ardeur des Romains.*] Ceux qui ont ſouvent été battus, ou qui par la perte de quelque combat, ou le ſouvenir de leur derniere diſgrace, ſe ſont imaginé que leurs ennemis ont plus d'adreſſe, d'habileté & d'expérince ſur mer; ceux-là mêmes ſentent redoubler leur courage, & prennent de nouvelles eſpérances, lorſqu'il leur arrive quelque bonheur: à plus forte raiſon lorſqu'ils remportent une victoire complette, auſſi continuent-ils la guerre avec plus de courage & de fierté que ne font les vainqueurs. Cela paroît encore plus dans ceux qui ont éprouvé tous les maux d'une guerre très-malheureuſe, & dont ils croient ne pouvoir jamais ſe relever; un retour de fortune, un changement ſi ineſperé produit des effets ſurprenans, & remet toute la machine du cœur auparavant démontée par la crainte de l'ennemi. Cela ne ſe remarque pas ſeulement dans les ſoldats, mais encore dans les peuples. La joie qu'ils reſſentent d'un bonheur preſque inattendu, les porte naturellement à fournir pour la continuation de la guerre des moiens qu'on croioit tarîs. Une bataille perduë cauſe ſouvent la même révolution, lorſque les ſoldats & leurs Généraux ont combattu avec tout le courage & l'intrépidité poſſible. La bataille de Malplaquet quoique perduë, peu s'en faut que je ne diſe en apparence, puiſqu'on abandonna le champ de bataille ſans aucune néceſſité, & qu'une heure de répit nous donnoit la victoire que l'ennemi penſoit à nous céder. Cette bataille, dis-je, eſt un bel exemple de ce que je viens d'avancer. On ne vit jamais dans les peuples plus d'empreſſement & d'ardeur à fournir dequoi réparer la perte que l'on avoit faite dans cette célebre journée.

Pour revenir aux Romains, cette victoire de Duillius leur éleva ſi fort le cœur, & les remplit de tant d'eſpérance, que ce Général obtint des honneurs auſſi nouveaux que le fut ſon triomphe, car il fut le premier qui triomphât après une victoire navale, ſpectacle qu'on n'avoit pas encore vû dans Rome. On fit plus, on lui érigea une colonne roſtrale, ainſi appellée à cauſe des proüës de navires dont on ornoit ces colonnes, autre nouveauté dans l'architecture. On déterra un morceau de celle-ci vers la fin du XVI. ſiécle.

Le triomphe & la colonne ne parurent pas dignes d'une ſi grande victoire. On pouſſa plus loin la reconnoiſſance. Un triomphe ne dure qu'une journée, après cela l'on n'en parle plus, & l'on vouloit s'en ſouvenir tant qu'il y auroit des Duillius de la race du premier. On fit un decret public, qui devoit paſſer à ſes deſcendans, par lequel on lui accordoit l'honneur de ſe faire conduire à ſon logis aux flambeaux & au ſon des flûtes,

la Sicile, ſont lever le ſiége de devant Egeſte, qui étoit déja réduite aux dernières extrémités, & prennent d'emblée la ville de Macella.

Après la bataille navale, Amilcar Chef de l'armée de terre des Carthaginois, aiant appris à Palerme, où il campoit, que dans l'armée ennemie les Romains & leurs alliés n'étoient pas d'accord, que l'on y diſputoit qui des uns ou des autres auroient le premier rang dans les combats, & que les alliés campoient ſéparément entre Parope & Termine, il tomba ſur eux avec toute ſon armée pendant qu'ils levoient le camp, & en tua près de trois mille. Il prit enſuite la route de Carthage avec le reſte des vaiſſeaux qui avoient échapé au dernier combat, & de là il paſſa ſur d'autres en Sardaigne, avec quelques Capitaines de galére des plus expérimentés. Peu de tems après aiant été envelopé par les Romains dans je ne ſai quel port de Sardaigne, (car à peine les Romains eurent-ils commencé à ſe mettre en mer, qu'ils penſérent à envahir cette iſle;) & y aiant perdu quantité de vaiſſeaux, il fut pris par ceux de ſes gens qui s'étoient ſauvés, & puni d'une mort honteuſe. Petit Exploit & mort d'Amilcar.

Dans la Sicile les Romains ne firent la campagne ſuivante rien de mémorable. Mais A. Atilius Regulus & C. Sulpicius, Conſuls, s'étant venus mettre à leur tête, ils allérent à Palerme, où les Carthaginois étoient en quartier d'hiver. Etant près de la ville, ils rangent leur armée en bataille; mais les ennemis ne ſe préſentant pas, ils marchent vers Ippana, & la prennent du premier aſſaut. La ville de Muttiſtrate, fortifiée par ſa propre ſituation, ſoutint un long ſiége, mais elle fut enfin emportée. Celle des Camariniens, qui peu auparavant avoit manqué de fidélité aux Romains, fut auſſi priſe après un ſiége en forme, & ſes murailles renverſées. Ils s'emparérent encore d'Enna & de pluſieurs autres petites villes des Carthaginois. Enſuite ils entreprirent d'aſſiéger celle des Lipariens. Siége de quelques villes.

toutes les fois qu'il ſouperoit en ville chez ſes amis. Il y avoit dequoi entretenir tous les joueurs de flûtes de Rome, ſans doute qu'il s'en munit abondamment. Il ne faut pas douter que ſes deſcendans ne s'en muniſſent auſſi, & qu'ils ne ſoupaſſent très-ſouvent en ville ſans ſe faire beaucoup prier, pour ne pas perdre un privilége ſi honorable & ſi glorieux dans la famille. Il y a bien des Auteurs qui prétendent qu'il s'arrogea cette eſpéce de triomphe nocturne. Je renvoie le lecteur au Dictionaire de Bayle, qui a épuiſé cette matiere. Il n'y a rien de plus beau dans les Princes, & de plus capable d'engendrer l'émulation & la reconnoiſſance, que de continuer les graces & les honneurs aux deſcendans de ceux qui leur ont rendu des ſervices ſignalés. Les deſcendans de Themiſtocle, dit Plutarque, ſix cens ans après la mort de ce grand homme, conſervoient encore à Magneſie certains honneurs que le Roi de Perſe Artaxerxès lui avoit accordés.

OBSERVATIONS.

Sur la bataille navale de Milazzo entre le Conſul Duillius & Annibal, Général des Carthaginois.

§. I.

Ordre de bataille des deux armées. Précipitation d'Annibal, cauſe de ſa défaite.

VOici la premiére bataille que les Romains gagnérent ſur mer. Le victorieux fut auſſi le premier à qui ils accordérent le triomphe naval, cette nouveauté dût plaire beaucoup à Rome. On lui érigea une colonne avec une inſcription, c'eſt Florus qui nous apprend ceci : il a dit vrai, car vers la fin du ſeiziéme ſiécle on en déterra à Rome un morceau. Ces ſortes de colonnes ſe nommoient *Roſtratæ*; elles étoient ornées de proüës de navires, comme on voit dans la figure, leſquelles avançoient en dehors, rangées en quinconce. Duillius obtint encore d'autres honneurs en reconnoiſſance de cette victoire. Bien des Savans ſur de bons témoignages prétendent qu'il en excroqua une bonne partie ; c'eſt dequoi je ne déciderai pas.

Ce Duillius eſt le même, ſelon quelques Auteurs, qui ſe plaignit un jour à ſa femme qu'elle ne l'avoit jamais averti d'un défaut qu'on venoit tout fraichement de lui reprocher, c'étoit d'avoir l'haleine puante. Sa femme bien étonnée, lui répondit qu'elle croioit que tous les hommes lui reſſembloient ſur ce point. Ce ſeroit dommage que le nom de cette femme miraculeuſe ſe fût perdu : S. Jerôme nous l'a conſervé. Elle s'appelloit Cilia. Ces ſortes de femmes ſont rares dans l'antiquité. Nos tems ſont plus heureux. Aujourd'hui même, *il en eſt juſqu'à trois que je pourrois citer.*

Duillius fut donc le premier des Romains qui défit les Carthaginois ſur un élément où ils paſſoient pour de très-grands maîtres. Cette bataille mérite quelques obſervations. Mais j'ai lieu de craindre que les marins ne ſoupçonnent mon fait à ces mots d'obſervations ſur une bataille de mer. Que le pilote raiſonne ſur les vents, diront-ils, nous ne le trouvons pas étrange : cela eſt de ſon métier. Que le Bouvier parle de ſes bœufs, & le Berger de ſon troupeau, on n'y trouve pas à dire. Il n'eſt pas non plus étonnant que le Guerrier s'entretiennent de ſes combats & des bleſſures qu'il a reçûes, cela eſt dans l'ordre : on l'écoute & on le croit.

Baſti al Nochiero ragionar de venti,
Al biſolco de itori, & le ſue piaghe
Contil guerrier, contil paſtor gli armanti.

Mais qu'un homme qui n'eſt marin ni de fait ni de profeſſion, ſe mêle de parler guerre de mer, cela eſt hors de ſa competence. Point du tout. Car pour ne rien dire ici de quelques voiages que j'ai faits ſur cet élément, quoique je n'aie ſervi que ſur terre, je n'ai pas laiſſé dans mes heures perduës que d'étudier ce qui pouvoit m'être néceſſaire pour raiſonner pertinemment ſur un combat naval, ſans néanmoins rien décider : d'ail-

Digitized by Google

leurs il n'eſt pas beſoin d'une théorie appuiée de l'expérience pour juger ſainement d'une diſpoſition navale: cette ſorte d'éxamen eſt du reſſort de la raiſon & du bon ſens. Ajoutons que de toutes les batailles navales dont mon Auteur parle, il n'y en a pas une ſeule qui ne ſe ſoit donnée en tems de bonace ou d'une mer peu courouſſée, & avec des bâtimens à rames: ceux mêmes qui avoient le deſſus du vent abattoient les voiles lorſqu'ils entroient en action. Les anciens n'étoient pas grands Clercs dans la marine. Un matelot de deux jours en ſait plus aujourd'hui que le meilleur Pilote des anciens. Entrons donc dans l'éxamen de cette bataille.

Les Romains combattirent ſur deux lignes. 2. C'étoit la méthode de ce tems-là, c'eſt la nôtre d'aujourd'hui. Comme ils s'étoient diſpoſés à cette bataille, ils voguérent en bon ordre aux ennemis. 3. Le Général Carthaginois ne s'attendoit pas de les rencontrer ſi-tôt en ſon chemin. Il n'en parut point étonné: il avoit pourtant grand ſujet de l'être. On ne gagne rien à être ſurpris & lorſque cela arrive il eſt très-difficile d'y apporter du reméde. On en eſt réduit là ſur mer tout comme ſur terre. Il eût dû ſe mettre en panne à la vûe des Romains, pour attendre que le reſte de ſa flotte eût demarré; mais il ne crut pas devoir l'attendre. Il vogua droit à Duillius avec ce qu'il avoit de vaiſſeaux; il ſit cette manœuvre avec tant de hâte & de préciparion, qu'il s'imagina qu'il n'avoit qu'à paroître pour diſſiper cette armée.

Il ſe fondoit ſur l'expérience de ſes troupes, accoûtumées aux combats de mer: plus encore ſur la ſienne propre, qui ne paroît pas ici, & ſur l'agilité de ſes vaiſſeaux, qui n'étoit pas un petit avantage. Tout cela joint enſemble augmenta le mépris qu'il faiſoit de ſes ennemis, & la bonne opinion qu'il avoit de lui-même à tel point, qu'il crut que ce ſeroit ſe rabaiſſer trop, que de ſe précautionner le moins du monde contre des gens, qui n'avoient ni expérience des combats de mer, ni ſcience des manœuvres, lorſqu'il fait voir lui-même par ſa conduite qu'il n'a ni l'une ni l'autre.

Leur Chef, dit l'Auteur, *étoit cet Annibal, qui à la faveur des ténébres s'étoit furtivement ſauvé de la ville d'Agrigente à la tête de ſes troupes.* Cette retraite ſourde, ſi bien conduite & ſi heureuſe, l'avoit tellement enflé & rempli d'orgueil, qu'il crut que les précautions étoient inutiles dans cette bataille pour combattre avec ſûreté; ce qui arrive toujours aux Généraux ignorans & préſomptueux, à qui les avantages précédens, quelques petits qu'ils ſoient, ſont des amorces qui les ménent à leur perte.

Lorſqu'on ſe conduit prudemment & ſelon les régles de la guerre, & que le ſuccès ne répond pas à notre attente, l'on a dequoi ſe conſoler quand on n'a rien omis de ce qui pouvoit nous faire réuſſir. Si un Général mérite d'être puni des entrepriſes heureuſes, mais folles, téméraires & ſans néceſſité, à plus forte raiſon celui qui hazarde inconſidérément une bataille avec une partie de ſes forces, lorſqu'il dépend de lui de courre les riſques avec le tout.

A la vûe des Romains Annibal eût pû former d'abord ſa premiére ligne, & les attendre ſans avancer deſſus: par là il donnoit le tems à la ſeconde de ſe former derriére: ſi elle étoit trop éloignée, il pouvoit virer de bord & s'en approcher. En prenant ce parti, il combattoit Duillius à forces égales. Cette précaution lui vint ſi peu à l'eſprit, qu'il n'attendit pas même que ſa prémiere ligne fût entiérement formée; mais par un aveuglement, qui a peu d'éxemples dans un combat de mer, où il eſt rare d'être ſurpris, il vogua étourdiment avec une partie de ſes vaiſſeaux 2, pendant que l'autre 3, avoit à peine levé l'ancre. Notre Auteur, très-alerte à ſaiſir les moindres fautes qui ſe commettent à la guerre, dit que les Carthaginois ſe gouvernérent avec ſi peu de jugement, & avec tant de mépris de l'ennemi, qu'*ils alloient comme à un butin qui ne pouvoit leur échapper.*

On ſait combien ce mépris eſt avantageux au ſoldat. Rien ne lui reléve plus le

cœur & l'audace, & ne redouble davantage ſes eſpérances pour la victoire. Un Général, qui ſait le leur inſpirer par ſon éloquence, n'a pas lieu de s'en repentir; mais s'il s'en remplit lui-même la tête, il court riſque de le faire tomber ſur lui-même, parce qu'alors il eſt ennemi des précautions, & qu'il va trop vîte dans les choſes qui demandent beaucoup de prudence & de circonſpection.

Annibal parut en préſence des Romains 4, dans l'état que je viens de dire; il les tint à demi battus. Dès qu'il fut aſſez proche, il apperçut ces nouvelles machines, qu'on appelloit *corbeaux*, ſur toutes les proüës des galéres Romaines, il en parut fort étonné, ne ſachant ce que ce pouvoit être.

Son étonnement ne doit pas nous ſurprendre. On remarque dans toutes les choſes de la guerre, que ce qui n'a pas été auparavant pratiqué, quelque leger, & même quelque abſurde & quelque puérile qu'il puiſſe être, ne manque jamais de cauſer de la ſurpriſe par ſa nouveauté, & l'imagination l'augmente toujours. Si ce qu'on voloit, & auquel on ne comprenoit rien, n'eût fait impreſſion que ſur l'eſprit du Général, peut-être que l'on eût combattu avec le même courage & les mêmes eſpérances; mais la vûe de ces machines fit encore un plus grand effet ſur l'eſprit de ſes ſoldats: cela les jetta dans le doute & dans la crainte, & auſſi-tot toutes ces belles idées de victoire & de butin s'évanouïrent. Un rien produiſit un ſi grand changement, puiſqu'en effet c'étoit fort peu de choſe que cette machine qui leur faiſoit tant de peur.

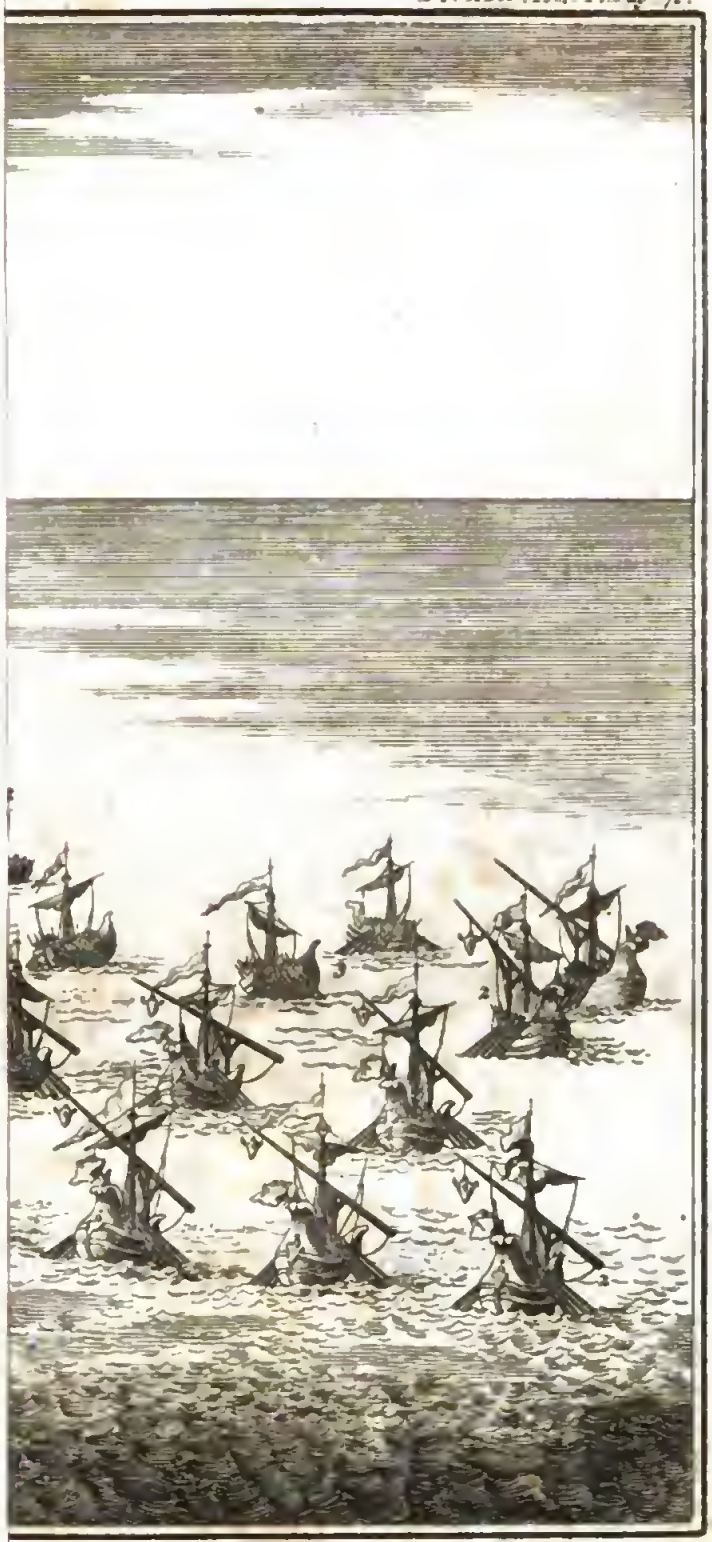
Malgré tout ce que je viens de dire, les Carthaginois, remis peut-être de leur crainte, attaquent avec beaucoup de vigueur; mais comme toutes leurs forces n'avoient pas encore joint, & que les vaiſſeaux combattoient à meſure qu'ils arrivoient, on reconnut bientôt ce que peut le bon ordre & les forces réunies contre une armée qui manque de l'un & de l'autre.

On ne mépriſe rien ſans péril à la guerre. Il eſt bon d'uſer de précautions non ſeulement contre un ennemi foible & ſans mérite; mais même après pluſieurs victoires remportées ſur lui, à plus forte raiſon dans le commencement d'une guerre, lorſqu'on n'a rien éprouvé qui puiſſe favoriſer & appuier notre opinion.

Annibal connoiſſoit le courage des Romains, il l'avoit éprouvé à Agrigente. Il avoit une haute idée du courage, de la confiance & de l'expérience de ſes troupes, ſoit; mais cela ſuffit-il pour le ſuccès des grandes entrepriſes, s'il négligeoit d'ailleurs le ſeul & unique avantage ſans lequel tous les autres étoient inutiles? N'eſt-ce pas la faute du monde la plus étrange, d'avoir combattu avec la plus petite partie de ſes forces lorſqu'il lui reſtoit encore aſſez de tems pour les mettre toutes en bataille? Lorſqu'il s'agit de tout il faut combattre avec le tout: cette faute rendoit les Romains ſupérieurs de la moitié, & les mettoit en état de le doubler & de l'envelopper à ſes aîles, & de le terraſſer avant que le reſte de ſes forces eût pû joindre; c'eſt ce qu'ils ne manquerent pas de faire.

Que fait-on ſi le même mépris de l'ennemi qui échauffoit ſi fort les Carthaginois & leur Général, ne fut pas la principale cauſe de la victoire des Romains? Rien n'eſt plus capable de remuer la haine & l'averſion que l'on a pour ſes ennemis, & d'animer les courages les plus aſſoupis, que le mépris que l'on en fait. On peut juger de l'effet que cela dût faire ſur des hommes auſſi fiers & auſſi courageux qu'étoient les Romains.

Se trouvant ſupérieurs par le nombre de leurs vaiſſeaux, comme dans le reſte, ils ſe font voir toujours de proüe, abordent l'ennemi & font tomber les corbeaux ſur les galéres Carthaginoiſes, qui tâchent inutilement de les eſquiver. Annibal ſurpris de cette nouvelle façon de combattre, & de l'effet de ces machines, eût pû refuſer l'abordage: cela lui étoit d'autant plus aiſé, que ſes galéres étoient légéres, & que celles des Romains étoient lourdes & peſantes. En ſe gouvernant de la ſorte il donnoit le tems au



réſte de ſa flotte de venir au ſecours; mais ce ſecours étant arrivé un peu trop tard pour rétablir le combat ſervit du moins à favoriſer ſa retraite: s'il eût pu former une premiére ligne, il pouvoit s'empêcher d'être doublé, & pendant ce tems-là la ſeconde auroit eu le tems d'arriver, de ſe former derriere, & de donner tout en même tems; mais venant par intervalles, les premiéres étoient en déſordre, ou priſes avant que les autres euſſent le tems de les ſecourir. Ce qui ſauva le reſte de cette flotte, c'eſt que la plus grande partie de la ſeconde arriva en bon ordre.

L'expérience apprit alors aux Romains, qu'il n'y avoit pas de moiens plus ſûrs & plus aſſurés, que de ſe joindre & d'en venir à l'abordage: & c'eſt, au jugement des plus habiles, le ſeul moien qu'on puiſſe prendre dans les combats de mer pour être aſſuré de la victoire. Depuis que l'artillerie s'eſt introduite ſur mer, on a preſque oublié cette méthode des anciens, qui eſt pourtant la véritable, & qui convient le mieux à la nation Françoiſe: auſſi voions-nous que ceux qui s'en ſervent, ne manquent jamais de réuſſir.

Quand même les anciens Grecs & Romains auroient connu nos différentes bouches à feu, comme nos canons & nos fuſils, & qu'ils s'en ſeroient ſervis ſur mer comme ſur terre, je ſuis perſuadé qu'ils n'euſſent jamais abandonné leur maniére de combattre, qui eſt infiniment plus courageuſe & plus ſenſée que celle que nous ſuivons aujourd'hui.

Quoique leurs machines de guerre, comme les baliſtes & les catapultes, dont l'uſage étoit aſſez commun ſur mer, fiſſent des effets ſurprenans, ils ne s'en ſervoient que lorſque les vaiſſeaux étoient à une certaine portée, & ils en venoient tout auſſitôt à l'abordage.

Si j'oſe dire mon ſentiment ſur notre maniére d'agir dans les combats de mer, il me ſemble que depuis l'invention de la poudre nous avons abandonné la bonne pour embraſſer la mauvaiſe. Nos combats de mer, & particuliérement nos batailles, ſe décident à coups de canon: rarement en vient-on à la petite portée du fuſil, & plus rarement aux mains. Je crois, Dieu me pardonne, que ſi l'on venoit à manquer de poudre de part & d'autre, on ſe retireroit chacun de ſon côté. L'on ſe crible pendant toute une journée, l'on ſe coule à fond ſi l'on peut; & pour éviter le péril de l'abordage, l'on ſe précipite dans un plus grand: ce qui eſt la marque la plus évidente de la peur qui trouble le jugement.

S'il y avoit moins de danger dans un lieu que dans un autre, peut-être qu'on pourroit s'arrêter au plus ſûr; mais on peut voir que le péril qu'on court à joindre l'ennemi, eſt bien plus dans l'imagination que dans la choſe même. Lorqu'on n'eſt qu'un moment à terminer une bataille, l'on y perd bien moins de monde qu'en ſe canonnant pendant pluſieurs heures, & particuliérement lorſqu'un ennemi ſe trouve ſurpris par la nouveauté du combat auquel il n'eſt pas accoûtumé: méthode que nos Corſaires ont toujours ſuivie, & dont ils ſe ſont toujours bien trouvés.

§. II.

Corbeau des Anciens. Pourquoi ainſi nommé. Qui en eſt l'inventeur.

Il y avoit tant de diverſes ſortes de corbeaux, ils étoient ſi différens entr'eux, ſoit dans leur conſtruction, ſoit dans leur figure, ou dans leur uſage, que je ne ſai comment les Anciens n'ont pas inventé différens noms pour empêcher qu'on ne les confondit les uns avec les autres. Que diroit de nous la poſtérité, ſi au lieu des noms de piſtolet, de fuſil, de carabine, de canon, de mortier, nous nous contentions du ter-

rie vague d'arme à feu, ou de bouche à feu? On ne ſait pas même bien préciſément pourquoi cette machine de guerre à été appellée corbeau, car elle n'a nul rapport avec cet animal. Dans les autres machines on voit à peu près d'où vient que tel ou tel nom lui a été donné. Mais ici rien ne nous aide à trouver l'origine de cette dénomination. Il faut déviner. Mais ce n'eſt pas mon métier.

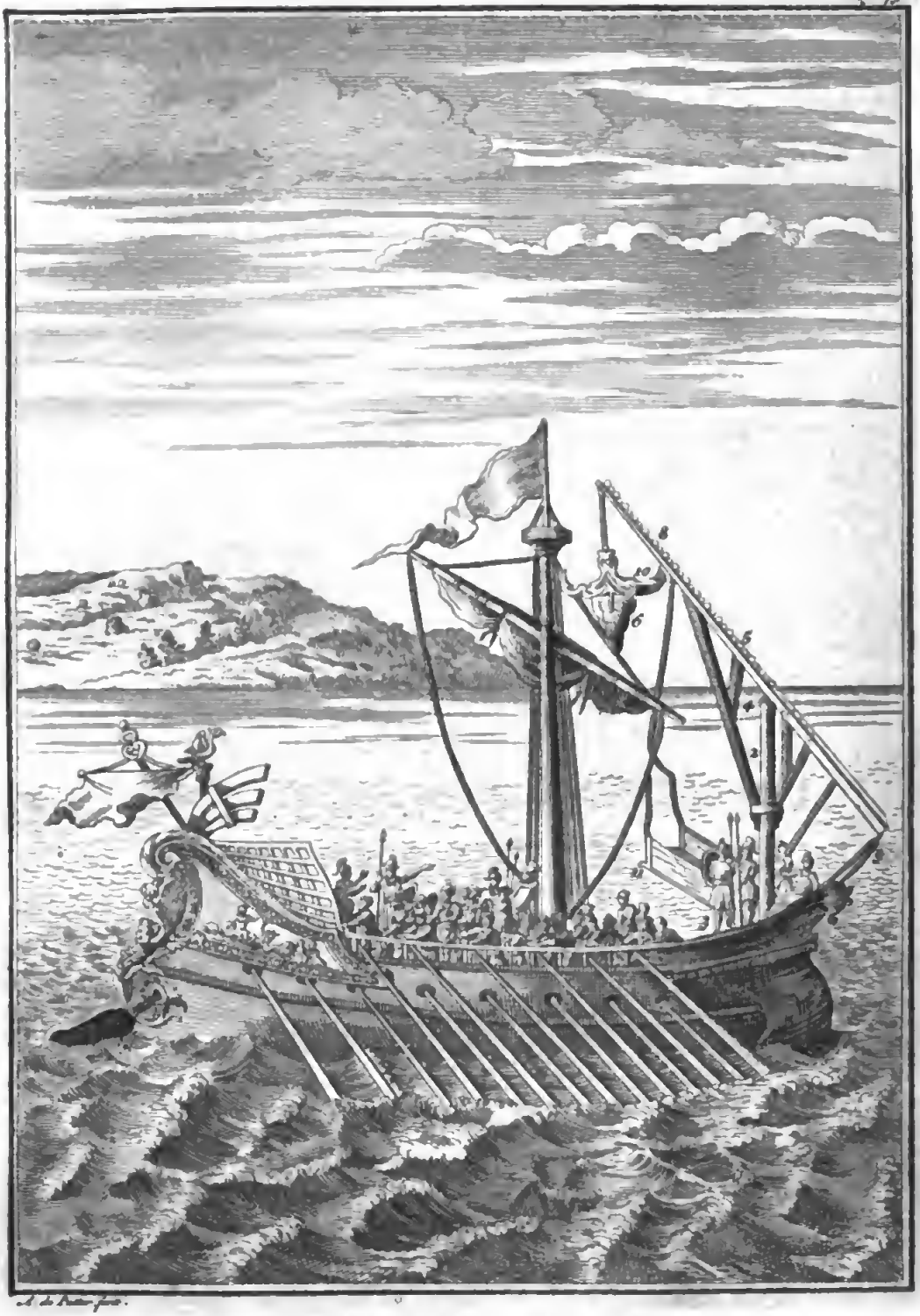
Il ſeroit bien difficile de remonter juſqu'à l'origine de cette machine conſiderée comme un guindage, ou une maniére de gruë. Diades ſe donne tout l'honneur de l'invention, quoiqu'elle eût été trouvée longtems avant lui, & que l'uſage en fût tout commun. Les Anciens ne manquoient pas de ces ſortes de geais qui ne ſe font pas conſcience de ſe parer des plumes du paon. On prétend même, & cela n'eſt que trop viſible par le témoignage des Auteurs, qu'Archiméde n'eſt pas l'inventeur du corbeau, mais un Architecte nommé Chariſtion, qui l'éxécuta au ſiége de Samos; de ſorte qu'Archiméde ſe verroit entiérement dépoſſédé de toutes ces machines de guerre, qui l'ont rendu ſi fameux dans l'Hiſtoire, car ce ſiége eſt anterieur d'environ 228. ans à celui de Syracuſe. S'il en faut croire Quinte-Curſe, ni Archiméde ni Chariſtion n'ont aucune part à cette invention: les Tyriens mirent en uſage cette machine long-tems avant que ces gens-là fuſſent au monde.

Je ne ſai à quoi penſe Perrault dans ſes ſavantes notes ſur Vitruve, lorſqu'il avance que *Polybe & Jul. Frontinus diſent que le Conſul Duillius, qui commandoit l'armée navale des Romains, fut l'inventeur de cette machine, quoique Quinte-Curſe en attribuë l'invention aux Tyriens, lorſque leur ville fut aſſiégée par Alexandre; car l'autorité de ce dernier Hiſtorien*, continue-t-il, *ne le doit pas emporter ſur les deux autres.* Premiérement Quinte-Curſe ne dit pas que les Tyriens ſoient les inventeurs de cette machine: il paroît ſeulement qu'ils s'en ſervirent contre Aléxandre, ou tout au plus qu'il n'y avoit pas longtems qu'elle avoit été inventée. En ſecond lieu, je voudrois bien ſavoir où M. Perrault a trouvé que Polybe ait attribué cette invention du corbeau à Duillius. Il n'y a pas un mot de cela dans cet Auteur; il dit ſimplement que *quelqu'un leur ſuggéra de s'aider dans ce coubat d'une machine à laquelle on donna depuis le nom de corbeau.* Il n'explique pas Frontin plus heureuſement. Cet Auteur ne fait aucune mention de cette machine, il dit ſeulement que Duillius voiant que les vaiſſeaux des Carthaginois étoient plus legers que les ſiens, *fit faire des griffes de fer pour les accrocher; après quoi les ſoldats jettant un pont, & ſautant deſſus, en venoient à l'abordage.* Voici ſes termes: *Excogitavit manus ferreas.* Cela ne ſignifie pas *un corbeau.*

Diades, dont j'ai parlé plus haut, dit dans Vitruve, qu'il n'avoit pas crû devoir écrire du corbeau, parce qu'il avoit reconnu que cette machine n'avoit pas aſſez grand effet pour mériter qu'on en parlât. Il a raiſon, s'il entend parler de celui de Polybe: nous avons aujourd'hui des moiens plus ſimples & plus ſûrs que cela pour accrocher les vaiſſeaux & les aborder. Cependant les deux grandes victoires que les Romains remportérent ſur mer contre les Carthaginois, ne ſont dûës qu'à la vertu de cette machine.

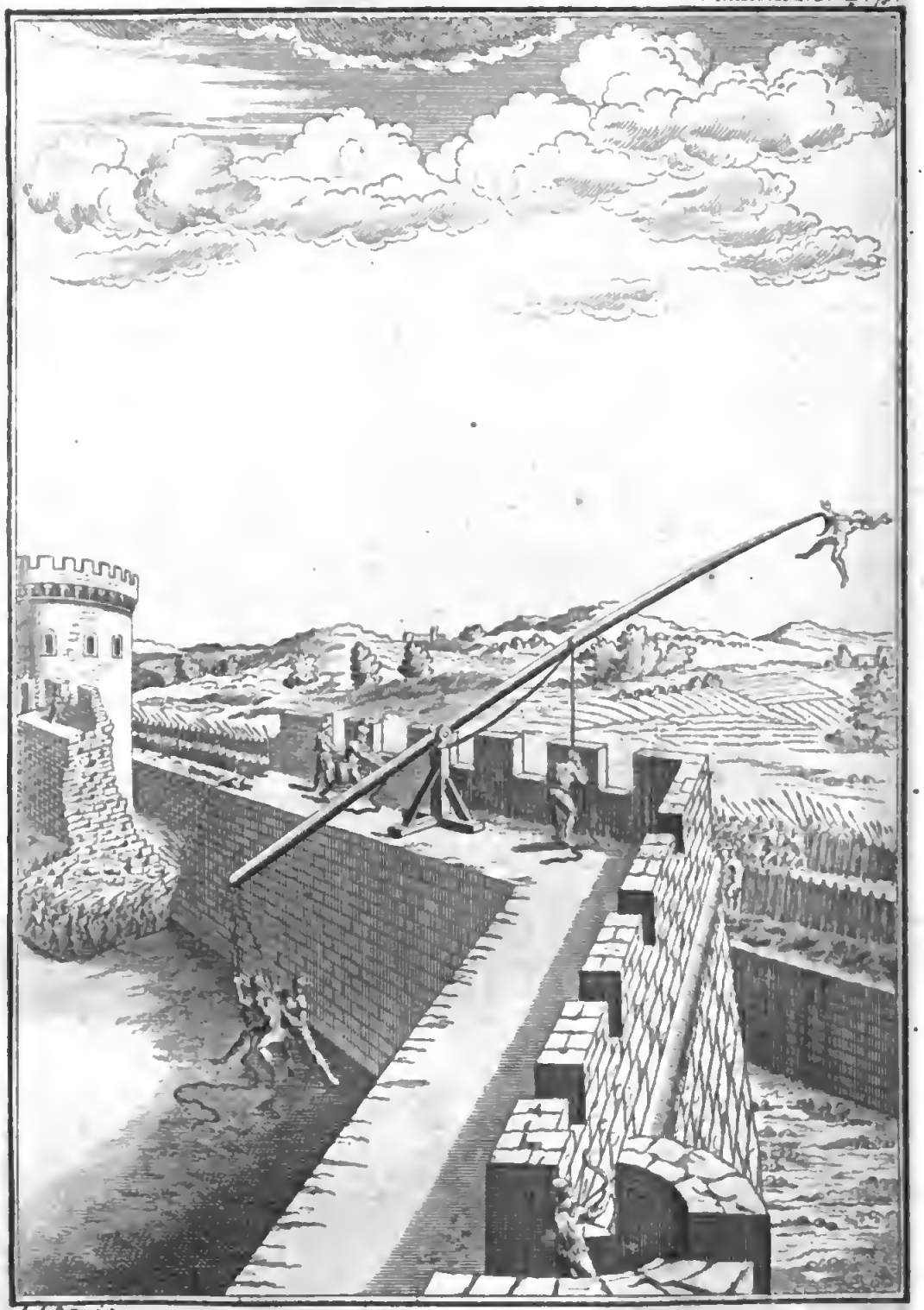
Le corbeau d'Archiméde étoit bien différent de celui du Romain. C'étoit un guindage qu'on tournoit en divers ſens, qui accrochoit & enlevoit tout ce qu'il pouvoit ſaiſir, au lieu que celui de Duillius eſt tout différent; il accroche & il améne, & n'enléve point. Je crois que le corbeau de Polybe étoit plus redoutable aux yeux que dans ſes effets. Les Carthaginois ne ſûrent pourtant s'en garantir; ce qui me fait un peu douter de la légéreté de leurs galéres, ou de l'adreſſe de leurs matelots; à moins que la nouveauté de cette machine, & la vûë de cette charpente myſtérieuſe, ne les ait étonnés juſqu'à leur faire perdre les forces & le jugement. On va voir, par la deſcription & par la figure de cette machine, qu'ils s'étonnoient d'aſſez peu de choſe.

§. III.



CORBEAU DE DUILLIUS.

Digitized by Google



CORBEAU A GRIFFES,

avec lequel on enlevoit les hommes dans les assauts, ou dans les escalades.

Digitized by Google

§. III.

Deſcription du Corbeau de Duillius.

LE corbeau étoit une machine aſſez ſemblable à la gruë dont on ſe ſert pour élever des fardeaux. Il y avoit un mât 2. ou un arbre qui s'élevoit ſur le château de prouë 3. de la hauteur de quatre braſſes. Ce mât avoit trois palmes de diamêtre, qui ſervoit de poinçon par en haut 4. La longue piéce de bois, qu'on appelle le rancher dans les gruës, & qui portoit le corbeau, ou le cone de fer, étoit poſée ſur le pivot de fer qui étoit au bout du poinçon. Le rancher tournoit aiſément, & de tous les côtés, ſur ſon pivot, aſſuré par le moien de la ſellette ſur laquelle s'appuioient les liens. Au bout du rancher 5. il y avoit une poulie pour paſſer la corde 8. au bout de laquelle étoit ſuſpendu le corbeau *6. fort pointu*, dit l'Auteur; il n'étoit donc pas fait en maniére de pilon, ſa figure devoit donc être telle que je la repréſente, en cone ou pyramidale. Ce cone devoit être de fer fondu & très-peſant, afin que tombant de ſon propre poids, en lâchant la corde à l'endroit 9. il pût percer le pont de prouë; mais comme il eût pû ſortir par le même trou qu'il avoit fait en entrant, il falloit qu'il y eût des crochets de fer mobiles 10. engagés par des charniéres, afin que le corbeau aiant crevé le pont, les crochets ou pates de fer ſe pliaſſent, ſe rouvriſſent d'elles-mêmes, ou ſe priſſent à tout ce qu'elles rencontroient. Il falloit, quoique l'Auteur ne le diſe pas, que le bout du cable fût alongé d'une chaîne de fer. Dès qu'un vaiſſeau ainſi armé approchoit d'un autre à la portée de la machine, on lâchoit la corde pour la faire tomber du plus haut de la longue piéce de bois; dès que le corbeau étoit tombé, on abattoit le pont 11. au bout duquel il y avoit des griffes de fer pour accrocher le bordage.

Notre Auteur eſt fort clair dans l'explication de ſon pont ou échelle pontée, comme dans tout le reſte. Il dit qu'*il y avoit autour de l'arbre une échelle clouée de planches de quatre pieds huit pouces de largeur ſur ſix aunes de longueur, dont on avoit fait un plancher percé d'un trou oblong qui embraſſoit l'arbre.* Ce trou étoit à l'extrémité du pont; ce qui donnoit le moien de le hauſſer à la hauteur qu'il falloit. A l'autre extrémité du pont, & des deux côtés, étoient attachées les deux petites chaînes qui aboutiſſoient à une ance de fer, ſemblable à celle d'un ſeau.

Voilà la deſcription du fameux corbeau de Polybe, laquelle nos Commentateurs trouvent ſi obſcure, qu'ils la prétendent incompréhenſible. M. Perrault lui-même ne l'a pas compriſe: car ſans cela ſe plaindroit-il des ténébres dont Polybe l'a enveloppée? Ce qui ſemble d'abord obſcur, c'eſt l'endroit où il dit qne *les ſoldats ſautoient dans le vaiſſeau d'un bout à l'autre: s'ils n'étoient joints que par la prouë*, ils avançoient deux à deux à travers le corbeau. En effet ils ne pouvoient paſſer que deux à deux ſur le pont lorſqu'on n'abordoit que par la poupe ou par la prouë, au lieu qu'en abordant par les côtés on entroit dans le vaiſſeau ennemi de tous côtés. Ce n'eſt pas là ce qu'on m'a fait voir de plus embaraſſant; c'eſt cet *à travers le corbeau:* mais je ne vois rien là qui puiſſe arrêter le lecteur. Polybe entend par le corbeau, non ſeulement le cone ou le pilon, comme il l'appelle, mais encore tout ce qui compoſe la machine. Perrault prétend que le corbeau de Duillius étoit quelque choſe de ſemblable à la gruë: il a raiſon; mais s'il s'imagine, comme il ſemble le dire, que les ſoldats paſſoient par l'échelier pour entrer dans les vaiſſeaux ennemis, cela me ſemble abſurde. Cette imagination de cet

Auteur me fait ſouvenir d'une maniére d'abordage que les Maltois pratiquent quelquefois, il faut qu'il paſſe ici pour la ſingularité.

Lorſque les galéres de Malte veulent aborder un vaiſſeau, une partie des ſoldats & des matelots, tous nuds pieds, monte ſur la grande vergue, ſur laquelle ils ſe mettent tous à califourchons, les uns derriére les autres, ſi près-à-près qu'on diroit qu'ils y ſont enfilés comme des grains de patenôtres. La galére s'avance alors à une certaine diſtance du vaiſſeau ennemi; on baiſſe alors la vergue, & l'on fait couler les hommes ſur le pont, qui ſe répandent deſſus comme un chapelet qui ſe défile. Si cela eſt véritable, je trouve l'invention très-hardie & très-gaillarde. Si le Commentateur de Vitruve a compris de la ſorte le corbeau de Duillius, il eſt encore en uſage.

§. IV.

Le Dauphin. Le corbeau démoliſſeur. Le Loup. Le corbeau à griffes.

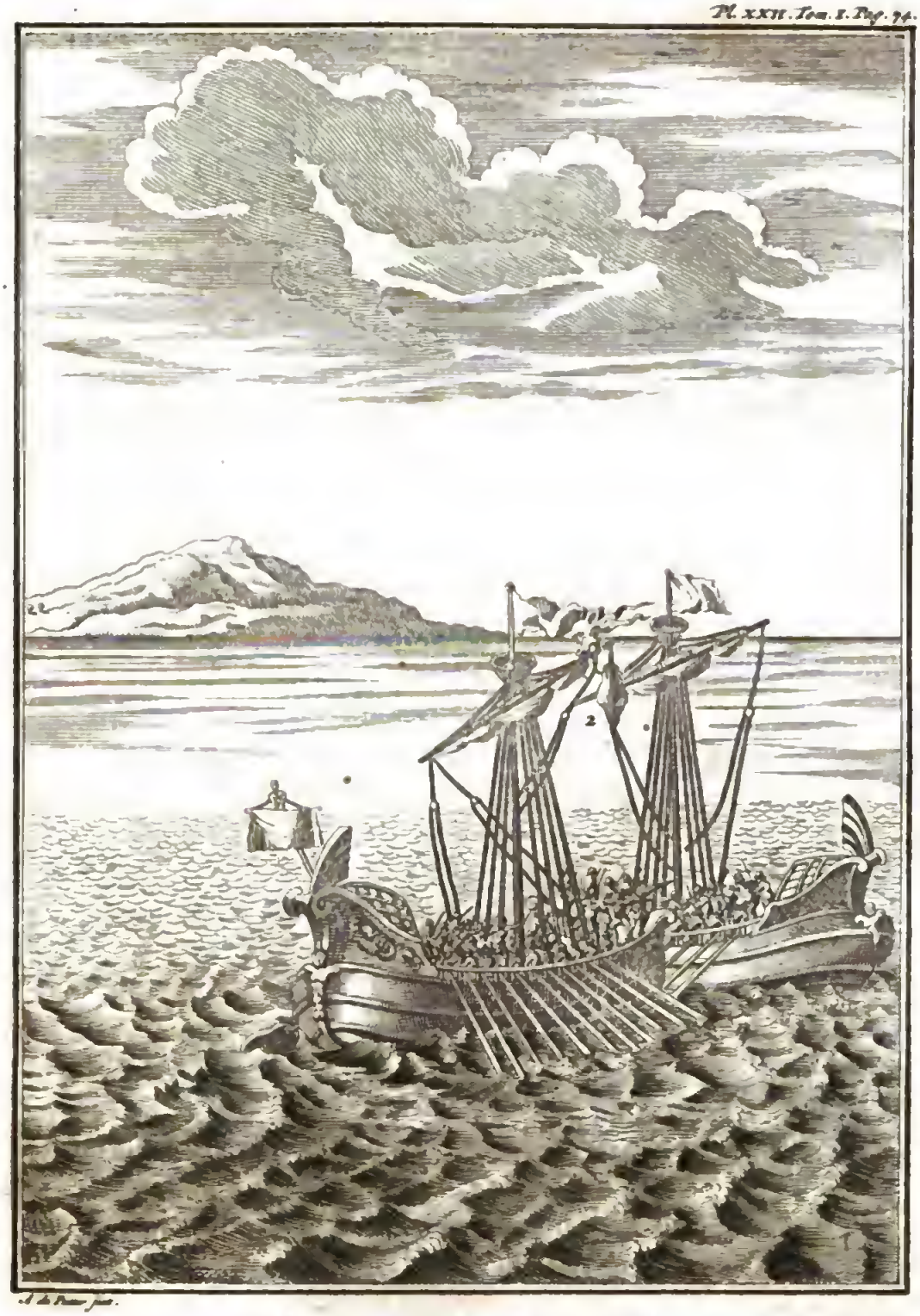
LA premiére de ces machines n'étoit autre choſe qu'une maſſe de fer fondu 2, & ſuſpenduë au bout des antennes des vaiſſeaux. Il falloit qu'elle fût d'un poids exceſſif pour produire l'effet que les Auteurs nous en diſent. Elle étoit en uſage chez les Grecs ſelon Suidas & le Scoliaſte d'Ariſtophane; on l'appelloit Dauphin: peut-être qu'elle en avoit la forme; on le ſuſpendoit à un des bouts des vergues, pour le laiſſer tomber ſur les vaiſſeaux ennemis, qu'il perçoit depuis le pont juſqu'au fond de cale. Dans le fameux combat donné dans l'un des ports de Syracuſe, les Atheniens aiant été battus, les Syracuſains les pourſuivirent juſques vers la terre, *& furent empêchés de paſſer outre*, dit Thucydide, par les antennes des navires qu'on baiſſa ſur le paſſage, où pendoient des dauphins de plomb capables de les ſubmerger, & deux galéres qui s'emportérent au-delà furent briſées.

Nos bombes ſuſpenduës à des alonges aux extrémités, ou aux bouts-dehors des vergues, ne feroient-elles pas un plus grand déſordre? Je n'ai pas ouï dire qu'on l'ait pratiqué, quoique j'en aie ſouvent ouï parler.

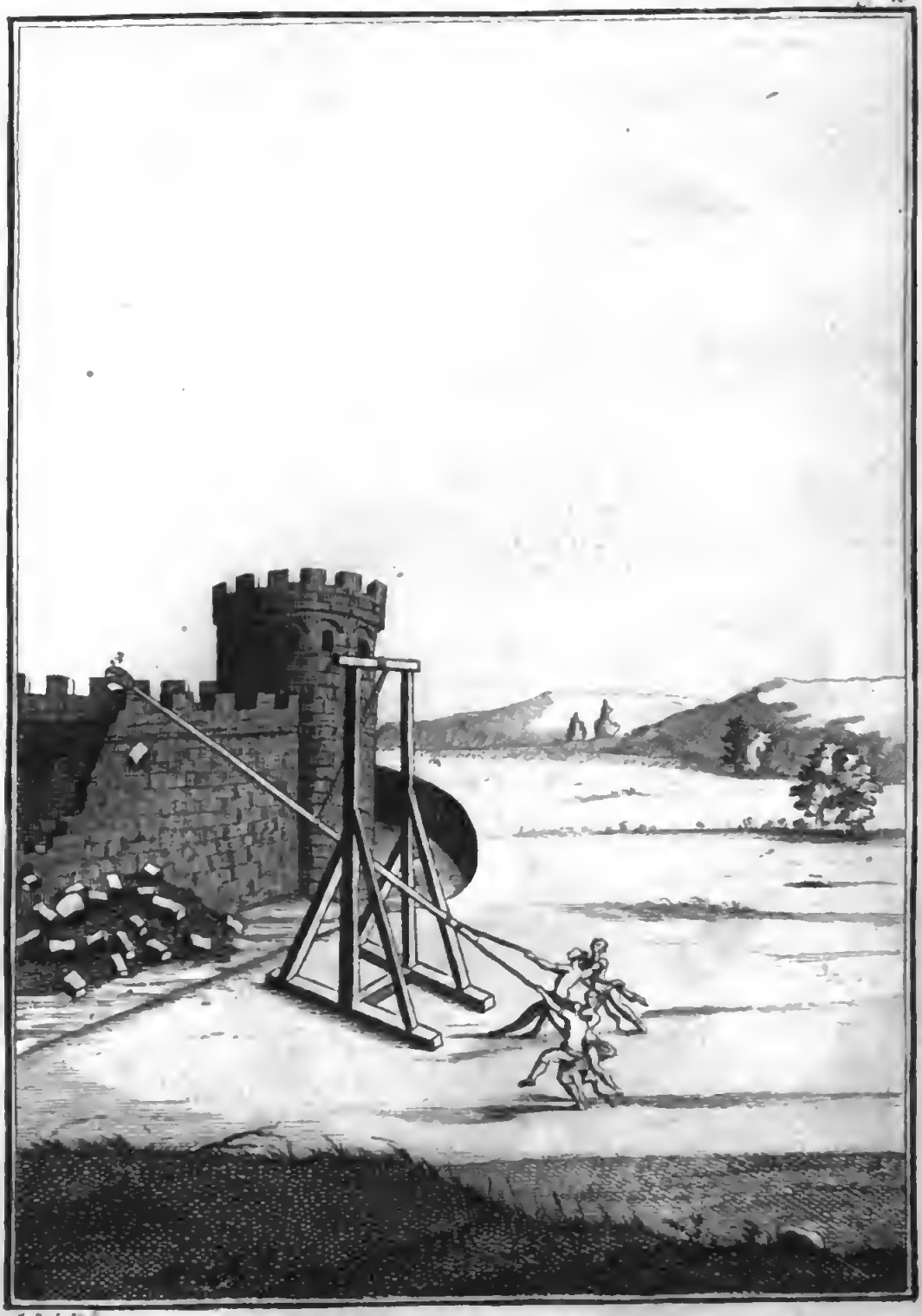
Vitruve nous parle du *corbeau démoliſſeur* de Diades. On ne peut guéres comprendre ce que c'eſt que cette machine; ne ſeroit-ce point celle dont parle Végéce, qu'il appelle tortuë, au dedans de laquelle il y avoit une ou deux piéces de bois arrondies & fort longues pour pouvoir atteindre de loin, & au bout deſquelles il y avoit des crocs de fer 3. elles étoient ſuſpenduës en équilibre comme les béliers, & on les pouſſoit contre les crenaux pour les accrocher & les tirer à bas, ou les pierres ébranlées par les béliers. *On les appelloit de ce nom*, dit l'Auteur, *à raiſon de ce fer courbé ou grapin dont on ſe ſervoit à tirer à bas les pierres de la muraille.*

Céſar fait mention de cette machine dans ſes Commentaires. Il rapporte que *les Gaulois aſſiégés dans Bourges détournoient les crocs dont on tiroit à bas les débris de la muraille, & après les avoir accrochés, les enlevoient en haut avec des machines.* C'eſt là ſûrement le corbeau démoliſſeur de Diades dont parle Vitruve. Je ne penſe pas qu'aucun Auteur l'ait nommé de la ſorte. L'épithéte va bien ſa: nous-nous en formons d'abord l'idée, que cette machine ſert à accrocher & à tirer les pierres d'une muraille à bas.

Quoique Vitruve nous diſe de ſon expérience en fait de machines de guerre, j'ai de la peine à me laiſſer perſuader ſur cet article; un homme qui a vû & pratiqué, eſt beaucoup plus clair dans ſes deſcriptions, que cet Architecte ne l'eſt dans ſes écrits. Il n'auroit pas non plus toujours ſon recours à Athenée, qui n'eſt pas moins embaraſſé. Si le premier avoit ſervi, comme il nous en avertit, il nous auroit appris quelque choſe



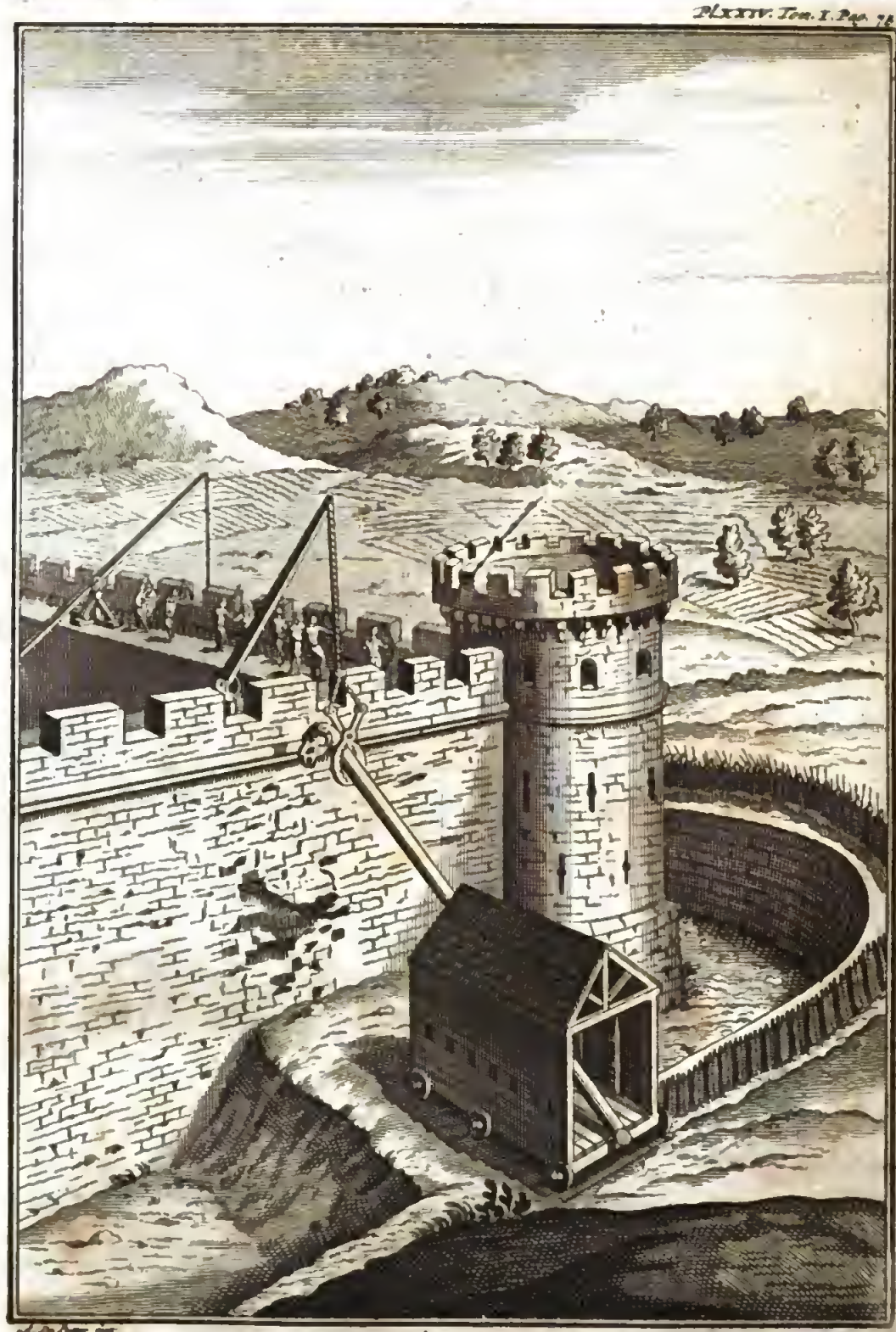
LE DAUPHIN DES GRECS.



A. Leal dirig.

CORBEAU DÉMOLISSEUR.

Digitized by Google



CORBEAU À TENAILLE,
qui servoit à pincer les Beliers.

de ſes campagnes: on ne peut guéres s'en empêcher quand on a vû les armées. Quoiqu'il en ſoit, en parlant de ce croc ſuſpendu & branlant, il ne ſe ſert pas du terme de corbeau. Végéce l'appelle Loup, & Iſidore *Lupum harpagonem*: apparemment parce qu'il ſervoit à pincer & à accrocher: comme Vitruve appelle *Louve* une eſpéce de tenaille ou de ciſeaux crochus en dedans & à ſes extrémités, avec leſquels on ſaiſiſſoit les groſſes pierres, qu'on élevoit & qu'on tranſportoit par le moien d'une gruë. L'uſage de cette machine n'eſt pas perdu, & nous la connoiſſons à préſent ſous ce nom. Les Pêcheurs appellent *Louve* une maniére de filet ſuſpendu au bout d'une longue perche, dont ils ſe ſervent à prendre des poiſſons. La machine dont parle Tacite dans la guerre de Civilis, étoit un véritable corbeau, puiſqu'il a plû aux anciens de le nommer ainſi. L'endroit de ſon Hiſtoire où il en fait mention, eſt remarquable. Les Romains furent attaqués d'inſulte dans leur camp par l'armée de ce rebelle: ils ſe ſervirent de tous les artifices, que les Anciens ont inventés, pour la défenſe des villes les plus fortes & les mieux fournies. *Comme l'adreſſe & l'expérience étoit du côté des Romains*, dit l'Auteur, *ils oppoſoient de nouvelles inventions à celles des ennemis, & avoient fait une machine ſuſpenduë & branlante, qui ſe baiſſant les alloit prendre dehors, puis ſe tournant tout à coup les jettoit ſur le rempart.* Bien des gens s'imagineront que ces ſortes de machines étoient fort myſtérieuſes. Ce n'étoit rien moins que cela, comme on le peut voir dans la figure, que l'on comprend aſſez ſans qu'il ſoit beſoin d'explication. Vitruve le penſe ainſi que moi; mais puiſqu'il n'en donnoit pas la figure comme je fais, deux lignes euſſent été d'un grand effet. *Pour ce qui eſt des guindages*, comme Perrault les appelle fort bien, *je n'ai pas*, dit cet Auteur, *jugé qu'il fut néceſſaire d'en écrire, parce que tout cela eſt fort aiſé, & ſe fait ordinairement par les ſoldats mêmes.* S'il avoit ſû que ſon Livre eût pouſſé ſi loin dans la poſtérité, il m'eût épargné la peine de cette recherche. Pour revenir au paſſage de Tacite; je trouve un peu étrange qu'il ait pû traiter, de *nouvelles inventions*, une machine auſſi commune & auſſi connuë que celle dont il fait mention; apparemment qu'il ne ſe ſouvint pas alors qu'Archiméde l'emploia au ſiége de Syracuſe. Polybe ne le dit-il pas, & tous les autres après lui? Car après avoir parlé du déſordre & des pertes que les Romains éprouvoient par les grandes machines d'Archiméde, il dit enſuite: *ſans parler des pertes que cauſoient les accrocs de fer qui enlevoient les hommes armés, les fracaſſoient & briſoient contre terre, ou les précipitoient dans la mer.*

§. V.

Corbeau à tenaille dont on ſe ſervoit pour accrocher & attirer le bélier. Corbeau double pour en baiſſer la tête & en rompre le coup. Corbeau des Tyriens.

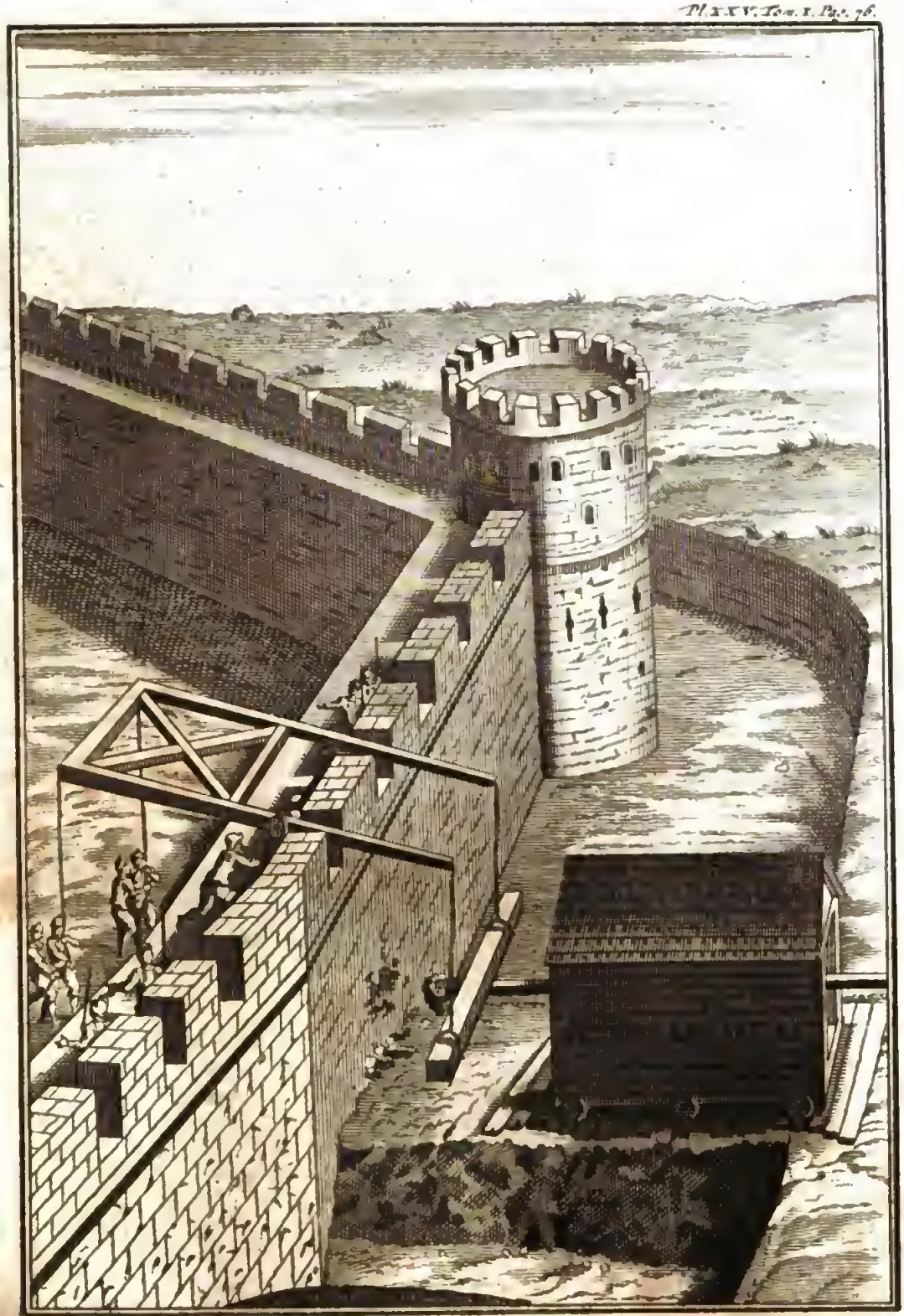
CE que Végéce appelle un loup ne l'étoit certainement pas, mais un véritable corbeau: je l'avance ici de ma pure autorité, c'étoit une eſpéce de ciſeaux dentelés & recourbés en maniére de tenaille ou de deux faucilles oppoſées l'une à l'autre. *In modum forficis*, dit-il, *quem lupum vocant.* Il lui donnera tel nom qu'il lui plaira, mais c'eſt un guindage qui ſaiſit qui enléve. Tout au moins eût-il dû y ajouter une épithéte qui pût le différencier du loup démoliſſeur. Pourquoi ne pas l'appeller *loup à tenaille*, puiſqu'il ne fut inventé que pour ſaiſir, pincer, détourner & enlever le bélier en haut par la tête. Lipſe prétend, après Tite-Live, qu'on détournoit & qu'on enlevoit le bélier à force de bras, après l'avoir pincé avec la machine. Cela ne ſe faiſoit pas ainſi, mais par le moien du corbeau dont j'ai donné la figure.

Ces ſortes de corbeaux, & même ceux de toute eſpéce, furent mis en œuvre au fameux ſiége de Byzance par l'Empereur Sévére. Il n'y a guéres de ſiége réguſier & de vive force qui ſoit plus mémorable dans l'Hiſtoire, ni qui ait duré plus longtems. Dion dit que *la ville fut aſſiégée durant trois ans par les flots, s'il faut ainſi dire, de toute la terre*, & qu'*il y avoit un ſi grand nombre de machines, faites preſque toutes par Priſque, bourgeois de Nicée, qui avoit un art tout particulier pour cela*, qu'on n'avoit jamais rien vû de ſemblable. On peut bien juger que les corbeaux furent mis en uſage. Le même Dion rapporte que parmi les machines des aſſiégés il y avoit des corbeaux (*harpagones*,) à l'extrémité deſquels étoient des griffes ou des agrafes de fer, qu'on lançoit & qu'on jettoit ſur les aſſiégeans, qui s'accrochant à tout ce qui pouvoit donner priſe, l'enlevoit d'une vîteſſe & d'une rapidité ſurprenante.

Le ſiége de Platée n'eſt pas moins célébre par la grandeur des travaux & des machines dont on ſe ſervit dans l'attaque & dans la défenſe de cette place, & l'on peut dire qu'elle ſe défendit bien moins par la force, que par l'intelligence & la valeur des aſſiégés. Thucydide dit que les aſſiégeans aiant ruiné *une grande partie du nouveau mur, par le moien des machines qu'ils plantérent ſur les plates-formes, ils dreſſérent encore des batteries ailleurs; ce qui étonna fort les aſſiégés; mais ils rompoient l'effort du bélier avec des cordes qui en détournoient le coup*; ce qui ne ſe pouvoit faire que par le moien du corbeau où du loup. Le bout d'en bas de ces cordes formoit pluſieurs branches en lacs courants, avec leſquels on ſaiſiſſoit la tête du bélier, qu'on élevoit en haut par le moien de la machine.

Ils uſoient de cet artifice, continue l'Auteur; *ils attachoient par les deux bouts une groſſe poutre avec de longues chaînes de fer, qui tenoient de part & d'autre à de longues piéces de bois, leſquelles panchoient ſur la muraille; & comme le bélier venoit à jouer, ils levoient cette poutre en l'air, & la laiſſoient tomber de travers ſur la tête du bélier; ce qui le rendoit ſans effet.* Lipſe met cette machine au nombre des corbeaux, il ne faut pas le chicaner là-deſſus; puiſque ces ſortes de machines pouvoient être tournées à des uſages différens, à amener, à enlever, à détourner, à rabattre: la ſimple inſpection de celle-ci la fait aiſément comprendre, ſans qu'il ſoit beſoin d'aucune autre explication. C'étoient deux corbeaux ou deux loups, enfourchés, & tournant ſur leurs pivots, mis ſur une même ligne à la diſtance de la longueur de la poutre ſuſpenduë à ſes deux extrémités, par le moien de laquelle on rabattoit les coups du bélier en hauſſant & baiſſant les deux corbeaux. Il y a un ſi grand nombre d'éxemples de cette machine dans les Hiſtoriens de l'antiquité, que ce ſeroit de l'érudition perduë que d'en rapporter davantage.

Je reviens au corbeau des Tyriens, duquel j'ai déja parlé, & dont Perrault, de ſa pure autorité, attribuë l'invention au Conſul Duillius. Quinte-Curſe parle de ce corbeau, mais d'une maniére ſi déguiſée, ſi envelopée, qu'il faut être devin pour la reconnoître. Citons le paſſage de cet Hiſtorien. *Corvos namque ad implicanda navigia, quæ muros ſubibant, validis aſſeribus corvos & ferreas manus illigaverant, ut cum tormento aſſeres pramaviſſent, ſubito laxatis funibus injicerent.* Je défie qu'on trouve le moindre ſens dans ce paſſage, quoiqu'on y rencontre le terme de *corbeau*. Si un de nos modernes avoit écrit auſſi ténébreuſement que cet ancien, je penſe qu'on l'eût écorché. Je ſuis perſuadé que Vaugelas paſſa de très-mauvais quarts d'heure à rendre ces endroit clair. Que pouvoit-il faire, ſinon de nous donner galimatias pour galimatias? Voici ſa traduction. *Car pour incommoder les navires qui approchoient de leurs murailles, ils attachoient des grapins, des faux, des mains de fer & des ſolives, ou des poutres: puis aiant bandé leurs machines faites comme des arbalétes, & ajuſté deſſus au*



CORBEAU DOUBLE POUR ROMPRE L'EFFORT DU BELIER.

Digitized by Google

l'ieu de fléches ces groſſes piéces de bois, ils les décochoient tout à coup contre les ennemis.

Ce qu'il y a de bien ſurprenant dans tout ceci, c'eſt qu'aucun des Critiques, ni des Commentateurs, ne s'eſt apperçû que cet Hiſtorien ne dit ici que des mots qu'il n'entend pas lui-même. Qu'on remarque bien ceci. Il met les poutres, les faux, les mains de fer, les corbeaux, les grapins, tout cela pêle-mêle enſemble, en maniére de faiſceaux d'armes. *Puis aiant bandé leurs machines, faites comme des arbalétes, ils les décochent tout à coup contre les ennemis.* Cela n'eſt-il pas bien admirable. Le bon Quinte-Curſe ne ſavoit ce que c'étoit que toutes ces machines. Pourquoi donc ſe méloit-il d'en parler? Et Perrault n'auroit-il pas mieux fait de chercher quelqu'autre Auteur plus ancien que notre Rhéteur, qui parlât du corbeau des Tyriens? S'il avoit pris cette peine, Diodore de Sicile lui en eût donné des nouvelles les plus claires qu'il eût pû deſirer.

Les Tyriens, dit cet Auteur, aiant attaché des faux à l'extrémité des vergues de leurs galéres, s'approchoient des béliers qui battoient en bréche; & lorſqu'ils ſe trouvoient à portée de ces machines pour pouvoir les atteindre, ils baiſſoient les antennes où ces faux étoient enmanchées, & coupoient les gros cables, au bout deſquels les béliers étoient ſuſpendus: de ſorte qu'ils devenoient tout à fait inutiles & ſans effet.

Voilà le corbeau dans toutes les formes, & avec toutes les qualités requiſes à cette machine; il eſt vrai que Diodore ne l'appelle pas de ce nom, mais le nom ne fait rien: car l'antenne fait le même effet que le long bois qu'on hauſſe, qu'on abaiſſe, & qui tourne ſur ſon pivot. On pouvoit donc également, ou y ſuſpendre le cone de Duillius, ou des griffes de fer pour enlever, ou y enmancher des faux pour trancher & couper les cables qui ſoutenoient les poutres béliéres. Il y a pourtant cette différence, que le corbeau de Tyr me ſemble plus ſimple, outre qu'il ſe tranſporte où l'on veut, ſe trouvant attaché au mât du vaiſſeau dont la corde lui ſert de point d'appui, ſans être ſujet à aucun frottement: avantage que l'autre n'a point. On y pouvoit encore ſuſpendre le Dauphin des Grecs; ce que l'on ne pouvoit faire à l'autre. Outre ce corbeau les Tyriens ne laiſſérent pas d'emploier celui dont Tacite fait mention dans la guerre de Civilis. Il le regarde comme nouveau, mais il a tort, les Tyriens s'en étoient ſervis. Diodore nous l'apprend deux lignes après ce que je viens de citer. Voici le paſſage: *Ils uſérent*, continuë-t-il, *de certaines machines*, (il entend les catapultes) avec leſquelles ils jettoient des plaques de fer enflammées, aux endroits où les aſſiégeans donnoient en foule. Ils faiſoient tomber en même tems des crocs & des mains de fer, avec leſquelles ils accrochoient & enlevoient les hommes poſtés ſur les couvertures des tortuës béliéres. Voilà donc les Romains dépoſſédés de l'invention du corbeau harponeur. Je ne dirai pas d'où Diodore a tiré le corbeau de Tyr. Arrien, qui a écrit ſon Hiſtoire ſur les mémoires de Ptolomée & d'Ariſtobule, deux Généraux d'Alexandre le Grand, & qui l'avoient accompagné dans toutes ſes entrepriſes, ne dit pas un ſeul mot du corbeau de mer & de terre, dont ceux de Tyr ſe ſervirent dans la défenſe de leur ville.

Perrault étoit très-certainement un Auteur diſtingué, ſon Commentaire François ſur Vitruve eſt digne de l'attention de ſes lecteurs; mais comme il n'y a point d'ouvrage, quel qu'il puiſſe être, où l'on ne puiſſe trouver à redire, il me ſemble que celui-ci eſt bien ſterile & bien vuide de certaines choſes dont il étoit aiſé de l'enrichir. Qu'auroit-il coûté, par exemple, d'y inſerer mille curioſités Hiſtoriques ſur le corbeau? L'Auteur n'auroit eu pour cela qu'à ſe rappeller ſes lectures, ou à chercher ce que les Auteurs ont dit de cette machine. Il y en a tant d'autres que Polybe, que Frontin, & que

Quinte-Curſe, qu'il auroit pû citer. Rien ne plaît, n'inſtruit & ne délaſſe davantage que cela. On n'auroit jamais ſini s'il falloit citer tous, ce ſeroit une vraie pedanterie; mais du moins on choiſit les exemples les plus remarquables.

§. VI.

Corbeau à laqs courans, & à pinces. Tellenon.

J'Ai déja apporté un éxemple du corbeau à laqs courans dont ceux de Platée ſe ſervirent contre les efforts du bélier. Tite-Live nous en fournit un autre, qui fait aſſez connoître que ces lacets, pour ſaiſir le bélier, étoient attachés à des corbeaux: car il paroît par ce que dit l'Auteur, que ceux qui défendoient Heraclée contre les Romains, manquoient de ces ſortes de machines contre les béliers: en effet, dit-il, les Romains attaquoient bien moins la ville par la force de leurs armes, que par celle de l'art; tout au contraire des Etoliens, qui abandonnoient celui-ci & recouroient aux autres: car tandis qu'on battoit leurs murailles avec les béliers, ils négligeoient les moiens ordinaires pour les rendre inutiles, & en détourner les coups en les ſaiſiſſant par des lacets à laqs courans. Ils ſe contentoient d'inquiéter les Romains, par les continuelles ſorties qu'ils faiſoient ſur leurs batteries pour tâcher d'y mettre le feu.

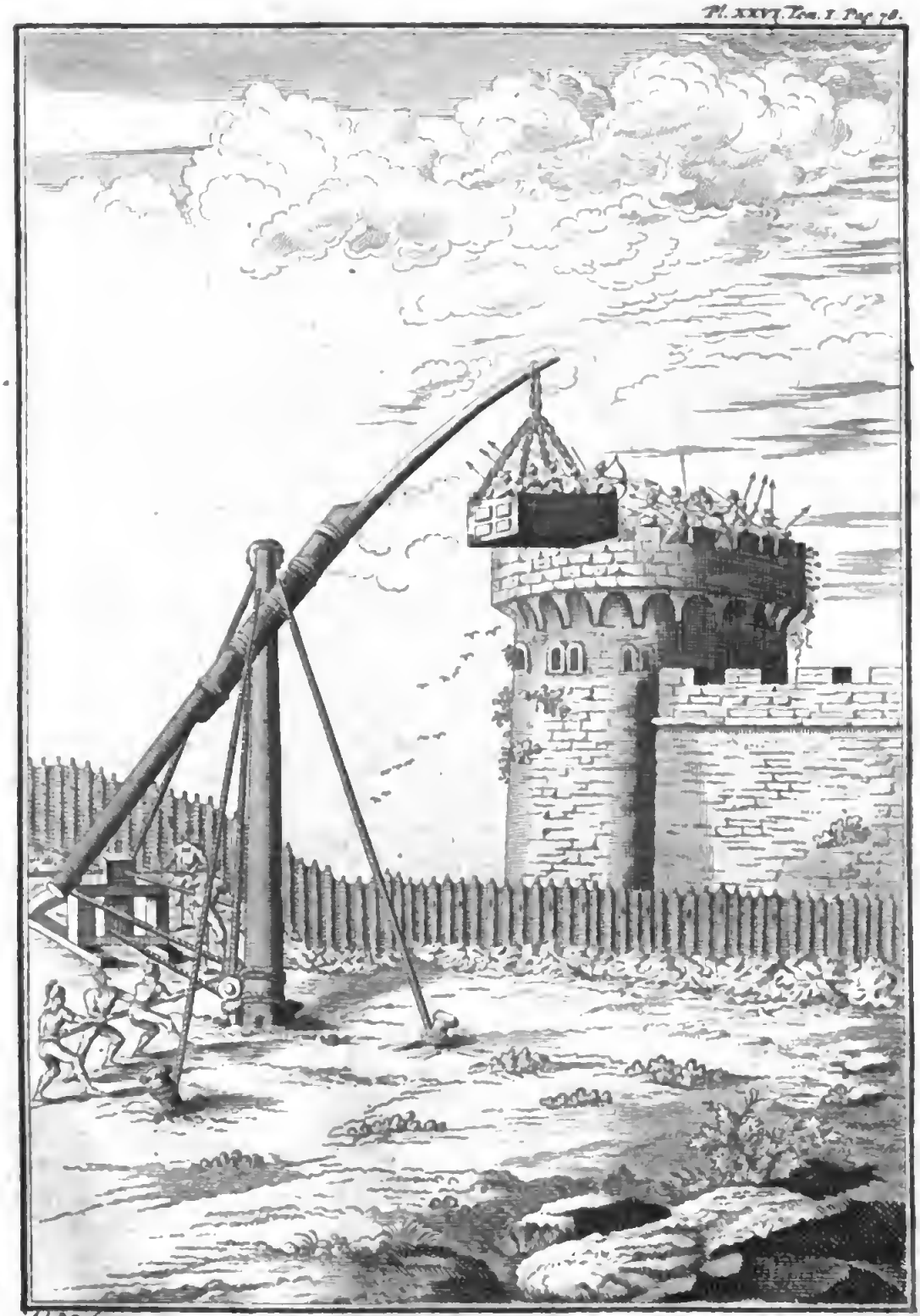
Le Conſul Fulvius aiant aſſiégé Ambracie, la garniſon n'eut garde de ſuivre l'éxemple de celle d'Héraclée. Elle mit en œuvre tout ce que l'art, l'intelligence & la valeur ont de plus redoutable. C'eſt Tite-Live qui nous apprend ceci; toutes les machines dont on ſe ſervoit en ce tems-là dans l'attaque des places, parurent dans celle d'Ambracie.

Les Romains formérent cinq attaques; ce qui ne s'étoit peut-être jamais vû dans aucun ſiége, ni chez les Grecs, ni chez les Romains. Quel appareil de machines ne falloit-il pas? Les murailles étoient très-fortes, les aſſiégeans élevérent pluſieurs batteries de béliers, qu'ils approchérent des murs de la place: les aſſiégés les rendirent bientôt inutiles & ſans effet par le moien de leurs corbeaux à bacule, au bout deſquels ils ſuſpendirent de groſſes maſſes de plomb, ou de gros quartiers de pierre d'une énorme peſanteur, qu'ils élevoient & faiſoient tomber enſuite ſur les béliers; ce qui rompoit la force des coups, ou les détournoit à droit ou à gauche du point fixe auquel ils étoient ſuſpendus.

Ils n'eurent pas moins à ſe défendre contre les corbeaux démoliſſeurs, avec leſquels les Romains arrachoient les pierres ébranlées par les béliers, & tiroient à bas les crenaux des murailles de la ville: à ceux-ci les aſſiégés en oppoſoient d'autres; car outre leurs baeules, dont ils ſe ſervirent pour les rompre & les briſer, ils mirent encore en uſage les corbeaux à laqs courans & à pinces, avec leſquels ils enlevoient pardeſſus les murailles, ces grands crocs, ou pates d'aneres emmanchées à de longs bois, & pouſſées contre les crenaux pour en arracher les pierres, & les amener à bas.

Le tellenon, ſous la figure que Végéce nous le repreſente, eſt d'une grande rareté dans les ſiéges des anciens. Cette machine ne devoit pas être d'un grand effet puiſqu'il ſe trouve ſi peu d'Auteurs qui en parlent. Stéwechius, dans ſon Commentaire ſur Végéce, nous en donne la figure: mais il s'en faut bien qu'elle ne ſoit conforme à ſon texte. On ne peut s'empêcher de rire en voiant huit ou dix ſoldats, enfermés & ſuſpendus dans un tonneau ou dans un cuvier de haut bord, & deux hommes ſeulement qui ſont mouvoir la machine, qui la hauſſent & qui l'abaiſſent ſur une des tours des aſſiégés, ſans qu'il paroiſſe que le matéreau en tra-

Digitized by Google



CORBEAU A CAGE, OU LE TELLENNON,

dont les anciens se servoient pour transporter des hommes sur les deffences des villes assiegées.

Digitized by Google

vers tourne ſur ſon point d'appui par le moien d'un pivot. Il falloit que la machine ſuſpenduë fut quarrée, & ſemblable à nos caiſſes où l'on met les Orangers à Paris; il devoit y avoir une porte qu'on baiſſoit, & qui ſervoit comme de pont pour paſſer ſur la muraille. Dans le tellenon de Végéce, il paroît clairement que cette caiſſe étoit telle que je la repréſente. Il ſeroit ſuperflu de donner une plus ample explication de cette machine, la figure que j'en donne ſuffit pour la rendre intelligible au premier coup d'œil. Cela ne m'empêchera pourtant pas de citer le paſſage de l'Auteur militaire, cela me ſemble néceſſaire.

Le tellenon, dit-il, *eſt compoſé d'un gros pieu planté en terre, qui ſert de point d'appui à une longue piéce de bois miſe en travers & en équilibre: de telle ſorte qu'en baiſſant un bout l'autre s'éléve. A l'une de ſes extrémités, il y a une machine faite de planches, ou garnie d'un tiſſu d'ozier capable de contenir trois ou quatre hommes armés, qu'on éléve & qu'on tranſporte ſur la muraille.*

La machine dont ſe ſervit Hérode, pour déloger un grand nombre de brigands qui déſoloient le païs, & qui s'étoient retirés dans les cavernes & les crevaſſes de certains rochers & de montagnes inacceſſibles, & pendantes en précipice: cette machine, dis-je, étoit très-ſimple: en rigueur elle ne devroit pas être miſe au rang des corbeaux; mais qui me dira qu'Hérode ne mit pas les gruës en jeu? Perſonne: la deſcription que Joſephe en fait, eſt digne de la curioſité du lecteur.

Ces Cavernes, dit l'Auteur Juif dans la traduction d'Arnaud d'Andilly, *étoient dans des montagnes affreuſes & inacceſſibles de toutes parts. On ne pouvoit y aborder que par des ſentiers très-étroits & tortueux, & l'on voioit audevant un grand roc eſcarpé, qui alloit juſques dans le fond de la vallée, creuſée en divers endroits par l'impétuoſité des torrens. Un lieu ſi fort d'aſſiéte étonna Hérode, & il ne ſavoit comment venir à bout de ſon entrepriſe. Enfin il lui vint en l'eſprit un moien auquel nul autre n'avoit penſé. Il fit deſcendre juſqu'à l'entrée des cavernes, dans des coffres extrémement forts, des ſoldats qui tuoient ceux qui s'y étoient retirés avec leurs familles, & mettoient le feu dans celles où l'on ne vouloit pas ſe rendre;* de ſorte qu'il extermina cette race de voleurs par le fer, ou par le feu, ou par la fumée. Revenons à notre tellenon.

Nous n'avons garde de croire que cette machine ait été inventée pour guinder & jetter des hommes ſur les tours ou les murailles des villes aſſiégées: à moins qu'on ne diſe que le grand nombre de ces machines pouvoit être d'un grand effet, étant poſées près à près, cela pourroit être; mais comme il n'y en a point d'éxemple dans aucun Hiſtorien ancien, petit ou grand, cela me fait croire que ce guindage ne fut inventé que pour reconnoître ce qui ſe faiſoit ſur les tours, ou dans l'interieur des murailles des villes aſſiégées, & pour cela un homme ſuffiſoit tout autant que quatre.

Cette maniére de corbeau n'eſt pas ſi peu ſenſée, ni ſi mal imaginée, qu'elle ne puiſſe être de quelque uſage dans nos ſiéges. J'ai lieu de m'étonner que les anciens, dont le génie inventif, en fait de machines de guerre, étoit infiniment au deſſus du nôtre, ne ſe ſoient pas appercûs que ce long matéreau tournant en tous ſens, s'élevant & s'abaiſſant ſur ſon point d'appui, pouvoit les mener plus loin que de tranſporter des hommes dans une eſpece de cage. On ſait qu'on manie très-aiſément la grande vergue d'une galére, ſuſpenduë & accolée au mât maître par ſes racages, qui ne laiſſent aucun frottement, & facilitent le mouvement de la vergue: or cette vergue, qui eſt en deux piéces, égale, ou peu s'en faut, la longueur du bâtiment, qui a vingt-deux toiſes de long. Je m'étonne, encore une fois, que ces grands génies n'aient pas imaginé une échelle planchée, ou une maniére de pont à ſambuque aſſez large, pour y faire paſſer deux hommes de front. Cette ſambu-

que ſuſpenduë eût été infiniment moins compoſée, & plus aiſée à ſe mouvoir que celle de Marcellus au ſiége de Syracuſe, dont Polybe nous donne la deſcription. On eût pû même avancer plus avant le matéreau ſuſpendu par un contre-poids à ſon arriére. Mais, me dira quelqu'un, comment trouver une baze capable d'empêcher que le gros pieu, ou pour mieux dire l'arbre, au haut duquel cette longue antenne eſt ſuſpenduë & accolée, ne vacille ou ne renverſe? Je réponds qu'il ne vâcillera point, s'il y a équilibre par tout; mais ſuppoſons qu'il y ait quelque choſe à dire, car un rien eſt capable de produire cet effet; ce qui pourtant ne ſauroit arriver, à cauſe du peu de hauteur de l'arbre, qui ne s'éleve tout au plus que de huit pieds ſur ſes racineaux; n'eſt-il pas de plus appuié & retenu par de puiſſantes contrefiches, comme l'arbre de nos gruës, arrêté encore par ſes quatre côtés par autant de cables amarrés à deux haubans? Il eût été très-difficile, pour ne pas dire impoſſible, qu'il pût s'ébranler ou ſe renverſer. Je ne vois rien dans cette machine qui ne ſoit très-ſimple, & qu'on ne pût faire mouvoir par une puiſſance très-médiocre; ſuppoſant la longue piéce de bois ſuſpenduë comme la vergue d'une galére avec ſes mouffles à pluſieurs rouës, pour l'élever ou pour l'abaiſſer ſelon les cas.

§. VII.

Le Polyſpaſte & le Corbeau d'Archiméde.

JUſques ici nous avons traité des corbeaux de toute eſpéce, & de leurs divers uſages, & particuliérement de ceux qui ſaiſiſſent & qui enlévent. Ceux-ci peuvent être conſidérés comme des petits modéles, ou des diminutifs des grands, c'eſt-à-dire de ces puiſſances capables de harponner, de guinder, & d'amener des hélépoles, des vaiſſeaux tout armés, en un mot des fardeaux & des maſſes effroiables. A ces ſortes de prodiges mechaniques, Perrault demeure tout éperdu; il les regarde comme impoſſibles, parce qu'il ne peut comprendre par quelle puiſſance cela ſe faiſoit: & il faut avouer qu'il y a bien des Perraults dans le monde, leſquels, faute d'intelligence pour les machines, ne voient goute dans des choſes qui ſont bien moins prodiges que les tours de paſſe-paſſe d'un joueur de gobelets.

Les morts ne ſentent rien; mais ſuppoſant qu'ils ſoient ſenſibles aux reproches des vivans, le génie de Perrault me permettra, s'il lui plaît, de lui dire que ce qu'il avance contre les machines d'Archiméde, à l'occaſion du *polyſpaſte*, me paroit avancé fort légérement. Ce *polyſpaſte* ne fut jamais celui d'Archiméde, c'eſt très-aſſurement une imagination de Vitruve. On connoît parfaitement cet Auteur. On ſait, à n'en point douter, qu'il n'a jamais vû ni connu le corbeau ni le *polyſpaſte* de ce célébre Syracuſain; tout cela eſt enveloppé depuis plus de deux mille ans dans les ténébres de l'oubli. Toute la grace que l'on peut faire à Vitruve, c'eſt de ne faire que ſoupçonner, qu'en fait de machines de guerre ſes connoiſſances étoient fort bornées. Et que dirons-nous de ſon Commentateur? Jugeons-en par ce qu'il débite ſur le *polyſpaſte*, qu'il s'eſt fauſſement imaginé être le même que celui dont Plutarque parle: *On ſait*, dit-il, *que ce que le* polyſpaſte *peut faire, eſt tout à fait éloigné des effets que Plutarque lui attribuë. Cela fait voir*, continuë-t-il, *quelle opinion l'on peut avoir des autres miracles que cet Hiſtorien conte des machines d'Archiméde; & ce ſeul exemple peut faire croire que ce qu'il en dit n'eſt fondé que ſur les relations des Romains, leſquels étant peu verſés dans les arts du tems de Marcellus, ainſi que Plutarque remarque lui-même, pouvoient avoir beaucoup exagéré des choſes que leur ignorance leur faiſoit paroître miraculeuſes, & qu'ils avoient peut-être auſſi intérêt de faire paſſer pour telles.* Il eſt ſurprenant que cet Auteur ait pû raiſonner de la ſorte. Prétend-il, avec tous ces beaux raiſonne-

ſonnemens, qu'il pouſſe encore plus loin, anéantir les témoignages, je ne dis pas ſeulement d'une multitude d'Hiſtoriens, grands & petits de l'antiquité la plus reculée, & de la moienne encore, mais des ſiécles les plus près de nous? A l'égard du corbeau, il ſeroit inutile de répéter qu'il étoit connu des Grecs longtems avant Archiméde. Cette machine ne paroît pas ſeulement au ſiége de Samos, mais encore un peu avant celui de Rhodes par Démétrius *Poliorcetes*. C'eſt Vitruve qui nous l'apprend: voici ſes paroles dans Perrault. *On dit*, rapporte l'Auteur, *qu'il y avoit un Architecte Rhodien, nommé Diognetus, à qui la République faiſoit tous les ans une penſion fort honorable à cauſe de ſon mérite: un autre Architecte nommé Callias, étant venu d'Arado à Rhodes, & aiant demandé au peuple d'être entendu, propoſa un modéle où étoit un rempart, ſur lequel il avoit poſé une machine, qui étoit ce guindage qui ſe tourne aiſément, avec quoi il prit & enleva une hélépole qu'il avoit fait approcher de la muraille, & la tranſporta au dedans du rempart. Les Rhodiens voiant l'effet de ce modéle avec admiration, ôterent à Dignetus la penſion qui lui avoit été donnée, & la donnérent à Callias*, qui ne la conſerva pas longtems; car Démétrius aiant aſſiégé cette place, & fait avancer ſon effroiable hélépole, dont je parlerai en ſon lieu, les aſſiégés eurent recours à Callias pour les en délivrer. Celui-ci leur fit connoître, par de très-bonnes raiſons, ſon impuiſſance à cet égard, & que l'hélépole de l'ennemi étoit à l'épreuve de ſa machine par ſon énorme peſanteur. Il y avoit donc des corbeaux capables d'enlever une tour ambulante du ſecond ordre? Mais ſuppoſons qu'elle fût plus légére que les galéres qu'Archiméde cramponnoit & enlevoit ſi facilement, cela fait du moins voir que la machine de Callias ne différoit de celle du Syracuſain, qu'en ce que celle de celui-ci enlevoit de plus grandes maſſes. Ecoutons Plutarque ſur ce merveilleux corbeau.

On voioit ſur les murailles, dit-il, *de grandes machines, qui avançant & abaiſſant tout d'un coup ſur les galéres de groſſes poutres, d'où pendoient des antennes armées de crocs, les cramponnoient, & les enlevant enſuite par la force des contrepoids, elles les lâchoient tout d'un coup, & les abîmoient; ou après les avoir enlevées par la proüe avec des mains de fer ou des becs de gruës, & les avoir dreſſées ſur la poupe, elles les plongeoient dans la mer, ou elles les ramenoient vers la terre avec des cordages & des crocs; & après les avoir fait pirouëter longtems, elles les briſoient & les fracaſſoient contre les pointes des rochers qui s'avançoient de deſſous les murailles, & écraſoient ainſi tous ceux qui étoient deſſus. A tout moment des galéres enlevées & ſuſpenduës en l'air, tournoient avec rapidité, préſentoient un ſpectacle affreux; & après que tous les hommes, qui les montoient, étoient diſperſés par la violence du mouvement, & jettés fort loin comme avec des frondes, elles alloient ſe briſer contre les murailles, ou les engins venant à lâcher priſe, elles retomboient & s'abîmoient dans la mer.*

Paſſons au corbeau de Polybe, qui auroit dû prendre le devant mais nous avons nos raiſons pour le mettre après. Il dit donc que Marcellus aiant fait avancer ſes vaiſſeaux près des murailles de la ville, Archiméde *faiſoit tomber une main de fer attachée à une chaîne, par laquelle celui, qui comme un pilote, conduiſoit le bec de la machine, aiant ſaiſi la proüe d'un vaiſſeau, abaiſſoit l'autre bout du côté de la ville. Quand il avoit dreſſé le vaiſſeau ſur la poupe, il tenoit immobile le bec de la machine; mais alors lâchant la chaîne par le moien d'un treuil, ou d'une poulie, il falloit que quelques vaiſſeaux tombaſſent ſur les côtés, que quelques autres fiſſent la culbute, & que la plûpart tombant de haut ſur la proüe, fuſſent ſubmergés & remplis d'eau & de confuſion.*

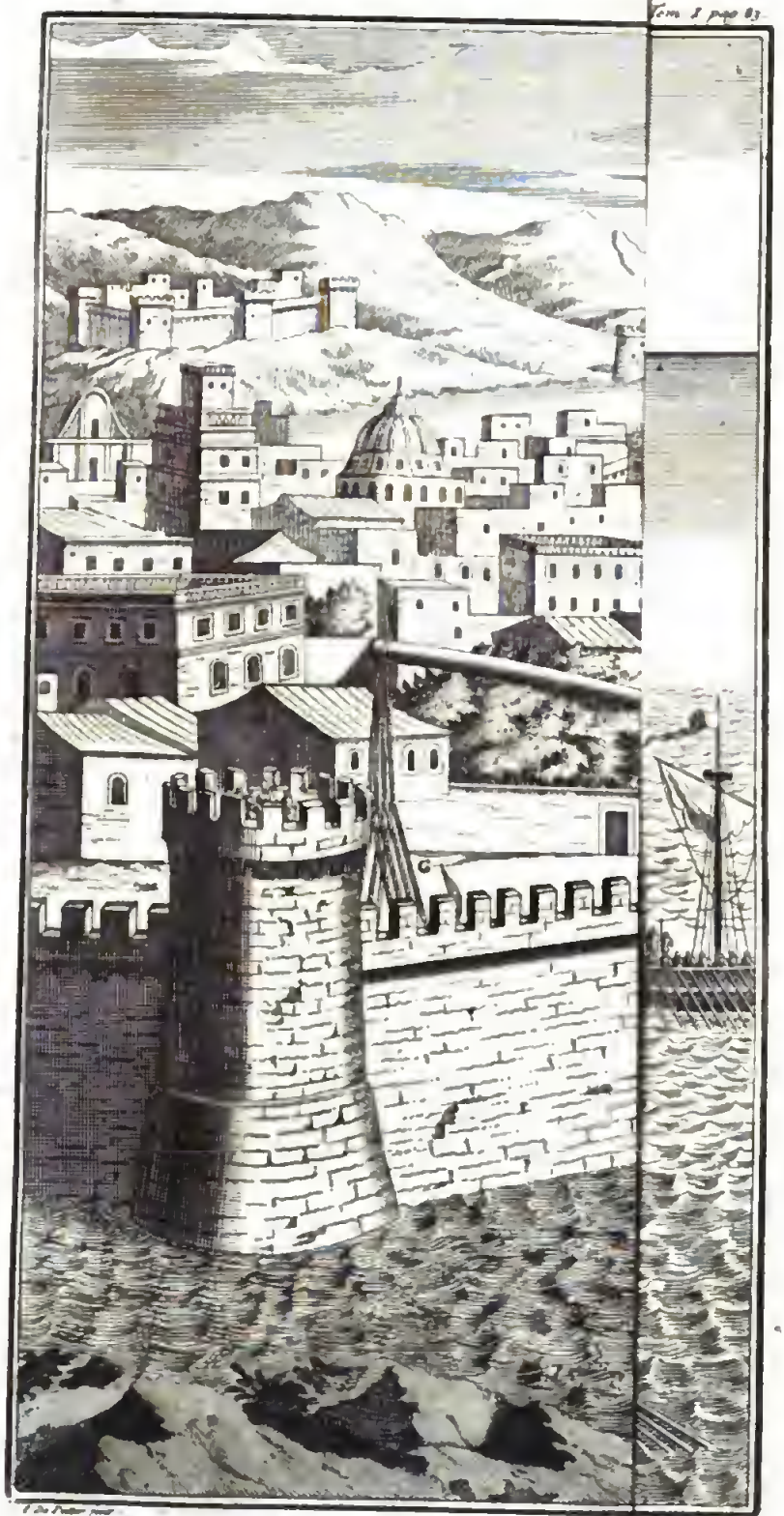
Si ces furieux corbeaux n'euſſent paru dans le monde qu'au ſiége de Syracuſe, & que nous ne fûſſions pas que les Grecs s'en étoient ſervis longtems avant Archiméde, comme je l'ai déja prouvé, on ne nous feroit peut-être pas une affaire de douter un peu des effets prodigieux de ces ſortes de machines; mais ces faits ſont trop bien at-

teſtés, & trop ſouvent répétés dans les Hiſtoriens Grecs & Latins. On ne pourroit ſans abſurdité ne pas y ajouter foi. Un fait doit être cru lorſque non ſeulement il eſt poſſible, mais qu'il eſt encore atteſté ſans diſcontinuation, où par les Auteurs contemporains, ou par ceux qui ont écrit peu de tems après. D'ailleurs ils parlent du corbeau comme d'une machine éxiſtante, très-commune dans la défenſe des places: cela eſt du moins conſtant à l'égard des petits corbeaux, & particuliérement de ceux dont on ſe ſervoit pour accrocher & enlever les hommes armés, & les tranſporter par-deſſus les murailles de la ville aſſiégée. On peut juger par la figure que j'ai donnée de cette machine, qu'il n'y avoit rien de plus ſimple & de moins compoſé, les ſoldats eux-mêmes les fabriquoient & les éxécutoient dans les aſſauts; mais à l'égard des grandes, c'eſt autre choſe, quoique je ſuis très-convaincu, qu'à quelque choſe près, elles ne différoient en rien des petites, ſinon par leur groſſeur. On ne peut pas dire que Polybe ſoit l'original d'une infinité d'Auteurs qui ont écrit du corbeau d'Archiméde, il y en avoit bien d'autres qui en avoient parlé devant & après lui. Les Romains manquoient-ils d'Hiſtoriens & de gens capable d'écrire des affaires de leur païs? Il faut bien ſe garder de le croire, rien de moins rare que ces ſortes de gens. Il y avoit bien peu de Généraux qui ne compoſaſſent les mémoires de leur vie, & l'Hiſtoire des guerres où ils s'étoient trouvés. Cette coûtume fut continuée bien longtems après la ruine de la République. Céſar & Auguſte après lui firent plus que des mémoires, ils avoient écrit le journal de leur vie.

Ce qui rend l'Hiſtoire de mon Auteur plus recommandable, à l'égard des guerres des Romains, c'eſt qu'il écrivit à Rome même ce qui regardoit les Romains, non pas ſeulement ſur le témoignage de leurs Auteurs, mais encore ſur ce qu'il apprenoit des Officiers & des Généraux qui avoient été témoins des événemens qu'il raconte, & qui s'étoient trouvés au ſiége de Syracuſe. Il étoit ſi bien informé, qu'il oſe bien relever Fabius & l'accuſer de menſonge en bien des endroits de ſon Hiſtoire. Je ne vois rien de plus aiſé que de diſtinguer le vrai du faux, lorſqu'on écrit une Hiſtoire de ſon tems. Il eſt d'autant plus croiable, qu'il étoit lui-même grand politique & grand guerrier, ou pour mieux dire, un de nos maîtres dans la ſcience militaire.

Comme on ne voit rien dans ce grand Auteur qui puiſſe aider à nos conjectures, pour la découverte du corbeau & du principe agiſſant de cette machine, & que tout ce qu'il nous en apprend roule uniquement ſur ſes effets, on peut bien juger que cela ne nous méne à rien; mais malgré le ſilence de Polybe, je ne croi pas cette machine un miſtére impénétrable. Un peu d'eſprit inventif, quelques recherches, une médiocre meſure de méchanique, tout cela aidé de certains termes qui ont échapé aux anciens Hiſtoriens & machiniſtes, peut nous conduire à la découverte, ſinon du vrai corbeau d'Archiméde, du moins à celle d'une puiſſance capable de produire de très-grands effets, ſans nous écarter de cette ſimplicité que l'on remarque dans les plus belles machines de l'antiquité. Il ne faut pour cela qu'avoir recours à l'étenduë de la puiſſance du levier, qu'on peut augmenter & pouſſer par jonction d'une autre, ou de pluſieurs autres puiſſances. Ce n'eſt pas certes ſans raiſon qu'Archiméde demandoit un point pour enlever toute la terre. Ceux qui ſont profonds dans l'étude des forces mouvantes, ne prendront pas en titre de gaſconade méchanique ce que nous dit ici ce grand homme: ils en voient aſſez la poſſibilité, quoiqu'à l'égard du point, & de la matiére dont la machine devroit être conſtruite pour ſuſpendre & enlever la terre, nous ne ſoions pas gens à le prendre au mot, & à lui fournir tout ce qui lui ſeroit néceſſaire pour cela; il eſt pourtant très-vrai qu'on peut multiplier les forces à l'infini; mais le tems qu'il faudroit pour la remuer approcheroit fort de cet infini. Enlever des vaiſſeaux tout armés, & de plus groſſes maſſes, ſi l'on veut, n'eſt pas

Digitized by Google



CORBEAU D'ARCHIMEDE. SEL

ce qui me paroît de plus merveilleux. Je n'en ſuis nullement étonné, le ſurprenant & le prodigieux eſt la viteſſe, la célérité & la promptitude avec laquelle il enlevoit ces lourdes maſſes, les faiſoit pirouéter ſuſpenduës en l'air, & les briſoit contre les murs de la ville par des ſecouſſes très-violentes.

Il paroît, par le paſſage de Plutarque, que le corbeau d'Archiméde étoit une maniére de gruë ou de gruau, compoſé de pluſieurs autres puiſſances que celles qu'on y applique aujourd'hui; ce qui ne pouvoit être autrement, s'il étoit ſemblable à cette machine. L'Auteur auroit dû ſavoir que le rancher, tournant ſur ſon arbre qui lui ſert de poinçon, ne fait point la bacule ou la balance, & ne peut être incliné de tous les ſens; car ſi cela eût été, le treuil, le tympan & les poulies n'euſſent jamais pû être appliquées à une balance. Polybe dit formellement, que le corbeau d'Archiméde étoit compoſé d'une balance & d'un levier; ce qui me paroît plus vraiſemblable, & plus capable de produire les effets dont il parle, & d'agir d'un mouvement plus ſubit & plus accéleré. C'étoit ſans doute une poutre, ou un mât prodigieuſement long & de pluſieurs piéces, c'eſt-à-dire fait de pluſieurs mâts joints enſemble, pour le rendre plus fort & moins fléxible, renforcé encore au milieu par de fortes ſemélles, le tout raſſuré avec des cercles de fer & d'une lieure de cordes, de diſtance en diſtance, comme le mât d'un vaiſſeau compoſé de pluſieurs autres mâts. Cette furieuſe poutre devoit être encore alongée d'un autre à peu près d'égale force.

Ce levier énorme, & de la premiére eſpéce, devoit être ſuſpendu à un grand arbre, aſſemblé ſur ſa ſole, avec ſa fourchette, ſon échellier, ſes moiſes, enfin à peu près ſemblable à un gruau; il devoit être appliqué & colé contre l'intérieur de la muraille de la ville, arrêté & aſſuré par de forts liens, ou des anneaux de fer, où l'on paſſoit des cordages qui embraſſoient l'arbre, au bout duquel le corbeau étoit ſuſpendu. Les Anciens ne terraſſoient point les murailles comme nous les terraſſons aujourd'hui; cette méthode leur étoit inconnuë, peut-être à cauſe de la grandeur & de la hauteur de leurs machines de guerre; qu'ils n'euſſent pû mettre en batterie ſur le terre-plein, ſans les expoſer en bute à celles des aſſiégeans, qui les euſſent démontées & brulées en très-peu de tems. Ils ne mettoient que les petites machines faciles à tranſporter.

Ce levier énorme ainſi ſuſpendu à un gros cable, ou à une chaîne, & accolé contre ſon arbre, pouvoit produire des effets d'autant plus grands, que la puiſſance ou la ligne de direction ſe trouvoit plus éloignée de ſon point fixe, ou du centre du mouvement, en ajoutant encore d'autres puiſſances A, qui tirent de haut en bas par la ligne de direction.

A l'extrémité il y avoit pluſieurs grapins ou pates d'ancres B, ſuſpenduës à des chaînes qu'on jettoit ſur les vaiſſeaux lorſqu'ils approchoient à portée. Pluſieurs hommes abaiſſoient cette bacule par le moien de deux cordes en trelingage C; & dès qu'on s'appercevoit que les griffes de fer s'étoient cramponnées, on faiſoit un ſignal, & tout auſſi-tôt on baiſſoit une des extrémités de la bacule, pendant que l'autre ſe relevoit & enlevoit le vaiſſeau à une certaine hauteur, qu'on laiſſoit enſuite tomber dans la mer, en coupant le gros cable qui tenoit le vaiſſeau ſuſpendu.

CHAPITRE V.

Echec réciproque des Romains & des Carthaginois. Bataille d'Ecnome. Ordonnance des Romains & des Carthaginois. Choc, & victoire des Romains.

L'Année ſuivante Régulus aborde à Tyndaride, & y aiant apperçû la flotte des Carthaginois qui paſſoit ſans ordre, il part le premier avec dix vaiſſeaux, & donne ordre aux autres de le ſuivre. Les Carthaginois voiant les ennemis les uns monter ſur leurs vaiſſeaux, les autres en pleine mer, & l'avantgarde fort éloignée de ceux qui la ſuivoient, ils ſe tournent vers eux, les envelopent, & coulent à fond tous leurs bâtimens, à l'exception de celui du Conſul, qui courut lui-même grand riſque; mais comme il étoit mieux fourni de rameurs, & léger, il ſe tira heureuſement de ce danger. Les autres vaiſſeaux des Romains arrivent peu de tems après, ils s'aſſemblent & ſe rangent de front, ils chargent les ennemis, prennent dix vaiſſeaux, & en coulent huit à fond. Le reſte ſe retira dans les Iſles de Lipari. Les deux partis ſe faiſant honneur de la victoire, on penſa plus que jamais de part & d'autre à ſe faire des armées navales, & à ſe diſputer l'empire de la mer. Pendant toute cette campagne les troupes de terre ne firent rien que de petites expéditions, qui ne valent pas la peine d'être remarquées.

Bataille d'Ecnome.

L'été ſuivant on ſe met en mer. (*a*) Les Romains mouillent à Meſſine avec trois cens trente vaiſſeaux pontés: de là laiſſant la Sicile à

(*a*) *Les Romains mouillent à Meſſine avec trois cens trente vaiſſeaux.*] Ceux qui n'ont aucune connoiſſance de la marine des Anciens, s'imaginent, aſſez fauſſement, que leurs bâtimens de guerre à pluſieurs rangs de rames n'étoient pas comparables aux nôtres de haut bord, & qu'une flotte comme celle dont parle Polybe de trois cens trente vaiſſeaux, n'étoit pas auſſi conſiderable en appareil & en dépenſe, que nos armées navales de quatre-vingt vaiſſeaux de ligne.

Je conviens que notre armement coûte infiniment davantage, ſi l'on met l'artillerie en ligne de compte. Mais il ne s'agit point ici de cela. Il n'eſt queſtion que du corps du vaiſſeau. Il eſt hors de doute, que ceux des Anciens a pluſieurs rangs de rames, depuis le triréme juſqu'au quinquiréme, & ſi l'on veut, juſqu'au dixiéme rang de rames, devoient contenir beaucoup plus de monde & de combattans que les nôtres du premier rang. Je ne crois pas que les vaiſſeaux dont parle Polybe fuſſent autre choſe que des birémes. *Toute cette armée*, dit-il, parlant des Romains, *étoit compoſée de cent quarante mille hommes* d'équipage, chaque vaiſſeau portant trois cens rameurs & ſix vingt ſoldats, c'eſt aſſez pour me faire comprendre que c'étoient des birémes; car de s'imaginer qu'il n'y eût qu'un ſeul homme à chaque rame, cela me paroît impoſſible. A peine cinq hommes ſuffiſent-ils à chaque bane de nos galéres, & cependant ces ſortes de bâtimens ne portent que cinq cens hommes d'équipage. Quelle puiſſance que celle de ces deux peuples! Cent quarante mille hommes de mer d'un côté, & plus de cent cinquante mille de l'autre! Ne diroit-on pas que l'Hiſtorien a romaniſé, ſi tous les Hiſtoriens ne convenoient ſur ce point? Ce qu'il

leur droite, & doublant le cap Pachynus, ils cinglent vers Ecnome, parce que l'armée de terre étoit aux environs. Pour les Carthaginois, ils allérent prendre terre à Lilybée avec trois cens cinquante vaiſſeaux pontés. De Lilybée ils furent à Heraclée de Minos. Le but des premiers étoit de paſſer en Afrique, d'en faire le théatre de la guerre, & de réduire par là les Carthaginois à défendre, non la Sicile, mais leur propre patrie. Les Carthaginois au contraire, ſachant qu'il étoit aiſé d'entrer dans l'Afrique, & de la ſubjuguer, ne craignoient rien tant que cete diverſion, & vouloient l'empêcher par une bataille.

Comme ces vûës oppoſées annonçoient un combat prochain, les Romains ſe tinrent prêts, & à accepter le combat, ſi on le leur préſentoit, & à faire irruption dans le païs ennemi, ſi l'on n'y mettoit pas obſtacle. Ils choiſiſſent dans leurs troupes de terre ce qu'il y avoit de meilleur, & diviſent toute leur armée en quatre parties, dont chacune avoit deux noms: la premiére s'appelloit la premiére légion, & la premiére flotte, & ainſi des autres. Il n'y avoit que la quatriéme qui n'en eut pas. On l'appelloit les Triaires, comme on a coûtume de les appeller dans les armées de terre. Toute cette armée navale étoit compoſée de cent quarante mille hommes, chaque vaiſſeau portant trois cens rameurs & ſix vingt ſoldats. Les Carthaginois, de leur côté, mirent auſſi tous leurs ſoins à ſe diſpoſer à un combat naval. Si l'on conſidére le nombre de vaiſſeaux qu'ils avoient, il falloit qu'ils fuſſent plus de cent cinquante mille hommes. Qui peut, je ne dis pas voir, mais entendre ſeulement parler d'un ſi grand nombre d'hommes & de vaiſſeaux, ſans être frappé, & de l'importance de l'affaire qui ſe va décider, & de la puiſſance de ces deux Républiques?

Les Romains faiſant réfléxion qu'ils devoient voguer obliquement & que la force des ennemis conſiſtoit dans la légéreté de leurs vaiſſeaux, ſongérent à prendre une ordonnance qui fût ſûre, & qu'on eût

Ordonnance des Romains.

y a de bien ſurprenant, c'eſt le peu de tems qu'ils emploiérent à un ſi grand armement. L'Auteur dit qu'ils pouvoient mettre alors de plus grandes armées ſur mer que quand ils ſe trouvérent dans le plus haut point de leur grandeur & de leur opulence. J'aurois ſouhaité qu'il nous en eût donné les raiſons. Il les remet à un autre endroit, il faut que cela ſoit perdu.

Pluſieurs ſiécles après, & vers la décadence de leurs affaires, on voit ſous l'empire d'Honorius un Heraclien, Comte d'Afrique, qui ſe mit en tête de détrôner ſon Empereur; un rebelle, en un mot, qui part de ce païs-là avec une flotte de ſept cens voiles, ou plutôt, dit Tillemont, de trois mille ſept cens vaiſſeaux de toute eſpece. Oroſe la met un peu au rabais, car il ne l'a fait monter qu'à trois mille deux cens navires, c'eſt toujours plus que Xerxès n'en avoit, puiſqu'Herodote la borne à 1207. de combat. Suppoſons que ceux d'Heraclien fuſſent plus petits, & que ce nombre de vaiſſeaux ſoit confondu avec ceux de tranſport, il y auroit au moins une moitié de combat. Cela n'eſt-il pas ſurprenant? Il y eut une bataille à Otticoli, dans l'Ombrie, dit Oroſe, où cinquante mille hommes demeurérent ſur la place, ſûrement on ne tua pas tout, & la perte fut ſi grande qu'Heraclien fut réduit à un ſeul vaiſſeau ſur lequel il porta la nouvelle en Afrique. Charles VI. Roi de France, en 1386. voulant porter la guerre en Angleterre, dreſſa une flotte de douze ou de treize cens voiles; mais la jalouſie du Duc de Berri, oncle du Roi, renverſa une ſi grande entrepriſe avec toute la malice & la lâcheté dont cette paſſion eſt capable.

peine à rompre. Pour cela les deux vaiſſeaux à ſix rangs que montoient les deux Conſuls Régulus & Manlius, furent mis de front à côté l'un de l'autre. Ils étoient ſuivis chacun d'une ligne de vaiſſeaux. La premiére flotte faiſoit une ligne, & la ſeconde l'autre: les bâtimens de chaque ligne s'écartant, & élargiſſant l'intervalle à meſure qu'ils ſe rangeoient, & tournant la proüe en dehors. Les deux premiéres flottes ainſi rangées en forme de bec ou de coin, de la troiſiéme on forma une troiſiéme ligne qui fermoit l'intervalle, & faiſoit front aux ennemis: en ſorte que l'ordre de bataille avoit la figure d'un triangle. Cette troiſiéme flotte remorquoit les vaiſſeaux de charge. Enfin la quatriéme flotte où les Triaires venoient après, tellement rangés, qu'ils débordoient des deux côtés la ligne qui les précédoit: de cette maniére, l'ordre de bataille répréſentoit un coin ou un bec, dont le haut étoit creux, & la baſe ſolide, mais fort dans ſon tout, propre à l'action, & difficile à rompre.

Ordonnance des Carthaginois.

Pendant ce tems-là les Chefs des Carthaginois exhortérent leurs ſoldats, leur faiſant entendre en deux mots qu'en gagnant la bataille ils n'auroient que la Sicile à défendre, mais que s'ils étoient vaincus, ç'en étoit fait de leur propre patrie & de leurs familles: enſuite fut donné l'ordre de mettre à la voile. Les ſoldats l'éxécutérent en gens perſuadés de ce qu'on venoit de leur dire. Leurs Chefs, pour ſe conformer à l'ordonnance de l'armée Romaine, partagent leur armée en trois corps, & en font trois ſimples lignes. Ils étendent l'aîle droite en haute mer, comme pour envelopper les ennemis, & tournent les proües vers eux. L'aîle gauche, compoſée d'un quatriéme corps de troupes, étoit rangée en forme de tenaille, tirant vers la terre. Hannon, ce Général qui avoit eu du deſſous au ſiége d'Agrigente, commandoit l'aîle droite, & avoit avec ſoi les vaiſſeaux & les galéres les plus propres par leur légéreté pour envelopper les ennemis. Le Chef de l'aîle gauche étoit cet Amilcar, qui avoit déja commandé à Tyndaride.

Choc & victoire des Romains.

Celui-ci aiant mis le fort du combat au centre de ſon armée, ſe ſervit d'un ſtratagême pendant la bataille. Comme les Carthaginois étoient rangés ſur une ſimple ligne, & que les Romains commençoient par l'attaque du centre; alors pour déſunir leur armée, le centre des Carthaginois reçoit ordre de faire retraite. Il fuit en effet, & les Romains le pourſuivent. La premiére & la ſeconde flotte, par cette manœuvre, s'éloignoient de la troiſiéme, qui remorquoit les vaiſſeaux, & de la quatriéme, où étoient les Triaires deſtinés à les ſoutenir. Quand elles furent à une certaine diſtance, alors du vaiſſeau d'Amilcar s'éléve un ſignal, & auſſi-tôt toute l'armée des Carthaginois fond en même tems ſur les vaiſſeaux qui pourſuivoient. Les Carthaginois l'emportoient ſur les Romains par la légéreté de leurs vaiſſeaux, par l'adreſſe & la facilité qu'ils avoient tantôt à approcher, tantôt à reculer; mais

Digitized by Google

la vigueur des Romains dans la mêlée, leurs corbeaux pour accrocher les vaiſſeaux ennemis, la préſence des Généraux qui combattoient à leur tête, & ſous les yeux deſquels ils brûloient de ſe ſignaler, ne leur inſpiroient pas moins de confiance qu'en avoient les Carthaginois. Tel étoit le choc de ce côté-là.

En même tems Hannon, qui au commencement de la bataille commandoit l'aîle droite à quelque diſtance du reſte de l'armée, vient tomber ſur les vaiſſeaux des Triaires, & y jette le trouble & la confuſion. Les Carthaginois qui étoient proche de la terre, quittent auſſi leur poſte, ſe rangent de front oppoſant leurs proüës, & fondent ſur les vaiſſeaux qui remorquoient, ceux-ci lâchent auſſi-tôt les cordes, & en viennent aux mains: de ſorte que toute cette bataille étoit diviſée en trois parties, qui faiſoient autant de combats fort éloignés l'un de l'autre. Mais parce que ſelon le premier arrangement les parties étoient d'égales forces, l'avantage fut auſſi égal, comme il arrive d'ordinaire lorſqu'entre deux partis les forces de l'un ne cédent en rien aux forces de l'autre. Enfin le corps que commandoit Amilcar ne pouvant plus réſiſter, fut mis en fuite, & Manlius attacha à ſes vaiſſeaux ceux qu'il avoit pris. Régulus vient au ſecours des Triaires & des vaiſſeaux de charge, menant avec lui les bâtimens de la ſeconde flotte qui n'avoient rien ſouffert. Pendant qu'il eſt aux mains avec la flotte de Hannon, les Triaires qui ſe rendoient déja reprennent courage, & retournent à la charge avec vigueur. Les Carthaginois attaqués devant & derriére, embaraſſés & envelopés par le nouveau ſecours, pliérent & prirent la fuite.

Sur ces entrefaites Manlius revient, & apperçoit la troiſiéme flotte acculée contre le rivage par les Carthaginois de l'aîle gauche. Les vaiſſeaux de charge & les Triaires étant en ſûreté, ils ſe joignent Regulus & lui, pour courir la tirer du danger où elle étoit, car elle ſoutenoit une eſpéce de ſiége, & elle auroit peu réſiſté, ſi les Carthaginois par la crainte d'être accrochés, & de mettre l'épée à la main, ne ſe fuſſent contentés de la reſſerrer contre la terre. Les Conſuls arrivent, entourent les Carthaginois, & leur enlévent cinquante vaiſſeaux & leur équipage. Quelques-uns aiant viré vers la terre, trouvérent leur ſalut dans la fuite. Ainſi finit ce combat en particulier. Mais l'avantage de toute la bataille fut entiérement du côté des Romains. Pour vingt-quatre de leurs vaiſſeaux qui périrent, il en périt plus de trente du côté des Carthaginois. Nul vaiſſeau équipé des Romains ne temba en la puiſſance de leurs ennemis, & ceux-ci en perdirent ſoixante-quatre.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur les deux combats de Tyndaride.

§. I.

Fautes de part & d'autre.

VOici un Général qui commet dès l'entrée une lourde faute, qui ſe trouve tout auſſi-tôt ſuivie d'un échec très-mortifiant. Les anciens appelloient ces ſortes de débuts, *Errare à limine.* On peut bien s'imaginer qu'un Général qui fait un pas très-dangereux dès le ſeuil de la porte, ne ſauroit aller fort loin ſans boiter tout bas. Cela arrive dans preſque toutes les affaires du monde, de petite ou de grande importance: je dis preſque, car dans celles de la guerre, qui que ce ſoit ne reconnoit un tel partage. Tout eſt grand, rien de médiocre. Il n'y a point de milieu dans les fautes, il n'en fut jamais de petites. Elles naiſſent les unes des autres, elles vont toujours croiſſant ſi prodigieuſement vîte, que ſi le reméde ne ſuit avec la même rapidité, on ne peut éviter ſa ruïne. Le Général Romain y couroit à grands pas, & ſa faute devenoit irréparable, s'il eût eu en tête un ennemi plus habile & moins négligent à pourſuivre ſes avantages.

Polybe nous apprend la ſource & l'origine de la diſgrace du Conſul; il l'attribuë à la trop grande opinion qu'il avoit du courage & de la hardieſſe de ſes troupes, beaucoup plus encore à ſa préſomption, & au mépris qu'il faiſoit de ſon ennemi. Il nous fait encore remarquer que celui-ci ne penſoit pas moins déſavantageuſement de ſon antagoniſte, & que le mépris de l'un n'étoit pas moins bien fondé que celui de l'autre. Nous ignorerions encore le nom du Général qui commandoit l'armée Carthaginoiſe, ſi l'Auteur ne nous l'avoit appris dans la bataille d'Ecnome, qui ſuivit de ſi près les deux combats de Tyndaride. On y voit que *le Chef de l'aîle gauche étoit ce même Amilcar, qui avoit déja commandé au combat donné à Tyndaride.* Il n'arrive que trop ſouvent à notre Auteur de tomber dans un défaut d'éxactitude, qui mérite quelque reproche, & auquel les Anciens étoient peu ſujets: c'eſt qu'il n'écarte pas ſeulement le nom des Officiers Généraux qui ont commandé à une aîle ou à un centre, ou qui ont eu part à la gloire ou à la honte d'un combat: mais encore le nom du Chef ſous les ordres duquel ils avoient combattu. Une action ſi remarquable étoit-elle ſi peu de choſe, que nous dûſſions ignorer qui étoit l'Amiral de la flotte Carthaginoiſe? Qui auroit jamais penſé de le trouver en tout autre endroit que là où il devroit être, pendant que l'Hiſtorien n'oublie pas le nom du Vice-Amiral, qu'il ne nous importe guéres de ſavoir, & qui n'arriva qu'après l'affaire finie?

Il ſe paſſe ici deux combats auſſi peu déciſifs l'un que l'autre, mais, qui ne laiſſent pas d'être très-conſiderables. L'Auteur n'en paſſe aucune des circonſtances néceſſaires, & il les accompagne même de quelques remarques pour l'inſtruction des gens de guerre.

J'admire Régulus, auquel il prend une boutade qui orneroit fort ces ſortes de Romans, où les Héros ſont les plus grandes folies, mais qu'on ne ſauroit trop blâmer dans

dans un Général d'armée: quand même cette hardieſſe inconſidérée auroit eu un ſuccès auſſi heureux, qu'il fut triſte & honteux pour lui.

Il faut avouer qu'un Général qui a des forces ſuffiſantes pour combattre ſon ennemi, & qui s'avance ſur lui avec la moindre partie par un trop grand déſir de vaincre, commet une imprudence très-grande. C'eſt celle du Général Carthaginois; mais celle du Romain eſt-elle moins grande? Ne fait-il pas voir ici & en Afrique, où nous le verrons bien-tôt, qu'il étoit un de ces hommes qui s'imaginent que le courage ſeul ſuffit pour remplir le devoir d'un Général. A peine eſt-il informé que l'ennemi paroît, que ſon impatience le tranſporte. Il donne ordre aux troupes de s'embarquer, & de lever l'ancre; & ſans penſer à ce qu'il va faire, il ſort du port avec dix vaiſſeaux qu'il avoit en état de combattre, tant il étoit mal inſtruit & peu ſur ſes gardes. Il ſe hâte donc de ſortir: trop de circonſpection eût fait manquer l'occaſion; elle étoit belle, s'il n'eût combattu l'ennemi à forces ſi inégales; il vogue à lui plein de mépris, comme à une victoire aſſurée; il l'attaque ſans héſiter, & ſe trouve avoir affaire à une ligne toute formée. Les Carthaginois qui le débordent à ſes ailes, le doublent & l'enveloppent promptement. Le Conſul ſe ſauve à peine avec ſon vaiſſeau, après en avoir perdu neuf pour acte de ſes diligences. Un homme qui ſort d'un combat en ſi petite compagnie, doit être bien honteux.

La défaite d'Annibal par Duillius ne vint que d'une faute preſque ſemblable. Elle eût dû ſervir de leçon à Regulus pour l'empêcher d'y tomber, il mérite d'en ſervir aux autres. Voilà ce qui arrive aux Généraux téméraires & imprudens, qui ſongent plus à la victoire qu'aux précautions de ſe l'aſſurer.

Déſeſpéré & confus d'un tel début de campagne, dont il étoit lui ſeul coupable, & réfléchiſſant d'ailleurs que les ſuites de cette affaire pouvoient devenir fâcheuſes, quoique la perte ne fût pas fort grande, il ſonge à réparer ſa faute par une réſolution digne de ſon courage, & qui étoit peut-être un effet de l'extrémité où il ſe trouvoit. Il n'y avoit pas un inſtant à perdre, il falloit ſortir du port, & attaquer avant que les forces d'Amilcar ſe fuſſent réunies. Se voiant en état d'agir il débouche & ſe met au large. Le Conſul étoit brave & réſolu, il étoit d'ailleurs aſſuré du courage & de la bonne volonté de ſes troupes: prévoiant ce que l'ennemi pouvoit faire, il vit bien de quelle conſéquence il étoit de l'attaquer, ſéparé comme il étoit du reſte de ſon armée. En effet s'il eût tardé davantage, il étoit à craindre qu'Amilcar ne ſe raviſât, tout au moins après la jonction de ſon Vice-Amiral, & qu'il ne vint le brûler, ou l'enfermer dans le port, ou le combattre avec un très-grand avantage à meſure qu'il en ſortoit. On peut voir par ces réflexions, que Regulus mit à profit ſa diſgrace, & que ſi la témérité le porta d'abord trop-tôt aux ennemis, un courage éclairé lui fit enſuite ſaiſir le moment préeis, où il pouvoit réparer ſon honneur.

Pour peu que le Conſul eût tardé à ſe déterminer, Amilcar avoit le tems de raſſembler toute ſa flotte, & de profiter de la plus belle occaſion du monde de terminer cette affaire. Il l'eût pû même ſans-cela, comme je le dirai bientôt; mais ce qui me fait douter de ſon eſprit & de ſa hardieſſe, c'eſt que la faute d'Annibal étoit encore toute fraîche, il en avoit été le témoin: n'étoit-ce pas là une bonne leçon? Il retombe pourtant dans la même faute que ſon devancier. Voilà ce qu'on ne ſauroit pardonner dans un homme de guerre.

Voiant que les Romains ſe mettoient en mer avec toutes leurs forces, pour recommencer un nouveau combat; il avoit deux partis à prendre, tous deux excellens & très-capables de lui donner une très-grande ſupériorité ſur ſon ennemi. Comme ces forces étoient enfermées dans un port, dont il pouvoit aiſément empêcher la ſortie, comment ne penſa-t-il pas à les arrêter? Pour un deſſein de cette nature, il n'avoit beſoin

que d'une partie des ſiennes. Il en avoit beaucoup au-delà de ce qu'il lui en falloit. En s'approchant du port pour en fermer l'embouchure, les Romains euſſent-ils oſé jamais en ſortir & défiler à deux pas de l'ennemi? C'eût été s'expoſer à une perte manifeſte: les premiers ſortis euſſent été pris & coulés à fond, avant que ceux qui venoient après euſſent pû les ſécourir: on ne défile preſque jamais en préſence d'une armée ſur mer ou ſur terre ſans témérité; car il eſt très-rare de trouver des ports d'où l'on puiſſe ſortir le boute-feu à la main, comme on dit. Ne négligeons pas un éxemple qui vient tout à propos ici, & que je pourrois peut-être oublier en quelque autre occaſion. Plutarque me le fournit dans la bataille navale de Démétrius contre Ptolomée.

Ptolomée, dit l'Auteur, *vint à pleines voiles avec une flotte de cent cinquante vaiſſeaux. Il avoit donné ordre à Menelas, qui étoit à Salamine*, tout proche de l'endroit où ſe donna la bataille, *qu'après que le combat ſeroit engagé & la mêlée la plus furieuſe, il vint avec* les vaiſſeaux qu'il avoit, charger l'arriére-garde de Démétrius & la mettre en deſordre; mais Démétrius avoit eu la précaution de laiſſer dix vaiſſeaux pour s'oppoſer à ces ſoixante de Menelas: car ce petit nombre étoit ſuffiſant pour garder l'entrée du port, qui étoit *fort étroite, & pour empêcher Menelas d'en ſortir*; ce que celui-ci n'eut garde de faire.

Si le Carthaginois eût fait cela, il réduiſoit le Romain à l'inaction, & dans cet état il avoit tout le tems qu'il lui falloit pour attendre le reſte de ſa flotte: après cette jonction il lui étoit libre de faire tout ce qu'il auroit voulu, revirer, ſe remettre au large, & hazarder une bataille ſi l'envie lui en eût pris. Ce parti étoit digne d'un homme de courage & entendu; il en avoit pourtant un autre, ſi celui-là lui eût ſemblé un peu trop délicat, quoiqu'il ne le fût qu'en apparence. Rien ne l'empêchoit de virer de bord, après le ſuccès du premier combat, & de ſe rapprocher du reſte de ſa flotte, qui accouroit au ſecours, de la joindre & de revenir enſuite en bon ordre. Il avoit aſſez de tems pour cela, mais non pas aſſez d'eſprit & de courage pour s'y déterminer. Il a été des Généraux qui ne manquoient ni de l'un ni de l'autre, à qui pourtant la tête tournoit dans les bons comme dans les mauvais ſuccès; ils rendoient inutiles les uns, & ne voioient aucun remède aux autres. Ils clochoient à chaque pas. Ceux qui les voioient ailleurs qu'à la guerre, ne ſavoient qu'en penſer. On auroit dit qu'en partant ils laiſſoient leur eſprit & leur raiſon à la Ville & à la Cour, pour les reprendre au retour: ils en avoient alors très-grand beſoin pour juſtifier leur mauvaiſe conduite; auſſi ne manquoient-ils pas de perſuader ceux qui ne s'étoient pas trouvés ſur les lieux, & qui ne ſavoient ce que c'étoit que la guerre; leurs ſophiſmes & leurs ſubtilités militaires mettoient le Miniſtre ſur les dents, mais ils ſe gardoient bien d'ouvrir la bouche devant des gens habiles & éclairés. On remarque cependant que ces ſortes de Sophiſtes, toujours battus & jamais battans, ſont ceux qui montent le plus vite aux honneurs de la guerre. On diroit que la fortune les y fait monter, pour les conſoler de leurs diſgraces; ou pour perſuader à ceux qu'elle n'éléve point, que la valeur & l'intelligence ſont aſſez récompenſées par la gloire qu'en retire des belles actions. C'eſt ce que répondit un jour un Miniſtre à Milord Clar, qui ſe plaignoit d'avoir été oublié dans une promotion d'Officiers Généraux, qui ſe fit peu après la bataille d'Hocſtet, où il avoit été fort bleſſé. N'étoit-ce pas là un bel éloge pour ceux qui ſe trouvoient ſur liſte? Cette belle ſentence ne demeura pas ſans replique. Si cela eſt, lui répondit l'homme, je vous obligerai à me rendre juſtice: car je me ferai battre, & je fuirai auſſi vîte & auſſi loin que je pourrai. Il ne ſe contenta pas de cette réponſe, il s'en plaignit au Roi. Ce grand Prince, qui chériſſoit la valeur & le courage, le mit au nombre des Elûs. Reprenons maintenant notre ſujet, d'où cette digreſſion nous a un peu écarté.

Digitized by Google

Les Carthaginois n'entendoient point trop raillerie ſur les fautes de leurs Généraux, qui alloient à la ruine de leurs affaires, & qui leur paroiſſoient dignes de châtiment. Ils les faiſoient bravement mettre en croix. Les Athéniens n'étoient pas ſi cruels, ils ſe contentoient de l'éxil ou de la ciguë.

Amilcar n'éprouva rien de tout cela, non en conſidération du ſuccès du premier combat, mais parce que le ſecond n'aboutit à rien, & que chacun s'attribua la victoire: on va le voir tout à l'heure.

§. II.

Après avoir été battu, une retraite honorable eſt quelque choſe, mais un grand Général peut faire plus. Preuves de cette vérité.

PEndant que le Général Carthaginois demeure ainſi ſuſpendu, entre ce qu'il devoit faire, ou ce qu'il devoit éviter, & qu'il laiſſe échaper ces momens qui ſont ſi précieux à la guerre, les Romains, qui conſidéroient moins la perte de dix vaiſſeaux que la honte de les avoir perdus, débouchent diligemment du port, & voguent en bon ordre aux ennemis, bien réſolus de n'en pas faire à deux fois, & de réparer l'imprudence de leur Général.

Le Carthaginois ne s'attendoit à rien moins qu'à ce qui alloit arriver. Les idées agréables qu'il ſe formoit de ſon premier combat, le groſſiſſoient & l'embelliſſoient dans ſa tête. Il n'attendoit que l'arrivée du reſte de ſa flotte, pour terminer une journée qu'il croioit ſi fort avancée: mais quelle dût être ſa ſurpriſe, lorſqu'il ſe vit lui-même attaqué? Il en dût être d'autant plus étonné, qu'il eſt très-rare que le vaincu revienne un moment après, & ſoit le premier à attaquer & à affronter l'ennemi avec tant de hardieſſe & de réſolution.

Le Conſul arrive ſur lui avec tout le courage poſſible, lui prend & lui coule à fond une partie de ſes vaiſſeaux; & ſi le reſte de ſa flotte ne fût arrivé dans le tems qu'il alloit tout perdre, ſa retraite devenoit impoſſible. Il ſe retira: mais quoique l'on ſe retire en bon ordre après avoir été battu, il eſt toujours honteux de retrograder, lorſque la cauſe de notre défaite vient de notre imprudence, & de notre peu de hardieſſe à profiter des premiers avantages d'un combat.

Cette action ſauva Régulus du blâme qu'il s'étoit attiré par ſa témérité, & lui acquit plus de réputation que n'en acquiérent les autres par les plus grandes victoires. C'eſt par de ſemblables réſolutions que les hommes véritablement courageux ſe tirent des embarras les plus incommodes. Cette élévation d'ame, cette profonde connoiſſance de la guerre, ne brillent jamais mieux que dans les infortunes les plus terraſſantes; elles leur fourniſſent des lumiéres & des reſſources ſurprenantes, & auſquelles on ne ſe ſeroit jamais attendu. La journée qui les perd, eſt celle de leur ſalut & de leur gloire.

La victoire du Conſul Romain me confirme dans la penſée où je ſuis, que quelque battuë que ſoit une armée, tant qu'il reſte du courage & de la bonne volonté dans les troupes, un Chef habile & de grande valeur ne doit déſeſperer de rien: car à la guerre le mal eſt toujours plus dans l'opinion que dans la choſe même. C'eſt cette opinion, jointe à l'ignorance & à notre peu de hardieſſe, qui nous déconcerte & nous bouche le jugement: car dans le fond la perte d'une bataille eſt le plus ſouvent fort peu de choſe. Tout le monde ne penſe pas ainſi, dira quelqu'un. Où trouver des Généraux qui ne ſoient ébranlés de la perte d'une bataille, ou de la déroute de leurs armées? Où ſont ceux qui trouvent des reſſources au-delà de celles que les plus grands Capitaines, qui ſont tombés dans ces ſortes d'infortunes, prennent ordinairement? Quel autre remède,

ſinon de rallier les reſtes d'une armée diſſipée & battuë, & de ſe ſauver par une retraite honorable? C'eſt tout ce qu'on peut raiſonnablement attendre du ſang froid, du courage, de l'habileté, de l'expérience du Général, & de la diſcipline de ſes troupes.

N'y auroit-il donc que cela dont un Général puiſſe être capable pour ſe tirer d'un mauvais pas? Ce ſeroit s'abuſer bien groſſiérement, que de croire que la ſcience du Général d'armée ſoit réduite à une retraite. Il n'eſt pas vrai qu'un grand Capitaine n'ait d'autre reſſource, d'autre parti à prendre après la perte d'une bataille: quoique la choſe ſoit très-rare, ce n'eſt pas pourtant ce qui l'éléve le plus. Se retirer bravement & fiérement, c'eſt quelque choſe: c'eſt même beaucoup, mais ce n'eſt pas le plus qu'on puiſſe faire; la bataille n'eſt pas moins perduë, ſi l'on ne va plus loin; c'eſt ce que ſera un Général du premier ordre. Il ne ſe contentera pas de rallier les débris de ſon armée, & de ſe retirer en bon ordre, en préſence du victorieux; il méditera ſa revanche, retournera ſur ſes pas, & couchera de ſon reſte avec d'autant plus d'eſpérance de réuſſir, que le coup ſera moins attendu, & d'un tour nouveau; car qui peut s'imaginer qu'une armée battuë & terraſſée, ſoit capable de prendre une telle réſolution?

S'il n'y avoit pas d'éxemples de ce que je viens de dire, je ne trouverois pas étrange de rencontrer ici des oppoſitions; mais ces éxemples ſont en foule, non ſeulement dans les anciens, mais encore chez nos modernes. Quand même je ne ſerois pas muni de ces autorités, ma propoſition ne ſeroit pas moins fondée ſur la raiſon, & ſur ce que peut la honte d'une défaite ſur le cœur des hommes véritablement courageux.

C'eſt une remarque que j'ai faite une infinité de fois, & que je fais tous les jours; (car dans ce que je vais dire ici, je ſuis fondé ſur ce que j'ai vû d'heureux ou de malheureux dans les combats & dans les batailles où je me ſuis trouvé,) que le vaincu, bien informé de l'état du victorieux, de ſa négligence & de ſon peu de précaution, deux défauts aſſez ordinaires dans les grandes victoires, auroit pû facilement attaquer, après avoir rallié ſes troupes, & les avoir remiſes de leur trouble & de leur épouvante, marcher enſuite au vainqueur, & le combattre avec l'avantage qui naît toujours des ſurpriſes, pourvû qu'elles ſoient ſubites, promptes & impétueuſes. Que Régulus, après avoir été battu, revienne enſuite à la tête de toutes ſes forces, il n'y a rien là de fort extraordinaire, & que tout Général ne doive faire. Il n'avoit combattu qu'avec une eſcadre, le reſte de ſon armée ne ſe ſentoit pas de cette diſgrace: mais de rallier les reſtes & les débris d'une défaite complette, remarcher au victorieux, l'attaquer & le ſurprendre, voilà le grand, le ſublime & le merveilleux d'un Général d'armée, le plus fin & le plus profond du courage & de la ſcience des armes. On a vû des armées battuës & diſſipées entiérement, & qu'on avoit cru hors d'état de ſe relever jamais, après la perte de leur canon, de leur bagage & le pillage de leur camp, pourſuivies au loin, & très-longtems, ſe rallier & remarcher à l'ennemi par une réſolution prompte, & ſubite, par le courage & l'adreſſe de leur Général, recommencer un nouveau combat, & finir par la victoire & la ruine entiére du victorieux. L'Hiſtorien des ſucceſſeurs d'Alexandre le Grand, me fournira un très-bel éxemple; il fait trop bien à notre ſujet, pour ne pas l'inſérer ici tel que l'Auteur le rapporte.

Caſſander, averti du départ de Clite, & de ſes ſuccès, envoia Nicanor, Gouverneur de Macédoine, avec une flotte de ſix vingt voiles, pour combattre l'ennemi, quelque part où il pût le rencontrer. Les armées navales arrivées à la hauteur de Byſance, l'on commença de ſe battre. Soit que les troupes de Nicanor euſſent moins de valeur que celles de Clite, ou que ſes matelots euſſent moins d'adreſſe, il eut le malheur de perdre la victoire: les ennemis lui coulerent à fond dix-ſept navires, lui en enlevérent quarante: le reſte eut bien de la peine à gagner le port de Calcédoine. Comme il eſt aſſez ordinaire aux vainqueurs de s'enfler de leur victoire, celle que Clite venoit de remporter lui aiant

fait préſumer que les ennemis n'oſéroient plus paroître en mer, lui fit négliger des précautions qu'il devoit prendre, & cette négligence fut la cauſe de la perte de ſon armée & de ſa vie.

Antigone, qui ne manquoit point de reſſource dans les plus grandes diſgraces, n'eut pas plutôt appris la perte de la victoire que venoit de faire Nicanor, qu'il ne douta point qu'il n'en pût prévenir les ſuites, en retournant à la charge ſur les ennemis, aſſuré que Clite, enivré de ſon bonheur, avoit quitté la mer, & qu'il campoit avec aſſez de négligence à quelque diſtance de la flotte. Après avoir obtenu des Citoiens de Byſance un certain nombre de petits navires, il y fit charger quantité d'arbalétriers, avec un détachement de ſa meilleure infanterie, armée à la legére. Ces navires paſſerent en Europe avec une extrême rapidité, & jetterent l'ancre aſſez proche du camp des ennemis: profitant de l'obſcurité de la nuit, ils vinrent fondre ſur eux avec tant d'ardeur & de précipitation, qu'on les vit auſſi-tôt en déſordre, les uns courant à leurs navires, laiſſant aux victorieux leurs bagages & leurs dépouilles: d'autres empreſſés à les défendre, & contraints de ſuccomber ſous le nombre des attaquans, y laiſſoient la vie avec les biens.

Durant cette action Antigone fit monter ſur ſes vaiſſeaux ſes meilleures troupes, avec un grand nombre de matelots: ordonna à Nicanor de remettre à la voile, & d'aller attaquer la flotte ennemie; qu'il lui répondoit du ſuccès du combat, & que par avance il pouvoit s'en réjouïr. L'on fit voile pendant la nuit avec tant de bonheur & de diligence, qu'à la pointe du jour l'on vint attaquer les ennemis; ce qu'on fit avec un courage ſi impétueux, qu'après avoir mis pluſieurs navires hors de combat, tous les autres, à la reſerve de l'Amiral, ſur lequel Clite étoit monté, ſe rendirent au vainqueur avec tous les gens d'équipage. Clite aiant gagné la terre, prétendoit ſe ſauver dans la Thrace; mais malheureuſement pour lui, quelques ſoldats de Lyſimache le rencontrerent comme il fuioit, & le tuérent.

Ces ſortes de deſſeins ne ſont pas communs, la routine ne les conduit ni ne les apprend, & les Généraux qui n'ont qu'elle pour guide ne peuvent y réuſſir. Il eſt aiſé de voir que les plus grandes parties de la guerre y entrent. Le détail, les précautions & les meſures en ſont infinies; mais ces précautions & ces meſures ne ſont pas toutes à la portée des eſprits & des courages communs. Il faut toute l'intelligence & l'expérience d'un grand Capitaine, une préſence d'eſprit & une activité ſurprenante à penſer & à agir, un profond ſecret & gardé avec art. Mais cela ne ſuffit pas, ſi la marche n'eſt tellement concertée, que l'ennemi n'en puiſſe avoir la moindre connoiſſance, quand il auroit pris toutes les meſures imaginables.

Avec ces précautions, ces deſſeins manquent rarement de réuſſir, parce qu'ils ſont peu communs, & d'un tour nouveau: mais il faut qu'un habile homme s'en mêle, & non pas un Néoptoléme, qui manqua ſon coup contre Eumenes. Celui-ci l'avoit bien battu: après ſa défaite, qui fut des plus complettes, il ſe ſauva vers Antigonus & Polypercon, auſquels il perſuada de marcher à ſon ennemi, & de le ſurprendre dans cet état de ſécurité & de relâchement, où ſe trouvent les armées après les grandes victoires. Mais comme les grands Capitaines ne ſont jamais ſurpris, Eumenes fut bientôt inſtruit du deſſein de ſes ennemis, & qu'ils tiroient de ſon côté. Il décampe tout auſſi-tôt, & leur vient au-devant à la faveur d'une nuit obſcure; il les trouve campés, & auſſi peu ſur leurs gardes, que s'ils euſſent été à cent lieues de l'ennemi. Il les ſurprend dans leur camp, les taille en piéces, & leur apprend par cette victoire, qu'il ne ſuffit pas d'imaginer de grandes choſes, ſi l'on manque d'intelligence & de conduite dans l'éxécution. C'eſt la maxime que nous devons tirer de l'éxemple de Néoptoléme; mais la conduite de Régulus & d'Antigonus en fournit une autre: qu'il y a des entrepriſes auſſi ſages dans le fond, qu'elles ſont téméraires en apparence.

J'aurois une infinité de choſes à dire, & d'excellentes obſervations à faire ſur ces deux actions de Tyndaride, tant la matiére & abondante, belle & curieuſe: je ne m'y arrêterai pas davantage, cela me méneroit où je ne veux pas aller, au moins pour cette fois. Polybe, qui embraſſe toutes les parties de la guerre dans les faits qu'il rapporte, nous fournira aſſez d'occaſions d'épuiſer tout ce qui regarde les ſurpriſes d'armées par des principes certains & aſſurés: or comme cette partie de la ſcience militaire, & ces principes ne ſont pas fort connus, qu'aucun de nos Auteurs dogmatiques n'en a écrit, & que c'eſt de toutes celle à laquelle je me ſuis appliqué avec plus de ſoin, je ferai tous les efforts dont je ſuis capable pour la pouſſer auſſi loin qu'elle peut aller.

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale d'Ecnome.

§. I.

Que l'habileté du Général ſupplée au nombre & à la valeur.

LA bataille navale, qui fait le ſujet de ces obſervations, eſt ſans contredit une des plus fameuſes & des plus mémorables de l'antiquité. Ce qui excite & redouble le plus l'attention & la curioſité des gens du métier, c'eſt la ſcience & l'expérience des Chefs, la direction & l'ordonnance des armées dans les actions générales de la guerre; or toutes ces grandes parties paroiſſent ici dans tout leur jour.

Qu'une action ait été longtems & obſtinément diſputée, ſans que la victoire panchât plus d'un côté que de l'autre; que cette Déeſſe ſe ſoit enfin déterminée pour le plus fort, & pour le plus brave, cela ne prouvera jamais que le victorieux ſoit un grand Capitaine; en eût-il gagné dix de cette nature, il ne recevra ce glorieux titre que de la part de ceux qui n'étant pas du métier, l'accordent indifféremment au vainqueur ignorant, & au vainqueur habile. Mais les connoiſſeurs ne prodiguent pas ainſi leur encens. Ils ſavent diſtinguer entre fait de hazard, où de routine, & fait de conduite ou d'habileté. Ils n'écrivent pas alors du camp à leurs amis: M. tel a gagné une bataille, mais, nous avons gagné une bataille. En effet qui eſt-ce qui pour l'ordinaire a l'unique part à l'honneur de la victoire? Ce n'eſt pas ſans doute le Général. Il range ſon armée ſelon la coûtume, & tout ſe gouverne ſelon cette coûtume, autant d'un côté que de l'autre. Tout s'ébranle du même mouvement, l'on en vient aux priſes; & lorſqu'on actionne de la ſorte, c'eſt le hazard ou la valeur du ſoldat qui décide: le Général n'y eſt preſque pour rien. Le vainqueur eſt heureux, & le vaincu malheureux. Celui-ci a fait une multitude de fautes, il falloit qu'il fût battu: l'autre n'a pas moins broncheé, mais beaucoup moins lourdement: il faut qu'il ſoit victorieux.

Pour bien juger d'une victoire, il ne faut pas tant la conſidérer en elle-même, que dans les moiens dont on s'eſt ſervi pour la gagner. C'eſt uniquement la diſpoſition dans une bataille rangée, qui doit régler notre jugement dans le blâme comme dans la louange. Il n'y a que les experts dans le métier qui ſoient capables de cette analyſe militaire.

La gloire des armées, ſoit de mer ou de terre, dépend bien moins du nombre, ou de la valeur des troupes, que de l'excellence de l'ordre de bataille, le nombre ou la valeur fût-elle égale, & même ſupérieure de l'autre côté. D'où vient que les Grecs, & après eux les Romains, envioient ſi peu la ſuperiorité du nombre aux nations barbares contre leſquelles ils étoient en guerre? D'où vient même qu'ils les mépriſoient, quoiqu'ils inondaſſent les campagnes de leurs troupes? Quelle pouvoit être la cauſe de ce mépris? Etoit-ce la confiance en leur courage, & la lâcheté de ceux contre leſquels ils combattoient? Mais ils n'ont pas toujours eu à combattre contre des lâches. Ils n'ont pas toujours eu en tête des Perſes efféminés; ces Perſes mêmes, dont on décrie tant la valeur, n'ont été ſi mépriſables, que parce qu'ils manquoient de Chefs capables de les commander, & de diſcipliner leurs armées; combien d'exemples ne le démontrent-ils pas? Memnon n'en eſt-il pas une preuve viſible? Le paſſage du Granique, que celui-ci défendit contre Alexandre le Grand, marque-t-il la lâcheté des Perſes? Si Alexandre eût eu longtems un tel antagoniſte, cette belle eſpérance de la conquête de l'Aſie eût été une vraie chimére. Le projet de Memnon étoit ſi beau & ſi ſenſé, que s'il eût été ſuivi, tout eût abouti au paſſage du Granique, & peut-être Alexandre ne l'eût-il jamais traverſé. Laiſſons là ces Perſes, & revenons aux Grecs. N'eurent-ils jamais que des Aſiatiques à combattre? Ils ont ſouvent trouvé des ennemis, qu'ils appelloient barbares, qui les valoient bien, & qui valoient plus même du côté de la valeur, ou tout au moins le courage étoit pareil. Il n'y avoit de différence que dans les Généraux. Ceux des Grecs étoient très-habiles & très-profonds dans la tactique, ou dans l'art de ſe ranger & de combattre, & les autres très-ignorans; la méthode des premiers étant infiniment meilleure & plus profonde, il falloit qu'elle ſurmontât l'autre. Une ſavante diſpoſition accompagnée de l'avantage des armes, & de la diſcipline, ſuppléoit au défaut du nombre & de la valeur.

Ceux, qui ne font cas des guerres qu'à proportion du nombre des troupes qui combattent de part & d'autre, & qui dédaignent toute guerre qui n'eſt pas groſſe, & qui ne leur préſente que de petits objets, ſeront ſervis très-abondamment, & ſelon leur goût, dans celle-ci. Le prodigieux nombre de troupes & de vaiſſeaux, qui combattirent des deux côtés, eſt à peine croiable. Ce qu'il y a de plus ſurprenant, c'eſt que deux ſi nombreuſes flottes ne fuſſent compoſées que des ſeules forces des deux Républiques. Carthage étoit aſſez puiſſante pour fournir à cette dépenſe: mais que Rome ait pû mettre une telle puiſſance en mer, & ſe meſurer avec Carthage en fait de marine, cela ſurprend. Les Romains étoient ſi pauvres & ſi peu conſiderables en ce tems-là, qu'on ne peut concevoir comment, & par quels moiens ils ont pû dreſſer une flotte ſi formidable de navires de guerre & de charge équipés de tout point; mais ce qui m'étonne le plus, c'eſt que cette République montée au plus haut point de ſa gloire & de ſa grandeur, n'ait jamais pû pouſſer auſſi loin ſes forces navales; c'eſt ce qui fait auſſi l'étonnement de Polybe, qui vécut aſſez pour voir Rome dans les deux extrémités oppoſées, c'eſt-à-dire devant & après la ſeconde guerre Punique.

J'avouë que les Perſes ont combattu avec de plus grandes forces à la bataille navale de Salamine; mais ſi l'on fait attention à la puiſſance & aux richeſſes prodigieuſes de ces peuples, & au nombre de leurs alliés, on n'aura aucun lieu d'être ſurpris qu'ils aient pû dreſſer une flotte de 1207. vaiſſeaux de guerre, ſur laquelle on comptoit plus de 500000. hommes d'équipage; mais ce qui confirme ici la vérité que je viens de prouver, c'eſt que cette fameuſe flotte fut battuë par une autre de 217. navires: quoique très-inférieure en nombre, elle l'emporta ſur celle de Xerxés, par l'adreſſe & l'intelligence des Généraux, & le courage des troupes, dreſſées & expérimentées aux combats de mer. Les Généraux, qui ne ſe croient jamais aſſez forts, apprendront de là,

Digitized by Google

que dans les batailles rangées, la valeur ſoutenuë de la ſupériorité du nombre, eſt de peu de conſéquence contre un Chef d'armée foible, mais habile & éclairé, qui oppoſe une diſpoſition plus ſavante & plus ruſée à ſon ennemi. On ne ſauroit attribuër la défaite des Carthaginois à leur foibleſſe, puiſqu'ils étoient infiniment ſupérieurs aux Romains ni au défaut de courage & d'expérience, ils ne manquérent jamais de ce côté-là, mais ſeulement dans la diſpoſition de leur ordre de bataille.

§. VI.

Motif de la bataille. Ordonnance des deux armées. Fautes des Amiraux Romains, quoique victorieux.

CEtte fameuſe action ſe paſſa entre Héraclée & Ecnome. Notre Auteur nous apprend que *le but des Romains étoit de paſſer en Afrique, & d'en faire le théatre de la guerre, afin que les Carthaginois n'euſſent plus la Sicile à défendre; mais eux mêmes, & leur propre païs.* Le Sénat de Carthage jugea aſſez par les grands préparatifs des Romains, qu'ils en vouloient à l'Afrique. L'entrepriſe n'étoit pas difficile. La fameuſe diverſion d'Agatocles leur étoit aſſez préſente. Celle des Romains leur ſembla bien plus à craindre & plus redoutable, ils n'avoient aucune frontiére, ni aucune place qui couvrit Carthage; toutes ces raiſons les déterminérent à des efforts conformes aux maux qui les menaçoient. Ils ſongérent à éloigner les Romains de leurs côtes, & de les aller combattre ſur celles de la Sicile.

Les Romains ne dûrent pas être fâchés d'engager un combat loin du voiſinage de l'Afrique, où tout leur étoit ennemi, & où ils n'avoient ni parti ni intelligence: car ſi la fortune leur eût été contraire, leur retraite en Sicile devenoit très-difficile & très-dangereuſe, & leur perte manifeſte.

L'ordre de bataille des Romains eſt très-aiſé à comprendre, quoique moins ſimple, que celui des Carthaginois. Il me paroît profond, mais bien hazardeux, & ſujet à de grands inconvéniens. Il n'étoit propre que dans une mer calme & tranquille. Cet ordre avoit été prémedité & concerté dans le cabinet entre les deux Conſuls, au cas que le tems le permît. Il ſe trouva conforme à leurs deſirs, le moindre vent eût dérangé toute l'économie de l'ordre, & la confuſion n'eût pas manqué de s'y mettre. Cet ordre eût ſans doute été différent, ſi la mer n'eût pas été calme. La prudence demande que l'on prenne ſes meſures de loin, afin que quelque changement qu'il arrive au tems & aux conjonctures, on ne ſoit pas obligé à cet aveu, plus honteux au Général d'armée qu'au ſage, *je n'y avois pas penſé.*

On a cet avantage dans la guerre de mer, que l'on peut ſe former un plan de conduite preſque certain pour toute la campagne; ce n'eſt pas la même choſe ſur terre, il eſt difficile d'y établir rien d'aſſuré, parce qu'elle eſt ſujette à de plus grandes variations & à des précautions incommodes, par la différence des lieux & des païs. Un Général y eſt obligé de changer autant de fois ſes ordres & ſes mouvemens, qu'il voit de différence dans les lieux où il campe, où il marche, & où il combat. Pour cela quel coup d'œil, quelle capacité, quelle expérience, quelle ſcience des grandes manœuvres ne faut-il pas? Ajoutez l'attention & l'inquiétude où il eſt pour ſes vivres, & pour les places d'où il les tire. Mais dans la guerre de mer, bien que les vents ne ſoient pas toujours favorables à nos deſſeins, à moins qu'ils ne ſoient tout à fait contraires, l'on forme ſon ordre de bataille, & l'on combat ſelon le ſyſtéme qu'on s'eſt propoſé dans le cabinet, ſans y changer beaucoup, parce que la mer eſt toujours autant pour l'un que pour l'autre. Un Amiral ſe trouve peu embaraſſé ſur ſa diſpoſition. Les voiles

voiles ſe tournent; mais dans la guerre de terre on ne ſuit pas toujours la route qu'on s'eſt propoſé de tenir.

Les Romains avoient leur droite vers la côte, & les Carthaginois leur gauche. L'ordonnance des premiers paroîtra ſans doute ſinguliére, & elle l'eſt en effet. Les obſervations que nous allons faire ſur cet ordre, donneront une idée fort avantageuſe de l'habileté & de l'expérience des Amiraux Romains, & feront voir qu'ils redoutoient bien moins le nombre & le courage de leurs ennemis, que la légéreté de leurs bâtimens.

Ce qui les détermina à hazarder cet ordre de bataille, qui n'avoit guéres d'exemples ſur mer, c'eſt que leurs navires n'étoient ni ſi fins, ni ſi légers aux manœuvres que ceux des Carthaginois. Ils craignirent encore: que ſe formant ſur pluſieurs lignes, ſelon la coûtume ordinaire, (car en ce tems-là, comme aujourd'hui, on n'avoit guéres qu'une méthode,) les ennemis ne les doublaſſent à cauſe de leur nombre, & ne ſe coulaſſent entre-deux en même tems ſans pouvoir les éviter. Ils penſérent encore à ſe ranger de telle ſorte qu'ils pûſſent faire front de tous côtés, de peur que les Carthaginois, qui étoient en beaucoup plus grand nombre, ne les doublaſſent ou ne gagnaſſent les côtés: outre que par cet ordre ils ſe mettoient en état de faire uſage de leurs corbeaux, & par conſéquent d'attirer les Carthaginois à l'abordage.

Ils formérent leur premier ordre (2) en figure triangulaire, la ligne (3) oppoſée à l'angle en formoit la baſe. Ce triangle étoit ſoutenu & flanqué d'une ligne de vaiſſeaux de charge (4) qui s'étendoient fort au loin des deux côtés, & ſur leſquels on avoit embarqué les troupes de débarquement. Ces navires de charge étoient encore ſoutenus d'une autre ligne (5) qui débordoit, & s'étendoit bien au-delà de celle qui la précédoit. Voilà en peu de mots l'ordonnance de l'armée Romaine.

Outre les raiſons qu'ils eurent de ſe ranger ainſi, ils craignoient extrêmement les ruſes Africaines; ils crurent obliger par là leurs ennemis à les abandonner, & à mettre toutes leurs eſpérances dans le nombre de leurs troupes & dans leur propre courage: c'eſt ſur quoi les Conſuls comptoient le moins, ils ſe trompoient peut-être.

Ils étendirent autant qu'ils pûrent les Triaires, c'eſt le terme dont l'Auteur ſe ſert pour ſignifier le dernier ordre,) non ſeulement dans le deſſein de couvrir leurs vaiſſeaux de charge, mais encore pour s'empêcher d'être doublés & envelopés, & voir d'un coup d'œil ce qui ſe paſſoit à la premiére flotte (2) pour la ſecourir au beſoin; car quoiqu'elle ſe ſoutînt par elle-même, & que la baſe ou la ligne (3) pût également ſe porter par tout: par là chaque ligne ſe ſoutenoit réciproquement.

On peut voir, par toute cette diſpoſition, qu'ils obligeoient l'ennemi à attaquer avec plus de meſures, & à mettre leur principal à cette premiére tête; car bien que les Carthaginois ſurpaſſaſſent, ou débordaſſent les Romains à leurs ailes, il leur étoit moins aiſé de doubler & d'enveloper le tout, que ſi les Romains ſe fuſſent rangés dans l'ordre ordinaire de bataille. Leur droite (6) qui tenoit preſque à la côte, étoit plus difficile à embraſſer & à ceindre que leur gauche (7). Il falloit des forces doubles pour attaquer le tout enſemble. Cet ordre de bataille me paroît beau & profondément médité contre un ennemi ſupérieur, par rapport au tems & à la nature des bâtimens, qui n'étoient autres que des galéres, à qui toute diſpoſition & toute figure eſt propre dans une mer calme & unie. Ce qui me confirme dans mon opinion, eſt l'ordre de bataille de l'armée Venitienne contre celle des Turcs auprès de la Canée en 1647. dont il m'eſt tombé une eſtampe gravée entre les mains. Les Venitiens, qui ne ſe battirent pas par le peu de réſolution de leurs Généraux, formérent un triangle de leurs galéres, dont la

baſe étoit fermée d'une ligne de ſix galeaſſes, ſoutenuës d'une autre ligne de galéres, qui formoient une courbe, avec une reſerve partagée en trois corps.

Les Amiraux Carthaginois, ou pour mieux dire, Amilcar jugea à l'aſpect de toute cette diſpoſition des Romains, qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, que de faire enſorte de détacher & de ſéparer le premier ordre des deux autres. Il vit bien qu'il n'étoit pas aiſé de réuſſir par la force ouverte, s'il n'y ajoutoit la ruſe & le ſtratagême. Il penſe à une fauſſe retraite, ou à une fuite ſimulée à ſon centre.

Les Conſuls ſe préſentérent dans cet ordre au front des Carthaginois. Ceux-ci *conſidérant l'ordonnance de l'armée Romaine*, dit Polybe, *rangent les trois quarts de leur armée ſur une ſeule ligne, étendant leur droite en haute mer... La quatriéme partie, qui faiſoit l'aile gauche de toute l'armée, étoit diſpoſée en forme de tenaille, & tiroit vers la terre.* Juſques ici l'on voit clair, mais il faut bien ſe garder de croire, que ce quatriéme corps fût autre choſe qu'un nombre de vaiſſeaux ou de galéres, qui replioient à la premiére ou à la ſeconde ligne; le deſſein de cette tenaille (9), qui eſt ce que nous appellons aujourd'hui potence, étoit fondé ſur pluſieurs raiſons qui ſont fort aiſées à comprendre. Le Général Carthaginois s'étoit propoſé de feindre une retraite, ou une fuite à ſon centre, s'attendant bien que Régulus, trompé par ce ſtratagême, ne manqueroit pas de lui donner la chaſſe. Il eſpéroit par là de le ſéparer du reſte de ſa flotte, & de l'en éloigner ſi fort, qu'il auroit le tems de ſe replier deſſus, de le doubler, & de l'enveloper de ſes deux grandes aîles, pendant que la tenaille (9) à ſa gauche, & une partie de ſa droite (10) tomberoient ſur les deux lignes (4) (5). D'ailleurs en formant une tenaille plutôt qu'une ligne ou une reſerve, il falloit moins de tems & une manœuvre plus ſimple pour arriver ſur (4) & (5).

Tel fut le projet de ce Capitaine, & le ſujet de la tenaille: je laiſſe aux connoiſſeurs de juger de cette diſpoſition. Je ne ſai s'il n'eût pas fait plus prudemment de former un rentrant. Il ſe fût trouvé par cette diſpoſition ſur les côtés du premier ordre; car en fuiant & ſe refuſant au centre (11), il faiſoit en même tems avancer ſes ailes ſur (4) & ſur (5), pendant que le premier ordre (2) s'en éloigneroit. Les Turcs s'étoient rangés en formant le croiſſant, avec de groſſes reſerves obliques, contre les Venitiens, dans l'éxemple que j'ai cité plus haut, & l'une & l'autre de ces deux diſpoſitions me paroiſſent infiniment meilleures que celles des Romains & des Carthaginois. Peut-être que c'étoit l'intention de Hannon de former une courbe de toute ſa ligne, & que l'éxécution ne répondit pas au projet.

Quoiqu'il en ſoit, il ſe forma ſur une ſeule ligne. Dans le deſſein où il étoit de n'avoir affaire qu'à l'angle du premier ordre, où étoient les Amiraux, & de leur donner amorce en cédant & en reculant, il étoit de ſon intérêt de leur faire paroître ſon ordre le plus mince qu'il lui ſeroit poſſible. Moins le centre étoit fort, plus il devoit tenter les Romains.

Les Conſuls ne ſe précautionnérent pas contre ce piége, parce qu'ils n'avoient pas aſſez bonne opinion de l'Amiral Carthaginois, pour le croire capable de ſéparer leur premier ordre des deux autres, & de le faire courir après une ombre, pour ainſi dire, pendant que l'ennemi accableroit de ſes forces ce qui leur importoit ſi fort de ne point abandonner. Si les Conſuls ſe fuſſent maintenus dans leur ordre, & toujours unis, ils n'euſſent pas riſqué ſi imprudemment leurs forces & leur réputation: ſe conſervant unis, il eût été difficile à Hannon, quelques précautions qu'il eût priſes, de venir à bout de les rompre, parce que chaque ordre tiroit ſa défenſe de l'autre. Sans cette faute, la ruſe du Carthaginois fût allée à rien; elle alla à rien auſſi par la lâcheté d'Amilcar, qui eût pû revirer & donner bien des affaires aux Romains.

A quel deſſein l'eſcadre (13) eſt-elle ainſi éloignée du reſte de l'armée Carthaginoiſe,

Digitized by Google

quoique ſur la même ligne? L'Amiral ne l'avoit pas ainſi poſtée & ſéparée par un grand intervalle ſans de bonnes raiſons. Il vouloit doubler & envelopper l'aîle gauche des deux lignes (4) (5), pendant qu'il en ſeroit autant à leur droite, pour les acculer & les faire échouer ſur la côte, s'il pouvoit ſéparer le premier ordre (2) des deux autres, comme en effet cela arriva. Il ne faut pas douter que Hannon n'eût mené très-loin les Conſuls par cet artifice, ſi Amilcar n'eût rien oublié des ordres de ſon Général, ou s'il eût été plus habile ou plus courageux qu'il ne le parût dans cette occaſion. Ceci mérite quelques obſervations & quelques remarques pour éclaircir une journée ſi célébre, & ſi propre à notre inſtruction.

Les Romains s'attendoient d'être les premiers attaqués, l'audace & l'habileté de Hannon leur étoient connuës: mais l'ignorance d'Amilcar leur faiſoit eſpérer quelque équipée de ſa façon. Ils ſe préſentérent en bon ordre; eſpérant que les ennemis fondroient bientôt ſur eux. Ils ſont ſurpris de voir qu'ils balancent, ils croient remarquer je ne ſai quoi qui marque de la crainte & de l'incertitude, ils ne s'imaginent pas que ce n'eſt qu'un piége qu'on leur tend. Ils voguent droit à l'ennemi comme à une victoire aſſurée: le premier ordre ſe preſſe avec tant de hâte, qu'il laiſſe les deux autres bien loin derriére lui, & arrive ſur le centre de la flotte Carthaginoiſe. Ce centre *reçoit ordre de faire retraite*, & cette retraite ſe tourne bientôt en un mouvement fort approchant de la fuite. Hannon, qui voit que les Conſuls ont donné dans le piége, & que l'ordre triangulaire eſt entiérement ſéparé des deux autres, laiſſe aller Amilcar, ne doutant point qu'il ne revirât bientôt ſur ceux qui lui donnent la chaſſe, pendant qu'il replie avec ſon aile gauche ſur (4) & (5), au grand étonnement des Romains, qui ne s'étoient pas attendus à cette manœuvre. Voilà le commencement de cette action mémorable, qui produiſit les trois grands combats dont parle l'Auteur.

L'ordre de bataille de Hannon, quoique fin & ruſé, mais non pas autant qu'on diroit bien, ne laiſſoit pas que d'être ſujet à de très-grands défauts. Etoit-il bien aſſuré que les Romains, après l'avoir ſéparé de ſes aîles, au lieu de chaſſer ſur les vaiſſeaux du centre, qui ſeignoient de fuir, n'auroient pas tourné & replié ſur les côtés (14) & (15) de leur triangle ſur les derriéres, & ſur les flancs des deux aîles ennemies qui s'avançoient vers les lignes (4) & (5), pendant qu'ils euſſent mis aux trouſſes d'Amilcar la baſe ou le côté (3) du triangle (2)? Les Romains ne remarquérent pas cet avantage, il eſt vrai; mais ils pouvoient le remarquer ſans un trop grand effort d'eſprit & de jugement, ſi le mépris que nous faiſons de nos ennemis ne nous ôtoit l'un & l'autre.

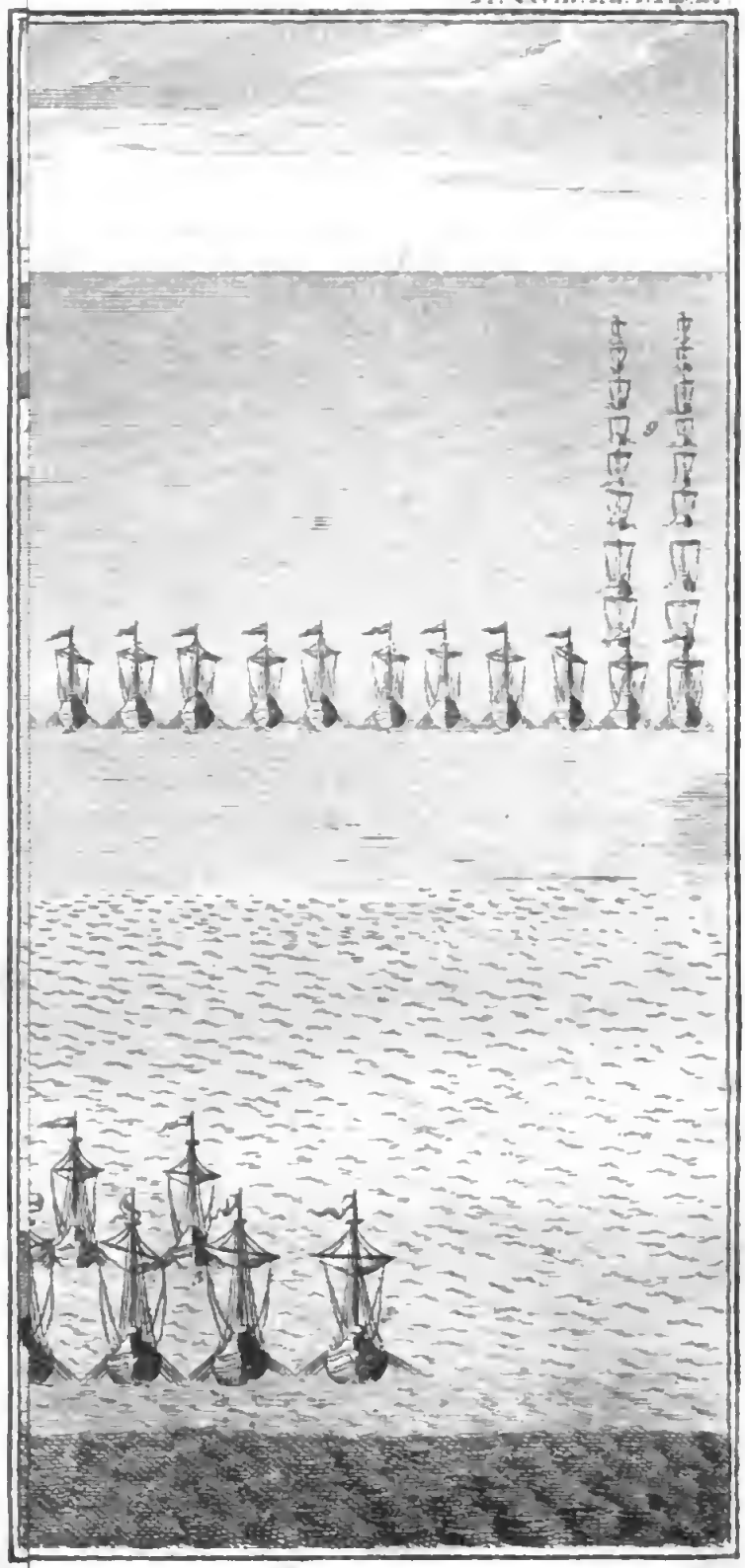
Je ne conſeillerois jamais à un Général d'armée de hazarder ces ſortes de mouvemens au centre d'une ligne, ils ſont trop délicats & trop dangereux ſur mer comme ſur terre. Quelque étourdi, ou quelque ſtupide que puiſſe être un ennemi, il peut ſe raviſer & en tirer avantage: n'y aiant rien d'ailleurs de plus dangereux & de plus gliſſant, que de ſe priver des ſecours qu'on peut tirer de ſes aîles; & c'eſt s'en priver que de hazarder une ruſe plus incertaine que ſolide, & fondée ſur le peu d'eſtime & d'expérience de l'ennemi. Car lorſqu'on ſuppoſe qu'il ne ſera pas certaine choſe: & qu'on s'apperçoit qu'il l'a faite, & que ce qu'il fait eſt de conſéquence, on ne ſauroit y remédier, parce qu'on eſt coupé en deux. On ſe voit alors comme le couteau à la gorge. L'ennemi profitant de cet avantage, ſe replie ſur ſes flancs, & nous double, & dans la guerre quelle infortune plus grande & plus affreuſe! Si les deux Conſuls ne profitérent d'abord de cet avantage par un trop grand deſir de vaincre, ils ne laiſſérent pas enfin d'ouvrir les yeux, un peu tard, à la vérité, mais au moins dans un tems où il y avoit encore du remède, & qu'il n'y avoit rien de déſeſpéré aux deux lignes (4) & (5), qui alloient ſuccomber, mais qui ne ſuccomboient pas encore. Ils cou-

rurent au ſecours; ce qui, comme je l'ai dit plus haut, produiſit les trois combats. Les Romains virent le point de leur ruine, ils touchoient aux derniers périls, & périſſoient infailliblement, ſi toutes les forces qui compoſoient le centre de Hannon fuſſent arrivées à tems, & non par intervalles, & par parties ſéparées.

Rien n'empêchoit l'Amiral Carthaginois d'amuſer les Romains, ſans entrer dans aucune forme de combat, & ſans tenter l'abordage, qu'il redoutoit ſi fort. Les Conſuls n'euſſent eu garde de rompre leur ordre, trop compoſé & trop aiſé à ſe confondre. Ce mouvement eût été trop dangereux contre des bâtimens legers & fins de la rame, qui les euſſent aiſément tournés & envelopés: outre que cette diſpoſition des Romains ne pouvoit ſe ſoutenir, & ſe conſerver longtems pour peu qu'on l'eût preſſée. Pendant qu'on eût ainſi amuſé le triangle, on eût agi ſur les deux lignes qui le ſoutenoient: car leur défaite amenoit la défaite du triangle. Je trouve un éxemple dans Thucydide, qui ſera la clôture de ces obſervations, & qui a beaucoup de rapport à cette diſpoſition des Romains.

Phormion, qui commandoit la flotte d'Athénes, étant parti avec vingt galéres, rencontra celle des Lacédémoniens qui *tiroit vers l'Acarmanie ſans ſonger à lui, ne s'imaginant pas qu'avec vingt galéres il en oſât attaquer quarante-ſept; & comme en partant de Patras elle raſoit la côte, plutôt en ordre de marche que de combat, elle la vit venir de Calcide & de la riviére d'Evéne, où elle ſavoit bien qu'il étoit arrivé la nuit; ſi bien qu'elle fut contrainte de ſe battre au milieu du paſſage. Chaque ville avoit ſes Chefs particuliers, dont ceux de Corinthe étoient, Macon, Iſocrate & Agatarquidas. Après avoir diſpoſé leurs gens au combat, ils ſe rangérent tous en rond, la poupe en dedans. & s'étendirent le plus qu'ils purent pour boucher le paſſage à l'ennemi, renfermant dans leur cercle les moindres navires avec cinq galéres des plus vîtes, pour être plus prêtes à courir par tout. Les vaiſſeaux Athéniens vinrent à eux à la file, raſant le cercle en dehors, comme s'ils euſſent été à tous coups prêts à donner; ce qui les reſſerroit toujours davantage, ſelon le deſſein de Phormion, qui avoit défendu d'en venir aux mains ſans ſon ordre, car il ſe doutoit bien que les ennemis ne garderoient pas leurs diſtances comme ſur terre: mais qu'en ſe reſſerrant ils ſe confondroient, & que les petits vaiſſeaux qu'ils avoient enfermés au milieu augmenteroient le deſordre: outre que le vent, qui avoit accoûtumé de ſe lever au point du jour, agiteroit leurs navires. Il attendit donc ce tems-là pour donner, d'autant plus qu'il avoit l'avantage du vent avec les galéres les plus légéres. Lorſqu'il commença donc à ſouffler, leurs vaiſſeaux étant preſque tous les uns ſur les autres & les petits entremêlés avec les grands, à cauſe du vent qui les agitoit, ils vinrent à s'entre-heurter & à ſe confondre, quoiqu'ils fiſſent tout ce qu'ils pûſſent pour ſe repouſſer avec des perches, uſant de cris & d'injures, ſi bien qu'ils n'entendoient ni l'ordre des Chefs, ni celui des Comites: d'ailleurs comme ils étoient peu expérimentés dans la Marine, ils ne pouvoient ni lever les rames à cauſe de la hauteur des vagues, ni gouverner leurs navires. Alors Phormion aiant levé le ſignal, les Athéniens fondirent tous en même tems, & coulant à fond d'abord une Amirale, fracaſſérent enſuite les autres par tout où ils donnérent, ſans que pas une ſe mit en défenſe, dans le trouble & la confuſion: le reſte prit la fuite vers Dyme & Patras dans l'Achaie; mais les Athéniens s'étant mis à leur queuë, en prirent douze, & tuérent une partie de ceux qui étoient deſſus.* Cet éxemple nous doit faire connoître que ce qui réuſſit à l'un eſt ſouvent ruineux à l'autre. Si les Carthaginois ſe fuſſent contentés de raſer ce triangle, ou de tâcher de faire couler une file de galéres entre les intervalles de celles des Romains, de paſſer par un des côtés, & ſortir par l'autre, leurs ennemis ſe fuſſent trouvés très-embaraſſés, ou il leur fût arrivé ce qui arriva aux Lacédémoniens, ſans qu'il fut beſoin de vent pour y porter le déſordre & la confuſion. Il eſt certain que les ordres de

Digitized by Google



11. L'armée Cartaginoise.

Digitized by Google

Hannon ne furent pas éxécutés comme il ſe l'étoit promis, & cela arrive dans preſque toutes les entrepriſes d'importance & de grand détail, comme ſans doute étoit celle-ci. *L'on voit tous les jours*, dit le même Auteur, *de bons deſſeins qui ont de mauvais ſuccès; mais on en voit auſſi de mauvais qui réuſſiſſent: l'un arrive parce qu'on délibére en ſûreté, & qu'on éxécute en crainte, & l'autre vient de l'imprudence de ceux à qui l'on a affaire, qui ne ſavent pas prendre leur avantage.*

Les Conſuls ne reconnurent pas à quoi les obligeoit la nature de leur ordre de bataille. La force du triangle dépendoit des deux lignes qui le ſoutenoient, comme celles-ci réciproquement du triangle; car en ne ſe ſéparant point, l'ennemi ne pouvoit attaquer le premier ordre ſans prêter le flanc aux deux aîles (4) (5) qui s'étendoient au loin, & des deux côtés de la baſe (3). Voici une autre conſidération: lorſqu'ils s'avancérent pour arriver ſur les Carthaginois, & qu'ils ſe furent apperçûs que le centre de ceux-ci cédoit & leur échapoit, ils euſſent dû ſe défier de cette manœuvre: car il n'eſt pas ordinaire qu'un centre s'enfuie & ne rende aucun combat, pendant que ſes aîles reſtent en entier; ils pouvoient bien avancer, mais il falloit que le mouvement ſe fît tout d'un tems & tout enſemble. Cette faute n'eſt point pardonnable: & s'ils remportérent enfin une victoire ſi obſtinément diſputée, on peut dire que le hazard & la valeur des ſoldats, fit tout, ſans que les Généraux pûſſent ſe vanter d'y avoir la moindre part.

CHAPITRE VI.

Les Romains paſſent en Afrique, aſſiégent Aſpis, & déſolent la campagne. Régulus reſte ſeul dans l'Afrique, & bat les Carthaginois devant Adis. Il propoſe des conditions de paix, qui ſont rejettées par le Sénat de Carthage.

APrès cette victoire les Romains aïant fait de plus groſſes proviſions, radoubé les vaiſſeaux qu'ils avoient pris, & monté ces vaiſſeaux d'un équipage ſortable à leur bonne fortune, ils cinglérent vers l'Afrique. Les premiers navires abordérent au Promontoire d'Hermée, qui s'élevant du golfe de Carthage s'avance dans la mer du côté de Sicile. Ils attendirent là les bâtimens qui les ſuivoient; & après avoir aſſemblé toute leur flotte, ils rangérent la côte juſqu'à Aſpis. Ils y débarquérent, tirérent leurs vaiſſeaux dans le port, les couvrirent d'un foſſé & d'un retranchement; & ſur le refus que firent les habitans d'ouvrir les portes de leur ville, ils y mirent le ſiége.

Ceux des ennemis qui après la bataille étoient revenus à Carthage, perſuadés que les Romains enflés de leur victoire, ne manqueroient pas de faire bientôt voile vers cette ville, avoient mis ſur mer & ſur terre des troupes pour en garder la côte. Mais lorſqu'ils apprirent que les Romains avoient débarqué, & qu'ils aſſiégeoient Aſpis, ils déſeſpérérent d'empêcher la deſcente, & ne ſongérent plus qu'à lever des

troupes, & à garder Carthage & les environs. Les Romains, maîtres d'Aſpis, y laiſſent une garniſon ſuffiſante pour la garde de la ville & du païs. Ils envoient enſuite à Rome pour y faire ſavoir ce qui étoit arrivé, & pour y prendre des ordres ſur ce qui ſe devoit faire dans la ſuite. En attendant ces ordres, (*a*) toute l'armée fit le dégât dans la campagne. Perſonne ne faiſant mine de les arrêter, ils ruinérent pluſieurs maiſons de campagne magnifiquement bâties, enlevérent quantité de beſtiaux, firent plus de vingt mille eſclaves.

Régulus reſte ſeul dans l'Afrique. Bataille d'Aſpis.

Sur ces entrefaites arrivérent de Rome des courriers, qui apprirent qu'il falloit qu'un des Conſuls reſtât avec des troupes ſuffiſantes, & que

(*a*) *Toute l'armée fit le dégât dans la campagne.*] Notre Auteur ſupprime ici un fait de très-grande importance. N'en auroit-il point entendu parler? Mais il en étoit plus volſin que Tite-Live, & l'on devoit par conſéquent en être plus inſtruit de ſon tems que de celui de l'Hiſtorien Latin. On devoit alors en faire encore peur aux enfans. Comment auroit-on pû ſi-tôt oublier ce ſerpent monſtrueux contre lequel toute l'armée Romaine combattit ſur les bords du fleuve Bagrade? Serpent d'une grandeur & d'une groſſeur ſi épouvantable, que pour s'en délivrer il fallut mettre toutes les machines en batterie, faire marcher toute l'armée, livrer des combats, perdre une infinité de monde: ſerpent enfin ſi célébre dans la République Romaine, que pour en conſerver la mémoire, on en ſuſpendit la peau dans un temple, dit quelque part Zonaras, où elle étoit encore pendant la guerre de Byzance.

La ſource d'une fable ſi impertinente doit être laiſſée en propre à Tite-Live, homme fort fécond en contes populaires. Je voudrois ſavoir de mes Lecteurs, qui l'ont lûe dans celui-ci, dans Florus, dans Oroſe, dans Silius, dans Valere-Maxime, & dans Zonaras, qui de tous ceux qui ont débité gravement & ſérieuſement cette fable, eſt la plus groſſe bête? on me pardonnera ceci. Ils me répondront ſans doute que ce n'eſt pas le ſerpent, pas ſeulement Tite Live, mais les Auteurs qui en ont écrit après lui. En effet il ne s'en trouve pas un ſeul, parmi un ſi grand nombre, qui n'ait adopté, & qui n'ait pouſſé la ſimplicité juſqu'à le mettre au nombre des vérités les plus inconteſtables, ſans marquer le moindre doute, & cependant il n'y a qu'un ſeul garant; & ce garant eſt reconnu pour un des plus grands embaleurs de prodiges & de contes de vieilles qui aient jamais manié plume. Le bon eſt que nos Hiſtoriens les plus graves, nos Critiques les plus déterminés, & nos Commentateurs, qui tous enſemble ont écrit ou raiſonné ſur les affaires des Romains, n'ont rien obſervé, ni remarqué du ridicule de cette fable. Tous ces Auteurs en ont parlé du même grave & du même ſérieux que l'inventeur même. Je trouve cela mille fois plus prodige & plus ſurprenant que la bête même, eût-elle été mille fois plus groſſe. Freinshemius n'a eu garde de laiſſer en arriere une ſi grande vérité dans ſon ſupplément ſur Tite-Live: il a eu le ſoin de conſulter tous les Auteurs qui ont écrit de cette merveille, de ſorte qu'il n'y a plus rien à glaner après lui. Nos modernes en ont parlé en foule, ſans qu'il paroiſſe le moindre correctif. Le ſavant Auteur du Diſcours de l'Hiſtoire univerſelle a ſaiſi le conte. *Régulus aborda en Afrique*, dit-il, *où il eut à combattre ce prodigieux ſerpent contre lequel il fallut employer toute l'armée.* C'eſt dommage que la qualité d'Hiſtorien abréviateur l'ait réduit à ſi peu de choſe. Freinshemius a fait une bien autre récolte dans les Auteurs anciens, pour nous mettre au fait d'un ſi grand prodige; il dit entr'autres curioſités, que ce ſerpent monſtrueux donna tant de peine & d'embarras à Régulus, qu'il fut contraint de faire agir toutes ſes forces. Notez, s'il vous plaît, que toutes ces forces conſiſtoient en une armée de cent quarante mille hommes, ou peu s'en faut, & cette armée ne put ſe rendre maîtreſſe du fleuve Bagrade que par la mort de ce monſtre effroiable, qui oſa bien le lui diſputer. Sans les catapultes & les machines qu'on fit jouer, on ne ſait ce qui en ſeroit arrivé, tant les ſoldats étoient effraiés d'un prodige ſi extraordinaire. Heureuſement pour les Romains une pierre lancée par une machine les délivra de ce monſtre épouvantable. Freinshemius orne & pare cela de toute l'érudition & l'éloquence convenable à la grandeur de l'événement. On croiroit en liſant un fait de cette importance, que l'animal devoit être au moins plus gros que les plus puiſſantes baleines, & d'une longueur proportionnée à ſa groſſeur, point du tout. Il n'avoit que cent pieds de long. Ce qui fait rire, c'eſt que cette grande armée fut obligée de décamper du champ de bataille, & de tout le païs aux environs, à cauſe de la puanteur de ce cadavre qui infectoit toute la contrée. A-t-on jamais ouï parler d'une chimére ſemblable? Eſt il poſſible que les Hiſtoriens échos de Tite-Live ſe la ſoient donnée les uns aux autres juſqu'à nous, qui l'avons priſe comme un fait très-autentique?

Digitized by Google

l'autre conduiſit à Rome le reſte de l'armée. Ce fut Régulus qui demeura avec quarante vaiſſeaux, quinze mille fantaſſins, & cinq cens chevaux. Manlius prit les rameurs, & les captifs, & raſant la côte de Sicile arriva à Rome ſans avoir couru aucun riſque.

(*a*) Les Carthaginois voiant que la guerre alloit ſe faire avec plus de lenteur, élûrent d'abord deux Commandans, Aſdrubal fils de Hannon, & Boſtar. Enſuite ils rappellérent de Héraclée Amilcar, qui ſe rendit auſſi-tôt à Carthage, avec cinq cens chevaux & cinq mille hommes d'infanterie. Celui-ci en qualité de troiſiéme Commandant, tint conſeil avec Aſdrubal ſur ce qu'il y avoit à faire, & tous deux furent d'avis de ne pas ſouffrir que le païs fût impunément ravagé. Peu de jours après Régulus ſe met en campagne, (*b*) emporte du premier aſſaut les places qui n'étoient pas fortifiées, & aſſiége celles qui l'é-

(*a*) *Les Carthaginois voiant que la guerre alloit ſe faire avec plus de lenteur.*] Pour le coup je ne reconnois plus dans les Romains cette ſageſſe, cette prévoiance militaire & cette excellente politique de ne rien faire à demi dans leurs guerres. Il ne paroit rien de tout cela d'ans leur diverſion en Afrique. Ne diroit-on pas au nombre prodigieux de leurs troupes, qu'ils n'en retireroient pas une ſeule cohorte qu'après la conquête de l'Afrique? Car il eſt viſible que cette diverſion obligeoit les Carthaginois de retirer toutes leurs forces de la Sicile, & de l'abandonner aux Romains, pour ſauver leur patrie. Les Romains n'avoient-ils pas marché dans cette penſée? La victoire d'Ecnome ne les mettoit-elle pas dans le chemin de cette conquête? Cependant d'une armée ſi formidable & capable de tout oſer & de tout entreprendre, le Sénat ordonne qu'il ne reſtera que quinze mille hommes de pied & cinq cens chevaux, ſous les ordres de Régulus, & que le reſte de cette armée, ou pour mieux dire, preſque le tout s'en retournera à Rome. Quelle pauvre conduite! Avec une médiocre meſure d'eſprit on eût pû aiſément prévoir quelles en devoient être les ſuites. Le Sénat avoit-il lettres des Carthaginois que leurs Généraux n'agiroient que foiblement, & qu'ils iroient de bévûes en bévûes? Sans doute que cette armée qui venoit d'être battuë à Ecnome n'étoit pas toute périe, je ſuppoſe qu'il s'en faille d'un tiers, il reſteroit encore cent mille hommes; qu'eſt-ce que cela eſt dévenu? Notre Auteur nous le fait à peine entendre. Le plus grand nombre s'étoit ſauvé en Sicile. Je veux qu'il n'ait pû accourir au ſecours de l'Afrique, par la crainte de l'armée navale des Romains; mais dès qu'elle eût paſſé à Rome, il étoit aiſé aux Carthaginois de mettre à la voile, & de paſſer à Carthage. Que dévenoit Régulus avec ſa petite armée? Eût-elle oſé paroître? Et cependant elle paroit, prend de bonnes places, remporte de grandes victoires, & marche à Carthage pour en faire le ſiége avec quinze mille hommes & trois cens chevaux. Peut-il venir à l'eſprit que le Général Romain ait pû s'embarquer dans une entrepriſe ſi romaneſque? On ne peut diſconvenir que ſi les Romains euſſent reſtés en Afrique avec toutes leurs forces, ils n'euſſent mis fin à cette avanture. Pendant tout le tems que Régulus reſta dans ce païs-là, les Carthaginois ne reçûrent que des ſecours très-médiocres des forces qu'ils avoient en Sicile, où il y avoit tout au moins cent cinquante mille hommes, Que ſont-ils là lorſque l'Afrique ſuccombe contre une poignée de gens? La tête tourne à un Commentateur. Il ne peut s'imaginer qu'elle ait ſi fort tourné, & aux Carthaginois & aux Romains. En faiſant abſtraction des fautes des premiers, & en n'éxaminant que celles des ſeconds, il eſt ſans replique que l'on ne peut excuſer ceux-ci d'avoir retiré preſque toutes leurs forces de l'Afrique, lorſqu'ils étoient en état de la conquérir d'un bout à l'autre. Cette faute eſt des plus groſſiéres, & je défie que qui que ce ſoit m'en puiſſe fournir de pareille dans l'Hiſtoire. J'ai lieu de m'étonner que notre Auteur ne nous ait pas régalé de quelques refléxions de ſa façon ſur la conduite ridicule de Rome & de Carthage, Il me ſemble que cet article le méritoit aſſez; il en a fait, & même de fort longues, ſur des ſujets qui ne le méritoient pas à beaucoup près tant que celui ci.

(*b*) *Emporte les places qui n'etoient pas fortifiées, & aſſiége celles qui l'etoient.*] Le Général Romain s'y prenoit de la bonne ſorte pour aller à ſon but, qui étoit le ſiége de Carthage. Lorſqu'on en veut à une capitale, il ne faut rien laiſſer derriére ſoi, ni autour de ſoi. Il faut prendre les places fortes les plus voiſines, où l'ennemi pourroit s'établir. Rien ne rafraîchit davantage le ſang d'un Général à grands deſſeins, que cette méthode. Les rebelles d'Afrique l'emploiérent fort à propos, & mirent Carthage dans un très-grand péril. Il y a des cas où l'on

toient. Arrivé devant Adis, place importante, il l'inveſtit, preſſe les ouvrages, & fait le ſiége en forme. Pour donner du ſecours à la ville, & défendre les environs du dégât, les Carthaginois font approcher leur armée, & campent ſur une colline, qui à la vérité dominoit les ennemis, mais qui ne convenoit nullement à leurs propres troupes. Leur principale reſſource étoient la cavalerie & les éléphans, & ils laiſſent la plaine pour ſe poſter dans des lieux hauts eſcarpés. C'étoit montrer à leurs ennemis ce qu'ils devoient faire pour leur nuire. Régulus ne manqua pas de profiter de cette leçon. Habile & expérimenté, il comprit d'abord que ce qu'il y avoit de plus fort & de plus à craindre dans l'armée des ennemis, devenoit inutile par le déſavantage de leur poſte, & ſans attendre qu'ils deſcendiſſent dans la plaine, & qu'ils s'y rangeaſſent en bataille; ſaiſiſſant l'occaſion, dès la pointe du jour il fait monter à eux des deux côtés de la colline. La cavalerie & les éléphans des Carthaginois ne furent d'aucun uſage. Les ſoldats étrangers ſe défendirent en gens de cœur, renverſérent la premiére légion, & la mirent en fuite. Mais dès qu'ils eurent été renverſés eux-mêmes par les ſoldats

va avec moins de circonſpection, & ſans aucun égard à quelques places qu'on laiſſe derriére, comme lorſqu'elles ne ſont pas un obſtacle à nos convois: mais lorſqu'il s'agit d'une Capitale puiſſamment fortifiée, grande & peuplée, munie de tout ce qui eſt néceſſaire pour une réſiſtance vigoureuſe, où les reſſources ſont infinies, & où le peuple s'aguerrit peu à peu par les dangers où il voit les autres, & auſquels il s'accoûtume; on ne peut prendre trop de précautions, ſans cela une telle entrepriſe eſt très-imprudente & très-folle, & ne la ſeroit pas moins quand on réuſſiroit.

Le dernier ſiége de Turin, & celui même de Barcelonne dans la même campagne, (car ces deux faits ne différent en rien entr'eux,) ſont une preuve convaincante de ce que je dis ici. Quand nous nous en ſerions rendus les maîtres, les Auteurs d'un ſi beau deſſein ne prêteroient pas moins le flanc à la gloſe des experts. Nous pouvions fort bien nous diſpenſer d'en faire le ſiége. Que falloit-il pour nous aſſurer la conquête de la premiére ſans coup férir, & ſans épuiſer le Royaume par un appareil de guerre que je ne penſe pas qui ait jamais eû ſon ſemblable depuis les Anciens? Combien y avoit-il encore de places dans le Piémont dont nous ne fuſſions pas les maîtres? Fort peu: Coni étoit la ſeule capable de quelque réſiſtance. Il falloit donc la prendre, les autres ne nous euſſent par arrêté longtems, & ce tems ne nous manquoit pas. Que reſtoit-il après cette expédition? Turin ſeul: il n'étoit plus queſtion que de nous fortifier dans quelques poſtes aux environs de cette place, ruiner tout entre la ville & nos quartiers. Que ſeroit-il arrivé de cette conduite? Pas autre choſe, ſinon que Turin tomboit de lui-même. Car d'où auroit-il tiré du ſecours, ſi nous euſſions été les maîtres de tout le païs? M. de Savoie, tout grand homme, & grand Capitaine qu'il eſt, ſe trouvant ſans aucun azile pour lui, & pour ce qui lui reſtoit de troupes, abandonnoit néceſſairement ſon païs, au lieu qu'en lui laiſſant un reſte de frontiére, comme on fit ſans beaucoup de réfléxions, & ſans vouloir écouter celles des autres, il ſe vit en état de nous inquiéter dans notre ſiége par une maniére de guerre des plus fines, des plus ruſées, & fort approchante de celle de Sertorius: maniére qu'il n'appartient qu'aux grands hommes de penſer, & à laquelle il n'y a que les Généraux médiocres qui ſe laiſſent attraper. Le nôtre donna à tort & à travers dans ces ruſes & dans ces feintes, ſans y rien comprendre, quoique mille fois répétées, & qu'elles ne fuſſent qu'à deſſein de retarder ſon ſiége. Bien que toutes ces ſubtilités militaires ſemblaſſent de peu de conſéquence d'abord, on s'apperçut, mais trop tard, qu'elles avoient donné le branle, & produit même un des plus grands événemens dont on ait jamais ouï parler.

Le Maréchal de Teſſé avoit déconſeillé le ſiége de Barcelonne par des raiſons très-fortes & très-bien fondées. Celles qui j'avois données dans mon projet de la même campagne à l'égard de Turin, ſont celles dont je viens de parler. On répondit ſur celle-ci à M. de Vendoſme, qui inclinoit aſſez pour un ſiége dans les formes: *Turin une fois tombé, tout le reſte tombe.* On répondit ſur le même ton au Maréchal de Teſſé. En un mot le Miniſtre vouloit commencer & finir cette campagne par deux entrepriſes de grand éclat.

ſoldats qui montoient d'un autre côté, & qui les envelopoient, tout le camp ſe diſſipa. La cavalerie & les éléphans gagnent la plaine le plus vîte qu'ils peuvent, & ſe ſauvent. Les Romains pourſuivent l'infanterie pendant quelque tems, mettent le camp au pillage; puis ſe répandant dans le païs, ravagent impunément les villes qu'ils rencontrent. Ils ſe ſaiſirent entr'autres de Tunis, & y poſérent le camp, tant parce que cette ville étoit très-propre à leurs deſſeins, qu'à cauſe que ſa ſituation eſt très-avantageuſe pour infeſter de là Carthage & les lieux voiſins.

Après ces deux défaites, l'une ſur mer & l'autre ſur terre, cauſées uniquement par l'imprudence des Généraux, les Carthaginois ſe trouvérent dans un étrange embarras. Car les Numides faiſoient encore plus de ravages dans la campagne que les Romains. La terreur étoit ſi grande dans le païs, que tous les gens de la campagne ſe réfugiérent dans la ville. La famine s'y mit bientôt à cauſe de la grande quantité de monde qui y étoit, & l'attente d'un ſiége jettoit tous les eſprits dans l'abattement & la conſternation. Régulus après ces deux victoires, ſe regardoit preſque comme maître de Carthage. Mais (*a*) de crainte que le Conſul, qui devoit bientôt arriver de Rome, ne s'attribuât l'honneur d'avoir fini cette guerre, il exhorta les Cartha-

Ils propoſent des conditions de paix, qui ſont rejettées par le Sénat de Carthage.

(*a*) *De crainte que le Conſul qui devoit bientôt arriver de Rome, ne s'attribuât l'honneur d'avoir fini cette guerre.*] Régulus craint qu'un autre marchant ſur les traces de ſes victoires, ne vienne lui enlever ſon triomphe, & offre la paix à ſes ennemis. Sans cette crainte, peut-être n'eût-il jamais penſé à la paix qu'après avoir élevé la puiſſance de Rome ſur les ruines de celle de Carthage. C'eût été beaucoup diminuër de ſa gloire que d'en laiſſer le prix à ſon ſucceſſeur. Le triomphe étoit la ſeule reconnoiſſance qu'il deſiroit de ſa patrie. C'étoit un de ces Héros dont Baltazar Gracien ne nous a pas donné l'eſpéce, quoique les vertus du ſien ſemblent renfermer celui-ci. C'eſt-à-dire que le Romain ne couroit point après les richeſſes, & qu'il ne vouloit pas les incorporer pêle-mêle avec les autres qualités des Héros véritables; il vouloit être pur & net, un Héros éxempt d'avarice & du pillage des peuples vaincus, un Héros à laiſſer à ſes ſoldats ce que les Héros du commun, & qui doivent tout à la fortune, réſervent uniquement pour eux mêmes. L'antiquité nous fournit trois ou quatre de ces hommes rares, & de là à M. de Turenne il y a un vuide de deux mille ans.

Ce grand homme, c'eſt de Régulus que je parle, trouvoit plus d'avantages dans la paix dont il étoit le maître, que dans la priſe de Carthage. Deux grandes victoires le conduiſirent aux portes de cette capitale. Il perd une bataille, mais ſi complette & ſi déciſive, que tout ce qu'il avoit gagné par ſes victoires, s'évanouit par ſa défaite. Je ne penſe pas qu'il s'en ſoit guéres vû de plus finies, ni de victorieux qui ait pouſſé plus loin ſes avantages.

Les Généraux d'armées, habiles & expérimentés, mais que l'intérêt & la paſſion de s'enrichir, ou de ſe rendre plus conſidérables à leurs Princes, fait agir plutôt que l'amour de la gloire & le bien de leur patrie, ne ſont pas toujours d'humeur à ſe trop preſſer, ils ſont bien aiſes au contraire d'éloigner la paix. Ils ſont de leur mieux au commencement d'une guerre, pour établir leur réputation, & la mettre en bonne poſture; ou, pour mieux dire, ils ſont le moins lorſqu'ils peuvent le plus; & ce moins qui conſiſte dans une victoire qui ne décide rien, ou qui méne à fort peu de choſe, n'eſt pas compté pour peu à la Cour, & même à l'armée, où il n'y a qu'un très-petit nombre de gens capables de juger, ſi le Général victorieux pouvoit aller plus loin qu'il n'a fait. Ceux qui écrivent à leurs amis de la Cour qu'il le pouvoit, ne ſont pas toujours crûs; ils font quelque impreſſion, ce n'eſt que dans l'eſprit de peu de perſonnes. Le Prince conviendra que le victorieux pouvoit rendre l'action plus complette, mais il ne l'en blâme pas, parce qu'il n'y ſoupçonne pas de malice. Qui pourroit ſe l'imaginer! L'ennemi repouſſé & chaſſé du champ de bataille, le canon pris ou en partie, un certain nombre de drapaux & de priſonniers, tout cela ébloüit & couvre tout de telle ſorte, qu'on lui eſt

ginois à la paix. Il fut écouté avec plaiſir. On lui envoia les principaux de Carthage, qui conférérent avec lui; mais loin d'acquieſcer à

trop obligé, bien loin de trouver à dire à ſa conduite. Encore une fois, une ſeule victoire qui peut décider d'une guerre dès la premiere campagne, ou dès la ſeconde, n'eſt pas du goût de ces Meſſieurs. N'ont-ils pas raiſon?

Une victoire déciſive qui ne nous laiſſe plus rien à faire, ne donne pas le titre de grand & d'excellent Capitaine; au lieu que pluſieurs avantages remportés dans l'eſpace de pluſieurs campagnes, ſans aller auſſi loin que Xantipe, mettent en grande réputation, & au rang des grands hommes. Il vaut donc mieux laiſſer quelque queuë aux ſuccès d'une campagne, que de la couper tout d'un coup. Il vaut mieux porter pour excuſe la maxime de Scipion, *qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi vaincu.* Echapatoire ordinaire des Généraux, qui cherchent moins à finir la guerre qu'à l'éterniſer; & cette maxime, preſque toujours mal appliquée, & dont l'Auteur ne s'eſt jamais ſervi, eſt la cauſe éternelle de l'inutilité des batailles; ceux qui craignent la paix n'ont garde de pouſſer au complet, de peur de réduire l'ennemi dans la néceſſité de la demander.

Le reproche qu'on a fait à pluſieurs Capitaines qui n'ont vaincu qu'à demi, lorſqu'ils étoient en état de tout faire, n'eſt pas toujours auſſi mal fondé que l'on diroit bien. Si tel, diſent les gloſeurs, avec un peu de hardieſſe & de grandeur d'ame, eût profité de ſes victoires, il étoit en paſſe de réduire ſes ennemis à demander la paix, & très humblement; ou il lui étoit libre de ſe déborder dans ſon païs, & d'y faire de grandes conquêtes. Il eſt vrai que cette médiſance eſt une ſelle à tous chevaux, & qu'elle s'applique à tous ceux qui ont fait de grandes actions; mais combien entend on de ſemblables médiſances, que ceux qui ſe ſont trouvés ſur les lieux ſont en état de juſtifier?

Ceux qui ont blâmé le Maréchal de Luxembourg de n'avoir pas ſû profiter de la victoire de Fleurus, & qui lui ont appliqué le compliment qui fut fait à Annibal après la bataille de Cannes, l'ont fait à tort: j'apprendrois ce ſecret Hiſtorique à mes lecteurs, mais il n'eſt pas encore tems. Je le réſerve pour mes Mémoires, où l'on en trouvera bien d'autres.

Bien des gens ont accuſé le Maréchal de Mont-Revel, qui étoit un Officier d'un très-grand mérite, d'avoir négligé de couper court à la guerre des Fanatiques lorſqu'il le pouvoit. On prétendoit que cette guerre étant une abondante moiſſon de piſtoles pour le Général, il n'avoit garde de ſe trop preſſer. C'étoit la matiére des lettres & des diſcours de ſes ennemis. Le ſieur Tenien, Curé de Montpezat, lui propoſa pluſieurs fois les moiens de terminer cette affaire, d'exterminer & d'enveloper ces rebelles juſqu'au dernier dans le même piége. Bien loin de l'écouter, il s'en moqua, & le renvoia à l'office du jour, pendant qu'il s'amuſa & fit ſon capital d'élever des potences dans Niſmes, & d'y faire pendre une infinité de malheureux de tout ſexe, qui n'avoient aucune part dans la rebellion. Il n'avoit d'autres crimes à leur reprocher, ſinon qu'ils chantoient les Pſeaumes. Il auroit pû ſe diſpenſer de tant de ſupplices, c'étoit faire un très-grand tort aux affaires du Roi; car par ces éxécutions il anima encore plus les rebelles à courir à la vengeance de leurs freres, par une guerre ſans quartier. Il eût mieux fait de courir au plus preſſé. Cette conduite lui attira des ennemis en foule; & les Eccléſiaſtiques s'étant mis de la partie, ils écrivirent à la Cour, qui lui renvoia toutes ces lettres, ſelon la politique du Miniſtére de ce tems-là, excellente pour ne jamais rien ſavoir de tout ce qui ſe paſſe dans les Provinces & dans les armées; on ne laiſſa pas que de révoquer ce Général, & d'envoier le Maréchal de Villars à ſa place. Dès que Mont-Revel vit qu'il ne tenoit plus à rien, il eut recours à l'Office du jour, c'eſt-à-dire au Curé de Montpezat. Il écouta les avis de cet honnête homme, qu'on avoit ſi fort mépriſé; il ſe mit en campagne, avec ſon projet dans la tête, & bien qu'il ne le voulût pas éxécuter en entier, il ne laiſſa pas que de tailler en piéces une partie de ces ſcélérats, les autres aiant trouvé des iſſuës qu'on négligea de fermer: de ſorte qu'il laiſſa aſſez de beſogne au Maréchal de Villars, pour mériter l'honneur d'avoir terminé une guerre ſi furieuſe & ſi incommode. Celui-ci la finit d'autant plutôt, qu'il y alla du bon pied, & ſe gouverna par des maximes bien différentes de celles de ſon prédéceſſeur. Il ſe fit aimer & eſtimer de tout le monde par ſa douceur & par ſa conduite; mais de peur que l'imagination de mes lecteurs n'aille trop loin, je les avertis que les ennemis du Maréchal de Mont Revel ne lui rendirent pas toute la juſtice qu'il méritoit. Il ne fit rien de ſa tête, il avoit des ordres; le Conſeil de Conſcience s'étoit imaginé que les éxemples d'éxtrême ſévérité ſeroient d'un grand effet, & intimideroient ces furieux; mais comme on s'apperçut que cela faiſoit un effet tout contraire, on changea de batterie & de Général. Le Maréchal de Mont-Revel n'étant point coupable, fut envoié commander à Bourdeaux, où revenant dans ſon état naturel, il ſe fit autant aimer dans la province de Guienne, qu'il s'étoit fait craindre dans l'autre, contre ſon intention. Mes Lecteurs ne manqueront pas de croire ici que M. Tenien, après l'avis ſalutaire

rien de ce qu'on leur diſoit, (*a*) ils ne pouvoient ſans impatience entendre les conditions inſupportables que le Conſul vouloit leur impoſer.

qu'il avoit donné, devint plus gros Seigneur que n'étoit un Curé de Montpezat. Car que ne méritoit pas un tel ſervice, & que coûte-t-il à la Cour pour récompenſer un homme d'Egliſe? Il faut les déſabuſer, le ſieur Tenien demeura Curé comme devant.

(*a*) *Ils ne pouvoient ſans impatience entendre les conditions inſupportables qu'il vouloit leur impoſer.*] Toutes les fois que je me repréſente cet air de hauteur & de mépris avec lequel Régulus traite de la paix avec les Députés de Carthage, & les conditions dures & inſupportables qu'il veut leur impoſer, comme s'il ne leur reſtoit d'autres reſſources pour ſe ſauver, que de ſe rendre à la diſcrétion du vainqueur: toutes les fois, dis-je, que je penſe à cette conduite du Romain, & à quoi il eſt aſſujetti lui-même peu de tems après, cela me rappelle une maxime d'Eſope. On lui demandoit quelles étoient les occupations ordinaires de Jupiter. *Il abaiſſe les choſes hautes*, répondit-il, *& éléve les choſes baſſes.* Voilà en deux mots l'abrégé de l'Hiſtoire humaine. Le monde eſt un véritable jeu de bacule, & ceux qui y jouënt les premiers rolles y réuſſiſſent le mieux. Ils commencent, ils finiſſent, ils ſe relévent & retombent. Heureux ceux qui voient ce jeu ſans être obligés d'y prendre part.

Les Députés de Carthage ſe retirent indignés des propoſitions du Proconſul. Ils aiment mieux périr les armes à la main, *que de ſubir la peſanteur du joug dont il prétendoit les charger.* Le mépris qu'il ſemble qu'on fait de nous, produit des effets ſurprenans dans les hommes véritablement courageux, quoique vaincus & atterrés. Les reſſources naiſſent ſouvent des grands périls, & de l'extrémité de nos affaires. Régulus s'imagine follement que la priſe de deux villes & deux grandes victoires gagnées, l'une ſur mer & l'autre ſur terre, reduiront ſes ennemis à ſe ſoumettre à tout ce qu'il lui plaira de leur impoſer. Il n'enviſage que ce qu'il y a de triſte & de fâcheux dans ceux avec leſquels il traite, ſans penſer au jeu de bacule, & combien le parti des déſeſpérés, à quoi l'on nous oblige, nous éléve & abaiſſe les autres.

C'eſt ce qui arriva aux Alliés contre la France, aux négociations de Gertruydemberg en 1710. Se peut-il rien voir de plus conforme à celles de Rome & de Carthage? Ils nous propoſent des conditions honteuſes & impoſſibles; nous leur en propoſons d'autres qui levent cette impoſſibilité, ſans en ôter la honte & le deshonneur: elles étoient triſtes & fâcheuſes. Mais la néceſſité nous les extorque, ou plutôt l'ignorance de nos reſſources. Nous n'enviſageons que nos diſgraces paſſées, ſans en connoître la cauſe, ni les moiens de les réparer, & ces moiens étoient aſſés en changeant notre façon de faire la guerre, & en uſant d'une politique un peu moins timide: car c'eſt par là que nos maux parurent tout à découvert, quoiqu'ils fuſſent moins grands que le bruit de la renommée ne les faiſoit. Nous propoſons des conditions fort au deſſous de nos forces, & auſquelles nos ennemis ne s'étoient jamais attendus, car ne tenions-nous pas alors au bout de nos armes la reſſource dont les Carthaginois s'étoient ſervis? N'avions-nous pas un Xantipe en France dans le Maréchal de Villars, comme les Carthaginois en Afrique? Les Alliés ſont ſurpris de nos propoſitions ſans le faire paroître. Ils nous croient aux derniers périls. Ils s'imaginent que nous nous ſoumettrons à quelque choſe de moins ſupportable. Ils appeſantiſſent tous les jours le joug par des demandes plus onereuſes; elles deviennent enfin ridicules. Il ne s'agit de rien moins que de detrôner un Roi légitime: & ſi l'on demande quel étoit le véritable objet, & les différentes vûes de chacun des ligués contre les deux Couronnes, on répondra la trop grande puiſſance de la France; mais dans le fond c'étoit le partage imaginaire de la Monarchie Eſpagnole à l'égard des Indes, & l'affoibliſſement de l'autre par la ceſſion de nos conquêtes. Ils partagent la peau de l'ours. Ils l'ont bleſſé, mais il n'a pas reçû de coup mortel. On le croit mort à Gertruydemberg, il leur échape peu de tems après. Lorſqu'ils croient le tenir, ils le voient revenir ſur la voie, reprendre de nouvelles forces, & regagner les campagnes & le fort d'où il a été chaſſé.

L'orgueil de nos ennemis eſt tel, qu'à peine daignent-ils nous parler: ſemblables à ce Romain, dont parle Tacite, qui ne daignoit jamais parler à ſes eſclaves, de peur de ſouiller ſa langue. Ils ſe ſont longtems attendre au Congrés. A la maniere des Empereurs Romains, il faut leur écrire. On ne vit jamais tant de ſuperbe. Un ou deux Députés de Hollande ſont le perſonnage de Régulus, ils nous impoſent les conditions les plus dures de leur part, comme de celle des Puiſſances unies contre nous, dont ils ſeront bientôt les dupes. *Ils parlent en maîtres.* Ils croient *que tout ce qu'ils nous accordent doit être reçû comme une grace, & avec réconnoiſſance.* La dureté des conditions, auſquelles ils vouloient nous ſoumettre, fit notre ſalut, comme elle fit celui des Carthaginois. On les rejette avec indignation. Nos Plénipotentiaires ſe retirent; & quoique nos affaires ſemblaſſent déſeſpérées, on trouva des reſſources auſquelles on ne ſe ſeroit jamais attendu. Le changement du Miniſtére dans la guerre, comme dans les Finances, renouvelle la face des affaires, & la défection des Anglois du parti de la ligue nous remit ſur nos avantages. L'action de Denain renverſa toutes les eſpérances, &

En effet Régulus parloit en maître, & croioit que tout ce qu'il vouloit bien accorder, devoit être reçû comme une grace & avec reconnoiſſance. Mais les Carthaginois voiant que quand même ils tomberoient en la puiſſance des Romains, il ne pouvoit rien leur arriver de plus fâcheux que les conditions qu'on leur propoſoit, ils ſe retirérent non ſeulement ſans avoir conſenti à rien, mais encore fort offenſés de la peſanteur du joug dont Régulus prétendoit les charger. Le Sénat de Carthage, ſur le rapport de ſes Envoyés, réſolut, quoique les affaires fuſſent déſeſpérées, de tout ſouffrir & de tout tenter, plutôt que de rien faire qui fût indigne de la gloire que leurs grands exploits leur avoient acquiſe.

fit expirer cette ligue formidable. Je ne vois rien de plus mortifiant pour nos ennemis, & de plus glorieux pour la France accablée de leur nombre. Ils vouloient tout à Gertruydemberg, peu s'en faut qu'ils n'aient rien à Utrecht. La paix ſe fait, & chacun ſe trouve dans une égale condition de ruine & d'épuiſement.

Ce qui eſt arrivé par la ſuite, entre la France & l'Eſpagne, a fait voir aux Hollandois, (les auteurs & les premiers mobiles de cette guerre,) qu'ils avoient mal raiſonné, & ignoré leurs véritables intérêts. Qu'ont-ils fait que changer de voiſin contre un autre qui n'eſt pas moins redoutable, le ſeul qui ait profité dans cette guerre, & dont la puiſſance eſt fort au deſſus de celle qu'avoit la France ſous le regne de Louis XIV. Concluons de tout ceci, que lorſqu'un ennemi victorieux offre des conditions onereuſes au vaincu, & qu'il veut tout avoir, il faut ſe réſoudre à tout perdre. Régulus avoit écrit à Rome qu'*il tenoit les portes de Carthage comme ſcellées par la crainte.* Il la regarde comme une conquête qui ne lui peut échaper. Il veut tout avoir & ne rien perdre, & fait ſi bien par ſes hauteurs, qu'il réduit ſes ennemis au parti des déſeſpérés. Ils ſe reſolvent à ſe ſauver, où à tout perdre. Ils ſe ſauvent effectivement; le déſeſpoir fait leur ſalut, & l'orgueil de Régulus la perte de ſa liberté, celle de ſa gloire & de ſa réputation, & la ruine entiére de ſon armée.

OBSERVATIONS

Sur la bataille d'Adis.

§. I.

Polybe torp concis dans l'abrégé qu'il fait de cette action. Importance de connoître les lieux quand on écrit l'Hiſtoire.

POlybe paſſe fort légérement ſur cette bataille. Il écarte pluſieurs circonſtances eſſentielles, & ces circonſtances me font extrêmement regretter ce qu'il auroit pû nous apprendre d'une action ſi célébre. Car tout ce qui opére des ſurpriſes d'armées, eſt très-intereſſant dans l'Hiſtoire. Ce ſont des morceaux qu'on ne ſauroit étendre ni conſerver avec trop de ſoin. C'eſt, je penſe, dans ces ſeuls cas qu'un Hiſtorien abreviateur peut ſe permettre la liberté de s'écarter, & de courir au large tant qu'il lui plaît. On s'étonnera peut-être que j'oſe qualifier Polybe d'Hiſtorien abreviateur; il l'eſt ſans doute dans ſes deux premiers Livres: car il nous avertit dès l'entrée, qu'il ne les donne que pour ſervir d'introduction à ſa grande Hiſtoire. On avouëra pourtant que ſa

Digitized by Google

marche n'eſt pas toujours égale. Il fait ſouvent des haltes très-longues en des endroits où elles auroient pû être plus courtes. On ne doit pas le trouver mauvais. Mais n'eût-il pas mieux vallu qu'il s'arrêtât uniquement ſur les faits d'où dépendent les événemens les plus extraordinaires & les moins prévûs?

La bataille d'Ecnome eſt un grand ſujet, & décide d'un grand deſſein. Auſſi la repréſente-t-il dans toute ſon étenduë. Cela eſt en ſa place. Mais celle d'Adis méritoit-elle moins d'être décrite avec la même éxactitude? Je ne ſai pourquoi il ſe reſſerre ſi fort ſur un fait ſi rare; car puiſqu'il avoit voiagé exprès, & s'étoit porté ſur les lieux, où s'étoient paſſées les grandes actions, pour ne rien écrire dans ſon Hiſtoire qui ne fût conforme à la verité; combien nous auroit-il pû dire de choſes qu'il nous laiſſe à deviner? Puiſqu'il avoit voiagé en Afrique, ſelon qu'il le dit lui-même, rien ne l'empêchoit de ſe porter à Adis, d'en éxaminer les environs, & la colline ſur laquelle les deux armées combattirent; il lui eût alors été aiſé de mettre en uſage ſes propres conjectures, de juger du projet de l'entrepriſe, & de la diſpoſition des deux armées par celle des lieux. Un homme du métier, habile & expérimenté, eſt capable de ſuppléer par ce qu'il voit, à ce qui n'a pû venir à ſa connoiſſance, ou à ce qu'il n'a pû comprendre dans les mémoires ou les lettres des Officiers particuliers, ou des Généraux d'armées. L'inſpection des lieux aide extrêmement un Hiſtorien militaire, tout s'éclaircit & tout ſe débrouille à la vûe des objets. Un Officier qui veut écrire l'Hiſtoire de ſon tems, n'a pas un meilleur parti à prendre. Qui voudroit écrire le combat de Fribourg, de Seneſ, ou la bataille de Malplaquet, n'en écriroit jamais avec éxactitude s'il ne prenoit ce parti. On lit alors avec beaucoup de plaiſir, on eſt comme tranſporté ſur les lieux. Qu'on liſe Herodote, Thucydide, Xenophon, Polybe lui-même; car il ne tombe pas toujours dans le défaut que je lui reproche ici, & pour venir juſqu'à notre tems, qu'on liſe l'Auteur anonime des deux dernieres campagnes de M. de Turenne, Auteur qui pour le moins va du pair avec les grands hommes que je viens de citer; on verra, à n'en pouvoir diſconvenir, combien la connoiſſance des lieux répand de clarté & d'agrément dans le récit d'une action militaire.

Polybe a donc grand tort d'avoir manqué d'éxactitude dans une action auſſi célébre que celle d'Adis: car il n'eſt rien de plus rare qu'une ſurpriſe que l'on tente ſur une armée. Malgré tout cela, ce qu'il nous apprend de cette grande action, n'eſt pas ſi peu conſidérable, qu'on n'y puiſſe faire des obſervations. C'eſt ici une occaſion de traiter des ſurpriſes d'armées: & cette matiere eſt ſi curieuſe & ſi importante, qu'il ne peut ſe trouver trop d'occaſions de l'aprofondir.

§. II.

Inutilité d'une armée de ſecours quand elle reſte dans l'inaction, quelque poſte qu'elle occupe.

APrès la priſe d'Aſpis, Régulus ſongea à ne laiſſer aucune place derriére lui, qui pût l'inquiéter dans le deſſein qu'il avoit de marcher à Carthage. Il s'approche d'Adis dont il fait le ſiége. Sur ces nouvelles les Généraux Carthaginois ſe mettent en campagne, avec une armée plus propre à tenir les plaines, qu'à combattre dans un païs de montagnes très-âpres & très-difficiles. Il leur importoit de les traverſer pour aller à l'ennemi, & ſecourir la place; ils s'y déterminent, & les paſſent heureuſement. Les voilà arrivés, & ſur les hauteurs qui bordoient la plaine; rien ne les empêchoit d'y deſcendre, & d'attaquer les Romains dans un païs favorable à la cavalerie & aux éléphans. Ils n'en font pourtant rien, & le tems s'écoule. Ils s'étoient

campés ſur une hauteur très-avantageuſe, & d'un accès très-difficile, comme s'ils n'étoient venus que pour faire voir à l'ennemi qu'ils s'entendoient parfaitement dans la ſcience des poſtes, & lui apprendre par leur inaction ce qu'il y avoit de mieux à faire pour ſe délivrer de leur voiſinage.

Quel pouvoit être leur deſſein? Je ne ſaurois bien le dire; l'entrepriſe hardie de Régulus me ſeroit aſſez ſoupçonner qu'il craignoit qu'on ne lui coupât les vivres, ſi cela n'étoit déja fait. Ne craignit-il pas plutôt qu'on ne jettât quelque ſecours dans la place? Je le croirois aſſez: car ſi les Romains euſſent perdu le chemin de leurs vivres, Polybe n'eût pas manqué de nous en informer; ce ne ſont pas là des faits, qu'un Hiſtorien auſſi éxact que le nôtre, puiſſe jamais écarter, s'il les ſait. Diſons plutôt que Régulus eut affaire à de très-mal-habiles Généraux, qui s'imaginérent qu'il leur ſuffiſoit de jetter un ſecours dans la place. C'eſt quelque choſe en apparence; par là on incommode, on inquiéte & harcéle les aſſiégeans: mais tout cela dans le fond ce n'eſt rien, quoiqu'on s'imagine aujourd'hui que ce ſoit beaucoup. Qu'y gagne-t-on lorſqu'on a en tête un ennemi opiniâtre qui ne céde point, & qui foule aux pieds tous les obſtacles, quelque inſurmontables qu'ils paroiſſent? Qu'en arrive-t-il? On retarde de quelques jours la priſe de la place, & puis c'eſt tout. Si les Carthaginois n'avoient paſſé les montagnes que dans le deſſein de faire un tel coup, cela me ſemble bien peu ſenſé dans une telle conjoncture. Le voiſinage d'une armée de ſecours, qui arrive ſubitement, & qui reſte enſuite dans l'inaction, eſt un avertiſſement aux aſſiégeans de prendre de bonnes meſures, & de ſe tenir ſur leurs gardes; c'eſt d'abord la premiere choſe à quoi l'on penſe: après qu'on eſt délivré de ces précautions incommodes, on penſe à faire plus, parce qu'on nous donne tout le tems de chercher & d'imaginer, s'il n'y auroit pas quelque choſe de mieux à faire, & on n'imagine pas inutilement. On tâche d'être bien au fait des forces de l'ennemi, on fait reconnoître la nature & la ſituation du païs pour aller à lui, & celle de ſon poſte; on s'apperçoit enfin qu'on peut entreprendre deſſus, & l'on s'y réſout.

Le Conſul Romain s'apperçut bientôt que la plus grande partie des forces des Carthaginois étoient inutiles dans le poſte qu'ils occupoient. Il conclut de là que des gens, qui ſe gouvernoient de la ſorte, avoient bien moins d'envie d'engager un combat que de l'éviter. A la guerre on ne juge pas autrement de pareilles conduites.

Les Généraux Carthaginois ſe crurent très-bien & très-avantageuſement poſtés. Les camps, qui nous paroiſſent les plus aſſurés, les plus impraticables, & d'un abord le plus difficile, ſont ordinairement ceux qui prêtent le plus à la ſurpriſe, & ſur leſquels l'on entreprend avec plus d'aſſurance de réüſſir. Cette maxime eſt inconteſtable. Je ne fais aucun doute que nos gens de la montagne n'en avoient jamais ouï parler. Ils ne penſérent à autre choſe qu'à inquiéter les Romains dans leur camp, dans leurs fourages, ou dans leurs vivres, objet bien mince pour des forces ſi conſidérables. Mais ceux-ci, qui n'étoient pas d'humeur à laiſſer prendre aucune ſorte d'avantage ſur eux, & qui craignoient d'ailleurs que leurs ennemis ne ſe raviſaſſent, & ne deſcendiſſent dans la plaine, ſongent à une entrepriſe ſur leur camp qui ne leur parut pas inabordable.

Digitized by Google

§. III.

Surpriſe du camp des Carthaginois par les Romains. Exemple de pareille ſurpriſe dans la guerre d'Alexandrie. Plus de gloire à entreprendre deux choſes, quand on le peut, que de ſe borner à une ſeule.

ON ne peut guére raiſonner que ſur des conjectures à l'égard de la ſituation du camp des Carthaginois, & de la diſpoſition des deux armées. Il s'agit ici d'une ſurpriſe: mais il paroît par le commencement & par les ſuites du combat, que l'armée de Carthage eut le tems de ſe former ſur la pente de la hauteur du côté de la plaine. Je ne laiſſe pas, par le peu que nous dit Polybe, de me former une aſſez bonne idée de la ſituation des lieux, pour régler à peu près là-deſſus l'ordonnance des deux armées dans l'attaque comme dans la défenſe; la tactique de ces deux peuples nous étant aſſez bien connuë.

Le Général Romain aiant fait reconnoître, & reconnu peut-être lui-même, & la hauteur & le païs, pour aller à l'ennemi, *conçut fort bien*, dit notre Auteur, *que ce qu'il y avoit de plus fort & de plus à craindre dans l'armée des ennemis, étoit rendu inutile par la ſituation des lieux.* Il craignoit d'ailleurs qu'ils ne ſe raſſuraſſent en préſence d'une armée qu'on redoute dans l'éloignement, lorſqu'on a l'eſprit frapé des défaites & des infortunes précédentes: mais que l'on ceſſe de craindre lorſqu'on en eſt proche, & que l'on ſe familiariſe, pour ainſi dire, avec elle. Plutarque a raiſon de dire dans la vie de Marius, *que dans les choſes terribles la nouveauté ment beaucoup à l'imagination, & lui fait paroître des choſes qui ne ſont point, & que l'accoûtumance au contraire fait perdre aux choſes naturellement les plus terribles, la plus grande partie de ce vain épouvantail qui fait notre effroi.* En effet lorſqu'on craint moins on voit les choſes avec un eſprit plus libre, & l'on en juge plus ſainement; c'eſt-à-dire, que le jugement augmente à meſure que la peur diminuë. Si les Romains, qui voioient tout ce que l'ennemi pouvoit faire, euſſent attendu que l'un eût pris la place de l'autre, ils euſſent été attaqués tout les premiers; il falloit diligenter & preſſer l'éxécution de leur entrepriſe, c'eſt à quoi le prévoiant & vigilant Conſul ne manqua pas.

Il détache un grand corps de ſon armée, avec ordre à celui qui le commandoit de prendre un grand circuit, & par des routes détournées de gagner les derrieres de la montagne, ſur laquelle l'ennemi étoit campé & de meſurer ſi bien ſon tems qu'il pût arriver peu après que l'affaire ſeroit engagée du côté de la hauteur qui regardoit la plaine. Il s'attendoit bien que les Carthaginois, ne craignant rien de ce côté-là, feroient tous leurs efforts de l'autre, & y feroient paſſer toutes leurs forces. Il ne ſe trompa pas dans ſes conjectures.

Ceux qui devoient tourner la montagne, dûrent ſans doute partir plutôt & arriver avant le jour, & le gros de l'armée plus tard: cette affaire ſe paſſa un peu avant le jour, ſelon toutes les apparences.

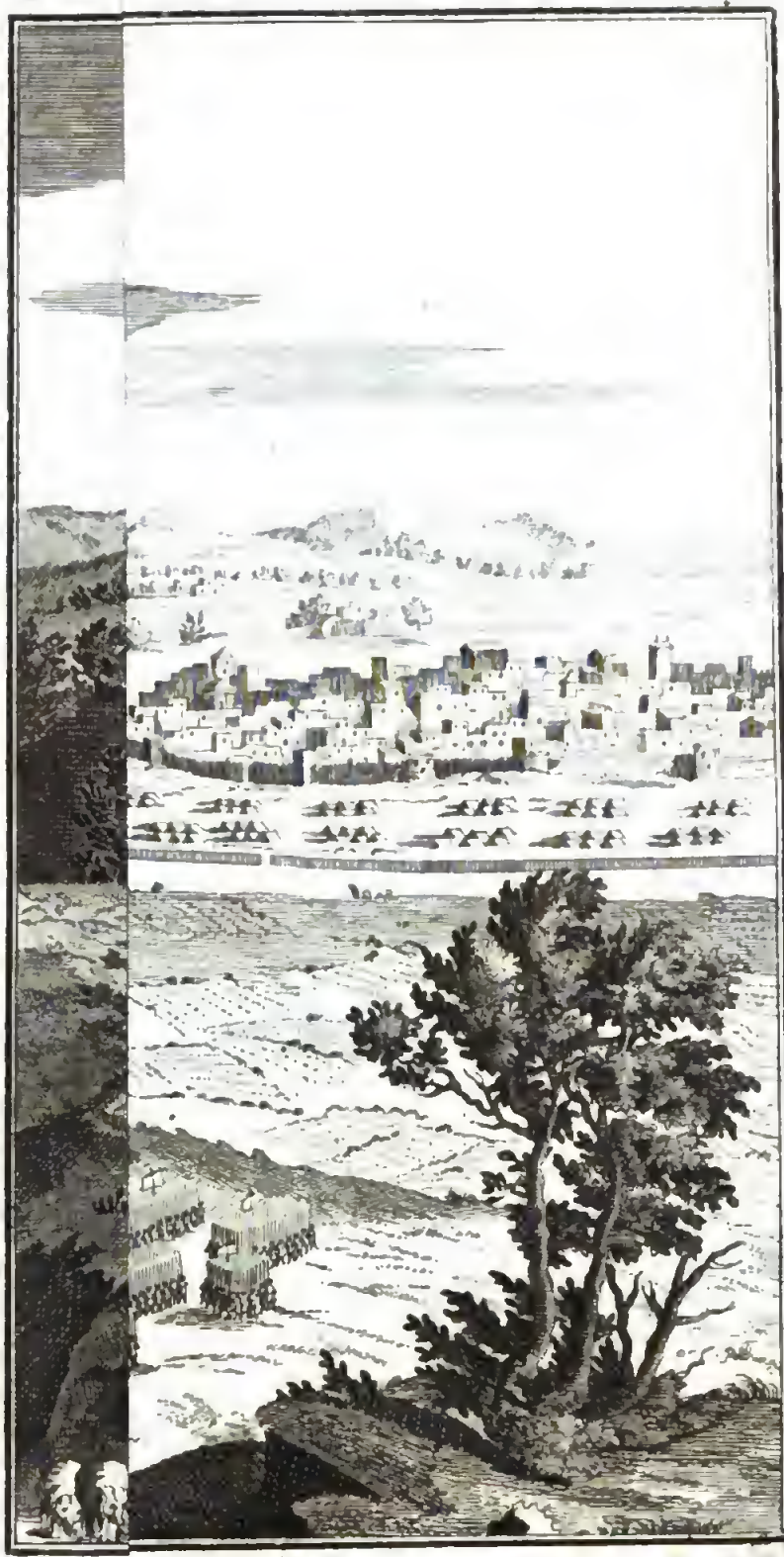
Ce n'eſt pas aſſez à une armée, pour n'être pas ſurpriſe, que d'avoir le tems de ſe former & de ſe mettre en bataille devant un ennemi, de la marche duquel elle n'a eu aucunes nouvelles. Il faut outre cela, qu'on ſoit ſi bien ſur ſes gardes que l'on ſoit préparé à tout événement. Lorſqu'on ſe précautionne de la ſorte, le ſoldat ne s'étonne point. Les Carthaginois (2) attendent les Romains ſur la pente de la montagne, avec l'avantage de la hauteur qu'ils avoient ſur eux; ceux-ci la montent en hâte, les Carthaginois les attendent de bonne grace. Lorſqu'ils commencent à monter, qui eſt le

tems propre pour le choc; ſe voiant alors dans leur avantage, ils fondent d'enhaut avec tant de poids & de vigueur, qu'ils les font plier, & les ménent battant juſqu'au bas. Cette affaire alloit devenir fâcheuſe, ſi les troupes (3) qui devoient tourner la montagne, & attaquer les derriéres du camp, ne fuſſent arrivées ſur ces entrefaites, ſi à propos, & avec tant de bonheur, qu'elles trouvérent cet endroit preſque dégarni, & donnant par là ſans beaucoup de réſiſtance, elles entrérent dans le camp. Les Romains (4), qui venoient d'être repouſſés dès la premiére attaque, avertis que leurs gens ſont maitres du camp, & du ſommet de la hauteur, ſe rallient & recommencent un nouveau combat. Les étrangers ſoudoiés, qui combattoient de l'autre côté, apprennent avec ſurpriſe que les ennemis ſont dans le camp, & que ce qu'il y à de plus redoutable dans leur armée eſt rendu inutile par le déſavantage du lieu, & l'embarras du camp & des équipages. Ils s'étonnent & ſe découragent. La confuſion ſe met bientôt dans ces troupes, qui craignant d'être priſes à dos, abandonnent la hauteur, & s'enfuient à l'éxemple des autres qui ne rendirent aucun combat. L'entrepriſe de Céſar ſur le camp de Ptolomée aura ſa place dans ces obſervations, pour faire connoître aux Généraux d'armée qu'on ne tente jamais en vain ſur une armée qui compte uniquement, & qui met toutes ſes eſpérances ſur l'avantage de ſon poſte.

On ne pouvoit aborder au camp du Roi, dit Céſar, *que par deux endroits; l'un du côté de la plaine, dont l'accès étoit très-facile, mais défendu par le plus grand nombre des ennemis, & les plus vaillans; l'autre du côté du Nil, par un petit intervalle qui étoit entre la riviére & le camp; mais on avoit à dos leurs vaiſſeaux, qui étoient bordés de gens de trait. Céſar voiant avec quelle ardeur ſes gens donnoient de part & d'autre, ſans aucun fruit, & aiant pris garde que la face du camp, qui étoit ſur le haut de la montagne, étoit comme abandonnée, à cauſe de l'avantage du lieu: outre que ceux qu'on y avoit mis pour la défendre, ſoit par valeur ou par curioſité, étoient deſcendus vers le lieu où l'on combattoit; il envoia de ce côté-là Corfulenus avec des troupes, qui tournerent la montagne, & donnerent par là avec tant de vigueur, que les ennemis qui combattoient de l'autre côté, étonnés du bruit qu'ils entendoient à leurs épaules, abandonnerent la défenſe pour ſe ſauver deçà delà. Le camp fut donc forcé de tous côtés preſque en même tems: mais premiérement, par l'attaque de Corfulenus, brave & expérimenté Capitaine, qui s'étant rendu maître du ſommet de la montagne, vint fondre ſur les ennemis, & en fit un grand carnage.* Ne diroit-on pas que cette entrepriſe de Céſar eſt copiée d'après celle de Régulus?

Cette action du Conſul Romain fut conduite avec tout l'art & la ſageſſe poſſible. Quoiqu'elle ſoit peu rare, on n'y eſt pas moins nouveau toutes les fois qu'on s'aviſe de pareils deſſeins. Celui-ci nous fait voir la vérité de cette maxime, que lorſqu'un Général peut entreprendre deux choſes à la fois, il eſt infiniment plus glorieux de les éxécuter toutes deux, que de s'arrêter à une ſeule: attaquer l'ennemi lorſqu'on le peut ſans abandonner ſon ſiége, eſt une choſe qui n'appartient qu'aux Généraux d'intelligence peu commune, quoique ces occaſions ſe préſentent aſſez ſouvent pendant le cours d'une guerre, & qu'il ne ſoit rien de plus aiſé que de les faire naître; mais il eſt rare de trouver des Généraux qui aient aſſez de hardieſſe & de capacité pour en profiter.

Il y a pourtant des cas où ces ſortes d'entrepriſes ſeroient très-imprudentes & très-blamables: & cela arrive lorſqu'on ſe trouve engagé dans le ſiége d'une place importante, dont la priſe nous paroît certaine, & les ſuites plus heureuſes que le gain d'une bataille toujours incertain. On ne court jamais ces riſques lorſqu'on a des vivres & des munitions de guerre en abondance, & que l'on eſt aſſuré par de bonnes lignes contre les attaques de ceux du dehors; en ce cas il eſt de la prudence de ſe tenir clos & couvert



Armée Romaine.
Fuite des Carthaginois.

vert dans ſes retranchemens, & de ſuivre l'objet principal, qui eſt la priſe de la place. C'eſt une maxime dont on ne ſauroit guére s'écarter; mais comme les cas ne ſont pas toujours les mêmes à la guerre, que ce qui eſt vrai à certains egards eſt faux à certains autres, & que tout dépend preſque du tems, des lieux, des occaſions, de la nature de nos forces, & des diverſes conjonctures, c'eſt au Général habile, & qui n'eſt point contraint par la néceſſité d'agir contre ces maximes, d'éxaminer & de ſe déterminer ſur ces différens cas; mais la principale de toutes eſt de ne rien entreprendre, ſi l'on n'a pour but des avantages ſolides & réels; enfin de ne rien hazarder ſans des raiſons évidentes, & dont on ne puiſſe ſe promettre un ſuccès heureux. On peut mettre dans ce rang les ſurpriſes d'armées. Je ne dis pas qu'il ne faille rien hazarder, je ſuis trop éloigné de ce principe. En effet ſi l'on s'arrêtoit à tous les obſtacles qui ſe préſentent, & qu'on allât toujours à tâtons & la ſonde à la main, comme cela ne ſe voit que trop parmi les Généraux de circonſpection outrée, on ne féroit, on n'éxécuteroit jamais rien; mais l'orſqu'on roule ſur de grandes penſées, que l'on connoit ſes forces, bien moins par le nombre que par le courage & la bonne volonté, & qu'enfin l'on ſe connoit ſoi-même, & dequoi l'on eſt capable, on eſt en état de tout entreprendre, & d'éxécuter pluſieurs choſes à la fois, comme Régulus & une infinité de grands Capitaines, qui joignent à beaucoup de courage & de hardieſſe, l'intelligence profonde & un génie fin & ruſé.

§. IV.

Parallèle de la bataille d'Adix & de celle de Spire, par M. le Maréchal de Tallard.

L'Action du Conſul Romain me fait ſouvenir d'une autre d'un Conſul moderne, laquelle vaut bien celle de l'ancien. Ce premier à la tête d'une armée, & un Maréchal de France à la tête d'une autre, ne différent entr'eux que de nom, à cela près leurs fonctions & leur pouvoir ſont les mêmes à la guerre. Leurs actions, leur courage & leurs vertus, comme leurs diſgraces, ont aſſez de rapport enſemble. J'entends par le Conſul moderne le Maréchal de Tallard. Si celui-ci n'a pas gagné trois batailles comme l'autre, il s'eſt acquis dans la plaine de Spire une couronne qui vaut bien celle d'Adis. Nous ne nous étendrons pas beaucoup ſur cette action, mais nous nous y prendrons de ſorte que l'on en connoitra tout le mérite.

Ce Général aiant aſſiégé Landau en 1703. M. de Naſſau-Weilbourg, qui commandoit l'armée des Alliés contre la France, apprenant que cette place étoit réduite à l'extrémité, força pluſieurs marches pour arriver à tems, & la ſecourir. M. de Tallard informé de tous ces mouvemens, & de la jonction du corps que commandoit M. le Prince de Heſſe, aujourd'hui Roi de Suéde, à celui de M. de Naſſau, ſe garda bien d'attendre que les ennemis s'approchaſſent de ſon ſiége. Mille raiſons l'obligeoient de leur épargner une partie du chemin, & d'aller à leur rencontre plutôt que de les attendre dans ſes lignes. La grandeur de la circonvallation, la force de la garniſon contre laquelle il falloit ſe précautionner, la marche peſante de Praecontal, qui accouroit à ſon ſecours, ne l'inquiétoit pas tant que la crainte où il ſe trouvoit qu'on ne lui coupât les vivres: ajoutez encore cette attention incommode que donne la crainte & la néceſſité d'être continuellement ſur ſes gardes, lorſque nos forces ſont diviſées dans une inveſtiture d'une grande étenduë. Ces conſidérations, & ſur tout ſon courage, ne le laiſſérent pas un moment en doute ſur ce qu'il avoit à faire pour ſe délivrer de ſes inquiétudes. Il attendoit le corps que menoit Praecontal, dont il n'avoit aucunes nouvelles,

quoiqu'il le fût en marche ; il n'étoit pas mieux informé de celle des ennemis, quoiqu'il fût bien qu'ils tiroient droit à lui à grandes journées. Sur ces entrefaites arrive un homme de Maïence, qui lui étoit envoié de bon lieu. Il lui apprend que les ennemis ne ſont qu'à deux marches de lui, & qu'il les aura bientôt ſur les bras. Je laiſſe à juger quelle dût être ſa ſurpriſe, lorſqu'il penſa que Pracontal n'avoit pas joint. Son deſſein étoit d'aller au-devant de l'ennemi, & de lui épargner la fatigue de venir à lui. Mais s'ébranler avec tout ce qu'il avoit de forces, & marcher à l'ennemi, ſans être auparavant aſſuré de la vérité de cette nouvelle, ç'eût été une très-grande imprudence. Il ne connoiſſoit point le donneur d'avis, il ne portoit aucune lettre, ni aucune marque de celui qui l'envoioit. La guerre eſt un païs de piéges, de défiance & de ſoupçons. Il dit donc à cet homme, que ſi la nouvelle qu'il venoit de donner étoit véritable, il lui feroit compter trois cens piſtoles ſur le champ, & que ſi elle étoit fauſſe, il le feroit brancher ſans miſéricorde : l'autre y conſent. On le fait garder à vûe. L'avis fut bientôt confirmé de pluſieurs endroits. Tallard prend alors ſon parti, décampe de devant Landau, après avoir aſſuré ſa tranchée, & va camper le 14. Novembre à un poſte très-avantageux, où Pracontal le joint avec ſa cavalerie ; ſi foible qu'il avoit à peine dix-huit cens chevaux, mais l'infanterie ne put joindre ce jour-là.

Le 15. il léve ſon camp, & marche droit aux ennemis à Spire, & ſur les bords du Spirbak. La jalouſie de ce paſſage l'inquiétoit trop pour n'y pas courir. Il apprenoit que les ennemis y étoient arrivés ; il ne doutoit point qu'ils ne précipitaſſent le paſſage, pour entrer dans la plaine de Spire, & que de là ils ne marchaſſent à lui ; mais il les faiſoit plus habiles, plus prévoians, plus meſurés dans leur conduite qu'ils ne l'étoient effectivement. Il eſpéroit de les prévenir ſur cette riviére, ou de les combattre à demi paſſés ; au pis-aller c'étoit de courre les riſques d'une bataille rangée en belle plaine, où le nombre fait beaucoup, & il étoit plus foible d'un tiers que les ennemis ; mais comme il étoit plus fort en habileté, & que la néceſſité s'y joignoit encore, il ſe réſolut à tout ce qui en pourroit arriver. Il part donc & va aux ennemis avec toute la hâte poſſible, non ſans peſter & ſans jurer contre Pracontal. Son infanterie n'étoit pas arrivée, le tems preſſoit, il le voioit bien, & il y parut auſſi par la célérité de ſa marche ; mais quelques meſures qu'il prît, cette marche ne pouvoit manquer de laiſſer une queuë, & de rompre l'union des colonnes d'infanterie.

Les Généraux ennemis ignoroient abſolument les deſſeins du Général François ; cela n'eſt pas bien ſurprenant : mais on aura de la peine à concevoir qu'ils ne s'en défiaſſent pas. Si cette penſée leur eût paſſé par la tête, il leur étoit très-aiſé de ſe délivrer de leur doute ; ils euſſent d'abord commencé par détacher des partis de cavalerie, pour en ſavoir des nouvelles : quand même ils auroient été aſſurés que le Maréchal n'auroit pas la hardieſſe de ſortir de ſes lignes, pas même de les y attendre, car ils s'étoient imaginés que leur arrivée jetteroit tant de terreur dans le cœur des aſſiégeans, qu'elle les obligeroit de lever le ſiége : quand même nous aurions été les gens du monde le moins à redouter, il n'étoit pas moins dans l'ordre d'envoier aux nouvelles ; ils firent moins que cela : car après avoir établi leurs ponts ſur le Spirbak, & commencé à faire défiler leurs troupes, bien loin de profiter du tems, dont ils avoient fort peu de reſte, pour reconnoître le païs, & choiſir un champ de bataille, ils négligérent les précautions ordinaires, comme s'il n'y eût pas eu plus à craindre au-delà de la riviére qu'en deçà, après l'avoir paſſée. Ils ſe doutoient ſi peu de ce qui devoit arriver, qu'ils ſe mirent à feſtiner & à boire, & l'on prétend que la plûpart hauſſérent ſi furieuſement le tems, comme on dit, que leur raiſon s'en trouva beaucoup alterée. Au plus fort de leurs brindes, un Meûnier vient les avertir que l'armée de France paroiſſoit, & qu'elle étoit prête à fondre ſur eux : on n'y ajouta aucune foi. Un moment après on apprit encore

qu'on découvroit aux gardes un grand corps de cavalerie & de l'infanterie, qui ſe formoient ſur le bord de la plaine, & que l'on voioit en même tems une très-grande pouſſiére qui s'élevoit ſur le chemin de Landau; qu'ils aviſaſſent à ce qu'ils avoient à faire, & qu'ils ne doutaſſent nullement que ce ne fût l'armée de France, qu'ils auroient bientôt ſur les bras. Cette nouvelle inopinée dérangea furieuſement le feſtin; dès-lors leur ſoif s'éteignit, & toutes ces idées de ſecours, d'attaque de lignes, & de ſiége levé à leur venuë, s'évanouirent comme une ombre, dès que le Maréchal de Tallard commença d'entrer dans la plaine & de s'y former. Tout ce qu'il y avoit de gens ſages dans l'armée ennemie, jugérent bientôt par la contenance de leurs Chefs, par leurs incertitudes, qui ne pronoſtiquoient rien de bon, & par l'embarras de leurs ordres, qui marquoit encore pis, que la tête leur avoit tourné, & que leur ſurpriſe étoit toute manifeſte.

M. de Tallard ne ſe crut pas moins ſurpris. Il s'imagina d'abord qu'il alloit avoir en tête un ennemi préparé à le bien recevoir, & qui l'attendoit en bataille. Il s'avance pour reconnoître leur diſpoſition & leur contenance, & voir à l'œil quel conſeil il devoit prendre. On peut juger de ſon inquiétude, car à peine la moitié de ſon armée étoit-elle arrivée; ce ſont de triſtes quarts d'heures: mais il ſe raſſura bien vîte par l'obſervation de leurs manœuvres, & de l'irrégularité de leurs mouvemens; ils commençoient de ſe ranger & de ſe former, mais il s'en falloit bien qu'ils le fuſſent; ce qui dénotoit aſſez leur ſurpriſe & l'embarras où ils ſe trouvoient. Il vit bien qu'il n'en avoit pas beaucoup à craindre, & qu'il avoit du tems aſſez pour attendre le reſte de ſes troupes, qui arrivoient par intervalles & à la file, ſuite naturelle de la promptitude de ſa marche, étant impoſſible qu'une queuë de colonne puiſſe jamais ſuivre une tête qui marche au grand pas: je parle ici de l'infanterie, car à l'égard de la cavalerie elle entra preſque entiére dans la plaine, à la droite au Rhin, & la gauche vers le ruiſſeau du Spirbak, où l'on fut obligé de former une potence: l'infanterie du ſiége, qui avoit été relevée par celle de Pracontal, n'étant pas encore arrivée pour remplir le terrain juſqu'au ruiſſeau.

La tête des collonnes de notre infanterie commençoit de ſe former & de remplir l'eſpace & le terrain entre les deux ailes de notre cavalerie, mais la queuë n'en étoit pas loin. A meſure que les brigades arrivoient, on les mettoit en bataille dans le terrain où elles ſe trouvoient, ſans aucun égard à leur rang; de ſorte qu'elles ſe trouvoient en bien des endroits écartées les unes des autres. Mais ce défaut étoit bientôt réparé par celles qui arrivoient, & qui fermoient tout auſſi-tôt l'intervalle. L'impatience & l'inquiétude du Maréchal étoient extrêmes; il envoioit à tout moment, & coup ſur coup, pour faire avancer & ſerrer la marche, & remplir les vuides qui reſtoient encore à la premiere ligne, quoique l'autre vînt preſque à la courſe, & que la tête ne fût pas loin.

Les Généraux des Alliés ſe trouvoient dans une ſituation bien autrement fâcheuſe & embaraſſante: car comme ils n'avoient rien prévû de ce qui pouvoit arriver, ils ne ſavoient où ils en étoient. Bien qu'ils euſſent inondé la plaine de leurs eſcadrons & de leurs bataillons, on voioit tant d'agitation & d'incertitude dans leurs mouvemens, & ſi peu d'uniformité dans leur ordre, que le Maréchal jugea bien qu'ils ne reviendroient pas ſitôt de leur ſurpriſe. Cependant notre cavalerie de la droite avançoit toujours dans la plaine, les eſcadrons doublant ſans ceſſe; de ſorte qu'elle forma en aſſez peu de tems une aſſez bonne ligne, pendant que la ſeconde en faiſoit autant. Celle de la gauche, où étoit Pracontal, Officier de grande réputation, fut obligée de ſe former en potence, comme nous l'avons dit plus haut, parce que l'ennemi nous débordoit à cette aile. Le Maréchal voiant que ſon infanterie augmentoit inceſſamment, & formoit déja une ligne, & que tout ce qu'il avoit de vieilles bandes étoit déja en état d'agir à ſon centre, s'apperçut bien, vû l'état des choſes, qu'il y avoit plus d'inconvénient à attendre

que toutes ſes troupes fuſſent arrivées, qu'à hazarder le combat; cela réſolu, il engage toujours l'affaire, & fit voir dans cette occaſion par ſa conduite, qu'il connoiſſoit parfaitement le génie de la nation, à laquelle, violente & impétueuſe comme elle eſt, il ne faut pas donner le tems de réfléchir ſur les dangers les plus évidens de la guerre. On vit auſſi alors qu'aux eſprits vifs & tout de feu, tel que le ſien, les cas imprévûs & les réſolutions ſubites ſont plus avantageuſes & plus favorables, que les entrepriſes concertées de longue main, & ſur tout dans les cas de ſurpriſe.

Pendant que les François ſe diſpoſent à attaquer, & que l'infanterie groſſit toujours, & par intervalles, une partie de la gauche de la cavalerie ennemie s'avança ſur celle de notre droite, où étoit Puyguion. Celui-ci lui va au-devant, & la charge l'épée à la main avec tant de furie, qu'il la rompt & la met en fuite, & ſe met auſſi-tôt à ſes trouſſes; mais pour s'être avancé un peu trop loin, & avec plus de précipitation que de prudence, il alla effleurer un grand corps d'infanterie & un régiment de grenadiers, & il ſe vit accueilli d'une telle tempête de coups de fuſils, qu'il fut obligé de faire retraite, & de revenir où le Maréchal le vouloit. Cette avanture favoriſa le ralliment de ceux qui venoient d'être battus; ils remarchérent tout auſſi-tôt aux nôtres, qui furent repouſſés à leur tour, & ramenés un peu vîte; mais comme ils étoient encore étonnés de notre premier avantage, & que notre infanterie avançoit, ils craignirent une ſemblable rencontre. Il ne ſe paſſa qu'un moment entre ce premier combat de cavalerie & celui de l'infanterie: la nôtre s'engagea avec plus d'ordre & de réſolution d'un côté comme de l'autre, tout ne donna pas en un même tems; les corps arrivant ſucceſſivement, & ſans ceſſe, les Généraux les menoient à la charge tout ſur le champ; mais comme tout ce que faiſoient les ennemis étoit plus confus, ce qui eſt aſſez ordinaire dans les ſurpriſes, on peut bien juger que tout cela rendoit la forme du combat fort diverſe: car l'on ne penſe guére aux régles du métier lorſqu'on entre en action à l'inſtant qu'on arrive, chacun étant obligé de combattre, où il ſe trouve, & ſur le terrain que le hazard lui offre, plutôt que par choix, & l'on peut dire que cette action fut une ſuite de pluſieurs combats très-ſanglans plutôt qu'une bataille ordinaire. Cette victoire, ſelon toutes les apparences, n'auroit jamais eu un jour de fête aſſigné, ſi M. de Naſſau n'eut rien négligé des précautions que la guerre nous enſeigne, au lieu qu'il n'en prit aucune, tant il étoit rempli de l'opinion de ſes forces, tant il mépriſoit les nôtres & celui qui les commandoit; car il eſt certain que ſon armée étoit compoſée de tout ce qu'il y avoit de régimens d'élite de l'infanterie & de la cavalerie des Alliés: cela parut aſſez dans le combat, qui fut très-long & très-obſtiné; ce qui ne pouvoit être autrement à cauſe de leur grand nombre, car le Maréchal ſe trouvoit plus foible de plus d'un tiers. A peine une brigade étoit-elle battuë, qu'il en ſuccedoit auſſi-tôt une autre qui recommençoit un nouveau combat contre des troupes, recruës, fatiguées & haraſſées d'une marche forcée. La dixiéme légion, car c'eſt ainſi que j'appelle le régiment de Navarre, & celui du Roi: chargérent à différentes repriſes, pénétrérent & renverſérent tout ce qui oſa ſe préſenter à leur paſſage, ſans voir la fin ni le fond des corps qui ſe ſuccedoient, mais ce qui ſauva la partie, outre la bonne conduite & la valeur du Maréchal, c'eſt qu'il fit charger la baïonnette au bout du fuſil, méthode excellente, la plus à craindre & la plus redoutable que nous puiſſions oppoſer à nos ennemis. C'eſt à elle que nous devons toutes nos victoires depuis plus d'un ſiécle; c'eſt pour l'avoir négligée dans la derniere guerre que nous avons ſouvent eu du deſſous. Je ne penſe pas que qui que ce ſoit en puiſſe diſconvenir ſans abſurdité. De là l'étonnement où étoient nos vieux Officiers en voiant la plûpart de nos Généraux oublier cette pratique. Ceux qui ſont encore aſſez jeunes pour commander nos armées à la premiére guerre, ou ceux que leur naiſſance conduit à cet honneur, ſont exhortés, outre l'étude de leur métier,

ſans laquelle on ſe deshonore, de s'imprimer bien profondément dans la tête, que les Condés & les Turennes, qui ſont nos maîtres, ne combattoient pas autrement & battoient toujours. Ne ſont-ce pas là de grandes autorités, quand nous n'en aurions pas d'autres? Eſt-ce que ceux d'aujourd'hui en ſavent plus que ces grands hommes? Ils ſont trop modeſtes pour croire les ſurpaſſer. Finiſſons cette digreſſion, (dont je n'ai pû me paſſer) par la maxime de Lucullus.

Ce grand Capitaine, avant que de donner la bataille contre Tigrane, dit à ſes ſoldats qu'il falloit joindre d'abord l'ennemi, accoûtumé à ne combattre que de loin, en ſe ſervant de ſes fléches, & lui enlever, par la viteſſe & par la célérité de l'attaque & du choc, l'eſpace qui lui donnoit le moien de s'en ſervir. Nos armes à feu ſont-elles autre choſe que des armes de jet comme l'arc & la fléche? Nos Généraux feront bien de ne faire aucun autre compliment à leurs ſoldats avant le combat, & de leur inculquer bien fortement dans la mémoire, & ſans ceſſe, ainſi qu'à leurs Officiers, que le François a toujours raiſon de ſon ennemi, lorſqu'il le peut joindre ſans tirer, & avec la ſeule arme blanche, tant l'abord du François eſt vif, dangereux & redoutable.

Le Maréchal de Tallard fit très-bien de prendre un parti ſi ſûr & ſi digne de la nation; car nos ennemis, quoique braves, mais plus flegmatiques dans les combats de main, qu'ils eſquivent autant qu'ils peuvent, perdirent dans cette bataille tout l'avantage qu'ils croioient trouver dans leur feu, la choſe du monde la plus mépriſable contre des gens qui d'abord courent deſſus. Ils furent battus, terraſſés & chaſſés hors du champ de bataille avec toute la confuſion des gens qu'on taille en piéces, leurs bagages, leurs munitions, leur artillerie, furent la proie du victorieux: & un ſi grand nombre de drapeaux, qu'on peut bien pardonner l'hyperbole du Maréchal de Tallard dans ſa lettre au Roi, après cette grande victoire: *Nous avons pris plus de drapeaux & d'étendarts, que Votre Majeſté n'y a perdu de ſoldats.* Hors ce dernier article, il ne faut pas douter que la lettre du Romain au Sénat ne fût d'un ſemblable ſtile après ſa victoire d'Adis, qui ne fut pas moins complette que celle de Spire; mais la campagne ſuivante nous fait voir dans tous les deux un revers épouvantable: on les vit battus, atterrés, réduits à rien, & priſonniers de guerre. La diſgrace de l'un fait que les Romains abandonnent l'Afrique, & celle de l'autre fait évanouir nos deſſeins & nos armées en allemagne. Les vertus du Romain ne touchent point un peuple barbare, qui n'en connut jamais aucune dans ſes ennemis, non plus que dans ſes Citoiens du plus grand mérite. Régulus périt dans ſa priſon pour les intérêts & la gloire de ſa patrie. Le François tomba entre les mains d'un ennemi, qui ſavoit reſpecter dans les autres les vertus & les belles qualités dont il étoit ſi rempli lui-même, & ſa priſon fut plus utile à ſon païs par la défection de l'Angleterre, dont il fut lui ſeul l'auteur, que tout ce qu'il avoit fait de glorieux en ſa vie.

Il eſt difficile, ou plutôt preſque impoſſible, de trouver un Général irréprochable, pur & net de tout défaut dans l'éxécution des entrepriſes de grande importance: ſi celui d'Adis ne donne aucune priſe à la gloſe des experts, il ne leur eût pas ſans doute échapé, ſi l'ignorance des Généraux Carthaginois n'eût été extrême. Un habile homme peut-il jamais broncher contre un très-mal habile, dont les fautes ſont de telle nature, que la valeur & l'intrépidité de ſes troupes ne peuvent les réparer? En un mot je ne vois rien dans la conduite des Romains qui puiſſe fournir à cette gloſe; je ne vois rien non plus, ou preſque rien à reprendre dans la conduite du Maréchal à Spire. Ceux qui ont lu les lettres qui ont été écrites de l'armée ſur cette grande action, ne le prétendent pas ainſi. S'il ſurprit M. de Naſſau, diſent-ils, il ne fut pas moins ſurpris lui-même. Tous les deux ſont un coup fourré. De deux hommes qui ſe battent, l'un eſt tué & l'autre en échape, ſont-ils moins maladroits pour cela?

Ces reproches ne pouvoient venir que de ſes envieux & des jaloux de ſa gloire, s'ils ſont quelque illuſion, ce ne ſera pas ſans doute ſur l'eſprit des gens du métier & capables de juger, avec connoiſſance, d'une entrepriſe toute de conduite comme celle-ci. Il faut, pour en décider, être un peu plus fourni de lumiére que ces envieux ne le ſont pour l'ordinaire, car il eſt rare que ces ſortes de gens n'en ſoient pas entiérement dépourvûs. Pour bien connoître cette illuſion, il ne faut pas tant conſidérer ce qu'a fait le Maréchal, que ce qu'il a pû faire, & les moiens qu'il a eus en main pour éxécuter ce qu'il a voulu. Le Romain & le François n'ont rien négligé de ce qui dépendoit de leur intelligence, ni rien oublié des expédiens qui pouvoient les conduire au but qu'ils s'étoient propoſé. Ils y ſont parvenus par cela ſeul. Le premier n'avoit qu'un ſeul deſſein en tête, & l'autre en avoit deux. Si je ne préviens l'ennemi ſur le bord du Spirbak pour en défendre le paſſage, diſoit le Maréchal, je le trouverai ſans doute occupé à paſſer cette riviére: je le ſurprendrai infailliblement dans cette manœuvre; ce qui ſe trouvera en deçà ne peut éviter d'être défait, & ce qui ſe trouvera en délà n'a qu'à s'en retourner. S'ils ſont tous dans la plaine, mon parti & mes meſures ſont priſes, le bon ordre & non la fortune en décidera. Il tint parole. On peut voir par ce que je viens de dire, que le Général François ne ſe repaiſſoit pas d'illuſions & de vaines eſpérances en raiſonnent de la ſorte: & ces ſortes de deſſeins doubles ne viennent guéres à l'eſprit d'un Capitaine d'une capacité & d'une intelligence médiocres. S'il manqua dans ſon premier deſſein, & s'il déclina un peu du droit chemin à l'égard de l'autre, pour être parti une heure plus tard, il ne perdit pas beaucoup de ſes avantages. Quoiqu'il ait trouvé les ennemis tous paſſés, il ne les ſurprit pas moins, & s'il le fut en quelque ſorte lui-même, il eut le tems de ſe reconnoître, de former une bonne ligne, d'attaquer le premier, & de profiter du déſordre de ſes ennemis, qui ne penſoient à rien moins qu'à le voir ſi près d'eux.

Je prie que l'on faſſe attention à ce que je vais dire. Il ſuffit que les Généraux & les ſoldats ne s'attendent pas à certains événemens, qu'ils n'en aient pas la moindre penſée, qu'ils préſument beaucoup de leurs forces, & qu'ils mépriſent celles de l'ennemi, pour tomber dans la crainte & dans l'étonnement. Cela arrive ſur tout lorſque marchant en intention de combattre un ennemi, qu'on ſait enfermé & terré dans ſes lignes, on le voit tout à coup paroître en raſe campagne & à viſage découvert, & donner avec toutes ſes forces. Ils ne peuvent s'empêcher de croire que leurs Généraux les ont trompés, ou qu'ils ſe ſont trompés eux-mêmes. Dans la penſée où ils ſont que l'ennemi ne prendroit jamais un tel parti, s'il n'avoit de très-grandes reſſources & des moiens qui leur ſont inconnus, ils ſe défient du ſuccès de leur entrepriſe, de leur nombre, de leur courage & de leurs Chefs.

Il ſe pourra trouver des perſonnes qui auroient peut-être ſouhaité que je me fuſſe un peu moins étendu ſur le détail & les circonſtances de cette action de Spire; ils me permettront de les avertir que cela n'eſt pas fait pour eux, mais pour un certain ordre d'hommes à qui ces ſortes de choſes ſont un très-grand plaiſir. D'ailleurs cette bataille n'a pas été rapportée avec l'éxactitude qu'elle mérite dans les relations qui en ont été faites: outre qu'elle quadre aſſez bien au ſujet que je traite, elle eſt de plus trés-rare dans ſon eſpéce, & très-digne de l'expérience & de l'habileté du Général qui en a eu tout l'honneur: elle a dû donc produire des remarques & des réfléxions un peu étenduës. Lorſque ces ſortes de cas ſe préſenteront, on me permettra de me donner carriére de toutes les façons, autant pour ma propre inſtruction que pour celle des autres.

Quoique la bataille d'Adis fût beaucoup plus ruſée & d'une conduite admirable, elle pouvoit tout auſſi-bien échouer que l'autre, ſi les deux Généraux euſſent eu en

tête des ennemis d'une prévoiance & d'une expérience un peu moins bornée. Il faut cependant avouër que la défaite du premier lui eût été toujours glorieuſe. On eût dit qu'aiant fait tout ce qui dépendoit de l'habileté d'un Capitaine fin, ruſé & entreprenant, il méritoit de réuſſir. Nous ne tiendrions pas, je penſe, un ſemblable langage à l'égard du ſecond, il prêtoit un peu plus le flanc à la gloſe ſans la mériter. On voit par ce qui préceda cette grande action, quel eſt le poids & la force d'un ſeul moment à la guerre, & par conſéquent de pluſieurs momens; car pour être parti une heure ou une demie heure plus tard, ce qu'il ne pouvoit éviter, il faillit à tout perdre, s'il n'eût réparé ce contre-tems, qui ne ſembloit rien, par la grandeur de ſon courage & par ſa conduite. Apprenons de là qu'un habile Général n'eſt jamais ſurpris, Paſſons maintenant aux fautes des Généraux Carthaginois.

§. V.

Faute des Généraux Carthaginois. Il ne faut approcher d'une place aſſiégée que dans le deſſein de la délivrer par quelque action de vigueur. Secours de Douai.

IL eſt évident que les Carthaginois ne ſe déterminérent à traverſer les montagnes que dans le deſſein de ſecourir Adis, & s'ils changérent de ſentiment, ce fut moins par les obſtacles qu'ils rencontrérent dans leur entrepriſe, que par leur ignorance, & plus encore par leur lâcheté.

La préſence de l'ennemi, dans un Chef habile & véritablement courageux, lui ouvre l'eſprit, & lui fournit des reſſources infinies, auſquelles ſans cela il n'auroit jamais penſé. Elle produit un effet tout contraire dans un malhabile & un lâche; il ne voit que dangers & qu'embarras dans ſon entrepriſe: de là naît l'incertitude & l'indétermination; il ne ſait quel conſeil prendre, & cependant le tems s'écoule, & toutes ces belles réſolutions priſes loin du péril s'évanouiſſent & s'en vont en fumée.

Si les Généraux Carthaginois n'euſſent été dans le deſſein de ſecourir la place par une action d'éclat, ſe fuſſent-ils expoſés à être attaqués dans ces défilés, en cas que les Romains avertis fuſſent tombés ſur leur marche? Et s'ils avoient un tout autre deſſein, comme ils ne l'eurent jamais, ce qu'on ne remarque que trop par leur miſérable conduite, ils euſſent très-embaraſſé Régulus dans ſon ſiége. Peut-être n'en fût-il pas ſorti à ſon honneur. Ce deſſein eſt aiſé à comprendre: il n'y en avoit pas de plus efficace que de tenir la campagne, de ſe ſaiſir de tous les paſſages des montagnes, de répandre leur cavalerie dans les plaines, de reſſerrer les aſſiégeans & les inquiéter dans leurs fourrages, d'intercepter leurs convois, de couper la communication qu'ils avoient avec Aſpis, d'où ils tiroient leur ſubſiſtance, & de les bloquer par mer & par terre en cas qu'ils n'en pûſſent pas faire le ſiége. Quand même ils n'auroient fait ni l'un ni l'autre, ils obligeoient les Romains de lever leur ſiége, ou du moins ils le retardoient; ce qui eſt toujours mieux & plus honorable que de ne rien faire, & de finir par une honteuſe défaite.

Il eſt toujours honteux de marcher au ſecours d'une place aſſiégée, ſi l'on n'eſt dans la réſolution de la délivrer par quelque action de vigueur: ſi l'on fait le contraire de ce qu'on s'eſt réſolu, rien ne nuit davantage à notre réputation, & les conſéquences d'une telle conduite ſont toujours dangereuſes. La crainte de l'ennemi ſe tourne peu à peu en mépris, & ce mépris produit à la fin des coups de réſolution, auſquels on ne ſe ſeroit jamais attendu. Régulus nous en fournit un bel exemple, & cet exemple n'eſt pas le ſeul: l'Hiſtoire eſt toute remplie d'événemens tout ſemblables à celui d'Adis. Si l'ennemi ne tente rien ſur nous, il preſſe ſon ſiége autant qu'il lui eſt poſ-

Digitized by Google

ſible, & ſon courage augmente à proportion de la crainte qu'il remarque en nous. Les aſſiégés qui nous voient dans une honteuſe inaction, & ſpectateurs de leurs miſéres & de leurs périls, ſe laiſſent abattre, perdent tout eſpoir d'être ſecourus; & lorſque la place eſt renduë, on répand ſur le Général les reproches les plus chagrinans. Cela lui fait ſouvent beaucoup plus de deshonneur qu'il n'y en a, lorſqu'il ſe trouve lié par les ordres de la Cour, qui l'empêchent de rien hazarder. Un Général ſe trouvant bridé de la ſorte, ſeroit beaucoup mieux, pour ſon honneur, de s'éloigner du ſiége que de s'en approcher. Car en s'en approchant, ſans aucun ordre de combattre, on s'expoſe à combattre au gré de l'ennemi, & non pas au nôtre; ce qui eſt un très-grand deſavantage.

Le Maréchal de Villars s'expoſa terriblement en marchant au ſecours de Douai en 1710. ſi le cœur en eût dit aux Généraux Alliés, ou pour mieux dire, s'ils euſſent connu leurs avantages. Le Général François avoit apparemment des ordres précis de ne point combattre, autrement la démarche qu'il fit ne ſerviroit qu'à nous convaincre, que l'on ne peut pas être homme, & ne pas quelquefois ſe démentir. Car indépendamment de ces ordres, il ſemble qu'il fit une faute de s'être ſi fort approché de l'ennemi: peut-être le fit-il à deſſein, pour lui donner envie de l'attaquer & de combattre en riſe campagne, ſans qu'on pût lui imputer d'avoir outrepaſſé ſes ordres. L'éxemple ne déplaira pas aux gens du métier, par la raiſon de ſa ſingularité & des inſtructions qu'il renferme: l'on y verra même que Milord Marlborough, que l'on a comparé à Céſar dans ſa guerre des Gaules, quoiqu'il n'en approchât pas de cent lieues, tout habile & tout éclairé qu'il étoit, ne laiſſoit pas que de broncher quelquefois auſſi lourdement que bien d'autres qui en ſavoient moins que lui.

Les Alliés voiant qu'il leur ſeroit difficile de réuſſir dans le deſſein qu'ils avoient de pénétrer en France, ſi Douai ne leur en ouvroit les routes, firent tous les préparatifs néceſſaires pour une ſi grande entrepriſe. Il y avoit de très-grands obſtacles à ſurmonter. La Deule étant par tout impraticable, & bordée de marais en deçà, & plus encore en de-là, l'ennemi n'en pouvoit approcher que par quelques chauſſées très-étroites: ajoutez à cela qu'il leur falloit forcer un très-bon retanchement, ouvrage de la campagne précédente, & qui regnoit tout le long des bords de la riviére. D'un autre côté nous avions, pour nous défendre, des avantages infinis, mais nous ne les reconnûmes pas, quoiqu'ils nous euſſent paru très-redoutables, ſi nous euſſions été à la place des ennemis. Ceux-ci ne doutérent jamais que nous ne nous portaſſions ſur la Deule pour en défendre le paſſage; car à ne juger de ce poſte que par les principes de la lumiére naturelle, ce parti devoit être le ſeul que nous dûſſions prendre pour rendre tous leurs efforts inutiles. Sur ces conſidérations ils ne virent rien de mieux à faire, pour réuſſir dans un deſſein de cette importance, que de nous prévenir ſur cette riviére par une campagne prématurée, qui ne nous donnât pas le tems d'aſſembler toutes nos forces, ou du moins un corps aſſez puiſſant pour nous oppoſer à tout ce qu'ils pouvoient tenter ſur un front de deux ou trois lieuës.

Le Maréchal de Monteſquiou, qui commandoit ſur la frontiére de Picardie, aiant informé la Cour que l'armée des Alliés s'aſſembloit à Fromion, entre Lille & Tournai, on jugea bien qu'elle alloit tomber ſur Douai pour en faire le ſiége. Ce Général ſe met en campagne avec un corps de troupes très-conſidérable, il n'y avoit perſonne qui ne crût qu'il ſe porteroit ſur nos lignes de la Deule, & qu'il attendroit les ennemis dans un poſte ſi viſiblement inabordable. Il n'en fit rien. Il n'eſt cependant pas poſſible qu'habile & éclairé comme il étoit, il ne ſe fût pas apperçû de la facilité où il ſe trouvoit de s'oppoſer à tous les mouvemens des ennemis, & de les prévenir par tout où ils pouvoient ſe porter, & qu'au contraire ceux-ci avoient des mouvemens infinis à faire

faire dans un païs de défilés, de bois & de marais impraticables, outre la Deule qu'il leur falloit paſſer pour entrer dans la plaine de la Baſſée : on eut beau faire voir au Maréchal qu'il n'avoit que ce parti à prendre, & qu'il étoit aiſé, puiſqu'il n'avoit que quelques chauſſées à défendre ; que s'il mépriſoit ſi fort les yeux d'autrui, il ſe portât ſur les lieux, & les reconnût par lui-même. Rien ne fut capable de l'engager à mettre à couvert un poſte ſi avantageux. Les ennemis, ravis d'apprendre que les lignes de la Deule ſont abandonnées, arrivent ſur cette riviére, la paſſent diligemment le 20. Avril à Pont-à-Ventin, & le 22. un grand corps de leurs troupes marche au Maréchal, qui s'étoit poſté proche de Vitri, derriére la Scarpe, où il ſe croioit invincible & le mieux du monde, il eſt attaqué & battu tout en même tems, ne ſe doutant pas même qu'il dût l'être ; & comme les ſurpriſes ne ſont pas trop favorables aux équipages, il en perdit la plus grande partie. Les ennemis, contens d'un ſi beau début de campagne, profitérent du tems, & la place fut inveſtie le 23. Avril 1710.

A cette nouvelle le Maréchal de Villars aſſembla ſon armée ſous Cambrai, réſolu de marcher droit aux ennemis, & de n'en pas faire à deux fois ; il le diſoit hautement, & n'en faiſoit aucun miſtére ; ce qui me fit douter qu'il parlât tout de bon, & que le ſentiment de la Cour fut qu'il hazardât une bataille. J'avance ceci de mon chef & par conjecture, car je n'ai jamais pû découvrir ſi véritablement le Maréchal avoit ordre de ne rien faire : ce qui me le feroit croire, c'eſt que la Cour appuioit beaucoup ſur les conſeils du Maréchal de Bervick. Or le ſentiment de celui-ci étoit de ne rien hazarder, dans une conjoncture cependant, où la vivacité étoit une très-grande ſageſſe. Quoiqu'il en ſoit, nous marchons droit aux ennemis, nous paſſons la Scarpe à Arras au beau plein jour, ſans qu'il parût que les ennemis en euſſent la moindre nouvelle. Nous entrons dans la plaine d'Iſſe ſur vingt colonnes, l'armée ſe met en bataille ſelon la méthode ordinaire, c'eſt-à-dire la cavalerie ſur les ailes, & l'infanterie au centre, ſans faire réfléxion que ce que nous avions de plus fort & de plus redoutable à notre droite, où étoit l'élite de notre cavalerie, ſe trouvoit inutile de ce côté-là. Cette droite de cavalerie, & une partie de celle de l'infanterie, s'étendoient en ligne oblique juſqu'à la Scarpe, où elle appuioit, à cauſe d'un crochet que les ennemis formoient à leur gauche, qui nous empêchoit de nous ranger ſur un front paralléle avec l'ennemi, de telle ſorte que cette droite en étoit fort éloignée.

On étendit la gauche au ruiſſeau de Lens, entre Noyele & cette ville, au marais qui regne le long de ſes bords juſqu'à ſon confluant dans la Deule. Cette gauche ſe trouvoit fort près du camp de Milord Duc. Nous avions en face la hauteur de Bois-Bernard, qui couvroit preſque tout le centre de notre infanterie, & qui empêchoit qu'on ne pût voir, & notre diſpoſition, & tous les mouvemens que nous pouvions faire à ce centre : avantage ineſtimable pour un Général fin & ruſé, & qui ne ſuit pas la route ordinaire.

Cette hauteur s'élevoit doucement juſqu'à la cenſe de Bois-Bernard, où elle formoit une petite plaine pelée & unie, qui faiſoit le haut du côteau, & qui continuoit dans toute ſon étenduë. Ses deux extrémités tomboient en pente inſenſible, celle de la droite alloit finir à un grand ravin très-profond & d'un abord très-difficile, qui commençoit un peu au deſſous du château de Vilerval, que nous avions derriére la ligne vis-à-vis notre centre, & alloit finir au village d'Iſſe, qui étoit entre les deux camps. Ce ravin partageant & coupant la plaine en deux, rompoit preſque la communication de nos deux ailes. Ce deſavantage eût été très-conſidérable ſi nous euſſions été attaqués.

La gauche de la hauteur alloit ſe perdre d'une même pente dans la plaine, à mille pas environ du marais, où notre gauche étoit appuiée.

Pendant que l'armée ſe forme dans la plaine, le Maréchal de Villars s'avance ſur la hauteur de Bois-Bernard, d'où l'on découvroit toute l'étenduë & le terrain où les ennemis étoient en bataille, & tous les mouvemens qu'ils pouvoient faire ſur tout le front de leur armée. Nous avions la hauteur ſur eux à notre centre; bien que cet avantage ne regardât que notre canon, il ne laiſſoit pas que d'être fort conſidérable avant & même pendant le combat. Il y avoit plus que cela; c'eſt qu'on remarqua à leurs manœuvres embaraſſées, qu'ils ne s'étoient pas attendus à la marche hardie de l'armée de France; & leur canon étant encore au parc, on ne doit point douter qu'ils ne fuſſent ſurpris. Voici leur ordre de bataille.

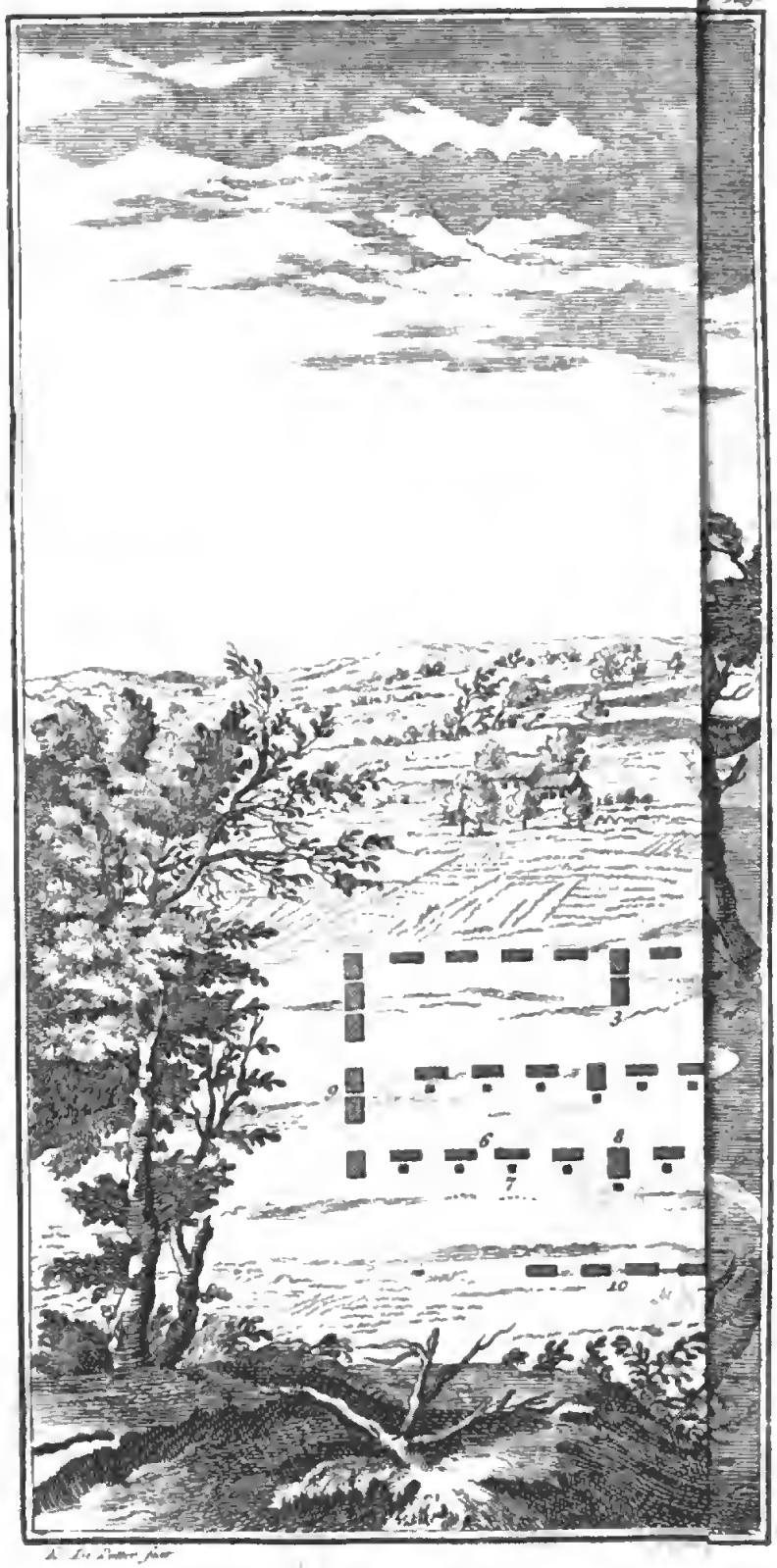
Ils avoient à dos leurs lignes de circonvallation, & la Deule. J'ai déja dit que leur gauche s'étendoit juſqu'à la Scarpe au village de Vitri, & leur droite aux marais du canal de Lens: de ſorte que les deux armées étoient également aſſurées à leurs aîles. Voilà quant à la ſituation du païs, voici quant à l'ordre de leurs troupes. On peut bien juger qu'il n'y aura rien de fort nouveau. Ils ſe rangérent ſur deux lignes & une groſſe réſerve, la cavalerie ſur les aîles, & l'infanterie au centre. L'une & l'autre avoient en front une ligne de redans qu'ils avoient tirés d'eſpace en eſpace, traverſant la plaine de leur droite à leur gauche. Le moindre de ces redans étoit capable de contenir un bon bataillon. Cette bordure n'eût pas laiſſé d'être incommode, ſi ces ouvrages euſſent été achevés. Il me parut trois lignes à la droite de leur cavalerie, ſoit qu'ils craigniſſent que nous ne fiſſions un plus grand effort de ce côté-là, ou qu'ils euſſent deſſein de le faire eux-mêmes. C'eſt tout ce que nous pûmes remarquer de leur ordre: je ne le donne pas pour une réalité, car il ſe faiſoit tant de mouvemens le long de leur ligne, & ſur tout au centre, que je ne vis preſque rien de fixe.

Cette diſpoſition étoit excellente contre une autre toute ſemblable, & ces redans très à redouter. Je ſuis perſuadé qu'en combattant ſelon la méthode de nos ennemis, dont tout l'avantage eſt dans leur feu, nous pouvions être battus; mais la maniére d'attaquer que j'avois propoſée, ne conſiſtoit pas ſeulement dans l'avantage de l'arme blanche, mais encore dans celui de l'ordre, comme je le dirai bientôt.

Ces redans inquiétérent & occupérent longtems le Maréchal, non qu'ils fuſſent infiniment dignes de ſon attention, mais parce qu'il plaiſoit à certaines perſonnes, qui diſoient les avoir vûs de fort près, de les groſſir & de les perfectionner dans ſon eſprit, & par contrecoup dans la tête des autres. Je crois que le Maréchal s'en fût peu ſoucié, s'il n'eût craint de prendre un peu trop ſur lui, & de mettre les affaires en péril.

La plûpart de ceux en qui il ſe confioit le plus, & dont le caractére étoit de ne faire aucune différence du facile au difficile, & de celui-ci à l'impoſſible, alléguérent toutes les raiſons & les lieux communs dont on ſe ſert ordinairement pour diſſuader une bataille, & qui n'ont été que trop ordinairement alléguées vers la fin de cette guerre: mais n'en déplaiſe à ces Meſſieurs, le ſage Catinat & le Maréchal de Villars raiſonnoient mieux, lorſqu'ils diſoient quelque tems auparavant, qu'en perdant une place de la conſéquence de Douai, nous nous verrions en deux campagnes, & peut-être même la ſuivante, dans la triſte néceſſité de courre les riſques d'une action générale qui décideroit du tout, peut-être en lieu déſavantageux. Mais toutes ces raiſons, quelques ſenſées qu'elles pûſſent être, ne furent d'aucun effet: les lettres qu'on écrivoit ſans ceſſe de l'armée, & les lieux communs, ſi en vogue alors, & dont on avoit la tête toute remplie, firent abandonner cette entrepriſe, qui, au jugement des connoiſſeurs, étoit une de celles qu'un habile Chef d'armée n'a garde de laiſſer en arriére, lorſqu'elles ſe préſentent, & que des ordres ſupérieurs ne le brident point.

J'ai déja remarqué que la plaine où nous étions campés, étoit partagée à notre centre



Digitized by Google

par le ravin d'Iſſe, lequel, bien qu'on n'eût rien négligé pour le rendre praticable, ne l'étoit qu'en quelques endroits. Ce déſavantage n'étoit rien, ſi nous euſſions attaqué: mais reſtant ſans rien faire dans un poſte ſi favorable à l'ennemi, il en eût tiré un très-grand avantage, & fait le principal ſujet de ſon entrepriſe.

Leur gauche, comme nous l'avons dit plus haut, n'étoit qu'à la petite portée du canon de ſa droite, & notre droite ſe trouvoit très-loin de la gauche ſans que nous pûſſions l'éviter. Si les Généraux Alliés euſſent réfléchi ſur toute cette diſpoſition, qu'ils euſſent pris ſur ces connoiſſances la réſolution de nous attaquer le jour même, ou pour mieux cacher leur entrepriſe, le lendemain avant le jour, après avoir renforcé leur droite d'une grande partie des troupes de leur gauche, & qu'ils fuſſent tombés ſur la nôtre à la faveur des ténébres, où en étions-nous? Car tout ce que nous avions de redoutable étoit à notre droite, je ne ſai pourquoi; ainſi l'ennemi nous accablant de ſes forces, il étoit difficile que nous pûſſions jamais lui réſiſter, en ſuppoſant même que le ravin n'eût apporté aucun obſtacle aux ſecours que nous pouvions tirer de notre droite, qui ſe trouvoit trop éloignée de la gauche. Celle-ci battuë, ou plutôt accablée du nombre, l'ennemi n'avoit autre parti à prendre qu'à gagner le ravin, le border juſqu'au village de Vilerval, où il n'y avoit perſonne, & delà s'étendre juſqu'à la Scarpe au deſſous d'Arras, où nous avions nos ponts. Je laiſſe à penſer ce que ſeroit devenu le reſte de notre armée, qui ſe trouvoit enfermé entre la Scarpe & les ennemis. Voilà une belle occaſion manquée: s'ils en euſſent fait uſage, dans quelle paſſe n'auroient-ils pas été?

Si le Maréchal de Villars eût été le maître, hardi & entreprenant comme il eſt, il eût fait au-delà de ce que les Alliés pouvoient faire, car leur perte étoit inévitable en combattant dans l'ordre que nous avions propoſé. Quel eſt donc cet ordre, dira quelqu'un? Le voici.

On propoſa de combattre par colonnes, l'infanterie (2) en premiére ligne, les bataillons ſur huit de profondeur: les brigades entrelaſſées de colonnes (3) deux groſſes au centre (4), pour ouvrir & pénétrer l'ennemi de ce côté-là, & le ſéparer de ſes aîles. La cavalerie (5) en ſeconde & troiſiéme ligne (6), les eſcadrons entrelaſſés de pelotons ou de compagnies de grenadiers (7), chaque brigade appuiée à un bataillon (8) ſur douze de hauteur. Les aîles couvertes d'une colonne (9) de trois bataillons pour un plus grand effort. Les dragons (10) en réſerve, & pour ſe porter où il ſeroit beſoin. Par cette diſpoſition chaque arme ſe trouvoit en ſa place, & ſe ſoutenoit réciproquement. Tout le ſecret conſiſtoit à marcher & à joindre l'ennemi. Quand les redans euſſent été mille fois plus formidables qu'ils n'étoient, on n'avoit que faire de les attaquer, il falloit paſſer outre: car ce qu'on avoit à en eſſuier n'étoit qu'un feu de paſſage: n'étant pas poſſible que l'ennemi eût pû ſoutenir contre le poids d'une attaque ſi terrible, contre des colonnes & des bataillons à huit de hauteur, & contre une cavalerie ſoutenuë par des pelotons, au feu deſquels le flanc des eſcadrons ennemis ſe trouvoit expoſé, & qui les tournoit de toutes parts. L'ennemi ouvert à ſon centre, ne pouvoit tirer aucun ſecours de ſes aîles attaquées en même tems. S'il eût été battu, je demande par où il auroit pû ſe retirer. La Deule à ſes derriéres, des marais impraticables à ſa droite, & un ſeul pont au village de Courriére, leur circonvallation à leur gauche, qui n'avoit que ce ſeul azile: encore leur retraite devenoit-elle très-difficile, le marais continuant le long de la Scarpe juſqu'à ſon confluant dans l'Eſcaut. D'ailleurs les garniſons de Bouchain, de Valenciennes & de Condé, n'euſſent pas manqué de s'avancer de l'autre côté de la circonvallation: il étoit libre alors aux aſſiégés de tenter une ſortie générale, & de ſe joindre avec ces garniſons, les aſſiégeans aiant abandonné le côté de la circonvallation lorſque nous entrâmes dans la plaine, de

ſorte que ſi tout ſe fût joint enſemble, cette armée formidable diſparoiſſoit comme une ombre, & le maſſacre eût été d'autant plus affreux, que la retraite devenoit impoſſible, ou très-difficile.

Cette diſpoſition convenoit parfaitement au terrain & à la poſition des ennemis; on s'étoit très-bien expliqué dans le projet, on l'avoit accompagné d'un plan de l'ordre de bataille, la Cour en avoit même reçû une copie, il falloit ſatisfaire à tout; c'étoit un nouveau ſyſtême de tactique, & pour faire recevoir les choſes nouvelles, il eſt beſoin de beaucoup d'adouciſſemens, de temperamens, & même de tours étudiés. Le projet ne fut point approuvé, on avoit d'autres vûes. D'ailleurs dans la guerre comme dans la médecine, la nouveauté ſoulève & déplaît. Le Médecin aime mieux voir périr ſes malades, que de les guérir par les remédes des autres, outre qu'on n'oſe guéres les prendre les premiers. Sans entrer davantage dans les raiſons qui nous obligérent à changer de réſolution à la vûe des objets, ou à ne rien faire de ce que le Maréchal vouloit indépendamment de mon projet, ni dans celles qu'avoient les Alliés de ne pas profiter de leurs avantages, toutes raiſons dont le Prince Eugéne a donné la ſolution, on ne laiſſera pas d'appliquer aux Chefs des deux partis ce qu'Antigonus diſoit de Pyrrhus, qu'il étoit comme les joueurs, à qui le hazard fait venir beau jeu, mais qui ne ſavent pas s'en ſervir.

§. VI.

Entrepriſes ſur les camps. Qualités néceſſaires dans un Général pour ces ſortes d'actions.

L'Art des ſurpriſes d'armées eſt une des parties de la ſcience militaire, auſſi rare dans la pratique, que facile & aiſée dans l'éxécution. Ce que les Anciens en ont écrit n'eſt pas parvenu juſqu'à nous: & quant aux Modernes, il eſt aiſé de voir qu'ils ont à peine effleuré la matiére. Cette partie de la guerre eſt uniquement renfermée dans les éxemples & dans les faits, de ſorte que je me crois obligé de les tourner en préceptes & en méthode, & par là de réduire en art ce qui ne rouloit auparavant que ſur quelques maximes incertaines & peu ſûres, ſouvent vraies par un effet du hazard, & dans un Général imprudent & téméraire; ſouvent fauſſes dans un autre plus habile, qui n'a qu'elles pour ſe conduire dans les mêmes deſſeins.

Ces ſortes d'entrepriſes demandent un grand courage, beaucoup de hardieſſe & de promptitude dans l'éxécution, un eſprit fin & ruſé, un grand ſens, une connoiſſance éxacte du païs, une prévoiance précautionnée: en un mot une grande intelligence de la guerre: car ces ſortes de deſſeins ſont ſujets à mille cas fortuits, à mille incidens qu'on peut détourner par la bonne conduite, par le ſecret & la célérité d'une marche inopinée & bien concertée, qui prévienne les avis des eſpions, des tranſfuges, ou des partis que l'ennemi peut avoir en campagne. Il faut qu'il ſache qu'on eſt venu, & qu'il ignore qu'on doit venir. *Prius veniſſe, quam venturum ſciant hoſtes.* Il faut qu'il ſe trouve dans le piége, ſans l'avoir craint ni ſoupçonné.

Ce que nous allons traiter ici ne regarde pas les ſurpriſes d'un petit corps de troupes, ou l'enlévement d'un quartier; il n'y a rien de moins rare que cela à la guerre. Un détachement ſuffit pour ces ſortes d'avantures, elles ſont toujours promptes & ſubites. Une armée entiére ne ſe meut pas avec la même viteſſe qu'un corps de deux ou trois mille hommes. Il y a peu de Généraux qui oſent entreprendre ſur toute une armée, & qui veuillent même écouter les perſonnes qui propoſent des coups de cette nature, ils les croient trop hazardeux & d'un trop grand détail. Il faut beaucoup d'intelligence, une

Digitized by Google

grande netteté & un grand ordre dans la marche, une diſpoſition de combat très-méditée, toujours différente de celle de l'ennemi, & par conſéquent plus ruſée & plus ſûre. On doit de plus avoir égard à la nature de ſes forces, au tems, aux lieux, aux conjonctures, à l'heure que l'on part autant qu'au tems que l'on arrive. Il faut aller encore au-devant des accidens qui peuvent arriver, & cela n'eſt pas au deſſus de la prévoiance humaine. Le plus embaraſſant de l'éxécution, eſt de s'empêcher d'être découvert. Les eſpions, les donneurs d'avis, les partis en campagne, & les transfuges, ſont ce qu'il y a de plus à craindre. Nous fournirons des moiens pour empêcher qu'on n'échoue ni par cet endroit ni par les autres. Il eſt certain que de telles entrepriſes ſont hériſſées de mille difficultés: mais il faut avouer auſſi, que les pointes s'en émouſſent aiſément, par l'ordre, le ſecret & la bonne conduite. Ceux qui ont concerté de longue main ce qu'ils doivent faire, ne tardent point à éxécuter ce qu'ils ont réſolu, & prennent leurs ennemis au dépourvû, mais les autres ne ſavent où ils en ſont lorſque les malheurs arrivent. En effet comme les ſurpriſes des camps & des armées ſont de tous les événemens de la guerre les plus imprévûs, les plus rares, & les moins attendus, on voit rarement qu'on ſoit ſur ſes gardes, & qu'on s'y trouve préparé. Les grandes armées ſont ordinairement celles qui éprouvent les plus grandes infortunes contre les petites bien conduites & bien menées: la trop grande opinion où l'on eſt de ſes forces, produit le mépris qui naît de la diſproportion, & ce mépris eſt un des plus grands dangers qu'on puiſſe courir à la guerre.

Les Généraux qui manquent d'expérience, de capacité & de hardieſſe, ne ſont pas ceux qui goûtent ces ſortes de deſſeins. Ils les enviſagent d'abord comme téméraires, quoique dans le fond ils ne ſoient que hardis: comme le nombre de ces gens-là n'eſt pas petit, il ne faut pas s'étonner ſi ces maniéres de penſer ſont ſi ordinaires; ce qui fait que ces ſortes d'entrepriſes ſont preſque toujours heureuſes. M. de Turenne, le plus grand Capitaine qu'on ait vû depuis les Anciens, ne fut-il pas ſurpris lui-même, battu & diſſipé par des forces très-inférieures, & par les débris même d'une armée qu'il venoit de battre? Si un auſſi grand Chef de guerre que celui-là s'eſt vû ſurpris & enveloppé dans un tel piége, que ne doit-on pas eſpérer d'un autre tout ſemblable que l'on tend à un ennemi, qu'on ſait moins habile & moins éclairé? Je dis moins habile & moins éclairé, car depuis un tel homme juſqu'à aujourd'hui, & d'aujourd'hui en trois ſiécles, je doute qu'il en paroiſſe jamais un qu'on puiſſe lui égaler.

On ſurprend une armée dans ſon camp, dans ſes quartiers, dans ſa marche, & ſous le canon d'une place. Nous ne traiterons dans ces obſervations que des entrepriſes qui regardent les camps, pour ne pas nous écarter de notre ſujet.

§. VII.

Se retrancher dans ſon camp, uſage des Anciens que nous avons laiſſé pour un autre beaucoup moins avantageux.

LEs Anciens étoient moins expoſés à ces ſortes de ſurpriſes que ne ſont les Modernes. Les premiers ſuivirent toujours conſtamment l'excellente maxime de ſe retrancher dans leurs camps, lors même qu'ils n'avoient rien à craindre de l'ennemi, euſſent-ils dû n'y reſter qu'une nuit: moins par crainte, que par des raiſons très-ſages. Nous ſuivons une autre méthode bien moins par raiſon que par coûtume: car ce que nous faiſons pour nous garantir des inſultes de l'ennemi, eſt mille fois plus ruineux & plus fatiguant à une armée, que ſi nous imitions les Anciens. Cette multitude de gardes de cavalerie & d'infanterie, dont nous formons comme une chaîne au loin, &

ſur tout le front d'une armée, ces poſtes avancés, outre les partis qu'on envoie à la guerre pour ajouter à ces précautions, ne ſervent dans le fond que pour nous avertir quand l'ennemi n'eſt qu'à deux pas de nous. Lorſqu'on peut éluder les détachemens que l'on envoie aux nouvelles, comme j'en ferai voir la facilité, le reſte ne ſert de rien pour retarder d'un moment le ſuccès de ſes entrepriſes. Ces grandes gardes, qui ſe replient ſur l'armée, lorſque l'ennemi, que l'on croioit bien loin, paroît tout d'un coup, y portent bien plus l'épouvante & la conſuſion qu'ils ne la raſſurent. Une armée n'étant pas retranchée, & ne ſe trouvant pas préparée à une attaque, ne la ſoupçonnant pas même, ſi l'ennemi ſurvient tout à coup, elle n'a rien de plus que lui à l'égard du terrain, & il a une infinité d'autres avantages: s'il eſt plus fort, il nous déborde: s'il eſt plus foible, nous ne pouvons nous imaginer qu'il le ſoit; car qu'eſt-ce que l'opinion ne fait pas à la guerre? Tous ſont ce raiſonnement, viendroit-il nous attaquer, s'il ne nous ſurpaſſoit en nombre, & s'il n'étoit même plus brave? Ajoutez à cela l'avantage de la ſurpriſe, & celui d'être le premier à attaquer.

Ces grandes gardes de cavalerie, qu'on avance pendant le jour ſur tout le front d'une armée, & qui ſe retirent la nuit aux petites gardes du camp, étoient inconnuës aux Anciens, dont la cavalerie étoit en petit nombre; & quand ils en auroient eu tout autant que nous en avons, ils n'euſſent pas moins mépriſé ces ſortes de précautions inutiles. On n'entreprend jamais ſur une armée dans le plein jour, lorſqu'il s'agit d'une ſurpriſe, à moins que l'on n'ait affaire à un Général imbécille, ignorant & ſans précautions. On choiſit toujours la nuit, & dans les bonnes régles on doit attaquer une heure avant le jour: ces grandes gardes ſont donc inutiles, ſi elles ne ſervent que pour le jour. Les Anciens n'uſoient d'autres précautions contre les ſurpriſes, que de ſe retrancher, d'envoier à la guerre pour avoir des nouvelles, & la cavalerie en très-petit nombre battoit ſans ceſſe l'eſtrade. Trois cens chevaux partagés par petites troupes, ne font pas moins d'effet que cette enchaînure de gardes, qui occupent un dixiéme de la cavalerie d'une armée, qui ne fatigue pas moins dans ces gardes que ſi elle couroit la campagne, & ces précautions ne tiennent pas moins un Général en inquiétude & ne diviſent pas moins ſon attention. Il craint toujours qu'on ne les enléve en quelque endroit, comme cela arrive aſſez ſouvent: rien ne lui fait plus de peine, il n'eſt jamais bien tranquille, & ſon inquiétude redouble la nuit; ce qui fait qu'il n'a jamais l'eſprit bien libre: il faut cependant l'avoir pour imaginer de bons coups.

Une armée bien retranchée dans un camp, eſſuie beaucoup moins de fatigues; à peine en faut-il un vingtiéme, pour les gardes, & l'on conſerve ſa cavalerie. Le Général fait ſes fourages ſans crainte. S'il en a peu de ſon côté, & l'ennemi beaucoup du ſien, celui-ci n'ira que peu ſouvent; & l'autre ſe verra obligé d'y courir ſans ceſſe. Si le dernier connoît bien ſes avantages, il ne manquera pas de marcher à l'autre, & de l'attaquer pendant qu'il eſt dénué d'une partie de ſa cavalerie. Lorſqu'on eſt retranché, on ſe tient tranquille dans ſon camp; malgré cette diſtraction de forces, on n'eſt jamais ſurpris: & ſi l'ennemi veut tenter quelque entrepriſe, on eſt en état de ſe défendre, & celui-ci ne peut attaquer qu'à force ouverte.

Un Général habile, hardi, ferme & réſolu, à la tête d'une armée beaucoup inférieure à celle qui lui eſt oppoſée, peut par ſon courage, par ſon adreſſe, & par ſa bonne conduite, mener auſſi haut à la main ſon antagoniſte, que s'il en avoit une bien forte. Les petites armées, qui ont de tels Généraux à leur tête, ſont celles qui ſont le plus à redouter, & les plus propres aux entrepriſes extraordinaires. Celui qui ne peut vaincre par la force ouverte, & tambour battant, ou s'oppoſer aux deſſeins d'un ennemi ſupérieur par le nombre de ſes troupes, trouve toujours des reſſources dans la ruſe & dans l'artifice: rien de plus aiſé, & pourtant rien de moins commun; mais il

Digitized by Google

ne doit jamais oublier cette maxime, que dans tout ce qu'on entreprend de grand & de hardi à la guerre, il faut moins conſidérer la difficulté que l'utilité. Or il eſt certain que dans les ſurpriſes des camps & des armées il y a peu de l'une, & beaucoup de l'autre.

§. VIII.

Connoiſſances que doit avoir le Général. Le ſecret.

IL y a bien des choſes à obſerver dans ces ſortes de deſſeins, & ſans leſquelles on ne ſauroit ſe déterminer à rien d'aſſuré. Le Général doit avoir une connoiſſance éxacte des forces de l'ennemi, en quoi elles conſiſtent, & ſur leſquelles il compte le plus. La ſituation & la diſpoſition de ſon camp, les gardes, où elles ſe retirent la nuit, celles qui ſont fixes dans certains poſtes avancés, la route des patrouilles, la nature du païs pour aller à l'ennemi, les villages, les maiſons, & les défilés qui ſont ſur tout le front de ſon camp. Si ſes aîles ſont appuiées à un village, à une riviére, à un bois, &c. s'il y a des ruiſſeaux, des ravins, des marais, des champs clos, des bois, des fonds, des hauteurs, des foſſés, des défilés aux environs de ſon camp, ou qui coupent la communication des brigades, ou quelque partie de ſon armée, &c. c'eſt ſur ces connoiſſances néceſſaires qu'un habile Chef de guerre établit & concerte ſon projet, qu'il s'y détermine, ou qu'il le rejette.

Dans toutes ſortes d'entrepriſes tout dépend du ſecret & de la diligence. Les ſurpriſes d'armées ſont à mon ſens les plus aiſées dans l'éxécution, & les moins ſujettes aux accidens inopinés. Une marche précautionnée, intelligente & forcée, mais pourtant ſerrée & unie, en fait tout le miſtére; car à l'égard des préparatifs, comme elles n'en éxigent aucun, le ſecret peut être couvert d'un voile impénétrable, & juſqu'au moment de l'éxécution. Il eſt très-difficile que l'ennemi en puiſſe avoir la moindre nouvelle, ni ſoupçonner une ſurpriſe, ſi l'on ne néglige aucun des moiens dont je parlerai bientôt. Quelque dépenſe qu'il faſſe en eſpions, on peut fort aiſément échaper à leur vigilance. Les plus fâcheux ſont les tranſfuges qui peuvent s'échaper dans la marche; mais que diront-ils, s'ils ignorent où l'on va, & ce que l'on veut faire? Le ſecret que l'on eſt obligé de communiquer à pluſieurs perſonnes, eſt rarement un ſecret gardé: mais ici on peut, ſi le Général le juge à propos, n'en faire part à perſonne; & c'eſt toujours le mieux qu'il puiſſe faire, au moins le plus tard qu'il lui ſoit poſſible.

On ſait que les deſſeins les plus aiſés, comme les plus difficiles, & ſur tout ceux qui ſont hardis & peu communs, trouvent toujours des contradicteurs. On vous paſſera les eſpions, mais on épuiſera tous les ſophiſmes militaires à l'égard des déſerteurs. S'ils ne diſent rien du deſſein que vous avez, parce qu'ils l'ignorent, dira-t-on, du moins l'ennemi ſaura que vous marchez, il ſoupçonnera quelque choſe, s'il ne le devine; le ſoupçon produit les précautions, & l'on ſe tient ſur ſes gardes. On alléguera encore les partis que l'ennemi peut avoir en campagne, autre ſujet de défiance, & de martel en tête: Suppoſons, dira un autre trembleur, que nous échapions aux eſpions & aux déſerteurs, nous avons une marche à faire, & des villages à traverſer; qui peut nous aſſurer que quelqu'un n'en ſortira pas, & qu'il ne donnera pas avis de notre marche? Ne ſeroit-ce pas une eſpéce de prodige, ſi cela n'arrivoit pas dans un pais tout ennemi? Voilà ſans doute bien des obſtacles, des difficultés très-grandes, & des ſujets de douter du ſuccès d'une entrepriſe ſi délicate: il eſt rare qu'un Général ne trouve pas de telles gens dans un Conſeil de guerre. Ce qu'il y a de plus fâcheux, c'eſt que ces

ſortes d'eſprits timides, ſans être fort habiles ni fort braves, ſont toujours les plus éloquens & les plus écoutés à la Cour & dans les armées, au préjudice même des deſſeins les mieux fondés & les plus ſalutaires. J'en fournirois de bons exemples ſi je voulois, mais il faut une poſtérité plus reculée pour les citer: ou tout au moins il faudroit que quelques-uns de ces gens-là, qui vivent encore, me permiſſent, ſans ſe fâcher, de faire voir la ſubtilité de leur eſprit & la force de leur éloquence, à diſſuader & à combattre par des raiſonnemens ſpécieux & peu ſolides, les deſſeins les plus importans, & les plus faciles dans l'éxécution; ceux qui ſont doués des mêmes talens, apprendroient par là qu'ils doivent les emploier à tout autre uſage; car à peine l'occaſion de faire un coup d'éclat & déciſif eſt-elle manquée & rejettée, qu'on reconnoît l'illuſion de tous ces beaux raiſonnemens: & après nous être acquis la réputation d'eſprit ſubtil, qui nous demeure, nous perdrons celle d'un homme véritablement courageux. L'on ne connoît jamais mieux le caractére d'un homme de guerre, que dans les Conſeils, où il s'agit d'une entrepriſe importante, hardie & périlleuſe, telles que ſont les ſurpriſes d'armées, qu'on regarde ordinairement comme téméraires, lorſqu'il y a diſproportion de forces dans celui qui les entreprend: on va voir bientôt qu'il s'en faut bien qu'elles ne ſoient telles que la plûpart ſe l'imaginent fauſſement, & qu'elles ſont au contraire très-aiſées & très-ſûres dans l'éxécution. Un Général qui roule un tel deſſein dans ſa tête, doit débuter par ſe retrancher de telle ſorte, que l'ennemi s'imagine qu'il a bien peur; cette peur artificielle, le rend moins circonſpect & plus négligent.

§. IX.

Précautions à prendre.

ON concerte l'heure & le tems qu'on doit partir au chemin que l'on a à faire, on le compaſſe encore à la nature du païs, aux obſtacles qu'on peut rencontrer, & au nombre des colonnes que l'on peut former dans la marche. Les défilés la retardent infiniment, & ſelon le nombre qu'il y en a, on part plutôt ou plus tard. On doit obſerver toutes ces choſes avec tout le ſoin & l'éxactitude poſſible, & régler ſi bien ſon tems, qu'on puiſſe être en état d'attaquer deux heures avant le jour, & diſpoſer les colonnes dans la marche ſelon la diſpoſition, ſur laquelle l'on veut combattre; car c'eſt la nature du terrain d'un champ de bataille qui doit ſervir de régle à la compoſition des colonnes, pour éviter la confuſion & la multitude des mouvemens qu'il eſt néceſſaire de faire lorſque l'on eſt arrivé, & qui ne ſont que trop dangereux lorſque les armées ſont en préſence. Je m'en rapporte à M. de Puiſegur, qui eſt un de nos Maîtres ſur cette profonde partie de la guerre: il n'aura garde d'en diſconvenir. Il y a des précautions à prendre avant que de ſe mettre en marche pour aller à l'ennemi, il eſt bon d'en être informé.

On donnera l'ordre à l'ordinaire, ſans aucune apparence de deſſein ni de campement. Deux heures avant la nuit, & d'un jour ſans Lune, on détachera deux cens chevaux, autant de dragons, cent Huſſars, & huit compagnies de grenadiers complettes. Ce détachement, auquel on diſtribuera de la poudre, s'aſſemblera à la tête du camp, & ſans aucun égard au tour du rôle. Il ſera compoſé d'Officiers & de Sergens choiſis, & d'un Chef de grande expérience, ſans aucun égard au rang par rapport au nombre des troupes, mais ſeulement à l'habileté, qui dans toutes ſortes d'entrepriſes doit régler le choix d'un Général d'armée: c'étoit la pratique de M. de Turenne. On fera en même tems courir le bruit, que la deſtination de ce détachement eſt contre les eſpions & les déſerteurs, & pour occuper toutes les routes par où l'on peut aller à l'ennemi; ce

qui obligera les uns à reſter au camp pour cette fois, & les autres qui auroient envie de s'échaper, à remettre la partie à une occaſion plus favorable.

Ce corps, dont les Huſſars ſeront l'avant garde, ira par un ſeul chemin, juſqu'à un lieu déterminé au centre, & à une petite demie lieue du camp ennemi: obſervant de ne point trop effleurer les poſtes avancés, où l'on peut avoir jetté de l'infanterie; & ſi ces poſtes ſont trop en deçà des gardes ordinaires de jour, on les laiſſera derriére, pour ſe mettre entr'eux & le camp ennemi.

Lorſqu'on ſera arrivé au lieu deſtiné, & que l'infanterie aura joint, celui qui commande la partagera en pluſieurs pelotons. On ſera de même de la cavalerie, qu'on diviſera en pluſieurs petites troupes, dont on poſtera quelques-unes ſur tous les chemins, les paſſages, travers champs & endroits couverts, par où l'on peut aller à l'ennemi, s'étendant ſur tout le front de ſon camp: les troupes de cavalerie & de dragons occuperont les endroits de plaine, s'étendant ſur une même ligne, obſervant un grand ſilence, avec ordre de ne point tirer, quoiqu'il puiſſe arriver, & d'arrêter tout ce qui va ou qui vient du côté de l'ennemi: comme ſi l'on n'étoit là pour autre deſſein, que celui d'arrêter les eſpions & les déſerteurs. On défendra à qui que ce ſoit de s'écarter de ſon poſte: c'eſt à quoi les Officiers auront une extrême attention. On joindra chacun de ces petits poſtes, ou petites gardes, par des ſentinelles qui communiqueront de l'une à l'autre, pour qu'on puiſſe ſavoir inceſſamment & promptement ce qui ſe paſſe le long de la chaîne. La cavalerie en uſera comme l'infanterie. S'il ſe trouve des maiſons le long de la chaîne, on s'en rendra le maître ſans bruit, pour que perſonne n'en ſorte; & s'il y a des chiens, on les empoiſonnera. Les Huſſars battront l'eſtrade le long de cette chaîne.

Voilà, ce me ſemble, le meilleur & le plus ſûr moien de maſquer une armée, pour que le Général n'ait aucun avis de ce qui ſe paſſe en dehors; & comme les eſpions & les ſoldats ſont déja informés qu'on leur tend des piéges, ſans rien ſavoir du véritable deſſein du Général, il eſt impoſſible que les ennemis en puiſſent rien apprendre, quand ils pourroient percer la chaîne: ce qu'ils ne ſauroient faire ſans tomber dans quelqu'une des embuſcades. Cette méthode ôte toutes les difficultés qui font rejetter ces ſortes d'entrepriſes, & les rendent aiſées & faciles. Je ne penſe pas qu'on puiſſe en trouver de meilleures. Annibal eſt le premier des Anciens qui s'en ſoit ſervi à la ſurpriſe de Tarente, mais non pas avec l'art dont je l'explique ici. Dans le projet que je fis pour le ſecours de Mons en 1709. je propoſai cette méthode, & le projet fut agréé de la Cour, & envoié au Maréchal de Monteſquiou, qui n'avoit nulle envie de s'embarquer dans un ſi grande entrepriſe. J'attendois quelques objections de ſa part, mais il n'en avoit point à me faire. Je propoſai encore cette méthode dans le projet du ſecours de Douai, dont j'ai parlé.

La premiére choſe à quoi le Général doit penſer avant que de ſe déclarer, eſt de demander aux Majors de ſon armée un état juſte du nombre des combattans, ſur leſquels il peut compter, celui des cavaliers & des dragons à pied. C'étoit la méthode de M. de Turenne, je la tiens bonne, & ce doit être celle de tout Général. Il ſait au moins, quand l'occaſion s'en préſente, ce qu'il peut réellement oppoſer à l'ennemi.

Feu M. de Vendôme prit de ſemblables meſures dans ſon entrepriſe ſur le camp des Eſpagnols, ou pour mieux dire, ſur trois camps tout à la fois pendant le ſiége de Barcelonne; il ne ſe peut rien imaginer de plus beau, de plus hardi, & de mieux conduit. Larrey la rapporte en très-peu de mots.

Ce que ce grand Capitaine *fit de plus vigoureux*, dit l'Auteur, *fut l'action qui ſe paſſa le* 14. *Juillet. Il avoit appris par ſes eſpions que ce jour-là la garniſon devoit faire une ſortie générale ſur la tranchée, pendant que les Eſpagnols, qui campoient à deux lieuës*

de la ville, ſous l'étendart du Viceroi, viendroient attaquer l'armée Françoiſe en flanc, & par derriére. Il les prévint. A deux heures du matin avant le jour, il fit marcher les détachemens de cavalerie & d'infanterie qu'il avoit ordonnés, & les ſuivant de fort près, il entra dans le camp des ennemis, & renverſa les troupes qu'il y trouva, ſans qu'elles pûſſent ſe rallier dans l'obſcurité, & dans la conſternation où cette ſurpriſe les avoit jettés. Le Viceroi encore au lit, prit la fuite, ſans avoir eu le tems de s'habiller. Tout le camp fut pillé. On prit les bagages, la vaiſſelle d'argent des Généraux, & la caſſette du Viceroi, où il y avoit vingt-deux mille piſtoles. On fit encore un butin conſidérable de mulets ou de chevaux, juſqu'au nombre de ſix cens. Le Duc de Vendôme, après cette grande & heureuſe expédition, ſe retira, après avoir fait brûler le Camp de Cornella, où elle s'étoit paſſée. Les ennemis en avoient encore deux autres, d'où ils furent auſſi chaſſés, & allérent camper ſur des hauteurs inacceſſibles. On brûla ces deux camps comme le premier. On dit que ces grands ſuccès ne coûtérent aux François que ſoixante-dix hommes tués & bleſſés. Plus de trois cens des ennemis périrent dans la premiére action que conduiſoit le Duc de Vendôme, & un pareil nombre dans celle que le Lieutenant Général d'Uſſon éxécuta ſous ſes ordres. On voit cependant des relations qui diminuent la perte des ennemis, mais aucune ne diminue la gloire du Duc de Vendôme, & toutes conviennent, qu'il avoit fait un coup de Maître, d'autant plus digne de louange, qu'il étoit d'une néceſſité abſoluë, en prévenant les Eſpagnols, qui étoient ſur le point par la ſortie générale de la place & de leurs camp, qu'ils avoient reſoluë, de rompre toutes les meſures du ſiége. Les Hiſtoriens partiaux ne prennent pas garde qu'en diminuant la perte des vaincus, ils en augmentent la honte.

§. X.

Obſervations & précautions dans la marche & dans le combat.

ORdre de ne point ſortir du camp, ſous peine de la vie: le prétexte ſera la revûe du Général, ou du Commiſſaire. Autre ordre de repaître trois heures avant la nuit, ſi la marche eſt longue.

La générale, l'aſſemblée, & aux champs, à la ſourdine, ou la retraite, tiendra lieu de tout.

Les Officiers Généraux ſeront avertis par des billets cachetés, de ſe trouver chez le Général un peu avant la retraite. Le projet de l'entrepriſe leur ſera communiqué, l'ordre de la marche & celui du combat. Permis à chacun de propoſer tout ce qui pourra contribuer au ſuccès du deſſein qu'on leur à propoſé, mais rien qui puiſſe tendre à le rejetter.

On réglera leurs poſtes, bien moins ſelon l'ancienneté de commiſſion, que ſelon leur expérience, leurs talens & leur mérite: nulle acception de perſonne, où il s'agit du tout.

Chacun aiant ſes ordres par écrit, mais non pas abſolument bornés, parce qu'il ſurvient des cas qu'on ne ſauroit prévoir, ils auront ſoin d'inſtruire les Officiers & les Chefs des corps qui ſeront à leurs ordres; ils agiront ſelon les variations des occurrences, ſe ſervant de tous les avantages du terrain, ſelon qu'ils ſe préſenteront, ſans pourtant rien changer dans une diſpoſition déja établie. Chaque Chef de Brigade, & les Commandans des corps, chacun en particulier, exhorteront & animeroit leurs ſoldats à bien faire, par l'eſpérance du butin, de la gloire, & de leur propre ſalut, leur faiſant entendre que tout dépend de la conſervation de leur ordre, & de l'union réciproque de leurs rangs & de leurs files, & d'attaquer bruſquement & la baionnette au bout du fuſil,

Digitized by Google

ſans délibérer & ſans marchander. Chaque Officier Général agira & prendra ſon parti de la choſe même, ſans attendre des ordres ſupérieurs; parce que le Général n'aiant aucun endroit fixe, il n'eſt pas toujours à portée de les leur donner, & ſur tout dans une action de nuit. Il eſt d'ailleurs impoſſible que divers changemens n'arrivent dans l'éxécution des grands deſſeins, on doit prendre ſon parti ſur le champ, ſelon les différentes manœuvres de l'ennemi.

Je l'ai déja dit, je le répéte encore, on ne le ſauroit trop ſouvent. La méthode qu'on doit ſuivre pour l'ordre de bataille, pour la diſtribution de chaque arme, & pour la marche, eſt de ne ſe point régler à l'égard de celle-ci, ſur la nature du païs que l'on a à traverſer en allant à l'ennemi, mais ſeulement ſur l'ordre qu'on s'eſt déterminé de ſuivre dans le combat. Pour cet effet l'on mettra l'armée en bataille une heure avant qu'elle s'ébranle pour marcher.

L'armée en bataille, le Général en ſera voir l'ordre aux Officiers Généraux, pour leur en donner une idée nette & diſtincte: car tous ne ſont pas également éclairés ni aſſez habiles pour régler leur conduite ſur l'explication qu'on leur aura donnée par des raiſonnemens, & ſur un plan deſſiné. On voit plus clair dans ce qui s'offre de réel & d'éxécuté ſur le terrain, & ſur tout à l'égard d'une diſpoſition peu commune.

On marchera ſans équipages, les ſoldats auront leurs avreſacs & un pain. A l'égard du canon, le meilleur eſt d'en amener le moins que l'on peut, parce qu'il ne s'agit que d'une ſurpriſe, d'un violent coup de main, & d'une affaire de nuit, où le canon n'eſt pas d'un fort grand uſage.

Pendant que l'armée ſera en bataille, que le Général parcourra la ligne, qu'il parlera aux troupes d'un air gai & content, on fera paſſer les chariots de munitions de guerre le long de la ligne, on diſtribuera autant de poudre & de bales que les ſoldats en pourront garder auprès d'eux. Le canon & les chariots de munitions & d'outils, auront double attelage.

Au premier ſignal chaque Officier Général ſe rendra à ſon poſte bien inſtruit du nombre des corps qu'il aura à ſes ordres. Enſuite l'armée ſe mettra en marche.

§. XI.

Ordre de bataille.

SUppoſant l'ennemi campé dans une plaine raſe & découverte, les aîles appuiées, la droite à un ruiſſeau, la gauche à un village, la cavalerie ſur les aîles, & l'infanterie au centre, ſelon la méthode ordinaire, & que cet ennemi ſoit ſupérieur d'un tiers en infanterie & en cavalerie. Voici mon ordre de bataille, & ma façon de combattre.

L'infanterie à la premiére ligne, rangée par colonnes (2) d'une ſeule ſection, aiant à ſes aîles & entre chaque brigade les colonnes (3), chacune de trois ſections. Les compagnies de grenadiers (4), ſur cinq de hauteur, à la queuë de chaque colonne, pour ſervir comme de reſerve, ou pour donner enſemble, & prendre les bataillons, ou les eſcadrons ennemis en flanc.

La ſeconde ligne ſoutenuë de la cavalerie (5), les eſcadrons entrelaſſés de pelotons (6), de quarante fuſiliers choiſis, & des plus ingambes de l'infanterie, pendant qu'on chargera de front & l'épée à la main; & pour obliger ces eſcadrons à cette manœuvre, les cavaliers laiſſeront leurs mouſquetons au camp. Les dragons (7) en réſerve, & pié à terre.

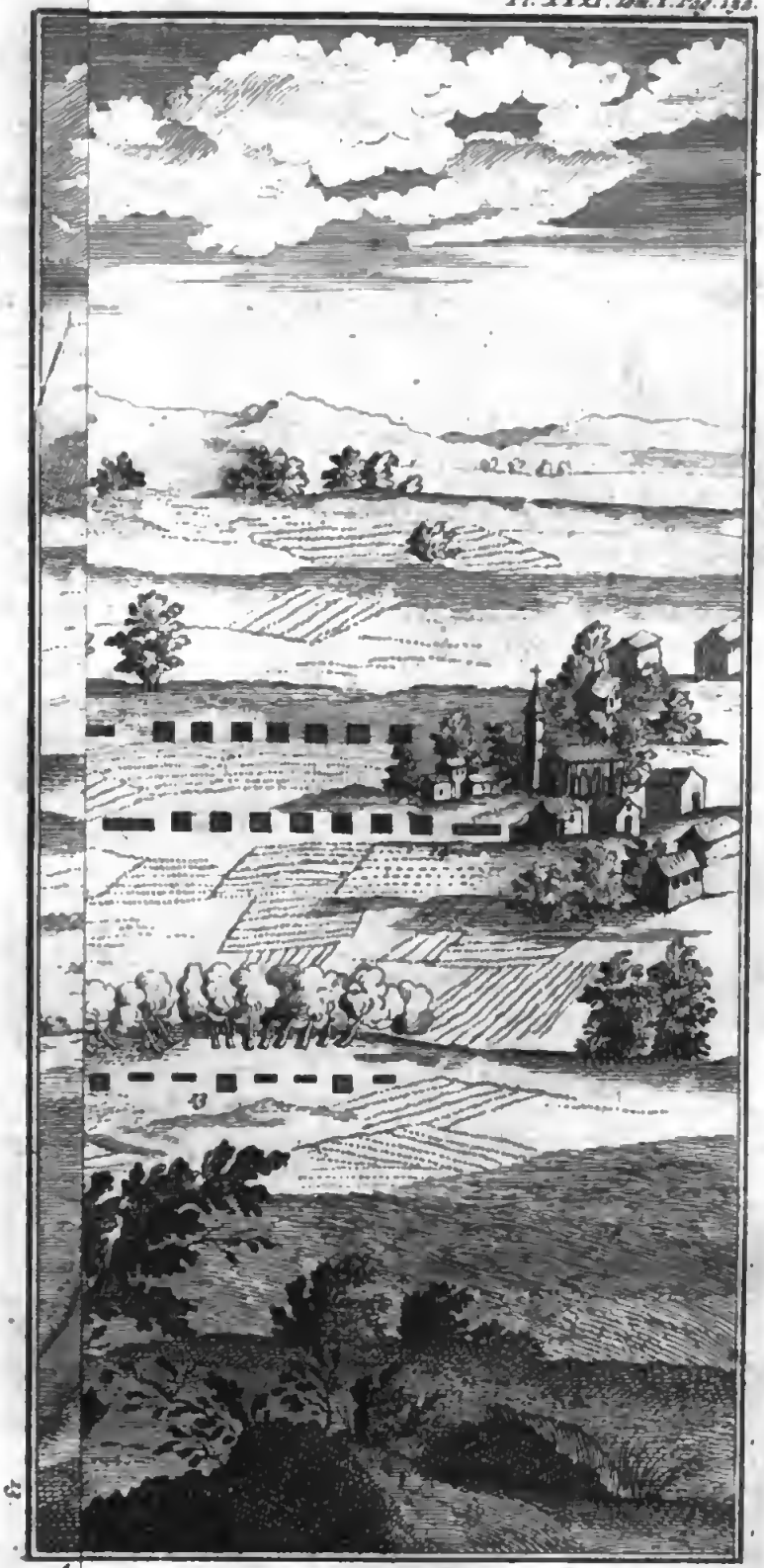
Comme les villages ſont ce qu'il faut le plus éviter dans une bataille, & que la victoire ne dépend pas de leur attaque, mais d'un centre ouvert, ou d'une aile ſautée hors, j'évite ici d'y aller fouiller. Bien qu'un centre pereé & ouvert par un puiſſant corps de troupes (8): déeide du ſuccès d'une journée, il eſt plus ſûr de tenir en échec & en crainte les aîles, pour empêcher les ſecours que le centre en pourroit tirer. Je forme un corps du reſte de ma cavalerie à la droite de l'ennemi (8), les eſcadrons (9) appuiés aux deux colonnes (10), & une autre au centre (11) d'une ſeule ſection. Ces eſcadrons ſeront entremêlés de pelotons comme ceux de la ſeconde ligne (12). Ce corps ne chargera que lorſque l'affaire ſera tout à fait engagée; mais comme il pourroit faire un contre-tems, on doit uſer de ſignaux, & les fuſées ſont toujours les meilleures dans les affaires de nuit. Les troupes du premier détachement (13), dont j'ai parlé plus haut, feront une fauſſe attaque du côté du village (14), ſans en approcher, pour tenir les deux aîles en échec. Le canon doit tirer principalement du côté des aîles, & toujours en écharpe.

Voilà l'ordre & la diſtribution d'une bataille nocturne. Ceci mérite une analyſe; les Officiers expérimentés la feront bien ſans que je m'en mêle, mais les autres ne la feront pas, & les premiers y ſeront embaraſſés, s'ils ne ſont au fait de mon principe des colonnes, il faut du moins qu'ils en aient une bonne idée, & les autres plus que cela.

La premiére régle à la guerre, ou pour mieux dire, l'axiome inconteſtable ſur lequel on ne ſe fonde pas aujourd'hui, eſt que dans toutes ſortes de combats une arme ſoit ſoutenuë par l'autre, celui, qui ne l'obſerve pas, eſt ſurmonté par l'ennemi qui le ſuit. Voilà déja un point de vérité que la raiſon, le bon ſens, & la guerre nous démontrent, quand les éxemples ne le feroient pas. Aſſurez bien vos flancs, non par les obſtacles que le terrain vous offre, car on ne les trouve pas toujours, mais par vos armes mêmes. Or les colonnes ſont les ſeuls moiens qui puiſſent les garantir, alors quelque débordé que vous ſoiez, vous n'avez rien à craindre, la force de la colonne étant égale par tout. Ces trois corps, quoique les deux des aîles ſoient infiniment moindres que celui du centre, & ſéparés extraordinairement, attaquent & ſe défendent indépendamment l'un de l'autre: leur force étant en eux-mêmes, ils ne craignent ni à leurs flancs, qui n'offrent aucun foible, ni ſur leurs derriéres. J'attaque d'abord au centre (15), où j'ai preſque toutes mes forces, pour ſéparer l'ennemi de ſes aîles; & quand les deux autres ne donneroient pas, la victoire ne ſeroit pas moins certaine.

De la maniére dont nous nous rangeons, & dont nous combattons aujourd'hui, il n'eſt pas poſſible que nos bataillons puiſſent ſoutenir contre le poids & le choc de pluſieurs colonnes. Ma maniére de combattre eſt auſſi invincible, lorſqu'on l'oppoſe à une autre, dont toute la force conſiſte dans le feu; car ce feu ceſſe dès le moment qu'on l'aborde, & qu'on le joint. Il y a encore plus à conſidérer que ce que je viens de dire: on ne peut pas douter que la cavalerie & l'infanterie de l'ennemi ne ſoient ſéparées l'une de l'autre, & par conſéquent elles n'ont aucun ſecours réciproque à attendre. Si la premiére ſe trouve avoir affaire aux deux armes que je lui oppoſe à ſa droite, il eſt impoſſible qu'elle puiſſe parer au feu de l'une pendant qu'elle a à ſe défendre contre l'épée de l'autre, & à des armes de longueur, qui fraiſent tous les corps de mon infanterie, & ces armes ſont infiniment plus fortes & plus redoutables que la pique.

L'ennemi ne ſauroit réſiſter ni ſoutenir contre le choc du corps du centre rangé ſur une ligne de colonnes, appuiées à de plus groſſes, & ſoutenuës d'une ligne de cavalerie; les eſcadrons fortifiés par des pelotons, auxquels les compagnies de grenadiers, inſérées dans les eſpaces des colonnes, peuvent ſe joindre dans le combat: le corps de la gauche n'eſt-il pas auſſi bien ſoutenu? Voilà quant à la diſtribution de mes armes, qui



ſe ſoutiennent réciproquement: voici quant à la diſpoſition, & aux effets qu'elle doit produire.

Je ne ſuis point en peine de ce qui arrivera au premier choc, l'ennemi ne ſauroit jamais s'empêcher d'être percé & ouvert à ſon centre. Si cela arrive, comme il arrivera infailliblement, où le grand corps donnera, tout eſt perdu & culbuté, ſans que ce qui n'eſt pas attaqué oſe courir au ſecours. Alors ce qui a pénétré agit à droite & à gauche, & s'abandonne ſur les flancs des corps qui n'ont pas été attaqués, & la cavalerie achéve & diſſipe ce qui eſt rompu, ou qui panche à l'être, pendant que le corps de ma gauche tombe au premier ſignal ſur ce qui eſt encore en entier. L'ennemi ſe repliera-t-il où il n'eſt pas attaqué, pour envelopper ce qui attaque? Cela ſe peut-il, s'il eſt occupé à ſes ailes? Car les fauſſes, ou feintes attaques font le même effet que les véritables dans les affaires de nuit, pendant que le gros de l'armée donne au centre, & le prend à dos & en flanc après avoir percé; mais cet ennemi oſera-t-il hazarder une manœuvre ſi délicate, puiſqu'il ne ſait pas, comme je l'ai déja dit, s'il ne va pas être attaqué lui-même? Il ne voit rien de ce qui ſe paſſe, ni ne connoît rien de cet ordre de bataille, à cauſe de la nuit, qui lui en dérobe la vûë. Joignez à cela le canon qui ſe fait entendre ſi près d'eux, par de continuelles décharges. Il ne peut s'imaginer qu'il y ait peu de monde en cet endroit. Chacun croit que les véritables attaques ſont ailleurs que de ſon côté, & le Général les imagine toutes véritables; ce qui le tient irréſolu & incertain de ce qu'il ſera: & pendant que l'un profite du tems, l'autre le néglige & le perd, ſans ſavoir quel conſeil prendre, ni ſans avoir même le moment de délibérer & de recourir aux avis des autres, qui ne ſont pas moins empêchés, ni moins étourdis. Le plus grand déſavantage des combats de nuit, eſt de multiplier & de groſſir les objets, & de remplir de craintes & de terreurs imaginaires. On diroit que les ſoldats & leurs Généraux ne voient qu'à travers de verres à facettes: peu ſont exempts de ces ſortes de lunettes, & c'eſt encore pis lorſqu'on eſt ſurpris; car ce n'eſt que dans ces cas que les plus braves demeurent ſans forces, & comme enchantés; & les Généraux ſans tête & ſans jugement.

J'ai donné des raiſons & des preuves, que dis-je, j'ai démontré l'excellence de mon ordre de bataille: cela ne ſuffira pas pourtant aux gens prévenus de la coûtume & de la vénérable routine; ils voudront quelque choſe de plus que cela, s'il y a quelque choſe de plus fort que la démonſtration; ils demanderont des exemples, il faut donc les ſatisfaire. Nous en fournirons deux qui appuieront les attaques d'armées par grands corps ſéparés, pour faire connoître aux admirateurs de la coûtume que je ne me repais pas d'illuſions dans ma tactique. Je tire l'un de l'antiquité la plus reculée, pour faire voir que la ſcience & le bon ſens ſont de tous les tems & de tous les païs. L'autre n'eſt pas moins convaincant, quoique plus proche de nous de quelques ſiécles; il ſervira à montrer combien les attaques & les ſurpriſes nocturnes ſont avantageuſes, & combien le petit nombre l'emporte ſur le grand dans ces ſortes de cas.

Les Ammonites aiant aſſiégé la ville de Jabez, Saül marcha à ſon ſecours pour en faire lever le ſiége. Voici ce que dit l'Ecriture. *Le lendemain étant venu, Saül diviſa ſon armée en trois corps, & entra dès la pointe du jour dans le milieu du camp des Ammonites, & ne ceſſa de les tailler en piéces, juſqu'à ce que le Soleil fût dans ſa force. Ceux qui échapérent furent diſperſés çà & là, ſans qu'il en demeurât ſeulement deux enſemble.*

L'autre exemple eſt d'Aléxandre le Grand, dans la bataille qu'il livra contre Porus. *Aléxandre*, dit Plutarque, *qui craignoit cette multitude d'ennemis & leurs éléphans, qui étoient d'une prodigieuſe grandeur, évitant de donne rdans le front de leur*

de la guerre. Celui-ci informé en détail de la défaite des Carthaginois, & conſidérant les préparatifs qui leur reſtoient, le nombre de

traduit cet endroit de Polybe, m'avoit mis de mauvaiſe humeur: ſans ſavoir le Grec, je ne pouvois me mettre dans la tête qu'un Hiſtorien auſſi judicieux que Polybe, eût encenſé ſi meſquinement un homme auſſi extraordinaire que Xantippe. Je dis extraordinaire, car le grand & le beau ne conſiſtent pas dans ce que l'on eſt ou dans le rang que l'on occupe, qui n'eſt le plus ſouvent que l'ouvrage de la fortune, mais dans les actions. Or eſt-ce faire des actions de Xantippe l'éloge qu'elles méritent, que de dire avec Caſaubon que ce Lacédémonien, *Rei militaris uſum mediocrem habebat*, ou avec du Ryer, *qu'il ne manquoit pas d'expérience dans le metier de la guerre?* Il ne faut pas être un genie médiocre dans la ſcience militaire; mais un homme de la première volée pour changer l'ordre & toute la façon de faire la guerre. Exercer, diſcipliner & aguerrir des troupes, compoſées preſque toutes de nouveaux ſoldats, relever les courages abattus & pleins du ſouvenir incommode des diſgraces paſſées, & les mener fiérement contre un ennemi ſupérieur, redoutable, brave, aguerri & victorieux: encore une fois, il me ſemble qu'il faut pour cela être quelque choſe de plus qu'*un homme qui ne manque pas d'expérience dans le metier de la guerre.* C'eſt tout ce que l'on auroit à dire de lui, s'il devoit la gloire d'une action ſi mémorable au hazard ou à la fortune. Mais Xantippe la doit uniquement à lui-même, à ſa capacité, & à la grandeur de ſon courage. Il forme ſon projet de campagne ſur la nature de ſes forces, ſur celles de l'ennemi, & ſur le païs où il vouloit porter la guerre. Un Général qui ſe conduit par des voies ſi profondes, eſt-il un homme médiocre dans ſon art? Il prévit ce qui devoit arriver par ce qu'il avoit prémédité de faire, & répondit du ſuccès par la grandeur de ſes connoiſſances & l'ignorance des autres, qui ne connurent jamais leurs forces, & les moiens de les faire agir pour la victoire. Xantippe obſerva une conduite toute différente, & ſe mit en état de ne rien craindre d'un ennemi, dont l'ardeur le porteroit à quelque imprudence, & l'engageroit infailliblement dans les plaines.

Un Général qui forme un tel ſyſtême de campagne, ne peut être qu'un grand Capitaine, à moins qu'on ne veuille juger des hommes comme on fait ordinairement dans les Cours, par les dehors & à l'apparence, qui eſt preſque la ſeule lettre de recommandation pour faire fortune, & dont Xantippe n'étoit pas pourvû. Car au jugement d'un Ancien, & même de Polybe, qui ſemble l'inſinuer, le Grec étoit de petite ſtature & de petite apparence dans la mine comme dans le reſte, *ce qui augmentoit l'admiration qu'on avoit pour ſon courage; & qui cachoit en lui une vertu très-grande.* C'étoit un autre Ageſilas.

En vérité mon Auteur n'auroit pas été équitable, ſi ſur une ſi pauvre raiſon il eût loué ſi maigrement un homme qui fait tant d'honneur à ſon païs. D'ailleurs il avoit trop d'eſprit & trop de bon ſens pour s'imaginer, que les grandes penſées & les entrepriſes les plus difficiles de la guerre ne peuvent entrer dans l'eſprit d'un ſimple Officier, & d'un ſoldat de petite apparence: comme ſi on n'avançoit en capacité qu'à meſure qu'on s'éléve aux grands honneurs de la guerre, & qu'on paie de mine. Qui pourroit s'imaginer qu'on fût dans cette opinion dans toutes les Cours du monde? On a vû des hommes très-lourds, très-ſots, & ſans eſprit, & qu'on n'auroit daigné conſulter ſans ſe faire moquer, parvenir tout d'un coup, ſans ſavoir pourquoi, parce qu'ils étoient grands, bien faits & de riche mine: comme ſi la grandeur & l'étenduë de l'eſprit ſe régloit par celle du corps, que l'eſprit fût corps lui-même, & que l'on jugeât du plus ou du moins, comme on feroit d'un coffre fort rempli de piſtoles, qu'on admireroit plus ou moins ſelon ſa grandeur ou ſa petiteſſe. Rarement juge-t-on autrement des hommes dans les Cours des Princes, on y eſt tout auſſi peuple à bien des égards que par-tout ailleurs. Ageſilas n'eut pas plûtôt débarqué en Egypte, qu'on vit une foule de peuple accourir ſur le rivage pour voir & admirer ce Héros; mais quel fut leur étonnement, lorſqu'ils virent un petit homme, ſans apparence, & par ſurcroit boiteux? Il n'eſt pas poſſible, diſoit-ils, que dans un ſi petit corps, & ſi mal bâti, il puiſſe loger tant d'eſprit, tant de bon ſens & tant de courage: après cela ils n'eurent qu'un pas à faire pour s'en moquer, ils n'y manquérent pas. Tachos leur Roi, qui l'avoit appellé pour commander ſes armées contre Nectanebos, penſa comme ſon peuple, & n'en fit que rire. Ageſilas lui apprit qu'on ne jugeoit pas des hommes tel que lui par la mine & par la taille, & qu'on ne le mépriſoit pas impunément. Il ſe tourna contre lui, & s'étant joint à Nectanebos, qui le mit à la tête de ſes troupes, il détrôna le railleur, & mit l'autre en ſa place.

Si cet exemple pouvoit ſervir de leçon aux gens qui ſont à la tête des affaires, nous n'aurions pas perdu notre tems, & cela leur apprendroit à ne point juger des hommes ſur l'air & la mine, ou ſur ce qu'ils ſont plutôt que ſur ce qu'ils diſent. Il faut aller un peu bride en main dans ces ſortes de choſes, & ne pas imiter Tachos: car ceux qui manquent de ces vains dehors, & qu'on ne daigne pas écouter, parce qu'ils ne ſont rien, ſe croient mépriſés, cela ſuffit pour porter de certains courages, qui ſentent d'ailleurs ce qu'ils va-

Digitized by Google

leur cavalerie & de leurs éléphans, penſa en lui-même, & dit à ſes amis, que ſi les Carthaginois avoient été vaincus, ils ne devoient s'en prendre qu'à l'incapacité de leurs Chefs. Ce mot ſe répand parmi le peuple, & paſſe bientôt du peuple aux Généraux. Les Magiſtrats font appeller cet homme, il vient & juſtifie clairement ce qu'il avoit avancé. Il leur fait voir pourquoi ils avoient été battus; & comment en choiſiſſant toujours la plaine, ſoit dans les marches, ſoit dans les campemens, ſoit dans les ordonnances de bataille, ils ſe mettroient en état non ſeulement de ne rien craindre de leurs ennemis, mais encore de les vaincre. Les Chefs applaudiſſent, conviennent de leurs fautes, & lui confient le commandement de l'armée.

Bataille de Tunis. Ordonnance des Carthaginois.

Sur le petit mot de Xantippe on avoit déja commencé parmi le peuple à parler avantageuſement, & à eſpérer quelque choſe de cet étranger. Mais quand il eut rangé l'armée à la porte de la ville, qu'il en eut fait mouvoir quelque partie en ordre de bataille, qu'il lui eut fait faire l'éxercice ſelon les régles, on lui reconnut tant de ſupériorité, que l'on éclata en cris de joie, & que l'on demanda d'être au plutôt mené aux ennemis, perſuadé que ſous la conduite de Xantippe on n'avoit rien à redouter. Quelque animés & pleins de confiance que paruſſent les ſoldats, les Chefs leur dirent encore quelque choſe pour les encourager de plus en plus, & peu de jours après l'armée ſe mit en marche. Elle étoit de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux, & d'environ cent éléphans. Les Romains furent d'abord ſurpris de voir les Carthaginois marcher & camper dans la plaine, mais cela ne les empêcha pas de ſouhaiter d'en venir aux mains. Ils approchent, & campent le premier jour à dix ſtades des ennemis. Le jour ſuivant les Chefs des Carthaginois tinrent conſeil ſur ce qu'ils avoient à faire. Mais les ſoldats impatiens s'attroupoient par bandes, & criant à haute voix le nom de Xantippe, demandoient qu'on les menât vîte au combat. Cette impétuoſité jointe à l'empreſſement de Xantippe, qui ne recommandoit rien tant que de ſaiſir l'occaſion, détermine les Chefs: ils donnent ordre à l'armée de ſe tenir prête, & permiſſion à Xantippe de faire tout ce qu'il jugeroit à propos. Revêtu de ce pouvoir, il range les éléphans ſur une ſimple ligne à la tête. Derriére il place la phalange à une diſtance raiſonnable. Des troupes mercenaires, il en inſére une partie dans l'aîle droite, & l'autre compoſé de

lent, à courir une autre fortune, pour ſe vanger d'un mépris dont ils ſe croient ſi peu dignes. L'Hiſtoire eſt toute parſémée de ces ſortes d'éxemples

Nous allons en citer un, qui ne s'y trouve ſûrement pas, dans le ſeul deſſein d'égaier la matiére. Un Officier de par le monde, qui avoit très-bien ſervi, & fait pluſieurs actions dont il n'avoit reçû aucune récompenſe, s'étant préſenté au Miniſtre, qui ne l'avoit jamais vû, & qui ne le connoiſſoit que par les lettres de ſes Généraux; cet Officier, dis-je, s'étant nommé, lui demanda une grace qu'il croioit avoir méritée. Vous êtes donc un tel, lui dit-il: Ouï, Monſieur, je ſuis celui-là même. Ah! vous êtes un tel, c'eſt donc vous qui avez fait cela & cela? Ouï, c'eſt moi, répondit-il. Ah! c'eſt donc vous, je ne le penſois pas: vous êtes bien petit.

de ce qu'il y avoit de plus agile, fut jettée ſur l'une & l'autre aîle avec la cavalerie.

A la vûe de cette armée rangée en bataille, les Romains marchent en bonne contenance. Les éléphans les épouvantérent; mais pour parer au choc auquel ils s'attendoient, on mit au front les troupes armées à la légére: derriére elles de groſſes compagnies, & la cavalerie ſur les deux aîles. De cette maniére le corps de bataille fut moins étendu que l'on n'avoit coûtume de le faire, mais il avoit plus d'épaiſſeur. Cette ordonnance étoit excellente pour réſiſter au choc des éléphans; mais elle ne défendoit pas contre la cavalerie des Carthaginois, qui étoit beaucoup plus nombreuſe que celle des Romains. Réflexions ſur cet événement.

Les deux armées ainſi rangées, on n'attendit plus que le tems de charger. Xantippe ordonne de faire avancer les éléphans, & d'enfoncer les rangs des ennemis, & en même tems commande à la cavalerie des deux aîles d'enveloper & de donner. Les Romains alors font, ſelon la coûtume, grand cliquetis de leurs armes, & s'excitant par des cris de guerre, en viennent aux priſes. La cavalerie Romaine ne tint pas longtems, elle étoit trop inférieure en nombre à celle des Carthaginois. L'infanterie de l'aîle gauche, pour éviter le choc des éléphans, & faire voir combien elle craignoit peu les ſoldats étangers, attaque l'aîle droite des Carthaginois, la renverſe & la pourſuit juſqu'au camp. De ceux qui étoient oppoſés aux éléphans, les premiers furent foulés aux pieds, & écraſés. Le reſte du corps de bataille fit ferme quelque tems, à cauſe de ſon épaiſſeur. Mais dès que les derniers rangs eurent été entourés par la cavalerie, & contraints de lui faire face, & que ceux qui avoient paſſé au travers des éléphans eurent rencontré la phalange des Carthaginois, qui étoit encore en entier & en ordre, alors il n'y eut plus de reſſource pour les Romains. La plûpart fut écraſée ſous le poids énorme des éléphans: le reſte ſans ſortir de ſon rang fut criblé des traits de la cavalerie, à peine y en eut-il quelques-uns qui échapérent par la fuite. Mais comme c'étoit dans un païs plat qu'ils fuioient, les éléphans & la cavalerie en tuérent une partie: cinq cens ou environ qui fuioient avec Régulus, atteints par les ennemis, furent emmenés priſonniers. Les Carthaginois perdirent en cette occaſion huit cens ſoldats étrangers, qui étoient oppoſés à l'aîle gauche des Romains, & de ceux-ci il ne ſe ſauva que ces deux mille, qui en pourſuivant l'aîle droite des ennemis, s'étoient tirés de la mêlée. Tout le reſte demeura ſur la place, à l'exception de Régulus, & de ceux qui le ſuivoient dans la fuite. Les compagnies qui avoient échapé au carnage, ſe retirérent comme par miracle à Aſpis. Pour les Carthaginois, après avoir dépouillé les morts, ils rentrérent triomphans dans Carthage, traînant après eux le Général des Romains & cinq cens priſonniers. La bataille ſe donne, & les Romains la perdent.

Que l'on faſſe de ſérieuſes réfléxions ſur cet événement, il fournit de belles leçons pour le reglement des mœurs. Le malheur qui arrive ici à Réflexions ſur cet événement.

Régulus, nous apprend que dans le ſein même de la proſpérité l'on doit toujours être en garde contre l'inconſtance de la fortune. Il n'y a que quelques jours que ce Général dur & impitoiable ne vouloit ſe relâcher ſur rien, ni faire aucune grace à ſes ennemis, & (*a*) aujourd'hui le voilà réduit à implorer leur compaſſion & leur clémence. On reconnoît encore ici combien Euripide avoit autrefois raiſon de dire, (*b*) qu'un bon

(*a*) *Aujourd'hui le voilà réduit à implorer leur compaſſion & leur clémence.*] Preſque tous les Hiſtoriens qui ont écrit de cette guerre, ſont appointés contraires avec Polybe. Ils différent tous entr'eux à l'égard de la mort d'Attilius Régulus. Il n'eſt pas juſqu'aux Orateurs & aux Poëtes qui n'en aient parlé, entr'autres Ciceron & Horace. Le plus grand nombre prétend que les Carthaginois le firent mourir, plutôt par dépit, que pour toute autre raiſon. Comme ils craignoient que les Romains ne revinſſent en Afrique avec de plus grandes forces qu'auparavant, ils envoiérent des Ambaſſadeurs à Rome pour avoir la paix, auſquels ils joignirent Régulus, qui étoit leur priſonnier. Ils ne doutoient pas qu'il ne travaillât de toutes ſes forces pour la leur obtenir du Sénat, ſa liberté en dépendoit abſolument. Mais avant que de partir, ils lui firent promettre avec ſerment qu'il reviendroit ſe remettre dans les fers, s'il ne réüſſiſſoit pas. Ce grand homme étant arrivé à Rome, conſeilla tout le contraire, & s'en retourna à Carthage comme il l'avoit promis. Les Carthaginois le firent mettre dans un tonneau garni de longs clous, dont les pointes paſſoient en dedans, dit Appien; on le roula cruellement dans ce tonneau, où il mourut. Ciceron dans ſes Entrétiens ſur les vrais biens & ſur les vrais maux, marque qu'ils le firent mourir de faim. Dans ſon Oraiſon contre Piſon, il oublie ce qu'il a dit ailleurs. Il parle d'un autre ſupplice. Il prétend qu'ils le lifférent dans une machine, après lui avoir coupé les paupiéres. C'eſt apparemment celle d'Appien dont il entend parler. Il n'eſt pas juſqu'à Horace qui n'en parle, en ſe moquant de la lâcheté des ſoldats Romains dans la bataille contre Xantippe, & de l'infamie de ceux qui aimérent mieux ſe rendre priſonniers que de mourir les armes à la main. Car ce n'étoit pas la coûtume dans les armées Romaines, de rendre les armes pour ſauver leur vie. Jamais gens n'ont été plus mal reçûs que ces priſonniers de guerre; & Horace nous donne une leçon qui devroit tenir lieu de loi dans notre milice. Cet excellent Poëte ne nous explique pas la nature de ce ſupplice d'Attilius. Il ſavoit bien, dit-il, à quels tourmens il s'expoſoit. *Sciebat quæ ſibi barbarus tortor pararet.* Florus marque qu'il fut crucifié. *Crucis ſupplicio deformata majeſtas.* Voilà de grandes contrariétés à l'égard de la mort de ce grand homme. J'aurois été fort curieux de ſavoir ce que Tite-Live en avoit dit. Polybe en avoit ſans doute parlé dans ſon premier Livre, il faut qu'il y ait quelque choſe de perdu. car où auroit-il pû le mettre qu'en cet endroit? Il ne me paroit pas que les Carthaginois aient été aſſez inſenſés pour le faire mourir. Les Romains n'euſſent-ils pas uſé de répréſailles ſur les priſonniers Carthaginois, qu'ils avoient en très grand nombre? Je croirois plutôt Diodore de Sicile, qui fait évanouir tous ces ſupplices, qui ſont peut-être imaginaires. Voici ce que nous apprenons de cet Auteur ſur la défaite & la priſe d'Attilius Régulus, par Xantippe, qui commandoit l'armée des Carthaginois. Les Romains, dit-il, les défirent ſur mer; ils prirent Boſtar & Amilcar dans cette bataille. Le Sénat les remit entre les mains de la femme & des enfans de Régulus, pour les échanger contre lui; mais ſur ces entrefaites Attilius mourut en priſon. Sa femme déſeſpérée, fit mourir ſes deux priſonniers, & pour ſe juſtifier elle répandit le bruit qu'on avoit fait mourir cruellement ſon mari. C'eſt Palmerius qui fait cette remarque; mais je demande à Diodore, quel eſt cet Amilcar qu'on fit mourir? Ce n'eſt pas le fameux Amilcar, pere d'Annibal, puiſqu'il fut tué en Eſpagne, & Polybe ne dit pas qui commandoit la flotte Carthaginoiſe dans cette bataille que les Romains gagnérent après la défaite de Régulus. C'étoit quelqu'autre Amilcar, car ce nom eſt aſſez commun dans l'Hiſtoire: je ne vois que des Amilcars partout, & je n'en trouve pas un qui approche de l'Amilcar pere d'Annibal. Toutes ces variations des Hiſtoriens, touchant la mort de Régulus, me font beaucoup douter que cet événement ſoit tel qu'ils nous le débitent. Je pancherois beaucoup du côté de Diodore, à la bigarrure près.

(*b*) *Qu'un bon conſeil vaut mieux qu'une puiſſante armée.*] Cette maxime eſt très-vraie & très-ſage, de quelque ſens qu'on la tourne. Le nombre & la valeur ne peuvent rien ſans le conſeil. Xantippe en eſt une bonne preuve; mais combien y a-t-il de Xantippes inconnus dans les armées, auſquels bien de Généraux ont dû toute leur gloire Qu'on ne me diſe pas qu'il s'eſt trouvé de ces derniers, qui la doivent uniquement à eux-mêmes, à leur eſprit, à leur bon ſens, & à la grandeur de leurs connoiſſances; outre que ceux-ci ſont d'une très grande rareté, & qu'on ne les trouve que par ſauts d'un ou de deux ſiécles d'intervalle; on ne s'apperçoit pas que les autres, & peut-être aucun, ne peuvent agir & faire mouvoir la roue pour la victoire, s'ils ne ſont aidés

Digitized by Google

conſeil vaut mieux qu'une puiſſante armée. Un ſeul homme, un ſeul avis met en déroute une armée courageuſe, une armée qui paroiſſoit in-

des yeux d'autrui, & les yeux d'autrui ſont ſouvent des conſeils que le Général débrouille & développe.

La plûpart des grandes entrepriſes & des grands deſſeins dépendent de la connoiſſance du païs où l'on fait la guerre, ou de la poſition des forteresſes. Le conſeil de Xantippe au Sénat de Carthage, tire ſa ſource de cette connoiſſance, & des fautes des Généraux. Il conſeille de charger tout l'ordre de la guerre, par le jugement qu'il fait de la nature des forces de la République; il trouve encore du défaut dans la tactique Carthaginoiſe, & le fait fort bien remarquer tout comme le reſte. Il fait voir par la raiſon & par l'expérience qu'il faut la changer; tous ſentent la force de la vérité, ils l'embraſſent. Ils prennent plaiſir à la recevoir, ils lui rendent la ſoumiſſion qui lui eſt dûe, lorſqu'un étranger, un petit Officier ſubalterne la leur découvre. Cela eſt admirable: car il faut moins d'élevation d'eſprit pour produire la raiſon, que pour la reconnoître dans les autres.

Quoique les Généraux du premier ordre n'aſſemblent pas leur Conſeil pour le conſulter dans leurs deſſeins, cela ne veut pas dire qu'ils tirent tout de leur tête. Il faut bien ſe garder de le croire. Ils ne dédaignent pas les avis & les conſeils de mille Officiers de leur armée, qui vont ou qu'ils envoient à la guerre, qui leur rendent bon compte de ce qu'ils ont vû, ou de ce qu'ils ont appris des gens du païs: & ceux-ci, comme les eſpions, ne leur ſont pas d'un petit ſoulagement; ils ſe réglent là-deſſus, ſouvent on leur propoſe de bons coups à faire, & l'éxécution leur eſt laiſſée en propre: de là naiſſent les marches promptes & accélérées, pour un poſte important, les ſurpriſes d'armées, ou les actions généraies. La gloire du ſuccès eſt toute rapportée au Chef, qui eſt l'ame & le premier mobile de ſon armée, quoique le plus ſouvent il ne ſoit ni l'auteur, ni l'inventeur de bien de grandes entrepriſes. Le plus difficile n'eſt pas de les imaginer & de les propoſer enſuite, mais de trouver les moiens de les exécuter & de les faire réuſſir. Voilà le fait du Général, le grand & le beau; quoiqu'il n'y ait pas moins de l'un & de l'autre dans l'auteur du deſſein, on ne rapporte rien à celui-ci, on le laiſſe là, & preſque toujours ſans récompenſe, pendant que le Général triomphe & s'applaudit de ſa victoire.

En tout il faut de l'aide & du conſeil. L'auteur du projet de Denain rendit ſans doute un grand ſervice. Cette fameuſe entrepriſe auroit-elle été éxécutée, auroit-elle même réuſſi en d'autres mains que celles du Maréchal de Villars? Je ne ſai: il la rendit aſſurée & très-praticable par les conſeils du Maréchal de Monteſquiou, & par ſa conduite: il en falloit beaucoup contre un Antagoniſte de la trempe de M. le Prince Eugéne. Le Maréchal alla même au-delà de tout ce qu'on lui avoit propoſé pour la faire réuſſir. Un autre moins habile que lui, en eût-il connu l'important & le praticable? En eût-il fait le moindre cas, ni écouté un homme de Robe qui la propoſoit? Ne le croions pas: il eſt facheux à un Officier, qui penſe juſte dans ce qui regarde ſa profeſſion, de s'adreſſer à des génies, qui ne ſont ni de ſa portée à l'égard du grand dans le militaire, ni de ſon courage. *Chacun conçoit les affaires ſelon ſa capacité*, dit Saint-Evremont, *les plus grandes ſemblent aiſées & faciles aux hommes de grand entendement & de grand cœur; & ceux qui n'ont pas ces qualités trouvent d'ordinaire tout difficile. Tels eſprits ſont incapables de connoître le poids de ce qui leur eſt propoſé, & font quelquefois plus de compte de ce qui en effet eſt de grande importance, & quelquefois auſſi beaucoup de cas de ce qui ne mérite pas d'être conſidéré.*

De deux conſeils, l'un mauvais & ſouvent ridicule, & l'autre bon, d'abord la Cour, & les Généraux eux-mêmes, conſidérent de quelle ſorte de gens ſont ceux qui le donnent. Si le conſeil ſe porte au Tribunal d'un Miniſtre, qui ne ſera pas au fait de la guerre, qu'il n'a jamais faite, il prendra l'ombre pour le corps. Il ne péſera pas les raiſons des deux propoſans, ſon ignorance dans le métier le diſpenſe de ſe ſervir de ces ſortes de balances. Il ſera cas d'abord de celui qui propoſe une abſurdité, ſans pourtant la connoître, s'il eſt plus élevé & plus puiſſant en crédit que l'autre, qui ne ſera peut-être qu'un ſubalterne. Le premier aura raiſon, quoiqu'il ne ſache ce qu'il dit: & l'autre ne ſaura ce qu'il dira, quoiqu'il ait raiſon. Cela s'eſt vû mille fois, & ſe verra éternellement. Si Xantippe avoit parlé aux Généraux Carthaginois, & propoſé tout ce qu'il dit dans le Sénat de Carthage, il ne gagnoit rien: peut-être s'en fuſſent-ils moqués, parce qu'il eût parlé raiſon à des gens qui en étoient tout-à-fait dépourvûs. En s'adreſſant au Sénat, il ne ſe pouvoit, qu'entre un ſi grand nombre de Sénateurs, il ne s'en trouvât de très raiſonnables, & en effet il s'en trouva. Ils écoutérent les raiſons de cet habile Officier, ſans aucun égard à ce qu'il étoit, mais ſeulement à ce qu'il diſoit de bon & de ſolide; ce qui fit que tous ſe réunirent à ſon avis, & l'événement leur fit voir *qu'un ſeul homme*, comme dit mon Auteur, *un ſeul bon avis met en déroute une armée qui paroiſſoit invincible, rétablit une République dont la chûte ſembloit certaine, & relève le courage à des troupes qui avoient perdu juſqu'au ſentiment de leurs défaites.* J'ai ouï dire au feu Maréchal de Chamilli, qui ſe ſavoit d'un vieux Officier Allemand, que dans la guerre de Hollande, en 1662. un Lieutenant-Colonel François, qui étoit au ſervice de la République, paſſa pour très-ſuſpect, pour avoir avancé qu'il valloit mieux

vincible; pendant qu'il rétablit une République dont la chûte sembloit certaine, & relève le courage à des troupes, qui avoient perdu jusqu'au

garder un petit nombre de places & raser les autres, que de les conserver toutes. Cet avis étoit très-sage & très-prudent, dans un tems que la tempête étoit prête à fondre sur la tete des Hollandois; au lieu qu'ils s'amusérent à les fortifier toutes par de nouveaux ouvrages, lorsqu'ils avoient à peine le tems d'en réparer les ruines: en un mot, ils voulurent les garder, & les défendre toutes, & par là ils se trouvérent si fort affoiblis, que leur armée fut réduite à rien par tant de garnisons. Aussi n'eût-elle garde de se montrer devant celle de France, qui fit tout ce qu'elle voulut; & comme on profite rarement de la faute & des conseils d'autrui, il arriva aux François la même chose qu'aux Hollandois: car aiant voulu conserver toutes leurs conquêtes, le Roi se trouva si embarassé, qu'il vit bien-tôt la faute qu'il avoit faite, pour n'avoir pas crû les conseils de M. le Prince, & du Maréchal de Turenne, qui étoient d'un avis contraire, & auxquels il eût dû ajouter plus de foi qu'au Marquis de Louvois. Car bien que ce Ministre fût un très-grand homme, & un esprit du premier ordre, il n'étoit pas homme de guerre. Cette faute fut très-grande, on la reconnut fort peu de tems après.

M. de Saint Evremont, qui étoit du tems des troubles de la minorité de Louis XIV. trouvoit que la Cour, comme le parti contraire, avoit fait de grandes fautes. *J'ai vû prendre une résolution*, dit il, *qui causoit la perte d'un grand Etat si elle eût été suivie; j'en vis prendre une contraire le même jour par un heureux changement, qui fut son salut; mais elle donna moins de reputation à l'auteur d'un si bon conseil, que n'auroit fait la défaite de cinq cens chevaux, ou la prise d'une ville peu importante: ces derniers événemens frapent les yeux, ou l'imagination de tout le monde. Le bon sens n'est admiré quasi de personne, pour n'être connu que par des reflexions que peu de gens savent faire.* Puisque je suis en train sur la matiére du conseil, où Polybe me conduit, descendons plus bas que le tems de la minorité de Louis XIV.

Lorsque la Réligion de Malte prit l'alarme sur l'armement que le Turc dressoit, on fit ce qu'on appelle la citation: tous les Chevaliers y coururent. Je fus demandé au Roi, & avec cela trois ou quatre Ingenieurs François, & un Brigadier à leur tête; mais comme il est de ces sortes d'Officiers comme des oiseaux dans les voliéres, dont il y en a qui chantent, & d'autres qui ne chantent pas, il se trouva que le chef de tous chantoit très-mal, quoiqu'on crut qu'il chantât très-bien, parce qu'il se trouva en lieu où la plûpart de ceux, qui étoient au timon des affaires, comme le plus grand nombre, n'entendoient pas la Musique. Ces oiseaux, en arrivant, trouvérent que cette place, dont les ouvrages sont en foule, n'en avoit pas assez, quoiqu'il y en eût déja trop; ils se mirent à en faire de nouveaux, & à applaudir à un grand fort que l'on bâtissoit, & que l'on enchâssoit dans la Cotonére, qui est capable de faire une très-grande résistance. Malte renferme trois villes, il est moralement impossible que la Cité Valette, qui est la principale, puisse secourir les deux autres. Jamais place n'a été de plus grande garde, à peine trente mille hommes suffiroient pour défendre ces trois Villes. Je fus fort étonné de voir qu'on faisoit de nouveaux ouvrages, & que les nouveaux venus les approuvoient fort. Je pris la liberté de demander aux Messieurs de la Congrégation de guerre, s'il étoit vrai que les Turcs les menaçaissent, & quand on les attendoit. Il me fut répondu dans deux mois. Faites donc, leur dis-je, des ouvrages qui puissent être finis entre-ci & ce tems là, & non pas une citadelle dans une autre, & qui ne peut-être finie en trois ans. Ne feriez vous pas mieux de défendre votre Isle, plutôt que votre place, qui est bien plus aisée à emporter? En effet l'Isle est presque impraticable, & très-difficile à aborder. Je proposai des redoutes dans les endroits où la défense étoit la plus aisée. Le Grand Prieur de France, plus sensé, plus éclairé, & plus expérimenté qu'aucun de ceux qui étoient venus pour la défense de la place, fut de mon avis: mais la multitude, qui ne voioit goute dans cette dispute, & les Messieurs de la Congrégation de guerre, préférérent le sentiment de l'Ingénieur, sans autre raison, si non que celui-ci étoit Ingénieur de profession, & que je ne l'étois pas, comme si le titre faisoit le même effet que l'imposition des mains dans l'Eglise, & qu'avec un tel appui il ne fût pas possible de mal raisonner. Cette dispute, où il ne s'agissoit de rien moins que du salut de la place, dégénéra en parti, & la multitude qui se tourna du côté de l'Ingenieur, fut plus forte que la raison & le bon sens: mais cela ne dura pas longtems. Un Ingenieur très-habile arriva en ce tems-là de France, qui pensa tout comme je faisois, non pas sans rire de voir d'un côté la raison, & de l'autre l'absurde tout à decouvert. Il s'attira tous ses Confréres sur le corps, qui joints à d'autres gens aussi malins qu'eux; le déchirérent à la Cour. Malgré les oppositions qu'on forma pour ne point fortifier l'Isle, infiniment plus forte que la place, le Grand Prieur de France fit conclure à fortifier l'Isle, & l'on suivit mon avis, qui étoit le plus raisonnable, sans qu'on lût plus équitable, ou moins échauffé contre moi. Si vous craignés d'être attaqués en peu de tems, disois-je, faites votre capital de la défense de votre Isle. Fortifiez les endroits par où la descente est aisée, par un bon abatis d'arbres sur le bord de la mer. Ce mot d'abatis frappa leurs

ſentiment de leurs défaites. C'eſt à mes Lecteurs de mettre à profit cette petite digreſſion. On s'inſtruit de ſes devoirs, ou par ſes propres malheurs, ou par les malheurs d'autrui: le premier moien eſt plus efficace, mais l'autre eſt plus doux. On ne doit prendre celui-là que lorſqu'on y eſt obligé, parce qu'il expoſe à trop de peines & à trop de dangers; au lieu que celui-ci eſt à rechercher, parce que ſans aucun riſque on apprend quel on doit être. Après cela peut-on ne pas convenir que l'Hiſtoire eſt l'école où il y a le plus à profiter pour les mœurs, puiſqu'elle ſeule nous met à portée, ſans inquiétude & ſans péril, de juger de ce que nous avons de meilleur à faire.

Après des ſuccès ſi avantageux, les Carthaginois n'omirent rien pour témoigner leur joie, ſoit (*a*) par des actions de graces renduës ſolem- Xantippe retourne dans ſa patrie.

oreilles, & leur parut du Grec: non ſeulement à ceux qui n'avoient jamais ſervi; mais encore à l'Ingenieur & aux Officiers Généraux Chevaliers qui s'en moquérent, tant la paſſion & la cabale avoient démonté de cervelles, quoiqu'on ne puiſſe rien préſenter de plus fort & de plus redoutable à l'ennemi, & ſurtout dans une deſcente; car de toutes les fortifications de campagne, il n'y en a point qui puiſſe être comparée à celle-là, & ſurtout ſur les bréches. Pendant ces diſputes, le Chevalier de Treſſemane, qui eſt mort Lieutenant Général, propoſa de faire un camp retranché de la Cotonére, Il fut applaudi de tout le monde: c'étoit la même choſe que ſi un homme avant le ſiége de l'Iſle, avoit conſeillé d'en abattre & d'en raſer les fortifications à une certaine hauteur, ſur le titre de camp retranché. Je fis voir le ridicule de cette imagination, & l'Ingenieur nia qu'il y eût applaudi, quoiqu'il eût été le premier en tête.

Ce qu'il y a de plus favorable aux Maltois, c'eſt que leur Iſle eſt d'un ſi difficile abord, que dix à douze mille hommes ſuffiſent, & au-delà, pour en empêcher la deſcente: au lieu que trente mille ſuffiroient à peine pour la défenſe de Malte ſeule, qui devient tous les jours de plus grande garde, & par conſéquent plus foible. S'ils euſſent été attaqués, Il ne faut pas douter qu'ils n'euſſent eu recours aux abattis d'arbres.

Lorſque la crainte fut paſſée, & que la Réligion eut fait ſa recolte d'armes & de toutes ſortes de munitions de guerre, que la France & les autres Puiſſances de la Chrétienté lui donnérent, je m'embarquai pour m'en revenir, après m'être bien divertí de voir un parti ſoulevé contre le bon ſens & les régles de la guerre, bien réſolu de n'y retourner de ma vie Pendant ces belles chicanes, on écrivit de la Cour à M. le Bailli de Langeron, qu'on n'avoit point douté que je ne me fuſſe retiré mécontent. *Votre ami*, lui diſoit-on, *eſt fait pour n'être jamais cru, & pour avoir toujours raiſon.* Je le répéte encore, ſi Malte avoit été aſſiégé, l'extrémité de leurs affaires faiſoit tomber les beaux raiſonnemens de l'Ingenieur; les abattis euſſent été mis en uſage, & l'on eût dit alors comme Polybe, *un bon conſeil vaut mieux qu'une puiſſante armée.* Tous ſe ſeroient réunis à la vérité. On veut primer loin du danger, on ſe rend juſtice lorſqu'il eſt proche. Concluons par cette maxime, que ceux qui ont plus de ſoin du bien & du ſalut public, qui ſont les plus fidéles, les plus ſages & les plus habiles, ſont ordinairement ceux qui ſont les plus ſujets à trouver de grandes oppoſitions, & auſquels l'on marque le moins de reconnoiſſance, quoique leurs conſeils aient été ſuivis.

(*a*) *Par des actions de graces renduës ſolemnellement aux Dieux*] Les Anciens avoient donc leurs Hymnes & leurs Cantiques comme les Modernes. Il rendoient des actions de graces à leurs Dieux avec de grandes marques de reconnoiſſance, & même avec plus de ſolemnité que nous ne faiſons aujourd'hui, par des proceſſions & des fêtes qui duroient quelquefois quinze jours, comme cela ſe voit dans Céſar. Jamais Capitaine Romain ne fournit tant d'occaſion de louër les Dieux par des Cantiques, des jeux & d'autres marques de réjouiſſance que celui-là, & n'eut moins beſoin qu'on priât Jupiter & les autres Divinités dans leurs Temples, pour lui obtenir la victoire. Il auroit bien pû faire la même réponſe aux Romains lorſqu'ils partoient pour l'armée, que celle que fit Ajax à ſon pere, qui lui recommandoit de joindre toujours à la force de ſon courage, & aux régles de ſa conduite, l'aſſiſtance des Dieux. *Vous penſez comme une vieille*, lui répond Ajax, *pouvez-vous ignorer que les poltrons eux-mêmes ne ſoient ſouvent victorieux avec une telle aſſiſtance? Pour moi je m'en paſſe, je vaincrai bien ſans cela.* C'eſt ainſi que Sophocle fait parler Ajax, qui ne croioit pas, non plus que Céſar & le Poëte lui-même, que des Dieux ſi ridicules éxauçaſſent leurs priéres, & qu'ils fuſſent dignes de leurs actions de graces. Les proceſſions & les priéres, pour implorer le ſecours de la Divinité dans une guerre,

Nouveaux préparatifs de guerre.

nellement aux Dieux, ſoit par les devoirs d'amitié qu'ils ſe rendent les uns aux autres. Mais Xantippe, qui avoit eu tant de part au rétabliſſement de cette République, n'y fit pas un long ſéjour après ſa

ſont bonnes; mais les gens éclairés ſont perſuadés qu'en n'agiſſant point, on s'adreſſe vainement au Ciel, qui n'écoute point les vœux des fainéans, & qu'au contraire tout réuſſit aux gens ſages, vigilans & laborieux. Un Général ne doit s'occuper qu'à bien regler l'état de la guerre, & n'attendre la bonne fortune que de ſoi-même, s'il eſt habile, ou des conſeils des gens capables & expérimentés, s'il manque d'expérience & de capacité.

Les Anciens ne remercioient pas ſeulement leurs Dieux après une grande victoire, par des priéres & des ſacrifices ſolemnels dans les villes & dans les armées, mais ils faiſoient encore des priéres lorſque les armées étoient en préſence & à la veille d'une bataille. Les femmes ne bougeoient des Temples, pour implorer la compaſſion des Dieux: c'étoit là leur tâche. Les plus dévotes les balioient même de leurs cheveux. Cela ſe voit dans tous les Hiſtoriens, & plus particuliérement dans mon Auteur avant la bataille de Cannes, & auparavant. On ne vit jamais un tel attirail de dévotions, de victimes & de priéres pour la victoire, que durant la guerre d'Annibal, & jamais les Divinités de Rome ne parurent moins ſenſibles & de moins bonne volonté à les écouter. Toutes ces dévotes furent renvoiées à vuide. Jamais les Romains ne ſe virent plus preſſés de recourir à l'aſſiſtance des Dieux, & d'implorer leur compaſſion; car leurs Généraux étoient ſi mauvais & ſi mal habiles, qu'à moins d'un prodige, ils ne pouvoient être changés en autres hommes: mais ils ne ſavoient pas que leurs Dieux étoient les mêmes que ceux d'Epicure, très-ſourds & très-inſenſibles & ne prenant aucune part aux affaires du monde. Les Romains l'ignoroient, ils ne ſe rebutérent jamais: ils continuérent dans ce train, & longtems, mais inutilement. Il falloit que leurs Généraux fuſſent devenus plus habiles, pour que leurs Dieux ſe déclaraſſent pour eux. Un bon nombre de batailles perduës, & l'expérience de leurs défaites, firent ce que le Ciel n'avoit pû faire. Il vint de nouveaux Généraux, déja dreſſés par les fautes des autres, qui leur ſervirent de leçon. Avec de telles diſpoſitions, ces nouveaux Chefs prirent le gouvernail des armées, ſe conduiſirent tout autrement que les autres, & ſe battirent très-vigoureuſement & très-méthodiquement: alors les Dieux ſe tournérent viſiblement de leur côté, bien entendu que le Sénat choiſiroit toujours des hommes de mérite. Ils commencérent alors à vaincre, mais ce ne fut qu'avec de très-grandes difficultés. Pas un ſeul petit don gratuit de la part des Dieux. L'ignorant étoit toujours battu, quoique plus dévot. Ils ſe déclaroient pour le plus habile. Si celui-ci faiſoit une lourde faute, & que l'autre en profitât, il les avoit pour lui: autrement il ne tenoit rien. A peine Annibal avoit-il mandé à Carthage qu'il avoit vaincu les Romains en Italie, que ceux-ci apprenoient tout auſſi-tôt que Scipion étoit victorieux en Eſpagne, ou en Afrique: ainſi tour à tour les Romains & les Carthaginois pleuroient, ſe réjoniſſoient, & remercioient leurs Divinités, on imploroient leur compaſſion. Si Eſope avoit été de ce tems-là, & qu'on lui eût demandé quel étoit le paſſe-tems des Dieux, n'auroit-il pas répondu qu'ils le faiſoient des querelles de ces deux peuples?

L'Empereur Aurelien, qui étoit un très-grand Capitaine, ne penſoit pas comme Ajax, qui n'avoit jamais gagné de batailles, & qui n'étoit qu'un Duelliſte, non plus qu'Achille. Cet Empereur ſe trouva très embaraſſé dans la guerre des Marcomans. Il ſentit l'extrême beſoin de ſes Dieux. On ne le ſentit pas moins à Rome. On voulut conſulter les Livres des Sibylles. Ces ſortes de conſultations ne ſe faiſoient que dans les dangers les plus preſſans, & ne ſe faiſoient pas ſans frais, & ſans un grand dégât de victimes.

Aurelien preſſa vivement le Sénat de conſulter cet Oracle, & lui mandoit que ſon Tréſorier avoit ordre de fournir abondamment à cette dépenſe. Il n'eſt pas honteux, ajoutoit-il, de vaincre par le ſecours & l'aſſiſtance des Dieux. Souvenez-vous que nos ancêtres ont commencé & terminé pluſieurs guerres, & jamais inutilement, en recourant à un tel azile. Les braves, leur diſoit-il encore, ne rougiſſent point des victoires qu'ils tiennent viſiblement du Ciel, lorſque les dangers ſont plus grands que ſes remédes. Mais ce Général, qui écrivoit de ſi belles choſes en faveur de ſes Dieux, ne laiſſoit pas de ſuivre la maxime des Lacédémoniens, comme il avoit fait toujours, d'invoquer la Divinité en mettant la main à l'œuvre; regardant toujours la défiance comme la mere de ſûreté.

Caton, qui connoiſſoit parfaitement que ſes Dieux n'étoient que des Dieux de bois & de pierre, & tout à fait inſenſibles, ſe moquoit des Romains, & les blâmoit de ſe confier à leur aſſiſtance. Ils n'exaucent jamais les fainéans, leur diſoit il, & la pareſſe ne leur plut jamais. Apparemment que les hommes de ſon tems, à l'exemple du ſéxe dévot, couroient les Temples. Il croioit qu'il étoit mieux de n'y aller qu'après l'affaire faite, & après qu'ils ſe ſeroient déclarés par des ſuccès déciſifs & ſans nulle équivoque. Cela me fait ſouvenir de la ſuperſtition de Fabius Maximus, qui abandonne ſon armée, & met toutes les

Digitized by Google

victoire. (*a*) Il eut la prudence de s'en retourner dans ſa patrie.

affaires en riſque, dans un tems même de criſe, pour aller à Rome aſſiſter à un Sacrifice, & le tout pour donner de la fumée à ſon Jupiter, pendant qu'Annibal lui prépare de la beſogne pour ſon retour. Quand je lis cela dans mon Auteur, j'en ſuis tout étonné. Je ne le ſuis pas moins de Perſée, qui alla bien plus loin, & qui prit bien plus mal ſon tems: car pendant qu'il en étoit aux mains avec les Romains, il abandonna ſon armée pour aller ſacrifier à Hercule, le Dieu du monde, qui ſe mettoit le moins en peine de ces ſortes de dévotions. Il vouloit qu'on ſe battît bravement & vigoureuſement. Les lâches perdoient leur cauſe, & leurs ſacrifices étoient comptés pour rien. Aide toi, diſoit Hercule au chartier enbourbé, & je t'aiderai. Voilà où les Païens en étoient logés à l'égard de leurs Dieux, auſquels les gens d'eſprit ne croioient guéres, tant ils étoient ridicules: auſſi n'y comptoient-ils pas beaucoup, & ne s'y fioient qu'à bonnes enſeignes.

(*a*) *Il eut la prudence de s'en retourner dans ſa patrie*] Les Carthaginois, dans l'état du monde le plus déſeſpérant & le plus triſte, ſe livrent & s'abandonnent à la capacité de Xantippe. Choſe rare! Les Généraux eux-mêmes reconnoiſſent qu'ils ont été battus par leur ignorance. Ils s'avouent inférieurs à un étranger; ils lui obéiſſent, & ſans envie, pour le ſalut de la patrie. Je l'ai déja dit, cela eſt grand & me charme. Cette eſtime, cette vénération pour un étranger, dureront-elles long-tems? Recevra-t-il une récompenſe digne du ſervice rendu? Non aſſurément: Vous verrez que ces Républicains reviendront à leur état naturel. Dès qu'ils ſe virent délivrés des calamités d'une guerre malheureuſe par une victoire complette & déciſive, *ils furent honteux*, dit Saint-Evremont, *de devoir leur ſalut à un étranger; & revenant à la perfidie de leur naturel, ils crurent devoir étouffer leur honte en ſe défaiſant de celui qui les avoit défaits des Romains.* Eſt-il poſſible que les Carthaginois aient été capables d'une ſi noire ingratitude, & d'une perfidie ſi déteſtable que celle dont on les accuſe à l'égard de Xantippe? On croit tout d'une nation ſans foi, traître, perfide, & incapable de reconnoiſſance. Les Theſſaliens, dont les Grecs nous repréſentent l'eſprit, les mœurs & les inclinations avec des couleurs ſi noires, étoient de fort honnêtes gens en comparaiſon des Carthaginois. Si les Hiſtoriens Latins étoient les ſeuls qui euſſent parlé de la fin malheureuſe de Xantippe, nous douterions de ce qu'ils nous en apprennent: mais les Grecs tiennent le même langage. Ce que notre Auteur en avoit dit eſt perdu, il ne paroît pas ſelon lui qu'on l'ait fait périr. *On donne*, dit-il, *une autre raiſon de la retraite de Xantippe: nous tâcherons de l'éclaircir en ſon lieu.* Ce qui prouveroit que les Carthaginois firent périr ce grand homme, c'eſt qu'on n'en a plus ouï parler depuis ſon départ de Carthage; n'eſt-ce pas là un bon préjugé contre le ſentiment contraire? Appien & Zonaras nous en donnent de bonnes nouvelles. Cette victoire de Xantippe, diſent-ils, cauſa ſa ruine: car les Carthaginois, craignant qu'on n'attribuât à cet étranger toute la gloire de la défaite des Romains, & leur propre ſalut, jugérent à propos de le renvoier en ſon païs avec tous les honneurs que méritoit une action ſi digne de leur reconnoiſſance; ils lui firent de grands préſens, & l'embarquérent pour ſa patrie ſur une galére richement ornée, avec un ordre ſecret à ceux qui la commandoient de jetter cet excellent Officier dans la mer, avec tous les Grecs qui l'avoient accompagné dans cette guerre. Voilà qui eſt épouvantable. Ils l'envoient dans ſon païs comme une victime ſans tache, la parent, l'ornent pompeuſement, la couronnent de bandelettes, & l'envoient noier à deux pas de là: comme ſi les ſervices qu'il leur avoit rendus, euſſent dû être enterrés & enſévelis dans les ténébres de l'oubli par la mort de l'auteur de leur liberté. Cette imagination eſt ridicule, & me feroit douter de la vérité de ce fait, ſi la plûpart des hommes, paſſionnés & ſots, n'étoient accuſés des mêmes allûres. Il eſt de cela comme de certains Livres, ou de certaines brochures remplies d'affreuſes vérités contre des hommes encore plus affreux, que l'on défend de lire, & de garder chez ſoi ſous de groſſes peines. On croit après ces défenſes, qu'il n'en ſera plus parlé, & que ces Livres ne perceront jamais les profondeurs des ſiécles à venir. Point du tout, l'immortalité leur eſt aſſurée par cela ſeul. Tacite nous apprend que rien ne le fait tant rire que *l'impertinence de ceux qui croient*, par une puiſſance de peu de durée, éteindre la mémoire de tous les ſiécles; car au contraire *la cenſure*, dit-il, *donne une nouvelle autorité aux ouvrages, & tous les Princes étrangers, & les nôtres à leur exemple, qui ſe ſont ſervis de cet artifice, n'ont rien fait par là qu'accroître leur honte & la gloire de leur ennemi.*

Le traitement fait à Xantippe, eſt tout ce qu'on peut reprocher de plus honteux & de plus lâche. Cette infamie, étant faite par une délibération publique tombe ſur toute la nation: chacun a ſa part de la honte, & la ſupporte avec peine; car outre qu'elle renferme la trahiſon & la perfidie, l'ingratitude doit ſans doute être la plus difficile à digérer, comme étant le plus grand & le plus bas de tous les vices. Il y a des Auteurs qui parlent d'une autre façon de la fortune de cet Officier Lacédémonien. Ils diminuent un peu du crime des Carthaginois, ſans pourtant ménager leur perfidie: car ils diſent qu'on lui avoit donné pour s'en retourner un vieux bâtiment, tout à fait hors d'état de tenir la mer, & qu'aiant remarqué cette fraude, il la diſſimula, monta ſur un autre

Digitized by Google

vaiſſeau, & s'échapa d'un ſi grand péril.

Je ſoupçonnerois très-fort le fait des Carthaginois ſur l'infortune de Xantippe, ſi on ne les accuſoit d'une perfidie infiniment plus odieuſe, plus cruelle & plus atroce que celle dont je viens de parler. C'eſt Tite-Live qui nous l'apprend, ne le croira-t-on pas ſuſpect? Il l'eſt infiniment ſur l'article des Carthaginois, il ne l'eſt pas moins ſur celui des Gaulois: je ne vois aucun Auteur avant lui qui en ait fait mention. Zonaras & Diodore en parlent, me dira-t-on, mais ces deux Hiſtoriens ont écrit un aſſez long eſpace après Tite-Live. Il ſe peut qu'ils aient puiſé tous les deux dans celui-ci, ou ils ſe ſeront ſuivis, ſans s'informer plus amplement de la vérité de la choſe: encore les deux Auteurs ne ſont pas d'accord à l'égard du tems, voici le fait ſelon que Freinshemius le rapporte.

Il dit que les ſoldats étrangers, dont les Carthaginois s'étoient ſervis pendant cette guerre, aiant demandé avec un peu trop de hauteur la récompenſe de leurs ſervices, ils leur firent entendre qu'il y avoit des fonds ailleurs qui leur étoient deſtinés, pour leur donner des marques de leur reconnoiſſance. Ils les firent embarquer, avec un ordre ſecret au Commandant de la flotte de les débarquer dans une Iſle déſerte, & de les abandonner à leur miſérable fortune. Ils y furent mis, & ils y périrent tous de faim & de miſére. D'autres Auteurs prétendent que cette affreuſe perfidie fut commiſe longtems auparavant, & lors de la guerre des Syracuſains contre Carthage.

On accuſe les Républiques, avec beaucoup de raiſon, d'avoir été de tout tems ingrates envers ceux de leurs citoiens qui leur avoient rendu les ſervices les plus ſignalés. Jamais aucune autre République de l'antiquité n'a mérité de plus grands éloges à l'égard de la charité & de la reconnoiſſance que celle d'Athénes. Où ſont les Etats d'où il ne ſorte une infinité d'illuſtres malheureux? Il n'en fut jamais aucun dans cette République, tant elle étoit généreuſe & charitable. Les ſoldats caſſés & rompus de vieilleſſe, ceux qui ſe trouvoient hors d'état de ſervir par leurs bleſſures, ou par leurs infirmités, leurs femmes, leurs enfans, leurs neveux mêmes, & les veuves de ceux qui avoient été tués à la guerre, & les orphelins, étoient nourris & entretenus aux dépens du public, & même ceux dont les ancêtres en avoient mérité les graces. A-t-on jamais ouï parler d'un peuple plus noble, plus grand, plus généreux, plus charitable & plus magnifique dans les récompenſes accordées aux ſervices rendus? Rome l'a-t-elle jamais ſurpaſſée, que dis-je, égalée ſur ce point? Et cependant cette Athénes, ſi digne de notre admiration, ne fut pas exempte du reproche d'ingratitude à l'égard des grands hommes de toute eſpéce, & de ceux particuliérement à qui elle a dû ſa gloire & ſon ſalut. C'eſt ici un terrible revers de la médaille.

Quel eſt le Lecteur qui ne ſe ſente pas rempli d'indignation en liſant le traitement qu'elle fit à Themiſtocle? Après avoir défait l'armée innombrable des Perſes près de Salamine, ne ſe vit-il pas dans la triſte néceſſité d'aller chercher un azile auprès de ce même Xerxès, qu'il avoit défait, pour ſe délivrer des perſécutions de ſon ingrate patrie, qui cherchoit à le faire périr? Et ce grand homme meurt miſérablement dans un païs étranger. Semblables à la plûpart des Princes & des Grands du monde, ces Républicains ne pouvoient ſouffrir que les Capitaines, qui leur avoient rendu les ſervices les plus ſignalés, leur en fiſſent toujours mention dans leurs diſcours. Ceux qui étoient fâchés d'entendre ſouvent parler Themiſtocle de ſes actions, & de tout ce qu'il avoit fait pour la gloire & le ſalut de la République, penſoient tout de même que Sofie de Terence, que de leur en parler ſi ſouvent, c'étoit preſque leur reprocher qu'ils les avoient oubliés. *Vous ne vous laſſez pas*, leur diſoit ce grand homme, *de recevoir du bien d'une même perſonne, & vous vous laſſez de lui en entendre ſouvent parler.*

Les ſervices de Miltiade furent-ils mieux reconnus que ceux de Themiſtocle? Un an après la bataille de Marathon, ce grand Capitaine eſt injuſtement condamné à une amende qu'il ne pût paier, & meurt en priſon.

Peut-on lire ſans horreur leur ingratitude envers Phocion, le plus ſage & le plus homme de bien de ſon païs? Ne firent-ils pas le procès à huit de leurs Généraux après la bataille des Arginuſes, pour n'avoir pas enlevé & enterré les morts, quoique la tempête qui ſurvint ne le permît pas? Qui le croira? *Ces huit Généraux victorieux furent condamnés à mort par un même jugement*, dit Xenophon. *& ſix qui étoient preſens, exécutés.*

Les ſervices d'Alcibiade furent ils mieux reconnus que ceux des autres? il fut accuſé d'un crime qui ne fut jamais bien prouvé: l'on prétendoit qu'il étoit un de deux qui avoient mutilé les ſtatuës de Mercure. Ce peuple, ridiculement ſuperſtitieux & inquiſiteur, par une extravagance à peine concevable, après l'avoir mis au nombre des Généraux deſtinés pour l'expédition de la Sicile, ſans conſidérer qu'il étoit le ſeul de tous le plus capable & le plus propre pour la conduite de cette guerre, le rappelle ſollement, avec ordre de s'embarquer, lorſqu'il étoit à peine arrivé, & de ſe rendre à Athénes pour ſe juſtifier, & ſe diſculper devant le peuple de l'injure faite à ce Dieu, qui étoit repréſenté à tous les coins des ruës, ou à la porte de chaque maiſon, ſous la figure d'une pierre quarrée ou cubique. Il n'eut garde d'obéir, & de ſe rendre dans une tel coupe-gorge, où l'on ne faiſoit aucune différence du ſoupçon du crime à la convîction, en matiére de réligion: car de tous les Etats du monde, Athénes ſurpaſſa les autres en ſuperſtitions les plus folles & les plus extravagantes, comme en injuſtices & en pieuſes cruautés: témoins la mort de Socrate, qui ſurpaſſe tout ce qu'on peut imaginer de plus infame. Tout cela ſembleroit incroiable, ſi le barbare Tribu-

Digitized by Google

tunal de l'Inquiſition d'Eſpagne & celui de Portugal, encore plus furieux, ne nous faiſoit voir quelque choſe de plus affreux, & tout à fait oppoſé à l'eſprit de l'Evangile. Pour revenir à Alcibiade, il jugea bien qu'on en vouloit à ſa vie; il ſe retira à Lacédémone, & de là auprès d'Artaxerxès, comme avoit fait Themiſtocle, où il ne fut pas plutôt arrivé, qu'il fit voir à ſon ingrate patrie combien il eſt dangereux de pouſſer à bout un homme de cœur, & d'une habileté peu commune, qui peut ſe vanger avec éclat. Elle eut tout lieu de s'en repentir, Alcibiade lui fit une ſi cruelle guerre, qu'elle fut trop heureuſe de le rappeller, & de le voir revenir dans un tems où elle panchoit à ſa décadence. Ce grand homme la remit dans ſa premiére ſupériorité par ſes victoires; mais elle revint bientôt dans ſon état naturel d'ingratitude & d'injuſtice: car après l'avoir délivrée des plus grands périls, on lui imputa la défaite d'un de ſes Lieutenants, qui donna un combat contre ſes ordres, & où il n'eut aucune part. Il fut obligé de s'exiler lui-même, & cet éxil volontaire fut la cauſe de ſon ſalut, & celle de la perte de ſa patrie. Thucydide repréſente l'état pitoiable où les Athéniens ſe trouvérent réduits après l'éxil de cet excellent Chef de guerre.

Mais pourquoi aller chercher des preuves ſi éloignées, pour faire voir que les Républiques ont été de tout tems ingrates envers les hommes du premier mérite? Athénes, Rome & Carthage n'éxiſtent plus; mais Veniſe & la Hollande ſont encore ſur pied, & ſelon toutes les apparences, le ſeront un très-longtems, parce qu'elles ſont plus ſages & plus équitables. Cette derniére République, ſans parler de l'autre, nous pourroit fournir des éxemples d'ingratitude & d'inhumanité qui la flétriſſent un peu. Pluſieurs grands hommes l'ont éprouvé. Le crime de Barnevelt étoit un peu équivoque, & ceux qui furent éxécutés avant lui n'étoient pas tous coupables: ſi Grotius, le plus célébre & le plus grand homme de ſon tems, ne ſe fût échapé de priſon, il n'eût pas été éxemt du ſupplice. Les deux freres de Witt furent égorgés * & déchirés par la populace: quels ſervices n'avoient-ils pas rendus à la République? La mort de ces deux zélés Républicains me fait ſouvenir d'un ſecret hiſtorique qui a, ce me ſemble, échapé aux Hiſtoriens qui ont écrit des affaires des Hollandois: je le tiens d'un Colonel des troupes de l'Empereur. Il me dit que le feu Comte de Tilli lui racontoit un jour, qu'étant de garde en ce tems-là ſur la place des priſons de l'Hôtel de Ville, où étoit un de Witt, dont le frere devoit venir le prendre en caroſſe pour le mettre en liberté, qu'étant là, dis je, pour empêcher que la populace animée par ceux du parti du Prince d'Orange, ne lui fît aucune inſulte, ce prince lui envoia pluſieurs ordres réïterés de ſe retirer avec ſon eſcadron, dans un tems où il paroiſſoit qu'il devoit y reſter pour contenir une foule de peuple qui s'étoit aſſemblée ſur la place. Il ſoupçonna quelque mauvais deſſein, & comme il craignit qu'on ne lui imputât ce qui pouvoit arriver, il ne voulut jamais abandonner ſon poſte qu'il n'eût un ordre par écrit du Prince d'Orange. On fut obligé de lui en envoier un, qu'il eut la ſage précaution de prendre & de garder: vingt-cinq ans après les Meſſieurs des Etats, aiant refléchi ſur cette démarche du Comte, lui en demandérent la raiſon, & bien lui valut d'avoir encore cet ordre à montrer: car ſans cela, dit-il, je me ſuſſe vû dans un très-grand péril de la vie, l'on ne parloit de rien moins que de me faire mon procès. C'eſt une choſe ſurprenante, de voir les plus grands hommes & les meilleurs Citoiens perſécutés & expoſés ſans ceſſe, & perpetuellement, à la rage de leurs envieux, & mourir preſque tous de mort violente. Quand même on les accuſeroit ſur quelque fondement, je veux même que leurs crimes fuſſent avérés, s'ils ne tendent pas à la tyrannie & à l'oppreſſion de la liberté, il me ſembleroit très-juſte d'adoucir & de plier les loix en leur faveur, de les rompre même, plutôt que de s'y conformer; car c'eſt en ce cas que l'extrême ſévérité devient une extrême injuſtice. L'Indulgence en faveur des hommes extraordinaires, eſt plus utile à l'Etat que l'éxemple des châtimens. La premiére change les coupables en les gagnant, & l'autre eſt moins capable de nous corriger, que

* Mr. le Chevalier de Folard eſt trop équitable pour alléguer un pareil exemple, s'il eût été mieux inſtruit. Ce fait ne prouve rien contre la République de Hollande, comme il l'a crû, puiſque les Souverains n'eurent aucune part à la mort des freres de Witt, & qu'il ne fut pas en leur pouvoir d'empêcher le maſſacre de ces deux illuſtres citoiens. Le peuple animé par les partiſans de la maiſon d'Orange, immola à ſa fureur ces zélés Républicains, comme tout le monde ſait, & on ne peut charger le corps de la République d'une action qui fit horreur à tous les gens de bien. Pour ce qui eſt du *ſecret Hiſtorique* que l'Auteur tient d'un Colonel des troupes de l'Empereur; nous ne ferons pas difficulté de dire que cet Officier lui en a impoſé ſur toutes ces particularités. Le feu Comte de Tilli peut lui avoir dit qu'il étoit de garde le jour du maſſacre des freres de Witt, mais ce Colonel a ajoûté le reſte, comme on peut s'en convaincre en liſant les *Annales des Provinces-Unies* par Mr. Baſnage. 2°. Corneille de Witt n'étoit point dans les priſons de l'Hôtel de Ville, mais dans les priſons de la Cour, ainſi l'Eſcadron des gardes devoit leur poſte dans un autre endroit que celui où on le place pour contenir le peuple. 2°. Le Prince d'Orange n'étoit point à la Heye, mais à la tête de l'armée, par conſéquent il ne pouvoit envoyer de ſi loin les ordres réïterés pour faire retirer la cavalerie. Le Comte de Tilli quitta ſon poſte ſur l'ordre qu'il en reçut de quelques Députés des Etats, allarmés du bruit qui s'étoit répandu que les pêcheurs de Scheveling & les paiſans de la campagne accouroient en grand nombre pour piller la Haye & profiter de la confuſion qui y regnoit. Les ennemis de Mrs. de Witt employerent cet artifice pour éloigner la cavalerie, qui mettoit obſtacle à leur deſſein. 3°. Il eſt faux que le Comte de Tilli ait jamais été recherché ſur cette démarche, & qu'il ait eu beſoin de produire l'ordre qu'il reçût de ſe retirer. Ces circonſtances ſont de l'invention du Colonel. Mr. Le Chevalier de Folard aime la vérité & il fait profeſſion de la dire dans toutes les occaſions, ainſi il ne peut déſaprouver cette remarque. On auroit volontiers retranché cet article de ſa note, ſi on eût oſé prendre cette liberté ſans ſa permiſſion. *Note de l'Editeur d'Amſterdam.*

(a) Une action ſi brillante & ſi extraordinaire, dans un païs étranger, l'eût mis en butte aux traits mordans de l'envie & de la calomnie; au lieu que dans ſon païs, où l'on a des parens & des amis pour aider à les repouſſer, ils ſont beaucoup moins redoutables. On donne encore une

de nous revolter, & de nous remplir d'indignation & de fureur contre un peuple, ou un Prince fanatique, ſottement ſuperſtitieux; qui condamne au dernier ſupplice, ou qui ſe défait des hommes extraordinaires qui lui ont rendu les plus grands ſervices, & qui ſont capables de le tirer des plus grands embarras: car cette eſpéce d'inquiſition établie dans les Etats, ou qu'on cherche à établir, eſt la plus forte machine & le molen le plus aſſuré pour cauſer les plus grandes révolutions, & les conduire à leur perte. L'on peut dire, ſans craindre de ſe tromper, que la ſuperſtition perdit Athénes; car dès qu'on vouloit faire périr un grand homme, on l'accuſoit d'Impiété ou d'irréligion. Si les gens de guerre, où les hommes d'Etat, euſſent été éxemts de cette recherche à Athénes, elle eût été très-longtems debout. On ne remplace pas aiſément les bons ſujets, lorſqu'on n'uſe pas d'Indulgence à leur égard: au lieu qu'en leur pardonnant on en peut tirer de grands ſervices. Alcibiade ne fut pas plutôt chaſſé de ſon païs, qu'on s'apperçut bientôt qu'il ne pouvoit être remplacé de perſonne: il eſt aiſé de nommer d'autres Généraux à la place des bons; mais le titre ne fait pas qu'un homme ſoit plus habile: & pour finir par une maxime de M. de Turenne, dix mille livres de rente accordées de plus à un Officier ſans aucun mérite, ne le rendent pas plus brave, plus éclairé, & plus capable de commander: ces ſortes de graces mal appliquées ne deshonorent pas ſeulement le Prince qui les donne, mais elles produiſent encore cet effet, qu'elles abattent le cœur & le courage de ceux qui en ſont véritablement dignes.

(a) *Une action ſi brillante & ſi extraordinaire, l'eût mis en butte aux traits mordans de l'envie.*] Bayle dit que trois choſes empêchent l'envie & la jalouſie; la grace de Dieu, le défaut des qualités dignes d'envie, & un grand fond de ſtupidité. S'il faut que la Divinité intervienne dans la premiére par un miracle & une merveille de ſa toute-puiſſance, pour arrêter & nous garantir *des traits mordans* de cette paſſion, c'eſt recourir à des remédes ſurnaturels que Dieu s'eſt refuſé à lui-même en ce monde, & en attendant l'éxécution de ſa volonté la vertu aura beaucoup à ſouffrir.

A l'égard de la ſeconde, je la tiens fauſſe, & la derniére encore plus: puiſque nous voions tous les jours que les ſots de la premiére claſſe les plus renommés, & les ſtupides les plus avérés par leurs dits & par leurs faits, vont plus grand train à la fortune & aux plus grands honneurs, que les hommes du premier mérite & à grands talens. Il faut conclure de là, que la ſottiſe & la ſtupidité ſont dignes d'envie & de jalouſie, & que ce ſont deux qualités très-reſpectables dans preſque toutes les Cours des Princes. Cela ſe remarque dans les gens du monde: & dans les gens d'Egliſe, qui ſont mille fois plus avides & plus ambitieux que les autres dans leur eſpéce d'ambition. Il ne faut ni eſprit, ni vertu pour cela. Ce ſont des ſentinelles qui ſe mettent en faction conſtamment & perpetuellement, tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, juſqu'à ce que la fortune en prenne pitié, & les réléve de ſentinelle pour en mettre d'autres en leur place, à la porte ou dans l'antichambre, & alors ceux ci ſont enviés tout comme les autres qui ont fait le même métier.

Les Cours des Princes ne ſont pas toutes remplies de ces ſortes d'individus, il y en a qui raiſonnent d'eux-mêmes, qui parlent, qui agiſſent, & qui ſe remuent avec une vivacité & une ardeur extraordinaire, qui bien loin d'être ſots & ſans eſprit, comme les autres, ſont au contraire très-fins, très-ſubtils & très déliés; on ne voit chez eux que belles qualités. Mais la fortune, en les élevant, fait tomber le maſque, & c'eſt alors que l'on voit à découvert & à nud les défauts & les vices qu'ils tenoient auparavant à la chaîne; ils ne ſe montrent pas cependant d'un ſeul coup, mais par degrés ſelon le beſoin. Ils mettent encore en campagne pluſieurs paſſions & pluſieurs vices qu'ils avoient eu grand ſoin de couvrir & de cacher avant leurs grands ſauts de fortune, ou qu'ils ne croioient pas dans eux, ou qui naiſſent par je ne ſai quelle fatalité contagieuſe attachée à l'air de la Cour. Ils les mettent alors en uſage, & les font cingler à pleines voiles, pour aller plus loin au préjudice des autres. Si l'on y prend garde, toutes ces paſſions & tous ces vices ont leur principe dans l'envie, qui les traîne tous à ſa ſuite, c'eſt elle qui régle & qui diſpoſe toutes les machines pour ruiner & pour renverſer la fortune de ceux dont ils craignent le mérite & la concurrence.

Ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt que ceux qui ſont au timon des affaires du Gouvernement, & qui connoiſſent parfaitement les ruſes & les ſoupleſſes de cette paſſion, ſont toujours plus nouveaux dans les piéges qu'on leur tend contre les gens de mérite les plus dignes d'être enviés; & ceux là même, qui les ont tendus aux autres avant leur élévation, s'y trouvent pris: tant les hommes ſont peu en garde dans le mal qu'on dit d'autrui, & tant au contraire ils ſont défians dans le bien: car il faut plus de ruſes & d'artifices pour

Digitized by Google

autre raiſon de la retraite de Xantippe. Nous aurons ailleurs une occaſion plus propre de dire ce que nous en penſons.

Les affaires d'Afrique aiant pris un autre tour que les Romains n'avoient eſpéré, on penſa tout de bon à Rome à remettre la flotte ſur pied, & à tirer de danger le peu de troupes qui s'étoient échapées du naufrage. Les Carthaginois, au contraire, pour ſe ſoumettre ces trou-

faire paſſer celui-ci, que l'autre. Combien s'en trouve-t-il peu du caractére de ceux dont parle la Motte le Vayer, *qui méſurent les vertus au pied de l'envie, comme ceux qui prennent les dimenſions des corps par leur ombre.* J'ai lû quelque part dans Voiture, que c'étoit ſur ce pied-là que le premier Miniſtre du Roi d'Eſpagne en uſoit, & qu'il lui avoit dit qu'il ne jugeoit jamais plus avantageuſement d'un ſujet, que par le mal qu'on lui en diſoit avec peu de certitude, & qu'à meſure que le nombre des calomniateurs groſſiſſoit pour le perdre, il avoit plus d'eſtime pour lui, & plus de curioſité pour le bien connoître; qu'il n'y avoit rien de plus ſûr pour déterrer la vertu, & la diſtinguer de la foule, & que c'étoit là ſa baguette divinatoire, & ſa lanterne pour trouver le mérite caché.

Combien de fourbes & d'envieux les Princes ou leurs Miniſtres ne découvriroient-ils pas par le moien de cette lanterne? Celle de Diogéne ne valut jamais rien; il ne trouva jamais un homme de bien, au lieu que l'autre en rencontroit toujours avec la ſienne, & l'envie qui le cache, qui le couvre, & qui l'obſcurcit de ſes vapeurs les plus noires, lui ſervoit elle-même de guide ſans le ſavoir.

Ce ſage Miniſtre ne ſe ſervoit jamais mieux de ſa lanterne, que lorſque les ténébres étoient bien épaiſſes, & la cabale groſſe & bien ameutée contre ceux qu'elle vouloit perdre. Ces ſortes de complots, que l'envie forme, ſont fort ordinaires dans les Cours & chez les Grands du monde. C'eſt de toutes les batteries des envieux la plus redoutable, & contre laquelle la prudence la plus rafinée n'a point de précaution à prendre, tant l'envie eſt ingénieuſe contre la vertu qui nous peſe & nous incommode.

Le même Auteur, que nous avons déja cité, avance une choſe qui a tout l'air d'un ſophiſme: *Tant s'en faut*, dit-il, *que l'envie ſoit un vice: qu'au contraire elle eſt très-familiére de la vertu.* Je ne vois rien de plus faux que cela, l'envie eſt un très-grand vice, & très oppoſé à la vertu, à moins qu'il ne veuille dire que les envieux ſont à la ſuite de cette vertu, comme les Archers à celle d'un innocent qu'on va prendre ſur leur témoignage. A deux pas de là l'Auteur ne laiſſe pas de ſe contredire, car il nous dépeint cette envie *comme une Mégére qui nous fait voir le champ d'autrui toujours plus fertile, & qui ſeroit capable, dit un Pére, de rendre le Paradis un Enfer à cauſe de la gloire commune, ſi on y pouvoit entrer avec cette furieuſe paſſion.* Voilà ſon envie, *très-familiere de la vertu*, une paſſion & un vice très-furieux plutôt qu'une vertu. Ne voit-on pas tous les jours une infinité de gens de mérite, dont on ne ſauroit craindre ni redouter la concurrence, & qui luttent au contraire ſans ceſſe contre la mauvaiſe fortune; ne voit-on pas, dis je, ces gens-là négligés & perſécutés, par pure haine contre les talens & les qualités dignes d'eſtime? Mais c'eſt bien pis lorſqu'on ſe ligue contre les hommes extraordinaires qui ont rendu des ſervices importans à leur patrie, ou qui ſont capables de leur en rendre. Ces ſortes de complots ſont très redoutables lorſque le parti eſt puiſſant, & que les femmes s'y fourrent. Les moiens dont on ſe ſert ſont ſouvent très-ridicules & très-groſſiers, & ne laiſſent pourtant pas de réuſſir. Quoi de plus mal imaginé que ceux qu'on emploia contre le feu Maréchal de Catinat? On ſe mit en tête de le faire paſſer pour fou, c'étoit cependant le plus ſage de tous les hommes. N'étoit-ce pas l'attaquer par le côté le moins abordable? Et cependant cette extravagante machine fit le coup contre ce grand homme.

La diſgrace du feu Marquis de Feuquiéres eut une cauſe moins ridicule, quoique ſans fondement; il n'alla pas ſi loin que l'autre dans les honneurs de la guerre, mais j'oſerois preſque aſſurer qu'il eût égalé, & peut-être ſurpaſſé le Maréchal en grandes actions, ſi une cabale n'eût conjuré la perte de cet excellent Officier, l'homme du monde le plus capable de commander nos armées. Je n'en ai guéres vû de plus habile, de plus appliqué, & d'une valeur plus épurée. L'envie ſe mit en campagne, armée de toutes les calomnies qu'on puiſſe ranger en bataille contre un mérite de cette force. Il ſuccomba, & ſe retira très-ſagement; s'il eût dépendu de ſes envieux, ils l'euſſent fait noier comme Xantippe. J'ai un éxemple qui vient tout à propos, que nous n'enverrons point à une autre occaſion. Il roule ſur ces ſortes de machinations, je l'ai trouvé dans la vie de l'Empereur Sévére Aléxandre. L'Auteur dit que *divers méchans, qui s'étoient ligués enſemble pour tromper Alexandre, eurent d'abord l'adreſſe de ſurprendre par leurs intrigues l'eſprit du jeune Prince, juſqu'à lui faire éloigner les perſonnes qu'on avoit mis auprès de lui; mais il eût aſſez de prudence pour reconnoître auſſi-tôt leur malice: il les chaſſa, les fit même mourir du dernier ſupplice par le jugement du*

pes là mêmes, faiſoient le ſiége d'Aſpis: mais elles ſe défendirent avec tant de courage & de valeur, qu'ils furent obligés de ſe retirer. Sur l'avis qu'ils reçûrent enſuite que les Romains équipoient une flotte qui devoit encore venir dans l'Afrique, ils radoubérent leurs anciens vaiſſeaux, en conſtruiſirent de neufs; & quand ils en eurent deux cens, ils mirent à la voile pour obſerver l'arrivée des ennemis.

Sénat, & s'attacha immuablement à ceux qui étoient capables de le faire régner avec juſtice & avec honneur. Belle leçon pour les Souverains, & très-digne d'être imitée, pour couper court aux complots des envieux contre les hommes du premier mérite, d'une vertu éprouvée, & choiſis d'entre les plus ſages d'un Etat pour leur éducation. Combien y en a-t-il peu qui découvrent la profondeur de la fourbe? L'Hiſtoire eſt toute parſémée de ces ſortes de conjurations. L'on remarque que celles, qui ſont les plus groſſiéres & les plus mal fondées, ſont celles qui réuſſiſſent le mieux, comme il arrive ordinairement à la guerre que les attaques par le côté le plus fort, ſont celles par où l'on eſt le plus ſouvent emporté, parce que l'ennemi ne peut croire qu'on oſe tenter par cet endroit, & ſur ce fondement il diminuë les précautions, on n'en prend aucune. Le Maréchal de Catinat fut pris par le côté de la ſageſſe, qu'on ne croioit pas inſultable ſans folie. Je ne trouve que Cimon dans l'antiquité, qu'on ait pû faire paſſer pour inſenſé, car je ne crois pas qu'on ſe ſervît de cette machine contre Xantippe; mais cette réputation ne dura pas longtems. Les Athéniens, dit Valére-Maxime, éprouverent bientôt toute l'utilité de cette même folie par ſes grandes actions, & par la ſageſſe de ſes conſeils: c'eſt pourquoi, continuë-t-il, il força ceux qui l'avoient cru fou, de s'accuſer eux-mêmes de folie. *Heureux les Etats*, dit Dacier, *qui ſont gouvernés par de tels fous.* Heureux encore les Généraux, qui en ont le plus de beſoin, de s'en ſervir & de les écouter: ſauf à les envoier noier comme Xantippe, après le ſervice rendu.

OBSERVATIONS

Sur la bataille du Conſul Régulus contre Xantippe.

§. I.

Fortune inégale de Régulus. Caractére des Carthaginois. Confiance qu'ils prennent en Xantippe. Exemple unique.

J'Entre dans l'éxamen d'une bataille fameuſe, & qui nous fournit une infinité d'inſtructions ſolides. Nous les tirerons des fautes du Général Romain, autant que de l'habileté & de la bonne conduite de celui des Carthaginois.

Quoique le premier ait gagné trois batailles, (car dans celle d'Ecnome il entre en partage de gloire avec ſon Collégue,) ceux qui ſavent diſtinguer un fait d'intelligence d'avec un fait de hazard, ne concluront pas de là qu'il fût un Capitaine fort au deſſus du médiocre: il y en a beaucoup qui en gagnent, qui ſont au deſſous. Régulus ouvrit ſa premiére campagne par un combat témérairement engagé, & où il fut battu: la honte de ſa défaite lui fit réparer ſon honneur & ſes pertes: la victoire fut, à la vérité, peu complette; mais c'eſt tout ce que l'on pouvoit attendre de lui dans un tems où les autres perdent le jugement, & par là toute eſpérance; & Tyndaride vit dans un même jour les Carthaginois vainqueurs, & vaincus tout enſemble, en très-peu du tems.

L'affaire d'Adis mérite nos éloges; ſoit du côté de l'art, ſoit du côté du courage,

Digitized by Google

c'eſt, en un mot, une affaire toute de conduite, très-bien embarquée, & digne d'un Capitaine habile & expérimenté.

On ſera ſans doute un autre jugement de la bataille que le même Conſul livra contre Xantippe, qui fait le ſujet de ces obſervations. Il la perdit, & avec elle tout ce qu'il s'étoit acquis de gloire & de réputation dans les précédentes: mais ſa vertu reſta toujours ferme & inébranlable, parmi cette multitude de malheurs qui ſuivirent la perte de ſa liberté. On ne vit jamais un ſi grand courage dans un Romain. Jamais Citoien ne fit paroître un ſi grand zéle, ni tant d'amour pour le bien & la gloire de ſa patrie, & je doute que Rome ait jamais produit un ſi honnête homme.

S'il fût tombé en tout autres mains que celles des Carthaginois, bien loin de mourir d'un ſupplice auſſi cruel que celui qu'on lui fit ſouffrir, s'il faut s'en rapporter à ce que les Hiſtoriens nous en diſent, on eût reſpecté ſes malheurs par le ſeul éclat de ſes vertus; mais que pouvoit-il eſpérer d'un peuple qui n'en connut jamais aucune, d'un peuple qui étoit en mépris à tous les autres, fourbe, cruel, ſans foi, & ingrat au-delà de tout ce qu'on peut dire, d'un peuple en un mot qui ne conſervoit ſa liberté que par le courage & la vertu des autres, & par des forces empruntées, qui faiſoit mourir ſes Généraux du dernier ſupplice, & qui honteux de devoir ſon ſalut à un étranger, envoie noier ce même Xantippe, qui venoit de le lui procurer par ſa victoire? C'eſt Arrien qui nous apprend cette nouvelle. Polybe nous promet de nous l'apprendre, il ne nous en dit pourtant pas un mot, non plus que de la fin d'Attilius Régulus; ce qui me fait ſoupçonner qu'il y a quelque lacune dans les endroits où ces deux circonſtances auroient dû trouver leur place.

Dans un miſérable état où l'on déſeſpére de toutes choſes, dit Saint-Evremont, *on prend confiance en autrui plus aiſément qu'en ſoi-même; ainſi les jalouſies fatales au mérite des étrangers vinrent céder à la néceſſité, & les Généraux s'abandonnérent à la capacité de Xantippe.* En effet cet Officier leur avoit fait voir leurs bévûes & la cauſe de leurs défaites, en même tems qu'il leur offroit les moiens de les réparer.

Qui ne ſera ſurpris, en liſant ce paſſage, & plus encore ce que Polybe rapporte du diſcours de cet étranger en plein Sénat, qui l'écoute, & qui lui applaudit, de voir des Généraux ignorans ſans expérience, & par conſéquent préſomptueux & entêtés de leur mérite, qui l'écoutent & ne lui applaudiſſent pas moins, & qui ſans envie, ſans jalouſie, & ſans honte, s'abandonnent à la capacité de Xantippe, fermant les yeux ſur ce qu'il eſt, & ne les ouvrant que ſur ce qu'il ſait? Ils ſe reconnoiſſent inférieurs à lui, & par là ils le jugent digne de les commander: cela eſt certainement admirable, & d'autant plus ſurprenant, que l'Hiſtoire ne nous apprend rien de ſemblable, ni rien d'approchant.

C'eſt l'ordinaire des Républiques de recourir aux hommes vertueux dans leurs plus grandes infortunes; mais il eſt très-rare, ou pour mieux dire, il ne s'eſt jamais vû qu'on aille les prendre dans les emplois les plus ſubalternes de la milice, que ce choix tombe ſur un étranger, & que le Sénat, l'armée & les Généraux en paroiſſent très-contens & très-ſatisfaits. Encore une fois, je ne vois rien de plus étonnant. Dans un Etat Monarchique, cela ſeroit un prodige. Ceux mêmes, qui ſeroient les auteurs de tous les maux de la guerre la plus déſaſtreuſe, dûſſent-ils ſe ſauver eux & leur patrie par l'eſprit & le courage d'un tel homme, ſe garderoient bien de lui laiſſer prendre une telle volée. Ils cabaleroient, ils intrigueroient, & n'oublieroient rien pour l'accabler & le renverſer. L'Hiſtoire fourmille d'exemples de cette injuſtice. En voici un de fraîche date.

Si feu M. de Vendôme, qui étoit auſſi bon François que grand Capitaine, quoique ſes ennemis en diſent, eût paſſé l'Adigé en 1706, plutôt que de s'en couvrir contre M. le Prince Eugéne, qui le réduiſit à rien, en lui donnant jalouſie par tout, cet-

te campagne le combloit de gloire & ſauvoit l'Italie, parce qu'il eût combattu avec ſes forces réunies & en maſſe, & dans un terrain très-avantageux, comme certaine perſonne lui avoit propoſé. Cette occaſion manquée, l'ennemi traverſe encore le canal Blanc, autre occaſion encore plus favorable. Jamais armée ne ſe trouva mieux poſtée pour ſe faire battre, que celle du Prince Eugéne: ſa défaite étoit inévitable, nulle reſſource dans le terrain, nulle retraite à eſpérer, entre deux riviéres impraticables, & de vaſtes & profonds marais à dos, comme la même perſonne lui fit remarquer. Il y avoit au contraire des avantages infinis pour M. de Vendôme, ſoit dans le terrain, ſoit dans l'ordonnance de ſon armée. Pour avoir manqué une ſi belle occaſion, qui ne s'échapa que trop vîte, & qu'il falloit ſaiſir tout auſſi-tôt, nous éprouvâmes, peu de tems après, tout ce que la mauvaiſe fortune peut faire ſentir de plus funeſte: on entend bien que je veux parler de l'événement de Turin. Fut-il jamais arrivé ſans cette faute? C'eſt avec regret que je la lui attribuë; mais on ne peut excuſer la trop grande complaiſance, & la déférence aveugle qu'il avoit aux conſeils timides & pernicieux de deux ou trois perſonnes qu'il appelloit ſes amis: prétendus amis auſſi faux, auſſi doubles, & auſſi malhabiles qu'il en ſût jamais, qui le jouérent & le trompérent toujours, qui lui firent perdre par timidité, ou par malice, ou par d'autres motifs à nous inconnus une infinité de bons momens, dont un ſeul étoit capable de le mettre au deſſus de tous les Capitaines de ſon ſiécle, & de terminer une guerre ſi difficile & ſi obſtinée. Qu'on ne me diſe pas que ces ſortes d'entrepriſes étoient incertaines & trop hazardeuſes, rien de plus ſimple, & de plus aiſé, comme il le reconnut lui-même. Cette négligence impardonnable, & très-pardonnable à tout autre qu'à lui, fut moins un acte de ſa volonté, que l'effet d'une timidité de tempérament, qui lui prenoit quelquefois, & qui ne lui permettoit pas de réſiſter contre les détours de rhétorique de ſes faux amis, gens qui s'oppoſoient éternellement à toutes ſes entrepriſes, & qui l'empêchoient, & de faire triompher ſes lumiéres, & de s'aider de celles de ſes véritables amis, qu'il ne connut jamais.

Combien de *ſi* ne pourrois-je pas citer ſur les autres comme j'ai fait ſur celui-ci, & qui valoit infiniment plus, ſi cette digreſſion, qu'on me pardonnera peut-être, par le curieux qu'elle renferme, n'étoit déja que trop étenduë? Revenons à notre ſujet.

§. II.

Ordre de bataille des Romains & des Carthaginois.

LE Conſul Romain, averti que les ennemis étoient en campagne, quitte les montagnes & ſe répand dans les plaines: car lorſque deux armées marchent dans les mêmes intentions, elles ſont bientôt en préſence.

Celle de Carthage étoit de douze mille hommes d'infanterie, de quatre mille chevaux, & d'environ cent éléphans. Ceux-ci formérent une ligne (2) ſur tout le front de l'infanterie (3), diſpoſée en phalange parfaite, ſelon la méthode des Grecs, dont les Carthaginois & tous les autres peuples n'étoient pas beaucoup éloignés. La cavalerie fermoit les aîles de cette phalange.

Le corps de l'infanterie étrangére (4), fut placé entre la cavalerie de la droite (5), & celle de la phalange ſur la même ligne. Les armés à la légére étoient à la gauche (6) de la cavalerie, partagés par pelotons (7), entre les diſtances des eſcadrons, ſelon la coûtume des Grecs, que les Romains ne prirent qu'après la bataille de Cannes: c'eſt un peu bien tard pour des hommes ſi éclairés & ſi alertes à prendre des autres peuples ce qu'il y avoit de bon à imiter. Notre Auteur ne dit pas formellement que cette infante-

elle fut enchaſſée par pelotons entre les intervalles des eſcadrons de la gauche. Il dit ſeulement qu'ils furent mis avec la cavalerie; mais comme j'ai déja dit plus haut que les Grecs, comme les autres peuples, entremêloient ordinairement cette ſorte d'arme parmi leur cavalerie, il eſt hors de doute que Xantippe obſerva la même méthode: auſſi les diſtribué-je de la ſorte.

Le Grec habile avoit deux bonnes raiſons d'en uſer ainſi: la premiére étoit fondée ſur l'inutilité de cette infanterie légére entre les éléphans & les peſamment armés; la ſeconde étoit d'accabler la droite des Romains par ce mélange d'armes, de la dépouiller de ſa cavalerie, de tomber enſuite ſur les flancs de l'infanterie de cette aile, de les prendre à dos, & de les environner de toutes parts par ſa cavalerie: de telle ſorte qu'il ne pûſſent lui échaper, pendant qu'il les attaqueroit de front par ſon infanterie & ſes éléphans. Par là il les obligeoit de faire front des deux côtés, & rendoit les armés à la légére inutiles, forcés qu'ils étoient de remplir les diſtances d'entre les colonnes, déja trop reſſerrées, contre des éléphans qui en ſuſſent ſortis, ſi elles euſſent été plus écartées les unes des autres. Encore ne ſai-je ſi en les écartant on eût dû s'attendre à un ſuccès plus heureux. La raiſon de cela eſt, que Xantippe n'avoit jamais compté que ſa cavalerie pût rompre l'infanterie Romaine; elle étoit trop bien ordonnée; & ſur une trop grande profondeur, pour rien craindre d'un effort de cavalerie, quelque déterminée qu'elle pût être. Son deſſein étoit ſeulement de faire jetter les légérement armés dans les diſtances des colonnes, pour que les éléphans euſſent moins d'iſſuës; & ſi ceux-ci venoient à ſortir, de les rejetter ſur les légions par le moien de ſa cavalerie qui ſe trouvoit à leur dos. Tous ces raiſonnemens ſont fort ſenſés, & d'un Capitaine qui prévoit ce qui peut & doit arriver, par la diſpoſition & les fautes de ſon ennemi.

Régulus avoit quinze mille hommes d'infanterie, & trois cens chevaux. Il diſtribua les armés à la légére (8), ſelon la coûtume Romaine, ſur une ligne en front des légions, & les oppoſa aux éléphans, perſuadé qu'en les harcelant de tous côtés par ſes velites, il les détourneroit ſur l'ennemi; mais comme il n'étoit pas trop aſſûré de les chaſſer avec cette ſeule arme, & de garantir le front de ſon infanterie du choc de ces animaux, il changea dans ſa diſpoſition: quoique ce ne fût guéres la coûtume Romaine du tems de la premiére guerre Punique, il crut devoir ſortir des régles pour ce coup-là; il la rangea donc par colonnes, avec de très-petits eſpaces entr'elles; ce qui gâta tout, comme on le verra bientôt. Je me ſers de ce terme de colonnes, parce qu'en effet c'eſt le véritable, & conſtamment le texte le déſigne: c'eſt-à-dire, que le Général Romain mit *les compagnies les unes à la queuë des autres.* Cela eſt clair, mais dans ce qui ſuit il ne l'eſt pas tant qu'on ne puiſſe bien s'y méprendre: *de cette maniére*, dit notre Auteur, *le corps de bataille fut moins étendu, mais plus épais.* La hauteur ne devoit rien diminuer de l'étenduë du front de ſon infanterie, ſi Régulus ne fit autre choſe que de ranger les manipules à la queuë les uns des autres, les Princes derriére les Haſtaires, & les Triaires à la queuë des Princes ſur une même ligne droite. Il ne faut nullement douter qu'il n'eût diminué & trop reſſerré les eſpaces d'entre les colonnes, (9), à moins qu'il n'eût doublé les files de manipules. Quoiqu'il en ſoit, il conſidéra moins la phalange qu'il avoit en tête; que les éléphans, dont il pouvoit être rompu; car en reſſerrant trop les intervalles d'entre les colonnes, il ôtoit tout moien à ces animaux de ſortir & de s'échaper par les vuides d'entre ces corps, & réduiſoit ces animaux à s'ouvrir un paſſage à travers les légions, & à leur paſſer ſur le ventre: s'il s'imagina pouvoir les détourner, à l'aide de ſes gens, & les faire revirer ſur les ennemis même par le moien de ſes frondeurs, il raiſonna très-peu juſte, ou du moins ſur une choſe très-incertaine: outre qu'il étoit bien plus aiſé à

ſes velittes de les chaſſer dans une route qu'on leur eût tracée d'avance entre les eſpaces des colonnes, que de les faire rebrouſſer.

A cette faute près, mais grande & capitale, on peut dire que cette diſpoſition du Romain à ſon infanterie, eſt au deſſus de celle du Grec. C'eſt peut-être ce qu'à certains égards, l'eſprit & l'intelligence de l'infanterie peuvent imaginer de plus ſimple & de plus ſenſé, & en même tems de plus profond. Encore une fois, je tiens cet ordre de bataille unique, & juſqu'alors inconnu: car les Grecs, qui connoiſſoient la colonne, ne l'ont jamais portée ſi loin. Varron, ou pour mieux dire, ſon Collégue, l'imita à la bataille en Cannes, & ſe fit battre, comme chacun ſait, pour être tombé dans les mêmes défauts que Régulus, & pour avoir même enchéri ſur ſes fautes. Scipion, plus habile & plus profond dans l'infanterie, trouva cette maniére de ſe ranger & de combattre ſi belle & ſi admirable, qu'il s'en ſervit contre Annibal à Zama: mais il ſe garda bien de tomber dans les fautes de ceux qui l'avoient précédé.

Je m'étonne que Régulus, qui penſa ſi bien à ſon infanterie, hors les diſtances de ſes colonnes, ſoit tombé ſi lourdement dans la diſpoſition de ſa cavalerie (10). Il la partagea ſur les ailes des légions, ſans faire réfléxion qu'elle étoit en trop petit nombre pour oſer ſoutenir un ſeul inſtant contre celle de l'ennemi. Trois cens chevaux contre quatre mille, la partie n'eſt pas égale: s'il crut être en état d'y réſiſter, cela n'eſt pas concevable dans un homme ſenſé.

Les deux armées étant dans cet ordre, elles en vinrent aux mains. La cavalerie Romaine fut aiſément rompuë & emportée hors de ſes ailes par celle des Carthaginois, il n'y a pas dequoi s'étonner. Cette cavalerie en fuite, l'ennemi tourne rapidement ſur l'infanterie, la prend en flanc & à dos, & l'envelope de toutes parts; mais parce qu'elle étoit bien ordonnée & par colonnes, elle fit front de tous côtés, ſans rien craindre de ſes attaques. Comme les intervalles d'entre les colonnes étoient trop petits pour laiſſer un paſſage aux éléphans que les velittes chaſſoient devant eux, & harceloient avec toutes ſortes d'armes de jet, ces animaux furieux de leurs bleſſures, bien loin de revirer ſur leurs propres gens, comme le Général Romain ſe l'étoit imaginé, allérent toujours leur chemin, & tombérent ſur les légions, qu'ils ouvrirent de toutes parts. Tout le mal vint de ces animaux, & non de la cavalerie, qui n'eut garde de choquer de droit fil la queue des colonnes, où étoient les Triaires armés du *Pilum*, qui étoit une arme de longueur aſſez ſemblable à nos pertuiſannes, trop redoutable à la cavalerie pour oſer en approcher.

La gauche de l'infanterie Carthaginoiſe ſurvenant là-deſſus, fit un carnage horrible, & acheva ce que les éléphans avoient commencé. Il n'en fut pas de même à la droite de leur infanterie: la gauche des Romains lui tomba deſſus avec tant de vigueur, que les étrangers ſoudoiés furent renverſés, mis en fuite, & pourſuivis juſques dans leur camp.

§. III.

Bataille.

CEtte bataille eſt à mon ſens une des plus remarquables de l'antiquité. Elle n'a pas le brillant de celles qui ſe donnent entre deux grandes & nombreuſes armées; on veut, pour rendre une action plus illuſtre & plus recommandable, que ces armées rempliſſent les grandes plaines, & même au-delà, comme ſi le nombre dans les deux partis augmentoit la gloire du victorieux, & la honte du vaincu: cela eſt abſurde. Cependant cette victoire de Xantippe décida du ſalut de Carthage; car ſi les Romains euſſent vain

S.

Digitized by Google

vaincu, l'Afrique ne tenoit plus qu'à un filet, & la Sicile à rien. En effet n'eût-il pas fallu que les Carthaginois abandonnaſſent celle-ci pour ſauver l'autre, qui n'eût pû éviter ſa ruine? Jamais Carthage n'eût pû s'en tirer. Toute la puiſſance de Rome n'eût-elle pas fondu ſur elle? Les Carthaginois avoient-ils des places capables d'arrêter les victorieux? Aucune: rien n'empêchoit les Romains d'aſſiéger Carthage. L'Afrique ne tomboit-elle pas avec elle? Les Romains étoient preſque les maîtres de la Sicile lorſque Régulus paſſa en Afrique. A quoi penſoient-ils, lorſqu'ils laiſſèrent leur Général avec des forces ſi médiocres, lors même qu'il étoit en leur pouvoir de lui en donner au double, & d'inonder même toute l'Afrique du nombre de leurs légions? Le croioient-ils un ſecond Agatocles? S'ils le penſoient ainſi, l'événement ne répondit pas à leur attente. Mais que ſont devenus ces cent cinquante mille hommes qui combattirent à Eenome? Y périrent-ils tous? Cela ne ſe voit pas: s'ils ont paſſé en Sicile, que ſont-ils là, lorſque Régulus eſt en Afrique? Si les reſtes de cette armée étoient en Sicile, il falloit que les forces des Carthaginois fuſſent ſi grandes dans cette Iſle, qu'il y eût au moins cent mille hommes. Je ne les trouve point: où auroient-ils paſſé? Notre Auteur n'auroit-il pas mieux fait de nous l'apprendre? Il n'en fait rien pourtant. Je ne puis pardonner cette inéxactitude au plus éxact des Hiſtoriens de l'antiquité. Reprenons notre ſujet.

Les deux armées étoient dans un égal avantage à l'égard du terrain, elles ne l'étoient pas moins dans le nombre. Six ou ſept cens hommes de plus ou de moins, décident rarement entre deux armées, ſi d'ailleurs le plus foible l'emporte de quelque choſe ſur l'autre du côté du courage. Tel étoit l'avantage des Romains ſur les Carthaginois. Ceux-ci en avoient pourtant un très-conſidérable, c'étoit le grand nombre de leurs éléphans contre un ennemi qui n'en avoit point; ce qui faiſoit diſproportion de forces, & certainement ces animaux firent tout, comme ceux d'Antiochus Soter contre les Galates, dont nous rapporterons l'éxemple tout à l'heure. Quant à la cavalerie de Xantippe, infiniment ſupérieure à celle du conſul, & dans un païs favorable, elle n'eût du tout point décidé, & ne décida pas non plus dans cette bataille. L'infanterie n'en avoit rien à craindre, elle connoiſſoit trop bien ſa force indépendamment de ſa diſpoſition, qui étoit propre à tout. Le Conſul n'avoit donc à ſe défendre que contre les éléphans, & rien ne lui étoit plus aiſé: s'il eût laiſſé de plus grands eſpaces entre les colonnes, ces animaux fuſſent ſortis par ces iſſuës malgré leurs conducteurs. Dans la bataille d'Antiochus Soter livra contre les Galates, les éléphans remportérent ſeuls la victoire, & ſans ces animaux ce Prince ne pouvoit éviter d'être défait. Nous allons donner cet éxemple: c'eſt Lucien qui nous le fournit.

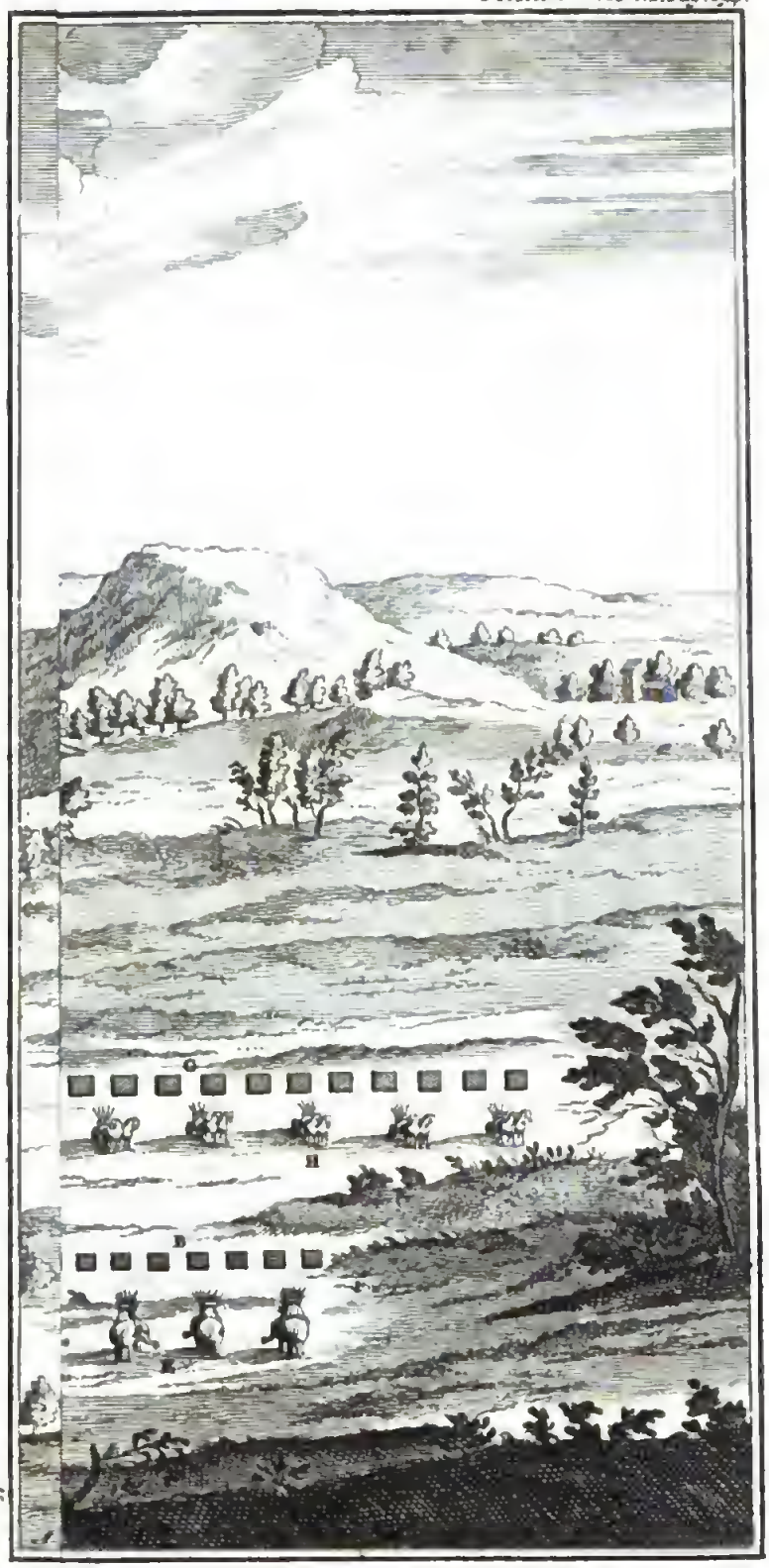
„ Antiochus inſtruit de la valeur des Galates, & voiant le grand nombre de leurs
„ troupes, leur phalange extrêmement ſerrée; ſur le front, des ſoldats peſamment ar-
„ més couverts de cuiraſſes d'acier, & rangés ſur vingt-quatre de profondeur, à cha-
„ que aile vingt-mille chevaux, au centre quatre-vingt chariots armés de faux tout
„ prêts à fondre ſur lui, & deux fois autant d'autres à deux chevaux; Antiochus,
„ dis-je, à l'aſpect de cette armée, qui lui paroiſſoit invincible, déſeſpéra de la victoi-
„ re. Le peu de tems qu'il avoit eu pour ſe diſpoſer à cette guerre, ne lui avoit pas
„ permis de lever les forces, & de faire les préparatifs qu'elle méritoit. Il n'avoit que
„ peu de troupes, encore n'étoient-elles couvertes que de petits boucliers: l'armure
„ légére faiſoit plus de la moitié de ſon armée. Déja il panchoit à finir cette guerre
„ par un accommodement le plus honorable qu'il lui ſeroit poſſible, lorſqu'un Rho-
„ dien nommé Théodotas, homme réſolu & expérimenté dans la tactique, lui réléva
„ le courage. Il lui conſeilla de cacher tellement les ſeize éléphans qu'il avoit, que les
„ ennemis ne pûſſent pas les appercevoir: & quand le ſignal du combat ſeroit donné,

„ que le tems d'en venir aux mains ſeroit venu, que la cavalerie des ennemis s'ébranle-
„ roit, & que la phalange s'ouvrant donneroit paſſage aux chariots, de lâcher quatre
„ de ces animaux au devant de chaque aîle de la cavalerie, & de pouſſer les huit autres
„ contre les conducteurs des chariots. De cette maniére, dit-il, les chevaux épou-
„ vantés prendront la fuite & rebrouſſeront ſur les Galates mêmes. Cela ne manqua
„ pas d'arriver. Les Galates, auſſi-bien que leurs chevaux, voioient alors des éle-
„ phans pour la premiére fois: ils en furent ſi effraiés, que quoique ces animaux fuſ-
„ ſent encore loin, ils n'eurent pas plutôt entendu leurs cris, vû la blancheur de leurs
„ dents, d'autant plus éclatante que tout le reſte de leurs corps étoit noir, & apperçû
„ leurs trompes élevées comme pour les emporter, qu'ils tournérent le dos, ſans tirer
„ un ſeul trait. Les gens de pied ſe percérent les uns les autres de leurs javelines, &
„ furent foulés aux pieds par les chevaux: les chariots retournant ſur leurs troupes, les
„ couvrirent de bleſſures, & ſe renverſérent les uns ſur les autres: les chevaux une fois
„ hors du droit chemin par la fraieur que leur donnoient les éléphans, jettoient bas les
„ cavaliers, on n'entendoit que le bruit des chariots, qui de leurs faux tailloient en
„ piéces tous ceux de leurs gens qu'ils rencontroient ſur leur chemin. Dans cette con-
„ fuſion, tous ceux qui tomboient par terre étoient écraſés par les éléphans, ou enle-
„ vés avec leurs trompes, & déchirés à belles dents. Enfin la victoire fut complette.
„ Des ennemis, les uns en grand nombre reſtérent ſur le champ de bataille: les autres
„ furent priſonniers, hors quelques-uns qui ſe ſauvérent ſur les montagnes. Auſſi-
„ tôt les Macédoniens criérent victoire, & accourant de tous côtés à Antiochus, lui
„ mirent une couronne ſur la tête. Lucien dit qu'*il n'y eut que ce Prince qui répandit*
„ *des larmes*. J'en ſuis ſurpris, il eût dû bien plutôt créver de rire, & ce qu'il dit à
ſes ſoldats en valloit aſſez la peine: *Nous devrions rougir de honte*, leur dit-il, *de faire les vains d'une victoire dont seize bêtes ont tout l'honneur. Sans la nouveauté de ce spectacle, qui a jetté la fraieur parmi les Galates, qu'elle réſiſtance auriez-vous pû faire? De ſorte qu'il fit élever pour trophée un éléphant.* Ce Prince, à qui Lucien fait répandre des larmes ſans aucune raiſon, eût pû lui fournir un ſujet de dialogue très-divertiſſant & trés-inſtructif; pour apprendre aux Pompées de ſon tems, comme à ceux du nôtre, qui s'attribuent baſſement & ſans ſcrupule les actions & la gloire d'autrui, & qui s'érigent d'orgueilleux trophées des victoires dont ils ne ſont pas les auteurs, qu'il faut rendre à chacun l'honneur qui lui appartient, ſans acception de perſonnes. Mais, dira-t-on, les éléphans ſont de groſſes bêtes: pourquoi leur ériger un trophée? Pourquoi non, leur répondra-t-on, s'ils ont eux ſeuls remporté la victoire? Sont-ils les ſeuls animaux qui aient mérité qu'on leur érigeât des trophées? Les ânes, au rapport du pere de l'Hiſtoire, ne ſauvérent-ils pas Darius & toute ſon armée d'une ruine totale? Les Scythes ne l'euſſent-ils pas défait, ſans le braiement des ânes, qui ſont bien plus bêtes que les éléphans? Ecoutons Hérodote: *Mais il y avoit une choſe qui favoriſoit les Perſes, & qui nuiſoit aux Scythes quand ils alloient attaquer Darius, c'étoit le cri des ânes & la forme des mulets.* Combien d'autres bêtes, ſans être ânes ni éléphans, ont gagné des batailles, & fait chanter des hymnes & des actions de graces? Les Hiſtoires anciennes & modernes en ſont toutes remplies.

§. IV.

Réflexions ſur les fautes des Romains.

JE l'ai déja dit plus haut, & il n'y a pas grand mal de le répéter, l'ordre de bataille de Régulus à ſon infanterie, aux diſtances des colonnes près, eſt digne de remarque;



A .A.
B C.

E. Elephans. O. Cavalerie.
F. Phalanges Galate. H. Chariots de guerre des Galates.

Digitized by Google

Digitized by Google

Mais quant à la poſition de ſa cavalerie, je ne vois rien de plus abſurde & de moins ſenſé. Les deux armées étoient en bataille dans une plaine raſe & découverte, & par conſéquent les ailes de part & d'autre ſe trouvoient en l'air. Voilà l'égalité à l'égard du terrain, elle étoit aſſez la même à l'égard du nombre; mais il n'y en avoit point dans la nature des armes, Régulus n'aiant que trois cens chevaux, & Xantippe quatre mille. En récompenſe le premier a trois mille hommes d'infanterie de plus. Il n'y a que les éléphans qui puiſſent rendre les Carthaginois ſupérieurs; c'eſt ici l'avantage d'Antiochus, auquel les Carthaginois euſſent dû dreſſer un trophée. Laiſſant les éléphans, je ſuis perſuadé qu'en ce tems-ci un Général foible en cavalerie, ou ſans le ſecours de cette arme, iroit avec un peu plus de ménagement & de circonſpection que ne fit Régulus: il n'auroit garde de ſe jetter dans les plaines avec ſa ſeule infanterie, qui ne connoît pas ſa force, & qui la connoîtroit bientôt, ſi nous n'ignorions l'art de nous ranger par colonnes, contre leſquelles la cavalerie ne peut & ne pourra jamais rien. Il n'en étoit pas ainſi de l'infanterie Romaine, elle connoiſſoit très-bien ſon pouvoir. Jamais cavalerie n'oſa l'attaquer de droit front, elle n'y eût pas trouvé ſon compte. Il s'en falloit bien que celle-ci eût des armes auſſi avantageuſes que la nôtre, & cependant la nôtre n'oſeroit s'abandonner ſur nos bataillons minces d'aujourd'hui, auxquels elle paſſeroit aiſément ſur le ventre, ſi les Officiers de cavalerie connoiſſoient bien leurs avantages: tant eſt grande la foibleſſe de nos bataillons rangés ſur trois ou quatre de hauteur.

Régulus avoit ſi bien ordonné ſes légions, qu'il étoit impoſſible de les entamer & de les rompre, quelque effort déterminé que la cavalerie des Carthaginois eût pû faire. Leur force étoit égale partout, par mon principe des colonnes, & quelques débordées qu'elles pûſſent être, ſe trouvant rangées d'une maniére ſi admirable, elles n'avoient rien à craindre, puiſque la défaite de la phalange Carthaginoiſe entraînoit néceſſairement celle de ſa cavalerie, ou du moins l'obligeoit à quitter partie, & à s'en aller, ſans qu'il lui fût poſſible de favoriſer la retraite & les débris de l'infanterie, dont la défaite étoit d'autant plus aſſurée, qu'elle ne valloit pas à beaucoup près celle des Romains. Si Régulus, comme je l'ai répété ſi ſouvent, avoit laiſſé de bonnes diſtances entre ſes colonnes, tout au moins triples à leurs front, comme il le pouvoit ſans rien craindre, à cauſe de l'avantage de ces corps qui attaquent & ſe défendent indépendamment les uns des autres, & dont toute la force eſt dans eux-mêmes, il donnoit par ces grands eſpaces une étenduë double à ſon ordre. Qui peut douter qu'en ſuivant cette méthode, la défaite de Xantippe ne fût complette & certaine? Quelle reſſource, quel azile pouvoit-il trouver dans ſa phalange outre-paſſée à ſes ailes, & rangée plus imparfaitement? Quels avantages pour Régulus, s'il eût pû les connoître? Rien pourtant de plus aiſé: le bon ſens & l'expérience dont il étoit aſſez bien pourvû, lui échapérent en cette occaſion. Il faudroit que nous euſſions peu de l'un, & que nous manquaſſions totalement de l'autre, pour ne pas remarquer tous ces avantages. Il laiſſe ſa cavalerie dépouillée de tout ce qui pouvoit ſuppléer à ſa foibleſſe. Quelle conduite! Rien ne l'empêchoit de la fortifier & de la faire ſoutenir de ſes Triaires enchâſſés dans ſes eſcadrons.

Mais remarquez, je vous prie, à quoi il tenoit que celui qui vient d'être battu & terraſſé ne le fût pas, & ne fît tomber ſur le victorieux toute la honte de cette journée. Une bagatelle, un rien pouvoit faire le coup, ſans qu'il fût beſoin de tant d'art ni d'une diſpoſition ſi rafinée: & ce rien, lorſqu'on ne l'ignore, ou qu'on ne le néglige pas, eſt capable de renverſer les entrepriſes les mieux concertées. Seize éléphans de l'armée d'Antiochus Soter, ſur leſquels ou comptoit auſſi peu que ſur rien, viennent à bout d'un ennemi formidable que ce Roi de Macédoine croioit invincible, comme dit Lucien; en voici cent qui ne ſont guéres moins fiers de la défaite des Romains, que les

ſeize de celle des Galates. A quoi tenoit-il, encore une fois, que ceux-ci de leur côté, & les Romains de l'autre, ne fiſſent voir par une ruſe & un ſecret ignoré juſqu'alors, & qui n'a été connu que quelque tems après, que ces animaux n'étoient que des groſſes bêtes, & qu'elles avoient certains foibles, comme certains hommes, qui affrontent les plus grands dangers, & qui s'épouvantent à la vûe d'une ſouris, d'un chat, d'une anguille, &c. Si Régulus, & le Général Galate avoient ſû que le cri d'un cochon étoit capable de porter la terreur & l'épouvante dans le cœur de ces animaux, & de les mettre en fuite, il n'eût eu garde de manquer d'oppoſer une ligne de cent cochons à celle des cent éléphans de Xantippe: & en ce cas celui-ci ne perdoit-il pas la bataille? Car ces cent éléphans ſuſſent tombés ſur leurs propres gens, & les euſſent mis en déſordre; & les Romains donnant là-deſſus, je laiſſe à penſer ce qu'il en ſeroit arrivé. Régulus juſte & équitable, comme il étoit, eût ſans doute imité Antiochus, il eût fait le même compliment à ſes ſoldats, & fait élever pour trophée un cochon. J'ai trouvé ce ſecret dans Procope. Ce ſeroit furieuſement négliger les régles des aſſortimens, ſi je ne rapportois pas le paſſage.

„ Quand Coſroës aſſiégea Edeſſe, il y avoit dans ſon armée un prodigieux élé-
„ phant, qui portoit une tour ſemblable à la machine que l'on appelle *Hélépole*, & dans
„ cette tour un grand nombre de vaillans hommes, qui faiſoient pleuvoir une grêle de
„ traits dans la ville: de ſorte que ceux qui gardoient le tour des murailles, furent o-
„ bligés de ſe retirer; mais à l'inſtant même ils évitérent le danger, par le moien d'un
„ porc qu'ils attachérent au haut de la tour, & dont le cri un peu plus perçant que de
„ coûtume, effaroucha l'éléphant & le fit reculer. Ce n'eſt que depuis ce ſiége que les Romains apprirent, dit l'Auteur, cette ruſe de rendre les éléphans inutiles.

A la guerre les fautes ne ſont jamais petites, le Lecteur ſe le tiendra pour dit, une ſeule peut tout perdre, & Régulus en fait deux. S'il eût ſû profiter de l'avantage qu'il remporta à la droite de ſon infanterie, car celle-ci aiant enfoncé & mis en fuite les étrangers ſoudoiés, paſſérent outre & ſe mirent à leurs trouſſes; ſans s'embaraſſer ni ſans prendre garde à ce qui ſe paſſoit, ou alloit arriver à leur gauche, & que cette aile victorieuſe eût tourné ſur l'aile de la phalange, les affaires euſſent peut-être changé de face. Xantippe, profitant habilement de cette étourderie, & de l'avantage de ſa cavalerie & de ſes éléphans, attaque les Romains de toutes parts, & les taille en piéces.

Il y a peu de batailles où les Généraux d'armées puiſſent trouver de plus belles leçons de tactique que dans celle-ci. Attilius Régulus eſt le premier après les Grecs, à qui nous ſommes redevables du ſyſtême des colonnes, & le ſeul devant les Grecs qui ait combattu ſur une ligne de colonnes parfaites. C'eſt donc à lui que nous devons cet ordre, & non à Scipion. Varron avant celui-ci, ou ſon Collégue, s'en étoit ſervi à Cannes, quoique cela ne paroiſſe pas dans la traduction de Caſaubon, qui faute de termes propres pour expliquer cette évolution, n'a pû débrouiller ce miſtére. Il faut plus que ſavoir le Grec, pour bien traduire ces endroits d'un Auteur militaire. Si Dom Thuillier n'avoit ſû ce que c'étoit que cette évolution, l'ordre de bataille de Cannes nous ſeroit encore inconnu.

Lorſque l'on combat par colonnes contre un ennemi plus fort, & qui ne répond pas dans le même ordre, ſa ſupériorité ne lui ſert de rien. Le nombre d'une arme ſur une autre, n'eſt d'aucune conſidération pour un Général habile, & expérimenté dans l'infanterie j'entens habile dans l'infanterie celui qui en connoit la force: or ceux-ci ſont très-rares en tout tems & en tous lieux.

Après tant de réfléxions & de remarques, finiſſons par d'autres, qui ne ſont pas moins importantes pour l'inſtruction des gens de guerre. Notre méthode de ranger

l'infanterie eſt imparfaite & foible, dès qu'on la met en regard avec celle que je propoſe. Tel Général, qui ſe voit ſupérieur en infanterie, & foible en cavalerie, s'il s'embarque dans les plaines, muni ſeulement de ce qu'il a appris de la routine & de l'uſage, ne ſait plus où il en eſt: la tête lui tourne, il ne trouve aucun reméde, & bientôt il porte la peine de ſa témérité, ou il cherche au plutôt un azile par un délogement précipité. Il aime mieux abandonner les plaines à l'ennemi, & les voir déſoler à ſon aiſe, que de l'y chercher & de l'attaquer dans ſon avantage. Il reſte dans une honteuſe inaction, & dans une défenſive toujours ruineuſe à la réputation de ſon Prince, & à la ſienne propre. Il abandonne tout un païs, & des Provinces entiéres, ſans oſer paroître lorſqu'il le pourroit avec gloire, en ſe gouvernant par un ſyſtême différent de celui que nous ſuivons communément; car à moins qu'il n'y ait une trop grande diſproportion de forces, rien ne doit nous empêcher de tenter la fortune, perſuadés que l'adreſſe, le courage, l'intelligence, qui réglent notre maniére de combattre, ſuppléent toujours au défaut du nombre.

Il y a diverſes maniéres de ranger une armée en bataille dans un païs de plaine, lorſqu'elle ſe trouve inférieure à celle de l'ennemi, ſoit que celui-ci le ſurpaſſe par le nombre à tous égards, ſoit par la ſupériorité d'une arme favorable au terrain, que l'autre n'a pas. Ce que l'ennemi a de plus de troupes à ſes ailes, eſt très-dangereux, lorſque le foible ne voit pas où appuier les ſiennes pour s'empêcher d'être débordé, en ſe rangeant ſelon l'uſage d'aujourd'hui, qui n'eſt que trop foible & trop défectueux. Nos Tacticiens de ce tems, nation vraiment moutonniére, puiſqu'elle ne connoît qu'une ſeule maniére de ſe ranger & de combattre, propoſent l'expérience imitatoire. Nous voilà certes bien ſavans. Cette expérience imitatoire eſt-elle autre choſe que ce que nous combattons & que nous rejettons de toutes nos forces?

Les uns contre la ſupériorité extraordinaire de cavalerie, nous propoſent de mettre tout ce que l'on en a ſur les ailes de la premiére ligne, les eſcadrons & les bataillons alternativement mêlés, & de compoſer la ſeconde du reſte de l'infanterie. Cela ſeroit bon, ſi ces bataillons combattoient ſur plus de profondeur, & qu'avec cela ils fuſſent fraiſés d'un cinquiéme de piques; mais cela n'étant pas, ils ne ſauroient jamais ſoutenir contre le choc des eſcadrons qui leur ſeront oppoſés, & qui leur paſſeront aiſément ſur le corps. Par conſéquent cet ordre ne vaut rien. J'aimerois beaucoup mieux des pelotons, ou des compagnies de grenadiers ſur cinq de hauteur, entre les eſpaces des eſcadrons; parce que ces petits corps ſont prompts & ſubits dans leurs mouvemens, ils ſe jettent ſur les flancs des eſcadrons ennemis, & ſe répandent partout. La premiére méthode eſt la plus ordinaire, l'autre eſt plus rarement pratiquée, ou pour mieux dire, elle ne l'eſt plus depuis plus de ſoixante ans.

Les autres entrelaſſent alternativement toute leur cavalerie entre les bataillons de leur premiére ligne, & leur ſeconde eſt formée du reſte de leur infanterie; ce qui n'eſt pas ſans de très-grands défauts: mais cette maniére de ſe ranger, auſſi-bien que la premiére, eſt une choſe ſi commune & ſi connuë, que ſi l'ennemi en fait autant, on eſt réduit au même embarras. Il ſe trouve toujours dans le même avantage de ſupériorité à ſa cavalerie, & en poſſeſſion du terrain propre à cette arme, qu'on ne ſauroit lui enlever par ces ſortes de diſpoſitions mille fois répétées, & toujours les mêmes, ſans qu'il en paroiſſe aucune autre depuis près d'un ſiécle.

La ſcience de la tactique ne roule pas ſur un ſeul ordre de bataille dans les plaines, & dans les païs bizarres & mêlés, où l'on met chaque différente ſorte d'armes en ſa place, & le plus ſouvent ſans y faire réfléxion, comme je l'ai mille fois remarqué. S'il n'y avoit que cela à apprendre à la guerre, la tactique ne ſeroit pas une ſcience, ni un art, mais purement une routine. La véritable tactique a ſes régles, ſes princi-

Digitized by Google

pes, & ſes démonſtrations peuvent s'enſeigner indépendamment de cette expérience tant vantée, & dont le fruit ſeul eſt de nous perfectionner & de nous affermir dans nos entrepriſes & dans les dangers. Voilà des réfléxions qu'il m'a paru très-néceſſaire & très-important de faire; avant que de paſſer à l'explication de notre ordre de bataille, ou de nos deux ordres: mon deſſein étant de ranger l'armée ſupérieure en cavalerie, quoique moindre en nombre de bataillons, de la maniére la plus favorable, ſelon la méthode de notre tems.

Je ſuppoſe donc ici que l'ennemi eſt plus fort en cavalerie, & l'autre en infanterie: de ſorte néanmoins qu'il y ait égalité en nombre de troupes, je tiens moi, que ſi les deux armées combattent dans l'ordre ordinaire, celui-là ne ſauroit s'empêcher d'être battu par la cavalerie, qui prévaudra ſur l'autre, à cauſe du terrain favorable à cette arme. Si je ne connoiſſois aucune autre méthode que celle dont nous nous ſervons aujourd'hui, & que je me viſſe ſupérieur en cavalerie contre une infanterie plus nombreuſe, je formerois une bonne ligne de mon infanterie (2), ſoutenuë par toute ma cavalerie en ſeconde ligne (3), ce que j'aurois de ſurplus (4) partagé aux ailes de ma ſeconde ligne & mes dragons (5) en réſerve. J'attaquerois dans cet ordre, je crois que ce ſeroit le mieux qu'on pût faire, quoiqu'on ne l'ait peut-être jamais pratiqué, parce qu'alors une arme ſe trouve ſoutenuë par l'autre. Cette maniére de ſe ranger ſeroit redoutable en ce tems-ci, parce que celui qui combat ſur deux lignes, n'aiant preſque point de cavalerie, ſe trouve ſur les bras les deux armes enſemble, & de gros eſcadrons oppoſés à ſes bataillons minces. Contre un tel ordre ne pouvant oppoſer preſque aucune cavalerie à l'ennemi par le peu que j'en ai, voici mon ordre de bataille. Soit que l'ennemi attaque dans l'ordre que je viens d'expliquer, ſoit qu'il combatte ſelon la méthode ordinaire, la cavalerie ſur les ailes, l'infanterie au centre, les deux armées dans une plaine raſe & pelée, & les ailes en l'air, comme on dit.

Ma premiére ligne (6), ſur une ligne de bataillons diſpoſés en colonnes ſur une ſeule ſection. Chaque bataillon de vingt-ſix files, le reſte en hauteur. Les ailes couvertes de deux colonnes (7), chacune de trois bataillons, ou ſections. Deux colonnes (8) au centre, pour faire effort en cet endroit, & ſéparer les ennemis de leurs ailes. Ma ſeconde ligne formée du reſte de mon infanterie. Deux colonnes (9), de deux ſections à chaque aile, où j'y partage ce que j'ai de cavalerie (10). Les eſcadrons entrelaſſés chacun de deux compagnies de grenadiers (11). Le centre des bataillons (12), ſur huit de profondeur. La réſerve (13) de ce que j'ai de dragons. Voilà l'ordre de bataille ſur lequel je voudrois combattre. Ceci n'a pas beſoin de Commentaire, j'en laiſſe le jugement aux connoiſſeurs, qui ſont au fait de mon principe des colonnes. J'appelle connoiſſeurs tous ceux qui auront lû & bien éxaminé mon ſyſtême pour bien comprendre ma tactique; car ſans cette connaiſſance, il n'y a pas moien qu'ils puiſſent rien entendre, ou fort peu de choſe dans ma nouvelle méthode de ſe ranger & de combattre.

ORDRE E QUE CELLE QUI LUI EST OPPOSÉE.

CHAPITRE VIII.

Victoire navale des Romains, & la tempête dont elle fut ſuivie. Où les précipite leur génie entreprenant. Priſe de Palerme.

AU commencement de l'été les Romains mirent en mer trois cens cinquante vaiſſeaux ſous le commandement des deux Conſuls M. Emilius, & Servius Fulvius. Cette flotte cotoia la Sicile pour aller en Afrique; au promontoire d'Hermée, elle rencontra celle des Carthaginois, & du premier choc elle la mit en fuite & gagna cent quatorze vaiſſeaux, avec leur équipage. (*a*) Puis reprenant à Aſpis la troupe de

(*a*) *Puis reprenant à Aſpis la troupe de jeunes ſoldats qui y étoient reſtés.*] Voici une ſeconde victoire qui aſſure la mer aux Romains. Cette victoire les mettoit en état de revenir ſur leurs avantages en Afrique, avec d'autant plus d'eſpérance de réuſſir, que le ſeul homme qu'ils avoient à redouter n'étoit plus par la perfidie des Carthaginois. Cependant ces Romains, dont on éléve ſi haut la renommée, font ici une faute ſi groſſiére, & ſi dépourvûe de jugement, qu'il faudroit beaucoup raffiner pour trouver quelques bonnes raiſons, ou du moins apparentes, pour les tirer du blâme qu'ils méritent. Je ne vois rien qu'ils ne pûſſent entreprendre après cette victoire: d'où vient qu'ils ne deſcendent pas en Afrique? La conquête de Carthage étoit-elle au-deſſus de leurs forces & de leur courage? Non ſans doute, puiſque peu auparavant Régulus à la tête de quinze mille hommes & de trois cens chevaux, ne s'étoit pas ſeulement rendu maître des places qui lui ouvroient le chemin de cette capitale, mais s'étoit encore réſolu d'en faire le ſiége, & il s'en eſt approché effectivement après une grande victoire: & aujourd'hui ces mêmes Romains victorieux, & maîtres d'une ville & d'un port qu'ils avoient ſû conſerver après la défaite de Régulus, & qui leur ouvroit l'entrée de l'Afrique & le chemin de Carthage: ces Romains, dis je, avec des forces formidables, ne mettent pas ſeulement pied à terre. Mais ce qui met le comble à la ſottiſe, ils marquent ſi peu de jugement, qu'ils abandonnent encore une place importante, & en retirent la garniſon, car s'ils fuſſent deſcendus, les Carthaginois ſe voioient dans la néceſſité de faire venir une partie des forces qu'ils avoient en Sicile pour ſauver l'Afrique, & Amilcar, pere d'Annibal, lui-même, Capitaine célébre, le plus grand de ſon ſiécle, & qui s'étoit rendu plus redoutable par ſa façon de faire la guerre, que par le nombre de ſes troupes, fort inférieures à celles des Romains. Le Sénat de Rome, compoſé de têtes ſi ſages en ce tems là, à quoi penſoit-il de dreſſer de ſi grandes forces navales pour retirer une garniſon? Pourquoi ne pas profiter du tems, des conjonctures, & d'une victoire qui rédniſoit les Carthaginois à ne ſavoir où courir, la mer leur étant interdite pour le ſecours de la Sicile, & pour leur propre païs? Car leur puiſſance, ſemblable à celle de Rome, étoit auſſi redoutable hors de l'Afrique, qu'elle étoit foible au dedans.

La fameuſe diverſion d'Agatocles étoit-elle inconnuë aux Romains? N'auroit elle pas dû leur ſervir de leçon? Celle de Régulus, dont les commencemens furent ſi heureux & ſi brillans, & la fin ſi honteuſe au nom Romain, n'étoit elle pas une marque évidente du pouvoir de la diverſion? Car la cauſe de la ruine de ſon armée ne venoit point de la difficulté & des obſtacles qu'il rencontra dans l'exécution de ſon entrepriſe. Il n'en fut jamais de plus aiſée. Les Carthaginois ſe voioient bientôt réduits à leur capitale; deux places qui leur ſont enlevées, ſans preſque aucune réſiſtance, & une bataille perduë, font le coup. Que reſtoit il à faire à Régulus, que d'y marcher pour en faire le ſiége, ou pour combattre les ennemis, s'ils vouloient courre les riſques d'une bataille rangée à la vûe de leurs remparts? Ils s'y déterminent, & paroiſſent en préſence de l'armée Romaine, à forces égales à l'égard du nombre, tant leur puiſſance étoit médiocre, dans leur propre païs; & s'ils ſont victorieux, on ne doit point attribuer le ſuccès de leurs affaires à la valeur & au nombre de leurs troupes, mais à l'imprudence & à la ſottiſe du Proconſul, ou plutôt à celle du Sénat Romain, qui envoie cent quarante mille hommes pour une diverſion en Afrique, & les retire tout auſſi-tôt après la priſe d'Aſpis, pour ne laiſſer qu'un corps de quinze mille fantaſſins

jeunes ſoldats qui y étoient reſtés, elle revint en Sicile. Elle avoit déjà fait une grande partie de la route, & touchoit preſque aux Camariniens, lorſqu'elle fut aſſaillie d'une tempête ſi affreuſe qu'il n'y a point d'expreſſions pour la décrire. De quatre cens ſoixante-quatre vaiſſeaux, il ne s'en ſauva que quatre-vingt. Les autres furent, ou ſubmergés, ou emportés par les flots, ou briſés contre les rochers & les caps. Toute la côte n'étoit couverte que de cadavres & de vaiſſeaux fracaſſés. On ne voit dans l'Hiſtoire aucun exemple d'un naufrage plus déplorable. (*a*)

Ge

& trois cens chevaux, dans un païs où la cavalerie étoit ſi néceſſaire. Cette conduite du Sénat eſt-elle bien ſenſée? Et ce qu'il fait après l'eſt-il plus? N'eſt-ce pas là une marque viſible que ce Sénat, dont on vante tant la ſageſſe, s'égaroit très-ſouvent & très-pitolablement? Je m'étonne que des fautes auſſi marquées que celle-là, n'aient pas excité les réfléxions & la gloſe de mon Auteur.

(*a*) *Ce ne fut pas tant la fortune que les Chefs qui en furent cauſe.*] On établit pour principe que chacun doit être crû dans ſon art, & particuliérement dans ceux dont la théorie eſt peu aſſurée, ſi la pratique ne la perfectionne. La marine & la guerre peuvent être miſes au nombre des arts, où il eſt très-délicat & très-dangereux de heurter les ſentimens & les conſeils des plus habiles. Cela eſt ſurtout de conſéquence en mer, lorſqu'il s'agit des gros tems, & ces tempêtes qui nous menacent, & que certains Pilotes prévoient de fort loin.

Nous ne courons aucun riſque de périr, ni de faire périr les perſonnes qui nous écoutent, lorſque fermes ſur terre & loin de la mer nous raiſonnons & décidons même ſur ce qui regarde ce dernier élément. Nous pouvons alors en ſûreté débiter mille impertinences, nous faire admirer de ceux qui ſont auſſi ignorans que nous dans la marine, ou nous faire moquer par les habiles; mais lorſque nous ſommes tous dans le même vaiſſeau, lorſqu'il s'agit du ſalut de toute la troupe, ou de toute la flotte, & que notre raiſonnement & nos conſeils peuvent faire pancher la balance, plutôt par autorité, ou par le rang que nous tenons, que par raiſon, il eſt très-imprudent, & même très-fou, de ſe faire des proſelytes pour ſon ſentiment. Il faut que chacun ſe mêle de ſa profeſſion. Voici pourtant les Chefs principaux d'une armée navale menacés d'une tempête, qui ſans aucune connoiſſance de la mer, & ſans la moindre expérience, s'ingérent de contrepointer leurs Pilotes, qui prévoient qu'il ne faut pas bon ſur ces parages. Ils s'imaginent que la mer, ſur laquelle ils voguent par un beau frais, ne ſauroit tourner au mauvais, parce qu'ils n'en voient aucun ſigne; & cependant les conſeils des Pilotes ſont comptés pour rien. Ils propoſent de courir à un abri, & de changer de route; ils ne ſont pas écoutés, comme ſi le ſuffrage d'un ſeul, qui a couru la mer toute ſa vie, n'étoit pas d'un plus grand poids que celui d'une multitude d'ignorans, qui n'ont jamais étudié ni pratiqué le métier. La tempête ſurvient, voilà tous leurs beaux raiſonnemens & leurs déciſions qui tombent par terre. J'ai fait un naufrage ſur la mer Baltique, ſur un vaiſſeau aſſez richement chargé, qui appartenoit à M. Oguer, ſur lequel il avoit un parent qui en étoit comme le Capitaine. Il voulut contrefaire le marin & l'habile homme, & ordonner de ſa tête, il nous fit périr. Combien a-t-on vû de ces ſortes de cervelles cauſer la perte des armées ſur l'un & l'autre élément? Un Amiral qui n'entendra pas un mot de la marine, voudra s'en mêler, & paroître plus habile que ſon Pilote: celui ci n'en croira rien; mais les ignorans le croiront. Le Pilote n'eſt qu'un Pilote qui commande à quelques matelots, & l'autre le Chef de toute l'armée: donc celui-ci eſt le plus habile. Cet argument n'eſt-il pas bien concluant?

Dans la ſcience des grandes manœuvres, je parle ici de la tactique navale, il n'eſt que trop ordinaire de voir le Pilote & le ſimple Officier plus habile que ſon Amiral; ce qui n'eſt pas ſi commun ſur terre. Il faut donc s'en tenir, & ajouter plus de foi aux conſeils de ceux qui ont plus de théorie & une plus grande pratique que nous n'en avons nous-mêmes, qui décidons ſouvent un peu trop légérement. On a ſur mer plus beſoin de cette derniére que ſur terre, en ſuppoſant la guerre fondée ſur ſes anciens principes, qui ſont perdus, & non telle qu'elle eſt aujourd'hui. Car elle n'eſt plus qu'une routine très-ſuperficielle, à la reſerve des marches, que le ſavant Général Puyſegur, un des plus profonds Officiers d'infanterie de nos jours, a réduites en principes & en ſyſtême.

Les Romains n'avoient aucune théorie, & encore moins de pratique dans l'art de naviguer, au contraire des Phéniciens, des Rhodiens, des Athéniens & des Carthaginois, comme je l'ai dit ailleurs. Ils n'entendirent jamais cet art. Leurs fréquens naufrages, qui ſont à peine concevables, en ſont une très-forte preuve. C'eſt une choſe tout à fait ſurprenante de voir le nombre de flottes qu'ils perdirent par les tempêtes dans cette pre-

mié-

Ce ne fut pas tant la fortune que les Chefs qui en furent cauſe. Les Pilotes avoient ſouvent aſſuré qu'il ne falloit pas voguer le long de cette côte extérieure de la Sicile, qui regarde la mer d'Afrique, parce qu'elle eſt oblique, & que d'ailleurs on n'y peut aborder que très-difficilement: de plus que des deux conſtellations contraires à la navigation, Orion & le Chien, l'une n'étoit pas encore paſſée, & l'autre commençoit à paroître. Mais ces Chefs ne voulurent rien écouter, dans l'eſpérance qu'ils avoient que les villes qui ſont ſituées le long de la côte, épouvantées par la terreur de leur dernier ſuccès, les recevroient ſans réſiſtance. Leur imprudence leur coûta cher, ils ne la reconnurent que lorſqu'il n'étoit plus tems.

Tel eſt en général le génie des Romains. Ils n'agiſſent jamais qu'à force ouverte. Ils s'imaginent que tout ce qu'ils ſe propoſent doit être conduit à ſa fin, comme par une eſpéce de néceſſité, & que rien de ce qui leur plaît n'eſt impoſſible. Souvent à la vérité cette politique leur réuſſit: mais ils ont auſſi quelquefois de fâcheux revers à eſſuier, principalement ſur mer. Ailleurs comme ils n'ont affaire que contre des hommes, & des ouvrages d'hommes, & qu'ils n'uſent de leurs forces que contre des forces de même nature, ils le font pour l'ordinaire avec ſuccès, & il eſt rare que l'éxécution ne réponde pas au projet: mais quand ils veulent, pour ainſi dire, forcer les élémens à leur obéir, ils portent la peine de leur témérité. C'eſt ce qui leur arriva pour lors, ce qui leur eſt arrivé pluſieurs fois, & ce qui leur arrivera, tant qu'ils ne mettront pas un frein à cet eſprit audacieux, qui leur perſuade que ſur terre & ſur mer tout tems doit leur être favorable.

Le naufrage de la flotte des Romains, & la victoire gagnée par terre ſur eux quelque tems auparavant, aiant fait croire aux Carthaginois qu'ils étoient en état de faire tête à leurs ennemis ſur mer & ſur terre, ils ſe portérent avec plus d'ardeur à mettre deux armées ſur pied. Ils envoient Aſdrubal en Sicile, & groſſiſſent ſon armée des troupes qui étoient venuës de Héraclée, & de cent quarante éléphans. Enſuite ils équipent deux cens vaiſſeaux, & les fourniſſent de tout ce qui leur étoit néceſſaire. Aſdrubal arrive à Lilybée ſans trouver d'obſtacle, il y éxerce

miére guerre Punique, lorſque les Carthaginois, qui les éprouvoient en même tems, ne périſſoient pas. La hardieſſe doit être fondée ſur la ſcience, pour ſe garantir du reproche de témérité & d'inconſidération. Mais voici ce qui ſurprendra davantage, & qu'on auroit de la peine à concevoir, ſi notre Auteur & les autres Grecs plus anciens ne nous avoient tirés d'embarras. On demande comment, par quels moiens, & par quelle puiſſance Rome a pû relever ſi ſouvent ſa marine, ruinée & réduite à rien par des naufrages les plus épouvantables, & les plus affreux dont on ait jamais ouï parler? Cela ſemble preſque incroiable: je ferai voir en ſon lieu, que ce qui paroît au deſſus de toute créance n'eſt pas faux, & que les expédiens que les Romains emploiérent pour dreſſer de nouvelles flottes ſont tout ce qu'on peut imaginer de plus ſage, de plus ſenſé, & de moins à charge à la République. Si quelqu'un ſe fût aviſé de propoſer cette méthode en France dans la derniére guerre de 1701, il nous eût épargné bien des maux, & nous euſſions coulé bas, & renverſé tous les projets des Alliés contre nous; car qui eſt maître de la mer, l'eſt de la terre: Periclés l'avoit dit longtems avant Pompée, qui n'étoit pas un trop habile faiſeur de maximes.

les éléphans & les ſoldats, & ſe diſpoſe ouvertement à tenir la campagne. Ce fut avec beaucoup de douleur que les Romains apprirent le naufrage de leurs vaiſſeaux, par ceux qui s'en étoient échapés. Mais ce malheur ne leur abattit pas le courage; ils firent conſtruire de nouveau deux cens vingt bâtimens, & ce que l'on aura peine à croire, en trois mois cette grande flotte fut prête à mettre à la voile. Elle y mit en effet ſous le commandement des deux nouveaux Conſuls. A. Attilius & C. Cornelius. Le détroit traverſé, ils reprennent à Meſſine les reſtes du naufrage, cinglent vers Palerme, & mettent le ſiége devant cette ville, la plus importante qu'aient les Carthaginois dans la Sicile. On attache des travailleurs à deux côtés, puis on fait jouer les machines. La tour ſituée ſur le bord de la mer s'écroule aux premiers coups, les ſoldats montent à l'aſſaut par cette bréche, & emportent de force la nouvelle ville. L'ancienne courant riſque de ſubir le même ſort, leur fut livrée par les habitans. Les Romains y laiſſérent une garniſon, & retournérent à Rome.

CHAPITRE IX.

Autre tempête funeſte aux Romains. Bataille de Palerme.

L'Eté ſuivant les Conſuls C. Servilius & C. Sempronius à la tête de toute la flotte traverſérent la Sicile, & paſſérent juſqu'en Afrique. Raſant la côte, ils firent pluſieurs deſcentes, mais qui aboutirent à peu de choſe. A l'Iſle des Lotophages appellée Ménix, & peu éloignée de la petite Syrte, leur peu d'expérience penſa leur être funeſte. La mer s'étant retirée, laiſſa leurs vaiſſeaux ſur des bancs de ſable. Ils ne ſavoient comment ſe tirer de cet embarras. Mais quelque tems après, la mer étant revenuë, ils firent le jet, ſoulagérent un peu leurs vaiſſeaux, & ſe retirérent, à peu près comme s'ils euſſent pris la fuite. Arrivés en Sicile, ils doublérent le cap de Lilybée, & abordérent à Palerme. De là paſſant le détroit, ils cingloient vers Rome, lorſqu'une horrible tempête s'élevant leur fit perdre cent cinquante vaiſſeaux. De quelque émulation que les Romains ſe piquaſſent, des pertes ſi grandes & ſi fréquentes leur firent perdre l'envie de lever une nouvelle flotte, & ſe bornant aux armées de terre, ils envoiérent en Sicile Lucius Cécilius & Cn. Furius, avec les légions, & ſoixante vaiſſeaux ſeulement pour le tranſport des vivres. Les malheurs des Romains tournérent à l'avantage des Carthaginois, qui reprirent ſur la mer la primauté que les premiers leur avoient diſputée. Ils comptoient auſſi beaucoup, & avec raiſon ſur leurs troupes de terre. Car les Romains depuis la défaite de leur armée d'A-

frique, (a) s'étoient fait des éléphans une idée ſi effraiante, que pendant les deux années ſuivantes qu'ils campérent ſouvent dans les cam-

(a) *Ils s'étoient fait des éléphans une idée ſi effroiante.*] La victoire de Palerme, que les Romains remportérent ſur les Carthaginois, cauſa moins de joie à Rome que la défaite de leurs éléphans. Ils s'en étoient fait une idée d'autant plus terrible & plus effraiante, que la défaite de l'armée de Régulus en Afrique venoit uniquement de ces animaux, qui rompirent ſon infanterie, & lui paſſérent ſur le corps. Dans cette derniére Cécilius eut l'adreſſe de les détourner, & de les pouſſer contre l'ennemi lui même, & fit voir à ſes ſoldats que ces animaux n'étoient pas ſi redoutables qu'ils ſe l'étoient imaginé, & qu'il n'étoit pas ſi difficile de leur faire changer de parti. Cécilius ne fut pas le premier qui fit voir que les éléphans pouvoient auſſi-bien nuire que ſervir. Les Romains n'avoient peut-être pas oublié que Pyrrhus avec ſes éléphans, avoit eu le ſort d'Aſdrubal, dans la ſeconde bataille qu'il donna contre le Conſul Fabricius: & s'ils ne firent pas tant de déſordre, c'eſt qu'il y en avoit beaucoup moins. Il y a une Infinité d'exemples dans l'Hiſtoire, qui font aſſez voir qu'il n'y avoit pas trop à ſe fier à de telles bêtes; car l'éléphant le mieux inſtruit, dit Céſar, peut autant nuire aux ſiens qu'aux autres dans le combat. Il y avoit bien d'autres moiens que celui de Cécilius, & bien plus ſimples pour les repouſſer; témoin le porc d'Edeſſe, dont nous parlions il n'y a pas longtems. Dans la bataille donnée près de Canuſe entre Annibal & Marcellus, les légions étant effraiées des éléphans qu'Annibal avoit fait ranger au front de ſa phalange, un Tribun enfonça ſa hampe de ſon enſeigne dans le corps d'un, & cela ſuffit pour culbuter les autres.

J'admire dans cette action la conduite du Conſul Cécilius. Il feint d'avoir grand peur de ces animaux. Il étoit campé près de Palerme, il léve ſon camp ſur l'avis qu'Aſdrubal marchoit à lui pour le combattre, & ſe jette dans cette place, ſoit par foibleſſe, ſoit par la crainte des éléphans, dont la multitude l'épouvantoit; ce qui ne ſeroit pas incroiable: ou ſoit enfin qu'il eût prémédité la ruſe dont il ſe ſervit, & qu'il fallût pour réuſſir dans ſon deſſein qu'il uſât d'une peur ſimulée, pour obliger l'ennemi de paſſer la riviére, & le faire donner dans le piége par ce coup d'imprudence; car la riviére couloit tout auprès des murs de la ville; je crois qu'il n'étoit pas plus de la prudence en ce tems-là de hazarder une affaire ſous les machines, & ſous les armes de jet d'un rempart, qu'en celui-ci ſous le feu de nos canons & de nos fuſils. Lorſqu'une armée ſe trouve obligée de s'enfermer dans une ville, on croit plutôt que c'eſt par la crainte qu'on a de nos forces que pour tout autre deſſein. On marche avec moins de précaution, on s'en approche ſans rien craindre du déſavantage du terrain où l'on ſe poſte, parce qu'on ne croit pas l'ennemi aſſez hardi pour ſortir, & oſer tenter le moindre engagement. Et pendant que l'on ſe croit le plus en ſûreté contre un coup d'éclat, on le voit tout d'un coup paroître, & l'on a affaire à toute une armée lorſqu'on ne croit avoir affaire qu'à quelques eſcarmoucheurs. Il eſt rare qu'un Général rempli de l'opinion de ſes forces, & de ſon courage, ne tombe dans quelque défaut: & cette opinion où il eſt que l'ennemi a très-grand peur, le fait aller plus avant. Il voit peu de monde au déhors, il expoſe quelques troupes, qu'il fait ſoutenir par un grand corps, & ſouvent par toute ſon armée en bataille, pour donner plus de terreur & morguer ſon ennemi, comme fit Aſdrubal. Il n'y a rien à gagner là lorſqu'on a affaire a des hommes comme un Cécilius; on fait tuer du monde, & au bout du compte tout cela ne nous méne à rien, s'il ne nous conduit à notre perte. A la guerre il faut avoir un but, ne rien hazarder qui n'ait quelque fin ſolide. On voit des murailles bordées de toutes ſortes d'armes de jet, & quelques troupes en dehors qui s'en trouvent protegées, ou toutes prêtes de l'être, ſi elles ſont repouſſées, elles ont différentes retraites pour s'échaper & pour diſparoître. On ne voit pas tout ce qui ſe paſſe dans la ville, ou dans un foſſé ſec, ou dans un chemin couvert, & l'un & l'autre peuvent être remplis de troupes, & toutes prêtes à ſortir par une infinité d'iſſuës. L'ennemi peut il s'appercevoir de cela, & que celui qui ſembloit tantôt défaillir de peur reviendra de ſon épouvante? Car l'occaſion eſt un élixir, très-puiſſant pour changer la crainte en audace, & ce changement eſt de tous le plus redoutable. Aſdrubal arrive devant Palerme, paſſe la riviére, ſe met en bataille en deçà dans un très-bon ordre, j'y conſens: quelques troupes ſortent de la ville, je le veux auſſi; il les fait attaquer par ſes éléphans, ſoutenus de toute la ligne: voilà qui eſt le mieux du monde; elles ſont repouſſées, il n'y a pas dequoi s'en faire fête, on les verra bientôt revenir & recommencer une même manœuvre. Voilà un amuſement, on ne peut s'imagines que cela puiſſe devenir ſérieux, le Général & toute ſon armée le penſent ainſi, l'eſcarmouche groſſit, on s'échauffe, on ſe pique enfin au jeu, & l'affaire devient générale ſans l'avoir crû.

Cécilius n'eſt pas ſans doute le premier qui nous fournit un tel exemple, bien d'autres qu'Aſdrubal y ont été attrapés: il y a une infinité de ces ſortes de bons tours dans l'Hiſtoire; mon Auteur nous en fournit un aſſez bon nombre; car dès l'entrée de ſon ouvrage, il ouvre la ſcéne par un ſtratagême de cette nature, quoiqu'il ne ſoit pas tout à fait ſemblable dans ſes circonſtances; mais ſeulement dans la fin, qui eſt une ſortie générale de toute une armée enfermée dans une place. Les

pagnes de Lilybée & de Selinonte, ils ſe tinrent toujours à cinq ou ſix ſtades des ennemis, ſans oſer ſe préſenter à un combat, ſans oſer même deſcendre dans les plaines. Il eſt vrai que pendant ce tems-là ils aſſiégérent Therme & Lipare; mais ce ne fut qu'en ſe poſtant ſur des hauteurs preſque inacceſſibles. Cette fraieur fit changer de réſolution aux Romains, & les fit revenir en faveur des armées navales. Après l'élec-

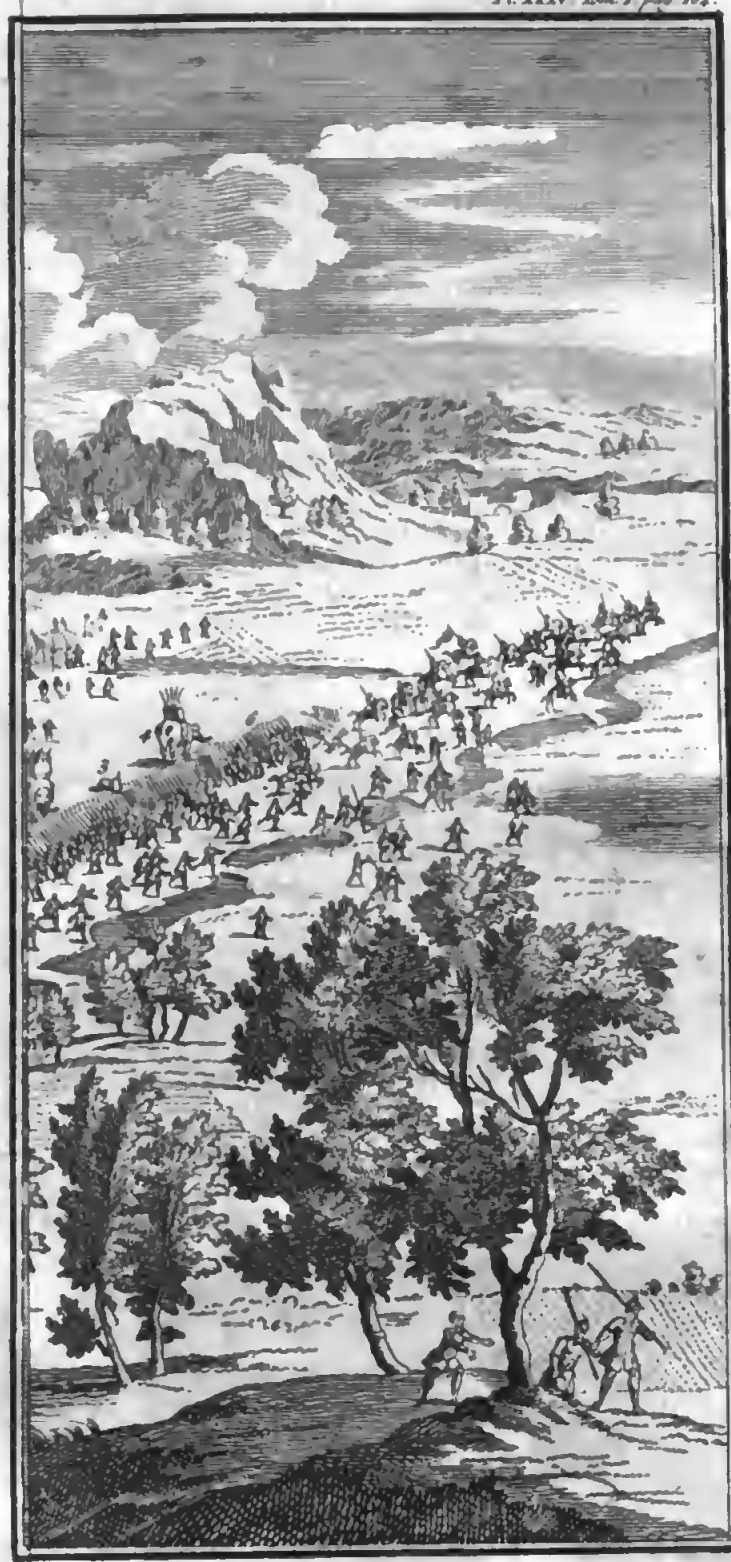
Romains ont rarement manqué de ces ſortes de ſtratagêmes, & de coups de maîtres: les Modernes nous en fourniſſent quelques uns, mais de loin à loin, parce qu'ils ſont moins habiles & moins profonds dans la ſcience des armes. L'on peut dire qu'à cet égard les arbres étoient plus gros & plus grands il y a deux mille ans qu'ils ne le ſont aujourd'hui, contre le ſentiment des dévots de la ſecte de Perrault, & de l'un de ſes Prédicants le plus redoutable, dans ſa *Digreſſion ſur les Anciens & ſur les Moderaes*, qui fait un ſujet de comparaiſon des arbres de l'antiquité avec les nôtres, lorſqu'il veut donner la préférence aux derniers ſur les premiers, où du moins les faire courir ſur la même paralléle.

Notre Auteur, tout concis & ſerré qu'il eſt, n'étrangle point la narration du ſtratagême du Conſul Romain. Tout y eſt digne d'un Capitaine très-entendu, & nullement hazardeux. Il prévoit tout ce qui doit arriver par la juſteſſe de ces meſures, & ces meſures le conduiſent où il faut aller: s'il peut ſe délivrer des éléphans, & les rejetter ſur ſes ennemis, par le moien de ſon armûre légére, & de quelques péſamment armés qu'il mettra à leurs trouſſes; il ſera une ſortie générale, & tombera ſur la gauche de l'armée Carthaginoiſe, pendant que les éléphans comme une maſſe de fuiards, porteront le trouble & la confuſion ſur tout le front de l'infanterie ennemie. Cela arriva comme il l'avoit très-ſagement prévû. Il borde les murs de la ville de toutes ſes armes de jet, fait ſortir tous ſes gens de traits (2), & les range le long du bord du foſſé. *Il ordonne en même tems aux gens de métier de la place de porter des traits, & de ſe tenir en bon ordre au pied du mur en dehors.* Il veut que tout le monde prenne part au danger comme à la gloire. Le foſſé qui devoit être ſec, eſt rempli de ces gens là. Les Carthaginois (3), qui voient cette Infanterie en dehors, s'avancent en bataille vers la ville, après avoir traverſé la riviére. Les éléphans (4) s'en approchent de plus près. *Auſſitôt Cecilius range devant le mur & devant le foſſé quelques ſoldats armés légérement, avec ordre ſi les éléphans approchoient, de faire tomber ſur eux une grêle de traits, & s'ils ſe voient preſſés de ſe ſauver dans le foſſé.* Ce paſſage de notre Auteur me ſuggere une conjecture que je m'en vais hazarder. Je ſuis preſque perſuadé que les Anciens pratiquoient des retraites dans les foſſés ſecs, pour ſe retirer lorſqu'on ſe voioit preſſé de l'ennemi dans une ſortie, par le moien d'un double eſcalier (5) pratiqué d'eſpace en eſpace dans la contreſcarpe, comme nous les faiſons aujourd'hui dans nos places de guerre; car le moien que ceux qui étoient dehors pûſſent ſe retirer dans le foſſé? les Anciens les faiſoient à fond de cuve, & d'une très-grande profondeur.

Polybe diſculpe Aſdrubal du blâme d'avoir fait avancer les éléphans ſi près des murs de la ville, & des gens de traits poſtés ſur le bord du foſſé; il rejette toute la faute ſur les conducteurs de ces animaux, qui furent la cauſe de l'infortune de ce Général. A peine furent-ils à la portée du trait & des dards lancés par les machines, qu'ils en furent accablés & percés de toutes parts: les bêtes, quoiqu'en diſe Deſcartes, connoiſſent les dangers, & ſont très-capables de faire la différence d'un grand à un moindre: deux ou trois hommes qui prennent l'épouvante & qui s'enfuient, en amênent une multitude: il en eſt ainſi des bêtes. Rien n'eſt plus ſujet à la propagation que la peur, c'eſt une traînée de poudre qui ſe porte rapidement d'une extrémité à l'autre, ou du centre aux deux bouts. Les éléphans, bleſſés & forcenés de douleur, rebrouſſent & s'enfuient, & ſe jettent ſur leurs propres gens. C'eſt là comme le ſignal de la ſortie. Cécillus, qui s'apperçoit que ſon ſtratagême réuſſit au-delà de ſes eſpérances, & qui voit toute l'Infanterie rompuë & dans une confuſion épouvantable, ſort de toutes parts, & tombe avec toutes ſes forces unies & en bon ordre ſur la gauche des Carthaginois, & les taille en piéces.

Frontin rapporte cette action, mais un peu différemment: j'y remarque même certaines circonſtances que mon Auteur pourroit bien avoir négligées pour éviter prolixité, puiſque ſes deux premiers Livres ne ſont qu'une introduction à ſa grande Hiſtoire: car ce que nous apprend Frontin feroit voir que les Romains s'étoient retranchés ſous les murs de la place; c'eſt ce qu'on ne voit pas dans l'Auteur Grec. Citons le paſſage du premier qu'Ablancourt a très-bien tradut.

Metellus faiſant la guerre contre Aſdrubal en Sicile, ſe campa ſous les murs de Palerme, feignant d'apprehender le grand nombre des ennemis, & leurs cent trente éléphans, & fit tirer un grand retranchement devant lui. Mais voiant paroître l'armée d'Aſdrubal avec les éléphans à la tête, il envoia faire une décharge ſur eux, avec ordre de ſe retirer auſſi-tôt dans le retranchement. Ceux qui conduiſoient ces animaux, irrités de cette bravade, pouſſérent juſques-là, & s'y étant engagés témérairement,



6. Phalange Carthaginoise.
7. Armée Romaine.

Digitized by Google

tion des deux Conſuls C. Attilius & L. Manlius, on conſtruiſit cinquante vaiſſeaux, & on leva des troupes pour faire une puiſſante flotte.

Aſdrubal Chef des Carthaginois, témoin de l'épouvante où avoit été l'armée Romaine dans les derniéres batailles rangées, & inſtruit qu'un des Conſuls étoit retourné en Italie avec la moitié des troupes, & que Cécilius avec l'autre moitié ſéjournoit à Palerme: Aſdrubal, dis-je pour couvrir & favoriſer les moiſſons des Alliés, partit de Lilybée, & ſe porta ſur les bords de la campagne de Palerme. Cécilius, qui vit ſon aſſurance, retint pour l'irriter de plus en plus ſes ſoldats au dedans des portes. Aſdrubal fier de ce que le Conſul n'oſoit venir à ſa rencontre, à ce qu'il croioit, s'avance avec toute ſon armée, & franchiſſant les détroits entre dans le païs. Il ravage les moiſſons juſqu'aux portes, ſans que le Conſul s'ébranle. Mais quand il eut paſſé la riviére qui coule devant la ville, Cécilius qui n'attendoit que ce moment, détacha des armés à la légére pour le harceler & le contraindre de ſe mettre en bataille. Il s'y mit, & auſſi-tôt le Général Romain range devant le mur, & devant le foſſé quelques Archers, avec ordre, ſi les éléphans approchoient, de lancer ſur eux une grêle de traits: en cas qu'ils fuſſent preſſés, de ſe ſauver dans le foſſé, & d'en ſortir enſuite pour lancer de nouveaux traits ſur les éléphans. Il ordonne en même tems aux artiſans de la place de leur porter des traits, & de ſe tenir en bon ordre aux pieds du mur en dehors. Lui ſe tient avec un corps de troupes à la porte oppoſée à l'aîle gauche des ennemis, & envoie toujours de nouveaux ſecours à ſes Archers. Quand le choc ſe fut un peu plus échauffé, les conducteurs des éléphans, jaloux de la gloire d'Aſdrubal, & voulant par eux-mêmes avoir l'honneur du ſuccès, s'avancérent contre ceux qui combattoient les premiers, les renverſérent & les pourſuivirent juſqu'au foſſé. Les éléphans approchent; mais bleſſés par ceux qui tiroient des murailles, percés des javelots & des lances que jettoient ſur eux à coup ſûr, & en grand nombre, ceux qui bordoient le foſſé, couverts de traits & de bleſſures, ils entrent en fureur, ſe tournent & fondent ſur les Carthaginois, foulent aux pieds les ſoldats, confondent les rangs & les diſſipent. Pendant ce déſordre, Cécilius avec des troupes fraîches & rangées, tombe en flanc ſur l'aîle gauche des ennemis trou-

Bataille de Palerme.

une partie fut tuée à coups de trait: les autres tournérent ſur leurs gens, & les mirent en déſordre. Alors Metellus, qui n'attendoit que cela, ſortit avec toutes ſes troupes: & prenant l'armée ennemie en flanc, la défit, & ſe rendit maître des éléphans & d'un grand nombre de priſonniers

Florus dans ſon ſecond Livre gliſſe ſur ce fait, qu'il loue plutôt qu'il ne rapporte; mais dans cet éloge il n'oublie pas le nombre des éléphans que les Carthaginois mirent en campagne. Au moins on comprend par ce qui en fut pris, qu'il y en avoit beaucoup, au lieu que Polybe ne dit pas combien il y avoit de ces animaux dans l'armée Carthaginoiſe. Il en fut pris dix, dit-il, avec les Indiens qui les conduiſoient, & les autres qui avoient jetté à bas leurs conducteurs, furent envelopés. *Rien ne prouve davantage la grandeur & l'importance de cette victoire*, dit Florus, *que de voir cent éléphans qui ſont la proie du vainqueur. N'auroit-on pas crû; à voir le nombre de ces animaux, que c'étoit plutôt le fruit d'une chaſſe que d'une guerre?*

blés, & les met en déroute. Un grand nombre reſta ſur la place, les autres échapérent par une fuite précipitée. Il prit dix éléphans, avec les Indiens qui les conduiſoient. Le reſte qui avoit jetté bas ſes conducteurs, envelopé après le combat, tomba auſſi ſous la puiſſance du conſul. Après cet exploit, il paſſa pour conſtant que c'étoit à Cécilius que l'on étoit redevable du courage qu'avoient repris les troupes, & du païs que l'on avoit conquis.

CHAPITRE X.

Les Romains lévent une nouvelle armée navale, & concertent le ſiége de Lilybée. Situation de la Sicile. Siége de Lilybée. Trahiſon en faveur des Romains découverte. Secours conduit par Annibal. Combat ſanglant aux machines.

CEtte nouvelle portée à Rome, y fit beaucoup de plaiſir: moins parce que la défaite des éléphans avoit beaucoup affoibli les ennemis, que parce que cette défaite avoit fait revenir la confiance aux ſoldats. On reprit donc le premier deſſein d'envoier des Conſuls avec une armée navale, & de mettre fin à cette guerre, s'il étoit poſſible. Tout étant diſpoſé, les Conſuls partent avec deux cens vaiſſeaux, & prennent la route de Sicile. C'étoit la quatorziéme année de cette guerre. Ils arrivent à Lilybée, joignent à leurs troupes celles de terre, qui étoient dans ces quartiers, & concertent le projet d'aſſiéger cette ville, dans l'eſpérance qu'après cette conquête il leur ſeroit aiſé de tranſporter la guerre en Afrique. Les Carthaginois perçoient dans toutes ces vûes, & faiſoient les mêmes réfléxions. C'eſt pourquoi regardant tout le reſte comme rien, ils ne penſérent qu'à ſecourir Lilybée, réſolus à tout ſouffrir plutôt que de perdre cette place, l'unique reſſource qu'ils euſſent dans la Sicile; au lieu que toute cette Iſle, à l'exception de Drepane, étoit en la puiſſance des Romains. Mais de peur que mes Lecteurs ne ſoient ici arrêtés, faute de ſavoir la carte de ce païs: tâchons en peu de mots d'en faire connoître la ſituation.

Situation de la Sicile.

Toute la Sicile eſt ſituée par rapport à l'Italie, & à ſes limites, comme le Peloponéſe par rapport à tout le reſte de la Gréce, & aux éminences qui la bornent. Ces deux païs ſont différens, en ce que celui-là eſt une Iſle, & celui-ci une Preſqu'Iſle. Car on peut paſſer par terre dans le Peloponéſe, & on ne peut entrer en Sicile que par mer. Sa figure eſt celle d'un triangle. Les pointes de chaque angle ſont autant de Promontoires. Celui qui eſt au Midi, & qui s'avance dans la mer

de Sicile, s'appelle Pachyn; (*a*) le Pelore eſt celui qui, ſitué au Septentrion, borne le détroit au couchant, & eſt éloigné d'Italie d'en-

(*a*) *Le Pelore..... eſt éloigné d'Italie d'environ douze ſtades.*] Le ſtade eſt une meſure Grecque, voilà dequoi l'on peut être aſſuré; mais à l'égard de ſa longueur, les Antiquaires ne ſont pas d'accord entr'eux. Par la ſupputation de la Guillotiére, le ſtade a ſix cens pieds Athéniens: c'eſt peut-être un peu plus de cinq cens ſoixante-ſix pieds de Roi meſure de France, ou cent treize pas géométriques: encore ne ſommes-nous pas aſſurés de la longueur du pied Grec, encore moins du pied Romain. Le célébre Auteur de l'Antiquité expliquée, dit dans le chapitre des Colonnes militaires, que *ce fut C. Gracchus, ſelon Plutarque, qui fit mettre ſur les grands chemins de ces colonnes de mille en mille, pour marquer les diſtances des lieux. Le mille*, ſelon le même Auteur, *faiſoit un peu moins de huit ſtades. La plûpart donnent aux milles huit ſtades, d'autres n'en donnent que ſept & demi. Ces milles ſe commençoient en Italie par la colonne milliaire, qui étoit au marché de Rome: de là on comptoit les diſtances par mille. A chaque mille il y avoit une pierre plantée, où l'on marquoit* II. IV. VIII..

M. Dacier compte que vingt ſtades ſont une lieue de France. Il y a eu, dit-on, des ſtades de différentes meſures, ſuivant les tems & les lieux. Si cela eſt, je n'ai pas le mot à dire; mais ſi les Auteurs, qui ont écrit devant, ou peu après Polybe, ne ſont pas les milles d'une plus grande étendue que de huit ſtades, le nôtre ſe ſeroit furieuſement trompé, ou il y auroit faute au texte: car il ne met qu'environ douze ſtades du cap du Pelore à l'Italie: Il y a pourtant trois milles aujourd'hui, c'eſt à-dire vingt ſtades, à moins que ce détroit ne ſe ſoit élargi par quelque tremblement de terre; ce qui ne ſeroit pas incroiable. Je m'étonne que notre Auteur ne ſe ſoit pas un peu égaié ſur ceci, comme il a fait ſur le Pont-Euxin: cette digreſſion n'auroit peut-être pas déplû dans ſon Hiſtoire. Qui ſait ſi le Peloponéſe n'a pas été un cap? C'eſt aujourd'hui une Preſqu'Iſle: une ſecouſſe de la terre peut avoir fait le coup, une autre ſurviendra peut être qui le ſéparera tout à fait du continent: peu s'en fallut que Néron, plus prodige & plus redoutable qu'un tremblement de terre, n'en fit une Iſle. Pluſieurs bons Auteurs prétendent que la Sicile avoit formé un même continent avec l'Italie. Si je cite le Pere Kirker dans ſon *Mundo ſubterraneo*, on me dira que je prens un Auteur trop crédule pour garant de cette opinion, comme ſi les Anciens ne s'en étoient pas coiffés tout comme lui. Elle n'eſt pas ſi ridicule qu'on diroit bien, & ce Jeſuite ſi viſionnaire que l'on penſe. Je ſerois aſſez de ſon avis, ſans pouſſer la crédulité au-delà des bornes raiſonnables; c'eſt le ſentiment de Pline, de Juſtin, & de quelques autres.

Qui ſait ſi le Sund, ſi l'Angleterre, ſi l'Eſpagne n'ont pas été un ſeul continent? Qui peut aſſurer que la mer Méditerranée n'a pas été une grande étenduë de terre, qu'aucune mer ne ſéparoit de l'Afrique que par de très grands fleuves? Quelques Auteurs prétendent que l'Amérique n'étoit pas ſi éloignée de nous qu'elle l'eſt aujourd'hui. Ce qui étoit autrefois continent eſt devenu mer, & ce qui eſt mer aujourd'hui peut devenir terre: car ce que la mer gagne d'un côté, elle le perd de l'autre. Cela ſe prouve par les coquillages que l'on trouve dans les rochers & les pierres que l'on taille dans les endroits les plus éloignés de la mer. Il ne faut pas autre miſtére pour produire ce changement, qu'une violente ſecouſſe de la terre, cauſée par le feu central qui aura communiqué à quelque immenſe magaſin de matiéres combuſtibles & inflammables, dont la terre eſt toute remplie, comme des cavernes d'une profondeur & d'une étenduë étonnante. Sans avoir même recours à ces ſortes de phenoménes ignées, un petit écart de la terre hors de ſa ſphére d'activité, quelque mouvement hors de ſon axe, ou quelque mauvaiſe rencontre, peuvent avoir produit certains changemens conſidérables.

Qui m'aſſurera que le Roiaume de Naples, ou du moins une bonne partie, ne croulera pas, & ne diſparoîtra pas un jour, & qu'il n'en arrivera pas de même à la Sicile? Gardons-nous bien d'en douter: on ſait que la ville de Naples eſt toute creuſe par deſſous, & bâtie ſur un très-grand nombre d'immenſes cavernes, où il y a des abîmes d'eau ou de matiéres combuſtibles, comme le païs aux environs du Véſuve. Il ne faut pas douter que celui-ci, comme le reſte, ne fonde & ne diſparoiſſe dans la ſuite des tems dans ces abîmes épouvantables? L'Hiſtoire rapporte une infinité de ces ſortes de phénoménes, de villes & de païs entiers métamorphoſés en lacs, ou en toute autre choſe: ce qui étoit montagne eſt devenu plaine, & ce qui étoit plaine, peuplé de villes & de villages, s'eſt changé en déſerts tout à fait affreux.

Ce que je dis ici eſt-il plus prodige que de voir des Iſles ſortir tout d'un coup de la mer, comme des Tritons? Ces ſortes de phénoménes ſont-ils bien rares? Les Anciens en parlent; nous en avons vû deux ou trois de nos jours, & le dernier dans l'Ocean, bien autrement abîme que la mer Mediterranée. Ces nouvelles nées ſubſiſtent encore aujourd'hui, il viendra un tems où l'on jettera l'ancre tout au milieu de Sicile.

Je crois très-fermement la Sicile en l'air, & poſée ſur ces prodigieuſes & affreuſes cavernes qui fondront un jour. Dans la derniére guerre en Eſpagne, & pendant le ſiége de Saint Sebaſtien, je me mis en tête, dans mes heures de délaſſement,

Digitized by Google

viron douze ſtades. Enfin le troiſiéme ſe nomme Lilybée. Il regarde l'Afrique, ſa ſituation eſt commode pour paſſer de là à ces Promontoires de Carthage, dont nous avons parlé plus haut. Il en eſt éloigné de mille ſtades ou environ, & tourné au couchant d'hiver, il ſépare la mer d'Afrique de celle de Sardaigne.

Siége de Lilybée. Sur ce dernier cap eſt la ville de même nom, & dont les Romains firent le ſiége. Elle eſt bien fermée de murailles, & entourée d'un foſſé profond que la mer remplit, & qu'on ne peut traverſer pour aller ſur le port, ſans beaucoup d'uſage & d'expérience. Les Romains aiant établi leurs quartiers devant la ville de l'un & de l'autre côté, & aiant fortifié l'eſpace, qui étoit entre les deux camps, d'un foſſé, d'un retranchement, & d'un mur, ils commencérent l'attaque par la tour la plus proche de la mer, & qui regardoit la mer d'Afrique. (*a*) De nou-

de m'ériger en Créateur d'un monde: je le compoſai dans mon imagination, moitié Kirker, moitié Deſcartes, comme on dit de Varillas, qu'il a écrit moitié Roman & moitié Hiſtoire; cet ouvrage eſt demeuré par les chemins fort près d'arriver au gîte. C'eſt un compoſé de viſions, dira-t-on, d'accord: pouvons-nous donner autre choſe que des viſions? Tout eſt incompréhenſible, tout eſt inexplicable dans la nature, & nous-mêmes qui en raiſonnons: ceux qui croient l'incompréhenſibilité de toutes choſes ne ſont peut être pas les moins raiſonnables.

(*a*) *De nouveaux ouvrages ſuccédant toujours aux premiers.*] Le ſiége de Lilybée eſt ſans contredit le chef d'œuvre de l'art & de la capacité Romaine. Tous les autres dont l'Hiſtoire fait mention avant la premiére guerre Punique, méritent à peine notre attention, ou ſont peu dignes de remarque. Dans celui de Lilybée le courage & l'intelligence paroiſſent tout à découvert, & le plus habile des deux Antagoniſtes y reçoit une couronne digne du zéle avec lequel il défendit cette place: Il eſt plus grand homme que celui qui la lui vouloit enlever, mais celui ci n'eſt pas moins digne des éloges de la poſtérité. La portion du hazard, qui eſt preſque en tout la plus groſſe à la guerre, eſt ici réduite à rien. Nous volons, dans ce ſiége célébre, toutes les pratiques dont les Modernes ſe font honneur très-fauſſement, c'eſt-à-dire, les tranchées & les grandes paralléles; les galleries ſouterraines, &c. & tout ce que nous pratiquons dans la défenſe, ou ce que nos péres ont pratiqué avec beaucoup plus d'intelligence & de valeur; car depuis plus d'un ſiécle nous n'avons vû ni ouï parler d'aucun aſſaut général ſoutenu au corps de la place, & une garniſon qui aime mieux mille fois périr que de ſe rendre, & qui éprouve les plus affreuſes miſéres. Nous ne connoiſſons qu'un ſeul homme de nos jours qui ait rempli ſon devoir ſur ce point dans toute ſon étendue. Ce phénoméne d'intrépidité ſe trouve dans la défenſe de Tortone en 1706. Le Gouverneur, qui étoit Eſpagnol, ſoutint bravement l'aſſaut, & ſe fit tuer ſur la bréche du corps de ſa place.

Imilcon, après avoir ſoutenu divers aſſauts, & défendu ſes bréches, ſe retranche encore dans l'intérieur de la ville, & s'y maintient ſans pouvoir être emporté. Ces ſortes de défenſes ſont très-communes chez les Anciens. Nos ancêtres les ont imités, ſinon avec autant d'intelligence, du moins avec autant de valeur: j'entens ici par nos ancêtres les nations de toute l'Europe, & un eſpace de trois ſiécles entr'elles & nous.

Nous coupons nos baſtions lorſque les aſſiégeans commencent de battre en bréche le corps de la place: qui ne croiroit, à voir une garniſon occupée à ces ſortes d'ouvrages, qu'elle veut ſoutenir l'aſſaut, & cependant c'eſt à quoi l'on penſe le moins. Nos plus belles défenſes ne nous offrent aucun éxemple de ces ſortes d'actions vigoureuſes.

Les tours baſtionnées du Maréchal de Vauban ſont très-bonnes; mais juſqu'ici nous n'avons pas vû qu'aucun de ceux qui ont défendu Landau, en ait fait le moindre uſage. On diroit qu'elles n'ont été faites que pour la montre.

Un ſiége, pour être digne de l'admiration des experts, ou de leurs éloges, ne conſiſte pas dans la grandeur des préparatifs, ni dans la durée: tout cela ne ſignifie rien. On me demandera en quoi donc je fais conſiſter le mérite d'un ſiége. Je répondrai que c'eſt en l'habileté: deux antagoniſtes ne peuvent-ils pas être deux hommes très-bornés, deux manœuvres, l'un pourtant un peu moins manœuvre que l'autre? Ils ne laiſſeront pas pourtant que de l'être tous les deux, au jugement des connoiſſeurs, qui ne verront rien que de médiocre dans ce qu'ils feront, ſoit dans l'attaque, ſoit dans la défenſe. Cela n'empêche pas que le ſiége ne tire en longueur, & n'aille ſon train, parce que l'un ſera un génie très-médiocre, & l'autre tout à fait lourd, qui l'attaquera très-mal. Si celui-ci ne

nouveaux ouvrages ſuccédant toujours aux premiers, & s'avançant de plus en plus, enfin ils culbutérent ſix tours qui étoient du même côté que la précédente, & entreprirent de jetter bas les autres à coups de bélier. Comme ce ſiége ſe pouſſoit avec beaucoup de chaleur, que des tours il y en avoit chaque jour qui menaçoient ruine, & d'autres qui étoient renverſées, que les ouvrages s'avançoient de plus en plus, & juſqu'au dedans de la ville, les aſſiégés étoient dans une épouvante & une conſternation extrême, quoique la garniſon fût de plus de dix mille ſoldats étrangers, ſans compter les habitans, & qu'Imilcon qui commandoit fît tout ce qui étoit poſſible pour ſe bien défendre, & arrêter les progrès des aſſiégeans. Il relevoit les bréches, il faiſoit des contremines. Chaque jour il voltigeoit de côté & d'autre, il guêtoit le moment où il pourroit mettre le feu aux machines: & pour le pouvoir, il livroit jour & nuit des combats plus ſanglans quelquefois, & plus meurtriers, que ne ſont ordinairement les batailles rangées.

Pendant cette généreuſe défenſe, quelques uns des principaux Officiers des ſoldats étrangers, complotérent entr'eux de livrer la ville aux Romains. Perſuadés de la ſoumiſſion de leurs ſoldats, ils paſſent de nuit dans le camp des Romains, & font part au Conſul de leur projet. Un Achéen, nommé Alexon, qui autrefois avoit ſauvé Agrigente d'une trahiſon que les troupes à la ſolde des Syracuſains avoient tramée contre cette ville, aiant découvert le premier la conſpiration, en alla

Trahiſon découverte.

ne ſe rebute pas, il faut bien que la place ſe rende. Le voilà très-glorieux de ſa conquête, l'autre ne le ſera pas moins de ſa défenſe: tous les deux ébloüiront les ſots, mais les gens éclairés qui ont la vûe moins foible, en penſeront tout différemment.

S'il faut le dire en paſſant, tous les ſiéges ſont preſque les mêmes dans l'attaque comme dans la défenſe. Celle-ci paroît une ſcience dans les Anciens, & même très-profonde: c'eſt aujourd'hui une routine, l'autre l'eſt encore plus; on ne va pas plus loin que certaines régles déja ſurannées, au lieu que les habiles gens ſuivent des méthodes différentes dans leur façon d'aſſiéger ou de ſe défendre; il y a toujours quelque nouveauté, & ſouvent tout eſt nouveau dans une défenſe. Il eſt des ſiéges comme des batailles: un Général du commun en gagnera dix contre un autre très-au-deſſous. Quel dégât de ſuperlatifs & d'éloges ambulatoires! Il ſera mis tout au moins au niveau de Céſar & du grand Alexandre. S'il en rencontre un autre fort au deſſous de ces deux grands hommes, mais pourtant fort au deſſus de lui, il en perdra autant & au-delà qu'il en aura gagné, le voilà dégradé de tous ces titres pompeux de grand homme, d'homme excellent; il tombera dans le dernier mépris, & il en ſera digne.

Le ſiége de Lilybée eſt mémorable, parce que la ſcience & la valeur ſe trouvent dans les Chefs des deux partis. Rien de plus ſavant, rien de plus beau, rien de plus inſtructif que cette attaque, rien de plus admirable & de plus profond que cette défenſe: tout ce que l'art a de plus fin & de plus ruſé, paroît ici au plus haut degré de perfection. On y voit tout ce que nous avons de chicanes, paralléles, ſappes, retranchemens derriére les bréches, juſques dans l'intérieur de la ville, galeries ſouterraines, contre-galeries, combats dans ces lieux ſouterrains: ceux qui ſont les moins taupes des yeux & de l'eſprit, rendent inutiles les ouvrages des autres; tout ce qui ſe paſſe ſous terre eſt admirable, tout ce qu'on voit deſſus eſt ſurprenant. A-t-on jamais ouï parler d'un ſiége, où les ſorties ſont des batailles en forme, & où l'on perd tout autant de monde, ſoit pour renverſer les travaux, ſoit pour les défendre. Voilà aſſurément un beau ſujet de Commentaire, nous n'avons garde de le laiſſer échaper. Il nous a fourni un ouvrage régulier de l'attaque & de la défenſe des places des Anciens, & un nombre d'obſervations ſur ces deux parties de la guerre: comme c'eſt ici un des endroits des plus curieux, le plus neuf & le plus intereſſant de ce grand ouvrage, j'y renvoie le Lecteur, qui le trouvera à la fin du premier Livre de Polybe.

informer le Commandant des Carthaginois. Celui-ci auſſi-tôt aſſemble les autres Officiers, il les exhorte, il emploie les priéres les plus preſſantes & les plus belles promeſſes, pour les engager à demeurer fermes dans ſon parti, & à ne point entrer dans le complot. Il ne les eut pas plutôt gagnés, qu'il les envoia vers les ſoldats étrangers, Gaulois & autres. Pour leur aider à perſuader les premiers, il leur joignit un homme qui avoit ſervi avec les Gaulois, & qui par là leur étoit fort connu. C'étoit Annibal, fils de cet Annibal qui étoit mort en Sardaigne. Il députa vers les autres ſoldats mercénaires Alexon, qu'ils conſidéroient beaucoup, & en qui ils avoient de la confiance. Ces Députés aſſemblent la garniſon, l'exhortent à être fidéle, ſe rendent garans des promeſſes que le Commandant faiſoit à chacun des ſoldats, & les gagnent ſi bien, que les traîtres étant revenus ſûr les murs pour porter leurs compagnons à accepter les offres des Romains, on eut horreur de les écouter, & on les chaſſa à coups de pierres & de traits. C'eſt ainſi que les Carthaginois trahis par les ſoldats étrangers ſe virent ſur le point de périr ſans reſſource, & qu'Alexon, qui auparavant par ſa fidélité avoit conſervé aux Agrigentins leur ville, leur païs, leurs loix & leurs libertés, fut encore le libérateur des Carthaginois.

Secours conduit par Annibal.

A Carthage, quoique l'on ne ſût rien de ce qui ſe paſſoit, on penſe néanmoins à pourvoir aux beſoins de Lilybée. On équipa cinquante vaiſſeaux, dont on confia le commandement à Annibal, fils d'Amilcar, Commandant des galéres, & ami intime d'Adherbal: & aprés une exhortation convenable aux conjonctures préſentes, on lui donna ordre de partir ſans délai, & de ſaiſir en homme de cœur le premier moment favorable qui ſe préſenteroit de ſe jetter dans la place aſſiégée. Annibal ſe met en mer avec dix mille ſoldats bien armés, mouille à l'iguſe entre Lilybée & Carthage, & attend là un vent frais. Ce vent ſouffle, Annibal auſſi-tôt déploie toutes les voiles, & arrive à l'entrée du port. L'embarras des Romains fut extrême. Un événement ſi ſubit ne leur donnoit pas le loiſir de prendre des meſures: & d'ailleurs s'ils ſe fuſſent mis en devoir de fermer le paſſage à cette flotte, il étoit à craindre que le vent ne les pouſſât avec les ennemis juſques dans le port de Lilybée. Ils furent donc réduits à admirer l'audace avec laquelle ces vaiſſeaux les bravoient. D'un autre côté les aſſiégés aſſemblés ſur les murailles, attendoient avec une inquiétude mêlée de joie comment ce ſecours inefpéré arriveroit juſqu'à eux. Ils l'appellent à grands cris, & l'encouragent par leurs applaudiſſemens. (*a*) Annibal entre dans le

(*a*) *Annibal entre dans le port tête levée, & y débarque ſes ſoldats.*] Notre Auteur ne peut voir ſans admiration l'audace étonnante de la flotte Carthaginoiſe, qui paſſe tout au travers de celle des Romains. Je ne vois pas qu'il y ait dans cette action un ſi grand ſujet de ſurpriſe. Annibal cingle par un tems frais & vent arriére droit au port, lorſque le vent eſt tout à fait contraire aux Romains, & par conſequent aux manœuvres pour en empêcher l'entrée. Ils n'avoient garde de ſe ſer-

port tête levée, & y débarque ſes ſoldats, ſans que les Romains oſaſſent ſe préſenter; ce qui fit plus de plaiſir aux Lilybéens que le ſecours même, quelque capable qu'il fût d'augmenter, & leurs forces & leurs eſpérances. Imilcon, dans le deſſein qu'il avoit de mettre le feu aux machines des aſſiégeans, & voulant faire uſage des bonnes diſpoſitions où paroiſſoient être les habitans & les ſoldats fraîchement débarqués, ceux-là parce qu'ils ſe voioient ſecourus, ceux-ci parce qu'ils n'avoient encore rien ſouffert, convoque une aſſemblée des uns & des autres: & par un diſcours où il promettoit à ceux qui ſe ſignaleroient, & à tous en général, des préſens & des graces de la part de la République des

vir de leurs voiles, encore moins de leurs avirons, & de nager à l'ennemi, comme on dit, debout à la lame, non ſeulement ils n'euſſent pû l'aborder, mais *ils s'expoſoient encore d'être emportés dans le port avec les ennemis par l'impétuoſité du vent ce qui fit qu'ils n'oſerent leur en empêcher l'entrée.* Cette manœuvre n'étoit pas ce qu'il y avoit le plus à redouter, Polybe ne dit-il pas une ou deux pages plus bas, que la paſſe étoit très-difficile & très-dangereuſe, *entre des bancs de ſable.* Il n'étoit donc pas poſſible aux Romains de s'oppoſer à l'entrée du ſecours qui venoit de Carthage, ſans ſe précipiter dans un péril manifeſte, le vent & les flots leur étant tout à fait contraires, au lieu que tout étoit favorable aux ennemis: l'entrée du port, quoique difficile, étoit diſpoſée de telle ſorte que les vaiſſeaux y entroient à la file, les uns derrière les autres, & ſur le même rumb de vent, & ſur la même trace navale.

Le fameux Jean Baert arrivant de la mer Baltique avec une flotte chargée de grains, dont la France manquoit, apprit ſur ſa route que la flotte Angloiſe bloquoit le port de Dunkerque, où il avoit ordre de débarquer. L'entrée en étoit difficile, il falloit paſſer à travers cette flotte, & ſurmonter une infinité d'obſtacles très-périlleux: il ne laiſſa pas que de tenter l'avanture, & de la mettre à fin par les manœuvres les plus hardies, les plus fines & les plus ruſées dont on ait jamais ouï parler.

Je ne ſuis nullement ſurpris qu'Annibal ſoit entré dans le port de Lilybée avec ſon convoi, rien n'étoit plus aiſé que cette entrepriſe: mais celle d'en ſortir quelques jours après, voilà ce qui me ſurprend; car bien que le vent lui fût favorable, il ne pouvoit éviter ce ſemble d'être attaqué par l'armée Romaine, ou d'en être ſuivi. En effet le même vent qui le pouſſoit hors du port, n'étoit pas moins avantageux & moins favorable aux Romains pour le joindre & pour le combattre, & cependant ils le laiſſent paſſer: Cela me ſemble difficile à comprendre. Je m'imagine aſſez que les premiers navires pouvoient aiſément s'échaper, parce qu'il falloit du tems pour appareiller; mais les autres qui ſuivoient à la file, pouvoient-ils éviter d'être abordés debout au corps? Et cependant rien ne branle & rien ne remuë, je n'en vois pas la raiſon: eſt-ce faute de courage, ou d'expérience? Je ne déciderai pas là-deſſus: s'il me l'étoit permis, je dirois que le courage ne leur manquoit pas, mais que leur ignorance dans la marine les diſpenſoit de bien de manœuvres hardies, que les autres peuples plus éxercés dans cet art n'euſſent pas laiſſé échaper. Il eſt hors de doute que les Romains n'y excellérent jamais; car quand les Hiſtoriens ne nous l'apprendroient pas, l'éxemple des faits que Polybe rapporte, nous méneroit à la conviction. Il eſt viſible que leurs vaiſſeaux étoient très-lourds & très-groſſiérement conſtruits, leurs pilotes & leur chiourme ſans expérience, l'éxemple de tant de naufrages achéve de nous en convaincre; on ne les reconnoit pas ſeulement à ces marques dans la premiére guerre Punique, mais encore dans celle d'Antiochus l'an 563. de Rome, où il paroit qu'ils n'étoient guéres plus avancés dans la conſtruction que la premiére fois qu'ils montérent ſur mer. Qui le croiroit? Ils ne l'étoient guéres davantage du tems même de Céſar. Quoiqu'on prétende que les Tyriens & les Carthaginois étoient les plus habiles hommes de mer dont l'Hiſtoire faſſe mention, nous ne voions pas qu'ils aient ſurpaſſé les Rhodiens en adreſſe, en expérience, & même dans la conſtruction. Céſar nous fait très-bien connoître l'ignorance des Romains dans la marine: s'ils ont fait quelques bons coups dans les actions navales, les Rhodiens, en ont eu eux ſeuls la gloire, autant par leur adreſſe que par leur courage; c'eſt à l'expérience, & à la hardieſſe d'Euphranor, qui commandoit les galéres de Rhodes, qu'il dût la victoire qu'il remporta ſur les Egyptiens auprès d'Alexandrie. Céſar en fait un éloge très-honorable; il aſſure qu'il lui dût le gain de cette bataille. Il y avoit, dit-il, des bancs de ſable entre les deux armées: or comme la paſſe étoit étroite, chacun attendoit que l'autre paſſât pour le charger en déſordre: Euphranor voiant Céſar dans l'incertitude, ſe chargea de paſſer le premier avec quatre galéres; elles ſont tout à l'inſtant inveſties par les ennemis: mais elles ſe démélérent ſi bien par leur adreſſe & par leur expérience, qu'on ne pût jamais leur gagner le flanc, & les joindre debout au corps: de ſorte qu'on eut le tems de les ſecourir.

Carthaginois, il ſut tellement enflamer leur zéle & leur courage, qu'ils criérent tous qu'il n'avoit qu'à faire d'eux ſans délai, tout ce qu'il jugeroit propos. Le Commandant, après leur avoir témoigné qu'il leur ſavoit gré de leur bonne volonté, congédia l'aſſemblée, & leur dit de prendre au plutôt quelque repos, & du reſte d'attendre les ordres de leurs Officiers.

Combat ſanglant aux machines.

Peu de tems après il aſſembla les principaux d'entr'eux, il leur aſſigna les poſtes qu'ils devoient occuper, leur marqua le ſignal & le tems de l'attaque, ordonna aux Chefs de s'y trouver de grand matin avec leurs ſoldats. Ils s'y rendirent à point nommé. Au point du jour on ſe jette ſur les ouvrages, par pluſieurs côtés. Les Romains qui avoient prévû la choſe, & qui ſe tenoient ſur leurs gardes, courent par tout où leur ſecours étoit néceſſaire, & font une vigoureuſe réſiſtance. La mêlée devient bientôt générale, & le combat ſanglant. Car de la ville il vint au moins vingt mille hommes, & dehors il y en avoit encore un plus grand nombre. L'action étoit d'autant plus vive, que les ſoldats ſans garder de rang ſe battoient pêle-mêle, & ne ſuivoient que leur impétuoſité. On eût dit, que dans cette multitude, homme contre homme, rang contre rang, s'étoient défiés l'un l'autre à un combat ſingulier. Mais les cris & le ſort du combat étoient aux machines. C'étoit ce que les deux partis s'étoient propoſé dès le commencement, en prenant leurs poſtes. Ils ne ſe battoient avec tant d'émulation & d'ardeur, les uns que pour renverſer ceux qui gardoient les machines, les autres que pour ne point les perdre: ceux-là que pour mettre en fuite, ceux-ci que pour ne point céder. Les uns & les autres tomboient morts ſur la place même qu'ils avoient priſe d'abord. Il y en avoit parmi eux, qui la torche à la main, & portant des étoupes & du feu, fondoient de tous côtés ſur les machines avec tant de fureur, que les Romains ſe virent réduits aux derniéres extrémités. Comme cependant il ſe faiſoit un grand carnage des Carthaginois, leur Chef qui s'en apperçut, fit ſonner la retraite, ſans avoir pû venir à bout de ce qu'il avoit projetté; & les Romains qui avoient été ſur le point de perdre tous leurs préparatifs, reſtérent enfin maîtres de leurs ouvrages, & les conſervérent ſans en avoir perdu aucun. Cette affaire finie, Annibal ſe mit en mer pendant la nuit, & dérobant ſa marche, prit la route de Drépane, où étoit Adherbal Chef des Carthaginois. Drépane eſt une place avantageuſement ſituée, avec un beau port à ſix vingt ſtades de Lilybée, & que les Carthaginois ont toujours eu fort à cœur de ſe conſerver.

Digitized by Google

A. Le Roux fecit.

ROMAINS.

4. Port de Lylibée.
5. Circonvallation des Romains.
6. Attaque des Romains.

CHAPITRE XI.

Audace étonnante d'un Rhodien, qui eſt enfin pris par les Romains. Incendie des Ouvrages. Bataille de Drépane.

A Carthage on attendoit avec impatience des nouvelles de ce qui ſe paſſoit à Lilybée. Mais les aſſiégés étoient trop reſſerrés, & les aſſiégeans gardoient trop éxactement l'entrée du port, pour que perſonne pût en ſortir. Cependant certain Annibal, ſurnommé le Rhodien, homme diſtingué, & qui avoit été témoin oculaire de tout ce qui s'étoit fait au ſiége, oſa ſe charger de cette commiſſion. Ces offres furent acceptées, quoique l'on ſe défiât qu'il en vînt à ſon honneur. (*a*) Il équipe une galére particuliére, met à la voile, paſſe dans une de

(*a*) *Il équipe une galére particuliere, met à la voile.*] Si les Anciens ſont au deſſous des Modernes dans certains arts & certaines ſciences, c'eſt ſans doute dans la marine. Ils y étoient très-ignorans, & preſque au-delà de tout ce qu'on peut imaginer. Le plus mauvais de nos matelots en ſait infiniment plus que le plus habile de leurs pilotes. L'invention de la bouſſole ne fait rien à la conſtruction: & malgré tout ce que les Antiquaires en diſent, ils y étoient très-malhabiles; leurs voiles leur ſervoient peu, ils abattoient pour peu que le vent leur fût contraire, & tout vent leur étoit, à moins qu'ils ne l'euſſent en poupe. On ne voit aucun éxemple qu'ils louvoiaſſent, ou qu'ils pinçaſſent le vent, ces ſortes de manœuvres leur étoient tout à fait inconnuës. Voici pourtant un Rhodien qui met en uſage toute les manœuvres & les remûmens des voiles de nos plus habiles Marins, avec un petit bâtiment qui ne peut être qu'une maniére de tartane ou de barque, dont on ſe ſert en Provence; car je ne vois point de bâtiment qui ſoit plus propre à prendre le vent, & à faire route de quelque côté qu'il ſouffle, que ceux de cette eſpéce. Cependant ces Anciens, ſi ignorans dans la conſtruction & dans l'art de naviger, ont fait des voiages ſi longs & ſi périlleux, qu'il ſemble moralement impoſſible que la conſtruction de leurs vaiſſeaux ne fût ſemblable à la nôtre, ou fort approchante à l'égard du ventre.

Les Marſeillois dit M. Huet, *ne tournérent pas leurs navigations à la mer Mediterranée; ils entrérent dans l'Ocean, & firent de longues courſes au Sud & au Nord. Euthimenés Marſeillois s'avança par delà la ligne, & en rapporta des ſingularités qui paſſérent pour fabuleuſes. Longtems avant Pline,* dit-il ailleurs, *& même avant Auguſte, le chemin étoit ouvert pour ſortir de la mer Méditerranée par le détroit de Cadix, & faire le tour de l'Afrique juſqu'à la mer Rouge. Ce que Pline a écrit ſur ce ſujet, merite une grande attention. Il rapporte, ſur la foi de Cælius Antipater, célébre Hiſtorien, qui vécut du tems de la ſedition des Gracques; que déſlors les vaiſſeaux partis des côtes d'Eſpagne alloient trafiquer en Ethiopie. Ce fut la voie que tinrent ces vaiſſeaux Eſpagnols, dont Pline dit que Caius Céſar, fils d'Agrippa, adopté par Auguſte, vit les débris dans le golphe Arabique. Il ajoute que Hannon Carthaginois, pendant que les affaires de ſa nation étoient floriſſantes, navigea depuis le détroit de Cadix juſqu'à l'extrémité de l'Arabie, & laiſſa une relation éxacte de ſon voiage: comme Himilcon ſon compatriote, fut envoié en même tems pour reconnoître les côtes de l'Europe. Pline ajoute encore, ſous l'autorité de Cornelius, Hiſtorien très eſtimable & très fidele, que de ſon tems un certain Eudoxus, fuiant la pourſuite de Ptolomée Lathurus Roi d'Egypte, s'embarqua ſur le golfe Arabique, & aborda à Cadix: d'où il paroît clairement que les Portugais s'en ſont bien fait accroire, quand ils ſe ſont attribués la gloire d'avoir découvert les premiers le cap de Bonne Eſpérance.*

On prétend qu'Hérodote a romaniſé ſon Hiſtoire. Je ne le vois pas: ne met-il pas un correctif dans ce qu'il croit incroiable & miraculeux? Je ne ſuis pas obligé, dit-il, de tout croire, mais je ſuis néceſſité par les loix de l'Hiſtoire de rapporter tout ce qui paroît digne de paſſer à la poſtérité. Ce grand Hiſtorien rapporte que Necus, Roi d'Egypte, *dépêcha ſur des vaiſſeaux quelques Phéniciens, avec ordre de traverſer au delà des colonnes d'Hercule juſqu'à la mer Septentrionale, & puis de retourner en Egypte. Les*

ces Iſles qui ſont devant Lilybée, & le lendemain un vent frais s'étant élevé, il paſſe au travers des ennemis que ſon audace étonne, il entre dans le port à la quatriéme heure du jour, & ſe diſpoſe dès le lendemain à revenir ſur ſes pas. Le Conſul, pour lui oppoſer une garde plus ſûre, tient prêts pendant la nuit dix de ſes meilleurs vaiſſeaux, & du port, lui & toute ſon armée obſervent les démarches du Rhodien Ces dix vaiſſeaux étoient placés aux deux côtés de l'entrée; autant près du ſable que l'on pouvoit en approcher; les rames levées, ils étoient comme prêts à voler & à fondre ſur Annibal. Celui-ci, malgré toutes ces précautions, vient effrontément, inſulte à ſes ennemis, & les déconcerte par ſa hardieſſe & la légéreté de ſa galére. Non ſeulement il paſſe au travers ſans en rien ſouffrir lui ni ſon monde, mais il approche d'eux, il tourne alentour, il fait lever les rames & s'arrête, comme pour les attirer au combat: perſonne n'oſant ſe préſenter, il reprend ſa route, & brave ainſi avec une ſeule galére toute la flotte des Romains. Cette manœuvre, qu'il fit ſouvent dans la ſuite, fut d'une grande utilité pour les Carthaginois & pour les aſſiégés; car par là on fut inſtruit à Carthage de tout ce qu'il étoit important de ſavoir, à Lilybée on commença à bien eſpérer du ſiége, & la terreur ſe répandit parmi les aſſiégeans. Cette hardieſſe du Rhodien venoit de ce qu'il avoit appris par expérience quelle route il falloit tenir entre les bancs de ſable qui ſont à l'entrée du port. Pour cela il gagnoit d'abord la haute mer: puis approchant comme s'il revenoit d'Italie, il tournoit tellement ſa proüe du côté de la tour qui eſt ſur le bord de la mer, qu'il ne voioit pas celles qui regardent l'Afrique. C'eſt auſſi le ſeul moien qu'il y ait pour prendre avec un bon vent l'entrée du port.

L'éxemple du Rhodien fut ſuivi par d'autres qui ſavoient les mêmes routes. Les Romains, que cela n'accommodoit pas, ſe mirent en tête de combler cette entrée: mais la choſe étoit au-deſſus de leurs forces. La mer avoit là trop de profondeur. Rien de ce qu'ils y jettoient ne demeuroit où il étoit néceſſaire. Les flots, la rapidité du courant emportoient & diſſipoient les matériaux avant même qu'ils arrivaſſent au fond. Seulement dans un endroit, où il y avoit des bancs de ſable, ils firent à grand-peine une levée. Une galére à quatre rangs voltigeant pendant la nuit, y fut arrêtée, & tomba entre leurs mains. Comme

Phéniciens s'étant donc embarqués ſur la mer Rouge, entrérent dans la mer Auſtrale; & quand l'Automne étoit venu, ils deſcendoient à terre, ſemoient des bleds en tous les endroits de l'Afrique où ils paſſoient, y attendoient la moiſſon, & partoient lorſqu'ils avoient moiſſonné. Ainſi après avoir voiagé deux ans, ils arrivérent la troiſieme année vers les Colonnes d'Hercule, & de là ils retournérent en Egypte, où ils dirent des choſes que je ne ſçaurois croire, & que peut être un autre croira. En effet ils rapportérent qu'en voiageant à l'entour de l'Afrique, ils avoient eu le Soleil à droite. Ce fut par ce moien que la Lybie fut premiérement connuë. Je ne doute point que ce paſſage d'Hérodote n'ait excité les Portugais de tenter l'avanture de tourner l'Afrique; ils n'ont donc pas été les premiers qui aient entrepris un ſi grand voiage, puiſque tant d'autres avant eux avoient tourné cette partie du monde.

elle étoit conſtruite d'une façon ſinguliére, l'aiant armée à plaiſir, ils s'en ſervirent pour obſerver ceux qui entroient dans le port, & ſur tout le Rhodien. Par hazard il entra pendant une nuit, & peu de tems après il repartit en plein jour. Voiant que cette galére faiſoit les mêmes mouvemens que lui, & la reconnoiſſant, il fut d'abord épouvanté, & fit ſes efforts pour gagner les devans; prêt d'être atteint, il fut obligé de faire face & d'en venir aux mains. Mais les Romains étoient ſupérieurs, & en nombre, & en forces. Maîtres de cette belle galére, ils l'équipérent de tout point, & depuis ce tems-là perſonne ne put plus entrer dans le port de Lilybée.

Les aſſiégés ne ſe laſſoient point de rétablir ce qu'on leur détruiſoit. Il ne reſtoit plus que les machines des ennemis, dont ils n'eſpéroient plus pouvoir ſe délivrer, lorſqu'un vent violent & impétueux ſoufflant contre le pied des ouvrages, ébranla les galeries, & renverſa les tours qui étoient devant pour les défendre. Cette conjoncture aiant paru à quelques ſoldats Grecs fort avantageuſe pour ruiner tout l'attirail des aſſiégeans, ils découvrirent leur penſée au Commandant, qui la trouva excellente. Il fit auſſi-tôt diſpoſer tout ce qui étoit néceſſaire à l'éxécution. Ces jeunes ſoldats courent enſemble, & mettent le feu en trois endroits; feu qui ſe communiqua avec d'autant plus de rapidité, que ces ouvrages étoient dreſſés depuis longtems, & que le vent ſoufflant avec violence, & pouſſant d'une place à l'autre les tours & les machines, portoit l'incendie de tous côtés avec une vîteſſe extrême. D'ailleurs les Romains ne ſavoient quel parti prendre pour remédier à ce déſordre. Ils étoient ſi effraiés, qu'ils ne pouvoient ni voir ni comprendre ce qui ſe paſſoit. La ſuie, les étincelles ardentes, l'épaiſſe fumée que le vent leur pouſſoit dans les yeux, les aveugloient. Il en périt grand nombre avant que de de pouvoir même approcher des endrois qu'il falloit ſecourir. Plus l'embarras des Romains étoit grand, plus les aſſiégés avoient d'avantage. Pendant que le vent ſouffloit ſur ceux-là tout ce qui pouvoit leur nuire, ceux-ci voiant clair, ne jettoient rien ni ſur les Romains, ni ſur les machines, qui portât à faux: au contraire le feu faiſoit d'autant plus de ravage, que le vent lui donnoit plus de force & d'activité. Enfin la choſe alla ſi loin, que les baſes des tours furent reduites en cendres, & les têtes de béliers fonduës. Après cela il fallut renoncer aux ouvrages, & ſe contenter d'entourer la ville d'un foſſé & d'un retranchement, & de fermer le camp d'une muraille en attendant que le vent fît naître quelque occaſion de faire plus. Dans Lilybee on releva ce qui étoit tombé des murailles, & l'on ne s'inquiéta plus du ſiége.

Incendie des Ouvrages.

Quand on eut appris à Rome que la plus grande partie de l'armement avoit péri, ou dans la défenſe des ouvrages, ou dans les autres opérations du ſiége, ce fut à qui prendroit les armes. On y leva une armée de dix mille hommes, & on l'envoia en Sicile. Le détroit tra-

Bataille de Drépane.

verſé, elle gagna le camp à pied. Et alors le Conſul Publius Claudius aiant convoqué les Tribuns: Il eſt tems, leur dit-il, d'aller avec toute la flotte à Drépane. Adherbal qui y commande les Carthaginois, n'eſt pas prêt à nous recevoir. Il ne ſait pas qu'il nous eſt venu du ſecours; & après la perte que nous venons de faire, il eſt perſuadé que nous ne pouvons mettre une flotte en mer. Chacun approuvant ce deſſein, il fit embarquer avec ce qu'il avoit déja de rameurs ceux qui venoient de lui arriver. Pour de ſoldats il ne prit que les plus braves, qui, parce que le trajet n'étoit pas long, & que d'ailleurs le butin paroiſſoit immanquable, s'étoient offerts d'eux-mêmes. (*a*) Il met à la voile au milieu de la nuit, ſans être apperçû des aſſiégés. D'abord la flotte marcha ramaſſée & toute enſemble, aiant la terre à droite. A la pointe du jour l'avantgarde étant déja à la vûë de Drépane, Adherbal, qui ne s'attendoit à rien moins, fut d'abord étonné: mais y faiſant plus d'attention, & voiant que c'étoit la flotte ennemie, il réſolut de n'épargner ni ſoins ni peines, pour empêcher que les Romains ne l'aſſiégeaſſent ainſi haut la main. Il aſſembla auſſi-tôt ſon armement ſur le rivage- & un Héraut par ſon ordre y aiant appellé tout ce qu'il y avoit de ſoldats étrangers dans la ville, il leur fit voir en deux mots combien la victoire étoit aiſée s'ils avoient du cœur, & ce qu'ils avoient à craindre d'un ſiége ſi la vûë du danger les intimidoit. Tous s'écriant que ſans différer on les menât au combat, après avoir loué leur bonne volonté, il donna ordre de ſe mettre en mer, & de ſuivre en poupe le vaiſſeau qu'il montoit, ſans en détourner les yeux. Il part enſuite le premier; & conduit ſa flotte ſous des rochers qui bordoient le côté du port, oppoſé à celui par lequel l'ennemi entroit. Publius ſurpris de voir que les ennemis, loin de ſe rendre ou d'être épouvantés, ſe diſpoſoient à combattre, fit tourner en arriére tout ce qu'il avoit de vaiſſeaux, ou dans le port, ou à l'embouchure, ou qui étoient prêts d'y entrer. Ce mouvement cauſa un déſordre infini dans l'équipage, car les bâtimens qui étoient dans le port, heurtant ceux qui y entroient, briſoient leurs bancs, & fracaſſoient ceux des vaiſſeaux ſur qui ils tomboient. Cependant à meſure que quelque vaiſſeau ſe débaraſſoit, les Officiers le faiſoient auſſi-tôt ranger près de la terre, la proüe oppoſée aux ennemis. D'abord le Conſul s'étoit mis à la queuë de ſa flotte; mais alors prenant le large, il alla ſe poſter à l'aîle gauche. En même tems Adherbal aiant paſſé avec cinq grands vaiſſeaux au-delà de l'aîle gauche des Romains, du cô-

(*a*) *Il met à la voile au milieu de la nuit.*] Notre Auteur ne dit pas éxactement le nombre des vaiſſeaux que Publius prit pour cette entrepriſe; Il eût pourtant dû nous l'apprendre. Comme il eſt de tous les Hiſtoriens de ſon tems le plus éxact, il faut croire qu'il n'en ſavoit rien. Mais d'où vient que Diodore de Sicile le ſait, qui eſt venu ſi longtems après lui? Il faut bien que cet Auteur l'ait trouvé quelque part. Je ſuis perſuadé que Polybe a négligé de nous l'apprendre, l'action eſt trop conſidérable pour croire qu'il l'ait ignoré. Diodore dit donc que le Conſul choiſit deux cens vaiſſeaux, où il fit entrer tout ce qu'il y avoit de meilleurs hommes de mer, & l'élite des légions.

Digitized by Google

côté de la pleine mer, tourna ſa proüe vers eux, & envoia ordre à tous ceux qui venant après lui s'élongeoient ſur la même ligne, de faire la même choſe. Tous s'étant rangés en front, le mot donné, toute l'armée s'avance dans cet ordre vers les Romains, qui rangés proche de la terre, attendoient les vaiſſeaux qui ſortoient du port: diſpoſition qui leur fut très-pernicieuſe. Les deux armées proche l'une de l'autre, & le ſignal levé des deux Amiraux, on commença à charger. Tout fut d'abord aſſez égal de part & d'autre, parce que l'on ne ſe ſervoit des deux côtés que de l'élite des armées de terre; mais les Carthaginois gagnérent peu à peu le deſſus. Auſſi avoient-ils pendant tout le combat bien des avantages ſur les Romains, leurs vaiſſeaux étoient conſtruits de maniére à ſe mouvoir en tout ſens avec beaucoup de légéreté, leurs rameurs étoient experts, enfin ils avoient eu la ſage précaution de ſe ranger en bataille en pleine mer. Si quelques-uns des leurs étoient preſſés par l'ennemi, ils ſe retiroient ſans courre aucun riſque, & avec des vaiſſeaux ſi légers, il leur étoit aiſé de prendre le large. L'ennemi s'avançoit-il pour les pourſuivre? Ils ſe tournoient, voltigeoient autour, ou lui tomboient ſur le flanc, & le choquoient ſans ceſſe, pendant que le vaiſſeau Romain pouvoit à peine revirer à cauſe de ſa peſanteur & du peu d'expérience des rameurs; ce qui fut cauſe qu'il y en eut un grand nombre coulé à fond. Que ſi quelqu'un des vaiſſeaux Carthaginois étoit en péril, on pouvoit en ſureté aller à ſon ſecours, en ſe coulant derriére la poupe des autres vaiſſeaux. Les Romains n'avoient rien de tout cela. Lorſqu'ils étoient preſſés, ſe battant près de la terre, ils n'avoient pas où ſe retirer. Un vaiſſeau ſerré en devant, ou ſe briſoit ſur les bancs de ſable, ou échouoit contre la terre. Le poids énorme de leurs navires, & l'ignorance des rameurs, leur ôtoient encore le plus grand avantage qu'on puiſſe avoir en combattant ſur mer: ſavoir de couler au travers des vaiſſeaux ennemis, & d'attaquer en queuë ceux qui ſont déja aux mains avec d'autres. Preſſés contre le rivage, & ne s'étant pas réſervé le moindre petit eſpace pour ſe gliſſer par derriére, ils ne pouvoient porter du ſecours où il étoit néceſſaire: de ſorte que la plûpart des vaiſſeaux, partie reſtérent immobiles ſur les bancs de ſable, partie furent briſés contre la terre. Il ne s'en échapa que trente, qui étant auprès du Conſul, prirent la fuite avec lui, en ſe dégageant le mieux qu'ils pûrent le long du rivage. Tout le reſte au nombre de quatre-vingt-treize, tomba avec l'équipage en la puiſſance des Carthaginois, à l'exception de quelques ſoldats qui s'étoient ſauvés du débris de leurs vaiſſeaux. Cette victoire fit chez les Carthaginois autant d'honneur à la prudence & à la valeur d'Adherbal, (*a*)

(*a*) *Qu'elle couvrit de honte & d'ignominie le Conſul Romain*] La fortune n'entre en rien dans la diſgrace de Claudius, j'en ſuis tout ſurpris, car on la tourne par tout à droit & à gauche: c'eſt la ſeule Divinité chimérique du Paganiſme qui ſe ſoutienne encore avec tous les honneurs

qu'elle couvrit de honte & d'ignominie le Conſul Romain, dont la conduite en cette occaſion étoit inexcuſable: car il ne tint pas à lui que ſa patrie ne tombât dans de fort grands embarras. Auſſi fut-il traduit devant des Juges, & condamné à une groſſe amande.

& toute la gravité antique. Il n'y a point d'Auteurs, ni même de Prédicateurs, qui ne la fourent dans leurs Sermons, & encore aujourd'hui il n'y a perſonne qui ne reconnoiſſe & qui ne redoute ſa puiſſance. C'eſt la Déeſſe conſolatrice des Généraux qui perdent une bataille; car ceux qui la gagnent n'ont garde de lui en attribuer tout l'honneur, comme faiſoit Sylla: ils ne ſont pas ſi modeſtes & de ſi bonne foi, quoique ce ſoit le tout que la fortune.

Je ſuis bien ſûr que Claudius ne manqua pas de s'en plaindre, & de dire qu'il n'avoit rien négligé des moiens qui pouvoient le conduire à la victoire, ſi la fortune ne lui eût été contraire; mais les connoiſſeurs n'étoient pas ſi bêtes que d'en convenir: ils n'attribuérent une défaite ſi honteuſe qu'à ſa mauvaiſe conduite, qu'à ſon manque de prévoiance; enfin à tout ce qui caractériſe les Généraux imprudens & malhabiles, & non à la fortune, qui eſt un mot qui ne ſignifie rien.

Voilà quant à l'opinion des Officiers habiles & éclairés. Je n'ai aucun garant de cela, je l'avouë; mais pouvoient-ils penſer autrement, puiſqu'ils étoient les témoins oculaires de cette foule de fautes & de ſottiſes de leur Général? Pouvons-nous penſer autrement nous, en liſant ce que notre Auteur rapporte de cette bataille, dans le commencement, comme dans les ſuites, & dans la fin? Cela ne nous ſuffit-il pas pour en faire le même jugement? Les dévots ſuperſtitieux de l'armée Romaine, car le Paganiſme avoit les ſiens comme nous avons les nôtres, & peut-être les Prêtres, qui étoient à la ſuite de cette armée pour examiner les auſpices & pour les autres miſtéres de Réligion, ſe trouvant diſpenſés de faire l'analyſe de cette bataille, comme le font auſſi nos Aumôniers, ne rejettérent cette infortune du Conſul ſur rien moins que ſur ſa mauvaiſe conduite. C'eſt Ciceron qui nous apprend ce ſecret hiſtorique dans ſon Traité de la nature des Dieux, qu'il n'écrivoit pas ſans rire, tant ils étoient ridicules. Il dit donc que l'armée Romaine ſe trouvant aſſaillie de tous côtés par l'armée Carthaginoiſe, au milieu d'une infinité d'écueils qui bordent la côte de Drépane, les ſoldats perdirent toute eſpérance de ſe tirer de ce mauvais pas: mais qu'ils avoient encore un plus grand ſujet de déſeſpérer de leurs affaires, c'étoit un ſcrupule de conſcience, qui leur faiſoit craindre la colére & la vengeance des Dieux, à cauſe de la témérité du Conſul, qui, au mépris de la Réligion, non ſeulement n'avoit pas fait difficulté de combattre, quoique les auſpices lui fuſſent contraires, mais s'étoit encore moqué: *car voiant que les ſacrés poulets ne vouloient pas manger, il avoit tout auſſi-tôt commandé de les jetter dans la mer, afin qu'ils bûſſent tout leur ſaoul, puiſqu'ils ne vouloient pas manger.* Suétone prétend que ce ſcrupule de conſcience, & l'impiété de Claudius, avoit tellement découragé les ſoldats, & diminué leurs eſpérances pour la victoire, que cela fut cauſe de la perte de la bataille. Je le crois bien; on en perd tous les jours pour de bien moindres que pour des poulets qui ne veulent pas manger. Quelqu'un de mes Lecteurs ne ſeroit-il point curieux de ſavoir ce que c'étoit que ces ſacrés poulets? Je crois qu'il s'en trouvera beaucoup qui déſireront d'en être inſtruits.

Il y avoit de deux ſortes d'augures, les celeſtes qui embraſſoient outre le tonnerre, les éclairs, la foudre, tous les autres phénoménes extraordinaires: ceux de la ſeconde regardoient le vol des oiſeaux, & généralement preſque toute la volatille; mais les auſpices qu'on tiroit des poulets étoient les plus graves: lorſqu'on avoit beſoin de recourir à cette ſorte de devination, on les laiſſoit un certaine tems dans une cage ſans manger: après cela les Prêtres ouvroient la cage, & leur jettoient leur mangeaille; s'ils la béquettoient de bon appetit, & de leur propre mouvement, c'étoit un très-bon augure, & un très-mauvais s'ils la refuſoient. Cette cérémonie ſe faiſoit dès le point du jour, & dans un très-grand ſilence. Valére Maxime, Plino, & une infinité d'Auteurs, diſent que les Romains n'entreprenoient rien, ni dans le Sénat, ni dans les armées, qu'on n'eût auparavant conſulté les ſacrés poulets: quelle folie: ne diroit-on pas, à voir ces ſortes de ſuperſtitions, que ces graves Sénateurs n'avoient pas plus de cervelle que leurs poulets? J'ai vû à Naples des ſuperſtitions mille fois plus ridicules & plus folles que celles-là.

Digitized by Google

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale de Drépane.

NOus irons plus unis & plus ſerrés dans nos obſervations ſur cette affaire de Drépane, que dans les précédentes. La deſcription que notre Auteur en fait, eſt ſon chef-d'œuvre hiſtorique. Il nous tranſporte ſur les lieux, il nous expoſe, il nous fait voir avec tout l'art poſſible toutes les circonſtances, toutes les ſuites de cette grande entrepriſe, mille fois mieux que ne feroit dans un tableau le Peintre le plus habile. Je ne vois rien de ſi beau, de ſi net, rien de mieux détaillé, il nous conduit comme par la main. Un récit qui remplit ſi fort notre admiration, qui ne laiſſe rien à déſirer, n'a pas beſoin d'obſervations trop réfléchies: elles naiſſent par l'attention qu'on prête à une lecture qui nous plaît infiniment. Tout autre Hiſtorien que le nôtre, dans une affaire comme celle-ci, ne s'en ſeroit pas ſi bien démêlé; il faut être du métier pour écrire avec ſcience les différentes manœuvres des deux armées dans une action générale, les produire avec clarté, & les aſſortir avec ordre.

Je ne ſai ſi ce grand Hiſtorien, dans le récit qu'il fait de cette bataille, n'a pas eu deſſein d'imiter, & de s'élever même au deſſus de Thucydide dans la deſcription qu'il nous donne d'une affaire à peu près approchante qui ſe paſſa dans un des ports de Syracuſe, entre l'armée navale des Athéniens & celle des Syracuſains. On diroit que notre Auteur l'a pris pour guide dans ſa narration.

L'entrepriſe du Général Romain étoit une de celles qui échouent rarement, lorſqu'on prend bien ſon tems & ſes meſures: elle ne fut malheureuſe que pour avoir manqué dans le premier; il ne s'agiſſoit ici que de ſurprendre une flotte dans un port, dont on avoit des avis, que la plus grande partie de l'équipage étoit à terre dans la plus grande ſécurité du monde.

Tout dépendoit du ſecret, de la diligence, du tems, & d'une marche bien concertée, & telle qu'en ſe ſervant des avantages de la nuit on pût tomber ſur l'ennemi, & le ſurprendre avant le jour: c'étoit le point fondamental de l'entrepriſe, & d'où par conſéquent dépendoit tout le ſuccès. On ne riſquoit rien en partant plutôt: on riſquoit tout en partant plus tard.

Le Conſul fit un contre-tems. Il fut ſurpris du jour, lorſqu'il étoit encore fort éloigné de l'endroit où il devoit aller; il fut découvert par ceux de la ville, à une très-grande diſtance. Adherbal eut tout le tems qui lui étoit néceſſaire pour prendre les précautions qu'il devoit, non ſeulement pour s'empêcher d'être ſurpris, mais encore pour tourner à ſon avantage le deſſein de ſon ennemi.

Les Romains, ſurpris par le jour, & encore fort éloignés de Drépane, dûrent bien s'appercevoir que leur deſſein avoit échoué, & qu'il ne s'agiſſoit plus d'une ſurpriſe, mais de combattre des gens avertis & préparés à les bien recevoir. Rien n'empêchoit le Général Romain de penſer à la retraite; il étoit venu dans la vûe de ſurprendre une armée navale, des vaiſſeaux déſarmés & dégarnis de leur chiourme, & non de combattre en bataille rangée, à quoi il n'étoit nullement préparé. Rien n'étoit plus aiſé que de ſe retirer, rien de plus imprudent & de moins ſenſé que de riſquer ſans néceſſité le ſalut de ſon armée & la perte de ſes vaiſſeaux, engagé qu'il étoit d'ailleurs au ſiége d'une pla-

ce, dont la conquête lui importoit plus que le gain d'une bataille, dont la perte pouvoit avoir des ſuites fâcheuſes.

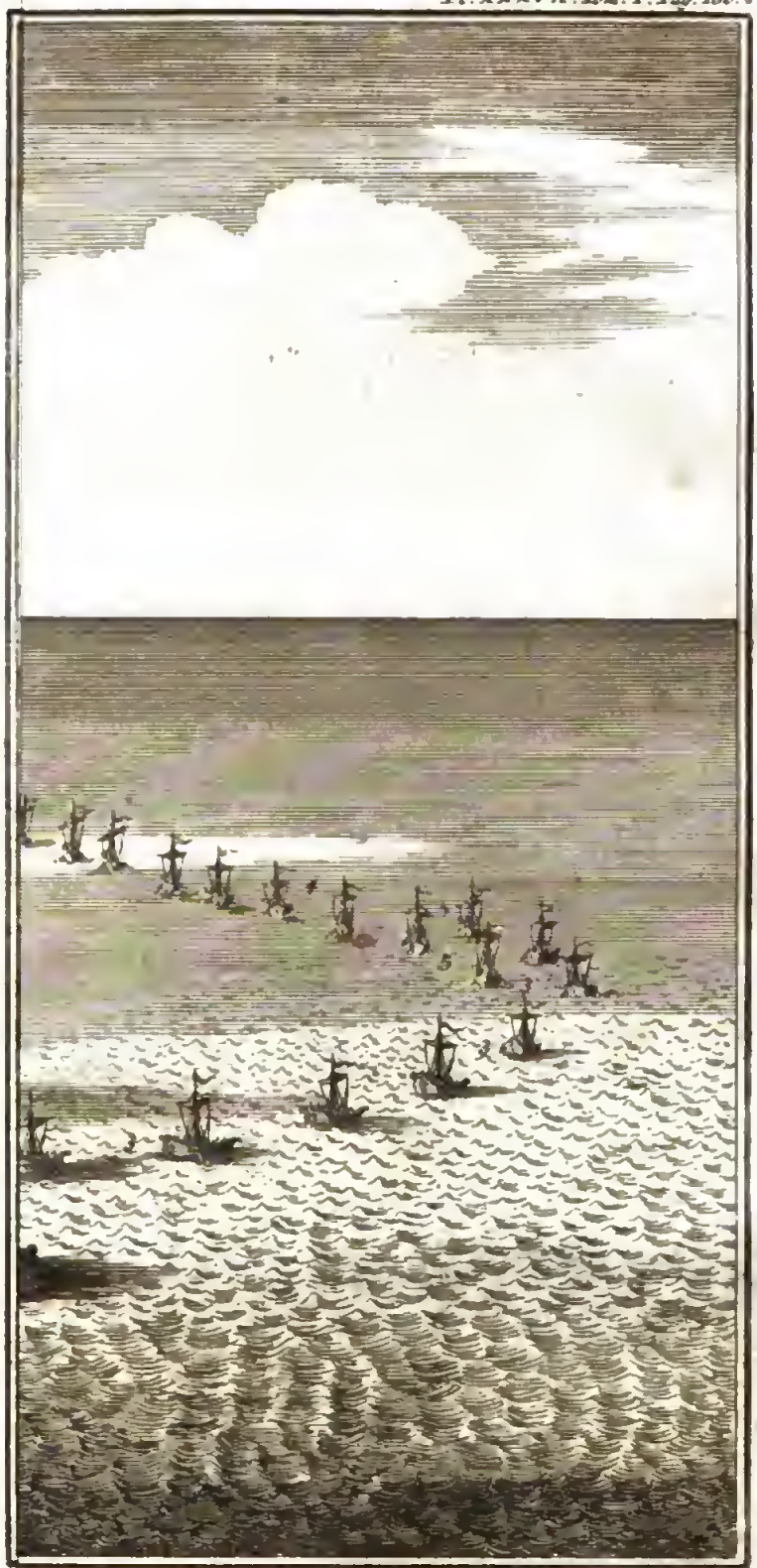
Si ces conſidérations n'étoient pas capables de lui faire changer de ſentiment, il eût dû tout au moins ſe gouverner avec plus de jugement & de prévoiance; mais il fit voir par ſa conduite qu'il manquoit de l'un & de l'autre. Il agit en aveugle. Il eût dû faire ce qu'on appelle la guerre à l'œil, & les choſes aiant changé par ce contre-tems, changer les ordres: ce qui étoit bon, en arrivant à l'heure qu'il s'étoit propoſée, étoit très-difficile & dangereux dans une autre.

Adherbal, averti que les Romains ſont en mer, fait rembarquer ſes troupes avec toute ſorte de diligence; il appareille, & penſe bien moins à ſe défendre qu'à les attaquer eux-mêmes. Il n'avoit garde de les combattre dans le port, ç'eût été une imprudence: il ſe hâte d'en ſortir, de peur que les Romains n'y entraſſent; que le combat ſe donnant dans le port même il ne perdît tout l'avantage qu'il pouvoit tirer de ſes vaiſſeaux, ſur la légéreté & la fineſſe deſquels il mettoit l'eſpérance de la victoire; & que n'aiant pas la liberté de s'étendre, de doubler, ni d'eſquiver, ou couler entre ceux de l'ennemi, il ne pût pas éviter l'abordage de ceux des Romains, qu'il craignoit ſur toutes choſes. Il gagne le large, aſſuré de combattre avec un très-grand avantage contre des navires lourds & peſans, & conduits par une chiourme ſans expérience. Toutes ces raiſons aiant obligé Adherbal de ſortir du port, après avoir fait rembarquer tout ſon monde, il profite d'une file de rochers (2), qui s'étendoient hors du port, il prit la réſolution d'y cacher ſa flotte comme dans une embuſcade, aſſuré que les Romains ne penſeroient jamais qu'on pût leur tendre un piége parmi des écueils très-dangereux.

Claudius eſt à peine à la vûe du port, que croiant trouver la bête au gîte, il détache une partie de ſes vaiſſeaux, & ſuit avec le reſte pour entrer dedans. Il avoit manqué l'heure favorable par ſa négligence, ou par manque de prévoiance; il alla enſuite trop vîte dans ce qui éxigeoit une extrême retenuë, & beaucoup de circonſpection. Pouvoit-il ignorer que l'ennemi ne fût averti? J'aurois de la peine à le comprendre, & quand même il en auroit douté, les régles de la guerre éxigeoient qu'il fît reconnoître le port & les rochers qui en étoient proche. Pour avoir négligé ces précautions, il tomba dans le piége qu'il vouloit tendre à ſon ennemi: il fut ſurpris lui-même, & commit une faute auſſi groſſiére qu'il ſoit poſſible d'imaginer d'un Général qui ne manquoit pas d'expérience.

Adherbal, qui s'apperçoit qu'une partie de la droite des Romains eſt entrée dans le port, vogue contre leur aîle gauche, & tournant les écueils, derriére leſquels il s'étoit caché avec ſa flotte, il paroît inopinément ſur cette aîle, qui étoit encore au large. Claudius, ſurpris & déconcerté d'une choſe ſi imprévûe, ſe met en état de réſiſter aux Carthaginois (3). Il ſe range en bataille dans le meilleur ordre qu'il lui fût poſſible dans un état ſi preſſant, & qui lui laiſſoit à peine le moment de ſe reconnoître. Il étend ſa gauche (4), & l'élonge du côté de la pleine mer pour s'empêcher d'être doublé, & autant qu'il eſt en ſon pouvoir dans une conjoncture ſi délicate. Il envoie ordre en même tems aux navires de ſa droite qui entroient, & qui étoient déja dans le port, de revirer de bord pour ſe joindre au gros qui alloit entrer en action; mais cet ordre, quoique néceſſaire, ne ſervit qu'à hâter ſa perte par la confuſion qui le ſuivit, & qu'il étoit aiſé de prévoir.

Le combat commença à la gauche de l'armée Romaine, & s'étendit enſuite ſur tout le reſte de la ligne. Les Romains furent totalement défaits, & leur flotte ruinée, & le projet de détruire celle des Carthaginois s'évanouit avec ſon auteur. Paſſons aux té-



rmée Romaine doublée par les
sseaux Carthaginois 5.

6. Vaisseaux Romains qui sortent du Port
pour aller au secours des autres. 7. Drapeau.

Digitized by Google

Digitized by Google

ſléxions ſur le bon & ſur le mauvais de la conduite des deux Généraux. Je me bornerai à un petit nombre, le ſait portant aſſez ſon inſtruction.

Le Général Carthaginois ſe conduiſit dans cette action avec toute l'adreſſe & tout l'art d'un Capitaine habile & expérimenté. Il attendoit le moment qu'une partie de la flotte ennemie entrât dans le port, pour tomber alors ſur ſa gauche, penſant bien que ſi la droite, avertie que la gauche étoit attaquée, ſortoit du port pour courir au ſecours, elle ne pourroit arriver à tems, ni manœuvrer ſans quelque deſordre; il prévoioit que l'entrée en étant fort étroite, les Romains ne pourroient ſortir qu'à la file, & qu'étant trop preſſés leurs galéres s'entrechoqueroient infailliblement par la hâte de gagner le large; qu'il falloit promptement attaquer & doubler leur gauche (5), & lui ôter par là le pouvoir de l'étendre & l'élonger vers la pleine mer, en la fortifiant des galéres (6) qui ſortoient du port. Il attaque donc cette gauche, la tourne & la double, & par là la droite ſe touve hors d'état d'avancer, & ſe voit acculée vers la côte, où elle eſt obligée d'échouer. Voilà ce qu'Adherbal avoit penſé, prévû & bien médité, & tout réuſſit ſelon ſes méſures: au lieu que ſon antagoniſte, qui avoit du tems de reſte pour ſe garantir du piége par des précautions qui n'alloient certainement pas au-delà des limites de l'eſprit commun, s'y laiſſa prendre.

La conduite du Carthaginois n'eſt pas pourtant éxemte de tout défaut en bien des choſes qui n'ont point rapport au combat. Comment peut-on être auſſi peu ſur ſes gardes au voiſinage d'une armée auſſi audacieuſe & auſſi entreprenante que celle des Romains? Non ſeulement il laiſſe ſes navires dégarnis d'une partie de l'équipage, comme s'il en étoit à cent lieues, mais il néglige encore toutes les régles de précaution & de défiance que la guerre enſeigne pour ſe mettre à couvert des entrepriſes que l'ennemi peut tenter ſur nous. Pourquoi ne pas envoier à la découverte, & avoir des bâtimens en mer pour croiſer ſur les côtes ennemies? Qui eſt-ce qui en uſe autrement? Les Romains, qui s'apperçoivent d'une conduite ſi peu prévoiante, penſent à entreprendre ſur cette flotte, je le crois bien: car ce qui produit & fait imaginer les grands deſſeins, eſt la négligence & le peu de diſcipline qu'on obſerve dans les camps & dans les places fortes. Si l'éxécution de l'entrepriſe de Claudius eût été conforme au projet, la perte d'Adherbal étoit infaillible.

Les Romains ſont découverts pour être partis trop tard; c'eſt la premiére cauſe de leur infortune. Cette faute eſt celle où l'on tombe le plus ordinairement; c'eſt la pierre d'achopement des eſprits trop fins, comme celle des eſprits trop lourds: les premiers ſe forment des difficultés où il n'y en a point, & des obſtacles qui naiſſent plutôt de leur imagination de la choſe même, & auxquels l'ennemi ne peuſe point; les ſeconds voient avorter leurs deſſeins, pour n'avoir rien de tout ce que les autres ont de trop: parce qu'ils manquent de cette vivacité ſi néceſſaire à la guerre, & de ce bon ſens qui ne l'eſt pas moins, les choſes les plus aiſées leur paroiſſent inſurmontables: ils s'arrêtent à celles-ci, & ce qui eſt le plus difficile leur échape. Ils le négligent faute d'eſprit & d'intelligence, & ſont leur capital & le ſujet de leur attention de ce qui en eſt le moins digne; mais dès qu'il s'agit de l'éxécution, & qu'ils s'y trouvent tout à fait engagés, ils reconnoiſſent, à leur honte, qu'ils ont pris de fauſſes meſures, qu'ils n'ont rien entendu, ni à la marche par rapport au païs, ni à l'opportunité du tems, qui doit nous régler pour partir & pour arriver à l'heure marquée; ni aux préparatifs, ni au choix des Officiers capables, ou d'éxécuter les ordres du Général, ou de les changer ſelon le tems & les conjonctures; enfin qu'ils n'ont pas autant ſongé à attaquer qu'à ſe défendre. Or quand on penſe trop à l'un, comme fit Claudius, on eſt hors d'état de rendre aucun combat, parce qu'on n'a pas prévû qu'il arrive ſouvent tout le contraire de notre deſſein & de nos eſpérances.

On a vû pourtant de ces esprits lourds, en matiére de guerre, réussir quelquefois; mais, si l'on y prend garde, le succès de leurs affaires vient bien moins de la justesse des moiens qu'ils prennent, que de l'imprudence ou de l'ignorance, ou de la lâcheté de ceux à qui ils ont affaire. Finissons ceci par une maxime d'un de nos Maîtres: *Celui qui pense à tout ne fait rien: celui qui pense à trop peu de choses, est souvent trompé.*

Autre faute du Romain. Lorsque Claudius s'apperçut qu'il avoit manqué l'heure, il pouvoit virer de bord, & s'en retourner d'où il étoit venu; c'étoit tout ce qu'il pouvoit faire de plus sage & de plus judicieux: l'autre parti étoit incertain & douteux. Ses soldats ne manquoient ni de courage ni de résolution; mais cela ne suffit pas pour la victoire. Il leur falloit un chef capable de les conduire, ils s'apperçurent bientôt qu'ils en manquoient. Pour reprendre ses fautes, car on ne le sauroit trop pour notre instruction; dès qu'il se fut présenté devant le port, il ne songea pas à se mettre en bataille, & à se précautioner en dehors; il fit plus: il négligea de faire reconnoître non seulement l'entrée du port, où il n'auroit vû personne, mais encore les rochers & les écueils qui étoient près de l'endroit où Adherbal s'étoit caché avec toute sa flotte. Si le Consul eût pris cette précaution, il se dégageoit d'un piége, qui n'étoit pas autrement fort subtil, & qui ne pouvoit réussir que contre un Général imprudent, sans expérience & sans précautions. Pour peu qu'il en eût pris, l'ennemi se fût trouvé très-embarassé, & fût tombé lui-même dans le piége qu'il avoit tendu: l'on peut dire qu'il étoit surpris lui-même, attaqué, environné & acculé contre ces rochers sans aucune espérance de se sauver, qu'en donnant tout au travers, & en faisant périr les bâtimens pour sauver les hommes. Disons la vérité: le Général Carthaginois donna beaucoup à la fortune, c'étoit une nécessité, que sai-je s'il ne fut pas plus heureux qu'il ne fut habile?

L'entreprise de Telutias, Général de la flotte de Lacédémone, sur le port d'Athénes, fut bien autrement conduite que celle de Claudius. Elle mérite d'avoir place ici, c'est Thucydide qui nous l'apprend: nous nous servirons de la traduction d'Ablancourt; car lorsqu'on peut joindre l'utilité des exemples aux charmes de la diction, il faut bien se garder de négliger les Auteurs qui en sont les mieux fournis.

Les Lacédémoniens aiant donné le commandement de leur armée navale à Telutias, avec l'applaudissement de toute la flotte, il voulut faire voir à ses soldats qu'il étoit digne d'être à leur tête, par une entreprise des plus hardies dont l'Histoire fasse mention, & d'une conduite si admirable, que je ne vois rien de plus beau & de mieux ménagé: tout dépendoit du secret & de la diligence. Il débuta par une harangue pour encourager ses soldats, & ces harangues sont d'un grand effet. Quoique ce ne soit plus la mode d'en faire, celle-ci passera ici avec le reste, pour nous exciter à la sobriété, & à bien d'autres vertus.

„ Quoique je ne vous apporte point d'argent, Compagnons, j'espére avec l'aide des „ Dieux, leur dit-il, de vous faire subsister par votre valeur & par ma conduite. Vous „ savez que tandis que j'ai commandé, vous n'avez point été traités plus mal que moi, „ & que j'ai toujours mieux aimé manquer de quelque chose, que de vous en voir „ manquer. En un mot, Je me passerois plutôt deux jours de pain, que de vous en „ laisser passer un jour. Aussi ne m'avez-vous jamais vû faire bonne chére, qu'alors „ que vous avez eu de tout abondamment; & comme ma porte est toujours ouverte, „ & que tous ceux qui ont affaire à moi me peuvent parler à toute heure, je ne vous „ puis tromper ni surprendre: quand vous me voiez donc souffrir, vous ne devez pas „ trouver étrange de souffrir avec moi, puisque c'est pour votre intérêt. Ce n'est „ que par les travaux & les dangers que nos ancêtres sont montés à ce haut faîte de

» grandeur; & en continuant comme vous avez commencé, vous couronnerez les vô-
» tres d'une fin heureuſe. Il n'y a rien de plus glorieux que de ne dépendre de per-
» ſonne, & de vivre aux dépens des ennemis, ſans avoir beſoin de faire la cour ni
» aux Grecs ni aux Barbares. Les ſoldats s'écriérent qu'il les menât où il lui plairoit;
» & après avoir ſacrifié, il leur ordonna de repaître, & de s'embarquer auſſi-tôt avec
» des vivres pour un jour, afin de pouvoir arriver à tems où Dieu les voudroit con-
» duire. Il partit incontinent après, & cinglant de nuit vers le port d'Athénes, fai-
» ſoit repoſer de tems en tems les rameurs, s'approchant quelquefois d'eux pour les
» entretenir; que ſi quelqu'un croioit que ce fût une témérité à lui, avec douze
» galéres, d'en attaquer un plus grand nombre juſques dans le port; qu'il conſidére,
» qu'après la défaite de Gorgopas, les Athéniens s'étoient relâchés comme s'il n'y
» eût eu plus rien à craindre, & qu'il étoit plus facile de les défaire dans le port
» qu'ailleurs: car il ſavoit qu'à Athénes chacun croiant être en ſûreté, iroit coucher
» dans ſon lit, & qu'il ne demeureroit perſonne ſur les galéres. Comme il fut à ſix
» ou ſept cens pas du port, il fit halte pour donner haleine à ſes gens, & attendre
» la venuë du jour. Il n'eut pas plutôt paru, qu'il vogua à toutes rames droit au
» Pirée, ſans ſouffrir en arrivant qu'on coulât à fond, ni qu'on briſât aucun vaiſſeau,
» ſi ce n'étoit des galéres, qu'il faiſoit mettre auſſi-tôt hors de combat. On remor-
» quoit les moindres vaiſſeaux de charge, & l'on ſe contentoit de faire des priſon-
» niers dans les grands, juſqu'à en arrêter quelques-uns qui étoient couchés dans le
» magazin. Cependant on court du Pirée donner l'alarme dans la ville, chacun ſort
» pour voir ce que c'étoit, & tout le monde prend les armes & ſe rend au port.
» Alors Telutias renvoia à Egine les vaiſſeaux qu'il avoit pris, avec trois ou quatre
» galéres, & rafant la côte gagna quantité de barques de pêcheurs & de paſſage: puis
» étant arrivé à Sunium, s'empara de pluſieurs vaiſſeaux marchands, après quoi il
» retourna vendre ſon butin à Egine, & donna un mois d'avance à ſes ſoldats. En-
» ſuite il courut librement par tout, & prit tout ce qu'il put attraper; ce qui en-
» tretenoit le courage & l'obéiſſance du ſoldat, & fourniſſoit à ſa ſubſiſtance.

CHAPITRE XII.

Junius paſſe en Sicile. Nouvelle diſgrace des Romains à Lilybée. Ils évitent heureuſement deux batailles. Perte entiére de leurs vaiſſeaux. Junius entre dans Eryce, deſcription de cette ville.

CEt échec, quelque conſidérable qu'il fût, ne ralentit pas chez les Romains la paſſion qu'ils avoient de tout ſoumettre à leur domination. On ne négligea rien de ce qui ſe pouvoit faire pour cela, & l'on ne s'occupa que des meſures qu'il falloit prendre pour continuer la guerre. Des deux Conſuls qui avoient été créés cette année, on choiſit Lucius Junius pour conduire à Lilybée des vivres & d'autres munitions pour l'armée qui aſſiégeoit cette ville, & on lui donna ſoixante vaiſſeaux pour les eſcorter. Junius étant arrivé à Meſſine, & y aiant groſſi ſa flotte de tous les bâtimens qui lui étoient venus du camp & du reſte de la Sicile, il partit en diligence pour Syracuſe. Sa flotte étoit

de ſix vingt vaiſſeaux longs, & d'environ huit cens de charge. Il donna la moitié de ceux-ci avec quelques-uns des autres aux Queſteurs, avec ordre de porter inceſſamment des proviſions au camp, & reſta à Syracuſe pour y attendre les bâtimens qui n'avoient pû le ſuivre depuis Meſſine, & pour y recevoir les grains que les Alliés du milieu des terres devoient lui fournir.

Vers ce même tems Adherbal, aprés avoir envoié à Carthage tout ce qu'il avoit gagné d'hommes & de vaiſſeaux par la derniére victoire, forma une eſcadre de cent vaiſſeaux, trente des ſiens, & ſoixante & dix que Carthalon qui commandoit avec lui avoit amenés, mit cet Officier à la tête, & lui donna ordre de cingler vers Lilybée, de fondre à l'improviſte ſur les vaiſſeaux ennemis qui y étoient à l'ancre, d'en enlever tout le plus qu'il pourroit, & de mettre le feu au reſte. Carthalon ſe charge avec plaiſir de cette commiſſion, (*a*) il part au point du

(*a*) *Il part au point du jour, brûle une partie de la flotte ennemie.*] Tout ce que l'art peut inventer de ruſes & d'artifices, de grand & de profond: enfin, tout ce qu'un homme brave & déterminé peut oppoſer de nouveau & de ſurprenant dans l'attaque & la défenſe des places, on n'a que faire de le chercher autre part que dans le ſiége de Lilybée. Il renferme tout entier à pur & à plein ces deux parties de la guerre. Ce ſont des faits dont il eſt très-aiſé de tirer les préceptes, ſans recourir aux raiſonnemens du Commentateur. Ce qu'on trouvera peut-être de bien ſurprenant, c'eſt que tout ce qu'on peut imaginer d'événemens extraordinaires qui peuvent entrer dans la compoſition d'un ſiége, ou qui naiſſent dans le cours d'une défenſe de pluſieurs mois, ſoit dans le ſecours, ſoit dans les ſorties, ſe trouvent dans celui-ci. Ne diroit-on pas que notre Auteur, à l'imitation de Xénophon, a voulu traiter de l'attaque & de la défenſe des places en titre d'Hiſtoire, ou de Roman militaire, comme bien des gens le prétendent à l'égard du dernier dans ſa Cyropedie, quoiqu'il ſemble qu'il n'y ait rien de romaneſque dans la conduite, dans la ſageſſe & les autres vertus militaires de ſon Héros: car tout ce qu'il en dit n'a rien de ſurprenant, ni rien qui ſoit au-deſſus des forces humaines. Un Roman bâti de la ſorte amuſe, plaît & inſtruit, & nous porte aux grandes penſées comme à la vertu. Ce ſiége, que notre Auteur décrit, n'eſt pas un Roman fait à plaiſir, mais un des plus beaux morceaux de ſon Hiſtoire: c'eſt dommage qu'il ne ſe ſoit pas donné carriére dans ce qu'il rapporte de l'incendie de la flotte Romaine, qui bloquoit Lilybée du côté de la mer. Il décrit ce fait d'une maniére ſi coupée & ſi étranglée, que j'ai lieu d'en être étonné, à cauſe de la rareté de l'entrepriſe. Je l'appelle rareté, parce que les Anciens n'étoient pas à beaucoup près ſi incendiaires que nos Modernes, auſquels on attribuë l'invention diabolique de ces ſortes de bâtimens qu'on appelle brûlots, ſi peu en uſage dans les Anciens: je ne trouve qu'un ſeul exemple dans l'Hiſtoire où il ſoit parlé de brûlot. C'eſt Appien qui me le fournit dans ſa deſcription du ſiége de Carthage par les Romains.

Cenſorinus ſe trouvant à l'ancre avec ſa flotte dans l'étang qui étoit tout auprès du Mole, & ne pouvant y tenir à cauſe de la puanteur de ſes eaux, qui n'avoient aucun cours, outre qu'on étoit alors dans les plus grandes ardeurs de la Canicule: Cenſorinus, dis-je, ſe réſolut de jetter l'ancre plus avant dans la pleine mer. Les Carthaginois s'en étant apperçûs, penſérent que s'ils pouvoient brûler ſa flotte, ils feroient lever le ſiége, ou que du moins ils le retarderoient de pluſieurs jours. Ils s'aviſérent de remplir pluſieurs de leurs vaiſſeaux de matiéres faciles à s'enflammer, & aiant attendu le tems propre pour cette entrepriſe, ils ſortirent du port, & voguérent droit à Cenſorinus, qui les voiant arriver ſur lui, léve l'ancre & leur vient au devant. La ruſe étoit d'un tour trop nouveau, pour s'imaginer qu'il s'agît dans cette affaire de toute autre choſe que d'un combat dans les formes; il ſe trompa dans ſon opinion: car à peine les eut-il approchés, que les Carthaginois mettent le feu à leurs vaiſſeaux, qui ſe prit aux autres avec tant de ſuccès & de violence, à cauſe du vent qui les chaſſoit contre, que les Romains ne pûrent s'en garantir. Ils y perdirent la plus grande partie de leur flotte, qui fut entiérement brûlée.

Il n'eſt pas difficile de comprendre qu'on peut brûler une flotte à l'ancre dans une rade: mais un Hiſtorien qui oublie de ramaſſer les circonſtances des choſes, des lieux & des moiens que Carthalon avoit de brûler la flotte Romaine, afin que le Lecteur puiſſe entendre comment il en eſt venu à bout: un Hiſtorien, dis-je, qui écarte tout cela, eſt d'autant moins pardonnable, qu'on ne voit que trés-peu d'exemples dans l'Hiſtoire de

jour, brûle une partie de la flotte ennemie, & diſperſe l'autre. La terreur ſe répand dans le camp des Romains. Ils accourent avec de grands cris à leurs vaiſſeaux; mais pendant qu'ils portent là du ſecours, Imilcon qui s'étoit apperçû le matin de ce qui ſe paſſoit, tombe ſur eux d'un autre côté avec ſes ſoldats étrangers. On peut juger quelle fut la conſternation des Romains, lorſqu'ils ſe virent ainſi envelopés.

ce tems-là de ces ſortes d'entrepriſes. Qu'on remonte encore plus haut, ils ſont encore plus rares: on n'en voit même aucun. L'Imagination des Lecteurs n'aura pas beaucoup à travailler, pour déviner quels pûrent être les moiens dont le Général Carthaginois ſe ſervit pour brûler cette flotte, ſans avoir recours à ceux dont nous nous ſervons aujourd'hui pour réuſſir. Végéce nous les apprend dans ſon quatriéme Livre, ou plutôt dans ſon cinquiéme, où il traite de la guerre navale. Je ne ſai comment Stéwéchius a pû confondre l'un avec l'autre. Quoiqu'il en ſoit, notre Auteur militaire eſt conforme aux Hiſtoriens qui ont écrit des machines dont on ſe ſervoit pour bruler les vaiſſeaux dans les combats de mer C'étoient les mêmes dont on uſoit dans les ſiéges. On ſe ſervoit de dards & de fléches enflammées, que les Anciens appelloient *Malleoli*. Ammien Marcellin en donne la deſcription, qui ne me ſemble pas aſſez curieuſe pour mériter d'avoir place ici. Il dit ſeulement que ces dards & ces fléches avoient la figure d'une quenouille dont on ſe ſert pour filer. Je lui paſſe ſa quenouille, mais non pas toutes les autres machines qui la compoſent; les Auteurs prétendent qu'on envelopoit de l'étoupe trempée, ou paitrie dans une compoſition de matiére propre à s'enflammer, où il y entroit, ſelon Végéce, de l'huile, du ſoulphre & du bithume, & peut-être du camphre: on lançoit ces dards & ces fléches contre les tours ambulantes & les tortuës des aſſiégeans, & par le moien des baliſtes, & ſouvent des pots à feu remplis de ces ſortes d'artifices: on s'en ſervit depuis ſur mer, mais fort tard, car avec ces feux on commença d'uſer de toutes ſortes de machines de jet dans les affaires de mer. Ceux de Lilybée ſe ſervirent fort heureuſement de ces ſortes de dards enflammés contre les travaux des aſſiégeans, auſquels ils mirent enfin le feu dans une grande ſortie, où un vent impétueux qui s'éleva leur fut auſſi favorable qu'à Carthalon, qui emploia ſans doute cet artifice pour brûler une partie de la flotte des Romains; car le même vent, qui le menoit à l'ennemi, faiſoit voguer ſes eſpérances comme ſes fléches & ſes dards dans la vague de l'air, & le tems qui ne pouvoit être que contraire aux Romains rendoit leurs manœuvres inutiles & preſque ſans effet.

Tout dépendoit du ſecret & de la diligence, mais il dépendoit du Général Romain d'éventer l'un, & de réduire l'autre à l'abſurde, s'il n'eût manqué de prévoiance, de prudence & de précautions. Il ſe laiſſa ſurprendre de la maniére du monde la plus honteuſe, & c'eſt l'ordinaire aux armées qui ont une trop grande opinion de leurs forces & de leur courage; ce qui arrivoit aſſez ordinairement aux ſoldats & aux Généraux Romains. Il eſt bon, & même c'eſt une régle de politique militaire, d'inſpirer aux ſoldats un très grand mépris de l'ennemi: mais c'eſt un très-grand défaut au Général d'armée de penſer de même que ſes ſoldats; ceux qui ſe gouvernent de la ſorte ſont plus ſoldats que Capitaines, & quelquefois rien de tout cela.

Qu'on remarque bien ce que je vais dire: les Romains ont plus perdu de batailles par la faute de leurs Généraux, que par l'ignorance & le peu de valeur de leurs ſoldats. Leur diſcipline militaire faiſoit ſouvent un tel effet, qu'ils réparoient par leur courage, & plus ſouvent encore par leurs manœuvres, les bévûes de leurs Chefs; Céſar nous le fait aſſez appercevoir dans la bataille contre ceux du Hainaut & du Cambraiſis. On ſait que ce grand Capitaine ſe trouva ſurpris, c'étoit le péché originel des Romains. Tous les Hiſtoriens conviennent qu'il s'en fallut bien peu qu'il ne périt avec toute ſon armée. Si Céſar ne le dit pas formellement, il eſt aiſé de comprendre par le paſſage de ſes Commentaires, qu'il n'échapa de ce péril que par la valeur & l'expérience de ſes ſoldats. *Céſar*, dit-il *ſe trouvoit bien empêché, car il falloit planter l'étendart, qui étoit le ſigne du combat, faire ſonner la charge, retirer les ſoldats du travail, rappeller ceux qui étoient écartés, ranger l'armée en bataille, l'encourager, lui donner le mot; ce qui ne ſe pouvoit faire tout en un tems, ayant les ennemis ſur les bras:* MAIS L'EXPE'RIENCE DU SOLDAT, ajoute-t-il, SUPPLE'OIT A TOUT. Et en effet ſans cette expérience il perdoit la bataille, les Gaules & ſa réputation. Voiez ce que c'eſt que d'être ſurpris, & s'il eſt bien aiſé de ſe tirer des embarras où les ſurpriſes nous jettent Céſar ne nous les repréſente pas tous: il eſt certain qu'une flotte, qui eſt à l'ancre, ſe trouve beaucoup moins embaraſſée qu'une armée de terre, lorſqu'elle ſe voit ſurpriſe; & l'ennemi ſur les bras. Une flotte priſe au dépourvû dans ſon mouillage, coupe ſes cables, laiſſe ſes ancrés, & met à la voile: c'eſt une affaire d'un inſtant. Je crois encore que c'eſt une très-petite affaire, aux eſprits même les plus communs, de s'empêcher d'être ſurpris, & plus aiſément ſur

Carthalon aiant pris quelques vaiſſeaux, & en aiant briſé quelques autres, s'éloigna un peu de Lilybée, & alla ſe poſter ſur la route d'Héraclée pour obſerver la nouvelle flotte des Romains, & l'empêcher d'aborder au camp. Informé enſuite par ceux qu'il avoit envoiés à la découverte, qu'une aſſez grande flotte approchoit compoſée de vaiſſeaux de toute ſorte, il avance au-devant des Romains pour leur préſenter la

mer que ſur terre. Ici les partis à la guerre nous peuvent tenir ſans ceſſe avertis des mouvemens de l'ennemi, & de ſes moindres manœuvres. Mais cela eſt encore plus aiſé ſur mer, où il eſt ordinaire, quoiqu'une armée ſoit à l'ancre, ou qu'elle faſſe route, d'avoir des bâtimens au large pour reconnoître. C'étoit la méthode des Anciens, comme elle eſt aujourd'hui la nôtre. Lorſque Céſar débarqua en Afrique auprès de Ruſpine, il avoit un certain nombre de bâtimens qui croiſoient ſur ce parage, parce que l'ennemi étoit en mer. D'ailleurs je ne conçois pas comment, ſoit ſur mer, ſoit ſur terre, un Général peut-être ſurpris. La guerre eſt une ſcience fondée ſur des principes certains & démontrés, & ſur des régles infaillibles de ſûreté & de précautions. Il eſt donc poſſible au Général de prévoir ce qui lui peut arriver, ou ce que l'ennemi peut entreprendre ſur lui : il doit donc être préparé à tout événement, & ces régles & ces principes nous ménent là. Le Général Romain devoit aiſément conjecturer qu'il pouvoit être attaqué, ou brûlé, & qu'il lui ſeroit difficile de l'éviter, ſi certain vent ſouffloit : il devoit donc être ſur ſes gardes, il eſt pourtant ſurpris, & une partie de ſa flotte brûlée & diſſipée.

Les fautes de négligence & de prévoiance, telles qu'elles puiſſent être, ne ſont pas humaines : le *Non putabam* à la guerre, eſt l'excuſe du monde la plus impertinente & la plus ridicule, à peine les ſouffre-t-on dans ce que l'eſprit humain ne ſauroit prévoir, & qui dépend ſeul du caprice de la fortune. Rien n'eſt plus difficile que les ſurpriſes des camps, pour peu qu'on ſuppoſe qu'on a affaire à un homme, & non pas à une bête : ces ſortes de deſſeins ſont ſujets à mille cas fortuits, à mille inconvéniens, & d'un détail infini de ruſes & de précautions : celles d'une armée navale ne ſont pas moins chargées d'épines & d'embarras, outre qu'il eſt plus aiſé d'avoir des nouvelles & de faire avorter ces ſortes de deſſeins. Eſt-il bien poſſible de voir & de lire ſans ceſſe dans l'Hiſtoire, qu'une infinité de grands Capitaines ſe ſont laiſſés ſurprendre comme les plus mal-habiles, par des ruſes même très-groſſiéres & très-ſurannées, & d'autres ſans qu'on en ait emploié aucune ? L'émola la marche du Maréchal de Villars pour aller au ſecours de Douai, aſſiégé par l'armée des Alliés. Ce Général réſolu à une action du plus grand éclat, marcha ce qu'on appelle trompettes ſonnantes de Cambray à Arras, & paſſa là la Scarpe le lendemain au grand jour droit aux ennemis, qui ſe trouvérent auſſi étonnés de le voir en leur préſence, que ſi cette armée fût venuë par le vague de l'air, ou par enchantement. Nos ſoldats, qui s'attendoient à une action, ne le furent pas moins d'être arrivés, & de s'en retourner ſans rien faire. Carthalon n'en uſa pas ainſi, il étoit venu à deſſein de ſurprendre & de brûler la flotte Romaine, & ſon deſſein réuſſit comme il l'avoit prémédité, plutôt que de faire une vaine montre de ſes forces, & de retarder ſeulement le ſiége de Lilybée. Le Carthaginois étoit maître d'agir ſelon le tems, les lieux & l'occaſion : il prit ſur lui toute cette affaire ; on admira la fortune du François, qui lui offroit un bon coup à faire, ſans avoir ruſé le moins du monde, ni crû même qu'il pût ſurprendre ſon ennemi : celui-ci rendit graces à cette même fortune, qui lioit ſans doute la bonne fortune de ſon favori par les ordres de la Cour. Heureux les Généraux dont la valeur & l'expérience ne ſont point retenuës & contraintes par des ordres ſupérieurs.

Par tout ce que je viens de dire plus haut, il n'étoit pas difficile au Commandant de la flotte Romaine de s'empêcher d'être ſurpris & brûlé, & de ſe garantir du piége. Je trouve fort peu d'éxemples de ces ſortes de faits dans les Anciens Je vois pourtant une flotte brûlée dans Homére ; Hector fit le coup, il mit le feu à la flotte des Grecs qui étoit à l'ancre : & ſans le ſecours de l'imagination du Poëte, qui a toujours un Dieu ou une Déeſſe de réſerve pour les grands beſoins, il eût conſumé & détruit le tout. Hector ſe ſervit de flambeaux pour cette entrepriſe, & Homére n'eut beſoin que de ſes machines ordinaires, de ſes Dieux & de ſes Déeſſes, pour éteindre cet Incendie. L'éxemple que je vais citer, n'eſt rien moins que poëtique.

Céſar étant arrivé en Afrique avec une partie de ſes forces de mer, donna ordre au reſte qui venoit de Sicile de le venir joindre. Comme ſes Lieutenans ignoroient le parage où il avoit débarqué, il envoie Aquila au-devant de ceux qui venoient de Sicile. *Le reſte des vaiſſeaux*, dit Hirtius, *etoit à la rade de Leptis, où pendant que les gens de marine étoient allés acheter des vivres dans la place, ou s'étoient écartés le long du rivage, Varus qui en eut avis, les vint ſurprendre au point du jour, après être parti du port d'Adrumete ſur la ſeconde veille de la nuit, & brûla tous les vaiſſeaux de charge qu'il trouva éloignés du port, avec deux*

bataille, croiant qu'après ſon premier exploit il n'avoit qu'à paroître pour vaincre. D'un autre côté les Corvétes, qui prennent les devans, annoncérent à l'eſcadre qui venoit de Syracuſe que les ennemis n'étoient pas loin. Les Romains ne ſe croiant pas en état de hazarder une bataille, allérent rendre le bord à une petite ville de leur domination, où il n'y avoit pas à la vérité de port, mais où des rochers s'élevant de terre formoient tout autour un abri fort commode. Ils y débarquérent, & y aiant diſpoſé tout ce que la ville put leur fournir de catapultes & de baliſtes, ils attendirent les Carthaginois. Ceux-ci ne furent pas plutôt arrivés qu'ils penſérent à les attaquer. Ils s'imaginoient que dans la fraieur où étoient les Romains, ils ne manqueroient pas de ſe retirer dans cette bicoque, & de leur abandonner leurs vaiſſeaux. Mais l'affaire ne tournant pas comme ils avoient eſpéré, & les Romains ſe défendant avec vigueur, ils ſe retirérent de ce lieu, où d'ailleurs ils étoient fort mal à leur aiſe, & emmenant avec eux quelques vaiſſeaux de charge qu'ils avoient pris, ils allérent gagner je ne ſai quel fleuve, où ils demeurérent, pour obſerver quelle route prendroient les Romains.

Junius aiant fini à Syracuſe tout ce qu'il y avoit à faire doubla le cap Pachynus, & cingla vers Lilybée, ne ſachant rien de ce qui étoit arrivé à ceux qu'il avoit envoié devant. Cette nouvelle étant venuë à Carthalon, il mit en diligence à la voile, dans le deſſein de donner bataille au Conſul pendant qu'il étoit éloigné des autres vaiſſeaux. Junius apperçût de loin la flotte nombreuſe des Carthaginois. Mais trop foible pour ſoutenir un combat, & trop proche de l'ennemi pour prendre la fuite, il prit le parti d'aller jetter l'ancre dans des lieux eſcarpés, & abſolument inabordables, réſolu à tout ſouffrir plutôt que de livrer ſon armée à l'ennemi. Carthalon ſe garda bien de donner bataille aux Romains dans des lieux ſi difficiles; il ſe ſaiſit d'un Promontoire, y mouilla l'ancre: & ainſi placé entre les deux flottes des Romains, il éxaminoit ce qui ſe paſſoit dans l'une & dans l'autre.

Une tempête affreuſe commençant à menacer, les Pilotes Carthaginois, gens habiles dans les routes, & experts ſur ces ſortes de cas, prévirent ce qui alloit arriver. Ils en avertirent Carthalon, & lui conſeillérent de doubler au plutôt le cap Pachynus, & de ſe mettre là à l'abri de l'orage. Le Commandant ſe rendit prudemment à cet avis. Il fallut beaucoup de peine & de travail pour paſſer juſqu'au-delà du cap, mais enfin on y paſſa, & on y mit la flotte à couvert. La tempête é-

galères à cinq rangs qui étoient ſans défenſe. Je hazarde ici une conjecture que je tiens très-probable, & qui va même au-delà de la probabilité; je ſuis perſuadé que le Commandant de la flotte devant Lilybée, tomba dans les mêmes défauts que celui qui étoit à la rade de Leptis, & que la plus grande partie de l'équipage de ſes navires étoit à terre, ou au camp, ce qui cauſa ſon malheur, & produiſit une bonne ſortie de ceux de la place: ces momens ſont trop favorables, & un habile Gouverneur ne les laiſſe pas échaper.

clate enfin. Les deux flottes Romaines ſe trouvant dans des endroits expoſés & découverts, en furent ſi cruellement maltraitées, qu'il n'en reſta pas même une planche dont on pût faire uſage. Cet accident, qui relevoit les affaires des Carthaginois, & affermiſſoit leurs eſpérances, acheva d'abattre les Romains, déja affoiblis par les pertes précédentes; ils quittérent la mer & tinrent la campagne, cédant aux Carthaginois une ſupériorité qu'ils ne pouvoient plus leur diſputer, peu ſûrs même d'avoir ſur eux par terre tout l'avantage.

Sur cette nouvelle, on ne pût s'empêcher à Rome & au camp de Lilybée de répandre des larmes ſur le malheur de la République; mais cela ne fit pas abandonner le ſiége que l'on avoit commencé. Les munitions continuérent de venir par terre, ſans que perſonne ſe défendît d'en apporter, & l'attaque ſe pouſſa le plus vivement qu'il étoit poſſible. Junius après ſon naufrage ne fut pas arrivé au camp, que pénétré de douleur il chercha par quel exploit conſidérable il pourroit réparer la perte qu'il venoit de faire. Une petite occaſion ſe préſenta, il fit des pratiques dans Eryce, qui lui livrérent & la ville & le Temple de Venus. Eryce eſt une montagne ſituée ſur la côte de Sicile qui regarde l'Afrique, entre Drépane & Palerme, plus voiſine de Drépane & plus inacceſſible de ce côté-là. C'eſt la plus haute montagne de Sicile après le mont Etna. Elle ſe termine en une plate-forme, où l'on a bâti le Temple de Venus Erycine, le plus beau ſans contredit, & le plus riche de tous les Temples de Sicile. Au deſſous du ſommet eſt la ville, où l'on ne peut monter que par un chemin très-long & très-eſcarpé, de quelque côté que l'on y vienne. Junius aiant commandé quelques troupes ſur le ſommet & ſur le chemin de Drépane, gardoit avec ſoin ces deux poſtes; perſuadé qu'en ſe tenant ſimplement ſur la défenſive il retiendroit paiſiblement ſous ſa puiſſance, & la ville, & toute la montagne.

OBSERVATIONS

Sur la défaite de la flotte des Romains ſur la route d'Héraclée.

UN Ancien fait un raiſonnement quelque part, je ne me ſouviens pas ſi je l'ai lû dans Xenophon ou dans Tite-Live, qu'un Général d'armée, qui peut entreprendre pluſieurs choſes à la fois, ne doit pas s'en tenir à une ſeule: mais aller promptement, & vigoureusement de l'une à l'autre juſqu'à la derniére, qui perfectionne l'œuvre, & voit la fin de la guerre. Quel que puiſſe être l'Auteur de cette maxime, Grec ou Latin, car peu m'importe, il ne ſe peut rien de plus judicieux. C'étoit celle de Céſar, qui comptoit pour rien ce qu'il avoit fait, s'il lui reſtoit quelque choſe à faire. M. de Turenne, qui a fait voir par ſes grandes actions que Céſar pouvoit avoir

ſon ſemblable, avoit adopté cette maxime, & s'en trouva toujours bien. Carthalon la pratique dans toute ſon étenduë dans cette affaire. Il vient de brûler une partie de la flotte Romaine devant Lilybée. Un autre, qui ignoreroit la maxime, ſe glorifieroit d'une telle action, s'en contenteroit; il n'iroit pas plus loin. Le Carthaginois habile n'a garde d'en demeurer là, il eſt averti que l'ennemi eſt en mer, qu'il améne un grand convoi de huit cens vaiſſeaux de charge, ſous l'eſcorte de ſix vingt navires de guerre; il remercie la fortune qui lui offre l'occaſion de remplir la maxime. Il va au-devant de cette flotte ſur la route d'Héraclée, il la joint & l'attaque promptement, de peur de laiſſer entre les mains de cette fortune une occaſion de défaire ce qu'on n'auroit pas achevé. Il mérite que nous lui appliquions en Latin, après l'avoir dit en François, ce que Lucain attribuë au Capitaine Romain:

Nil actum credens, dum quid ſupereſſet agendum.

Voilà le caractére d'un véritable Chef d'armée, l'humeur d'un vrai Conquérant qui ne veut point laiſſer de queuë aux guerres, ou du moins à une campagne. Les Généraux d'une humeur toute différente ſe contentent du moins lorſqu'ils peuvent le plus, ſuppoſé qu'ils le connoiſſent, ils cherchent l'éclat, & non le ſolide. Il ne faut pas douter qu'ils ne frapaſſent de grands coups, s'ils croioient être auſſi heureux aujourd'hui qu'ils l'ont été le jour précédent. Car on cherche naturellement à s'illuſtrer, & une victoire ne ſuffit pas pour cela. La victoire, dit Tite-Live, n'eſt pas toujours une marque de la valeur & de l'intelligence. Qui ſait s'ils ne craignent pas qu'un ſecond combat ne leur faſſe perdre la gloire du premier? Qui ſait ſi ne ſe défiant de rien de ce côté-là, ils n'ont pas un deſſein ſecret d'allonger la guerre de quelques campagnes, pour ſe rendre plus néceſſaires? Il y a telle campagne qui achéveroit une guerre, ſi les Généraux, pour leur profit particulier, au préjudice de celui du Prince, ne fourniſſoient adroitement des reſſources à l'ennemi pour la continuation de la guerre. Gabinius prenoit à toutes mains, pilant indifféremment amis & ennemis. Ces ſortes de ſupercheries faites aux Souverans ſont ſans nombre dans l'Hiſtoire ancienne & moderne. Les Généraux, qui font la guerre comme un métier uniquement pour amaſſer de l'argent, deshonorent les armes. Cela me fait ſouvenir d'un paſſage d'Aulugéle, qui vaut la peine d'être rapporté. Cornelius Rufinus étoit brave & grand Capitaine, mais d'une avarice & d'une rapacité prodigieuſe. Il choiſit un tems où les affaires des Romains étoient en danger, pour demander le Conſulat. Ses Compétiteurs étoient des gens qui ſe trouvoient auſſi peu chargés de mérite que de capacité pour la guerre. Fabricius le haïſſoit extrêmement. Il ne laiſſa pas que de briguer pour lui, & très-fortement. On lui en demanda la raiſon: c'eſt, répondit-il, que j'aime mieux être pillé que vendu. Revenons aux Généraux qui ne ſont pas ſemblables à ceux-ci, & qui ſont le moins lorſqu'ils pourroient fort bien pouſſer au plus: je croirois volontiers qu'ils ſont capables d'une bonne affaire, & de la gagner pleinement & ſans équivoque; mais leur perpétuelle défiance & leur incertitude naturelle ne leur permettent pas de tenter une ſeconde fois la fortune, & encore moins une troiſiéme, qui peut terminer & finir la guerre.

Il eſt pourtant ſurprenant que les plus grands Capitaines aient été ſujets à cette ſorte de défaut avec les qualités du monde les plus rares, & qui y ſembloient les plus oppoſées. Nous en connoiſſons un bon nombre, anciens & modernes; ils peuvent ſe conſoler de ce défaut, puiſque tant d'autres plus grands qu'eux y ont été ſujets. On croiroit, en liſant leurs faits & leurs geſtes, qu'ils ne ſavoient que ſe battre; ils ſont à l'abri de tout reproche ſur ce point, braves au-delà de tout ce qu'on peut dire, ſe battant très-bien & très-vigoureuſement pour la victoire: à deux pas de là ils ſe délaſſent,

ſe repoſent, & s'endorment très-profondément pour tout le reſte de la campagne, ſans rien faire, & ſans tirer le moindre fruit de leurs victoires; & cette activité, qu'on remarque d'abord en eux dans une action déciſive, n'eſt qu'un feu de peu de durée qui s'éteint & qui s'épuiſe. C'étoit le défaut du grand Annibal. On ſe ſouviendra du compliment qui lui fut fait après la bataille de Cannes, il n'étoit pas ſans fondement. *Vincere ſcis Annibal, ſed victoria uti neſcis.* Rien ne l'empêchoit de tirer droit à Rome, comme Adherbal, auteur du compliment, lui conſeilloit après un ſi bon coup: s'il y eût marché, ne s'en rendoit-il pas le maître? En prenant ce parti il ſe fût diſpenſé de donner par la ſuite tant de combats & tant de batailles, qui ne décidérent jamais rien.

Guſtave-Adolphe, un vrai Annibal, ne ſe rendit pas moins digne du compliment après la bataille de Lipſick: en allant droit à Vienne, il chaſſoit l'Empereur, effraié & conſterné de la déroute de ſon armée preſque exterminée. Ferdinand n'avoit pas plus de troupes à lui oppoſer, que les Romains n'en avoient à Rome. Il négligea de le faire. S'il eût couru à cette conquête, il ſe fût épargné une grande journée, très-belle & très-glorieuſe, à la vérité, qui fut celle de Lutzen; mais il y périt: ce qui ne lui fût pas arrivé, s'il eût profité de la précédente.

M. de Turenne diſoit qu'il eſtimoit plus un Général qui conſervoit un païs, après une bataille perduë, que celui qui l'avoit gagnée, & n'avoit pas ſû en profiter. Il avoit raiſon. Ceux de cette derniére eſpéce ne ſont pas rares. *Apparuit neſcire eos victoria uti*, dit Tite-Live; mais ceux qui pouſſent les avantages d'une victoire auſſi loin qu'ils peuvent aller, comme M. le Prince & M. de Turenne, ne ſe trouvent pas par tout. D'où vient cela? C'eſt que ceux dont la hardieſſe n'a point de bornes, ont l'eſprit borné à cet égard-là, & que les autres, qui ont aſſez de génie, de capacité & d'expérience, manquent de courage. Il s'en trouve beaucoup encore qui voudroient entreprendre les choſes hardies, mais très-peu qui oſent les commencer, plutôt par ignorance que par timidité: car la hardieſſe, quelque grande qu'elle puiſſe être, n'eſt jamais dépourvûe de cette capacité qui nous fait voir la poſſibilité de la choſe qu'on entreprend.

Il me ſemble pourtant qu'une victoire complette & déciſive, qui laiſſe la campagne toute nuë, & ſans une ame ennemie qui y paroiſſe, devroit nous faire courir au loin & au large, & produire un débordement d'un bout à l'autre d'un païs qui ſe trouve ſans aucune défenſe, ou nous mener à d'autres victoires: car une ſeule occaſion eſt la ſource de pluſieurs autres, rien n'eſt plus ſujet à propagation, & rien ne doit être moins négligé. Une entrepriſe qui s'offre à la ſuite d'une autre, devient plus aiſée à éxécuter, quoique plus difficile que ne l'a été la premiére; c'eſt un ſujet de crainte, de terreur & d'étonnement au vaincu, & cette opinion applanit les difficultés, & léve tous les obſtacles.

Carthalon étoit un de ces hommes rares dont j'ai parlé plus haut. Il ſurprend la flotte Romaine, enléve quelques vaiſſeaux, en brûle un nombre d'autres: il eût brûlé le tout, ſi l'armée de terre ne fût venuë au ſecours; il laiſſe l'affaire indéciſe, parce qu'il ne put la pouſſer plus loin. Il court à une autre que la fortune lui offre, & en vient à bout: voilà qui eſt d'un Capitaine qui a le génie, la capacité & le courage de ſaiſir les occaſions qui ſe préſentent.

Se ſervir de l'occaſion eſt une marque infaillible de l'habileté & du courage d'un Général d'armée. L'occaſion, dit Tacite, eſt la mére des grands événemens. *Opportunos magnis conatibus tranſitus rerum.* En effet une victoire déciſive & complette nous conduit à une foule d'entrepriſes & de grands deſſeins, qui réſultent tous de la

premiére victoire. Si nous nous en tenons à la maxime de Céſar, quoi de plus aiſé que de la mettre à profit?

Une armée n'eſt pas abimée & anéantie pour avoir perdu & abandonné le champ de bataille, ſon canon, ſes morts, ſes bleſſés & ſes équipages. Ceux qui fuient à travers les campagnes ne ſont pas morts: ils ſont diſſipés aujourd'hui, ils peuvent ſe réunir demain, trois ou quatre jours après, quinze ou vingt, ſi l'on veut, ſe rallier, reprendre de nouvelles forces, de nouvelles eſpérances, & revenir plus mauvais & plus réſolus qu'auparavant, par la honte de leurs défaites, ou par l'adreſſe de leurs Généraux. Que ne faut-il pas pour rendre une bataille déciſive & complette? Elles ne le ſont preſque jamais. On voit l'ennemi en fuite, atterré, vaincu, foulé aux pieds. Il ſe reléve en peu de tems, on diroit que le victorieux n'a marché que ſur des reſſorts. L'avanture ſurprenante des Ducs de Weimar & de Rohan dans la plaine de Rhinfelt par les Bavarrois, eſt une preuve bien démonſtrative que le vaincu qui fuit n'eſt pas un être anéanti, & que les trophées érigés ſur un champ de bataille ne ſont pas toujours de longue durée. Weimar & Rohan, les deux plus grands Capitaines de leur ſiécle, perdirent tout à cette malheureuſe journée, hors le courage & la confiance de leurs ſoldats, auxquels il ne reſta que leurs ſeules armes, & le déſir d'avoir leur revanche. C'eſt beaucoup, lorſqu'ils ont à leur tête des Généraux viſs, hardis & braves, & à qui la cervelle ne tourne pas aiſément. Une partie de cette armée avoit été priſe, ou taillée en piéces: l'autre s'enfuit, & ne borna ſa courſe qu'à cinq ou ſix lieuës du champ de bataille. C'eſt là que le Duc de Weimar recueillit les triſtes débris de ſon armée. Le voilà déſolé. Il ſe voit ſans vivres, ſans équipages, ſans munitions, en un mot réduit dans l'état du monde le plus déſeſpérant. Que faire? Que devenir? Le Duc de Rohan, l'homme du monde le plus fécond en expédiens & en reſſources hardies & vigoureuſes, lui dit qu'il n'y a rien de déſeſpéré avec de ſi braves ſoldats. Il propoſe à Weimar de remarcher aux ennemis. Celui-ci goûte cet avis, qu'il trouve digne de ſon courage, de ſa vertu, de l'extrêmité où il ſe voioit réduit. On ſonde la volonté des Officiers des corps, & ceux-ci celle des ſoldats: ils répondent tous unanimement, qu'ils ſont prêts à tout faire. On les rallie, & chacun joint ſon drapeau; l'on force une marche de nuit avec une incroiable diligence. On arrive au point du jour ſur l'ennemi, qui ne s'attendoit à rien moins qu'à une telle viſite: on le ſurprend, & ſans lui donner le tems de ſe reconnoître, il eſt attaqué & battu ſans preſque aucune réſiſtance: tout s'enfuit, tout s'en va, & rien ne demeure: le canon, les bagages, les munitions de guerre, rien n'échape à l'avidité du vainqueur, A-t-on jamais ouï parler d'un événement ſemblable? Je m'étendrai plus particuliérement ſur cette bataille, lorſque l'occaſion s'en préſentera dans le cours de cet ouvrage. L'eſquiſſe, que j'en donne ici, n'eſt que pour faire voir aux gens du métier que la perte de la plûpart des batailles eſt plus dans l'opinion que dans la choſe même; les hommes braves, audacieux & entendus, s'élévent dans les plus grandes infortunes, bien loin d'y ſuccomber: rien ne manque où il y a du courage.

Si le Maréchal de Boufflers eût été de l'humeur du Duc de Weimar, après la perte de la bataille de Malplaquet, ſi tant eſt qu'une bataille obſtinément ſoutenuë, cédée enfin ſans perte, & qui ne finit que par la bleſſure du Général, & la lâcheté de quelques corps qui abandonnent leurs poſtes, peut être miſe au rang des batailles que l'on ne peut revendiquer: ſi, dis-je, le Maréchal de Boufflers, un des plus braves hommes, & le meilleur Citoien que la France ait jamais eu, ſans écouter les conſeils de certaines perſonnes, dont l'excès de prudence étoit un effet de nos infortunes paſſées, eût marché quelques jours après cette bataille droit aux ennemis qui aſſiégeoient Mons, il les

Digitized by Google

eût ſurpris, & leur eût fait boire le même vin que les Bavarrois bûrent à Rhinfelt.

Une bataille n'eſt complette & déciſive qu'autant qu'on en fait profiter dès l'inſtant que la victoire s'eſt déclarée, ſans nulle équivoque, qu'aucun corps ne reſte en entier, que tout s'enfuit, que tout court à la débandade. Le Général victorieux doit bien ſe garder alors de faire un lieu de repos du champ de bataille; mais imiter ce que fit Céſar dans toutes ſes victoires, & particuliérement dans celle de Pharſale. Il n'a pas plutôt vaincu Pompée, que tout ſur le champ il marche à l'inſulte de ſon camp, qu'il emporte; ce n'eſt pas encore aſſez, il le ſuit ſans relâche, & à marches forcées. Il l'oblige de monter ſur mer; il y monte auſſi, & avec la même promptitude, de peur qu'il ne lui échape: belle leçon pour les victorieux, qui ne le ſont jamais qu'à demi.

On doit laiſſer là tous les bleſſés, les gros bagages, la groſſe artillerie, enfin tout ce qui peut retarder la marche d'un ſeul moment, camper ſur les traces des vaincus, afin qu'ils n'aient pas le tems de ſe reconnoître, & de recourir aux reſſources.

Ordinairement une armée battuë cherche ſon ſalut par différentes routes & diverſes retraites: on doit partager ſon armée en pluſieurs corps dans un très-grand ordre, les envoier aux trouſſes des fuiards, tâcher de les atteindre pour les accabler, & ruiner le tout. Si les vaincus ſe réuniſſent & ſe raſſemblent ſous le canon de la place la plus voiſine, l'attaquer bruſquement à la faveur de la nuit, ou dans le plein jour: on eſſuie un feu de paſſage, mais dès qu'on en eſt aux mains ce feu n'a plus lieu. Combien l'Hiſtoire nous fournit-elle d'éxemples de ces ſortes d'entrepriſes? Sans épuiſer cette matiére, ſur laquelle nous ne taririons pas, on doit ſeulement conſidérer qu'il y a certaines bornes d'où l'on ne ſauroit s'écarter après une victoire: c'eſt en quoi conſiſte l'habileté du Général. Il y a un certain point juſqu'où il eſt permis de pourſuivre ſes avantages. Ce n'eſt pas connoître ſes forces, ni même celles de ſes ennemis, que de n'oſer aller juſques-là, ou de vouloir aller plus loin, lorſque la défaite n'eſt pas entiére. Bien des Généraux ont été battus après une victoire, faute de connoître la juſte étenduë qu'ils auroient pû lui donner.

CHAPITRE XIII.

Priſe d'Erice par Amilcar. Différentes tentatives des deux Généraux l'un contre l'autre. Amilcar aſſiége Eryce. Nouvelle flotte des Romains commandée par C. Lutatius. Bataille d'Eguſe.

LA dix-huitiéme année de cette guerre, les Carthaginois aiant fait Général de leurs armées Amilcar, ſurnommé Barcas, ils lui donnérent le commandement de la flotte. Celui-ci partit auſſi-tôt pour aller ravager l'Italie; il fit le dégât dans le païs des Locriens & des Bretiens: de là il prit avec toute ſa flotte la route de Palerme, (*a*) & s'empara

(*a*) *Et s'empara d'Eryce, place ſituée ſur le bord de la mer.*] Nous ignorons aujourd'hui ſon éxiſtence, ou du moins n'en ſommes-nous pas trop-aſſurés: c'étoit une ville de Sicile. La deſcription que Polybe en fait ne ſent point la négligence des Anciens Auteurs. Il étoit d'une extrême

para d'Ercte, place ſituée ſur le bord de la mer entre Eryce & Palerme, & très-commode pour y loger une armée même pour longtems. Car c'eſt une montagne qui s'élevant de la plaine juſqu'à une aſſez grande hauteur eſt eſcarpée de tous côtés, & dont le ſommet a du moins cent ſtades de circonférence. Au deſſous de ce ſommet tout autour, eſt un terrain très-fertile, où les vents de mer ne ſe ſont pas ſentir, & où les bêtes venimeuſes ſont tout à fait inconnuës. Du côté de la mer, & du côté de la terre, ce ſont des précipices affreux, entre leſquels ce qu'il reſte d'eſpace eſt facile à garder. Sur la montagne s'éleve encore une butte qui peut ſervir comme de donjon, & d'où il eſt aiſé d'obſerver ce qui ſe paſſe dans la plaine. Le port a beaucoup de fond, & ſemble fait exprès pour la commodité de ceux qui vont de Drépane & de Lilybée en Italie. On ne peut approcher de cette montagne que par trois endroits, dont deux ſont du côté de la terre, & un du côté de la mer, & tous trois ſort difficiles. Ce fut dans ce dernier qu'Amilcar

importance pour l'inſtruction de ſes Lecteurs, qu'il nous la donnât dans toute l'exactitude, non ſeulement d'un Géographe, mais encore d'un homme de guerre. Cette deſcription n'a aucun rapport à celle de Baudrand dans ſon Dictionnaire Géographique. Il dit qu'à deux milles de Drépane, ou Trapani, *il y a un bourg appellé* Trapani-Vecchio, *où l'on prétend qu'étoit l'ancienne ville de ce nom, qui portoit anciennement celui d'*Erix, *auſſi bien que la montagne.* Baudrand ſe trompe bien fort. Notre Auteur diſtingue l'une de l'autre, puiſqu'il place Erix entre Drépane & Palerme. Elle étoit célébre par deux endroits, par un Temple fameux dédié à Venus, qu'on appelloit Erycine, & par la guerre d'Amilcar Barcas, pere du grand Annibal, contre les Romains. Il s'étoit cantonné dans ce poſte & ſur la montagne, où il mit en œuvre tout ce que l'art a de plus profond, de plus fin & de plus ruſé, Je ne penſe pas qu'il ſe ſoit rien vû ni pratiqué de pareil à la guerre, & de plus digne de l'admiration des connoiſſeurs, quoique ce grand homme ſoit admirable dans toutes ſes guerres.

Il roula ſes ennemis par tant de méthodes différentes, & par tant de chicanes pendant le cours de trois années, qu'il mit à bout leur patience: de ſorte qu'ils n'étoient guéres plus avancés le dernier jour, que la paix ſe fit, que le premier de cette guerre. C'eſt en cela ſeul que je trouve Erix recommandable: car pour ce qui regarde ſon Temple: c'eſt un conte à renvoier aux Juifs, comme dit Horace, une fable dont Polybe ne fait aucune mention: car il eſt rare de le voir donner à travers de ces ſortes de légendes. Le Lecteur ne ſera peut-être pas fâché de ſavoir ce que c'eſt que ce conte. Il eſt juſte de le ſatisfaire. Entre les choſes rares qui diſtinguoient le Temple qu'avoit Dame Venus ſur la montagne d'Eryce, on admiroit le grand Autel, ſur lequel, quoiqu'il fût tout à découvert, la flamme ſe conſervoit nuit & jour, ſans que l'on vît ni braiſes, ni cendres, ni tiſons; ſans que la roſée ſe ſéchât, & que les herbes diſcontinuaſſent de renaître toutes les nuits.

Le Paganiſme avoit ſes béats, ſes dévots & ſes *controuveurs* de miracles & de prodiges. Les réligions les plus ridicules & les plus folles, ſont celles qui ont le plus de beſoin de ces ſortes d'étais, & de fraudes pieuſes. C'étoit un grand ſoulagement pour les Prêtres des Dieux. J'aurois crû que cette fonction leur appartenoit en propre; mais je vois que tout le monde s'en mêloit, & s'érigeoit en créateur de miracles pour réchauffer la dévotion, la libéralité & la crédulité des peuples. Et Dieu ſait quels miracles. Sur une colline proche d'Agrigente, on mettoit ſur l'Autel des ſarments verts, & le feu y prenoit de lui même: feu ſi doux & ſi benin, que quoiqu'il ſe jettât ſur les aſſiſtans, il n'incommodoit perſonne. En Lydie dans deux villes il y avoit un Temple, où dans une Chapelle on voioit ſur l'Autel des cendres d'une façon particuliére; un Magicien entroit là une tiare autour de la tête, & aiant mis du bois ſur le foier, après quelques priéres, une flamme brillante ſortoit du foier ſans que l'on eût mis le feu au bois. Ne voilà-t-il pas de grands miracles? Il n'y a pas aujourd'hui de petit Phyſicien qui ne ſoit capable d'en faire autant avec les deux ſortes de Phoſphore. Je m'étonne que les Prêtres Grecs ne s'aviſent pas de cet expédient, pour faire du feu aux fêtes de Pâque dans leur Chapelle du S. Sepulcre. Cela ſeroit plus ingénieux & plus impoſant que de battre ſous la cuſtode un fuſil qui peut quelquefois être mauvais, & les expoſer à des railleries déſagréables.

vint camper. (*a*) Il falloit qu'il fût auſſi intrépide qu'il l'étoit pour ſe jetter ainſi au milieu de ſes ennemis, n'aiant ni ville alliée, ne eſpéran-

(*a*) *Il falloit qu'Amilcar fût auſſi intrépide qu'il l'étoit, pour ſe jetter ainſi au milieu de ſe ennemis.*] Polybe s'exprime d'une façon qui feroit ſoupçonner d'abord quelque acte d'imprudence heureuſe dans la conduite d'Amilcar, ou quelque choſe qui en approche extrêmement. On ſent bien qu'il veut louër ce grand Capitaine de ſa hardieſſe à entreprendre les choſes les plus difficiles, les plus embaraſſantes dans l'éxécution, & qui ſemblent même au deſſus des forces humaines. On ſent bien, dis-je, ſa penſée; mais le terme ne me paroit nullement propre à exprimer ce qu'il veut dire: il y eſt même tout oppoſé, & par-là il s'en faut beaucoup qu'il le louë. En effet ſon entrepriſe ſemble d'abord juſte au ſens véritable du terme, par la conſidération des forces de Barcas, ſi diſproportionnées en nombre à celles des Romains, & qu'eſt-ce que ces Romains? Sont-ce des Barbares, contre leſquels le petit nombre ſuffiſe pour les vaincre? Il s'en faut bien: car outre qu'ils ſont ſupérieurs en nombre aux Carthaginois, ils le ſont encore par la ſituation des lieux & du poſte qui tout parſemé de chicanes, peut-être défendu par peu de monde, & cependant il y en a au-delà de ce qu'il en faut, & ceux contre leſquels Barcas va combattre ſont les plus braves hommes du monde, les mieux diſciplinés & les plus aguerris. Cela ſeroit d'abord croire par tant de difficultés, que le terme d'intrépide dont notre Auteur ſe ſert, convient parfaitement au Général Carthaginois, & pourroit le faire paſſer pour un homme qui s'expoſe imprudemment, & preſque ſans réflexion, dans une guerre très-dangereuſe, & même très-folle. Car c'eſt ce qu'inſinuent ces paroles de Polybe, *n'aiant ni ville alliée, ni eſperance d'aucun ſecours.* Encore une fois, ne diroit-on pas que le terme d'intrépide lui ſiéd à merveille? A une demie page de là l'on ſe trouve tout étonné de voir un homme qui n'entreprend rien que par des moiens & des meſures très ſages, très-prudentes & très profondes, qui donne tout à cela, & rien à la fortune: il y a bien loin de l'idée d'un Général intrépide & téméraire, à celle d'un homme ſage & concerté dans ſes deſſeins. Je ne voudrois jamais me ſervir du terme d'intrépide pour repréſenter un grand Capitaine, ſans l'accompagner d'un bon correctif pour arrêter l'imagination du Lecteur dans ſa courſe, & l'empêcher d'aller trop loin: car de l'intrépidité à la témérité, quoique l'une ſoit moins vice que l'autre, il n'y a qu'un tour de manivelle à donner pour les joindre enſemble. Ce tour de manivelle ne gâte rien de la réputation d'un ſoldat, ou d'un avanturier, qui cherche à faire fortune à quelque prix que ce ſoit: mais celle d'un Général d'armée eſt toute faite, puiſque toute la fortune d'un Etat eſt dans ſon armée, dont la conſervation dépend de ſa ſageſſe & de ſa prudence, & non d'un coup de témérité, ou d'intrépidité.

M. de la Rochefoucaut, dans ſes maximes, définit l'intrépidité ſans aucune exception du coup de manivelle. Il l'appelle une hardieſſe, une aſſurance, une force extraordinaire de l'ame qui s'éléve au deſſus des déſordres & des émotions, que la vûe des grands périls pourroit exciter en elle. Cette définition me ſemble défectueuſe, elle ne fournit point une idée aſſez diſtincte de l'intrépidité, qui nous paroit très-voiſine de l'inconſidération & de la brutalité.

Saint-Evremont diſtingue l'une de l'autre, ſans être à mon ſens plus éxact. La brutalité méne quelquefois, dit il, auſſi avant dans le péril que l'intrépidité: mais celle ci marche avec connoiſſance, & l'autre par un emportement aveugle & féroce. Qu'eſt-ce donc que ceci? Perſonne n'auroit-il pris garde à cette contradiction? Je penſe que non: quoi, cette intrépidité, qui marche avec connoiſſance, avance autant dans le péril que la brutalité aveugle & féroce. Si celle-ci eſt l'un & l'autre, elle doit de beaucoup enchérir ſur la premiére: elle doit ſe précipiter dans les dangers les plus terribles & les plus aſſurés; ce que ne fait pas une vertu qui marche avec connoiſſance.

L'intrépidité qui n'eſt liée à aucun correctif, n'a qu'une face: c'eſt un mépris déterminé de la mort, une ivreſſe de courage qui nous ôte le jugement, un emportement plein de fougue qui nous aveugle ſur les périls, & nous les rend tout à fait mépriſables. Cette définition, que je m'imagine, me ſemble juſte: ſi j'avois à louer un Amilcar, un Sertorius, un Guſtave-Adolphe, un Condé, un Turenne, & quelques autres grands Capitaines, qui ont entrepris les choſes les plus difficiles, je dirois que ces grands hommes ne manquoient en rien de cette intrépidité éclairée qui nous conſerve libres & tranquilles dans les grands dangers, qui marche avec connoiſſance à l'éxécution des entrepriſes les plus hériſſées de difficultés, qui paroiſſent même téméraires & inſurmontables aux eſprits & aux courages médiocres, & dont elle vient à bout: bien moins par la force & par le nombre, que par la ſcience & la grandeur du génie de celui qui en eſt orné, & par les reſſources qu'il trouve en lui-même,

Je ne ſai ſi on peut appeller une action intrépide dans Amilcar, ce qui n'eſt qu'un effet de l'habileté de cet excellent Chef de guerre. On dit qu'un Général d'armée eſt intrépide & déterminé, lorſqu'avec des forces très-au-deſſous de celles de ſon ennemi, & le déſavantage des lieux, il va le combattre & l'attaquer de droit front, & le bat. Cette hardieſſe ſurprend & étonne, &

Digitized by Google

ce d'aucun ſecours. Malgré cela il ne laiſſa pas de livrer de groſſes batailles aux Romains, & de leur donner de grandes alarmes. Car d'a-

chacun tombe en admiration. Il faut voir, diront les experts, ſur quoi cette admiration eſt fondée. Il ne faut pas juger d'un Général ſur l'événement: il faut examiner les moiens qu'il a choiſis pour vaincre. Si l'on ne remarque rien que de médiocre & de fort commun dans ſa conduite, ſi l'on n'y voit qu'un homme qui donne tout à la fortune par un déſir immodéré de gloire, ou par une boutade qui lui aura pris, voilà l'homme intrépide tout court, qui s'élance ſans réflexion au deſſus de tous les obſtacles: il vient de les vaincre, mais il ne les eût peut-être pas regardé d'un œil fixe, s'il les eût connus. L'on peut dire qu'il eſt heureux s'il réuſſit une ſeconde fois dans une avanture auſſi périlleuſe, mais il n'en ſera pas plus habile. Ce ſont deux victoires où la prudence n'a aucune part, & où l'ignorance du vaincu ſe trouve dans toute ſon étenduë.

Si l'on voit un Général à la tête d'une petite armée contre un autre, qui lui oppoſe le nombre & la force en tout, & que le premier par des mouvemens bien concertés ſe ſerve de l'avantage des poſtes, & rende tous ſes deſſeins inutiles, dans le tems qu'un autre n'oſeroit paroître en campagne, c'eſt la conduite d'un grand Capitaine, & non pas d'un homme intrépide; parce que ſon habileté applanit les plus grands obſtacles, & les rend très-praticables. S'il ſe trouve dans un avantage égal de terrain, ou s'il ſe voit dans la néceſſité de hazarder une affaire, il ira hardiment au-devant de ſon ennemi, fondé ſur ſon habileté, & la bonté de ſon ordre de bataille fin, ruſé & profond; il l'attaquera & remportera la victoire, non par un plus grand courage contre un moindre; ni par un effet du hazard; mais par la ſcience, par l'adreſſe, & par un plus grand art dans ſa tactique: peut-on dire qu'un Général ne ſauroit ſe conduire de la ſorte ſans une très-grande intrépidité? Ce ſeroit très-mal le louer, c'eſt plutôt un homme très-courageux, qui ne hazarde rien contre les lumiéres de ſa prudence, quoiqu'il le ſemble en apparence, & en ne conſidérant que ſes forces; c'eſt un grand homme, un grand Capitaine, que les difficultés encouragent loin de le rebuter, & dont l'étenduë & la pénétration lui fourniſſent une infinité de ruſes & de reſſources pour éxécuter ce que les autres croient impoſſible, parce qu'ils ſont dénués de cet eſprit & de ces connoiſſances, & qu'ils n'agiſſent que par la maxime que la fortune favoriſe les intrépides & les audacieux. Cette maxime ne fait pas toujours fortune, elle tire ſouvent ſa force des avantages précédens, & d'une plus grande ignorance dans l'ennemi, ou du hazard.

Il n'y a point de hazard, dira quelqu'un: rien ne ſe fait ſans cauſe; j'y conſens: cette cauſe ſe trouve donc dans l'inſuffiſance du vaincu. Saint-Evremont dit quelque part, que le courage du Maréchal de Châtillon étoit une intrépidité lente & pareſſeuſe. Je ne comprens pas cela. L'intrépidité eſt vive & impétueuſe, & très-oppoſée à la lenteur, ſans être trop éclairée. Si elle eſt accompagnée de beaucoup d'eſprit, elle eſt ordinairement imprudente & ſans réfléxion, parce qu'elle eſt trop bouillante & trop emportée: rarement elle ſe trouve jointe à toutes les qualités militaires des hommes du premier ordre; il s'en eſt vû de ceux-ci qui ont été très-intrépides, mais d'une intrépidité prudente & éclairée. On peut mettre au nombre de ces grands hommes Alexandre le Grand, Amilcar, Sertorius, Guſtave-Adolphe, Charles XII. Rois de Suéde, Henry le Grand & le Prince de Condé: s'ils ſe ſont égarés quelquefois, c'eſt à cette intrépidité trop allumée & trop emportée dans certaines occaſions qu'ils ont dû en attribuer la cauſe.

Si le grand courage du Maréchal de Gaſſion, ou pour mieux dire, ſon intrépidité éclairée, le rendit comme fougueux dans preſque toutes ſes actions, c'eſt qu'il n'avoit plus rien à faire qu'à ſuivre l'ardeur de ſon tempérament, après avoir penſé, réfléchi & délibéré à loiſir ſur ce qu'il vouloit entreprendre. Il eſt certain que ſa raiſon reſtoit toujours libre & entiére; cela ſe reconnoît aſſez dans les combats qu'il a donnés, dans le commencement comme dans les ſuites. Ceux qui imputent ſes ſuccès à la fortune, ſont ou injuſtes, ou peu capables d'en juger. *Il rendit toujours bon compte de ſes témérités*, dit je penſe ſon Hiſtorien, *il avoit établi parmi les gens du métier les plus entendus, que la ſpéculation étoit merveilleuſe dans le cabinet, mais qu'il falloit néceſſairement de l'audace & de l'action à la guerre.* Cette maxime, que ſon Hiſtorien lui fait débiter, eſt vraie en un ſens, & abſurde en l'autre, & ces gens du métier les plus entendus qui l'avoient embraſſée ſans reſtriction, n'y entendoient rien: à moins que par la ſpéculation qu'il louoit dans le cabinet, il n'entendit l'étude & la recherche des moiens & des meſures dont on ſe ſervira en campagne. Je conſeſſe, & c'eſt un axiome, qu'il faut de l'audace & de l'action à la guerre: mais cela ne veut pas dire qu'il faille en ôter le conſeil, la délibération & la méditation, ou la ſpéculation. La guerre eſt une ſcience comme la plûpart des autres, qui ſont ſpéculatives & pratiques. Par cette maxime ce Capitaine veut nous ôter la liberté de penſer, de méditer, & de raiſonner ſur ce qu'il faut faire avant que d'en venir à l'éxécution & à la pratique. Il faut donc agir machinalement, & ne réfléchir ſur rien à la guerre. L'action & l'éxécution d'une entrepriſe ne peuvent être qu'une ſuite de la méditation & du raiſonnement: l'on juge par les actions de ce Général, que la ſpéculation lui étoit

bord ſe mettant là en mer, il alla diſolant toute la côte d'Italie, & pénétra juſqu'au païs des Cuméens: enſuite les Romains étant venus par terre ſe camper à environ cinq ſtades de ſon armée devant la ville de Palerme, pendant près de trois ans il leur donna une infinité de différens combats.

(*a*) Les décrire en détail, ces combats, c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible. On doit juger à peu près de cette guerre comme d'un combat de forts & de vigoureux athlétes. Quand ils en viennent aux mains pour emporter une couronne, & que ſans ceſſe ils ſe font plaie ſur plaie, ni eux-mêmes, ni les ſpectateurs ne peuvent raiſonner ſur chaque coup qui ſe porte ou qui ſe reçoit, quoique ſur la vigueur, l'émulation, l'expé-

d'un grand uſage & d'un grand ſecours; qu'il méditoit ſans ceſſe pour de nouveaux deſſeins, & qu'il agiſſoit de même.

M. de Turenne étoit l'homme du monde le plus méditatif, joignant ſans ceſſe la ſpéculation à la pratique, & c'eſt à cette ſpéculation qu'il a dû toutes ſes victoires & tant de manœuvres ſavantes & extraordinaires, qui en furent toujours le fruit. Quel fabricateur de maximes militaires que le Maréchal de Gaſſion! Son Hiſtorien lui prête & lui donne celle-ci de ſa pure libéralité. Il ne lui fait pas un fort grand préſent; c'eſt le défaut d'un étourdi. On lui en attribue encore une autre beaucoup moins ſenſée, & plus fauſſe que la premiére. Il diſoit que rien n'étoit *impoſſible à un Général qui eſt ſoldat, qui ſait vivre de ce qu'il a, & chercher ce qu'il n'a pas.* Un Capitaine qui rempliroit cette maxime, ſeroit un brave ſoldat, & un grand maraudeur, pour chercher ce qui lui manque, & un très-mauvais Général: ceci ſoit dit à la rigueur, car on pourroit bien la prendre dans un tout autre ſens. Revenons à M. de Turenne, je ne reviens pas ſi ſouvent aux autres.

On ne peut appeller le combat de Moltzeim, qui eſt un des chefs-d'œuvres de la capacité & du courage de M. de Turenne, l'action d'un homme intrépide, ſi l'on n'ajoute à ce terme un bon correctif. Avec vingt-cinq mille hommes, il oſe bien en affronter cinquante mille, & les battre pleinement & entiérement. Un habile Général, dit Tite-Live, après Polybe, ſupplée à ſa foibleſſe par la ſcience & l'adreſſe: c'eſt-à-dire par l'excellence de l'ordre & de la diſtribution de ſes armes, ſoutenuës les unes par les autres comme fit ce grand homme, ſi digne de notre admiration.

(*a*) *Les décrire en détail, ces combats: c'eſt ce qui n'eſt pas poſſible.*] Pourquoi ne le ſeroit-il pas? Eſt-ce à cauſe que cette guerre a duré trois ans dans un petit coin de la Sicile? Eſt-ce qu'elle n'eſt pas aſſez intereſſante? Polybe fait voir lui-même qu'elle eſt remplie de grandes choſes, & de tout ce que la guerre a de merveilleux, lorſqu'elle eſt conduite par les Capitaines les plus expérimentés. *C'étoit tous les jours de part & d'autre*, dit-il, *des piéges, des ſurpriſes, des approches, des attaques: mais un Hiſtorien qui voudroit expliquer pourquoi & comment tout cela ſe faiſoit, entreroit dans un détail qui ſeroit fort à charge au Lecteur, & qui ne lui ſeroit d'aucune utilité.* Ce raiſonnement eſt-il bien judicieux? C'eſt dans les guerres difficiles qu'on trouve l'inſtruction & l'utilité; lorſqu'on les écrit avec toutes les circonſtances, & tous les moiens dont on s'eſt ſervi pour traîner ſi longtems la guerre: tous ces faits plaiſent & inſtruiſent. D'où vient que notre Auteur ſe plaît ſi fort à décrire & à entrer dans le détail de la guerre du même Amilcar contre les rebelles d'Afrique, qui n'eſt pas moins chargée d'événemens extraordinaires, de combats ſans nombre, & de chicanes infinies? Dans quel détail n'entre-t-il pas de ces combats & de ces chicanes? Qui eſt le Lecteur qui y trouve à redire, & qui ne ſoit au contraire charmé du récit de cette guerre? Qui n'eût été très-aiſe d'apprendre une guerre toute de conduite, de ruſes, & d'artifices, comme étoit ſans doute celle d'Eryce? Il eſt chagrinant que nous ſoions privés d'un détail ſi curieux, & j'ai peine à pardonner cette faute à notre Hiſtorien; il étoit ſi capable de la traiter en habile guerrier. Pourquoi ne pas nous informer des moiens que le Général Carthaginois emploia pour défendre un petit terrain contre toutes les forces Romaines, & pour remporter de très-grands avantages pendant tout le tems que cette guerre dura? Thucydide, dans la deſcription de la guerre des Athéniens contre Syracuſe, avoit un ſujet bien moindre, quoique beau, que celui de Polybe. Il s'eſt bien gardé de ſe borner à une ſimple idée de cette guerre. Il l'a ſuivie pied-à-pied, & dans toutes ſes circonſtances, ſans en négliger aucune. Jamais Auteur n'a mieux montré ce que peut la ſcience & l'expérience de la guerre dans un homme d'eſprit qui veut écrire l'Hiſtoire de ſon tems. Notre Auteur fait voir la même choſe dans toutes celles qu'il écrit, bien moins curieuſes & moins inſtructives que celle d'Eryce; & cependant il la néglige, & ne rapporte que le gros des choſes, pour mieux dire preſque rien.

rience, la force & la bonne conſtitution des combattans, on puiſſe aiſément ſe former une juſte idée du combat. Il faut dire la même choſe de Junius & d'Amilcar. C'étoient tous les jours de part & d'autre des piéges, des ſurpriſes, des approches, des attaques. Mais un Hiſtorien qui voudroit expliquer pourquoi & comment tout cela ſe faiſoit, entreroit dans un détail qui ſeroit fort à charge au Lecteur, & ne lui ſeroit d'aucune utilité: qu'on lui donne une idée générale de tout ce qui ſe fit alors, & du ſuccès de cette guerre, en voilà autant qu'il en faut pour juger de l'habileté des Généraux. En deux mots, on mit des deux côtés tout en uſage, ſtratagêmes qu'on avoit appris par l'Hiſtoire, ruſes de guerre que l'occaſion & les circonſtances préſentes ſuggéroient, hardieſſe, impétuoſité, rien ne fut oublié. Mais il ne ſe fit rien de déciſif, & cela pour bien des raiſons. Les forces de part & d'autre étoient égales; les camps bien fortifiés & inacceſſibles; l'intervalle qui les ſéparoit, fort petit: d'où il arriva qu'il ſe donnoit bien tous les jours des combats particuliers, mais jamais un général: toutes les fois qu'on en venoit aux mains, on perdoit du monde; mais dès que l'on ſentoit l'ennemi ſupérieur, on ſe jettoit dans les retranchemens pour ſe mettre à couvert, & enſuite on retournoit à la charge. Enfin la fortune, qui préſidoit à cette eſpéce de lute, tranſporta nos Athlétes dans une autre aréne: & pour les engager dans un combat plus périlleux, les reſſerra dans un lieu plus étroit.

Siége d'Eryce par Amilcar.

Malgré la garde que faiſoient les Romains ſur le ſommet, & au pied du mont Eryce, Amilcar trouva moien d'entrer dans la ville qui étoit entre les deux camps. Ils eſt étonnant avec quelle réſolution & quelle conſtance les Romains qui étoient au-deſſus ſoutinrent ce ſiége, & à combien de dangers ils furent expoſés. Mais on n'a pas moins de peine à concevoir comment les Carthaginois pûrent ſe défendre, attaqués comme ils étoient par deſſus & par deſſous, & ne pouvant recevoir de convois que par un ſeul endroit de mer dont ils pouvoient diſpoſer. Toutes ces difficultés jointes à la diſette de toutes choſes, n'empêchérent pas qu'on n'emploiât au ſiége de part & d'autre tout l'art & toute la vigueur dont on étoit capable, & qu'on ne fît toute ſorte d'attaques & de combats. Enfin ce ſiége finit, non par l'épuiſement des deux partis, cauſé par les peines qu'ils y ſouffroient, comme l'aſſure Fabius; car ils ſoutinrent ces peines avec une conſtance ſi grande, qu'ils ne paroiſſoit pas qu'ils les ſentiſſent: mais après deux ans de ſiége, on mit fin d'une autre maniére à cette guerre, & avant qu'un des deux peuples l'emportât ſur l'autre. C'eſt tout ce qui ſe paſſa à Eryce, & ce que firent les armées de terre.

Nouvelle flotte des Romains.

A conſidérer Rome & Carthage ainſi acharnées l'une contre l'autre, ne croiroit-on pas voir deux de ces braves & vaillans oiſeaux, qui affoiblis par un long combat, & ne pouvant plus faire uſage de leurs aîles, ſe ſoutiennent par leur ſeul courage, & ne ceſſent de ſe battre,

juſqu'à ce que s'étant joints l'un l'autre, ils ſe ſoient meurtris à coups de bec, & que l'un des deux ait remporté la victoire? Des combats preſque continuels avoient réduit ces deux Etats à l'extrémité, de grandes depenſes continuées pendant longtems avoient épuiſé leurs finances; cependant les Romains tiennent bon contre leur mauvaiſe fortune. Quoiqu'ils euſſent depuis près de cinq ans abandonné la mer, tant à cauſe des pertes qu'il y avoient faites, que parce que les troupes de terre leur paroiſſoient ſuffiſantes: voiant néanmoins que la guerre ne prenoit pas le train qu'ils avoient eſpéré, & qu'Amilcar réduiſoit à rien tous leurs efforts, ils ſe flattérent qu'une troiſiéme flotte ſeroit plus heureuſe que les deux premiéres, & que ſi elle étoit bien conduite elle termineroit la guerre avec avantage. La choſe en effet eut tout le ſuccès qu'ils s'étoient promis. Sans ſe rebuter d'avoir été deux fois obligés de rénoncer aux armées navales, premiérement par la tempête qu'elles avoient eſſuiées au ſortir du port de Palerme, & enſuite par la malheureuſe journée de Drépane, ils en remirent une troiſiéme ſur pied, qui fermant aux Carthaginois le côté de la mer par lequel ils recevoient leurs vivres, mit enfin la victoire de leur côté, & finit heureuſement la guerre. Or ce fut moins leurs forces que leur courage qui leur fit prendre cette réſolution. Car ils n'avoient pas dans leur épargne dequoi fournir aux frais d'une ſi grande entrepriſe. Mais le zéle du bien public, & la généroſité des principaux Citoiens, ſuppléa à ce défaut. Chaque particulier ſelon ſon pouvoir, ou deux ou trois joints enſemble, ſe chargérent de fournir une galére tout équipée, pourvu ſeulement que la choſe tournant à bien, on leur rendît ce qu'ils auroient avancé. Par ce moien on aſſembla deux cens galéres à cinq rangs, que l'on conſtruiſit ſur le modéle de la Rhodienne, & dès le commencement de l'Eté C. Lutatius aiant été fait Conſul, prit le commandement de cette flotte. Il aborda en Sicile lorſqu'on l'y attendoit le moins, ſe rendît maître du port de Drépane, & de toutes les baies qui ſont aux environs de Lilybée, tous lieux reſtés ſans défenſe par la retraite des vaiſſeaux Carthaginois, fit ſes approches autour de Drépane, & diſpoſa tout pour le ſiége. Pendant qu'il faiſoit ſon poſſible pour la ſerrer de près, prévoiant que la flotte ennemie ne tarderoit pas à venir, & aiant toujours devant les yeux ce que l'on avoit penſé d'abord, que la guerre ne finiroit que par un combat naval; ſans perdre un moment, chaque jour il dreſſoit ſon équipage aux éxercices qui le rendoient propre à ſon deſſein, & par ſon aſſiduité à l'éxercer dans le reſte dans la marine, de ſimples matelots il fit en fort peu de tems d'excellens ſoldats.

Bataille d'Egueſe. Les Carthaginois fort ſurpris que les Romains oſaſſent reparoître ſur mer & ne voulant pas que le camp d'Eryce manquât d'aucune des munitions néceſſaires, équipérent ſur le champ des vaiſſeaux, & les aiant fournis de grains & d'autres proviſions, ils firent partir cette flotte, dont ils donnérent le commandement à Hannon. Celui-ci cingla d'abord

Digitized by Google

vers l'Iſle d'Hiére, dans le deſſein d'aborder à Eryce ſans être apperçû des ennemis, d'y décharger ſes vaiſſeaux, d'ajouter à ſon armée navale ce qu'il y avoit de meilleurs ſoldats étrangers, & d'aller avec Amilcar préſenter la bataille aux ennemis. Cette flotte approchant, Lutatius aiant penſé en lui-même quelles pouvoient être les vûes de l'Amiral, il choiſit dans ſon armée de terre les troupes les plus braves & les plus aguerries, & fit voile vers Eguſe, Iſle ſituée devant Lilybée. Là aprés avoir exhorté ſon monde à bien faire, il avertit les Pilotes qu'il y auroit combat le lendemain matin. Au point du jour voiant que le vent favorable aux Carthaginois, lui étoit fort contraire, & que la mer étoit extrêmement agitée, il héſita d'abord ſur le parti qu'il avoit à prendre; mais faiſant enſuite réfléxion, que s'il donnoit le combat pendant ce gros tems, il n'auroit affaire qu'à l'armée navale, & à des vaiſſeaux chargés: qu'au contraire s'il attendoit le calme, & laiſſoit Hannon ſe joindre avec le camp d'Eryce, il auroit à combattre contre des vaiſſeaux légers, contre l'élite de l'armée de terre; &, ce qui étoit alors plus formidable, contre l'intrépidité d'Amilcar; toutes ces raiſons le déterminérent à ſaiſir l'occaſion préſente. Comme les ennemis approchoient à pleines voiles, il s'embarque à la hâte. L'équipage, plein de force & de vigueur, ſe joüe de la réſiſtance des flots, l'armée ſe range ſur une ligne, la proüe tournée vers l'ennemi. Les Carthaginois arrêtés au paſſage, ferlent les voiles, & s'encourageant les uns les autres, en viennent aux mains. Ce n'étoit plus de part ni d'autre ces mêmes flottes qui avoient combattu à Drépane, & par conſéquent il falloit que le ſuccès du combat fût différent. Les Romains avoient appris l'art de conſtruire les vaiſſeaux. De la cargaiſon ils n'avoient laiſſé dans leurs bâtimens que ce qui étoit néceſſaire au combat, leur équipage avoit été ſoigneuſement éxercé, ils avoient embarqué l'élite des ſoldats de terre, gens à ne jamais lâcher pied. Du côté des Carthaginois, ce n'étoit pas la même choſe. Leurs vaiſſeaux peſamment chargés étoient peu propres à combattre, des rameurs nullement éxercés & pris comme ils s'étoient préſentés, des ſoldats nouvellement enrollés & qui ne ſavoient encore ce que c'étoit que les travaux & les périls de la guerre. Ils comptoient ſi fort que les Romains n'auroient jamais plus la hardieſſe de revenir ſur mer, qu'ils avoient entiérement négligé leur marine. Auſſi eurent-ils le deſſous preſque de tous côtés dès la prémiere attaque. Cinquante de leurs vaiſſeaux furent coulés à fond: ſoixante & dix furent pris avec leur équipage, & les autres n'euſſent pas échapé, ſi le vent, venant heureuſement à changer dans le tems même qu'ils couroient le plus de riſque, ne leur eût donné moien de ſe ſauver en l'Iſle d'Hiére. Le combat fini, Lutatius prit la route de Lilybée, où les vaiſſeaux qu'il avoit gagnés & les priſonniers qu'il avoit fait au nombre de dix mille, ou peu s'en faut, ne lui donnérent pas peu d'embarras.

OBSERVATIONS

Sur le rétabliſſement de la marine des Romains.

§. I.

De quelle importance il eſt pour un Etat d'avoir une forte marine. Moien dont les Athéniens ſe ſervirent pour en former une.

ON s'eſt extrêmement trompé dans la guerre de 1701. lorſque l'on s'eſt imaginé qu'en fortifiant nos côtes, nous n'aurions rien à craindre des flottes des Alliés contre nous. L'on pourroit démontrer qu'on ne pouvoit donner un plus dangereux & plus pernicieux conſeil. La garde de nos côtes, & les dépenſes que l'on a faites pour nous garantir des inſultes de nos ennemis, ont preſque plus coûté qu'une armée navale, & toutes nos précautions ont été très-inutiles. L'Eſpagne n'a pû ſe ſauver des deſcentes, il s'en eſt même peu fallu, pour avoir manqué de forces de mer, qu'elle n'ait été entiérement ſubjugée. Les Alliés euſſent-ils jamais penſé à la conquête du Roiaume de Maiorque & de Minorque, à faire le ſiége de Cadix, à prendre une infinité d'autres places maritimes, & à s'établir à Gibraltar, dont les Anglois ſont encore les maîtres, ſi nous euſſions eu des forces de mer comme auparavant? Si la Provence n'a pas eu un pareil ſort, il n'a pas dépendu de nous.

Je ſai qu'on s'eſt épuiſé l'eſprit en France à chercher toutes ſortes de moiens & d'expédiens pour rétablir la marine. Une infinité de gens ont travaillé là-deſſus, & fourni des mémoires dont on n'a tenu aucun compte; parce qu'en effet la plûpart ſe ſont trouvés impoſſibles, & d'autres fort approchans du chimérique, tendant tous à la ruine des peuples. Si le Lecteur éclairé & curieux prend la peine d'examiner ce que je vais dire, je ſuis très-perſuadé qu'il ne m'accuſera pas de donner mes imaginations, puiſqu'il s'agit d'un fait de pratique que je tire des Athéniens & des Romains, de Polybe d'abord, des harangues de Demoſthéne dont Tourreil nous a donné la traduction, & qu'il a ornées de notes juſtement ſur la matiére que je traite ici, & dont mon Auteur ne dit qu'un mot, mais aſſez pour nous faire découvrir le miſtére; ainſi je n'avance rien qui n'ait été perpetuellement & conſtamment pratiqué avec tout le ſuccès qu'on pouvoit attendre des deux peuples les plus ſages & les plus éclairés de l'antiquité.

Lorſqu'on marche ſur les traces du bon ſens & de la vérité, il me ſemble que c'eſt tout ce qu'on peut déſirer pour ſe faire écouter. Quoiqu'on ſache fort bien que les vérités nouvelles ne ſont pas moins eſtimables que les vieilles, & ſouvent plus, je m'en tiens pourtant à celles-ci: elles ont deux mille ans d'antiquité, mais qu'importe; eſt-ce que le bon ſens & l'évidence vieilliſſent?

Athénes, cette République ſi ſage & ſi courageuſe, entreprit ſouvent de grandes guerres, & dans toutes celles qu'elle ſoutint, ſoit pour ſon ſalut ou ſon agrandiſſement, on connut qu'on n'iroit pas fort loin, ſi on ſe bornoit aux ſeules forces de terre. Thémiſtocle fut le premier qui eut la hardieſſe de dire qu'il falloit prendre l'empire de la mer, & qui en jetta les fondemens; car il vit bien que l'ennemi (il s'agit ici des Perſes) n'aiant rien à craindre ſur ſes côtes & ſur ſes places maritimes, il porteroit toutes ſes forces ſur terre. De toutes les diverſions il n'y en a point de plus dangereuſes que celles

que

que l'on fait par mer, parce qu'on craint également par tout, & qu'il faut par tout des troupes ſur les côtes pour les défendre. Thémiſtocle prévoioit que du projet qu'il propoſoit, naîtroit le ſalut de la Gréce, ſur laquelle les Perſes avoient de grands deſſeins, & l'agrandiſſement de ſa partie.

Sur ſes ſages conſidérations, les Athéniens jugérent que leur ſalut, leur bonheur & leur gloire dépendoient d'une marine nombreuſe; mais où trouver des fonds ſuffiſans pour former des armées navales? Athénes étoit une République; impoſer ſur tout le peuple, ce n'étoit pas une affaire aiſée dans l'exécution. Quelqu'un, car on ignore qui c'eſt, ne ſeroit-ce pas Thémiſtocle? propoſe un expédient qui remédie à tout, & fait voir qu'on peut lever une flotte ſans qu'il en coûte à l'Etat en général, quoiqu'il en coûte à quelques particuliers. L'avis fut goûté, tout le monde y applaudit, parce que le poids de la dépenſe tomboit ſur les plus riches; l'éxécution fut auſſi prompte que le conſeil, & le conſeil d'un ſeul homme fit le ſalut, la gloire & l'opulence de cette République, qui ſe maintint un très long-tems dans une ſi grande puiſſance & ſe rendit ſi redoutable, & qu'elle fit peur à Philippe, tout Philippe qu'il étoit.

§. II.

Loi des Athéniens pour la conſtruction d'une flotte, & correction de cette loi.

LOrſque les Athéniens eurent formé leur marine, ils augmentérent leur commerce, & le pouſſérent auſſi loin qu'il pouvoit aller; ce qui les mit en état de tout entreprendre. Ils firent des conquêtes & attentérent ſur tous leurs voiſins. Mais lorſqu'ils ſe virent contraints d'entrer en guerre contre Philippe, la République étoit épuiſée, & ſes Citoiens corrompus par le luxe & la fureur des ſpectacles, qui ſont les maux ordinaires qui naiſſent de la paix. On trouva auſſi peu de vertu dans ce peuple que d'argent. Démoſthéne, qui au milieu de la folie & de la nonchalance générale s'étoit conſervé ſage, propoſa de conſtruire une flotte: on cherche les fonds, le tréſor étoit vuide, rien de plus dans la bonne volonté des Citoiens, & même la loi qu'on obſervoit pour l'armement des vaiſſeaux étoit fort onéreuſe, & fort peu équitable pour les Citoiens qui formoient les claſſes, comme nous verrons tout-à-l'heure. Démoſthéne s'éléve contre, & tâche de remédier aux abus. Quelle eſt donc cette loi que ce grand Orateur corrigea? Il faut l'expliquer.

La ville d'Athénes étoit compoſée de dix tribus, on fit une loi qui ordonnoit qu'on formeroit pluſieurs claſſes des Citoiens les plus riches de chaque tribu, & que chacun fourniroit à la dépenſe de l'armement pour la conſtruction des galéres & des vaiſſeaux de guerre: on nomme donc dans chacune des tribus ſix vingt Citoiens qui étoient les plus riches: ces Citoiens s'appelloient *Triérarques*, ils étoient au nombre de douze cens.

„ On diviſa, dit M. de Tourreil, ces douze cens hommes en pluſieurs maniéres.
„ D'abord par claſſes, c'eſt à dire que les ſix vingt hommes qu'on nommoit par cha-
„ que tribu, ſe diviſoient en deux parties, dont chacune contenoit ſoixante hommes;
„ & c'eſt le nombre de ſoixante qu'ils appelloient claſſe. Il y avoit donc dix tribus
„ à Athénes, & deux claſſes par chaque tribu; ce qui faiſoit vingt claſſes en tout.

„ On diviſoit encore ces douze cens hommes en deux moitiés, dont chacune étoit
„ compoſée de ſix cens hommes, & l'on ſubdiviſoit chaque moitié en deux parties
„ égales, qui contenoient chacune trois cens hommes. Les trois cens premiers étoient
„ choiſis d'entre les plus riches. Ils faiſoient les avances dans les beſoins preſſans,
„ & avoient leur recours ſur les trois cens autres, qui paioient à meſure que l'état de
„ leurs affaires le leur permettoit.

„ Après cela l'on fit une loi qui partageoit ces douze cens hommes en diverſes com-
„ pagnies, dont chacune étoit compoſée de ſeize Citoiens, qui s'uniſſoient pour
„ équiper une galére. Cette loi étoit fort onéreuſe aux Citoiens les moins riches, &
„ dans le fond fort injuſte, en ce qu'elle vouloit qu'on choiſît ce nombre de ſeize
„ ſur l'âge, & non ſur la quantité de biens; car elle ordonnoit que tout Citoien de-
„ puis vingt-cinq ans juſqu'à quarante, ſeroit compris dans une de ces compagnies,
„ & contribueroit d'un ſeiziéme: en ſorte que par cette loi les Citoiens les moins ri-
„ ches ne contribuoient pas moins que les plus opulens, & que ſouvent même ils ſe
„ trouvoient dans l'impoſſibilité de fournir à une dépenſe qui excédoit leurs forces;
„ d'où il arrivoit que les vaiſſeaux n'étoient point armés à tems, ou qu'ils étoient
„ fort mal équipés, & que par cette raiſon Athénes perdoit les occaſions les plus
„ favorables pour agir.

„ Démoſthéne, dans la vûe de remédier à de tels inconvéniens, propoſa une loi
„ qui abrogeoit celle dont nous venons de parler, & qui portoit que les Triérarques
„ ſeroient choiſis, non plus ſur le nombre des années, mais ſur l'évaluation des biens;
„ que tout Citoien dont les revenus montoient à dix talens, ſeroit tenu d'équiper une
„ galére; que ceux qui auroient vingt talens vaillant, en équiperoient deux, & ainſi
„ du reſte. Mais que ceux dont le bien ſeroit au deſſous de dix talens, ſe joindroient
„ pluſieurs enſemble, juſqu'à la concurrence du nombre néceſſaire. & que cette pro-
„ portion ſeroit gardée dans tous les membres qui compoſoient le Corps de l'Etat.
„ La loi de Démoſthéne remédioit à tous les abus qui naiſſoient de la premiére; car
„ les vaiſſeaux ſe trouvoient équipés à point, & pourvûs de toutes les choſes néceſ-
„ ſaires. Les pauvres étoient néceſſairement ſoulagés, il n'y avoit que les riches
„ qui s'en trouvoient mal. Car au lieu que tel d'entr'eux n'étoit obligé par la pre-
„ miére loi qu'à contribuer d'un ſeiziéme à l'équipement d'une galére, il ſe voioit quel-
„ quefois obligé par la ſeconde à en équiper une lui ſeul: quelquefois deux, ou mê-
„ me plus encore, ſi ſon bien montoit aſſez haut pour cela; & c'eſt ce qui fait dire
„ à Démoſthéne, qu'il n'y a rien que les Chefs des claſſes, & ceux qui par leur bien
„ y tenoient les premiers rangs, ne lui euſſent donné, ou pour ne pas propoſer cet-
„ te loi, ou pour n'en pas preſſer la ratification.

„ Au commencement la République fourniſſoit la galére au Triérarque, & c'é-
„ toit les Généraux qui lui marquoient celle qu'il devoit monter. Lorſqu'ils n'é-
„ toient pas diſpoſés favorablement pour lui, ils lui donnoient un méchant vaiſſeau,
„ qu'il étoit obligé de radouber; ce qui l'engageoit à beaucoup de dépenſe. Ainſi
„ Cleon, dans les Cavaliers d'Ariſtophane, menace en ces termes un homme à qui
„ il ne vouloit pas du bien. *Je ne ferai Triérarque*, lui diſoit-il; *mais de maniére que
tu dépenſeras tout ton bien: je te donnerai un vieux vaiſſeau tout pourri dont les voi-
les ſeront uſées, &c.*

„ Cela changea dans la ſuite; car lorſqu'on nomma deux Triérarques par chaque
„ galére, ils fourniſſoient & la galére, & tout ce qui ſervoit à l'équiper.

„ Après cela lorſque le nombre des Triérarques fut monté à ſeize par chaque vaiſ-
„ ſeau, ils ne fourniſſoient que le vaiſſeau, & la République fourniſſoit l'équipage.

„ Le Triérarque commandoit le vaiſſeau, & donnoit l'ordre à tout l'équipage.
„ Lorſqu'ils étoient deux, chacun éxerçoit pendant ſix mois.

„ Lorſqu'ils ſortoient d'éxercice, ils étoient obligés de rendre compte de leur ad-
„ miniſtration. L'Extriérarque remettoit l'attirail de la galére, ou à ſon ſucceſſeur,
„ ou à la République, & le ſucceſſeur étoit obligé d'aller auſſi-tôt remplir la place
„ vacante. Que s'il ne ſe rendoit pas à ſon poſte au tems marqué, il étoit mis à l'a-
„ mende.

Digitized by Google

„ Au reſte, comme la charge de Triérarque engageoit à une grande dépenſe, il „ étoit permis à ceux qui étoient nommés d'indiquer quelqu'un qui fût plus riche „ qu'eux, & de demander qu'on le mît à leur place, pourvû qu'ils fuſſent prêts à „ changer de biens avec lui, & à faire la fonction de Triérarques après cet échange. „ Cette loi étoit de Solon, & s'appelloit la loi des échanges. Tourreil appuie tout ceci de paſſages Grecs qu'il enchâſſe par tout dans les pages.

§. III.

Les Athéniens, malgré leurs forces de mer, tombent en la puiſſance de Lacédémone. Cauſe de cette révolution.

CEtte Loi fameuſe, & que je regarde comme inſpirée, à quelque défaut près que j'y remarque, & que nous avons corrigé pour l'accommoder au tems où nous vivons, dans un projet réglé pour le rétabliſſement de notre marine; cette loi, dis-je, fit non ſeulement le ſalut d'Athénes, & la mit en état de réſiſter contre la puiſſance de Philippe, mais la rendit encore redoutable à tous ſes voiſins, juſqu'à oſer entreprendre ſur la Sicile; & ſi cette entrepriſe échoua, ce fut bien moins par la faute de ceux qui furent chargés de la conduite de cette guerre, que par le défaut de ceux qui les emploiérent, dit Thucydide, pour n'avoir pas prévû ce qu'il falloit faire lorſqu'on ſeroit arrivé. Toute l'armée y périt, & cette flotte formidable fut anéantie; Athénes ne fut pourtant pas abattuë d'une infortune ſi effroiable, elle ſubſiſta encore longtems, elle releva ſa marine par le moien de cette loi admirable; mais une bataille navale donna le dernier coup à cette puiſſance, & la perte de ſes vaiſſeaux fut celle de ſa liberté. Qui peut douter que ces ſages Républicains ne ſe fuſſent relevés d'une perte ſi accablante, s'ils euſſent eu le tems de la réparer? Mais il en faut un très-grand pour la conſtruction d'une nouvelle flotte, c'eſt une entrepriſe toute des plus grandes. Les victorieux, plus ſages & moins endormis qu'Annibal après la bataille de Cannes, profitant au plus vîte de leur victoire, cinglérent droit à Athénes: les Athéniens ſans un ſeul vaiſſeau, bridés par mer & par terre, dépourvûs de tout, & dans l'état du monde le plus déplorable & le plus humiliant, après tant de victoires remportées ſur leurs ennemis, ſe virent tout d'un coup ſoumis à la puiſſance de Lacédémone par la ruine de leur flotte. Ce qu'il y a de bien extraordinaire, c'eſt qu'il n'y eut point de combat, l'Amiral Athénien s'étant laiſſé ſurprendre dans le port à deux pas de l'ennemi: faute d'autant moins pardonnable dans un Général, qu'il avoit été averti de ſe tenir ſur ſes gardes par Alcibiade, qui étoit alors éxilé, & dont l'avis fut rejetté de tout le monde: comme ſi les malheureux & les diſgraciés perdoient le ſens & l'eſprit avec leur fortune. Qui auroit jamais crû qu'Athénes ſe fût relevée par la ſuite? Cependant cela arriva par la ruine de ſes Tyrans, & l'on vit avec étonnement la folie d'Alcibiade triompher de la prétenduë ſageſſe de ſes ennemis, ſans que les Athéniens en devinſſent plus ſages & moins ingrats envers ce grand homme. Toutes les Républiques ſont marquées à ce coin de flétriſſure, & tous les Etats grands & petits. Se pourra-t-on bien perſuader que tous les malheurs, ſi on veut les prendre dans leur origine, ne viennent que de l'envie & de la jalouſie qui s'éléve toujours contre les hommes vertueux, les plus irréprochables, & les plus capables de gouverner un Etat par leur eſprit & par leur ſageſſe, & de les ſauver par leur fermeté & par leur courage.

Quelque envie qu'on ait d'épargner un homme d'autant de mérite que Thucydide, on ne peut s'empêcher de dire qu'il a oublié de nous apprendre la cauſe principale de la perte de l'armée navale d'Athénes, & de celle de terre, dans l'entrepriſe de Syracuſe.

Ce n'eſt pas ſeulement pour n'avoir pas prévû ce qu'il falloit faire lorſqu'on ſeroit arrivé: j'avoue que ce manque de prévoiance y entre pour quelque choſe; mais ce que je vais dire en eſt la principale cauſe. Thucydide l'a laiſſé là, ou pour mieux dire, l'a écarté pour de bonnes raiſons. Il s'ennuioit dans ſon éxil, & redoutoit la puiſſance & la violence des Prêtres de ſes Dieux, & des dévots de ſa réligion, qui n'euſſent pas manqué de le rendre ſuſpect d'irréligion, & de lui interdire ſa patrie pour jamais: quoiqu'il n'eût été mis au ban de l'oſtraciſme que pour ſoulager l'envie & la jalouſie de ceux qui n'étoient pas ſi gens de bien.

Athénes fut de tout tems livrée au pouvoir des dévots & des eſprits ſuperſtitieux, & par conſéquent vindicatifs, cruels & perſécuteurs. Elle ne le cédoit pas de ce côté-là aux Egyptiens. Quelques libertins, (car on ne ſait pas ſi Alcibiade, qui ne ſe contraignoit pas beaucoup ſur le fait de ſa réligion, & ſur l'éxiſtence de tant de Dieux & de Déeſſes ridicules, fut de la partie:) quelques libertins, dis-je, échauffés de la débauche, & à la faveur des ténébres, mutilérent les ſtatuës de Mercure, ou pour mieux dire, des cubes de pierre qui déſignoient ce Dieu, quelques jours avant que la flotte mît à la voile pour l'expédition de Syracuſe. Toute la ville fut en alarme, on n'en pronoſtiqua rien de bon: c'étoit pis qu'une Cométe; on arrête une infinité d'innocens, pas un ſeul des coupables: car les dévots recherchent bien moins ceux-ci que les autres qu'ils n'aiment pas; on ſoupçonna Alcibiade. On le laiſſe pourtant embarquer & partir, par l'avis des bons Citoiens, qui reconnoiſſoient que Nicias, quoiqu'à la tête de cette grande entrepriſe, étoit beaucoup moins habile qu'Alcibiade qu'on lui donnoit pour Collégue. Ses ennemis, qui ſe ſoucioient peu du bien ou du ſalut de la patrie, lorſqu'il s'agiſſoit de ſatisfaire leur paſſion, formérent un ſi puiſſant parti contre lui, ſous prétexte de zéle de réligion, qu'ils firent rappeller cet habile Officier pour qu'il vînt ſe juſtifier du crime d'impiété dont on l'accuſoit. Il n'eut garde de ſe livrer entre les mains de tels Inquiſiteurs, il ſe jetta dans le parti ennemi; ce qui fut l'unique cauſe de l'infortune des Athéniens. Thucydide a donc tort de l'attribuer à toute autre choſe qu'à ce que je viens de dire. Ce qui doit apprendre aux Princes & aux Républiques qu'il ne faut pas pouſſer à bout un homme de cœur & d'eſprit, qui peut ſe venger avec éclat.

J'ai fait là un écart un peu violent, ce me ſemble, on me le paſſera. Outre que je me ſuis déja déclaré ſur ces ſortes de libertés, je le déclare encore, je ne ſaurois me contenir dans ma marche: il faut que je m'en écarte quelquefois. Si l'on trouve cette conduite peu éxacte & contraire aux régles de la diſcipline des Auteurs réguliers, je ne ſai qu'y faire. Les digreſſions plaiſent & délaſſent, tout le monde le dit; je conſens que d'autres, qui ne ſont pas de l'avis de tout le monde, déſapprouvent cette eſpéce de libertinage: ils ne feront pas pancher la balance. Je dois m'accommoder à toutes ſortes d'eſprits, & éviter ſur toutes choſes la ſéchereſſe, dont les matiéres que je traite ne ſont que trop ſuſceptibles.

§. IV.

Les Romains rétabliſſent leur marine. Avantages qu'ils en tirérent, & dont nous nous ſommes privés en ne les imitant pas.

LEs Romains furent-ils plus heureux que les Athéniens à l'égard de leur marine pendant le cours de la premiére guerre Punique? Ils perdirent deux ou trois fois des flottes entiéres par la tempête. Rien de plus triſte & de plus effroiable que ce que Polybe nous en apprend. La perte des vaiſſeaux n'eſt rien en comparaiſon des équipa-

Digitized by Google

ges, on en ſent aſſez la raiſon. Accablés de tant de pertes, & dans le dernier épuiſement, ils abandonnent la mer, & ſe réduiſent à leurs forces de terre; mais ils reconnurent bientôt, par une triſte expérience, qu'on n'entreprend point la conquête d'une Iſle, ſi l'on n'eſt le maître de la mer, & que les Etats maritimes ne ſauroient ſe maintenir ſans une armée navale. D'ailleurs toutes les places fortes de la Sicile étoient maritimes; ils s'apperçûrent bien que tant que les Carhaginois primeroient ſur mer, ils ne pouvoient eſpérer de conſerver leurs conquêtes du dedans, ni même d'y ſubſiſter, ſi les Carthaginois ſe mettoient en tête d'intercepter leurs convois. Car depuis cinq ans qu'ils s'étoient réduits à leurs ſeules forces de terre dans cette Iſle, ils ſe voioient auſſi peu avancés que le premier jour; que ſera-ce, diſoient-ils peut-être, ſi les Carthaginois ſe raviſent par une diverſion ſur nos côtes, qui nous obligera d'abandonner ce qui nous a coûté tant de peines & tant de travaux? Ils avoient raiſon. En ce cas les voilà réduits dans un défilé où ils ne voient aucune iſſuë. Ils manquoient de moiens pour lever une flotte; & ſi l'argent eſt le nerf de la guerre, il l'eſt plus particuliérement dans celle qui ſe fait par mer. Sur terre on ſubſiſte aux dépens de l'ennemi, ce n'eſt pas la même choſe ſur mer. Il faut des vaiſſeaux, les Romains s'en trouvent dénués. Il en faut, ou tout abandonner. Polybe nous repréſente l'état miſérable où ils étoient, lorſque quelqu'un leur ouvrit une reſſource qui les délivra de tous ces embarras incommodes, & leur fit trouver plus d'argent qu'il n'en falloit pour cette entrepriſe. Qu'eſt-ce donc que cette reſſource? C'eſt celle même dont je viens de parler plus haut. Les Athéniens ſe rendirent redoutables par l'avis d'un ſeul homme; les Romains ſuivirent le même avis, & s'en trouvérent auſſi-bien qu'eux.

Nous pouvions ſuivre l'exemple de ces deux peuples, après l'événement de la Hogue, remettre notre marine ſur pied, & nous rendre plus redoutables & plus dangereux que jamais. Nos équipages ſubſiſtoient encore, que nous falloit-il de plus que de conſtruire de nouveaux navires? Un Etat, qui fourmillant d'Officiers intrépides & de matelots expérimentés à tout, vient à les perdre, n'a rien, & toutes les finances du monde ne répareront pas cette perte; avec les finances on répare celle des vaiſſeaux. Si en ce tems-là quelqu'un ſe fût aviſé de penſer comme on penſa à Athénes & à Rome après la perte de tant de flottes, dans quelle ſurpriſe nos ennemis ne fuſſent-ils pas tombés? Ce que je vais dire ne ſera peut-être pas crû, nous étions en état de remonter ſur mer ſans avoir recours aux Grecs & aux Romains: car notre perte ne fut jamais ſi grande que le bruit de la renommée la faiſoit. Certaines gens éxagérérent le mal auprès du feu Roi, & emploiérent toutes les forces de leur eſprit pour le faire voir irréparable, & mieux l'affermir dans la réſolution de ſoutenir la guerre par ſes ſeules forces de terre, & d'abandonner la mer; ce qui ne ſe pouvoit ſans des dépenſes effroiables. Ils cabalérent de telle ſorte, que le feu Roi ſe laiſſa ſurprendre à des conſeils ſi pernicieux, quoique prudens en apparence.

Quel pouvoit être le but de ces gens-là? Je ne ſai: peut-être crurent-ils de bonne foi qu'une armée navale, qui ne ſervoit, diſoient-ils, qu'à la deſtruction de nos finances, & qu'à faire une vaine montre de notre puiſſance, étoit inutile: peut-être eurent-ils en vûë de rendre moins conſidérable celui qui étoit chargé des affaires de la marine, pour rapporter tout à eux, & ſe rendre plus néceſſaires: peut-être n'avoient-ils pas aſſez réfléchi ſur les avantages de la mer, qui augmente nos forces de terre ſans aucune diſtraction, qui nous met à couvert des entrepriſes ſur nos côtes, & qui en favoriſant notre commerce coupe la gorge à nos ennemis par la ruine inévitable du leur, qui eſt pour ainſi dire le ſeul aliment de leur puiſſance: peut-être enfin que toutes ces raiſons entroient dans leur deſſein.

Il eſt certain que ce dangereux & bizarre conſeil produiſit un déluge de mal-

heurs, & ſur tout dans la guerre de 1701. le même eſprit d'erreur & d'aveuglement ſubſiſtant toujours, malgré les avis des plus ſages, qui voioient qu'en remettant ſur pied la marine, nous étions en état d'arrêter les progrès de nos ennemis.

Les Romains n'abandonnérent la marine que par impuiſſance; & dès qu'ils trouvérent l'expédient de lever une flotte, ils reprirent la mer & de nouvelles eſpérances; les côtes de l'Italie ſe virent alors garanties des deſcentes des Carthaginois. Ils firent le ſiége de Lilybée, gagnérent une grande bataille ſur mer, & ſûrent ſi bien en profiter, qu'ils bloquérent l'armée d'Amilcar devant Eryce, qui ne recevant plus aucune ſecours de Carthage, obligea ce Général à demander la paix au nom du Sénat de Carthage; paix dont les conditions furent ſi rudes & ſi honteuſes, que les Carthaginois furent contraints non ſeulement d'abandonner aux Romains tout ce qu'ils avoient de places dans la Sicile, mais encore de leur paier trois mille deux cens talens d'argent, ſomme exorbitante pour ce tems-là: tant cette maxime qu'on attribue à Pompée aſſez mal à propos, eſt véritable, que qui peut être maitre de la mer l'eſt de la terre. Nous avons ignoré cette maxime en France, pour en prendre une autre toute contraire que nous ſuivons conſtamment, plutôt par ignorance que par mauvaiſe volonté, ou par défaut de moiens.

OBSERVATIONS

Sur la bataille navale d'Egueſe.

§. I.

Victoire des Romains. Pourquoi Amilcar n'alla point au-devant de Hannon.

LEs Romains, qui avoient abandonné la marine par tant de naufrages, s'appercûrent bien-tôt qu'il leur étoit impoſſible de ſe maintenir ſur terre, d'y faire des conquêtes, & de garder même celles dont la conſervation leur importoit ſi fort pour s'aſſurer du reſte de la Sicile, s'ils n'étoient maîtres de la mer. L'eſprit le moins rafiné en eût penſé tout autant; c'eſt une de ces vérités qu'on laiſſe en propre au ſeul ſens commun. Un Miniſtre, ou un Prince, qui n'auroit rien au-delà, en uſeroit tout de même que les Romains.

On attaque fort inutilement une place maritime, ſi la mer ne lui eſt tout à fait interdite. Le ſiége de Candie en eſt une bonne preuve, c'eſt dommage qu'il n'ait pas fait le ſujet d'un Poëme Epique comme celui de Troie. Le ſiége de Ceuta a, je penſe, rempli trois fois le terme des deux premiers: nous n'en verrons jamais le bout tant que les aſſiégés auront la mer libre; il en eſt de même de ceux de terre que de ceux de mer. Le ſiége de Verruë dureroit encore, : ſi feu M. de Vendôme ne ſe fût aviſé de couper chemin aux ſecours. Celui de Keiſerſwert n'eût-il pas reſſemblé à celui de Ceuta, ſi la mode d'envoier des ordres de ſe rendre ſans aucune néceſſité, n'eût été toute établie en France? Le Marquis de Goesbriand en reçut trois pour rendre Aire: s'il eût tenu bon au troiſiéme, les Alliés ſe fûſſent infailliblement retirés très-honteuſement, quoique ce brave homme eût à proportion infiniment plus d'ennemis en dedans qu'il n'en avoit au dehors.

Il ne reſtoit aux Romains, pour achever la conquête de la Sicile, que Lilybée & E-

Digitized by Google

ryce. Ils voioient bien qu'ils y perdroient inutilement leur tems & leurs peines, s'ils ne remontoient ſur mer. Point d'autre parti à prendre que celui-là. J'avois trop bonne opinion de ces ſages Républicains, pour croire qu'ils euſſent été ſi longtems ſans penſer à la conſtruction d'une nouvelle flotte. Ils n'euſſent pas différé d'un moment cette entrepriſe, ſi les moiens ne leur euſſent plutôt manqué, que le deſir d'y ſatisfaire. Ce n'étoit guéres leur coûtume de ſe ménager, & d'uſer de retardement en pareilles conjonctures. Il vaut mieux faire un bon effort, tenir la mer & la terre, doubler ſes forces, & tenter tout pour cela, que de doubler le tems. L'un nous met en état de finir bientôt la guerre par la conquête des places qui nous reſtent à prendre, & l'autre nous expoſe à perdre ce que nous avons gagné.

Ce ne fut jamais la maxime des Romains de tirer les affaires en longueur par les défauts de préparatifs. Leurs guerres étoient fortes & courtes, mais vives. Ils ne croioient pas qu'une languiſſante défenſive, ou des efforts médiocres ſuſſent dignes du nom Romain, de leur courage & de leur ſageſſe. C'étoit leur politique, il n'y en a point de meilleure.

Notre Auteur n'entre dans aucun détail, & ne dit pas un mot de l'ordonnance des deux armées: je n'ai garde de m'en plaindre. S'il y avoit eu quelque choſe de nouveau dans la diſpoſition de l'une des deux armées, il n'eût pas manqué de nous l'apprendre; car de tous les Hiſtoriens de l'antiquité, il eſt peut-être le ſeul qui ſoit le moins ſujet aux défauts, aux variations, & au peu d'éxactitude des autres, qui courent à l'action ſans parler des meſures qui la préparent & qui la précédent. On voit bien qu'il n'avoit pas beaucoup à dire de ces meſures, en récompenſe il nous fait voir beaucoup de prévoiance & de hardieſſe dans la conduite de Lutatius.

Hannon étoit informé que les Romains étoient en mer. Il ſentoit bien qu'il n'étoit pas en état de leur tenir tête, & qu'il ne pouvoit rien faire de plus avantageux & de plus prudent, que de leur échaper & d'éviter leur rencontre. *Son deſſein*, dit Polybe, *étoit d'aborder à Eryce ſans être apperçû des ennemis, d'y décharger ſes vaiſſeaux, de groſſir enſuite ſon armée navale des ſoldats étrangers, d'aller avec Barcas préſenter la bataille aux Romains.*

Lutatius avoit fort bien pénétré le deſſein de ſon ennemi, il ne falloit pas trop enfoncer pour le connoître & gagner les devans. Il voioit d'ailleurs la conſéquence qu'il y avoit de s'oppoſer à la jonction des deux flottes, & de profiter de l'occaſion qui s'offroit d'attaquer les Carthaginois qui cingloient au ſecours de Barcas. C'étoit un coup de partie pour les Romains; car dans de pareilles conjonctures, & lorſqu'il s'agit d'un ſecours de troupes & de munitions ſur lequel agit toute l'eſpérance d'une armée qui manque de tout, il faut riſquer toutes choſes, & combattre une partie pour donner de la terreur à l'autre: car la défaite de Hannon faiſoit tomber Barcas ſans coup férir. Celui-ci ne comptoit que ſur cette jonction des deux flottes, aſſuré qu'avec ce ſecours il ſeroit en état d'attaquer les Romains & de les battre, & je ne ſai ſi ceux-ci euſſent oſé ſe préſenter de droit front contre un Capitaine de cette réputation.

Je cherche pourquoi Amilcar n'alla pas au-devant du ſecours qui lui venoit avec ce qu'il avoit de vaiſſeaux. Polybe ne nous dit pas s'il pouvoit ſûrement ſe mettre en mer, & tenter cette avanture: cela étoit peut-être délicat. Il l'étoit encore à Hannon de s'approcher un peu trop d'Eguſe, & à la vûe des Romains. Il eût pû ſe diſpenſer de les reconnoître, & par là il ſauvoit ſon convoi, ſes troupes & ſa réputation.

Les Carthaginois avoient le vent. Ils euſſent pû, puiſqu'ils avoient tant fait que de reconnoître Eguſe, & vû les ennemis prêts à lever l'ancre pour leur aller au-devant: ils euſſent pû, dis-je, virer de bord, faire force de voiles & gagner le large, ou les jouër par de fauſſes routes, favoriſés par un gros frais, contre des gens peu expérimentés

pour ces ſortes de manœuvres. Hannon craignit peut-être que ce mouvement de retraite ne marquât un peu trop de ménagement. Il crut qu'il valloit mieux faillir contre les régles de la prudence, que contre celles de ſon courage. Sur ces conſidérations, très-imprudentes, il ſe détermine au combat: & voiant que les Romains appareilloient, il améne les voiles, & ſe prépare à les combattre.

Lutatius parut quelque tems incertain de ce qu'il ſeroit à la vûe de l'ennemi; la mer lui étoit contraire, & les vagues fort élevées; mais réfléchiſſant ſur la néceſſité & l'importance de l'entrepriſe dont le ſuccès finiſſoit la guerre, il jugea qu'il falloit paſſer pardeſſus tous ces obſtacles. D'ailleurs il conſidéra que le péril étoit égal à l'égard de la groſſe mer, & que ſi l'ennemi étoit au vent, il avoit cet avantage ſur lui, que ſes vaiſſeaux étoient éxemts de tout embarras, & plus propres pour le cõmbat; qu'il n'avoit affaire qu'à une partie des forces Carthaginoiſes, & contre un Général moins redoutable & moins expérimenté que Barcas, dont la réputation étoit fort grande parmi les Romains.

Le Conſul, qui voit l'ennemi comme ſurpris de cette rencontre, ſe hâte de le joindre, de peur de perdre une occaſion ſi favorable; il pouvoit ſe raviſer & lui échaper, & pour cela il falloit uſer d'une extrême diligence; car la gloire militaire, non plus que celle du Ciel, n'eſt pas le partage des tiédes & des circonſpects. Le Général Romain ſe range ſur une ſeule ligne, cela paroit par le commencement & le cours du combat, & je conjecture que l'ennemi en fit de même. Cette affaire ſe vuida en très-peu de tems. Hannon fut battu ſi pleinement, qu'on peut dire que cette victoire fut l'unique cauſe da la perte de la Sicile, & de la fin de la guerre.

§. II.

Réflexions ſur les fautes des Carthaginois.

LA négligence de Hannon à l'égard des précautions qu'il eût dû prendre pour échaper aux Romains, eſt à peine concevable, & ſon imprudence ne l'eſt pas moins de combattre ſans néceſſité. Croioit-il Lutatius ſi malhabile, ou pour mieux dire ſi ſot, que de négliger une occaſion d'aller à la rencontre d'une armée toute auſſi embaraſſée qu'une flotte marchande, dont la jonction avec l'autre le mettoit hors d'état d'attaquer le tout? Qui eſt le Général qui laiſſe aller de ſi bons coups à faire, s'il n'eſt le plus ignorant & le plus négligent de tous les hommes? Où eſt-ce que l'ennemi pouvoit ſe porter pour ſe trouver ou pour l'attendre, ſinon à Eguſe? Le Carthaginois n'eût-il pas mieux fait, & plus prudemment, de ſe paſſer de reconnoître cette Iſle? Il avoit mille autres routes à prendre. S'il eût embraſſé ce parti, il ſauvoit ſon armée, & Barcas ſe trouvoit en état de prendre le deſſus par ſes forces de mer & de terre, l'aiant déja par ſon habileté & ſon expérience; mais l'une & l'autre ne ſervent de rien, ſi l'on n'a ni vivres ni troupes: car il y avoit longtems que ce grand Capitaine tenoit bon contre les Romains avec des forces très-médiocres, & avec leſquelles les Généraux ennemis n'euſſent oſé paroître s'ils euſſent été à la place de ce grand homme, qui les roula de chicane en chicane comme de vrais écoliers.

S'il lui eût été poſſible d'aller audevant du ſecours avec ce qu'il avoit de vaiſſeaux, qui peut douter qu'il ne l'eût fait? Il en ſentoit bien l'importance & la néceſſité; mais la néceſſité ne tente pas l'impoſſible. Notre Auteur nous fait aſſez connoître qu'il n'y avoit rien à eſpérer qu'un malheur manifeſte; car en ſe mettant en mer il s'expoſoit à perdre ſon poſte, ſans être aſſuré de rencontrer le ſecours. Je raiſonne ici ſur des conjectures, ſans prétendre que ce Général fût infaillible: à parler dans l'éxactitude ſcrupuleuſe,

leuſe, & pour ôter tout ſujet de critique, Barcas auroit dû tout hazarder, s'il le pouvoit ſans riſquer un poſte qu'il lui importoit ſi fort de conſerver: or il eſt probable qu'il y avoit plus de ſuites fâcheuſes à craindre en l'abandonnant qu'en perdant le convoi. Outre qu'il n'étoit pas aſſuré de le rencontrer, il s'expoſoit à un péril évident de tomber ſur la route des Romains, qui ſe fuſſent trouvés ſi ſupérieurs à lui, qu'il ne pouvoit éviter d'être battu. Pour moi je crois qu'il fit beaucoup plus prudemment de conſerver ſon poſte, que de s'expoſer à le perdre & à ſe faire battre, s'il rencontroit plutôt l'ennemi que le convoi; & s'il fût arrivé plus tard, il l'eût trouvé battu & diſſipé, ſans pouvoir éviter d'être défait lui-même. Ajoutez à tout ce que je viens de dire, que non ſeulement le même vent qui pouſſoit Hannon à Eryce, lui étoit contraire pour le joindre; mais qu'il étoit encore très-incertain, ſi ſuivi du victorieux, & obligé de gagner Eryce, il y trouveroit un azile; car les Romains n'euſſent pas manqué d'attaquer cette ville en ſon abſence, la trouvant affoiblie par le détachement des troupes qu'il auroit été obligé d'en tirer pour aller au ſecours. Je conclus de là qu'il fit fort bien & fort prudemment de reſter dans ſon poſte, car s'il l'eût perdu les conditions de la paix euſſent été bien moins ſupportables aux Carthaginois qu'elles ne le furent. Quoiqu'il en ſoit de cette conduite de Barcas, il n'y a perſonne du métier qui ne convienne, qu'elle ſe peut plus pleinement juſtifier que celle de deux Amiraux de nos jours. Le fait eſt très-propre à mes remarques, rapportons-le à quelques circonſtances près que nous écarterons, pour imiter le Jeſuite Hote, beaucoup plus politique que moi, lorſque certains faits peuvent incommoder certaines gens, qui n'aiment pas qu'on leur mette devant les yeux ce qu'ils s'imaginent que tout le monde ignore.

Le combat de la Hogue a fait trop de bruit dans le monde pour être ignoré, c'eſt une époque très-remarquable: l'on peut dire que nous fûmes malheureux, mais non pas vaincus, de l'aveu même de nos ennemis. Le Roi ſupporta plus conſtamment la perte de quatorze vaiſſeaux, qui faiſoient ce qu'il y avoit de plus redoutable dans notre marine, que ne fit Auguſte celle de ſes légions les plus favorites. Nous ne ſérons que gliſſer ſur ce combat, notre deſſein étant d'en rapporter ſeulement les circonſtances les plus capitales, & de les accompagner de quelques remarques, qui ne ſeront peut-être pas inutiles.

Jamais la France n'arma ſi puiſſamment que cette campagne, & ne ſe ſervit moins de ſes forces. Le projet étoit une deſcente en Angleterre; nous avions vingt mille hommes ſur la côte tout prets à s'embarquer, & le Roi Jacques à la tête, que la mauvaiſe fortune n'abandonna jamais. Le Comte de Tourville étoit à Breſt, un des premiers hommes de mer & des plus déterminés que la France ait eu. Il n'attendoit pour ſe mettre en mer, ſinon que l'eſcadre du Comte d'Etrées, qui venoit de Toulon à Breſt, fût arrivée; elle arriva en effet fort peu après le départ du Vice-Amiral, elle eût dû ne point relacher, elle relâcha pourtant, & la raiſon m'en eſt inconnuë.

L'avis de Tourville étoit de ne pas démarrer que l'eſcadre de la Méditerranée ne l'eût joint. Il n'avoit que quarante-quatre vaiſſeaux de ligne contre quatre-vingt-huit de même force de la flotte combinée des Anglois & des Hollandois, qu'il étoit dangereux d'attaquer avec des forces ſi médiocres; mais comme cet Amiral avoit des ordres précis de la Cour de mettre à la voile ſans délai ni excuſe, il fallut qu'il s'y ſoumît. On ne ſait que penſer d'une conduite ſi impatiente. On prétend que nous avions une intelligence toute formée dans la flotte Angloiſe, dont la plus grande partie devoit ſe tourner de notre côté. Je ſerois preſque tenté de le croire, par les ordres donnés au Maréchal; car comment ſe peut-il que quarante-quatre vaiſſeaux aient ordre d'en attaquer quatre-vingt-huit, ſi l'on n'eût compté ſur quelque complot? S'il y en avoit un, il étoit donc double. Quoiqu'il en ſoit, M. de Tourville trouva les ennemis dans la Manche, qui

lui venoient au-devant. Le combat fut des plus furieux, des plus vifs & des plus obſtinés, & tel qu'il ne s'en eſt guéres vû de ſemblable ſur mer. Il dura depuis dix heures du matin du 29. Mai, juſqu'à dix du ſoir, ſans que *la nuit eût été capable de le finir*, dit l'Hiſtorien de Louis XIV. L'Amiral François ſe retira bravement ſans avoir perdu un ſeul vaiſſeau. Une ſi belle action ne méritoit-elle pas de finir heureuſement & glorieuſement? Je l'aurois ſouhaité en-faveur de nos ennemis mêmes, & de tout mon cœur pour l'intérêt de la vertu, ſi ces ennemis euſſent été à la place du Comte de Tourville, & qu'ils ſe fuſſent rencontrés dans une ſituation toute ſemblable, & commandés par un homme d'un courage & d'une conduite égale. Ce brave Vice Amiral, dont la foibleſſe ne ſembloit pas permettre le moindre équilibre contre des forces ſi ſupérieures, car le nombre des vaiſſeaux fait tout, ou devroit tout faire dans les combats de mer; parce que celui qui outrepaſſe les aîles de ſon ennemi les double ſans peine, & cependant cet avantage ne ſervit de rien à nos ennemis, c'eſt ce qu'on trouva de fort ſurprenant: ce brave Vice-Amiral, dis-je, ſe retire pourtant par une retraite, qui pouvoit être miſe au nombre des plus belles & des plus célébres, ſi la mauvaiſe fortune, plutôt que la valeur de nos ennemis, ne ſe fût mêlée de nos affaires. La marée nous manqua, parce que ce combat ſe donna fort près de terre; cet accident nous fit perdre quatorze vaiſſeaux preſque tous du premier rang, qui furent brûlés ou coulés bas à Cherbourg & à la Hogue, & l'on peut dire que ſans ce malheur, qui nous fit abandonner la mer & notre marine ſans beaucoup de ſujet, nos ennemis fuſſent ſortis très-honteux & très-mortifiés de cette affaire.

La Cour de France n'eût-elle pas agi plus prudemment de marquer un peu moins d'impatience, & de jouer au plus ſûr? L'eſcadre de la Méditerranée étoit en mer depuis long-tems, & c'eſt par cette ſeule raiſon qu'il falloit l'attendre à Breſt, ou lui aller au-devant. Cette jonction étoit bien plus facile & plus aſſurée que celle de Barcas avec Hannon, puiſque le premier avoit les forces de terre des Romains ſur les bras, qui ne lui permettoient pas de s'affoiblir ſans une extrême imprudence. Nous trouvions-nous dans ce cas? Il s'en faut bien, puiſqu'il nous étoit libre de faire tout ce qui pouvoit aider à notre entrepriſe; au lieu que nous hazardons témérairement & imprudemment une partie de nos forces, lorſqu'une attente de peu de jours nous met en état de combattre avec le tout; car puiſqu'il s'en fallut de fort peu que les ennemis ne fuſſent battus avec cette moitié de nos forces, on peut s'imaginer en quelle paſſe nous aurions été, & à quoi nous devions nous attendre, ſi l'eſcadre de Toulon ſe fût trouvée de la partie: jamais victoire n'eût été plus complette: cela fait voir combien les braves hommes ſont malheureux, lorſqu'ils ſe voient forcés par des ordres ſupérieurs de ſe livrer à certains genres d'attaques, où quelque expérimenté & habile que l'on ſoit, & quelque parti que l'on prenne, on donne lieu à ſon ennemi de s'applaudir de ſon triomphe bien ou mal fondé.

J'ai ouï dire à des Officiers qui s'étoient trouvés dans cette affaire, & très-capables d'en bien juger, que le Comte d'Etrées, aujourd'hui Maréchal de France, auroit pû joindre ſon Vice-Amiral, s'il n'eût relâché & reſté à Breſt; mais ſait-on quels étoient ſes ordres? Suſpendons donc notre jugement: car pour la poſſibilité de la jonction on ne la met pas en queſtion, elle étoit manifeſte: du moins au ſentiment de ceux qui en ſavent plus que moi. Barcas fit peut-être bien de n'aller pas au-devant du ſecours qui lui venoit de Carthage. On comprend, par ce que dit notre Auteur, qu'il lui étoit impoſſible, & qu'il fit bien par cela ſeul qu'il ne le fit pas. Je puis décider ſur celui-ci ſans craindre que l'on m'en blâme; mais ce ſeroit témérairement à l'égard de l'autre, brave, entendu & courageux, comme chacun ſait, & comme il l'a fait voir en tant d'occaſions; il falloit qu'il eût de bonnes raiſons pour reſter où il étoit. Ainſi ſans

décider s'il fit bien ou mal, & ſi ſes raiſons étoient bonnes ou mauvaiſes, je me contente de dire qu'il n'eſt pas probable qu'elles fuſſent mauvaiſes, comme il n'eſt pas probable qu'Amilcar Barcas eût laiſſé échaper l'occaſion de ſauver ſon convoi, s'il lui eût été poſſible de le faire.

CHAPITRE XIV.

Tràité de paix entre Rome & Carthage. Réfléxions ſur cette guerre Sort des deux Etats après la concluſion de la paix.

A Carthage on fut fort ſurpris quand la nouvelle y vint que Hannon avoit été battu. Si pour avoir ſa revanche, il n'eût fallu que du courage & une forte paſſion de l'emporter ſur les Romains, on étoit autant que jamais diſpoſé à la guerre. Mais on ne ſavoit comment s'y prendre. Les ennemis étant maîtres de la mer, on ne pouvoit envoier de ſecours à l'armée de Sicile: dans l'impuiſſance où l'on ſe voioit de la ſecourir, on étoit forcé de la livrer, pour ainſi dire, & de l'abandonner. Il ne reſtoit plus ni troupes, ni Chefs pour les conduire. Enfin on envoia promtement à Amilcar, & l'on remit tout en ſa diſpoſition. Celui-ci ſe conduiſit en ſage & prudent Capitaine. Tant qu'il vit quelque lueur d'eſpérance, tout ce que la bravoure & l'intrépidité pouvoient faire entreprendre, il l'entreprit: il tenta, autant que Général ait jamais fait, tous les moiens d'avoir raiſon de ſes ennemis. Mais voiant les affaires déſeſpérées, & qu'il n'y avoit plus de reſſources, il ne penſa plus qu'à ſauver ceux qui lui étoient ſoumis, prudent & éclairé, il céda aux conjonctures préſentes, & dépêcha des Ambaſſadeurs pour traiter d'alliance & de paix. Car un Général ne porte à juſte titre ce beau nom, qu'autant qu'il connoît également, & le tems de vaincre, & celui de renoncer à la victoire. Lutatius ne ſe fit pas beaucoup prier, il ſavoit trop bien à quelle extrémité il étoit lui-même réduit; & combien cette guerre étoit onéreuſe au peuple Romain. Elle fut donc terminée cette guerre à ces conditions: Que ſous le bon plaiſir du peuple Romain, il y auroit alliance entre lui & les Carthaginois, pourvû que ceux-ci ſe retiraſſent de toute la Sicile; Qu'ils n'euſſent point de guerre avec Hiéron; Qu'ils ne priſſent point les armes contre les Syracuſains, ni contre leurs alliés; Qu'ils rendiſſent aux Romains ſans rançon tous les priſonniers qu'ils avoient faits ſur eux; Qu'ils paiaſſent aux Romains pendant vingt ans deux mille deux cens talens Eubéons d'argent. Ce traité ne fut pas d'abord accepté à Rome; on envoia ſur les lieux dix perſonnes pour éxaminer les affaires de plus près. Ceux-ci ne changérent rien au gros de ce qui avoit été fait, mais ils étendirent un peu plus les con-

ditions. Ils abrégérent le tems du paiement, ajoutérent mille talens à la ſomme, & éxigérent de plus que les Carthaginois abandonnaſſent toutes les Iſles qui ſont entre la Sicile & l'Italie.

Réflexions ſur cette guerre.

Ainſi finit la guerre des Romains contre les Carthaginois pour la Sicile, après avoir duré pendant vingt-quatre ans ſans interruption; guerre la plus longue, la moins interrompuë, & la plus grande dont nous aions jamais entendu parler, guerre dans laquelle, ſans parler des autres exploits que nous avons rapportés plus haut, il ſe livra deux batailles, dans l'une deſquelles il y avoit plus de cinq cens galéres à cinq rangs, & dans l'autre près de ſept cens. Les Romains en perdirent ſept cens, en comptant celles qui périrent dans les naufrages, & les Carthaginois cinq cens. Après cela ceux qui admirent les batailles navales & les flottes d'Antigonus, de Ptolomée & de Démétrius, pourront-ils, ſans une ſurpriſe extrême, réfléchir ſur ce que l'Hiſtoire nous apprend de cette expédition? Si l'on compare les Quinquerémes dont on s'y eſt ſervi avec les Trirémes que les Perſes ont emploiées contre les Grecs, & celles que les Athéniens & les Lacédémoniens ont équipées les uns contre les autres, on conviendra qu'il n'y eut jamais ſur mer des armées de cette force. Ce qui prouve ce que nous avons avancé d'abord, que quelques Grecs aſſûrent ſans raiſon que les Romains ne doivent leurs ſuccès qu'à la fortune & à un pur hazard. Après s'être formés aux grandes entrepriſes par des expéditions de cette conſéquence, ils ne pouvoient rien faire de mieux que de ſe propoſer la conquête de l'univers, & ce projet ne pouvoit manquer de leur réuſſir.

Quelqu'un me demandera peut-être d'où vient que maîtres du monde entier, & par conſéquent plus puiſſans qu'ils n'étoient alors, ils ne peuvent plus équiper tant de vaiſſeaux, ni mettre en mer de ſi nombreuſes flottes. Nous éclaircirons cette queſtion, lorſque nous en viendrons à l'explication de leur gouvernement. C'eſt une matiére dont on ne doit parler qu'exprès, & qui mérite toute ſorte d'attention; matiére qui, quoique très-curieuſe, a pourtant été, ſi je l'oſe dire, inconnuë juſqu'a préſent par la faute des Hiſtoriens: les uns n'aiant ſçû ce qui en étoit, les autres n'en aiant parlé que d'une maniére embaraſſée, & dont on ne peut tirer aucun fruit. Au reſte il eſt aiſé de voir, que c'étoit le même eſprit qui dans cette guerre animoit les deux Républiques. Mêmes deſſeins de part & d'autre, même grandeur de courage, même paſſion de dominer. A l'égard des ſoldats, on ne peut diſconvenir que les Romains n'euſſent tout l'avantage ſur les Carthaginois. Mais ceux-ci de leur côté avoient un Chef qui l'emporta de beaucoup en conduite & en valeur ſur tous ceux qui commandérent de la part des Romains. Ce Chef eſt Amilcar ſurnommé Barcas, pere de cet Annibal, qui dans la ſuite fit la guerre aux Romains.

Sort des deux Etats après la paix.

Après la paix ces deux Etats eurent à peu près le même ſort.

(a) Pendant que les Romains étoient occupés dans une guerre civile qui s'étoit élevée entr'eux & les Faliſques, & qui fut bientôt heureuſement terminée par la réduction de la ville de ces rebelles, les Carthaginois en avoient auſſi une à ſoutenir fort conſidérable contre les ſoldats étrangers, & contre les Numides & les Afriquains, qui étoient entrés dans leur révolte. Après s'être vûs ſouvent dans de grands périls, ils coururent enfin riſque non ſeulement d'être dépouillés de leurs biens, mais encore de périr eux-mêmes, & d'être chaſſés de leur propre patrie. Arrêtons-nous ici un peu, ſans cependant nous écarter du deſſein que nous nous ſommes propoſé d'abord de ne rapporter des choſes que les principaux chefs, & en peu de mots. Cette guerre, pour bien des raiſons, vaut la peine que nous ne paſſions pas deſſus ſi légérement: par ce qui s'y eſt fait, on apprendra ce que c'étoit que cette guerre, que pluſieurs Hiſtoriens appellent inexpiable. Nous y verrons quelles meſures & quelles précautions doivent prendre de loin ceux qui ſe ſervent de troupes étrangeres: elle nous fera comprendre quelle différence on doit mettre entre un mélange confus de nations étrangéres & barbares, & des troupes qui ont eu une éducation honnête, & qui ont été nourries & élévées dans les mœurs & les coûtumes du païs; enfin ce qui s'eſt paſſé dans ce

(a) *Pendant que les Romains étoient occupés dans une guerre civile qui s'étoit elevée entr'eux & les Faliſques.*]. Polybe ne dit que deux mots ſur cette guerre des Faliſques contre les Romains: & plante là ſon lecteur ſans que je m'en fâche, parce qu'elle n'eſt pas de ſon ſujet: j'ai été curieux de ſavoir ce que c'étoit, & ſi elle avoit quelque rapport à celles des Carthaginois contre leurs troupes rebelles. Il s'en faut bien qu'elle ſoit ſi grave ni ſi longue, c'eſt un rien en comparaiſon de l'autre. Je la mettrai toute entiére dans ces remarques, elle a échapé à l'Abbé de Vertot dans ſes revolutions de la République Romaine, elle ne m'échapera pas, ni par conſéquent à mon lecteur, s'il eſt curieux de l'apprendre. J'en avois lû quelque choſe dans Zonaras, je n'en eus pas dit la moitié ſi la curioſité ne m'avoit donné envie de conſulter Freinshemius dans ſes Supplémens ſur Tite-Live. Il me diſpenſe de bien du travail, car ſans cela je me fuſſe trouvé très-embaraſſé pour en avoir des nouvelles plus circonſtanciées, & tout ſe trouve dans ce Supplément. Du Ryer me fournit ſa verſion, je m'en fie à lui.

Lorſqu'on eut aſſujetti tout ce qui étoit dans la Sicile de la domination des Carthaginois, qu'on eût fait la paix avec eux, & qu'il ſembloit que toutes choſes fuſſent non ſeulement tranquilles, mais aſſurées, il naquit en peu de jours une guerre inopinée du côté d'où l'on la craignoit le moins, qui tint toute l'Italie en inquiétude, par la crainte d'un mouvement inteſtin, & qui la remplit enſuite d'étonnement & d'admiration de la voir ſitôt terminée.

Les Faliſques, ſe laiſſant emporter par je ne ſai quelles raiſons à une folle témerité, eurent la hardieſſe de prendre les armes, & de faire la guerre aux Romains. Mais les Conſuls étant été envoiés contre eux, terminérent en ſix jours cette guerre, & les réduiſirent ſous l'obeiſſance. Néanmoins dans la premiére bataille, car l'on dit qu'on en donna deux, les gens de pied étant été les plus forts, rendirent la victoire douteuſe, bien que la cavalerie l'emportât ſur eux. Mais l'on combattit la ſeconde fois ſans incertitude de l'evénement, & les Faliſques furent contraints de demander la paix, après avoir perdu plus de quinze mille hommes de leurs gens. Quand ils ſe furent rendus; on leur ôta pour punition la moitié de leurs armes, de leurs chevaux, de leurs meubles, de leurs eſclaves & de leurs terres; & la ville, dont la ſituation & la force à quoi ils s'étoient confiés, leur avoit donné tant de hardieſſe, fut tranſportée dans une plaine, des lieux hauts & eſcarpés où elle avoit été bâtie.

Le Peuple Romain eût exercé plus de rigueur contre les vaincus, par la haine qu'il avoit pour cette ville, qui s'étoit ſi ſouvent révoltée, & méditoit même une rigoureuſe vengeance; mais il moderа ſa colére, étant appris de Papyrius, qui avoit écrit le traité de leur reddition par les ordres des Conſuls, que les Faliſques s'étoient abandonnés non pas à la puiſſance, mais à la bonne foi des Romains; *& enfin ce nom de foi eut tant de pouvoir ſur les eſprits, qu'on jugea qu'il ne fallo't rien ordonner de rigoureux contre les vaincus, puiſqu'ils avoient pour eux un interceſſeur ſi vénérable. Cette guerre fut cauſe que l'on finit cette année par le triomphe des Conſuls.*] Je ſoupçonne un peu la durée de cette guerre, en ſix jours deux batailles & la paix: celà eſt preſque incroiable.

tems-là, nous inſtruira des véritables raiſons qui ont fait naître entre les Romains & les Carthaginois cette guerre ſanglante qu'ils ſe ſont faite du tems d'Annibal: éclairciſſement qui donnera aux curieux d'autant plus de ſatisfaction, que ni les Hiſtoriens, ni même les deux partis oppoſés, ne ſont d'accord ſur ce point.

OBSERVATIONS

Sur la guerre d'Eryce.

§. I.

Que la plûpart des hommes ne jugent du mérite des guerres qu'autant qu'elles ſont groſſes, & les armées de part & d'autres puiſſantes en appareil & en nombre d'hommes.

IL faut être connoiſſeur pour juger ſainement & ſolidement du mérite des guerres que rapportent les Hiſtoriens tant anciens que modernes. Je connois très-peu de gens qui en ſoient capables, & dont le goût ne ſoit de travers ſur ce point. Le plus grand nombre de ceux du métier, pour ne pas dire preſque tous, qui liſent les uns & les autres, ne ſont cas que des groſſes guerres, que des guerres de grand appareil. Ils ne s'accommodent pas des petites, elles ne rempliſſent pas aſſez leur imagination & leur curioſité, quoique nous ſoions très-convaincus qu'il y a beaucoup plus de profit à faire, & plus de moiens de s'inſtruire & de parvenir au grand de la guerre dans celles-ci, que dans les autres: au moins c'eſt où l'on connoît plus particuliérement & plus ſûrement ce que valent les hommes.

Ce que je trouve de bien ſurprenant, c'eſt que tout ſe réduit au petit dans la déciſion des batailles entre deux grandes armées, parce qu'il ſe trouve aſſez rarement des plaines capables de contenir de ſi prodigieuſes forces en bataille; de ſorte que dans une action, la plus grande partie demeure inutile, pendant que le petit nombre décide du tout dans le terrain qu'il peut remplir de part & d'autre. Si l'on m'objecte que chacun des deux partis combattra ſur pluſieurs lignes redoublées qui ſuccéderont les unes aux autres dans le combat, c'eſt ſuppoſer une choſe qui n'arrive preſque jamais, & dont nous n'avons même aucun éxemple dans les Anciens. On peut bien s'imaginer que les Modernes ne nous en fourniront pas non plus. Deux lignes peuvent bien ſe ſuccéder, c'eſt-à-dire la ſeconde à la premiére, qui n'aura pû réſiſter au choc de celle qui lui eſt oppoſée. Comme cela s'eſt vû, à la bataille de Lens, c'eſt un de ces phénoménes militaires qu'il n'appartient qu'au grand Condé de faire paroître; car ſa premiére ligne fut totalement défaite. Je paſſe une ligne renverſée & battuë, & le mal réparé par la ſeconde; mais une troiſiéme, une quatriéme, ou une cinquiéme qui raccommode tout, & qui remporte la victoire après la déroute des quatre autres, voilà ce que nous n'avons jamais vû ni ouï dire. Les Romains nous fourniſſent quelques éxemples des Haſtaires & des Princes battus, mais non pas totalement; ils ſe remettent de leur déſordre à la vûe des Triaires. Les Modernes ne nous en fourniſſent aucun, la raiſon en eſt évidente: c'eſt qu'il s'en faut bien que nos loix militaires ne ſoient auſſi parfaites que celles des Romains. C'eſt tout ce qu'on peut demander de la diſcipline la plus éxacte, du courage & de l'ex-

périence du ſoldat; il faut de tout cela pour le rendre capable de ſemblables manœuvres. Quelle conduite, quel ſang froid dans l'action, & quelle capacité ne faut-il pas dans un Général qui fait combattre de la ſorte!

Quoique nous nous fuſſions rangés ſur cinq ou ſix lignes en deçà de la trouée de Malplaquet, & que nous en euſſions formé tout autant à notre gauche, vis-à-vis & le long du bois, il n'y a qui que ce ſoit de ceux qui s'y ſont trouvés comme moi, qui oſe me ſoutenir qu'elles ont toutes combattu. Il y eut beaucoup de ſpectateurs d'une très-grande volonté, & peu de ceux qui la ſatisfirent. La Maiſon du Roi ſe fit preſque toute aſſommer, & chargea toujours ſans ceſſe & ſans relâche, ſans qu'on penſât à faire ſuccéder de nouvelles lignes à cette premiére, qui ſoutint tout l'effort & toutes les charges des corps ennemis: après que l'infanterie, qui bordoit le retranchement de la trouée d'entre les deux bois, eut quitté partie ſans trop grand ſujet, ou pour mieux dire ſans aucun. Ailleurs l'infanterie, ſi l'on en excepte deux ou trois corps de la gauche, donna toutes les marques du courage le plus intrépide, ſans qu'on s'apperçût qu'on fît combattre les corps tour à tour. On oublia auſſi les dragons, car les dragons ne doivent pas être, & ne ſont pas des cavaliers, mais proprement de l'infanterie à cheval, pour courir au plus preſſé, & s'y tranſporter plus promptement. C'eſt mal, ce me ſemble, de nous les donner en titre de cavalerie.

Les ennemis formérent plus de douze lignes redoublées dans la trouée, après nous avoir chaſſé du bois, où nous avions notre gauche, par la ſupériorité de leur nombre, & la faute de quelques régimens qui lâchérent le pied. Celui qui prétendra que ces lignes ſe ſont ſuccédées les unes aux autres, ne s'eſt pas trouvé à cette bataille, ou s'y eſt trouvé ſans la voir.

On pourroit démontrer, par un bon nombre d'éxemples tirés de la guerre de 1701. où l'on vit des armées formidables de part & d'autre, que dans preſque toutes les actions qui ſe ſont paſſées, ce n'eſt pas le grand nombre qui a remporté la victoire. A-t-on remarqué que le combat ait couru d'une aile à l'autre, & ſur tout le front d'une ligne? Combien de corps de cavalerie & d'infanterie ſont reſtés les bras croiſés à Hochſtett, à Ramilies, à Oudenarde, & preſque par tout comme à Malplaquet? La cavalerie, dont on eſt aujourd'hui ſi fort entêté, & dont on reviendra quand nous reviendrons à notre bon ſens, a-t-elle été d'un plus grand ſervice en Flandre & en Allemagne? La France a-t-elle jamais mis ſur pied de plus grandes armées que celles qui ont paru ſous le régne de Louis le Grand, & particuliérement dans la derniére guerre, qui a fermé ſon régne? Les Alliés contre la France ont-ils fait de moindres efforts? Ils en ont même fait de plus grands. Les victoires ou les défaites ont-elles dépendu du grand nombre? Remontons deux, trois, quatre ſiécles plus haut, pouſſons ſi l'on veut juſqu'aux plus reculés, on verra la même choſe, ou peu s'en faut. Je ne citerai qu'un éxemple. Dans la derniére bataille qui décida de l'Empire des Perſes entre Aléxandre & Darius, celui-ci avoit une armée ſi nombreuſe & d'une diſproportion ſi grande à celle du premier, que cela ſemble inconcevable. On ne peut s'empêcher d'en être ſurpris dès le premier coup d'œil. Les gens qui s'imaginent que le nombre fait tout, tombent dans l'admiration: il ne fit pourtant rien. L'a-t-on bien remarqué? Dans cette grande bataille, comme dans celle qui la précéda, qui donna le branle & la premiére ſecouſſe au renverſement de ce vaſte Empire, le terrain ne permettoit pas que les Perſes s'étendiſſent beaucoup au-delà du champ de bataille de l'armée Macédonienne, & l'on remarqua, comme cela ſe remarque preſque toujours, qu'une partie donnoit tandis que l'autre reſtoit ſpectatrice de toute une journée, & ſans rien faire; car de ce million d'hommes à peine y en eut-il cent mille qui chargeaſſent: au lieu que tout ſe remuë & tout agit dans les petites armées bien conduites & bien ordonnées: c'eſt-à-dire lorſque dans la crainte d'être tourné

& enveloppé par les troupes qui surpassent nos ailes, on assure & on couvre ses flancs par quelque avantage naturel, ou par celui de l'art. Alexandre ne craignant rien à sa gauche, ne songea qu'à couvrir sa droite, où l'ennemi pouvoit replier. Il la fit soutenir d'une seconde ligne, dont les Chefs avoient ordre, s'ils étoient investis à cette aile, de faire tête de ce côté-là, & de former une potence; ce qui ne pouvoit être autrement.

L'Histoire nous fournit un grand nombre de faits très-remarquables contre les admirateurs & les partisans des grandes armées, & contre ceux qui ne sont jamais assez forts. Quel moien de les guérir de leur erreur, & de les réduire au sentiment le plus raisonnable? Il seroit difficile d'en venir à bout: il leur faut nécessairement des armées tout au moins de cent mille hommes: si le nombre en est plus grand, les guerres leur paroissent plus recommandables, & les Généraux plus habiles. Dans la même guerre d'Alexandre contre Darius, il n'y a rien d'admirable & de surprenant que la puissance d'un Roi de Perse, & le prodigieux nombre de ses troupes. Cela étonne d'abord, l'on jette ensuite les yeux sur le victorieux, on le regarde comme le plus grand homme du monde; on est saisi d'admiration, quoiqu'il n'y ait pas grand sujet. Contre qui a-t-il combattu? Contre une multitude d'hommes & peu de soldats, & infiniment moins qu'il n'y en avoit dans l'armée Gréque. Ce qui diminuë encore la gloire d'Alexandre, c'est cette prodigieuse facilité qu'il trouva à vaincre ces nations Asiatiques molles & efféminées, qui combattoient sans aucun art & sans discipline. Ce qu'il y a encore de plus fâcheux pour sa gloire, c'est qu'il se trouve avoir en tête un Général qui ne fut jamais l'ombre d'un Capitaine médiocre. Quels embarras! quels obstacles! quelle valeur le Grec a-t-il à surmonter? Ces Perses étoient-ils bien dignes d'un Capitaine, & d'une milice intrépide comme celle qu'il commandoit? N'eût-elle pas acquis une renommée & une gloire plus inconteſtable en Occident qu'en Orient? César, dans la bataille qu'il gagna contre Pharnaces avec une rapidité, qui produisit la lettre fameuse qu'il écrivit à Rome après cette victoire, *Veni, vidi, vixi:* César, dis-je, enviоit à Pompée, & aux autres Généraux des armées Romaines, le bonheur d'avoir acquis tant de gloire à si bon marché en Orient. C'étoit bien toute autre chose en Occident. Voilà les Turcs qui sont aujourd'hui la conquête de la Perse, quelle facilité ne rencontrent-ils pas? Qu'ils viennent en Occident, ils trouveront à qui parler avec leurs forces innombrables. Car que peut le nombre contre la valeur instruite, contre un plus grand art, & des armes plus avantageuses, qui suppléront au défaut du nombre?

Selon les partisans des grandes armées, la guerre d'Eryce & celle contre les rebelles d'Afrique, dont nous parlerons dans ce premier Livre, sont d'une très-petite considération. Celle du Peloponése est selon eux peu digne de Thucydide, qui nous l'a donnée, quoiqu'elle nous offre des Capitaines, dans l'un & l'autre parti, d'une intelligence profonde & d'une expérience consommée; mais comme ils commandent de petites armées, & dont les plus fortes vont à peine à vingt mille hommes, ils passent pour très-médiocres dans leur imagination. Que penser de cela? Un homme est-il plus habile, & se rend-il plus digne de notre estime & des cornets de la renommée, parce qu'il marche en plus grand appareil & en plus grand équipage? Je sai que les grands sujets, & les événemens extraordinaires, qui décident des grandes Monarchies, font plus d'impression, & plaisent beaucoup plus à l'esprit. Cela vient de leur rareté; mais sont-ils de quelque instruction pour les gens de guerre? D'aucune: sans remonter plus haut, on fait les conquêtes de Cyrus, d'Alexandre le Grand, de Mahomet, de Gingiscan, de Timur-Bec: y a-t-il beaucoup à apprendre? Quel profit peut-on faire de la conduite de ces Conquérans? Ce sont pourtant des Conquérans, des torrens impétueux qui inondent, qui se débordent & qui s'épandent sur toute l'Asie, jusques dans les Indes, & qui pour le moins valent bien Alexandre, qui surmonte tout sans aucune ré-

sistan-

ſiſtance; au lieu que ces premiers trouvent des hommes en leur chemin, & des hommes très-redoutables.

Ces ſortes de guerres, ces armées innombrables, & les événemens prodigieux qu'elles produiſent par le bouleverſement de pluſieurs Monarchies, plaiſent & amuſent comme les Romans, & les Romans comme les Hiſtoires de ces fameux conquérans, inſtruiſent peu les gens de guerre. Il y a par tout à apprendre dans les petites guerres, & c'eſt dans celles-ci uniquement que la ſcience & l'intelligence paroiſſent le plus particuliérement: il faut même plus de l'une & de l'autre que dans les grandes, dont le nombre fait tout le mérite. On apprend infiniment dans la guerre du Peloponéſe, qui faiſoit toute l'étude de Charles-Quint, & qu'il liſoit ſans ceſſe. On s'inſtruit beaucoup plus encore dans les deux de Barcas. Nous trouvons beaucoup plus à profiter dans la guerre de Céſar contre Aſranius, que dans les trois meilleures campagnes d'Alexandre le Grand en Aſie: celle du même Céſar auprès de Dyrrachium, ou pour mieux dire, celle qui décida de l'Empire Romain contre Pompée, eſt encore un très-grand ſujet d'admiration. La campagne de M. de Turenne de 1674. vaut bien une des plus belles de Céſar. Celle de l'année ſuivante, qui fut la derniére de ce grand homme, fut ſon chef-d'œuvre. Elle eſt comparable à celle d'Aſranius. Décidons, ſans être trop hardi, elle eſt au-deſſus. Car cet Aſranius, quoique fort habile, ne valoit pas Montécuculi: celui-ci étoit digne d'être oppoſé à Céſar, & non pas l'autre. Il le fut à M. de Turenne, quelle campagne! Je n'en vois point de ſi belle dans l'antiquité; il n'y a guéres que les experts dans le métier qui puiſſent en bien juger. Combien d'obſtacles réciproques à ſurmonter! Combien de chicanes, de marches & de contre-marches, de variations d'armes & de manœvres profondes & ruſées! C'eſt en cela ſeul que l'on reconnoit les grands hommes, & non dans la facilité de vaincre, & dans le prodigieux nombre de troupes qui combattent des deux côtés.

Il y a peu de maximes de l'invention de nos Modernes qui ne clochent dans quelqu'un de leurs membres. Dieu n'eſt pas plus pour les gros eſcadrons contre les petits, que pour les petites armées contre les grandes. Il y a mille éxemples de cette vérité, & pour le moins autant pour les petites que pour les grandes. Henry le Grand, & M. de Turenne, ont été plus heureux qu'aucun des Modernes; ils étoient comme inſpirés, leurs maximes ſont des oracles. Celui-ci diſoit qu'une armée, qui paſſoit cinquante mille hommes, devenoit incommode au Général qui les commandoit, & aux ſoldats qui la compoſoient. Rien n'eſt plus judicieux & plus vrai que cette maxime. Les mauvais Généraux cherchent toujours à réparer par le nombre le défaut de leur courage & de leur intelligence; ils n'ont jamais aſſez de troupes, quoique l'ennemi en ait moins. Ils épuiſent toutes les garniſons d'une frontiére, & les vivres tout en même tems, pour groſſir leurs armées, & gagner l'avantage du nombre, & l'avoir bien au-delà; ils donnent envie à l'ennemi d'aſſiéger ces places, & font voir en même tems qu'ils ſe défient de leur capacité; & s'ils ne font rien avec des forces ſi ſupérieures, ils nous font juger que c'eſt à bon droit qu'ils ſe rendent juſtice, & que leur hardieſſe n'eſt pas telle qu'ils la vantoient.

Un Général, qui trouve un tel antagoniſte en tête, quoique plus foible, ne doit jamais l'éviter, & encore moins le ménager; il en aura raiſon par le ſtratagême & par les chicanes qu'il peut lui oppoſer, car la foibleſſe vive & agiſſante eſt une eſpéce d'offenſive: comme elle cherche à éviter ſon ennemi, elle trouve toujours des poſtes qui lui ſont avantageux & favorables contre la ſupériorité du nombre. C'étoit le grand principe de Ziſca, qui ſe réſervoit toujours la liberté de profiter de l'occaſion, ou de la faire naître, & de n'en fournir aucune à ſon ennemi.

Quels efforts ne fit-on pas? quelles prodigieuſes forces ne mit-on pas en campagne

pour réduire ce grand Capitaine, qui a la hardieſſe, avec une armée de vingt à vingt-cinq mille hommes, d'en attaquer cent mille, de les battre, ou de les diſſiper par la ſeule terreur de ſon nom? On voit peu de grandes armées qui réuſſiſſent lorſqu'on ſe défend bien, elles ſe diſſipent d'elles-mêmes; l'on voit bientôt la confuſion & le déſordre s'y introduire par la faute de paie, par la diſette & les maladies, leur propre grandeur entraîne leur ruine.

Cet article des grandes armées me tenoit au cœur depuis longtems, je l'ai déchargé d'autant, la guerre d'Eryce m'en aiant fourni l'occaſion; je ne pouvois ſupporter que l'on ne s'apperçût pas que les armées peu nombreuſes des deux côtés, ſont les plus ſavantes & les plus inſtructives.

Je ne vois aucun de nos Auteurs militaires qui ait traité une matiére ſi importante, ni aucun du métier ou autre qui n'ait été plus touché, & qui n'ait fait plus de cas des guerres d'Alexandre, & des autres Conquérans à groſſes armées, que de celles des Capitaines qui n'en ont jamais commandé que de médiocres.

Nous nous ſommes apperçûs, par les entretiens que nous avons ſi ſouvent eus, & que nous avons tous les jours avec un nombre d'amis & de Savans militaires François & étrangers, qu'ils étoient autant épris & autant admirateurs des groſſes guerres que nous le ſommes peu. La raiſon de cela eſt, qu'ils avoient négligé de lire les Hiſtoriens qui ont écrit des guerres qui ſe ſont paſſées entre les peuples de la Gréce. Ils ſe défirent bientôt de leurs préjugés, lorſque nous leur fîmes voir qu'il y avoit tout à admirer & tout à apprendre dans celles-ci, & très-peu dans les grandes, comme nous l'avons ſi ſouvent répété. Nous leur indiquâmes les Hiſtoriens qui en ont écrit, entr'autres Thucydide & Xenophon, comme les ſeuls, où il falloit puiſer les connoiſſances pour la conduite des guerres d'une nature toute différente de celles des Conquérans à puiſſance formidable. Ils ont reconnu, par l'étude qu'ils en ont faite, que nous avions eu très-grande raiſon de leur dire que c'étoit à ces ſortes de guerres qu'il falloit uniquement s'attacher, les lire & les méditer avec d'autant plus de ſoin; qu'elles ſont toutes de conduite & d'un détail tout à fait extraordinaire par rapport aux lieux, aux difficultés, & aux chicanes que deux habiles Chefs d'armées s'oppoſent l'un à l'autre, & dont chacun tâche de profiter par la ſcience & par l'expérience. L'on voit dans ces Auteurs tout ce que l'art peut imaginer & inventer de ruſes & d'artifices dans l'attaque comme dans la réſiſtance, les divers poſtes qu'on occupe, & les différens mouvemens & campemens qu'on eſt obligé de faire pour rendre inutiles ceux de l'ennemi. Pour faire la guerre ſur ces principes, il faut l'avoir bien étudiée & pratiquée longtems.

Ces ſortes de camps & de poſtes favorables pour tirer la guerre en longueur, ſe rencontrent par tout dans les païs mêlés, & dans ceux de montagnes & de défilés; mais les Généraux capables de les connoître, les Amilcars, les Fabius, les Céſars, les Zilcas, les Turennes, & les Starembergs ſont très-rares en tous tems & en tous lieux, parce que cela dépend de l'eſprit, de la ſcience & du coup d'œil; qualités qui doivent toujours marcher enſemble & de conſerve. Mais qu'eſt-ce que ce coup d'œil, dira quelqu'un? s'apprend-t-il? Nous ſoutenons qu'il s'apprend; c'eſt ce que nous allons démontrer dans les deux paragraffes ſuivans: la matiére eſt un peu ſéche, mais nous tâcherons de l'égaier; car le dogme a beſoin de beaucoup d'artifice & d'un grand art; il veut être orné & paré, l'inſtruction ſe cache ſous ces dehors, & nous l'aimons enſuite indépendamment de la parure.

Digitized by Google

§. II.

Que le coup d'œil militaire produit le grand & le beau d'une guerre. Qu'il peut s'acquérir par l'étude & l'application. Erreur de ceux qui prétendent que c'eſt un préſent de la nature.

C'Eſt le ſentiment général que le coup d'œil ne dépend pas de nous, que c'eſt un préſent de la nature, que les campagnes ne le donnent point du tout, & qu'en un mot il faut l'apporter en naiſſant, ſans quoi les yeux du monde les plus perçans ne voient goute, & marchent dans les ténébres les plus épaiſſes. On ſe trompe, nous avons tous le coup d'œil, ſelon la portion d'eſprit & de bon ſens qu'il a plû à la Providence de nous départir. Il naît de l'un & de l'autre, mais l'acquis l'affine & le perfectionne, & l'expérience nous l'aſſûre. On voit par les actions & la conduite d'Amilcar, qu'il l'avoit très-bon & très-fin, parce qu'il poſſédoit toutes les qualités qu'on demande pour le coup d'œil, & dans le plus haut point de perfection, où peut-être jamais Général les ait pouſſées, comme on le peut remarquer dans cette guerre d'Eryce, & plus encore dans celle des ſoldats rebelles d'Afrique.

Avant que d'entrer dans l'explication de la méthode dont on peut ſe ſervir pour acquérir ce talent, qu'on croit fauſſement être un don de la nature, il eſt néceſſaire d'en donner la définition. Le coup d'œil militaire n'eſt autre choſe que l'art de connoître la nature & les différentes ſituations du païs où l'on fait, & où l'on veut porter la guerre, les avantages & les déſavantages des camps & des poſtes que l'on veut occuper, comme ceux qui peuvent être favorables ou déſavantageux à l'ennemi. Par la poſition des nôtres, & par les conſéquences que nous en tirons, nous jugeons ſûrement alors des deſſeins préſens, & de ceux que nous pouvons avoir par la ſuite. C'eſt uniquement par cette connoiſſance de tout un païs, où l'on porte la guerre, qu'un grand Capitaine peut prévoir les événemens de toute une campagne, & s'en rendre pour ainſi dire le maître; car jugeant par ce qu'il fait de ce que l'ennemi doit néceſſairement faire, obligé qu'il eſt par la nature des lieux à ſe régler ſur ſes mouvemens pour s'oppoſer à ſes deſſeins, il le conduit ainſi de camp en camp, & de poſte en poſte, au but qu'il s'eſt propoſé pour vaincre. Voilà en peu de termes ce que c'eſt que le coup d'œil militaire, ſans lequel il eſt impoſſible qu'un Général puiſſe éviter de tomber dans une infinité de fautes d'une extrême conſéquence; en un mot, il n'y a rien à eſpérer pour la victoire, ſi l'on eſt dépourvû de ce qu'on appelle coup d'œil à la guerre; & comme la ſcience militaire eſt de la nature de toutes les autres, qui demandent l'uſage pour les bien poſſéder dans les différentes parties qui la compoſent, celle dont je traite ici eſt une de celles qui demandent la plus grande pratique.

Philopœmen, un des plus grands Capitaines de la Gréce, qu'un illuſtre Romain appella le dernier des Grecs, avoit un coup d'œil admirable: on ne doit pas le conſidérer en lui comme un préſent de la nature, mais comme le fruit de l'étude, de l'application, & de ſon extrême paſſion pour la guerre. Plutarque nous apprend la méthode dont il ſe ſervit pour voir de tout autres yeux que de ceux des autres pour la conduite des armées. Le paſſage mérite d'être rapporté. „ Il écoutoit volontiers les diſcours, & liſoit les traités des Philoſophes, dit l'Auteur Grec: non tous, mais ſeulement ceux qui pouvoient l'aider à faire des progrès dans la vertu. De toutes les grandes idées d'Homére, il ne cherchoit & ne retenoit que celles qui peuvent éguiſer le courage, & porter aux grandes actions. Et pour toutes les autres lectures, il aimoit ſur tout à lire les traités d'Evangelus, qu'on appelle *les Tactiques*, c'eſt-à-dire l'art de ranger les trou-

„ pes en bataille, & les Hiſtoires de la vie d'Alexandre: car il penſoit qu'il falloit tou-
„ jours rapporter les paroles aux actions, & ne lire que pour apprendre à agir; à moins
„ qu'on ne veuille lire ſeulement pour paſſer le tems, & pour ſe former à un babil in-
„ fructueux & inutile. Quand il avoit lû les préceptes & les régles des tactiques, il ne
„ faiſoit nul cas d'en voir les démonſtrations par des plans ſur des planches, mais il en
„ faiſoit l'application ſur les lieux mêmes & en pleine campagne. Car dans les marches
„ il obſervoit éxactement la poſition des lieux hauts & des lieux bas, toutes les cou-
„ pures & les irrégularités du terrain, & toutes les différentes formes & figures que les
„ bataillons & eſcadrons ſont obligés de ſubir à cauſe des ruiſſeaux, des ravins & des
„ défilés qui les forcent de ſe reſſerrer ou de s'étendre; & après avoir médité ſur cela
„ en lui-même, il en communiquoit avec ceux qui l'accompagnoient. En général il
„ paroît que Philopœmen avoit une inclination trop forte pour les armes, qu'il em-
„ braſſoit la guerre comme une profeſſion qui donnoit plus d'étenduë à la vertu; & en
„ un mot qu'il mépriſoit ceux qui ne s'appliquoient pas à ce métier, comme gens
„ oiſeux & inutiles".

C'eſt en abrégé les préceptes les plus excellens qu'on ſauroit donner à un Prince, à un Général d'armée, & à tout Officier qui veut parvenir & monter aux grades les plus éminens de la milice. Cette méthode eſt unique, & rend, comme dit fort judicieuſement le Traducteur, la pratique des préceptes bien plus aiſée dans l'occaſion, que de voir les plans ſur des planches. Plutarque accuſe & blâme même Philopœmen d'avoir porté la paſſion de la guerre au-delà des bornes raiſonnables. M. Dacier ne manque pas de lui applaudir. L'un & l'autre jugent très-peu équitablement de ce grand Capitaine, ſans ſavoir trop bien ce qu'ils diſent: comme ſi la ſcience de la guerre n'étoit pas immenſe, qu'elle ne renfermât pas preſque toutes les autres dans ſon tourbillon, & que pour en acquérir la connoiſſance il ne fallût pas une application longue & pénible. Plutarque n'étoit pas guerrier, ſon Traducteur encore moins: ni l'un ni l'autre n'a pris garde que Philopœmen étoit ſavant comme la plûpart des grands Capitaines, & qu'il s'attachoit à l'étude de la Philoſophie & de l'Hiſtoire, ſi néceſſaire aux gens de guerre: pourquoi trouver mauvais qu'un homme s'applique & ſe livre entiérement à l'étude des ſciences qui ont rapport à ſa profeſſion? Celle des armes n'eſt pas ſeulement la plus noble, elle eſt encore la plus étenduë & la plus profonde, & par conſéquent elle éxige une plus grande application; ce que fait ce grand Capitaine pour ſe former le coup d'œil, eſt une choſe très-néceſſaire & très-importante pour le commandement des armées, de là dépend le ſalut & la gloire d'un Etat.

On ne peut douter que la tactique, ou l'art de mettre les armées en bataille, de les camper & de les faire combattre, ne ſoit tout à fait roiale. Quelle raiſon avoit Annibal de mettre Pyrrhus, Roi des Epirotes devant Scipion, & immédiatement après Alexandre, quoique celui-ci ne fût pas ſi habile? Il n'en eut ſans doute point d'autre, ſinon que le premier avoit excellé pardeſſus tous dans cette grande partie de la guerre, quoique Scipion ne lui cédât pas ſur ce point, comme il le fit voir à Zama. Annibal y fut-il moins éxercé que les deux autres? Philopœmen voioit que l'étude de la tactique & les principes d'Evangelus ne lui ſerviroient de rien, s'il n'y joignoit le coup d'œil ſi néceſſaire au Général d'armée: ſa méthode nous a toujours plû, & nous l'avons toujours pratiquée dans nos voiages comme dans l'armée.

§. III.

Qu'il ne faut pas attendre l'occaſion de la guerre pour ſe former le coup d'œil, qu'on peut l'apprendre & l'acquérir par l'éxercice de la chaſſe. Eloge de Machiavel.

IL y a pluſieurs choſes néceſſaires pour parvenir à cette connoiſſance, une très-grande application à ſon métier, c'eſt là la baſe; on prend enſuite une méthode: quoique celle du Capitaine Grec ſoit bonne, nous croions avoir beaucoup enchéri, ou du moins trouvé ce que l'Auteur Grec a négligé de nous apprendre plus particuliérement. L'on ne fait pas toujours la guerre. Il ne faut pas s'imaginer non plus qu'on puiſſe s'y rendre habile par la ſeule expérience, ſur laquelle la capacité de la plus grande partie des gens de guerre eſt fondée aujourd'hui; elle ne fait que perfectionner, & ne ſert preſque de rien, ſi l'on ne joint l'étude des principes: car la guerre étant une ſcience, elle s'apprend comme toutes les autres où l'on ne ſauroit ſe rendre habile, ſi l'on n'y commence par l'étude des principes. Deux ſiécles de guerre perpétuelle ſuffiroient à peine pour nous conduire par l'expérience des faits; il faut la laiſſer en propre aux ames ordinaires, & fournir aux grands Capitaines des moiens plus courts pour monter à la gloire ſans la devoir à la capacité des autres, qu'on ne rencontre pas toujours. Il eſt donc néceſſaire d'étudier la guerre avant que de penſer à la faire, & de s'appliquer toujours & ſans ceſſe lorſqu'on la fait.

J'ai dit plus haut qu'on ne fait pas toujours la guerre, j'ajoute encore que les armées ne ſont pas toujours aſſemblées & en mouvement: l'on eſt au moins ſix mois dans le repos d'un quartier d'hiver, & ſix mois ne ſuffiſent pas pour nous former le coup d'œil pour la guerre. Il eſt vrai qu'on l'apprend beaucoup plus dans les marches, dans les fourrages, & dans les différens camps & les divers poſtes où les armées campent; les idées ſont plus nettes alors pour juger & réfléchir ſur le païs que l'on voit, & les pratiques que l'on obſerve; mais cela n'empêche pas que, par le ſecours de l'eſprit & de l'imagination, on ne puiſſe en faire uſage ailleurs que dans les armées, & qu'on ne s'affine le jugement & la vûe à la chaſſe, ou en voiageant. J'en puis parler par l'expérience que j'en ai faite.

Rien ne contribuë davantage à nous former le coup d'œil que l'éxercice de la chaſſe; car outre qu'il nous met au fait du païs & de ſes différentes ſortes de ſituations, qui ſont infinies, & jamais les mêmes, on apprend encore dans ce bel éxercice mille ruſes & mille choſes qui ont rapport à la guerre: mais la principale eſt la connoiſſance des lieux qui nous forme le coup d'œil, ſans que nous y prenions garde; & ſi l'on s'éxerce à cette intention, pour peu de réfléxions qu'on y ajoute, on pourra acquérir la plus grande & la plus importante des qualités d'un Général d'armée. Le grand Cyrus eut moins ſon plaiſir en vûe, en ſe livrant tout entier à la chaſſe pendant ſa jeuneſſe, que le deſſein de ſe rendre propre pour la guerre, & pour la conduite des armées. Xenophon, qui a décrit ſa vie, ne nous laiſſe aucun doute là-deſſus. Il dit que ce grand homme allant faire la guerre au Roi d'Armenie, raiſonnoit ſur cette expédition comme s'il ſe fût agi d'une partie de chaſſe entrepriſe dans un païs de montagnes. Il s'expliquoit ainſi à Chryſante, un de ſes Officiers Généraux, qu'il envoioit dans les endroits les plus âpres, & dans les vallées les plus difficiles, pour en gagner les entrées & les iſſuës, & couper la retraite à ſes ennemis. „ Imagine-toi que c'eſt une chaſſe que nous allons „ faire, & que tu as la charge de demeurer aux toiles, tandis que je battrai la campa- „ gne. Sur tout, ſouviens-toi qu'il ne faut point commencer la chaſſe que les paſſa- „ ges ne ſoient occupés, & que ceux qui ſont en embuſcade ne doivent pas être vûs,

„ pour ne pas effaroucher le gibier..... Garde-toi de t'engager dans le fort du bois,
„ dont tu aurois peine à te retirer, & commande à tes guides, qu'à moins d'abréger
„ extrêmement le chemin, ils te conduiſent toujours par les routes les plus faciles: car
„ en fait d'armée, le plus beau chemin eſt toujours le plus court.

Que Xenophon ait romaniſé cette Hiſtoire de Cyrus pour nous donner un abrégé de ſcience militaire traité hiſtoriquement, peu nous importe, ſi tout ce qui a rapport à cette ſcience eſt vrai & ſolide. Il veut nous faire connoître que la chaſſe nous méne à bien des connoiſſances; que c'eſt un éxercice honnête, & très-néceſſaire à ceux qui ſont nés pour commander comme pour obéir, parce qu'elle nous rend plus propres à ſoutenir les fatigues de la guerre, fortifie le tempérament, & forme le coup d'œil: car une connoiſſance éxacte d'une certaine étenduë de païs nous facilite celle des autres, pour peu qu'on les voie. Il ne ſe peut qu'ils n'aient quelque conformité entr'eux, quoiqu'ils ſoient tous différens, *& la parfaite connoiſſance de l'un nous conduit à celle de l'autre*, dit Machiavel dans ſes Diſcours politiques. *Au contraire, ceux qui ne ſont point formés à cette habitude, ont beaucoup de peine à y parvenir: au lieu que les autres d'un coup d'œil apperçoivent l'étenduë d'une plaine, l'élévation d'une montagne, la grandeur & l'aboutiſſement d'une vallée, & toutes les circonſtances des différentes natures du terrain, auſquelles ils ſe ſont formés autrefois par beaucoup d'expérience & d'étude.* Je ne penſe pas qu'aucun Auteur ait traité cette matiére que celui que je viens de citer; le reſte eſt excellent: je vais le copier.

Rien n'eſt plus vrai, continuë-t-il, *que ce que j'avance ici: s'il en faut croire Tite-Live, & l'éxemple qu'il nous met devant les yeux de la perſonne de Publius Décius, qui étant Tribun dans l'armée commandée par le Conſul Cornelius contre les Samnites, il arriva que ce Général ſe laiſſa pouſſer dans un vallon où l'ennemi auroit pû le renfermer: dans cette extrémité Décius dit au Conſul*, voiez-vous cette éminence qui commande les ennemis? c'eſt un poſte qui doit ſervir à nous tirer d'affaire, ſi nous ne perdons pas un ſeul moment pour nous en rendre maîtres, puiſque les Samnites ont eu l'aveuglement de l'abandonner. *Et avant que Décius eût parlé de cette ſorte au Conſul, Tite-Live dit que* Décius avoit apperçû au travers des bois une colline qui commandoit le camp de l'ennemi; qu'elle étoit aſſez eſcarpée & de difficile accès, pour des troupes peſamment armées; mais qu'elle étoit aiſée pour des ſoldats armés à la légére. *Que le Conſul commanda au Tribun de s'en rendre maître, avec trois mille hommes qu'il lui donna; ce qu'aiant heureuſement éxécuté, toute l'armée ſe ſauva pour ſe mettre auſſi en lieu de ſûreté, avec les troupes qu'il commandoit*, ordonna à quelques gens de le ſuivre, pendant qu'il y avoit encore un reſte de lumiére, afin de découvrir les endroits gardés par l'ennemi, & ceux par où l'on pouvoit faire retraite; & il alla à la découverte habillé comme un ſimple ſoldat, afin que les Samnites ne s'apperçûſſent pas que c'étoit un des Officiers Généraux qui battoit l'eſtrade.

Si l'on fait réflexion ſur tout ce que Tite-Live dit ici, continuë Machiavel, *l'on verra combien il eſt néceſſaire à un bon Capitaine de ſavoir juger de la nature d'un païs: car ſi Décius n'eût pas eu cette connoiſſance, il n'auroit pû ſavoir combien il étoit avantageux aux Romains de s'emparer de cette hauteur, & il n'auroit pû voir de loin ſi elle étoit de facile ou de difficile accès: quand enſuite il en fut le maître, & qu'il étoit queſtion d'aller rejoindre le Conſul, il n'auroit pû non plus découvrir de loin les poſtes que l'ennemi gardoit, & ceux par où ils pouvoient faire retraite. Il falloit donc abſolument que Décius fût fort intelligent dans ces ſortes de choſes; car avec cette connoiſſance il ſauva l'armée Romaine en s'emparant de cette hauteur, & enſuite il trouva le moien de ſe délivrer des ennemis qui l'environnoient dans ce poſte.*

Il y a très-peu de gens de guerre capables de tirer d'un fait hiſtorique les obſervations

qu'on vient de lire dans ce paſſage de Machiavel, c'eſt tout ce que pourroit faire l'homme le plus conſommé dans le métier des armes. Je n'en ſuis nullement ſurpris, une étude profonde & réfléchie de l'Hiſtoire nous méne néceſſairement à une infinité de connoiſſances qui nous mettent en état de juger ſainement & ſolidement de tout. L'étude de la politique, dont l'Hiſtoire eſt le fondement, eſt un puiſſant moien pour nous perfectionner l'eſprit & le jugement. Les *Diſcours politiques* & militaires de cet Auteur ſur les Décades de Tite-Live, ſont un ouvrage immortel: je le trouve digne de la curioſité des gens de guerre, & d'en être bien lû & bien médité. Sa vie de Caſtrucio, un des plus grands Capitaines de ſon ſiécle, quoique peu connu, n'eſt pas moins admirable: elle eſt toute ornée de faits curieux, très-inſtructifs, & pleins de réfléxions & d'obſervations militaires que peu de gens ſavent faire, tant cet homme avoit le génie tourné au métier; hors un livre de guerre de ſa façon qui ne lui fait pas beaucoup d'honneur, quoiqu'il ait pillé Végéce, qu'il a très-mal traveſti, il eſt admirable en tout. Il s'étoit trouvé dans un tems où l'Italie étoit agitée de tant de troubles & de guerres inteſtines & étrangéres, qu'il ne faut pas être ſurpris qu'un homme d'eſprit & de jugement, ſavant d'ailleurs, ait été capable d'un ſi bel ouvrage; car comme il ſe trouvoit ſur les lieux, il étoit en état d'avoir d'excellens mémoires, & de conſulter les Officiers qui s'étoient trouvés dans ces guerres.

§. IV.

Le coup d'œil réduit en principes & en méthode.

UN Général qui eſt à la tête d'une armée doit penſer, méditer ſans ceſſe & perpétuellement, ſoit dans ſon camp, ſoit dans ſa marche, voir tout par ſes yeux, s'il lui eſt poſſible, & jamais par ceux d'autrui: il n'y en a pas, dit-on, de meilleurs que ceux du maître. En effet il eſt preſque impoſſible à un Général d'armée de bien régler l'état de la guerre, & de juger des deſſeins de ſon ennemi, non plus que des ſiens propres, s'il n'eſt parfaitement inſtruit du païs où il fait la guerre: tout Chef d'armée qui négligе une choſe ſi importante, ne mérite point le nom de Général. Les ſoldats & les Officiers de ſon armée ſont diſpenſés de ſoin; mais ceux de ces derniers qui veulent avancer dans la ſcience des armes, & qui veulent pouſſer au loin leur fortune, ne le ſont pas. Ceci ne regarde pas moins les grands Seigneurs, dont le nom fait ſouvent tout le mérite, & leur donne le droit de nous commander, que ceux qui ſe l'acquiérent uniquement par leur application & par leur courage: ceux-ci comme les autres, qui veulent ajouter à leurs titres les vertus & les qualités qui peuvent les rendre capables de la conduite des armées doivent néceſſairement s'attacher à ſe former le coup d'œil pour la guerre: c'eſt là le premier principe du Général, il n'eſt pas moins celui de l'Officier particulier; c'eſt le ſeul peut-être de la ſcience des armes, qui demande la plus grande pratique, & le ſeul encore qui nous méne au grand de la guerre très-facilement: il nous conduit à tout.

Pour avancer & ſe former dans cette connoiſſance, il faut que notre imagination travaille conſtamment, à la guerre, à la chaſſe, dans nos voiages, ou dans nos promenades à pied ou à cheval. Dès qu'on eſt arrivé dans un camp, on doit éxaminer, en repos & dans ſa tente, la carte du païs où l'on eſt, & le poſte que l'on occupe avec beaucoup d'attention; conſidérer auſſi où l'ennemi eſt campé, ſi l'une ou l'autre des deux armées couvre ſes places; ſi la ligne de communication eſt bien obſervée pour la ſuivre, & couler ſur la même paralléle ſelon les mouvemens que chacun peut faire, & ſi l'un peut ſe ſaiſir d'un poſte important plutôt que l'autre; ſi les deux armées ſont aſſûrées à leurs aî-

Digitized by Google

les, & à quoi ; ſi l'une peut entreprendre ſur l'autre, le chemin qu'elle a à faire ; les obſtacles qu'elle peut rencontrer dans ſa marche, le tems qu'il lui faut pour venir à nous, ou à nous pour aller à elle ; d'où chacune tire ſes vivres ; ſi nous pouvons intercepter ſes convois, ou ſi elle peut nous couper les nôtres ; ſi nous faiſons tels & tels mouvemens ſur notre droite, ou ſur notre gauche, où eſt-ce que cela nous ménera ; où eſt-ce que nous irons nous-mêmes, ſi l'ennemi s'en aviſe plutôt que nous, ou s'il remuë ſon camp d'une toute autre façon. Rien de plus inſtructif que cela, & rien qui forme davantage l'eſprit & le jugement : c'eſt la logique militaire, au moins le commencement. C'eſt ainſi qu'on médite d'abord ſur la carte, mais véritablement ſur une idée fort confuſe ; car la carte n'eſt autre choſe que l'idée d'un païs : il s'en faut bien qu'on puiſſe raiſonner deſſus avec quelque certitude.

On forme un projet de campagne dans le cabinet, ſoit d'offenſive, ſoit de défenſive ; on conſulte la carte, c'eſt preſque toujours l'oracle où l'on a recours, il ſeroit trop dangereux de s'informer des gens qui ont une grande connoiſſance des lieux, cela leur feroit bientôt connoître les deſſeins que l'on a en tête ; on ne va donc qu'au gros des choſes, le Général ſe réſervant d'agir enſuite ſelon la nature du païs où l'on s'eſt déterminé de porter la guerre. Cela me ſemble peu ſûr & fort abrégé pour un projet de campagne qui n'eſt pas de petite importance, on ne ſe conduit pas ainſi dans les conſeils lorſqu'on trouve des Généraux, comme M. de Turenne, M. le Prince, le Maréchal de Luxembourg, qui raiſonnoient & établiſſoient l'état de la guerre ſur la connoiſſance qu'ils avoient du païs : un projet qui ſort de telles mains, ſort tout parfait, comme je crois qu'il le feroit encore pour la Flandre, ſi M. de Puyſegur l'avoit enfanté.

Un Officier particulier qui n'eſt pas initié dans les miſtéres, & qui ne médite que pour s'inſtruire aux grandes parties de la guerre, & ſe former le coup d'œil, n'a pas ſeulement l'avantage de raiſonner ſur la carte, comme on fait à la Cour ; mais il en a un beaucoup plus grand, qui eſt d'être ſur les lieux, & de voir même plus librement, & de pouſſer plus loin ſa curioſité que ne peut faire ſon Général ; car rien ne l'empêche de courir le parti ſur l'ennemi : ce que l'autre ne ſauroit faire. Il peut aller où il lui plaît pour reconnoître le païs, & raiſonner à la vûe des objets, après l'avoir fait ſur la carte du païs ; car c'eſt la premiére choſe que l'on doit faire : par là on ne laiſſe pas que de s'en former une idée qui nous aide beaucoup, lorſqu'après cet éxamen l'on ſe tranſporte ſur les lieux, où l'armée eſt bien établie.

On doit d'abord commencer par bien reconnoître la poſition du camp, & tout le terrain que l'armée occupe, ſes avantages & ſes défauts : on paſſe de là au champ de bataille, on le parcourt en gros, enſuite on l'éxamine en détail & par parties : on obſerve d'abord ſi les ailes ſont appuiées ; ſi c'eſt un ruiſſeau, on en éxamine les bords & le fond, s'il eſt bon ou mauvais, s'il eſt guéable par tout, ou en certains endroits ſeulement. S'il l'eſt, on doit juger alors que c'eſt un mauvais appui ; que l'ennemi peut profiter de cet avantage, & gagner le flanc ou les derriéres de cette aîle par un détour. On obſerve alors le terrain qui eſt en delà, s'il eſt couvert, ou s'il eſt ras & pelé, s'il y a des hauteurs qui commandent au camp, & s'il eſt néceſſaire de s'y établir pour ſe couvrir de ce côté, ou ſi on peut s'en prévaloir contre l'ennemi. Si c'eſt un marais qui couvre cette aile, on doit éxaminer ſi le fond eſt de bonne tenuë, on doit le ſonder, & s'informer des gens du païs, ſi l'on peut faire regonfler les eaux, pour le rendre moins praticable. On écrit tout ce qu'on remarque pour y méditer à loiſir, & en tirer les conſéquences par l'inſpection du terrain.

On paſſera de là à la gauche : ſi elle ſe trouve fermée par un village, il en fera le tour pour le reconnoître avec toute l'éxactitude militaire ; il éxaminera les maiſons qui le bordent, ſi elles ſont bonnes, ou de bois & de chaume ; s'il y en a qui en ſoient éloi-

loignées, & dont l'ennemi puiſſe ſe ſervir, s'il eſt important de fortifier le village, ou de faire des coupures dans les ruës, en ſoutenant les maiſons; ſi l'Egliſe eſt bonne, ſi le village n'eſt point commandé par quelque hauteur, ou s'il peut être tourné, il l'attaquera par imagination, il le défendra de même: rien ne me paroît plus capable de former le coup d'œil & le jugement que cette méthode. Après avoir mûrement examiné & écrit ce qu'on aura remarqué & obſervé du côté des aîles, on doit parcourir tout le front du champ de bataille d'une aile à l'autre.

Si l'armée eſt campée ſelon la coûtume ordinaire, la cavalerie ſur les aîles, & l'infanterie au centre, on doit éxaminer le terrain que la premiére a devant elle, & s'il eſt propre à cette arme: s'il eſt couvert & qu'il forme une plaine aſſez ſpacieuſe pour contenir cette aile de cavalerie, celui qui l'éxamine ne doit pas ſe régler là deſſus: il doit obſerver le terrain qui eſt en delà, & que l'ennemi doit occuper; car le poſte de l'un doit ſervir de régle à l'autre pour la diſpoſition des armes. En effet ſi l'ennemi qu'on veut combattre, ou qui cherche à nous attaquer, a derriére ou devant lui un terrain tout différent, & favorable à l'infanterie, il eſt aiſé de comprendre par le raiſonnement & les régles de la guerre, que ſi l'ennemi eſt pouſſé juſqu'à l'endroit couvert qu'il aura derriére lui, que la cavalerie devient alors inutile, qu'elle ne pourra pouſſer plus loin ſon avantage, & qu'elle ſera repouſſée par l'infanterie que l'ennemi plus habile & plus ſenſé aura logée dans ces lieux couverts pour ſoutenir ſa cavalerie.

Cette obſervation doit lui faire connoître la néceſſité de faire ſoutenir cette aîle par une autre d'infanterie à la ſeconde ligne (2); car ſi la cavalerie de la premiére ligne (3) eſt pouſſée par (4) juſqu'à l'infanterie ennemie (5), logée dans ces endroits couverts, il ne faut pas douter qu'elle ne ſe rallie ſous le feu de cette infanterie, qu'elle ne revienne enſuite à la charge, & que l'infanterie ne s'introduiſe dans les eſcadrons: on peut juger ce qu'il peut arriver, ſi l'on n'a pas de l'infanterie à lui oppoſer; au lieu qu'en faiſant ſoutenir une aîle de cavalerie par une d'infanterie à la ſeconde, & des pelotons (6) entrelaſſés & emboîtés dans les eſcadrons, on ſe trouve en état, après avoir battu (4), de le culbuter ſur ſon infanterie (5), & de l'attaquer à l'inſtant par l'infanterie (2), qu'on peut faire paſſer promptement entre les diſtances des eſcadrons. Ces raiſonnemens naiſſent aiſément par l'inſpection du terrain. On juge alors qu'une aîle de cavalerie ſoutenuë par elle ſeule ne vaut rien, & que le Général auroit dû faire camper de l'infanterie où il a mis de la cavalerie: on remarque cette faute pour en faire uſage, & en avertir le Général, s'il eſt capable de recevoir un avis de cette importance. Qu'on ne nous diſe pas qu'on tombe rarement dans ces ſortes de fautes, nous répondrions qu'on les remarque tous les jours dans les campemens, & qu'on eſt obligé, lorſqu'on ſe trouve attaqué, de faire une infinité de manœuvres toujours dangereuſes en préſence de l'ennemi, en changeant une arme, & la remplaçant par une autre. Je pourrois citer une infinité d'éxemples, même de nos jours, ſi cette matiére n'étoit un peu trop abondante pour l'alonger par des faits d'une beaucoup moindre importance que des raiſonnemens démonſtratifs.

Tout le terrain du front de cette aile étant bien obſervé, on pouſſe vers l'infanterie, que nous ſuppoſons au centre, on jette les yeux ſur ce terrain, on s'apperçoit qu'il eſt varié, & mêlé en certains endroits de chicanes & d'obſtacles très-propres pour l'infanterie, & quelques autres où la cavalerie peut être d'un grand effet, ſoutenuë par l'autre. Après avoir éxaminé le terrain de la droite de l'infanterie (7), ſi l'on trouve que le terrain eſt également avantageux d'un côté comme de l'autre, ou du moins propre à cette ſorte d'arme, on avancera plus avant ſur le champ de bataille, ou ſur le terrain que les deux armées doivent occuper des deux côtés. L'on ſuppoſe qu'il eſt différent de l'autre que l'on vient d'obſerver, c'eſt une petite élévation de terre (8) qui va ſe perdre en pente douce juſqu'à l'ennemi (9). On doit l'obſerver avec ſoin. Si le terrain qui lui

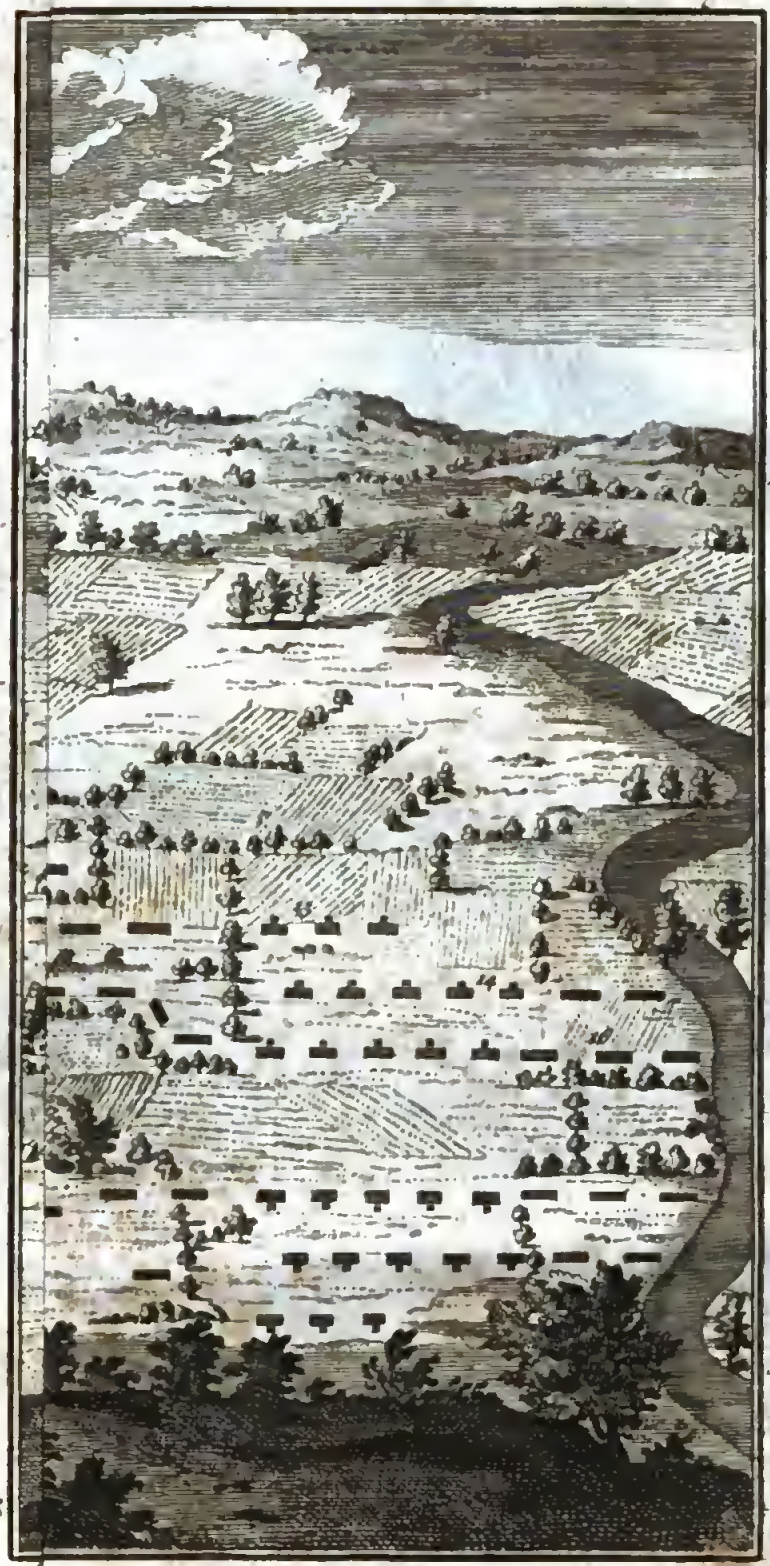
eſt oppoſé forme une plaine, on juge alors que c'eſt un endroit propre pour y dreſſer une batterie (10), que l'ennemi n'aura garde de laiſſer en repos, de peur d'en être longtems incommodé; & que pour s'en délivrer par un bon effort de ce côté-là, l'attaquer & s'en rendre le maître pour ſéparer les deux ailes des deux autres, il ne pourra faire le coup que par de l'infanterie (9), ſoutenuë d'autant d'eſcadrons (11) que la petite plaine en peut contenir. Il jugera alors qu'il faut poſter de l'infanterie ſur cette petite éminence ſoutenuë de la cavalerie (12) pour oppoſer des armes ſemblables.

S'il ſe préſente enſuite des terrains variés & mêlés de petites plaines, de champs clos, de maiſons tant d'un côté que de l'autre ſur tout le front de l'infanterie, il les obſervera avec attention. S'il y en a qui lui paroiſſent difficiles à forcer du côté de l'ennemi, il jugera bien que l'ennemi s'y poſtera, qu'il n'abandonnera pas un tel avantage, & qu'il y auroit trop de témérité à les attaquer. Il doit donc par imagination fortifier ces endroits moins que les autres, c'eſt-à-dire qu'il doit les tenir un peu moins garnis d'infanterie que ceux qui lui paroiſſent plus foibles, où il doit approcher ſes réſerves (13), & obſerver les emplacemens les plus commodes & les plus avantageux, pour y établir des batteries. Si en avançant plus avant juſqu'à la gauche (14), & au ruiſſeau (15) qui la couvre, il voit que le païs eſt ras & ouvert, & propre pour les manœuvres de cavalerie, il trouvera que la cavalerie eſt bien placée ſelon la méthode ordinaire, obſervant pourtant ſi les bords du ruiſſeau ſont bordés de haies & d'arbres touffus: ſi les bords de l'autre côté ne ſont pas garnis comme ceux 'en deçà, il jugera alors que l'ennemi pourroit y loger de l'infanterie, & y établir un feu ſur le flanc ce cette aile, & prendre même des revers; il penſera alors d'enlever cet avantage à l'ennemi, non ſeulement en propoſant de raſer & de couper ces haies, ces taillis ou ces arbres, mais de poſter de l'infanterie ou des dragons (16) ſur les flancs des deux ailes de la cavalerie.

Par ces obſervations il comprendra bientôt qu'on s'eſt campé, en bien des endroits, tout au contraire de ce qu'on doit pratiquer ſelon les régles de la guerre; qu'une partie de la cavalerie, qui ſe trouve poſtée à une aile, auroit dû être placée au centre, ou vers le centre, & l'infanterie occuper ſon terrain. C'eſt la nature des lieux qui doit régler le campement & l'emplacement de chaque arme. On ne peut pas camper par tout, & dans toutes ſortes de ſituations, ſelon l'ordre ordinaire de bataille; car lorſqu'on ſe trouve l'ennemi ſur les bras, l'on ſe voit obligé de changer tout l'ordre, & un tel remuement d'armes eſt très-dangereux. On fait tout à la hâte, les corps tranſportés d'un terrain à un autre ſont déſorientés, ils ne ſe reconnoiſſent plus, au lieu qu'ils connoiſſoient leurs premiers poſtes d'où l'on vient de les retirer.

Un champ de bataille, quelque bon & quelque avantageux qu'il puiſſe être, perd tout le mérite de ſa ſituation ſi chaque arme n'eſt en ſa place, c'eſt-à-dire poſtée au terrain qui lui convient. Les Généraux qui lévent un peu la tête au-deſſus de ceux du commun, ſe contentent de ſuivre ces régles, & croient avoir avancé beaucoup: en effet c'eſt beaucoup; mais ceux qui excellent dans le coup d'œil, qui l'ont fin & prompt, vont fort au-delà; ils s'apperçoivent bientôt, par les obſervations qu'ils font ſur la nature des lieux, qu'il faut qu'une arme ſoit ſoutenuë par l'autre. Mais comme cela doit être par tout, & dans toute ſorte de terrains, nous nous réſervons de le démontrer dans le cours de cet ouvrage. Revenons à notre ſujet.

Ce ſeroit peu, & ne faire les choſes qu'à demi, que de s'en tenir à ce que je viens de dire. On doit ſe retirer dans ſa tente, méditer très-profondément ſur ce qu'on aura remarqué, l'accompagner de réfléxions, former un projet & un ordre de bataille ſelon la nature du terrain. C'eſt la premiére journée; on ne s'inſtruit pas moins à la ſeconde; on monte à cheval pour reconnoître le païs juſqu'aux grandes gardes; on s'informe des



COUP D'ŒIL.

Digitized by Google

noms des villages, des hameaux & des maiſons; on remarque les chemins, les ruiſſeaux, les bois, les marais, les hauteurs; enfin on ne laiſſe rien échaper, & l'on médite ſur tout ce qui peut être favorable ou déſavantageux à l'ennemi, s'il marchoit à nous, ou ſi l'on avoit quelque deſſein d'aller à lui, ou ſi l'on n'auroit pas mieux fait de ſe poſter ailleurs que dans l'endroit que l'on a choiſi; ce qui n'eſt pas difficile à remarquer: car il y a quelquefois certains camps, où l'on va plutôt par coûtume que par raiſon, parce qu'un grand Capitaine les aura occupés, ſans ſavoir que ce qui étoit bon de ſon tems ne vaudra rien dans un autre.

La Flandres eſt aujourd'hui toute changée, le païs eſt ſi couvert qu'il ne différe en rien de la Lombardie & du Mantouan, & je ſuis perſuadé qu'à la premiére guerre la cavalerie ſera d'un beaucoup moindre uſage que l'infanterie: cela n'empêchera pas d'en lever beaucoup, & d'en inonder le païs ſans aucune néceſſité. On ne trouve pas toujours des Turennes qui ſe contentent de peu.

Les fourrages forment beaucoup le coup d'œil & l'affiment extrêmement: on ne doit pas en manquer un ſeul; comme on va plus avant du côté de l'ennemi, lorſqu'on fourrage devant ſoi, on voit tout le païs qui eſt entre nous & lui. Si l'armée décampe, & ſe met en pleine marche, on doit alors éxaminer l'ordre des colonnes, le païs qu'elles traverſent, & l'eſpace à peu près qu'il y a de l'une à l'autre. On ſe demande alors, ſi l'ennemi par une marche ſecrette & accélérée venoit tout d'un coup tomber ſur la tête de notre marche, quel parti prendroit notre Général, ou quelle réſolution prendrois-je moi-même ſi j'étois à ſa place? Voilà une colonne de cavalerie engagée dans un païs brouillé & parſemé de défilés, où elle ne ſauroit agir. Si l'ennemi lui oppoſoit de l'infanterie, que ſerois-je? Comment m'y prendrois-je pour la retirer d'un tel coupe-gorge, & d'un pas ſi dangereux, pour la tranſporter d'un lieu en un autre, où elle pût être de quelque uſage?

De l'autre côté je m'apperçois qu'une colonne d'infanterie marche tranquillement à travers la plaine, où elle aura peut-être en tête une partie de la cavalerie ennemie; ce n'eſt peut-être pas la faute du Général que les choſes arrivent de la ſorte, parce que le païs change à tout moment. Peut-être ſeroit-on mieux dans les marches de partager les deux armes dans les colonnes, c'eſt-à-dire qu'on devroit mêler l'infanterie avec la cavalerie; en ſorte que l'une ne marchât jamais ſans l'appui de l'autre, pour être préparé à tout événement: cela me ſemble dans les régles. Sans cette précaution tout eſt perdu. Si l'ennemi profite d'une marche pour engager une affaire, on eſt d'autant plus ſurpris que ces ſortes d'entrepriſes ſont très-rares & toujours ſûres. Il faut ſe ranger, ſe mettre en bataille dans ces cas inopinés; la ſituation des lieux doit me régler, dira cet Officier appliqué & méditatif, cette ſituation eſt maîtreſſe de l'ordre pour placer chaque arme au terrain qui lui convient. Comment s'y prendre, puiſque la cavalerie ſe trouve embarquée dans un terrain qui n'eſt propre qu'à l'infanterie? Coument faire? C'eſt ce que nous ne dirons pas ici: mais dans le cours de cet ouvrage, où l'on verra par quels moiens & par quelle méthode un Général d'armée pourra ſe tirer d'intrigue en pareille occaſion. Voilà un grand ſujet de ſe former le coup d'œil; mais comme je veux couler cette matiére à fond, nous ne prétendons pas en demeurer-là: car on n'eſt pas toujours à la guerre, & on ne la fait pas toujours: s'il falloit l'attendre pour ſe former dans l'art de voir en guerrier, à peine trois ou quatre campagnes ſuffiroient-elles.

J'ai dit que la chaſſe étoit un bon moien pour ſe former le coup d'œil; mais tout le monde n'eſt pas agité de cette paſſion, quelque noble & honnête qu'elle ſoit. Les voiages peuvent nous être à peu près de la même utilité. Je n'en ai pas fait un que je n'aie mis à profit, ſoit par coûtume, ſoit par inclination au métier. On ſoupçonnera peut-être que c'étoit auſſi pour trouver la fortune. Mais non, jamais je ne l'ai cherchée.

Quelquefois elle s'eſt préſentée ſur ma route; mais comme elle n'étoit pas d'humeur à marcher de compagnie avec l'honneur, la franchiſe, la probité, & quelques autres vertus militaires que je méne aſſez volontiers avec moi, je l'ai envoiée porter ſes faveurs à d'autres, qui moins difficiles s'en ſont accommodés aux conditions qu'elle a voulu, & j'ai continué mon chemin, ne penſant qu'au coup d'œil dont eſt queſtion.

Lors donc que l'on eſt en voiage, on éxamine en marchant tout le païs qui ſe trouve à portée de la vûe, toute la ligne du terrain le plus éloigné, comme toute l'étenduë de celui où nous ſommes. On campe par imagination une armée ſur le terrain qui ſe découvre le plus devant nous, & que nous voions en face. On en conſidére les avantages & les défauts, on voit ce qui peut être favorable à la cavalerie; ce qui eſt propre à l'infanterie; je fais la même choſe dans le païs qui eſt en deçà, je forme imaginairement les deux ordres de bataille, & imaginairement je mets en œuvre tout ce que je ſai de taćtique & de ruſes de guerre. Par cette méthode je me perfectionne le coup d'œil, je me rends le païs familier, & je me fortifie dans l'art de ſaiſir promptement les avantages des lieux, ou ce qui peut y être déſavantageux; outre que j'avance en connoiſſances & en ſavoir, & que je paſſe mon tems ſans aucun ennui, en ſatisfaiſant ma paſſion. Paſſons maintenant aux obſervations ſur la défenſive & ſur l'offenſive, par rapport à la guerre d'Eryce.

§. V.

Qu'une guerre défenſive ne peut être eſtimée, ſi l'offenſive ne s'y trouve ſouvent mêlée.

ON voit ſouvent des Généraux à la tête d'une armée formidable, & d'une telle diſproportion de forces avec celles de l'ennemi, qu'on diroit qu'elle le va engloutir, & lui faire ſon épitaphe, & cependant on paſſe tout une campagne, & ſouvent pluſieurs de ſuite, ſans rien faire, ſans avancer d'un pas, quoique la valeur ſoit égale des deux côtés. Les Anciens & les Modernes nous fourniſſent une infinité de ces ſortes d'éxemples. D'où vient cela? C'eſt que l'un, bien que plus foible, eſt plus habile & plus ruſé que l'autre. Mais cette inégalité de forces ne devroit-elle pas produire quelque choſe de plus que ce que l'on voit? Eſt-ce toujours un Agéſilas, un Alexandre, qui d'une hardieſſe inconcevable en apparence, attaquent un grand Empire, chacun à la tête d'une petite armée contre un nombre innombrable de Perſes efféminés? Non, je ne ſuppoſe pas un tel contraſte, où il n'y a ni inſtruction ni profit pour les gens de guerre, je ſuppoſe tout le contraire dans ce que je vais traiter: deux nations belliqueuſes, un Amilcar contre un Conſul Romain, tous les deux hardis, braves, entendus & déterminés, dont l'un habile plie ſous un plus habile. On alléguera qu'une grande armée contre une autre beaucoup moindre, mais favoriſée de l'avantage des lieux, ne pourra rien, parce qu'en comparant la foible avec la forte il y aura équilibre dans toutes les deux. Voici donc ce que nous avons penſé là-deſſus, ou ce que les faits, que notre Auteur rapporte en grand nombre, & ce que notre propre expérience nous ont appris.

Un Général d'armée, conſommé dans la ſcience de la guerre, hardi, entreprenant, fin, ruſé, ſage, d'un grand ſens, & d'un coup d'œil admirable, tel enfin que Barcas, ſe trouvant réduit à vingt mille hommes contre ſoixante mille d'une valeur égale, n'a garde d'agir offenſivement, & haut à la main, en pleine campagne, la partie ne ſeroit pas tenable: quoique M. de Turenne nous ait fait voir le contraire au combat de Moltzeim, & en bien d'autres occaſions; mais comme ce grand Capitaine étoit un de ces

génies extraordinaires, que la nature ne produit que lorſqu'elle veut ſignaler tout ſon pouvoir, nous nous bornons aux hommes moins rares. Céder toujours le terrain pour éviter un engagement, ce n'eſt pas entendre la guerre. Couvrir un certain païs qu'il nous eſt important de conſerver, & abandonner l'autre qui nous l'eſt moins, & qui réduit l'ennemi à fort peu de choſe, c'eſt beaucoup contre des forces devant leſquelles tout autre n'oſeroit ſe montrer; mais un grand Capitaine va plus loin, il conſerve le tout, il couvre ſes places, il empêche que l'ennemi n'attente ſur aucune, il le tient perpétuellement en cervelle, & ſur une ligne de frontiére toujours paralléle, ſans qu'il puiſſe en outrepaſſer les bornes, & s'ouvrir un paſſage dans le païs. C'eſt ce qu'on ne voit pas fort communément, & c'eſt ce qu'on ne remarque pas même dans Fabius Maximus, qu'on appelloit par dériſion le pédant d'Annibal; non ſans quelque fondement, puiſque celui-ci l'aiant toujours en queuë, n'en étoit pas pour cela moins heureux dans ſes entrepriſes, & il ne paroit pas que le Romain l'ait jamais arrêté dans aucun endroit: il n'étoit tout au plus qu'incommode.

Il s'agit donc d'occuper des poſtes avantageux dans une défenſive. Or on ne les rencontre pas toujours dans les païs ouverts & coupés; mais on les trouve dans ceux de montagnes, & tels que celui où les Romains & les Carthaginois ſe campérent. Dans ces ſortes de guerres, comme dans preſque toutes les autres, la péle & la pioche ſont la reſſource des foibles, ou de ceux qui ne veulent rien hazarder. Ce ſont les ſeules armes avec leſquelles l'on ſe défend, & les plus ſalutaires pour empêcher l'effet des autres. L'on ſe retranche & l'on ſe met en état de ne rien craindre d'un coup de main. S'il n'y avoit que cela à faire, le Général d'intelligence courte en ſeroit bien tout autant que le plus habile; mais il y a bien au-delà.

La ſcience des poſtes eſt une des plus grandes parties d'un Chef d'armée, & peut-être la moins connuë. Le Général Staremberg nous a fait voir admirablement qu'il la poſſédoit dans toute ſon étenduë. Se terrer dans un camp, & s'y enfoncer juſqu'aux oreilles comme une taupe, ſans penſer à rien au-delà du poſte que l'on occupe, c'eſt être taupe, & rien davantage: ſi le poſte n'eſt pas important, ou s'il peut être tourné par des revers qui ne ſont que trop ordinaires dans les païs de montagnes, il eſt très-déſagréable de ſe voir laiſſé là par l'ennemi, & très-honteux de s'y être fié. Il faut donc que celui qui s'établit dans ces ſortes d'endroits, puiſſe communiquer d'une vallée à l'autre, & former une bonne ligne de communication, & l'étendre auſſi-loin qu'il peut. Car ſi l'ennemi court & longe ſa paralléle pour tâcher de pénétrer l'autre, il faut que celui qui lui eſt oppoſé ſe mette en état de courir & de longer la ſienne, de lui faire face, & d'arriver aux autres poſtes fort peu avant ſon ennemi, qui pourroit bien lui donner le change par une contre-marche. Il faut une vigilance extraordinaire, & une connoiſſance parfaite du païs que l'on défend, pour en empêcher l'entrée, & diſputer le terrain contre un ennemi plus fort, qui n'a garde de perdre aucun tems; il eſt pourtant bon de rendre tout à fait inutile ſa vigilance, comme fit le Conſul Romain contre Amilcar, qui faillit à lui faire perdre patience.

Ces deux habiles Généraux avoient chacun un avantage qui les diſpenſoit des inquiétudes ordinaires à ceux qui peuvent être tournés. Ils ne pouvoient agir que par une tête; car bien que Polybe ne le diſe pas, il eſt aiſé de le comprendre par leurs manœuvres & par leur conduite; ce qui eſt fâcheux à celui qui veut pénétrer & paſſer outre & qui ne le peut que par le front qu'on lui oppoſe. Cela paroît dans la façon de faire la guerre du Carthaginois, qui n'étoit pas toujours la même & qu'il changeoit ſelon les occaſions; le Conſul ne varioit pas moins la ſienne, s'il falloit attaquer ou ſe défendre. Toute cette guerre ſe paſſa de la ſorte, en attaques & en défenſes réciproques; mais Barcas, plus que l'autre, fit voir par ſa conduite, qu'un Capitaine excel-

lent attend bien moins les occaſions qu'il ne les fait naître dans un païs difficile & ſcabreux, qui prête à la ſurc & à l'artifice, & qui nous fournit mille moiens de changer une défenſive craintive en apparence, pour endormir l'ennemi, qui ſe néglige par une vaine confiance, en une offenſive audacieuſe & ouverte, & de revenir enſuite à l'autre, ſi le ſuccès n'a pas répondu à nos eſpérances.

Un Général qui a en tête un ennemi qui l'arrête dans ces deſſeins, doit en tenter de nouveaux, & même de ceux qui paroiſſent inſurmontables; parce qu'en agiſſant, on découvre des expédiens qui demeureroient toujours inconnus, ſi l'on reſtoit ſans rien tenter & ſans rien faire. Barcas ſe conduiſit ſelon ce principe pendant toute cette guerre d'Eryce, cela eſt aſſez ordinaire dans un païs de poſtes & de chicanes, entre deux Généraux habiles & éclairés.

Nous prions le lecteur de faire attention à ce paſſage de notre Auteur, qui nous ſemble remarquable, & où il fait la deſcription du païs où les deux armées camperent. *On ne peut approcher de cette montagne*, dit-il, *que par trois endroits, dont deux ſont du côté de la mer, & tous les trois ſont difficiles: il falloit qu'Amilcar fût auſſi intrépide qu'il l'étoit pour venir ſe camper dans ce dernier.* Celui-ci étoit donc le plus difficile & le plus déſavantageux; mais Polybe penſe-t-il bien à ce qu'il dit? N'étoit-ce pas celui qu'il falloit qu'il prît néceſſairement? Pouvoit-il, ſans une très-grande imprudence, & ſans folie, ſe camper du côté de la terre, puiſqu'il ne pouvoit tirer ſes vivres que de celui de la mer? Il falloit ſe conſerver Eryce & ſon port (2), ce parti étoit donc le plus ſage & le plus prudent.

Notre Auteur ne nous explique pas la ſituation des deux camps ennemis, & les poſtes qu'on occupoit de part & d'autre. Il ne faut pas douter un ſeul Inſtant que les Carthaginois ne campaſſent entre la montagne & la mer, où ils aſſirent leur camp (3), & où ils ſe fortifiérent contre les Romains (4), & par cette poſition ils couvroient Eryce; mais ce n'eſt pas là où je veux aller: d'où vient qu'il regarde cette réſolution de Barcas, comme celle d'un homme qui paſſe les bornes d'une intrépidité réglée, d'un homme qui hazarde tout & met tout en riſque? Il dit deux ou trois pages après, que les forces des deux partis étoient égales. Or un Général qui entre dans une guerre contre un ennemi qui lui oppoſe des forces égales aux ſiennes, n'eſt pas plus intrépide que l'autre qui lui réſiſte. Il marche à lui & ſe campe tout auprès: cela marque ſeulement un homme de courage. Le Conſul Romain en avoit-il moins, s'il l'attend dans ſon poſte, & n'en branle pas? Je vois bien ce que l'Auteur entend ſans nous le dire, quoique deux lignes euſſent ſuffi pour cela. Il tire l'intrépidité d'Amilcar du déſavantage de ſon poſte, & de ce qu'il a oſé porter la guerre dans un païs très-avantageux aux Romains, & engagé une infinité de combats contre une armée égale à la ſienne, mais plus forte par la ſituation des lieux, & au voiſinage d'une autre, d'où le Conſul pouvoit tirer une infinité de ſecours; au lieu que Barcas n'en recevoit qu'avec peine de la mer, & que le ſalut ou la perte de ſon armée dépendoit des forces navales des Carthaginois: car dès qu'ils eurent été battus ſur mer, il ſe vit bloqué par la flotte Romaine, réduit dans la néceſſité de toutes choſes, & contraint de faire la paix. Voilà le ſujet du terme d'intrépide qu'on peut accorder au Général Carthaginois, avec beaucoup de raiſon & de juſtice.

L'avantage du poſte d'une armée ſur l'autre, quoique toutes les deux ſoient égales en nombre de troupes fait donc une très-grande diſproportion. Il eſt auſſi hors de doute qu'un Général, très-ſupérieur à ſon ennemi, mais mal-habile, eſt plus foible que l'autre qui lui oppoſera, je ne dis pas un plus grand courage, car je le ſuppoſe égal, mais l'expérience & l'habileté.

Peut-être que Barcas eût pû choiſir un poſte plus avantageux en ſe campant du côté

de la terre, mais il ſe fût trop éloigné de la mer & du port, qu'il lui importoit de couvrir. Pour ſe l'aſſurer, il falloit qu'il établit ſon camp de telle ſorte qu'il fît front aux Romains, & qu'il conſervât ſes derriéres dans un païs tout ennemi, où il n'avoit aucune place, & dont la ſeule qui reſtoit aux Carthaginois en Sicile, étoit inveſtie & aſſiégée par une puiſſante armée.

§. VI.

Quels étoient les deſſeins de Barcas dans cette guerre d'Eryce. Que les païs de montagnes & de défilés, où l'on ne peut donner que par une tête, ſont les plus favorables pour tirer la guerre en longueur.

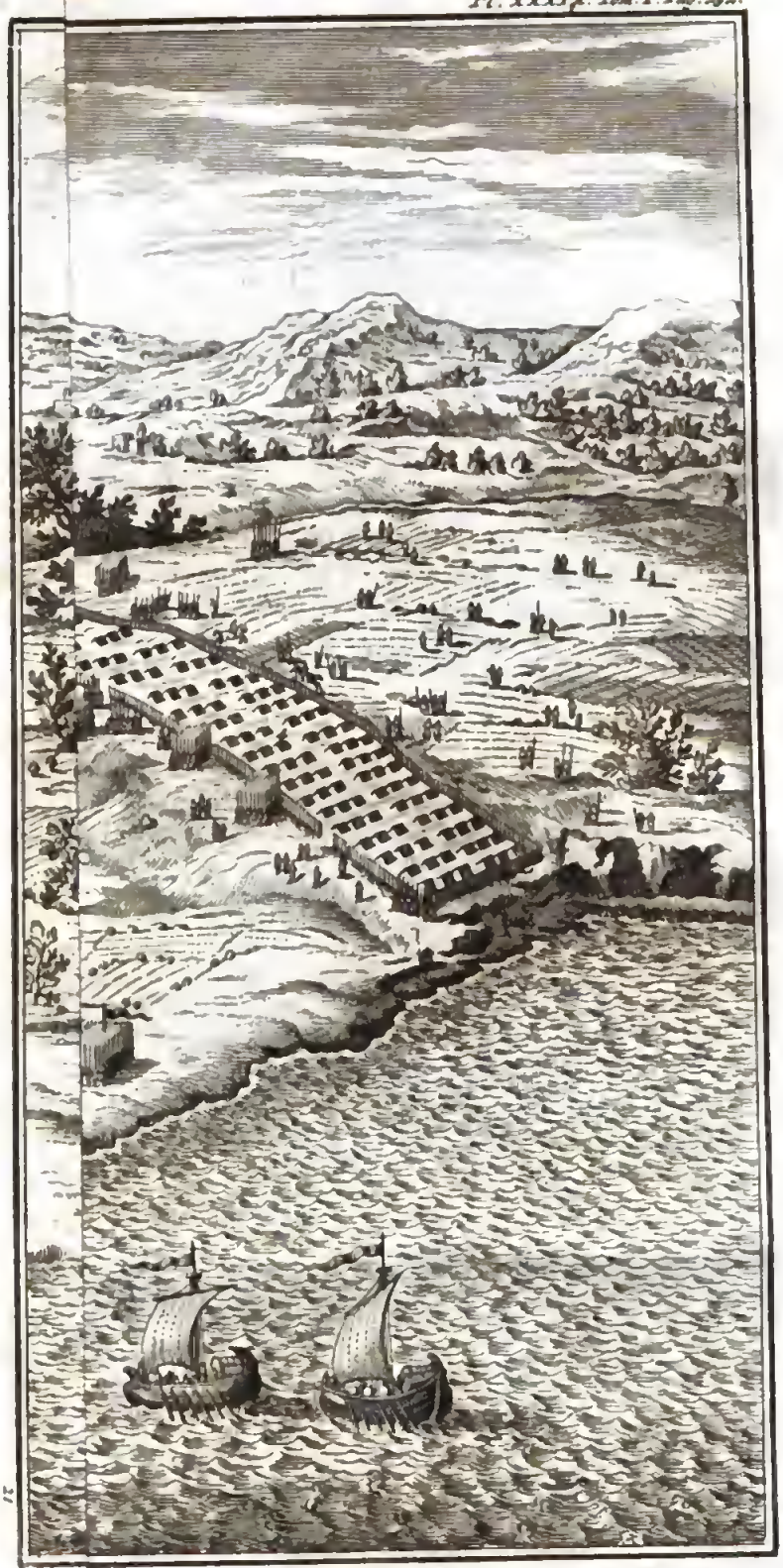
LA négligence du Conſul Romain fit la gloire du Général Carthaginois; car s'étant rendu maître d'Eryce par inſulte ou par ſurpriſe, il remarqua que le païs aux environs étoit très-commode pour le deſſein qui lui vint en tête de ſecourir Lilybée, ou que s'il tentoit inutilement de le mettre à fin, il tireroit du moins la guerre en longueur & retarderoit la priſe de la place. Pour réuſſir dans une entrepriſe de cette importance, il jugea qu'il falloit s'approcher à une très-petite diſtance du camp des Romains avantageuſement poſtés, quoiqu'il s'apperçût qu'il ne ſeroit pas ſi à ſon aiſe dans celui qu'il vouloit occuper. Il ſuppléa à ce défaut par de bons retranchemens dont il ſe couvrit, & ne craignant rien pour ſes derriéres, il mit toute ſon attention à ce qu'il pouvoit craindre ſans ceſſe de la hardieſſe & de l'audace du Conſul, qui s'augmentoit par le voiſinage de l'armée campée devant Lilybée. Il ſe détermina donc à cette grande entrepriſe, ſe ſouciant peu de riſquer ſon armée dans un tems & dans une ſituation, où peu s'en falloit que Carthage n'eût plus rien à perdre en Sicile; au lieu qu'il y avoit beaucoup à eſpérer du tems & de l'occaſion: outre que les avantages que Carthalon venoit de remporter par la défaite des deux flottes Romaines, l'animoient à un deſſein ſi hardi, dont le ſuccès n'étoit pas ſans fondement. Il ſuffit de tenter d'abord quelque action d'éclat, elle nous méne quelquefois à l'exécution de pluſieurs autres qui naiſſent de la premiére; ſans compter qu'on reconnoit alors l'eſprit & le caractére du Général que l'on a en tête, & que l'on agit ſelon cette connoiſſance, ce qui n'eſt pas un petit avantage. Car il eſt des Généraux d'armées comme des Auteurs. On juge du génie, des mœurs, des inclinations, du ſavoir, ou de l'ignorance de ceux-ci par leurs écrits, & d'un Général par ſes actions. Une campagne ſuffit à un Antagoniſte habile & clairvoiant, pour diſcerner le bon du mauvais. On juge s'il eſt brave & hardi par ce qu'on voit qu'il peut faire, & qu'il fait effectivement; s'il eſt lâche, par ce qu'il craint d'entreprendre; s'il eſt habile & courageux, par les deſſeins qu'il éxécute, par ſa réſiſtance à ceux que l'on tente ſur lui, par ſon attention à ſe prévaloir des fautes de ſon ennemi, par ſa vigilance à prendre les devans pour s'empêcher d'être ſurpris; s'il eſt négligent & pareſſeux, par les avantages qu'il laiſſe prendre ſur lui, ou qu'il manque lui-même de gagner faute d'éxactitude & de diligence; s'il a le coup d'œil, par la ſituation des poſtes qu'il cherche & qu'il occupe; s'il eſt hardi & audacieux, par la difficulté des entrepriſes dont il ſe charge, & dont il vient à bout; s'il eſt téméraire, par ſon opiniâtreté à vouloir forcer les obſtacles les plus inſurmontables.

On peut reconnoitre par l'idée que l'Auteur nous fournit de la guerre d'Eryce, & par ce qu'il nous apprend, environ quatre ans après, de celle des rebelles d'Afrique, qu'Amilcar fut un des plus grands Capitaines de l'antiquité; car s'il a ſuivi la même méthode dans celle-ci que dans l'autre, ſe peut-il rien voir, ni rien imaginer de plus

merveilleux & de plus achevé dans la ſcience des armes? Ce qu'il y a de bien ſurprenant, c'eſt qu'aucun de nos Auteurs militaires, pas même le Prince Henry de Rohan & Montécuculi, tous les deux très-profonds, très-habiles & très-grands Capitaines, n'ait fait mention des actions de cet homme célébre; à peine leur eſt-il connu, & je doute qu'il l'ait jamais été aux autres. Grand ſujet d'étonnement encore, qu'aucun ne ſe ſoit encore aviſé de nous donner du moins une idée de cette eſpéce de guerre, qui conſiſte dans les poſtes & dans les chicanes, & qui eſt peut-être la ſeule dans l'art militaire qui faſſe mieux connnoitre le mérite & le courage d'un Général d'armée. Les deux que je viens de nommer, l'ont cependant pratiquée eux-mêmes: mais il s'en faut bien qu'ils l'aient ſuivie & pouſſée auſſi-loin que cet habile Carthaginois. Ce n'eſt pourtant pas qu'ils n'aient eu des Antagoniſtes dignes d'eux. Au moins le dernier n'a pas lieu de ſe plaindre à cet égard. Jamais Général n'a été plus privilégié de ce côté-là. Comme il doit à M. de Turenne les progrès qu'il a faits dans la ſcience de la guerre, il lui doit auſſi toute ſa gloire. Car ce qui nous illuſtre, ce qui fait paroître tout notre ſavoir, c'eſt lorſque nous avons en tête des Généraux d'une intelligence, ſinon égale à la nôtre, du moins qui en approche de fort près; à plus forte raiſon lorſque l'on a un Turenne.

Il eſt aiſé de reconnoître que le Carthaginois l'emportoit ſur le Romain en ſtratagêmes, en ſcience & en expérience: celui-ci ſe trouvoit ſupérieur par le voiſinage de l'armée de Lilybée, & par les avantages des poſtes qu'il occupoit; l'autre malgré cela le roula de tant de ſortes de maniéres, & avec un tel art, qu'il le réduiſit à l'extrémité. Je ne ſai ſi l'on peut excuſer la négligence & le peu de prévoiance du Général Romain, qui occupoit non ſeulement le haut de la montagne (5), d'où l'on pouvoit découvrir toute la campagne aux environs, & voir tout ce qui ſe paſſoit dans le camp Carthaginois; mais encore la ville (6), qui étoit ſituée ſur la pente de la montagne, où le Conſul avoit ſa droite, & qui lioit la communication avec les troupes qui étoient poſtées ſur le ſommet; ce qui formoit une ligne depuis la mer juſqu'à la cime de la montagne. Tout cela tenoit Barcas dans une perpétuelle inquiétude, & dans cette attention incommode que donnent la crainte & la néceſſité d'être perpétuellement ſur ſes gardes, ne pouvant tenter que par une tête, comme nous l'avons déja remarqué, & ne voiant aucun jour ni la moindre apparence d'entreprendre ſur ceux qui étoient plantés ſur le ſommet du mont, à cauſe de ſon aſſiette avantageuſe, quoiqu'il fût le ſujet du poſte & du campement de Barcas; il reconnut bientôt l'impoſſibilité de s'en rendre le maître, & d'en gagner la croupe, tant que les Romains communiqueroient par la ville, qu'ils avoient à leur droite. Il vit bien que s'il pouvoit s'en ſaiſir, il ſeroit peut-être en état de couper les vivres à ceux d'en haut, & de reſſerrer ceux d'en bas à leur flanc droit, tandis qu'il les tiendroit en reſpect ſur tout leur front, de leur ôter par là tout deſſein ſur ſon camp, & peut-être d'obliger le Conſul, par la priſe de la ville, à quitter par-tie, à lui abandonner le païs, & à joindre l'armée du ſiége. S'il eût réuſſi dans cette entrepriſe, il coupoit la gorge à ceux qui étoient au camp de Lilybée, en leur rompant la communication du païs, & des villes d'où ils recevoient leurs vivres. Ce deſſein étoit véritalement grand, & d'un guerrier de ſa force, & d'autant plus admirable, que les Romains n'avoient plus d'autre reſſource pour ſubſiſter que celle de la mer. Pour peu que Carthage augmentât ſes forces navales, il étoit moralement impoſſible que l'armée du ſiége pût éviter ſa ruine, que par deux actions générales, l'une de mer & l'autre de terre, dont le ſuccès étoit très-incertain & très-douteux. Encore une fois, je ne vois rien de plus grand & de mieux penſé que ce que cet excellent Chef de guerre s'étoit réſolu de faire. Peu s'en fallut qu'il ne réuſſit: en effet il ſurprit la ville qui étoit ſur la pente de la montagne, mais inutilement tenta-t-il d'en gagner le faîte, & encore plus inutilement le camp du Conſul, qui avoit ajouté ſans doute à l'avantage de

la



2. La
3 Cas

6... La Ville à mi-côte dont les Romains
furent d'abord les Maîtres.

Digitized by Google

la ſituation tout ce que l'art lui pût ſuggérer d'obſtacles & de chicanes, pour ſe mettre à couvert d'une attaque dans les formes.

La conduite des Romains eſt bien moins digne des éloges des connoiſſeurs, autant qu'il eſt permis d'en juger par ce que l'Auteur nous en dit, que celle des Carthaginois; car ceux-ci n'oublièrent rien de ce qu'on pouvoit humainement pratiquer dans un deſſein ſi grand & ſi profond. Ils méritoient de réuſſir par la hardieſſe, le courage, la prudence & la grandeur des vûes de leur Général. On verra, dans nos obſervations ſur la guerre contre les ſoldats revoltés d'Afrique, ce que c'étoit que cet homme, dont le génie pour ce qui regarde les grandes comme les moindres parties de la guerre, (ſi l'on peut dire qu'il y en ait de médiocres dans une ſcience qui va toute au grand & au beau,) étoit au-deſſus de tout ce que l'on peut imaginer. Jamais Capitaine ne l'a ſurpaſſé dans la ſcience des poſtes, & dans cette ſorte de défenſive ſimulée & trompeuſe, qui tourne tout d'un coup à une offenſive ouverte & audacieuſe. Fin, ruſé & couvert, d'une patience & d'une conſtance extraordinaire dans les entrepriſes les plus difficiles, jamais il ne ſe rebutoit, quelque mauvais train que priſſent d'abord les affaires: allant toujours à ſon but, ſe contentant d'en changer les routes, & d'y aller par des détours, s'il ne le pouvoit de droit front. Sur tout adroit à ſaiſir les inſtans précieux, ces momens favorables de la guerre, qui vont d'un rapide ſurprenant, ſi le Général n'a l'œil aſſez vif & aſſez fin pour les remarquer, & les prendre comme on dit entre bond & volée.

Il paroît par ce que nous ſçavons de ſa conduite dans les deux guerres dont notre Auteur fait la deſcription, que l'éxercice ordinaire de ſon eſprit étoit de bien connoître la ſituation des lieux, & d'en remarquer les endroits propres à ſe poſter avantageuſement: nul Général de l'antiquité ne l'a égalé dans ce talent admirable, & dans celui de rétablir les affaires que les autres regardent comme déſeſpérées. Il pénétroit avec une vivacité étonnante dans les deſſeins des autres, & dans ce qu'ils pouvoient ou devoient faire. Sa prévoiance & ſa vigilance n'étoient jamais ſurpriſes.

Ce que je trouve de plus admirable en lui, & qu'on voit rarement dans les autres, c'eſt qu'il n'entreprenoit jamais rien qu'il n'eût auparavant éxaminé s'il ſeroit avantageux à ſa patrie, ſe ſoucians fort peu de la gloire d'un combat, s'il ne le menoit à ce but. Il comptoit très-peu ſur le nombre de ſes ennemis. Sa capacité lui tenoit lieu de tout. Très-expert & très-adroit dans l'art de diſcipliner & de former une excellente milice, de l'aguerrir & de l'endurcir dans les travaux de la guerre, quand il ſe vit dénué de ſoldats après la révolte de l'armée d'Eryce, qu'il avoit dreſſée lui-même, & dans la fâcheuſe néceſſité d'en former une nouvelle de Citoiens de Carthage, il en prit ſi grand ſoin qu'il la rendit capable de réſiſter contre les rebelles, & de les battre par la ſuite. Voit-on beaucoup de Généraux doués de talens ſi rares & ſi extraordinaires?

Le portrait que je fais ici n'eſt certainement pas tiré de ma tête, ſelon la louable coûtume des Auteurs qui ſe mêlent d'en faire, mais uniquement de ſes actions. Pour ce qui regarde ſes qualités morales, il ſeroit ſuperflu d'en parler: c'eſt au lecteur à les remarquer: j'aurois trop à faire, & cela n'appartient pas à mon ſujet.

§. VII.

Que rien ne marque davantage l'inſuffiſance & le peu de hardieſſe d'un Général d'armées, que de ne pas profiter des avantages & des chicanes qui s'offrent ſans ceſſe dans les païs de montagnes difficiles & ſcabreuſes.

UN habile Chef d'armée, qui fait la guerre dans un païs de montagnes, comme dans les Alpes, les Pirenées, & dans un païs, comme par éxemple la Provence & le Vivarais, peut s'établir par tout où il met le pied, en aſſûrant ſes derriéres, & en ſe rendant maître des défilés, des paſſages des montagnes, & des hauteurs qui dominent ſur l'ennemi; ou pour s'empêcher d'en être dominé, en pouſſant des poſtes vers lui à meſure qu'on avance: tout cela produit une infinité d'actions capables de déconcerter l'aſſaillant, ou celui qui tâche de lui réſiſter, & de l'empêcher de pénétrer dans un païs en forçant ces paſſages. Ces ſortes de guerres ſont difficiles & ſçavantes. On ne s'en tire pas avec honneur, ſi l'on n'a une connoiſſance parfaite des lieux, & de tous les detours & les revers des montagnes. Mais pour les connoître, & en ſavoir tout le fin, on ne doit pas s'en fier à une carte, ou aux yeux d'autrui, c'eſt à la vérité quelque choſe; mais de régler l'état de la guerre ſur ce que nous apprenons des gens du païs, ou ſur une carte, ſans le reconnoître nous-mêmes, c'eſt ne rien faire. D'ailleurs a-t-on vû des cartes éxactes, où les montagnes, les vallées & les paſſages ſoient marqués? Je n'en ai jamais vû de telles entre les mains des Généraux. J'ai éxaminé celles du Roi, qui ne ſont pas meilleures; on doit s'en prendre à la pareſſe & à la négligence, pour ne pas dire pis, de ceux qui les lévent. D'ailleurs la plûpart n'étant pas gens de guerre, ils ne voient pas l'importance de léver les montagnes en plan, ou comme on dit à vûe d'oiſeau, & d'accompagner de mémoires inſtructifs tout ce qu'on remarque dans les différentes ſituations du païs; ce qui vaut plus que toutes les cartes du monde.

Ceux qui ſont chargés de lever un païs, ſe contentent de marquer la poſition des lieux, ſans s'embarraſſer du reſte: ils négligent l'eſſentiel, & nous donnent la bagatelle. La nouvelle carte des Pirenées, dont la Cour a retiré toutes les épreuves; & dont on fait un myſtére, n'eſt rien moins que cela, & ne vaut ni plus ni moins que celles de M. de l'Iſle, puiſque les vallées & les pas des montagnes n'y ſont pas marqués. On y deſſine des montagnes imaginaires, pour faire voir qu'il y en a; & ſi l'on prend la peine d'éxaminer l'échelle, on trouvera une plaine d'une lieuë, & même de deux, entre deux montagnes, lorſqu'on ne remarque aucune plaine ſur les lieux. Je ne vois rien de plus pitoiable que ces cartes, & que ceux qui ſe mêlent de les lever ſur de tels principes. Pour couper court à la digreſſion, qui n'eſt pas peu importante, & revenir à notre ſujet, je dis qu'un Général qui veut régler l'état de la guerre, ou ſon projet de campagne ſur le ſyſtême d'Annibal, doit ſe porter ſur la frontiére de la Province menacée. Suppoſons la Provence. La campagne de 1707. & la conduite que nous avons tenuë pour ſa défenſe, comme celle de l'armée des Alliés contre la France, ſont des choſes ſur leſquelles peu de gens ont réfléchi: le récit de cette campagne, & les fautes des deux partis, nous ſerviront de texte pour traiter cette matiére, que nous accompagnerons d'obſervations & de remarques qui renfermeront le principe & la méthode, ſans qu'il y paroiſſe.

Nous étions très-bien informés que le deſſein des Alliés contre la France étoit d'entrer en Provence, & d'en faire la conquête. L'événement démentit les nouvelles; mais dans le fond ce deſſein ne fut jamais chimérique. Le Marquis de Goesbriand le rendit tel par ſa valeur & par ſa conduite, & les ennemis par leurs fautes. Quelles furent

donc les meſures que l'on prit pour rendre cette grande entrepriſe des Alliés inutile & ſans effet? Preſque aucune de celles qu'on auroit dû prendre: qu'il nous ſoit permis de lâcher ce mot, pour exciter ceux qui liront ces obſervations à chercher ces meſures, & à les apprendre à nos neveux; ſans cela ceux qui viendront après eux, doivent s'attendre à voir, ſinon un événement tout ſemblable, du moins un même deſſein d'entreprendre la conquête de cette Province. Si cela n'arrive dans vingt, dans cinquante ans, il pourra arriver dans un ſiécle plutôt ou plus tard. Il faut que cela arrive, nous pouvons hardiment hazarder cette prophétie ſans paſſer pour faux Prophéte. *La raiſon* de cela *n'eſt pas difficile à trouver*, dit l'Abbé de St. Réal, *c'eſt qu'il eſt impoſſible que des machines qui ont des reſſorts ſemblables ne ſe remuent de même façon.* C'eſt encore la penſée de Machiavel dans ſes Diſcours politiques. Quelle inſtruction ceux, qui dans ce tems-là gouverneront l'Etat, ne trouveront-ils pas ici? Ils apprendront ce qu'il faudra faire par ce qu'on ne fit pas; & ſi nos ennemis ſont alors ce qu'ils auroient dû faire un ſiécle auparavant, ils nous fourniront les moiens & la conduite qu'il faut obſerver pour rendre leurs efforts inutiles, & les tourner à leur honte.

J'ai dit plus haut que l'on ne prit aucunes meſures pour la défenſe de cette Province menacée; les Généraux qui y devoient commander en prirent encore moins, quoiqu'ils ſe trouvaſſent ſur les lieux. Leur négligence ſur ce point eſt à peine concevable, & c'eſt une eſpece de miracle que nos ennemis aient agi ſi fort de travers dans cette entrepriſe. Je prens ce ſujet, comme je l'ai déja dit, pour traiter de la guerre mêlée d'offenſive & de défenſive.

Nous n'avons aucune frontiére qui couvre la Provence du côté du Comté de Nice, Il n'y a que la riviére du Var, qui n'eſt pas quelque choſe de fort redoutable; on y envoia un grand corps de troupes commandé par Sailli, Lieutenant Général, pour en défendre le paſſage. A peine les ennemis parurent-ils ſur les bords de cette riviére, que ce Général ne la crut pas une aſſez forte barriére pour y planter le piquet contre une grande armée, qui pouvoit la traverſer à gué, & ſur un grand front. Avouons-le franchement, il faut qu'on eût pris cette riviére pour tout autre qu'elle n'étoit, & qu'on eût encore ignoré que la mer vers ſon embouchure avoit aſſez de fond, pour que la flotte des Alliés pût prendre des revers ſur les troupes qu'on avoit envoiées pour défendre la riviére, quand même elle n'eût pas été guéable par tout. A cette faute les Généraux en ajoutérent encore une autre. Ce fut de ne ſe pas donner la peine de la reconnoître eux-mêmes. Sailli fut donc obligé de ſe retirer au plus vite. Il ne manqua pas de faire grand bruit de cette nouvelle; & après la retraite des dix mille de Xenophon, il n'en connoiſſoit point de plus mémorable, quoiqu'il ne fût ſuivi de perſonne. Il eut grand ſoin d'écrire à la Cour tout le détail de ſes manœuvres; mais les lettres du Maréchal de Teſſé, & des Officiers particuliers, lui rabattirent beaucoup ſa vanité, & l'on ſe moqua à la Cour de cette retraite imaginaire, comme on avoit déja fait à l'armée. Cependant une lettre que cet Officier Général écrivoit au Marquis de Goesbriand, qui couroit en hâte à Toulon avec un grand corps de troupes, & qu'il reçut dans ſa marche, eût fait rebrouſſer tout autre que lui, s'il y eût ajouté foi; car il lui mandoit qu'il n'arriveroit pas à tems pour défendre la ligne qu'on avoit tiré de la ville à la montagne, & qu'il avoit les ennemis ſur les bras. Le Marquis de Goesbriand ne tint aucun compte de cette miſſive, il l'envoia au Maréchal de Teſſé, & lui mandoit en ſtile laconique; Je connois l'homme, & je marche droit à Toulon, aſſûré que l'ennemi n'y arrivera pas ſi-tôt: comptez là-deſſus. Il penſa juſte, & fit fort bien d'aller toujours ſon train: M. de Sailli arriva ſans être ſuivi, l'ennemi étant encore à plus de trois marches de lui; de ſorte qu'on eut le tems de perfectionner la ligne, & de l'attendre de pied ferme, & de bonne grace.

Dès qu'on s'eſt réſolu de défendre une riviére, il faut l'avoir reconnuë: on en retranche après cela les bords, on rompt les gués, & enſuite on s'y porte avec tout ce que l'on a de forces pour en diſputer le paſſage; car il y a toujours de la honte, & l'on riſque ſa réputation lorſqu'on eſt obligé de ſe retirer. En effet M. de Saillî n'avoit pas aſſez de monde pour tenir bon ſur une riviére preſque ſans eau. Ces ſortes de fautes ſont d'autant plus grandes, qu'elles tirent à des conſéquences fâcheuſes. Quelque petite que ſoit une manœuvre retrograde, il eſt certain que rien ne fait plus d'impreſſion dans l'eſprit du ſoldat, & ne lui abbat davantage le cœur & la volonté, outre qu'il perd la confiance qu'il peut avoir en ſon Général, dont il connoit très-bien les ſottiſes, même les moins à portée des eſprits-corps, & celle-ci étoit des plus groſſiéres.

Il faut opter dans les affaires importantes de la guerre, un ſimple effort ne ſuffit pas, & l'on ne doit jamais s'approcher de l'ennemi, dans le paſſage d'une riviére, que l'on peut traverſer ſur un grand front, qu'on ne ſoit en état de lui tenir tête & de le combattre en deçà. Il falloit donc s'y tranſporter avec toutes ſes forces. Ce parti étoit le plus ſûr, le plus honorable, le plus digne d'un homme de courage, & d'un génie un peu au deſſus du commun. Au défaut de celui-là, qui nous parut peut-être plus praticable, on pouvoit recourir à un autre.

On ſe ſouviendra de ce que j'ai déja dit, que dans les païs qui forment de profondes vallées, des pas de montagnes, & des défilés, où peu de monde ſuffit pour les garder, on abandonne les plus aiſés pour prendre les plus difficiles: on les rencontre à chaque pas qu'on fait en arriére, tout dépend de la connoiſſance du païs; l'on ſe poſte en ces endroits, & l'on s'y fortifie: ce n'eſt pas aſſez, il faut établir une ligne de communication pour parer à tous les mouvemens de l'ennemi: cela ne ſuffit pas, on doit avancer des poſtes ſur lui, les fortifier & les ſoutenir de l'un à l'autre juſqu'à l'armée; l'arrêter & le chicaner à chaque pas qu'il fait, armer les gens du païs, les diſtribuer par petits corps, & les répandre par tout, l'enveloper de toutes parts, le reſſérrer à ſes flancs, gagner ſes derriéres, tomber ſur ſes convois, l'inquiéter dans ſa marche; enfin le harceller ſans aucun relâche. Ce que je dis ici eſt une choſe ſi aiſée dans un païs comme la Provence; que ſi l'on eût permis aux païſans de prendre les armes pendant la campagne dont je parle, je ne vois pas comment l'ennemi eût pû avancer juſqu'à Toulon, ou comment il s'y fût pris pour faire retraite; je ne le vois pas, & je ne crois pas qu'on puiſſe ſe l'imaginer dans ce qui me reſte à dire de cette campagne.

Voilà en peu de mots ce qui concerne les dehors de la ligne qu'on eût pû former, ſi l'ennemi ſe fût jetté dans les montagnes, pour gagner les revers de Toulon, & mettre hors de meſure le Marquis de Goesbriand. A l'égard du dedans de cette ligne, c'étoit l'affaire capitale du Général, & un très-grand ſujet de méditation, de ſoin, de travail & de vigilance, & dont le ſuccès dépendoit uniquement de la connoiſſance des lieux. Nous ne nous embarquerons pas pour le coup dans cette affaire, parce que ce n'eſt pas ici le lieu, puiſque les ennemis ne prirent pas le parti de ſe jetter au travers des montagnes. Leur deſſein étoit le ſiége de Toulon, dont la priſe leur ouvroit la conquête de toute la Province. Jamais armée n'eût couru un plus grand riſque de périr, ſi nous euſſions connu nos avantages. Après le paſſage du Var les ennemis tirérent droit à Toulon pour en former le ſiége. Quels obſtacles! quelles chicanes ne pouvoit-on pas oppoſer à leurs deſſeins? elles ſont en foule. Le retranchement que l'on tira depuis la ville juſqu'à la montagne, ſauva la Provence. L'ennemi ne pouvoit former ſon ſiége, s'il ne le forçoit auparavant. Le Marquis de Goesbriand, qui fut détaché avec un grand corps de troupes pour le défendre, s'ennuiant du peu de vigueur des ennemis, & trouvant que le repos dans un Général eſt mille fois pire que l'oiſiveté, imagina une

Digitized by Google

ſortie, & l'éxécuta avec tant de courage, de ſageſſe & de conduite, que je ne vois rien de mieux penſé & de plus heureuſement entrepris. Il chaſſa les ennemis de tous ſes poſtes: & cela fut pouſſé ſi avant, qu'ils furent obligés de lever honteuſement le ſiége, & de faire retraite. Qu'eſt-ce que le gros de notre armée faiſoit en ce tems-là? Chacun le ſait: voici ce qu'elle auroit dû faire ſelon moi.

Je n'entre pas dans les raiſons qu'on eut d'empêcher les païſans de prendre les armes, elles me ſont tout à fait inconnuës: je laiſſe à de plus habiles à les déviner, auſſi-bien que celles d'abandonner la Provence, & de ſe couvrir de la Durance; tout cela paſſe la portée de mon eſprit. Il eſt certain que ſi l'on eût lâché la bride aux gens de la campagne, tous les éperons du monde n'euſſent ſervi de rien à nos ennemis. Qui nous empêchoit d'envoyer quinze mille hommes, & autant de païſans, occuper le bois de l'Eſtrilles, & d'y prévenir cette armée, qui ſe retiroit en hâte? Nulle puiſſance n'étoit capable de nous forcer dans ce poſte, deux heures de travail euſſent ſuffi pour nous mettre en état de ne rien craindre, en faiſant un abattis d'arbres depuis la mer juſqu'à la montagne. Que ne tiroit-on enſuite un bon retranchement derriére, ſi on l'eût jugé à propos, quoique l'abattis valût infiniment plus? Ceux de la flotte auroient-ils été aſſez hardis pour faire une deſcente, ou prendre des revers comme ils avoient fait au Var? Cette penſée ne peut venir à l'eſprit; nous aurions garni la côte d'une armée de païſans. Je demande par où l'armée de terre ſe ſeroit retirée? Son unique reſſource étoit dans ſa flotte, s'y fût-elle embarquée à différentes repriſes: Quelles meſures n'auroit-il pas fallu prendre? Outre que ce n'eût pas été une petite affaire, elle en eût eu une autre bien plus fâcheuſe; elle ſe fût trouvée en tête les troupes du retranchement, le Marquis de Goesbriand à dos, le Maréchal de Teſſé ſur les hauteurs des montagnes que l'ennemi avoit ſur ſon flanc droit, & peut-être plus de trente mille païſans, plus mauvais que les troupes réglées. Tout cela ſe donnoit la main; qui nous empêchoit alors de faire un bon coup, & d'enveloper les ennemis de toutes parts? Tout cela ſaute aux yeux des moins clairvoians. J'avois cette campagne ſur le cœur.

Je trouvai l'occaſion quelques années après d'en raiſonner avec feu le Maréchal de Teſſé, il me fit l'honneur de me dire que les ordres de la Cour n'étoient pas toujours conformes aux intentions des Généraux. Que diriez-vous, dit-il, du Miniſtre qui me mandoit de tenir la défenſive ſans rien hazarder, & de laiſſer aux mouches à détruire cette armée, comme ſi nous euſſions fait un traité de ligue offenſive & défenſive avec ces filles de l'air. D'ailleurs, continua-t-il, mon deſſein étoit de chaſſer l'ennemi, & de l'expulſer de la Provence. Il s'en retire, la prudence dans ce cas-là demandoit que je me contentaſſe d'avoir rempli mon deſſein & les ordres de la Cour, qui m'avoit donné des menotes; & il ajouta, que la maxime de Scipion aiant été tout auſſi-tôt alléguée, qu'il faut faire un pont d'or à l'ennemi qui ſe retire, il s'en étoit tenu là, n'oſant enfraindre les ordres qu'il avoit. Voilà qui eſt le mieux du monde. Cet excès de prudence, qui ne venoit pas de lui, ne fut pas du goût de bien des gens. Il eſt bon d'avoir de la prudence, & de ne rien mettre au hazard que le moins qu'on peut; mais la prudence elle-même veut qu'on profite des occaſions que la fortune nous préſente. Si on les laiſſe échaper, c'eſt une très-grande imprudence. Il me vient une réfléxion ſur ces ordres de la Cour, qui empêchent un Général de profiter des occaſions: je ne veux pas la remettre à une autre fois, de peur de l'oublier.

La déférence qu'un Général d'armée eſt obligé d'avoir pour les volontés du Prince, ne doit pas lui lier les mains & le pouvoir de faire un bon coup qui paroît infaillible & déciſif. Cette volonté, toute ſouveraine qu'elle eſt, dépend des circonſtances & des conjonctures que toute la prudence humaine ne peut prévoir: les vents ſur la mer; le tems, les lieux & les occaſions ſur la terre, ſe moquent des réſolutions du

Digitized by Google

Cabinet; enfin une obéiſſance trop ſcrupuleuſe qui fait perdre un bon moment, eſt un reſpect fort mal entendu. Je voudrois me ſouvenir de l'Auteur qui a dit tout cela, je lui en ferois volontiers honneur; ce pourroit être Montagne. Revenons à notre ſujet.

La fin de cette campagne fut plus heureuſe aux ennemis; car bien qu'ils euſſent le double de chemin à faire, & même au-delà pour entrer dans les vallées, où nous avions peu de troupes, & entreprendre ſur quelqu'une de nos places, ils ne laiſſèrent pas que d'y arriver quelques jours avant le Maréchal de Teſſé, à qui il importoit ſi fort de les prévenir. Suze leur tenoit plus au cœur qu'aucune autre comme étant un poſte de grande importance, ſachant d'ailleurs que l'homme qui étoit dedans étoit d'une conſtitution plus propre à amaſſer de l'argent que de s'acquérir de la gloire par une défenſe honorable, ce qui augmentoit leur envie d'en faire le ſiége; mais pour réuſſir il falloit donner le change par quelque faux mouvement à l'Officier Général qu'on avoit laiſſé dans ces vallées pour y commander, ce qui ne leur parut pas poſſible. Ils marchérent dans cette intention. Ils eurent d'abord le bonheur de prévenir l'armée qui leur avoit fait tête en Provence, & fait lever le ſiége de Toulon; je dis bonheur, parce que ce fut bien moins par l'effet de pluſieurs marches forcées que par notre négligence & notre lenteur, qui parut d'autant moins concevable, que nous pouvions arriver avant eux ſans nous trop preſſer. Si l'on m'en demandoit la raiſon, on m'embarraſſeroit fort. Je n'ai jamais pû la ſavoir, & je ſuis là-deſſus dans une ignorance très-craſſe. Qui fouilleroit dans les papiers du Maréchal la trouveroit peut-être, & comprendroit aiſément qu'il eût marché plus vite s'il eût été le maître. En attendant cette découverte hiſtorique, qu'il me ſoit permis de dire que les lents & les engourdis à la guerre auront auſſi peu de part à la gloire de ce monde, que les tiédes à celle du Ciel.

Cette marche peſante du Maréchal ne fut pourtant pas la cauſe du ſiége & de la perte de Suze, on doit l'attribuer toute entiére à celui qui commandoit dans les vallées. Je parle ici en homme qui a vû, & non ſur ce que je puis avoir appris des autres; il avoit aſſez de troupes pour réduire l'ennemi à l'abſurde: mais aiant dégarni le poſte important du Pas de l'Ane, qui couvroit Suze, pour courir au ſecours de la Pérouſe, qui étoit un rien, & de nulle conſéquence, ſans prendre garde que c'étoit un piége que l'ennemi lui tendoit, où malheureuſement il ſe laiſſa prendre; & pendant qu'on l'amuſoit en cet endroit-là, M. le Prince Eugéne lui déroba une marche avec un grand corps de l'armée de M. de Savoie. Il fit une ſi grande diligence, qu'il arriva devant Suze lorſqu'on s'y attendoit le moins.

Il falloit attaquer le Pas de l'Ane & le prendre; ce qui ne fût pas difficile: celui qui y commandoit, homme de courage, mais vieux, décrépit, tombant en ruine d'eſprit & de corps, ſe trouva hors d'état d'agir, ce qui fut un malheur. A ſon défaut un autre ſe chargea de cette beſogne, homme célébre par ſa lâcheté à la défenſe de la citadelle de Modéne, qui capitula par le conſeil d'un Commiſſaire de guerre qui trembloit de peur, & à l'inſçû de ſa garniſon: ce fut donc cet homme qui défendit ce poſte avec le même courage & la même conduite qu'il avoit fait paroître à Modéne, c'eſt-à-dire avec toute l'ignorance & la honte poſſible.

Fin du premier Tome.

TABLE
DES PLANCHES

Des I. II. III. IV. V. & VI. Tomes.

TOME PREMIER.

TRAITÉ DE LA COLONNE.

I. *LA Colonne ſur trois ſections*, page liv
II. *Colonne coupée de tête à queuë, pour en former deux d'une ſeule après avoir percé*, lvi
III. *Mouvement des ſections de la Colonne*, lvi
IV. *Terrain où l'on peut ranger en Colonnes huit bataillons, quoiqu'il n'en puiſſe contenir que quatre de front*, lvij
V. *Quarré plein de 3600 hommes, attaqué par une Colonne de 1200*, lix
VI. *Combat de quatre Colonnes contre une force quadruple & leurs avantages*, lxij
VII. *La tête de Porc*, lxx
VIII. *Colonne de Guſtave-Adolphe Roi de Suéde à Leipzig*, lxx
IX. *Coin de Guſtave*, lxx
X. *Triangle d'Elien*, lxxiv
XI. *Mouvement pour former le Coin*, lxxvj
XII. *Ordre de bataille de Leuctres*, lxxxiv
XIII. *Ordre de bataille de Mantinée*, lxxxviij
XIV. *Ordre de bataille des Impériaux & des Suédois à Lutzen*, xcij
XV. *Pertuiſanne de l'Auteur*, xcvij

Hiſtoire de Polybe, Livre I.

Sicilia antiqua, 1
XVI. *Camp de Dénain: Ordre ſur lequel l'Auteur auroit propoſé de combattre*, 42
XVII. *Blocus & bataille d'Agrigente*, 51
XVIII. *Colonne Roſtrale érigée à Rome*, 68
XIX. *Bataille navale de Milazzo*, 70
XX. *Corbeau de Duillius*, 73
XXI. *Corbeau à griffes*, 74
XXII. *Dauphin des Grecs*, 74
XXIII. *Corbeau démoliſſeur*, 75
XXIV. *Corbeau à tenaille*, 75
XXV. *Corbeau double pour rompre l'effort du belier*, 76
XXVI. *Corbeau à cage ou le Tellenon*, 78
XXVII. *Corbeau d'Archiméde ſelon Polybe & Plutarque, qui ſervoit à harponner & à enlever les vaiſſeaux.* 83

XXVIII. *Bataille d'Ecnome*, 100
XXIX. *Bataille d'Adis*, 112
XXX. *Secours de Douai*, 123
XXXI. *Ordre de bataille pour une ſurpriſe d'armée*, 132
XXXII. *Bataille de Tunis entre Xantippe & Régulus*, 152
XXXIII. *Bataille d'Antiochus Sater contre les Galates*; 154
XXXIV. *Ordre de bataille ſelon le ſyſtême de l'Auteur contre l'armée* 2, 3, 5, *plus forte de deux tiers que celle qui lui eſt oppoſée*, 158
XXXV. *Bataille de Palerme*, 164
XXXVI. *Secours de Lilybée en préſence de l'armée des Romains*, 172
XXXVII. *Bataille de Drépane*, 180
XXXVIII. *Plan de deux armées en bataille pour l'intelligence du coup d'œil*, 226
XXXIX. *Campemens des Romains & des Carthaginois à Eryce*, 232

TOME II.

Hiſtoire de Polybe, Livre I.

I. *Marche de l'armée d'Amilcar Barcas pour aller à l'ennemi*, 33
II. *Bataille du Macar entre Amilcar & les Rebelles d'Afrique*, 33
III. *Ordre de bataille ſur trois corps ſelon le ſyſtême de l'Auteur*, 39
IV. *Marche d'armée dans une plaine allant à l'ennemi*, 40
V. *Canon qui tire en marchant à la tête d'une ligne, ſelon la méthode des Suedois*, 40
VI. *Bataille de la Hache*, 88
VII. *Ordre de bataille contre un corps d'armée retranché dans un détroit de montagne*, 95

Traité de l'Attaque des Places des Anciens.

VIII. *Blocus de Platée par deux lignes environnantes de maçonnerie*, 151
IX. *Blocus célèbre de Numance & ſes deux lignes environnantes*, 154
X. *Profil d'une partie de la circonvallation avec ſon foſſé & avant-foſſé du camp de devant Alexia*, 160
XI. *Tranchées & galleries d'approches des Anciens*, 164
XII. *Attaque de tranchée par les Daces*, 170
XIII. *Découverte des tranchées dans l'Arc de Sévere, gallerie entre deux terres, blindes, bélier non ſuſpendu dans une tour bélière*, 171
XIV. *Profil & conſtruction des Cavaliers des Anciens*, 176
XV. *Terraſſe ſurprenante des Romains au ſiége de Maſſada, continuée & pouſſée juſqu'au pied du mur de la fortereſſe: la petite élevée ſur la grande & ſa tour de charpente dreſſée deſſus*, 180
XVI. *Terraſſe de Coſroez au ſiége d'Edeſſe. Gallerie & ſappe des aſſiégés ſous la terraſſe*, 182
XVII. *Tortuë qui ſervoit au comblement du foſſé d'une place aſſiégée*, 189
XVIII. *Gallerie de charpente & la tour de brique de Céſar au ſiége de Marſeille*, 192
XIX. *Le* Muſculus *& le* Pluteus *des Anciens*, 195
XX. *Deſcente & paſſage du foſſé des Anciens*, 196

Digitized by Google

XXI. *Plan de la baſe de l'hélépole de Demetrius*, 201
XXII. *Tours à ponts de Fréderic I. à Jéruſalem*, 206
XXIII. *Tour mouvante de Céſar*, 211
XXIV. *Hélépole de Demetrius Poliocerte au ſiége de Rhodes avec ſes ponts baiſſans*, 213
XXV. *Tour à corridors à bélier non ſuſpendu*, 215
XXVI. *Tour de pierre tranſportée d'un lieu en un autre par un Architecte Boulonnois*, 217
XXVII. *Bélier ſuſpendu*, 221
XXVIII. *Chariot pour le tranſport des béliers*, 226
XXIX. *Bélier non ſuſpendu*, 233
XXX. *Catapulte de batterie*, 249
XXXI. *Autre catapulte de batterie*, 250
XXXII. *Baliſte de ſiége*, 252
XXXIII. *Baliſte en batterie tirée de la Colonne Trajanne*, 256
XXXIV. *Batterie de Baliſtes & de Catapultes*, 257
XXXV. *Gallerie ſouterraine pouſſée du camp juſques dans l'intérieur de la ville*, 287
XXXVI. *Gallerie de ſappe*, 287

TOME III.

Traité de la Défenſe des Places des Anciens.

Hellas ſive Græcia propria, 125
I. *Profils & élevations des murailles des Anciens*, 13
II. *Sambuque de l'invention de l'Auteur*, 17
III. *Tours & galleries flottantes de Demetrius au ſiége de Rhodes*, 54
IV. *Retranchemens des Anciens derriére les bréches*, 65

Hiſtoire de Polybe; Livre II.

V. *Bataille de Mydonie entre les Etoliens & les Illyriens*, 134
VI. *Ordre de bataille ſur trois corps, ſelon le ſyſtême de l'Auteur*, 144
VII. *Plan de la bataille de Télamon, où les Gaulois ſe trouvérent enfermés entre deux armées Romaines*, 179
VIII. *Bataille ſur deux fronts des Iſraélites contre les deux armées des Ammonites & des Syriens*, 189
IX. *Deux ordres de bataille ſelon le ſyſtême de l'Auteur*, 194
X. *Bataille de l'Adda entre les Romains & les Gaulois Inſubriens*, 202
XI. *Ordre de bataille d'une armée obligée de combattre une riviére à dos, ſelon le ſyſtême de l'Auteur*, 216
XII. *Plan de la bataille de Caſſano*, 238
XIII. *Bataille de Sélaſie entre Antigonus & Cléoméne*, 282
XIV. *Ordre de bataille pour l'attaque & la défenſe d'une armée retranchée dans les montagnes ſelon le ſyſtême de l'Auteur*, 296
XV. *Pont portatif pour le paſſage du foſſé d'un retranchement attaqué d'inſulte*, 301
XVI. *Planche pour la diſſertation ſur les Mines*, 310

TOME IV.

Hiſtoire du Polybe, Livre III.

Italia antiqua, 1
I. *Paſſage du Rhône*, 41
II. *Paſſage des élephans d'Annibal ſur des radeaux*, 42
III. *Paſſage des rivières ſelon le ſyſtême de l'Auteur*, 51
IV. *Radeau de l'invention de l'Auteur*, 56
V. *Invention de l'Auteur pour faire paſſer la cavalerie à la nage*, 57
VI. *Marche d'Annibal dans les Alpes*, 74
VII. *Combat d'Annibal contre les Allobroges dans les Alpes*, 76
VIII. *Ordre de bataille dans un détroit de montagne ſelon le ſyſtême de l'Auteur, oppoſé à l'ordre ordinaire ſur pluſieurs lignes redoublées*, 86
IX. *Combat de cavalerie entre les Romains & les Carthaginois*, 103
X. *Deux diſpoſitions de combat de cavalerie ſelon les principes de l'Auteur*, 118
XI. *Cavalier de Fez ou de Maroc*, 126
XII. *Bataille de la Trébie entre les Romains & les Carthaginois*, 137
XIII. *Ordre de bataille dans une plaine ſelon le ſyſtême de l'Auteur*, 153
XIV. *Marche d'Annibal dans les marais de Cluſium*, 167
XV. *Bataille du Traſyméne*, 185
XVI. *Ordre de bataille ſelon les principes & le ſyſtême de l'Auteur*, 209
XVII. *Combats de Gérunium*, 290
XVIII. *Ordre de bataille ſelon les principes & le ſyſtême de l'Auteur*, 296
XIX. *Bataille de Cannes*, 321
XX. *Ordre de bataille ſelon le nouveau ſyſtême de l'Auteur*, 337

TOME V.

I. *Combat de Caphyes.* pag. 17
II. *Plan de Cremone.* 85
III. *Retranchement dans la défenſe & paſſage d'une Rivière*, 141
IV. *Ordre de Bataille, ſelon le ſyſtême de l'Auteur, au paſſage d'une Rivière*, 145
V. *Les deux combats auprès de Lacedemone.* 231
VI. *Bataille d'Apollonie*, 284
VII. *Les deux Batailles du Mont Liban*, 335
VIII. *Caſſine de la Bouline*, 355
IX. *Bataille de Raphie*, 377

TOME VI.

I. *Portion d'un ordre de Bataille, ſelon le ſyſtême du Chevalier de Folard*, xxij
II. *Combat dans les défilés du Mont, la Bute*, 109
III. *Bataille mémorable de Zama*, 183

FIN.

Digitized by Google

§. III. *Qu'il ne faut pas attendre l'occaſion de la guerre pour ſe former le coup d'œil, qu'on peut l'apprendre & l'acquérir par l'exercice de la chaſſe. Eloge de Machiavel,* 221.

§. IV. *Le coup d'œil réduit en principes & en méthode,* 223.

§. V. *Qu'une guerre de défenſive ne peut être eſtimée, ſi l'offenſive ne s'y trouve ſouvent mêlée,* 228.

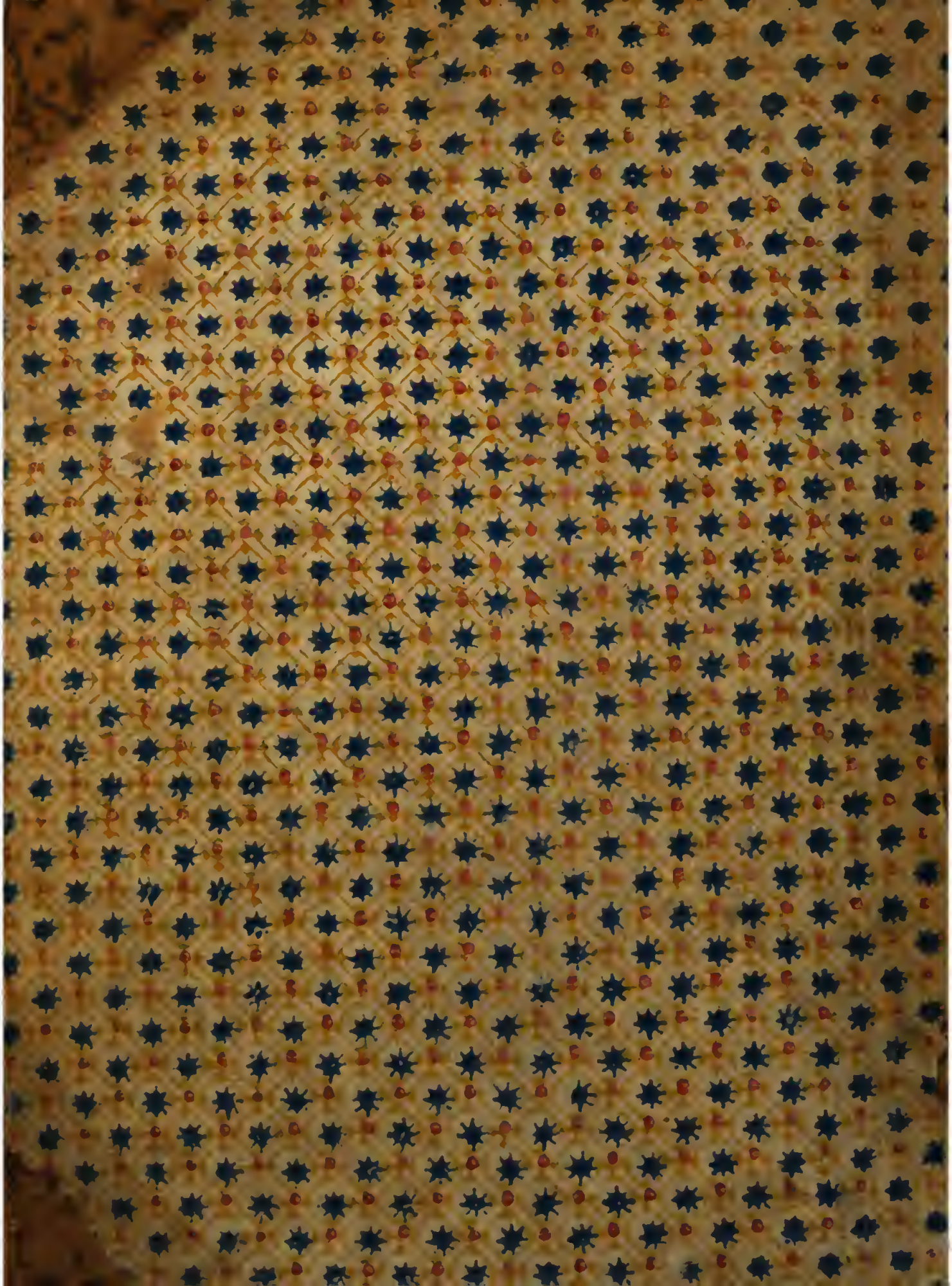
§. VI. *Quels étoient les deſſeins de Barcas dans cette guerre d'Eryce. Que les païs de montagnes & de défilés, où l'on ne peut donner que par une tête, ſont les plus favorables pour tirer la guerre en longueur,* 231.

§. VII. *Que rien ne marque davantage l'inſuffiſance & le peu de hardieſſe d'un Général d'armée, que de ne pas profiter des avantages & des chicanes qui s'offrent ſans ceſſe dans les païs de montagnes difficiles & ſcabreuſes,* 234.

APPROBATION.

J'Ai lû par Ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, la *Traduction de Polybe par Dom Vincent Thuillier, Bénédictin de la Congrégation de Saint Maur, avec les Commentaires & Diſſertations de M. le Chevalier de Folard;* & je crois que le Public équitable verra avec plaiſir les recherches & les découvertes qui y ſont répanduës ſur la tactique des Anciens & ſur la Science militaire, ſans qu'il faſſe un crime à l'Auteur de ces Commentaires de la vivacité & de la ſincérité de ſon ſtile. A Paris ce 17 Février 1727. *Signé*, LANCELOT.

Digitized by Google

Digitized by Google

005645757